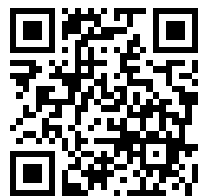

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

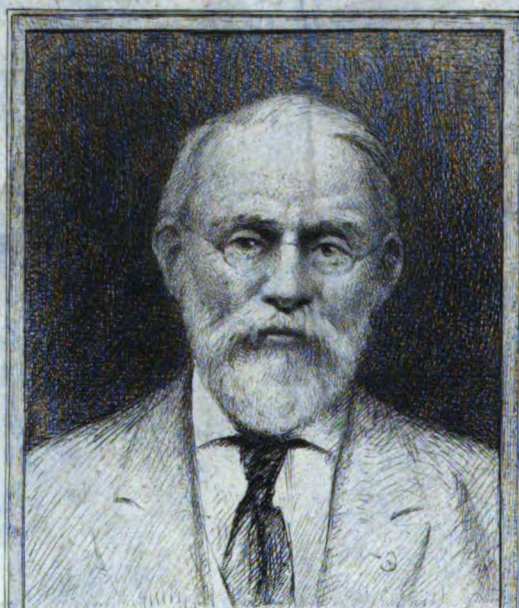
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 376553



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Wm. R. Dillingham 1930



AS
161
.R4565

7^{me} ANNÉE — 4^{er} SEMESTRE



REVUE DU MIDI

RELIGION — LITTÉRATURE — HISTOIRE



NIMES

IMPRIMERIE GERVAIS-BEDOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Place de la Cathédrale et rue des Halles

1893



Durand
1914
F-20-33
26766

LE ROMAN MODERNE¹

Il y a un mot, Messieurs, qui est en passe de faire fortune. C'est le titre d'un roman qui a su, même en ce temps de Panama, attirer l'attention du public.

Ce mot est *Cosmopolis*. Je l'avoue sincèrement. Je n'ai pas lu le roman qui le porte comme enseigne. Mais on en a parlé dans maints journaux. On s'accorde généralement à louer la nouvelle œuvre de notre fécond romancier M. Paul Bourget. Je sais qu'elle est écrite de main de maître, ce qui n'étonne pas, étant donné son auteur ; je sais encore que la société moderne y figure sous des traits peu flatteurs, si peu flatteurs qu'on en vient à se désoler sur elle, et à souhaiter qu'elle se purifie aux grands flots d'une morale plus honnête, plus chaste et plus soucieuse de la dignité humaine, dût cette morale être la vieille morale de l'Évangile. En somme, il paraît que *Cosmopolis* est bien près d'être le chef-d'œuvre promis et attendu, le joyau, la perle du roman psychologique. Car, vous ne l'ignorez pas, Messieurs, le roman psychologique, dernière variété du genre, a pris de nos jours un singulier essor. Il est fort à la mode et son succès n'est pas une des moindres manifestations du mouvement intellectuel dont le roman moderne est à la fois la résultante et l'instigateur.

Chaque siècle a eu son genre littéraire qu'il aime de préférence aux autres. Le moyen-âge s'égayait en fabliaux et satires. Le xvi^e siècle accorda toute son estime

(1) Lecture faite au salon des *Études* dans la séance du 11 janvier.

aux traductions et aux imitations de l'antique. Le xvii^e siècle formula des maximes, traça des caractères et rédigea des mémoires. Au xviii^e ce fut le tour du genre épistolaire et des articles encyclopédiques. Quant à notre siècle, surtout dans sa dernière moitié, il a été, il est encore l'âge d'or du roman. Le roman fleurit parmi nous avec une intensité de sève, une abondance de végétation et une diversité de feuillage de difficile à décrire. Vous citerai-je les formes multiples et les espèces innombrables de cette plante envahissante ? Nous avons le roman historique et le roman des légendes et des fées, le roman des grandes aventures de cape et d'épée et le roman rustique et champêtre, le roman astronomique et le roman géographique, le roman national et le roman exotique, le roman des crimes et des cours d'assise et le roman des fraîches idylles, le roman social et le roman de l'individu. Et chacune de ces espèces a son amateur passionné, son public qui le flaire et le respire à l'avance. Il est des romans pour tous les âges et pour chaque sexe, pour tous les tempéraments, comme pour toutes les situations sociales. La haute classe a les siens comme aussi la bourgeoisie et le quatrième état lui-même a ses écrivains attitrés dont l'occupation est d'imaginer, de composer et d'écrire des fictions dans le but spécial de l'intéresser et de le distraire.

Ajoutons que le roman ne ménage pas ses peines pour conserver sa clientèle. Il encombre le journal. Il se glisse en partie double dans la presse quotidienne. Il se fait feuilleton, revue hebdomadaire ou mensuelle, annales et supplément littéraire. Il se morcèle en coupures savantes et alléchantes. Il a le privilège de l'ubiquité. Le même récit, pour peu que le public lui ait fait une première fois bon accueil, reparait simultanément en vingt endroits à la fois. Il s'arrange même pour revivre après sa mort et on le voit ressusciter, après un long silence et avec l'attrait de ce qui a déjà vécu, sous le titre modeste de lectures

rétrospectives ou de pages oubliées. Il a même recours aux artifices et aux séductions extérieures et matérielles. Il appelle à lui pour se donner de nouvelles grâces le fin crayon de l'artiste, le burin du graveur. Les fusains, les eaux fortes, l'hélio-gravure sont ses alliés. Il a ses toilettes de rechange ; tantôt il se fait voir poudré, musqué, satiné, doux au toucher et à la vue, orné de frontispices, d'arabesques, de culs-de-lampe artistiques, d'élégants caractères elzéviens ; tantôt vous le rencontrez sous le vêtement grave et austère du livre classique. Vous arrêtez-vous dans une gare ? il est devant vous adroitement enluminé pour attirer vos yeux, et pour peu que vous fassiez un tour de boulevard, on vous fera gracieusement hommage de son premier feuillet agrémenté d'illustrations populaires et de silhouettes colorisées. En un mot, le roman moderne se fait tout à tous et il s'insinue chaque jour plus avant dans la vie. Au reste il a un complice dans la place, c'est-à-dire au plus fin fond de nous-même. Là se trouve un être mystérieux dont nous avons la continuelle conscience, un être qui vit de rêveries, de songes, d'illusions, d'émotions fictives et d'idéal. C'est un moi qui contraste souvent avec le moi de la profession publique et des occupations quotidiennes ; qui aime les images du réel, et ne veut aucunement de la réalité elle-même, un moi qui offre au psychologue, dans un seul sujet, les physiologies les plus diverses ; aujourd'hui, celle d'un explorateur infatigable dévorant dans sa course le temps et l'espace ; demain, celle d'un rêveur cherchant la solitude et fuyant de parti-pris la conversation et le commerce avec ses semblables : maintenant celle d'un contemplatif, épris des grandes lignes et des horizons sans fins ; l'instant d'après, celle d'un sceptique passant au crible de ses négations et de ses doutes toute parole humaine et dans le même moment, celle d'un croyant, les ailes toujours éten-

dues, toujours prêtes à être soulevées par le souffle de l'admiration. Sous ce rapport nous ne cessons jamais d'être de ces enfants, dont parle si délicieusement La Bruyère, qui n'ont de leur âme que la mémoire et l'imagination et vivent en pays enchantés. Or ce moi, quelqu'il soit, que nous connaissons bien, car enfin c'est nous-même, réclame sa part de jouissance. C'est lui que l'on conduit au théâtre, au cirque, au musée. C'est pour lui que l'on fait le tour du monde en quatre-vingts jours, que l'on installe des expositions universelles, que l'on tient des séances académiques et que l'on écrit des romans. Le roman lui donne, en effet, avec moins d'intensité que le spectacle, mais aussi avec moins de secousses, le plaisir qu'il demande, la sensation, le sentiment, l'agitation de l'âme sans qu'il ait à en supporter, comme dans la pratique de la vie, les désagréments, les fatigues, la lassitude et l'ennui. Oh ! ce charme de la lecture silencieuse, de ces promenades de la pensée en lointains pays, de ces évocations magiques du passé, de ces contemplations muettes du drame humain dont nous suivons, avides, les péripéties, sans avoir à rien craindre pour nous-même ; ces terreurs, ces joies, ces enthousiasmes, ces indignations qui soulèvent tour à tour notre âme, éveillent notre imagination, colorent notre mémoire, aiguissent notre raison, nous mettent en contact avec les personnages les plus éloignés de nous, nous font un monde à part où nous prenons notre revanche contre les humiliations de la réalité, où nous allons, vivons et parlons, sans bouger de notre place, et sans remuer les lèvres ! tout cela c'est l'œuvre, l'attrait, la puissance du roman.

Mais pour être investi de cette autorité, le roman n'en est que plus soumis aux conditions des œuvres littéraires. Et de même que, au dire des anciens, c'est l'auditoire qui fait l'orateur, de même, c'est la société, le milieu où il vit qui fait le romancier.

Auteur et lecteur doivent ici, peut-être plus qu'ailleurs, se pénétrer mutuellement et le narrateur, qui parvient à éveiller en nous l'essaim éphémère des sensations, a le droit d'écrire, en titre de son récit, le fameux mot de La Bruyère : « Je rends au public ce que je lui ai emprunté. » Il est vrai que le public prête quelquefois sans s'en douter, et je suis bien persuadé que notre Midi, par exemple, qui a si largement prêté à Alphonse Daudet, s'il eut prévu dans quelle mesure inattendue on lui rendrait son capital, aurait fermé son trésor et renoncé aux intérêts. Quoiqu'il en soit, qu'il prête de bon gré ou non, c'est bien le public qui prête, et ce sont ses tendances, ses goûts, ses affections, ses travers, ses passions comme ses vertus qui font la richesse du romancier. Il s'en suit que dans les fictions dont celui-ci est l'auteur, nous pouvons clairement reconnaître les caractères du temps auquel il appartient. Ainsi, rien qu'à lire quelques-uns des romans du jour, j'en conclus que notre siècle a un sentiment de la nature assez différent de celui qu'en avaient nos pères, qu'ils avaient une autre manière de comprendre l'homme, que leur psychologie ne ressemblait pas à la nôtre, et que leur langue enfin n'usait pas des procédés chers à nos romanciers. La cause n'en serait-elle pas dans l'effacement des frontières, le nivellement de toutes les limites, la pénétration des idiomes, des mœurs et des croyances dont nous sommes les témoins ? Nos pères étaient Français. Nous, nous sommes cosmopolites.

Pour nos pères, la nature n'était qu'un simple décor, point fastueux, un cadre délicat, sévère, sans moulures. Un simple trait suffisait à leur paysage. Leurs jardins étaient faits d'allées de grands arbres bien alignés, entremêlés çà et là de belles statues antiques et ornées de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit. L'ombre et le frais sous un rideau de verdure, une eau claire coulant à travers les prés, quelques moutons, des bergers et leurs chiens, le

thym et la rosée sur la colline prochaine, çà et là, un lys dans le vallon, une rose à la robe pourprée, tels étaient les éléments, forts sobres, mettons même assez mesquins, qui composaient leurs descriptions. Fénelon seul, et c'était audace à lui, s'aventurait à planter un bois d'oranger dans le jardin de Calypso, et à nous montrer la mer tantôt follement irritée contre les rochers, quelquefois calme et unie comme une glace. Nous avons bien changé tout cela. Un roman sans paysage n'est plus du tout notre fait. Nous ne tolérons plus un personnage si nous ne savons quel ciel s'étend sur sa tête, quel rivage foulent ses pieds, quelle mer se prolonge sous ses regards, quelles fleurs il respire, quelles montagnes plus ou moins bleues bornent son horizon. En outre, la description de la nature doit accompagner pas à pas le héros et changer avec ses sentiments et ses idées. Le soleil se montre ou disparaît, le brouillard s'amasse ou se dissipe, l'océan gronde ou s'apaise, le vent gémit ou caresse, la fleur s'épanouit ou se flétrit suivant que ce héros s'attriste ou se réjouit, tremble ou espère, souffre ou triomphe. Il y a plus : Le paysage se nuance avec la pensée elle-même. A chaque mouvement de celle-ci, il répond par une teinte nouvelle. Il supplée à la parole ; il accentue le geste et gradue le sentiment. Aussi bien le roman moderne contient-il une admirable collection de sites et de vues les plus diverses et les plus pittoresques. Que de descriptions tour à tour délicates ou étincelantes ! Quelle magnificence d'ensemble ! Quelle profusion de nuances charmantes ! Quelles scènes ravissantes dans leurs détails exquis ! Quels spectacles grandioses dans leur âpre et sévère majesté ! Ne nous en plaignons pas trop.

Grâce au goût du public pour le paysage, il nous a été donné de respirer le vrai parfum des bois, d'errer à l'aventure sous le dôme impénétrable des forêts et de confier aux arbres séculaires nos douleurs et nos

espérances ; nous avons pu jouir, le matin, de la fraîche senteur des sillons en herbe , contempler, le soir, le coucher du soleil irradiant les cimes neigeuses ; nous avons bu dans le calice des fleurs les gouttelettes de rosée ; nous avons traversé les mers , parcouru les déserts arides , gravi la cime des volcans ; nous nous sommes frayés une voie à travers les glaces et les icebergs des pôles , et , après tant de fatigues , il nous a été loisible de nous reposer au sein de la végétation luxuriante des tropiques. Heureux privilège d'une société à qui sa propre terre paraît trop étroite, qui est ferue des voyages , à qui la vapeur permet de les accomplir sans périls et sans fatigues, et qui peut emporter dans sa valise de touriste, sans payer aucun excédant, un appareil photographique instantané.

A ce compte, il nous était bien permis, à nous qui savons notre histoire naturelle, si ignorée jadis, d'inventer , ou du moins de supposer un peu la nature inconnue. Nos romanciers n'y ont pas manqué. Je ne parle pas des paysages lunaires ou planétaires : ils sont un peu trop au-dessus de nous ; mais vous plairait-il, par exemple, d'entendre la description d'une nuit des temps préhistoriques ? Pénétrez dans la forêt , à l'heure du crépuscule :

« ... La nuit était proche maintenant ; la grosse mouche bleue préhistorique, à son tour, cherchait l'abri des feuilles ; les némocères partaient en nuées vers les eaux ; le grillon reprenait sa vibrante ariette ; les fourmis traînaient les ultimes fétus aux greniers souterrains ; la cincidelle-larve dormait au fond de son puits ; les nécrophores s'acharnaient sur un cadavre de mulot ; la flutée des oiseaux s'éteignait par les branches ; les corbeaux s'étaient envolés. Les rayons diffus , plus sombres , plus rouges, s'attardèrent aux frêles sommets des carex et des gramens , puis ils foncèrent encore, n'éclairant plus d'ici de là que des paillettes claires ; mais une phosphores-

cence se détachait encore de l'herbe et les mamouths graves cueillaient ces luminosités d'une prunelle tranquille, tandis que montaient sous bois la clameur sinistre du chacal, les ricanements de l'hyène gorgée de chairs de l'ours gris.

Elle vint enfin la grande ténèbre ; elle épandit le manteau de son mystère sur la forêt et sur le fleuve : des lampyres brillèrent aux buissons ; des phalènes aux ailes cotonneuses vaguèrent , suivies par l'aveugle chauve-souris ; la chouette soupira dans le creux des chênes , et l'on entendit la voix des fauves criant leurs meurtres triomphaux. »

Certes , Messieurs, de pareilles descriptions sont loin d'être vulgaires. Cette langue nouvelle a des qualités incontestables de couleur et de son. Elle ne s'effraie point du néologisme ; elle recherche avec succès l'onomatopée, l'harmonie imitative fait ses délices. Elle emprunte hardiment ses mots sonores à la science. Elle n'a pas ces timidités d'expression qui sont le défaut des puristes, et le mot qui réalise le mieux l'attitude ou l'action est celui qu'elle choisit. Sous ces puissants efforts de styliste , notre langue française, cette voix presque immatérielle de la raison et de l'idée , cette langue, accusée de raideur et de pauvreté, s'assouplit, s'articule, s'allonge et se resserre et brise enfin le cadre, ou plutôt les liens gênants qui l'asservissaient à la construction logique. Les adjectifs, si étrangements méconnus,—qui donc en faisait les ennemis du substantif ? — deviennent la parure et la lumière de la pensée. Les adverbes ne leur cèdent guère en importance : placés en vedette de la phrase, ils appellent l'attention sur l'idée qui va suivre, ou bien, complétant la période par leur son retentissant, ils prolongent dans la mémoire les échos de cette idée.

Et cependant , au risque d'être traité de grincheux , j'ose tout bas adresser quelques regrets à la

sobriété descriptive et à la sévérité de style d'antan ! Je veux bien que la nature soit la compagne de l'homme, mais non au point de m'absorber tout entier. Que mon guide soit savant et instruit, cela est salubre à mon ignorance ; mais je lui saurai gré de me laisser deviner quelque chose, de m'accorder quelques moments de silence, de me suggérer quelquefois et de ne pas vouloir tout m'expliquer par le menu. On me dira que je me plains de détails qui sont ravissants ; je ne m'en plains que parce que, surchargeant mon attention, ils pèsent sur elle et la font plier. Voulez-vous donc m'obliger, pour saisir le charme d'un paysage, à recourir, à chaque ligne, à un dictionnaire de botanique, à consulter les flores et les faunes des divers pays ? Mon impression perdra-t-elle de sa vivacité, parce que vous me laisserez ignorer comment s'appelle cet arbre, et quel nom porte cet oiseau, et à quelle famille appartient cet insecte ? Je l'avoue, à ma confusion. Une science aussi complète, aussi étendue, aussi profonde élargit trop ma pensée : elle l'éparpille sur trop d'objets à la fois ; tant de fleurs, tant de parfums, tant de sonorité énervent l'instrument. La corde est trop tendue, elle se relâche, et ne répond plus aux doigts du musicien. A tous ses efforts elle ne rend plus que des sons étouffés et des notes sans vibration. Que si les paysages exotiques ont leur attrait spécial, ils ne peuvent exciter longtemps dans l'esprit la même curiosité passionnée. On ne vit pas dans ces terres lointaines, elles ne sont pas le chez soi, ce n'est pas là qu'on s'attarde. Qu'on nous les fasse voir de haut, à l'horizon, dans un dessin assez précis pour apercevoir leurs grandes lignes, mais qu'on ne nous y mette pas à demeure. Cela me donne la nostalgie de clocher, du ciel sous lequel je me suis élevé, des arbres que j'ai vu planter et avec lesquels je me trouve si bien parce que j'y ai attaché une partie de moi-même et que je compte mes

années avec leurs pousses verdoyantes ou leurs feuilles tombant au vent du soir.

Ainsi donc le cosmopolitisme en ce qui concerne le paysage me paraît sujet à des réserves. Que dire de la même tendance dans la peinture de l'homme ? Notre siècle a eu la gloire de voir surgir le document humain. Ce pauvre document ! L'a-t-on assez creusé, fouillé, exploré dans tous les sens, sous toutes les postures, sous toutes les faces, dans les milieux les plus contraires, dans les jours les plus opposés. L'homme préhistorique, l'homme fabuleux, le citoyen de la patrie antique, le moyennageux, le civilisé du *xvii^e* siècle, l'homme éclos des révolutions modernes ont posé devant nous, dans la vérité impitoyable de leurs qualités, de leurs défauts, de leurs préjugés, de leurs préventions, de leurs manies, de leurs ridicules, de leurs vices et de leurs vertus. Ils ont défilé par caste et par profession, groupés par tribus, agglomérés comme couches sociales, spécialisés comme peuple, comme race, Ariens, Sémites, Latins, Puniques ou Hellènes. On s'est enquis de l'homme et de ses mœurs, sous toutes les latitudes et à travers la longue suite des siècles. On a recueilli son souffle respirant encore sur les marbres écroulés des cités disparues et dans les huttes des sauvages. On a dessiné son profil sous tous les climats. On a ressuscité ses dieux, ses spectacles, ses fêtes, ses mystères, sa vie sociale et privée. Les romans nous ont fait assister aux convulsions des peuples, à la chute des empires, aux luttes des individus, au duel des classes antagonistes, au choc des passions, aux perfidies de la politique, aux angoisses des consciences. Ils ont étalé la bassesse, la corruption des nations décrépites, sondé la grande fissure qui s'est produite de haut en bas dans l'édifice lézardé de la famille, posé et discuté en thèses plus ou moins hardies les problèmes du mal et du bien moral, en un mot marqué les cou-

rants qui emportent et ramènent l'humanité dans un cercle fatal et invariable d'orages passionnels et de calmes assoupissants. Nous sommes donc bien avancés dans la connaissance de l'homme. Et cependant, chose étrange, le document humain nous paraît de plus en plus inexplicable. En sortant de la mine où nous avons vu l'ouvrier, du cabinet d'affaires où nous avons entretenu le banquier, de l'officine où nous avons rencontré le praticien, de la chambre où nous avons entendu le député, de la ferme où nous avons interrogé le paysan, nous nous sommes dits: qu'est-ce que l'homme? Est-il Dieu, plante, atome chimique, animal évolué, manifestation du grand tout, étoile filante, produit du sol, œuvre de sélection, ou rejeton de l'atavisme? car il y a des tenants pour chaque opinion. Autrefois on humanisait la plante et l'animal pour nous servir de leçon. Aujourd'hui, au contraire c'est l'homme qui devient nature et prend son rang parmi les êtres déraisonnables et non pas toujours les plus choisis. Autrefois sous les traits humains on peignait un idéal; maintenant on étiquette l'homme: on lui assigne sa place et son rang, d'après ses instincts, ses habitudes, ses dimensions morales, ses appétits physiques et on l'installe soigneusement dans les musées, ou dans les expositions universelles où l'on peut suivre d'âge en âge, moyennant d'ingénieuses reproductions en plâtre, en bois ou en carton, les développements de cette race intéressante.

C'est du cosmopolitisme cela aussi.

Mais il n'est pas fait précisément pour relever notre amour propre humain. On a dit que la vérité sortait du fond d'un puits. Je ne sais quel puits ont sondé maints romanciers modernes. Mais la vérité qui en sort ou qu'ils en extraient est assurément fort laide. Que d'égoïsme, que de petitesse et de mesquineries! quel trafic des consciences! quels déchainements d'appétits brutaux! que de men-

songes et quel cynisme! Et partout, sous la blouse comme sous l'habit de cour, dans les champs comme à la ville, dans l'atelier comme dans les salons, en public et dans l'intimité, ce sont les mêmes instincts, repoussants, accusés plus durement encore par l'impassibilité de la nature. Voudrait-on nous élever à la façon des Spartiates et nous dégoûter de l'ivresse par le spectacle d'un esclave aviné? La méthode est dangereuse. Il n'est pas sain de voir le mal de si près. L'habitude en diminue l'horreur. On finit par ne plus s'étonner de tant de dépravation morale. On se dit qu'après tout cela est humain, que cela s'est rencontré de tout temps, qu'il faut faire la part du temps, du tempérament, de l'éducation, des motifs qui ont réagi sur la volonté, des circonstances atténuantes, et que pareils accidents n'ont pas de quoi nous surprendre, étant le lot de l'humanité. Ainsi tombent et se dissolvent les répugnances naturelles qui défendent l'homme contre le mal. Une autre suite fâcheuse du cosmopolitisme c'est que je me perds au milieu de tant d'êtres, qui ont bien quelques traits communs avec moi et qui cependant en diffèrent si complètement. Je ne sais plus bien qui je suis, à quel pays j'appartiens, quelles sont les races qui se sont fondues en moi, quels éléments divers forment ma constitution, qui je dois réclamer pour ancêtres et je me prends à trembler que ma propre vie, sous la plume d'un écrivain expert, devienne matière à paysage, et spectacle à sensation. Car il est bon de le constater; la vie humaine ainsi prise sous des aspects si multipliés devient elle aussi, matière à paysages, gais ou sombres, sévères ou riants, paisibles ou mouvementés mais paysages enfin, c'est-à-dire dans le sens moderne du mot, concert d'harmonies, de sons et de couleur. N'est-ce point un paysage de genre que la description suivante de l'incendie de Paris sous la Commune : « C'était par instant un tel fracas que l'on eut cru Paris déraciné : de profonds retentissements ainsi que

des portes d'airain que l'on ébranle. Les obus sifflaient dans leur vol : les clochers des églises canonnaient. De grandes gerbes d'incendie apparaissaient où qu'on tournât les yeux : les pavés regorgeaient de feu : l'air était tout tissu de flammes. Par moment une trombe de bruit passait dans les rues embrasées, les faisait presque chanceler. Le soleil se leva, mais blême, étouffé par les nuages et par les vapeurs de l'incendie. On ne voyait à l'horizon qu'un vaste cadavre livide d'où il s'échappait une lumière trouble comme la fumée. Alors le vent souffla avec violence, tout le firmament retentit. Le mugissement de l'incendie emplissait l'air comme une trombe. Puis les hurlements se doublerent : les spirales ardentes s'élançaient plus haut : les bouches des canons vomissaient des cataclysmes de tonnerre : les obus se heurtant dans l'air tombaient brisés en pesants éclats, les faïences des palais croulaient, les incendies triomphants et avivés encore par la rafale se dressaient de toutes parts comme des torses géants. Un cercle de démons de feu semblait entourer la ville, joyeux, hurlant, léchant le ciel de leurs langues monstrueuses. » Que vous avais-je dit, Messieurs ! Paysage l'homme et ses œuvres de ruine, scènes descriptives, photographies aux reliefs puissants et quelquefois pour mieux attirer les yeux, véritables chromos. Il était impossible qu'il n'y eût pas quelque part dans le roman lui-même, réaction contre ces magnificences de couleurs et de sons. Elle se montre, Messieurs, avec le roman psychologique.

C'est ici un troisième caractère de notre siècle. Il a un grand amour de la psychologie. La psychologie c'est la science de l'âme humaine : encore de la photographie appliquée aux scènes mystérieuses dont notre âme est à la fois le théâtre et l'acteur. L'observation, l'expérimentation de la nature, du monde extérieur, ont amené de si étonnants résultats, on a découvert tant de secrets depuis les microbes et les infusoires jusqu'aux canaux interocéaniques de

la planète Mars, il y a eu tant de surprises dans l'étude des organismes, tant de révélations dans le creusement du sol phrénhistorique, tant de progrès et de connaissances utiles acquises à la suite des exhumations, des résurrections, des transformations provoquées par la science, que le goût est venu de procéder de même façon en ce qui regarde le monde moral et intelligible. On s'est dit : nous connaissons le corps : mais l'âme qu'est-elle ? Qu'est-ce que les phénomènes dont elle est le sujet ? Qu'est-ce que la pensée, la sensation, la volonté ? Qu'entendons-nous par passions ? Où donc est le ressort intérieur qui nous meut ? Sommes-nous vibrations mises en jeu par les objets extérieurs ? Comment ces vibrations se communiquent-elles au dehors de nous ! A quoi attribuer l'influence de certaines âmes sur les nôtres ? Quel est l'anneau mystérieux qui relie entre elles les intelligences et les affections ? Quel est enfin le dernier mot d'une vie qui apparaît fugitive entre deux néants : celui qui précède la naissance et celui qui suit le tombeau ? Quel vaste champ, quel monde là-aussi ouvert à la réflexion, à l'observation et aux expériences de l'homme ? Et là-dessus on s'est mis à psychologuer, non pas seulement en dissertations abstraites et en déductions théoriques, mais au moyen du roman. En conséquence nombre d'âmes se sont contemplées elles-mêmes et les autres et nous ont raconté ce qu'elles avaient vu en traversant la vie. Leur récit est bien piquant maintes fois, bien suggestif et projette dans notre propre conscience de belles et inattendues clartés. Il en est parmi ces âmes qui ont le regard bien pénétrant, bien subtil, bien scrutateur. Avec quelle lucidité elles refont l'histoire de leurs propres passions ! Comme elles savent en démêler la genèse tantôt lente et obscure, tantôt soudaine et foudroyante ! avec quelle fidélité elles notent, trait par trait, leurs étapes successives, leur temps d'arrêt, leurs calmes trompeurs, leur retour triomphant, leur victoire sur les sens ! comme

elles les reconnaissent, ces mêmes passions, sous les masques qui les cachent, dans le prochain qui s'agite autour d'elles ! Comme des hauteurs sereines de leur observatoire elles dominent les orages qui se débattent au dessous d'elles et qui ne sauraient les surprendre car elles ont vu de loin se former et grossir peu à peu les nuages qui les recelaient et d'autre part elles n'ignorent pas quel souffle a amassé ces tempêtes, et quel rayon de soleil va les dissiper aussitôt. Quel scalpel plus fin, plus délicat que celui de ces psychologues disséquant l'impalpable, l'invisible, l'immatériel, une simple sensation, une idée, un désir ! De quel doigt délié ils dénouent le réseau de notre vie morale si étrangement compliqué, ou se mêlent et se croisent en mille sens divers les mailles ourdies par l'âme, l'ouvrière toujours en action silencieuse. Rien ne leur est caché de ce qui fait le fonds commun de l'humanité. C'est peut-être même cela qui les désenchanté si souvent, qui les remplit à certains moments d'une amertume profonde, et leur inspire pour eux-mêmes et pour leurs semblables, quelquefois une immense pitié, quelquefois un dédaigneux mépris. Ici encore l'excès est à craindre. Quand on monte si haut, on risque d'oublier le réel. On ne pense plus qu'à ses ailes : on oublie qu'on a des pieds. En parcourant, l'autre jour, une de ces histoires d'âmes dont notre temps est prodigue, je lus ce portrait d'une héroïne se photographiant elle-même : « Un unique amour me possède toute entière, l'amour de l'absolu, de la pensée pure. Je l'aime d'autant plus sûrement que ma foi en celle-ci est encore entière et inébranlée. Ce n'est pas l'amour plus mûr et mi-désillusionné d'un penseur curieux, qui, sans croire entièrement en elle, la chérit encore comme un noble exercice, un délassement raffiné : c'est la passion enchantée et radieuse d'une amante qui se croit toujours près d'atteindre ce qu'elle aime. Tout ce

que j'ai dans le cœur d'ardeur, d'enthousiasme, de puissance, d'émotion et de rêve filtre de ce côté. La recherche et l'étude du monde (ô cosmopolite !) me donnent tout de la passion, la joie tremblante des découvertes, l'impatience des voiles et des obstacles, l'orgueil triomphant de la conquête et l'essor de l'infini, l'humble et délicieux anéantissement devant la splendeur aimée. Je vis dans ce rêve, dans ce commerce avec les Dieux et les forces inépuisables de l'univers incréé. »

Il arrive cependant que les Dieux prennent une forme créée. Le prétendant inévitable se présente : il est d'abord agréé ; mais, ô malheur ! l'héroïne consulte son âme, et s'aperçoit qu'elle n'aime son fiancé que de loin : « Il y a pour lui, en moi, dit-elle, deux êtres absolument distincts sa personne et son image. Pour l'un j'ai parfois quelque émoi au cœur, je l'habille de rêves et revêtue d'un charme qui n'a pas de réalité, elle se glisse près de moi en mes heures songeuses. Pour l'autre je n'ai rien qu'une sorte d'amitié despote et coquette, affectueuse pourtant et un peu protectrice qui jamais n'atteint ni ne dérange le calme olympien de mon humeur. » Ceci n'est encore que la superficie de l'âme. Creusons un peu et cherchons l'explication de la personne et de l'image ; la voici : « j'avais l'esprit enthousiaste et le cœur vague. Susceptible à un haut point de dévouement et d'attachement je manquais du fondant de la tendresse et de l'enfantillage terrestre et charmant des passions vraies. Mes sentiments étaient dans une région distincte du moi, non que leur adhérence par une force de pesanteur qui domine toute ma constitution morale ne fut solide et durable : mais ils étaient en moi plutôt que moi en eux et jamais leurs pires agitations ne descendaient de l'âme dans mes veines. »

Eh bien, réellement, Messieurs, je plains cette olympienne. Elle cause, elle écrit, elle analyse son moi à la perfection, mais je crains qu'elle ne s'abuse et

qu'elle ne soit condamnée à vivre toute sa vie dans l'univers incréé. Quand on aime tant à se regarder, on ne pense plus à agir. On se voit soi-même dans les autres ; on se cherche, on se retrouve partout, on fait siennes avec une admirable aisance les pensées et les impressions environnantes, on se dédouble et on se multiplie ; on recueille en soi toute l'humanité, on s'écoute vivre dans la nature entière et on endort le sentiment de son individualité dans le vague de l'infini.

Il est beau de lire dans le livre de l'âme et de déchiffrer les caractères que nous y écrivons chaque jour, à chaque heure, à chaque instant. Ainsi le recommandaient les philosophes anciens et nous savons que la méditation et l'examen de conscience sont la force, la vie et l'armure du chrétien. Mais n'oublions point en nous lisant, que c'est nous qui tenons la plume, que la direction nous en appartient, et que des caractères formés par elle nous aurons seuls la responsabilité. Il ne convient pas que le roman psychologique fasse de notre âme un mécanisme aux ressorts doux et puissants, obéissant à des lois fatales et universelles et dont je ne sais quelles aventures fictives m'offrent une savante et ingénieuse application. Certes je prends vif intérêt à ces engrenages subtils, à ces roues minuscules et chétives en apparence qui transmettent le mouvement au grand appareil de la vie morale. Seulement au terme de cette étude, quand on aura démonté le mécanisme, pour la satisfaction de mon intelligence, pièce par pièce, que l'on me dise bien que je reste en possession de la machine et que j'en suis, à mes risques et périls, le metteur en mouvement, le chauffeur et le mécanicien. Ceci revient à dire, messieurs, que le résultat du roman psychologique doit être non un énervement de l'âme, mais un surcroît de son énergie, non l'engourdissement dans les froides régions de la fatalité, mais une confiance plus ferme dans la dignité et l'activité de l'âme humaine, non

le dégoût des choses d'ici-bas et des misères sans nombre qui s'y cachent ou s'y étalent, mais la compassion pour les maux dont nous sentons le germe en nous-même, non la désespérance qui éteint toutes les facultés supérieures, mais la conviction qu'il est toujours une part de bien, si minime qu'elle soit, qu'il est en notre pouvoir d'accomplir. Élevé à cette hauteur, le roman psychologique, le plus vrai, le plus humain de tous, peut devenir un des éléments les plus actifs de la régénération morale. Il nous rend déjà service. Il détourne l'attention des peintures sensuelles et brutales, triste apanage du roman français. S'il parvient à assainir la curiosité publique, s'il concourt à rétablir les droits de l'âme sur la bête, nous ne saurions trop nous féliciter de son succès. Il était temps vraiment que nous sortions du borborygme, et dans les jours de dénûment moral que nous traversons, l'entreprise n'allait pas, ne va pas sans difficulté. Le roman licencieux a son complice dans la passion basse et vile. Il plaît, il charme, il est lu uniquement parce qu'il est mauvais, parce qu'il flatte les pires instincts. Que de mal il nous a fait ! Que d'intelligence il a perverties ! Quelles leçons du vice n'a-t-il pas enseignées ! Que de cœurs il a dépravés ! Son règne n'est pas encore prêt de finir. Combien de psychologues même, sous prétexte de reproduire la beauté artistique, n'osent pas se débarrasser entièrement de cette influence malsaine et enveloppent des réalités charnelles sous des symboles plus dangereux peut-être que les exhibitions brutales servies au public par le roman naturaliste. Quoiqu'il en soit de ces regrettables concessions, ou de ces procédés hasardeux, il n'en reste pas moins qu'il y a un effort fait, un mouvement qui se dessine et tend à pousser le roman en dehors de la voie trop pratiquée de la déification de la chair et de la glorification du dieu Pan.

Il est bon, messieurs, d'encourager ce mouvement.

Puisqu'il faut de la fiction pour récréer, distraire et délasser l'âme du fardeau de la vie, souhaitons que l'honnêteté, la pudeur, le respect de soi-même et des autres fassent partie de ces jeux de notre intelligence si bien qu'ils n'excitent en nous que les saines émotions qui retrempent et avivent l'énergie morale. Vous vous rappelez le délicieux conte de *Peau d'Ane* et cette jeune fille, qui dans la solitude de son humble réduit, laisse-là son vilain déguisement et se revêt de robes aussi brillantes que le soleil et de bijoux aussi étincelants que les étoiles. Passe le fils du roi, qui aperçoit, par une fente, un rayon de cette splendeur. Il applique son œil à la serrure, et par cette étroite ouverture, il contemple avec ravissement la féérique transformation.

Je voudrais que le roman nous donnât cette jouissance, et qu'en promenant nos rêveries, il nous montrât, non pas sous l'enveloppe toujours hideuse de ses misères, mais dans ses atours de reine de la création, la pauvre humanité si dédaignée. Je voudrais qu'il la parât de ses grâces naturelles et de ses vertus surnaturelles, qu'il l'enveloppât des rayons de la foi chrétienne, qu'il lui fît une auréole des trésors de sacrifice, de dévouement, de générosité qu'elle porte toujours cachés avec elle, qu'il lui donna le pudique attrait et les voiles immaculés d'une vierge et non l'attitude lascive d'une courtisane ou les beautés voluptueuses d'une déesse mythologique. Voilà ce que j'aimerais à voir par ces trouées que le romancier ouvre sur moi-même et sur mes semblables. On dira que je réclame le roman des pensionnaires et des dévotes, que je n'entends rien à la nature, et que ma psychologie en est encore aux premiers bégaiements de la science. J'accepte le reproche et je ne me dédis pas. Au milieu de tant de hontes qui débordent, en présence des ruines où croulent avec tant de fracas l'honneur et la conscience publiques, devant les catas-

trophes sociales qui se succèdent, laissez-moi me recueillir, me promener un instant dans ces modestes allées, loin des jardins d'Armide d'où se dégagent les senteurs capiteuses et enivrantes du sensualisme ; laissez-moi considérer, ne serait-ce que par un petit coin, la splendeur immatérielle de l'âme ; laissez-moi tremper un instant mes lèvres altérées à la source toujours pure, toujours fraîche du sentiment vrai, de la pensée juste et naturelle, du langage sincère et honnête ; laissez-moi enfin reconnaître dans mon âme, dans la compagne de mon corps, ce qu'elle est véritablement, c'est-à-dire la fille d'un grand roi, la fille de Dieu.

Tel est mon souhait, Messieurs, et quand je lis des œuvres qui tendent à la réaliser, qui progressent vers l'idée chrétienne, qui reviennent au bon sens, au bon goût, et qui y ajoutent par surcroît, la richesse d'un beau talent, je suis tout disposé à me réjouir. On nous dit qu'il y a quelque chose de cela dans *Cosmopolis*. S'il en est ainsi, c'est bien une aube qui se lève et je suis persuadé, Messieurs, que dans votre patriotisme éclairé, dans votre sage raison, dans vos sentiments de foi chrétienne, vous voudrez être des premiers à la saluer.

C. FERRY.

LE ROLE SOCIAL DU CLERGÉ

RÉPONSE A M. DELACROIX

Il s'est dessiné, depuis quelque temps , dans les eaux très calmes, dormantes même, du clergé français, un courant qui pourrait bien leur donner un jour l'agitation de la mer. On l'étudie avec curiosité comme tout phénomène de la nature, parfois non sans inquiétude. On en fait remonter très haut les sources, jusqu'en Amérique, en Allemagne, en Royaume-Uni. Et les chrétiens , qui ne sont pas du clergé, se demandent quel sera l'aboutissant d'une émotion superficielle peut-être , mais indéniable.

La masse du clergé demeure profondément convaincue que Dieu ne laissera pas périr la fille aînée de l'Église. Les coups les plus violents portés à l'Église de France lui paraissent des péripéties intéressantes, comme les actes d'un drame , préparant le dénouement qui doit faire éclater le triomphe de la Toute Puissance, et dans cette vue éloignée des choses, elle se contente d'accomplir, avec zèle, les devoirs du ministère.

Or, un parti nouveau, puissant par l'enthousiasme, sinon par le nombre , considère comme insuffisant ce que nous pourrions appeler ce zèle professionnel. Ces prêtres paraissent avoir quitté pour les leçons de choses les enseignements écrits. Ils se sont souvenus que l'histoire est un éternel recommencement, et ont pris plus d'intérêt à l'Invasion actuelle du Nouveau monde par le catholicisme qu'à la conquête historique de l'Ancien monde par les Apôtres et leurs Disciples. Du moins ont-ils pensé

trouver dans les événements contemporains, qui seront demain de l'histoire, des enseignements pour le présent et des éclaircissements pour le passé. Ils ont vu que les progrès du catholicisme dans les pays protestants n'étaient pas d'inexplicables mystères, ou du moins ils ont su reconnaître entre la volonté divine et les résultats terrestres l'intervention de l'action humaine. Ils ont adoré la cause, constaté le résultat, étudié l'intermédiaire, et ont cru s'apercevoir que ce qu'avaient accompli des hommes qui n'étaient ni les Apôtres, ni les premiers chrétiens, d'autres hommes en d'autres lieux, dans des circonstances analogues, pourraient l'accomplir aussi. Ils ont écrit et parlé haut leur conviction et proclamé que l'Eglise de France, défendue sur un autre terrain, d'après des principes plus modernes, eut échappé à bien des malheurs dont le poids la fait fléchir et fait craindre qu'elle ne succombe.

Il ne faut pas s'étonner que beaucoup, dans le clergé, aient assez mal pris les réflexions désobligeantes de quelques uns. Le manque d'énergie reproché au clergé de France était vivement mis en valeur par le repoussoir de la fermeté dont firent preuve les évêques et les prêtres allemands, lors du Kulturkampf ; cette comparaison devait provoquer des protestations dans le clergé. M. Delacroix a relevé le gant et s'est fait le porte-parole de ceux qui combattent les doctrines exotiques représentées par M. l'abbé Sarran.

Sans avoir un instant la prétention de trancher le débat, il peut être permis à un laïque de prendre parti dans cette lutte courtoise.

M. Delacroix ne nie pas les résultats remarquables obtenus par l'action sociale du clergé dans les nations protestantes. Il trouve tout naturel que les prêtres de ces

pays, où le catholicisme est une minorité, déploient l'ardeur spéciale qui semble être l'apanage des opprimés et le zèle apostolique qui conquiert au Christ le monde païen ou hérétique. Il est juste qu'ils travaillent, avec l'acharnement de la foi, à la création d'une Société catholique qu'on se figure en tout semblable à ce qu'était la société française avant la Révolution.

Les pays latins ont eu leurs siècles de luttes. Ce que les prêtres font aujourd'hui en Allemagne, aux États-Unis, nos prêtres l'ont fait jadis en France pour convertir les gallo-romains, civiliser les barbares, extirper les Albigeois, écarter les huguenots. Hier encore, ce clergé, que l'on accuse de faiblesse, ne montrait-il pas, pendant la Révolution, l'énergie et le zèle qui commandent le respect et rassurent sur l'avenir ?

Enfin, pourquoi faut-il que les violences de quelques sectaires, devenus par surprise les maîtres du pouvoir, jettent l'épouvante et l'abattement au cœur des catholiques qui comptent encore en France pour l'immense majorité !

Nous ne voudrions pas faner d'un souffle le jardin des illusions que bien des prêtres cultivent avec amour. Il n'est pas douteux pour nous que l'état relativement satisfaisant de nos populations catholiques méridionales ne donne le change à leurs pasteurs sur la situation véritable de la religion en France. La majorité du peuple accepte, sans doute, le baptême, la première communion et les derniers sacrements : il ne s'ensuit pas que la religion ait une place quelconque dans ses préoccupations quotidiennes. Très rares sont ceux qui consentent à porter sa lumière dans l'accomplissement des devoirs sociaux. Et cependant, quelle peut être l'influence d'une religion confinée dans le sanctuaire, divorcée de toute préoccupation politique, dénuée de toute action sociale.

Le secret des progrès catholiques en pays protestants n'est pas dans les raisons qu'on invoque d'habitude. L'état psychique héréditairement acquis des minorités, les facilités accordées par les mœurs germaniques et anglo-saxonnes ont certainement favorisé cet essor. Mais il est dû surtout à ce que les nations germaniques ont, bien plus que les peuples latins, resserré le faisceau des vertus morales, religieuses, politiques et sociales qu'à disjointes, chez nous, un antagonisme menteur. Notre clergé est-il bien convaincu de n'avoir pas lui-même favorisé l'action de ce levain d'antagonisme, en se tenant à l'écart des préoccupations politiques et sociales au profit exclusif des choses religieuses et des pensées de l'au-delà ?...

Faut-il s'étonner que d'autres soient venus, prenant en mains les intérêts de la « *guenille, si l'on veut*, » et accusant faussement l'Église de se désintéresser du bonheur terrestre légitime, aient entraîné les masses dans l'anti-cléricalisme et consécutivement dans l'irreligion ?

Les prêtres d'Amérique ont réagi contre cette manière de voir, même ceux qui, comme Mgr Ireland, ont pu l partager de par l'éducation reçue. Ils ont compris que le tout humain ne pouvait se dissocier sans danger, et qu'à cultiver l'âme à l'exclusion de son complément, on sortait de la nature vers les résultats négatifs. Ils ont vu qu'il ne pouvait y avoir de progrès moral sans progrès intellectuel et matériel, et que si l'instruction ne moralise pas plus que le bien-être, du moins la mauvaise fortune, la misère et le vide cérébral ne sont pas de bonnes conditions de moralisation.

De là, la différence radicale entre la conduite du clergé américain et celle du clergé français. Il est inutile d'insister là-bas sur l'union du prêtre et de ses concitoyens (nous ne disons pas ses fidèles), sur les services qu'il leur rend au temporel, la place qu'il sait prendre dans leurs conseils, sachant oublier ses privilèges de prêtre pour se

souvenir de ses droits de citoyen. Ne les ayant jamais laissés périr, nul ne les lui conteste. Comme disait l'abbé Galeran, il laisse à la sacristie, avec ses ornements, cette atmosphère sacerdotale que nos prêtres français n'arrivent jamais à dévêtir.

Il serait facile maintenant de montrer que si le prêtre américain n'a eu qu'à maintenir ses positions, le prêtre allemand a su conquérir celles qu'il occupe aujourd'hui. C'est l'histoire du kulturkam, du réveil des catholiques badois, des campagnes du clergé bavarois qu'il est oiseux de redire encore. On objecte, il est vrai, que ces événements récents (ils datent de moins de vingt ans et non d'une trentaine d'années, comme l'écrit M. Delacroix) ont eu pour théâtre un pays en majorité hérétique et ne sauraient se renouveler en France, où les catholiques dominent. Cela n'est que superficiellement exact. L'Allemagne est une entité géographique, et ceux des facteurs que nous examinons, Bade, Bavière et l'Alsace-Lorraine ont incontestablement une population catholique. L'objection cesse d'ailleurs de porter, si l'on considère le Canada, la Belgique et même l'Irlande, où le clergé de France pourrait aussi chercher des inspirations et des modèles.

Nous ne suivons pas M. Delacroix sur le terrain où il excursionne parfois, il suffit de lire la très cursive étude de l'abbé Kannengieser sur les Œuvres catholiques et le rôle social du Clergé en Allemagne, pour être fixé sur les causes véritables de l'influence catholique au-delà du Rhin. Mieux vaut ne pas insister sur des comparaisons qui ne seraient pas flatteuses pour le clergé français.

Les représentants du parti des optimistes, au nombre desquels se range M. Delacroix, admirent, sans doute, l'attitude des clergés étrangers. Mais leurs sentiments sont tout platoniques. C'est tout juste l'attention distraite que peut accorder *une Eglise très anciennement civilisée*,

distinguée, jalouse d'égards, spirituelle, à une Église de mission (1), à peine sortie des forêts et des savanes, toute en muscles, qui vit en prolétaire de son labeur quotidien.

Ils sont convaincus d'avoir la presque unanimité dans le pays. Il est inutile de les renvoyer aux décourageantes constatations de Taine : deux ou trois minimes erreurs de détail sont pour eux de péremptoires arguments contre l'exactitude de l'ensemble. Ils ne voient pas au-delà des portes du saint Lieu : quelques centaines de fidèles dévoués leur masquent des milliers de Français réfractaires, hostiles, menaçants. Ils exaltent les Facultés libres, oubliant que plusieurs d'entre elles ont dû fermer faute d'élèves et s'illusionnent sur l'importance des survivantes. Ils s'aveuglent sur les luttes inégales que soutient vaillamment l'enseignement secondaire libre, chaque jour plus attaqué. Ils ne comprennent pas que l'effort qui a fait surgir les écoles libres congréganistes sera compromis un jour par la lassitude et l'indifférence des donateurs. Ils s'extasient sur les cercles catholiques qui ont eu tant d'efficacité en Allemagne, mais qui ont si souvent et parfois si complètement échoué chez nous. Ils triomphent des séances du cercle du Luxembourg où quatre cents étudiants, la plupart recrutés dans les Facultés libres, sont censés représenter les douze mille étudiants de Paris qui se développent dans le mépris ou l'ignorance de l'action religieuse et qui sont cependant la France de demain.

Certes, il y a la dévotion, les grands pèlerinages, les orphelinats, les communions d'hommes, les retraites de

(1) Il ne faudrait pas attacher un sens péjoratif au terme *Église de mission* : c'est une qualité, une garantie de force. L'avenir de l'Église de France est peut-être dans sa reconstitution, à l'état d'Église de mission, ce qui n'implique ni l'imitation servile de ce qui se fait en pays protestant, ni le retour aux errements de la Restauration.

carême, les conférences de Saint-Vincent-de-Paul !... Et mon Dieu, il y a aussi la prédication, la collation des Sacrements, la célébration de la messe... Il ferait beau voir qu'il n'y eût pas tout cela !

Outre qu'il n'y a pas à tirer vanité de ces œuvres, la plupart anciennes ou simplement modifiées, comme les pèlerinages, par l'utilisation des ressources modernes, il faut bien reconnaître qu'elles ne s'adressent qu'à ces quelques centaines de fidèles pressés sous les voûtes sacrées, et qu'elles n'intéressent et n'atteignent en rien ces milliers de Français là-bas sous le ciel bleu, sous le plafond des cercles, occupés de leurs intérêts ou de leurs plaisirs, sans le moindre souci, même vague, même intermittent, sans la moindre notion de la grandeur sociale du catholicisme.

Cependant ce n'est pas sans angoisse que M. l'abbé Delacroix constate les efforts de l'irreligion pour conquérir la femme qui semblait l'inexpugnable fief de la foi catholique. Bientôt s'élèvera l'aurore des droits politiques de la femme et la nuit sera déjà faite dans son âme chrétienne. Le dernier levier laissé au clergé pour agir sur l'homme sera brisé ; pour la seconde fois, la femme perdra l'homme et tous deux seront perdus sans retour pour la religion.

La plus vulgaire prudence conseillerait dont de se prémunir à l'avance contre ces années prévues de vaches maigres. La faim est mauvaise conseillère : Dieu sait quelles dégradantes concessions espèrent obtenir les sectaires par l'appât des quelques millions du Concordat, dragée tenue de plus en plus haute aux besoins pressants du clergé.

Il nous semble qu'aux environs de l'an 400, il dut y avoir, parmi les chrétiens, exaltés par leur conquête officiel du monde romain, deux courants comme de nos jours. Il devait être séduisant pour beaucoup de se renfermer dans cet empire, devenu chrétien, dont les gran-

des fortunes subventionnaient le culte, les prêtres et les œuvres et de consacrer à le défendre contre les barbares la plus grande force morale de tous les temps. Et cependant le christianisme d'alors a tourné le dos aux riches, il a laissé croulé cet empire qu'il venait de conquérir, il est allé aux pauvres, aux Barbares et la civilisation moderne est née.

Le clergé de nos jours devrait s'inspirer de cette grande page d'histoire. Les temps sont analogues : d'un côté la fortune aux mains de classes condamnées, dont l'une n'est plus qu'au souvenir ; de l'autre les masses populaires, nouvelle invasion de barbares qui marchent à la conquête de leurs droits. C'est vers eux que l'Église doit aller : elle a mieux à faire qu'à soutenir les empires croulants et les castes ébranlées que l'iniquité submerge.

Hier encore à Carmaux, sur ce champ de bataille où se sont rencontrés le prolétariat, la bourgeoisie et la haute finance, le monde politique, la magistrature et le pouvoir, on cherchait en vain le clergé. Cette abstention est inexplicable, à moins que cet effacement ne mesure le recul de l'influence religieuse dans le pays. Et quel magnifique rôle pourrait jouer le clergé dans les temps troublés que le présent inaugure, s'il quittait ses contemplatives retraites pour aller aux masses, s'éclairer sur leurs besoins, les soutenir dans leurs revendications légitimes tout en leur traçant leurs devoirs. Il doit être en dehors des castes, au-dessus des nationalités, des soucis matériels, des préjugés sociaux : nul n'est plus apte à voir et à suivre les voies de l'avenir.

La récente intervention du Pape dans les luttes politiques qui stérilisent les forces religieuses en France, a eu pour résultat de séparer encore davantage les deux courants qui se partagent le clergé français. Avec une progression savante, le Pape développe ses idées que le

parti qualifié d'exotique, le parti de l'action sociale du clergé, se flatte d'avoir deviné dès avant la première heure. Chacune de ses paroles, chacun de ses actes fait tomber une résistance sur l'échiquier où manœuvrent, à l'aise encore, les partisans du statu quo. Mais de retentissantes dislocations dans le monde politique montrent quel chemin ont fait les idées pontificales et nul ne peut prévoir les pas de géant qu'elles peuvent faire encore durant quelques mois. Aussi serons-nous des plus prudents sur ces points qui touchent à la politique.

Il est cependant deux questions qui se rattachent à notre sujet : les journaux catholiques et le rôle politique du prêtre. Elles sont le corollaire et la condition d'une action sociale du clergé. M. Delacroix, au nom de la fraction qu'il représente, se prononce nettement contre les curés journalistes et les curés députés. Il emprunte ses arguments à l'infructueuse expérience de 1848, heureusement infirmée par les récents et victorieux essais du clergé allemand. D'où vient, en effet, que les chambres renferment des pasteurs et que le clergé catholique n'y soit à peu près pas représenté ? Il y a entre les électeurs et les prêtres, entre la population tout entière et le clergé, un malentendu, une défiance réciproque qui est évidente et dont les causes sont faciles à étudier. Certes il est doux d'écouter *ces amis qui seraient les premiers à nous prier de rester dans l'ombre* ; il est commode de rejeter sur les électeurs les responsabilités du divorce *qui les sépare du clergé*. Mais il ne suffit pas de s'en prendre au préjugé *qui ne veut du prêtre que dans les choses religieuses, à la Révolution qui a brisé violemment les liens qui unissaient la nation au clergé* ; — Il serait beaucoup plus important de travailler à guérir ces maux et de reconnaître franchement, dans la situation actuelle, sa part de torts, c'est-à-dire ce que l'on a le pouvoir de réparer. Au lieu de gémir avec Guizot sur *ce funeste état de chose* et de déclarer qu'il

le regrette tout le premier, le clergé a le devoir strict de faire ce qu'il dépend de lui *pour rompre la glace entre le ses prêtre et « concitoyens »*, ses paroissiens, selon le terme étroit de M. Delacroix.

Le jour où les électeurs reconnaîtraient dans le prêtre avec les qualités morales, complaisamment énumérées par M. Delacroix et que nous nous plaisons à reconnaître; le souci de leurs intérêts matériels et l'aptitude à les défendre, la notion de la vie pratique et des besoins du temps présent, la hauteur de vue qui substitue aux stériles regrets du passé l'enthousiasme de l'avenir, ce jour-là les prêtres auraient leur place à la Chambre et y entreraient comme en Allemagne. Et qu'on ne vienne pas nous parler de radicales différences entre nos mœurs et celles de nos voisins : il serait trop facile de rappeler quel exemple donnent aux prêtres de France, les prêtres députés et les électeurs catholiques de nos toutes françaises provinces annexées !

C'est œuvre difficile et délicate, nous le savons, que de fonder des journaux pour défendre ses droits. Rien d'étonnant donc à ce que les partisans du *statu quo se bornent à soutenir*, à *propager les bons journaux laïques qui ne manquent pas*. Nous serions heureux pour notre part de connaître quelques unes de ces feuilles, à moins qu'on ne prétende, avec ingénuité, que les journaux royalistes remplissent tous les desideratas. Ce n'est pas l'avis du Saint-Père ni de ceux qui veulent la religion indépendante de toute attache dynastique, de toute idée d'opposition systématique à une forme quelconque de gouvernement. (1)

(1) Le Journalisme catholique indépendant de toute attache dynastique a été maintes fois encouragé. En Autriche Mgr Doppelbauer fait à ses prêtres un devoir de conscience de s'occuper de journalisme et de travailler à la diffusion de la bonne presse. Faut-il rappeler ces paroles de Léon XIII encore archevêque de Pérouse : « Je considère le journal catholique comme une mission perpétuelle dans mon diocèse ».

Ce serait faire injure aux adversaires de nos idées, que de les supposer satisfaits des attaques dont l'Eglise est l'objet. Il les désapprouvent et leur âme saigne : mais leur résistance est résignation, leur héroïsme ne connaît d'autres armes que le silence et la prière. Ils passent à côté d'actes d'une virilité simple et grandiose sans songer même à les imiter. Ils ont vu le *clergé Belge refuser la première communion aux élèves des écoles sans Dieu*, ils ont constaté que *la vaillance du bon clergé allemand ne date que d'une trentaine d'années, que celle du clergé américain n'est que d'hier* ; il ne leur vient pas à l'idée dans une détresse semblable de s'inspirer de ces grands modèles et de les imiter.

Il est un point sur lequel je suis absolument d'accord avec M. Delacroix c'est sur les difficultés, plus considérable en France que partout ailleurs, de grouper en un faisceau les forces catholiques. Ces difficultés ne sont pas de l'ordre de celles qu'examine M. Delacroix : elles sont à mon avis plus réelles, plus graves, plus profondes et méritaient une étude complète que je ne puis entreprendre ici.

Il est certain que les différences entre les mœurs françaises et étrangères, sans être aussi radicales qu'on le prétend, imposent des variations dans les moyens à employer. Tout n'est pas à approuver même dans les tentatives, encore isolées et rares, faites en France par les partisans de l'action sociale du clergé. On aimerait, par exemple, des études plus approfondies ; une érudition plus solide ; moins d'éloquence et plus de fond ; surtout une variété plus grande de moyens ; une préoccupation plus suivie, presque exclusive de l'action sociale, une ligne de conduite politique plus précise ; plus de méthode et de logique dans l'enchaînement des actions secondaires concourant

à la conduite générale. Mais la variété dans les moyens d'action n'exclut en rien la nécessité de cette action (1)

Les promoteurs ne doivent pas oublier qu'ils sont en France sur un terrain singulièrement plus bouleversé que chez les nations dont l'exemple se présente avec tant de résultats encourageants. Ailleurs on a pu d'emblée bâtir l'édifice déjà si remarquablement poussé. Chez nous, il y a des travaux préliminaires à entreprendre, travaux obscurs et sans gloire, mais dont l'exécution indispensable peut seule assurer le triomphe de l'entreprise à laquelle nous convie M. Sarran et tous ceux dont il a su se faire le digne écho.

Les laïques enfin ont un rôle à jouer, plus considérable peut-être que ne le souhaiteraient ceux qui voient dans le paroissien le *soldat* soumis aux ordres de son curé. Et je me demande même si ce n'est pas à l'utilisation des forces séculières que les catholiques étrangers doivent une partie de leurs triomphes.

C'est ainsi que tous peuvent occuper un poste dans les combats prochains pour la liberté religieuse. Certes, tous ne seront pas au premier rang : on ne demande pas à tous d'aller tenir tête aux foules dans les réunions publiques, pas plus qu'on ne peut exiger du premier venu sa collaboration à un journal ou à une encyclopédie. Il suffit que la nécessité s'impose d'une action sociale catholique : à chacun de l'exercer selon ses moyens.

Ces moyens doivent être aussi variés que le sont les

(1) Il est certain que la France est un pays assez riche pour ne pas tirer le même bénéfice que l'Allemagne pauvre des Sociétés de coopération, consommation etc. Il n'en est pas moins vrai que des œuvres analogues peuvent rendre de grands services parmi les populations peu favorisées de certains départements. Un curé voisin a dernièrement exposé à M. l'abbé Sarran les magnifiques résultats qu'il avait obtenus dans cette voie.

champs d'exercice de l'activité humaine. Les exemples qui nous viennent de l'étranger ne peuvent pas être suivis à la lettre : du moins donnent-ils une indication, un encouragement qu'il faut savoir comprendre et suivre.

Le pape Léon XIII qui avait jadis encouragé à Pérouse, les tentatives du journalisme catholique, vient de se prononcer plus explicitement encore en faveur de l'action sociale du clergé dans une lettre rendue publique, adressée à l'abbé Kannengieser, l'historiographe des héros catholiques allemands. Les encouragements pontificaux récents le consolent et le vengent fort à propos de la curiosité gouailleuse de quelques-uns et du dédain *désapprobateur* des autres.

St. A.

LE LIVRE ET LE JOURNAL

A VOL D'OISEAU

« Depuis l'Évangile jusqu'au *Contrat social* ; ce sont les livres qui ont fait les Révolutions » écrivait, M. de Bonald. Ce qui était vrai alors, a cessé de l'être aujourd'hui. Certes, l'Évangile aura toujours pour lui l'humaine durée des temps ; et à travers leurs changeantes vicissitudes, il continuera toujours à répandre son plein rayonnement. Mais à part cet immortel consolateur des âmes dont la sublime mission ne saurait être assujettie à aucun événement contingent, on peut dire, ce nous semble, d'une manière générale, que le livre a sensiblement perdu de son ancienne suprématie : le journal est en train de le détrôner. *Le Contrat social*, dont parlait M. de Bonald, eut en effet, son heure d'apothéose et sa longue période de retentissement ; il influa de la façon la plus malheureuse sur les idées, les doctrines et les courants un peu heurtés de l'époque.

D'Alembert et Diderot avec leur orgueilleuse Encyclopédie. contribuèrent eux aussi, pour une large mesure, à précipiter la date de la Révolution dont les sanglants excès, pèsent encore à l'honneur de l'Histoire. Il ne serait point malaisé de prolonger la citation des auteurs et des livres qui, par leurs données dangereuses ou leurs thèses imprudentes, déterminèrent de violents soubresauts et firent brûler quelques étapes à la marche fiévreuse des esprits dévoyés.

Ce fut bien, en vérité, le grand règne du livre. Sa royauté philosophique et littéraire se dressa, haineuse et méfiante, contre la Monarchie ; cette autre royauté qu'avait fortement

cimentée la traditionnelle fidélité des ancêtres. Mais bien longtemps avant, et à partir du jour où Renaudot publia sa *Gazette*, le livre avait du plomb dans l'aile. Comme nous venons de le voir, le coup qui l'atteignit fut d'abord impuissant à contrarier son triomphal essor. Il put encore étendre l'empire de ses conquêtes et traverser en vainqueur de ferventes générations, qui l'escortèrent de tous les hommages, de tous les respects et même de quelques superstitions. Les princes et les rois saluaient son génie, les savants et les peuples révéraient son lumineux prestige.

Patience ! le journal grandissait, couvrant le monde de ses ambitieuses ramifications et ombrant d'une légère éclipse, la fortune du livre qui glissait doucement vers le déclin.

Le journal, l'envahissant journal est-il le seul coupable ? La question qui se pose est complexe ; et sans vouloir trop regarder en arrière, essayons plutôt de fixer un instant quelques-uns de ses aspects contemporains.

Parmi les causes secondaires qui ont pu concourir à l'amoindrissement du livre ; il serait peut-être équitable d'évoquer tout de suite la responsabilité du roman trop crûment documenté ; c'est-à-dire du naturalisme à outrance. Cette littérature à la loupe grossissante, avec ses rigides allures d'appareil photographique a fini, à la longue, par soulever les répulsions de braves gens auxquels l'illusion est éhère, et qui ne se sentent pas le goût de vivre sans idéal. Voilà un élément qui, à première vue, pourra paraître de faible portée et dont l'action réflexe, nous n'hésitons pas à le reconnaître, ne saurait entrer en parallèle avec la portée plus pesante et l'action plus directe du journal. Et cependant, pour forcer la réussite, l'annonce s'était mise en frais de rares hyperboles et la réclame faisait feu de toutes ses séductions !

L'exode d'un certain nombre d'auteurs de la librairie, et leur entrée dans les feuilletons du journal méritent éga-

lement d'arrêter l'attention. En province, le roman en volume se paie 3 fr. 50 c. Or le journal, qui se vend plus modestement 5 centimes, a l'inappréciable avantage d'offrir chaque matin à ses abonnés, à côté des faits de la politique et de l'entrefilet « sensationnel » un bon petit chapitre de roman tout bourré d'intrigues et tout imprégné d'émotion dramatique. Et quoique fort défratchie, il n'est pas jusqu'à cette éternelle promesse : « la suite à demain », qui ne vienne ajouter son piquant à l'éveil d'une curiosité avide. De là cette crise, qui est venue frapper de discrédit, les produits impondérables de l'imagination et de l'idée, sous leur forme concrète qui est : le livre.

Une autre raison demanderait à prendre place au rang des causes secondaires : c'est l'extraordinaire multiplicité des ouvrages sollicitant la clientèle ; ce sont ensuite les querelles d'école, le jeu subtil des théories contradictoires, l'ordre des sentiments déviés de leur expansion naturelle ; c'est la poussée évolutionniste qui s'empare de nos jeunes écrivains aux velléités novatrices, les incitant à cribler de dédaigneuses épigrammes, le vieux moule de la phrase classique. On nous permettra de borner là ces indications sommaires. Elles se rattachent surtout, est-il besoin d'y insister, aux livres d'inspiration où s'entrechoquent si souvent toutes les licences de l'étrange, de l'incroyable et de l'inattendu. Il en va et il en ira toujours autrement pour les œuvres à visée technique ou d'érudition générale dont les auteurs sauront se montrer soucieux d'en puiser la substance aux sources autorisées de la religion, de la science et de l'histoire. Et si, à ce qu'on raconte, des publications mort-nées vont, en piles serrées, peupler tristement de vastes solitudes ; ces limbes désolants auxquels n'échappent, paraît-il, qu'un petit nombre d'élus, seront épargnés, Dieu merci, aux livres d'utiles recherches et d'aimable vulgarisation. Au point de vue religieux, *Jésus-Christ*, publié avec un si mémora-

ble succès par le R. P. Didon, marquera d'une consolante espérance, les fâcheuses impressions de cette crise.

En somme et malgré de précieux lambeaux laissés aux buissons du chemin, le livre restera le compagnon nécessaire des esprits cultivés. S'il est indispensable pour féconder et élargir le champ des connaissances humaines ; il est, en outre, dans l'ordre élevé des croyances, un facteur secourable pour éclairer le problème de nos destinées. Ces seules considérations rallieront toujours à sa cause les nombreux amis du progrès. Mais dans l'avenir, nous le craignons, la masse n'accentuera que plus résolument ses préférences et sa fidélité au journal.

M. Émile de Girardin, le père de la feuille à un sou, n'eut probablement pas la vision du sort merveilleux réservé dans la suite à son innombrable postérité. L'ouvrier à l'atelier, le cultivateur aux champs, savourent à qui mieux mieux, les charmes variés de la prose quotidienne. De sorte que par l'extension des habitudes acquises, le journal à cinq centimes est devenu une entraînante tribune et le journalisme un redoutable tribun : la foule l'écoute en le lisant. Aussi, la petite presse de province donne-t-elle, en ce moment, le spectacle d'une véritable décentralisation de *copie* parisienne. Des hommes de valeur et de grande notoriété : MM. Jules Simon, Francisque Sarcey, Henry Fouquier, pour ne citer que ceux-là, ne dédaignent plus d'y exporter, à jour fixe, les fruits d'une habile expérience.

Du côté des conservateurs, nous sommes heureux d'applaudir aux mêmes pratiques et aux mêmes succès, MM. Charles Dupuy, J. Cornély, Paul Perret, J. Valfrey et tant d'autres de vaillant mérite, y soutiennent, à divers titres, les droits de la liberté avec une distinction que justifie la reconnaissante estime des lecteurs.

En France, à l'heure qu'il est, les mots sont des événements et les campagnes de presse sont des révolutions.

Chacun garde souvenance de la ligue effroyable qui se déclara, il y a quelques années, et dont les courtes péripéties eurent pour conséquence de précipiter de son siège le premier magistrat du pays. Hier encore, le Grand-Électeur de la majorité républicaine du Palais-Bourbon tombait subitement, victime d'une acerbe conjuration de plumes. Demain, à qui le tour ? les ligues se forment vite, et rien que la démission, rien qu'une culbute expiatrice ne sont capables de les dénouer.

Tout près de nous, les catholiques belges et allemands gagnèrent, par le journal, de glorieuses revanches. En Belgique, les agissements sectaires des libéraux encoururent, à plusieurs reprises, le châtiment des verdicts populaires. En Allemagne, où la lutte semblait impossible, grâce à de persévérants efforts, les catholiques obligèrent le tout-puissant chancelier à éteindre ses foudres. Ces exemples si connus et si concluants, ces résultats si magnifique, devraient animer d'une généreuse émulation l'initiative des catholiques français.

« Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer », remarquait le maréchal Bugeaud, en parlant de l'héroïsme des champs de bataille. Sur le terrain de la défense religieuse et conservatrice, ce sont aussi toujours les mêmes qui payent de leur personne, de leur dévouement et de leur zèle. Les autres, et c'est hélas ! le plus grand nombre, préfèrent tranquillement dormir sur l'oreiller des vagues expectatives. La presse, en multipliant ses appels et ses organes, a le pouvoir de rendre à la vie militante, ces forces inactives.

L'année 1893 verra expirer le mandat de la Chambre actuelle. Bien qu'éloignée encore, la perspective est grave ; elle est digne, entre toutes, de susciter l'accord des patriotes clairvoyants. Pour préparer les consciences françaises au devoir des justes revendications, sans doute les conférences seront utiles ; mais dès à présent le journal s'impose.

Albert DELAUBE.

LE CHRISTOPHE COLOMB

DES ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES

(suite et fin)

V

Au milieu d'une vigne qui forme l'angle entre la voie Appienne et la voie des Sept-Églises se trouve une très petite et très ancienne chapelle de Saint-Sixte, qui ne servait plus de temps immémorial au culte. Le vigneron y entreposait ses outils. Or, au cours de ses excursions et de ses recherches dans les environs de Rome, le commandeur de Rossi s'était arrêté, en 1843, dans cette église, il y revint en 1849 et y trouva un fragment d'inscription ayant trait à saint Corneille, évêque et martyr: *Cornelius episcopus et martyr*, lequel n'était autre qu'un des Papes de la primitive Église. Incontinent, l'heureuse trouvaille révéla à l'explorateur l'importance du sol qu'il foulait, et il lui fut donné aussitôt de suppléer au reste de l'inscription. Une lanterne (*lucernaio*), espèce de puits destiné à donner de l'air et de la lumière dans les souterrains, s'ouvrait près de la petite église et conduisait dans plusieurs galeries souterraines, où, après de minutieuses

recherches, M. de Rossi trouva le tombeau, d'où l'on avait arraché le fragment d'inscription trouvé sur le sol extérieur. Se fondant sur ses études topographiques, et l'itinéraire des pèlerins des premiers siècles en main, il put voir la relation qui existait entre l'inscription et le cimetière, et établir sûrement que là-dessous se trouvait une catacombe fameuse des temps anciens, précisément celle où gisaient les tombes des souverains Pontifes célébrés par le pape Damase, la *crypte* de Sainte-Cécile et plusieurs autres monuments d'une haute importance et d'un grand intérêt.

Persuadé de l'exactitude absolue et de la gravité de sa découverte, et encouragé par la faveur dont il jouissait auprès de Pie IX, qui l'honorait de sa bienveillance depuis le début de son pontificat, M. de Rossi se résolut d'en référer au Saint-Père et lui demanda d'acheter la vigne plantée au-dessus de la catacombe. Il sollicita une audience et raconta la chose à Pie IX, qui l'écouta tranquillement, mais sans montrer la moindre inclination à l'achat de ce morceau de terrain. Bien plus, son attitude fut telle que, en sortant du cabinet de Sa Sainteté, M. de Rossi emportait l'idée qu'il venait de remporter un *fiasco* complet. Il aborda Mgr de Mérode, fort avant, comme on sait, dans la confiance de Pie IX et qui lui avait souvent servi d'intermédiaire pour une foule d'affaires. Le tirant à lui dans l'antichambre secrète, le trop jeune archéologue lui raconta en quelques mots sa déconvenue. Mais, le prélat était appelé auprès du Saint-Père, qui, le voyant entrer, éleva la voix et, riant de bon cœur, s'écria :

— Je viens de congédier de Rossi comme un chat attrapé, mais, nonobstant, j'achèterai la vigne.

Pie IX aimait à rire. Il ne s'était montré aussi rêche que pour faire un brin de peur à M. de Rossi, qui venait de lui parler avec une grande animation de sa certitude au sujet des précieuses découvertes et de la gloire que

l'Église et la Papauté ne pouvaient manquer d'en retirer.

Vite, Mgr de Mérode courut après le visiteur déconfit, qu'il trouva encore dans l'escalier. Il lui répéta les paroles du Pape et sa résolution arrêtée d'acheter le vignoble. Le contrat fut bientôt passé et M. de Rossi mis en posture de commencer les fouilles.

Peu de temps après, M. de Rossi avait trouvé plusieurs cryptes historiques, et le bruit de ses découvertes parvenait aux oreilles du Saint-Père, qui fut frappé de voir comme les prédictions de son ami, relatives au sous-sol de cette vigne, s'étaient réalisées. Il lui fit dire que le lendemain, dans l'après-midi, il irait visiter la catacombe de Saint-Callixte, et l'invitait, le jour même, à sa table, à la villa maltaise de *Santa Maria del Priorato*, sur l'Aventin. On sait que le Pape n'admet jamais à Rome aucun invité à sa table, mais, en villégiature, les souverains Pontifes peuvent quelquefois faire cet honneur à des personnages avec qui ils désirent causer avec moins d'étiquette et de cérémonie.

A midi donc, dans le beau salon de la *villa di Malta*, se trouvaient réunis bon nombre de cardinaux, d'ambassadeurs, de prélats, etc., parmi lesquels M. de Rossi. Sa place le tenait assez loin de Sa Sainteté. Pendant le dîner, le Pape se mit à parler de l'archéologie, indiquant tout haut qu'il en faisait peu de cas, que les archéologues étaient des rêveurs et des poètes, lesquels imaginaient des choses que le commun des mortels n'arrive pas à saisir. Tout cela était dit de manière à ce que M. de Rossi pût l'entendre, mais il se taisait. Au sortir de table, pendant qu'on prenait le café au jardin, le Saint-Père lui envoya Mgr de Mérode, pour lui dire qu'il ne devait pas se tenir offensé de propos de table, dits en plaisantant et pour l'amener à défendre la pauvre archéologie si malmenée.

— J'ai bien compris, répondit M. de Rossi, dans quelles intentions parlait Sa Sainteté, et il n'y avait aucun motif

de prendre en mauvaise part ces plaisanteries. D'un autre côté, au milieu d'une si haute assemblée de cardinaux, de diplomates, il ne m'était pas possible de parler. Bientôt, d'ailleurs, dans la catacombe, les monuments eux-mêmes parleront, la science des antiquités chrétiennes s'y défendra d'elle-même.

Peu de jours après cette première visite, M. de Rossi avait déterré le fameux hypogée des Papes, les inscriptions de leurs tombeaux et surtout la très importante inscription placée par le pape saint Damase, dans la *Crypte des Papes*. Tout à coup, on annonça la visite de Pie IX. Tout était encore en désordre. On n'avait pas eu le temps de sortir les décombres et de replacer les inscriptions en leur lieu. A peine si M. de Rossi, en travaillant de ses propres mains, avait pu reclipser les morceaux de l'inscription damasienne, mais les débris des épitaphes papales gisaient encore l'un contre l'autre sur le sol, faute de temps pour retrouver leur place.

Pie IX vint donc en carrosse de la *Villa di Malta* à la voie Appienne, où l'attendait M. de Rossi, pour l'introduire dans la catacombe. L'heureux archéologue guidait l'auguste Pontife, expliquant au fur et à mesure l'importance hors ligne des découvertes accomplies, faisant spécialement remarquer comment les récits des pèlerins des temps anciens se trouvaient confirmés à la lettre, et tirant de l'inscription de saint Damase des conclusions, telles que Pie IX ne put s'empêcher de demander :

— Mais, au moins, tout cela est-il bien vrai ? Aucune illusion n'est-elle possible ?

— Saint-Père, répondit M. de Rossi, non seulement une illusion n'est pas possible, mais voici, nous avons retrouvé jusqu'aux épitaphes des tombes de tous ces anciens vénérables et saints successeurs du Prince des Apôtres. S'il plaît à Votre Sainteté de rajuster ensemble ces débris, apparaitront les noms des Papes dont Damase,

l'infatigable dévot des martyrs des catacombes, fait mention dans l'inscription déjà expliquée.

Pie IX prit alors en mains les morceaux et les lut avec une visible émotion. Ses joues s'empourprèrent, en lisant les noms de ses prédécesseurs que ces débris lui révélaient, et, sous le coup de son impression, les larmes montèrent à ses yeux :

— Ce sont donc là, dit-il tout transporté, vraiment les pierres sépulcrales de mes prédécesseurs qui reposèrent ici !

En voyant la joie de son bien-aimé Pontife, M. de Rossi se sentit heureux. Mais, au milieu de ses transports d'allégresse, il lui revint en pensée les propos de Pie IX, relatifs aux rêves des archéologues, et ingénieusement, sans malice, tout à la pensée du triomphe de la science de l'archéologie chrétienne, il se laissa aller à dire :

— Mais ce sont tous des rêves, Saint-Père, ce sont tous des rêves.

— Oh ! répliqua le Pape, oh ! de Rossi, que vous êtes méchant !

Puis, il le félicita de tout cœur de son succès, et le remercia du service qu'il venait de rendre à l'Église, au Saint-Siège.

Cette touchante scène avait fait une profonde impression sur l'esprit du Pape et affermi M. de Rossi dans ses bonnes grâces. Il le prouva, en le défendant énergiquement contre les envieux qui traversaient ses entreprises et cherchaient à lui nuire. Nous n'en rapporterons qu'un trait.

M. de Rossi venait de réunir en deux gros volumes les résultats splendides de ses explorations à Saint-Callixte, et, dans ces deux volumes, il avait traité non seulement de chaque découverte en particulier, mais encore discuté et exposé les grands principes généraux de la méthode et de la critique, basés et établis sur ces mêmes découvertes

au profit de la science de l'archéologie chrétienne. Le premier volume avait été imprimé et enrichi de planches, aux frais de Pie IX, de façon princière. Or, les adversaires s'étaient si bien remués durant l'impression qu'ils finirent par faire craindre à M. de Rossi que le Saint-Père, en présence de tant de contradictions, ne se refusât à laisser mettre au titre de l'ouvrage la mention : *Publié par ordre de Sa Sainteté*. Voulant s'en assurer, et en même temps conférer intimement de la chose avec le Pape, il demanda une audience particulière. C'était pendant l'été, et Pie IX se trouvait en villégiature à Castel-Gandolfo. Il accorda incontinent l'audience. A l'heure dite, M. de Rossi fut introduit, et quelle ne fut pas sa surprise, en se voyant reçu par le Pape, non pas dans son cabinet particulier, mais dans la grande salle, entouré de toute sa cour, prélats et gardes nobles ! M. de Rossi apportait un exemplaire imprimé de son œuvre, auquel il ne manquait que le frontispice et la dédicace. Après la cérémonie d'usage, Pie IX lui indiqua un petit guéridon placé devant lui, et lui dit :

— Mettez là votre volume, et expliquez-nous ce qu'il contient.

Et, se tournant vers sa cour, il ajouta :

— Approchez-vous davantage, pour mieux entendre ce que M. de Rossi nous racontera.

M. de Rossi ne savait combien de temps le Pape entendait qu'il mit à son récit, et commença par résumer rapidement le contenu du volume.

— Non, fit Pie IX, expliquez-nous la chose plus amplement.

Encouragé, M. de Rossi alla au fond des matières, et, en parlant de Bosio, il eut l'occasion de dire quelque chose des traverses apportées par les envieux à ses études. Sur quoi, le Pape, frappant un grand coup de poing sur la table, s'écria :

— Toujours cette maudite jalousie ! Continuez et développez ce chapitre.

M. de Rossi comprit que les envieux n'avaient pu lui aliéner l'esprit du Pape, et que le bienveillant Pontife cherchait l'occasion de lui donner un témoignage éclatant de sa confiance. Deux fois, d'ailleurs, Pie IX l'interrompit encore, et toujours dans le même sens. Aussi, en concluant son récit, M. de Rossi, au comble de la joie, demanda au Saint-Père, en lui montrant les épreuves du frontispice :

— Votre Sainteté m'accorde-t-elle la permission de mettre là : *Publié par ordre de Sa Sainteté* ?

— *Carissimo*, répondit Pie IX, non seulement je le permets, mais je l'exige.

— Puis-je alors me permettre en toute révérence de tenter une autre demande : Votre Sainteté daignerait-elle me faire la grâce d'accepter la dédicace dont j'ai ici porté l'épreuve ?

— Laissez-moi voir ce que vous avez écrit, répondit le Pape, en prenant le feuillet.

La dédicace était ainsi libellée : *Pio Nono Pontifici Maximo Alteri Damaso* (1).

Agréablement surpris de cette rédaction si flatteuse, le Pape sourit aimablement et dit :

— Si je suis un second Damase, je ne le suis que parce que j'ai trouvé mon saint Jérôme. J'accepte bien volontiers la dédicace, et je suis très heureux de voir terminer le plus tôt possible l'ouvrage.

Puis, se tournant vers l'assistance, il ajouta :

— Enlevez le guéridon, parce que nous voulons faire une allocution.

Et il se leva debout et parla longuement. Prenant texte des découvertes de *Saint-Callixte*, il montra le grand profit

(1) Au Pape Pie IX, second Damase.

que l'Église et la Tradition tiraient de preuves aussi irréfragables ; il exalta les découvertes si ingénieusement prédites et loua le génie infatigable de M. de Rossi. Il condamna ensuite très sévèrement l'agitation de ceux qui s'inspiraient de leur jalousie contre l'archéologue qu'il prenait sous sa haute protection, lui prodiguant les éloges les plus flatteurs.

Après cela, il n'y avait plus à douter. Les trois volumes imprimés jusqu'ici portent en tête la mention : *Publié par ordre de Sa Sainteté le Pape Pie IX.*

Voici la dédicace complète du premier volume :

PIO·IX·PONT·MAX·
ALTERI·DAMASO
QUI·MONUMENTA·MARTYRUM· $\ddot{x}$
MILLIARII·SÆCVLI·RVINIS·OBRVTA
IN·LVCEM·REVOCAT
HAEC·VOLVMINA·IVSSV·EIVS·CONFECTA
A VCTOR
D·D·⁽¹⁾

Un témoignage aussi éclatant ne pouvait demeurer secret. Ceux que le Saint-Père venait de stigmatiser si énergiquement le surent et virent qu'ils étaient allés trop loin dans leurs détractions. Désormais, ils dissimulèrent davantage, mais sans désarmer, car leur haine et leurs mauvais procédés ont bien souvent fait souffrir M. de Rossi. Peu d'hommes d'ailleurs peuvent se vanter d'avoir reçu autant de témoignages affectueux de la part de Pie IX. A partir de ce jour, l'auguste Pontife l'admit à ses confidences les plus intimes et l'honorait souvent de longs entretiens

(1) Au Pape Pie IX, second Damase, qui ramène au jour les tombeaux des martyrs du Christ ensevelis sous les ruines de dix siècles, l'auteur dédie ces volumes composés par les ordres.

tout personnels. Il ne s'agissait guère alors d'archéologie chrétienne, mais des questions les plus délicates de politique générale ou individuelle. C'est pourquoi M. de Rossi a toujours gardé le plus profond secret sur ces communications. Mais, il serait bien fâcheux qu'il n'en laissât pas le souvenir, en les écrivant, de manière que, gardées en lieu sûr, elles pussent être publiées à leur heure, quand les personnes et les circonstances permettront d'en user comme de précieux documents pour l'histoire de l'immortel Pontife Pie IX le Grand.

VI

Trois ans après la première édition du premier volume de la *Roma Sotterranea*, qui a été réimprimé deux fois, fut publié le second, qui ne porte aucune dédicace nouvelle. C'était en 1867. Disons vite que ce second volume est depuis longtemps épuisé et ne se trouve plus dans le commerce. Il est même fort rare de le rencontrer dans les librairies anciennes. Son prix est aujourd'hui cinq ou six fois supérieur au prix de la mise en vente des deux volumes réunis. Ce fut une chose admirable de voir la faveur avec laquelle le public accueillit ce second volume, bien que le premier et le troisième établissent les points de vue généraux et les grands principes de la science archéologique, et il est bien regrettable qu'on ne puisse guère espérer en voir publier une seconde édition, l'auteur ayant déclaré déjà en 1877 qu'il ne savait quand il lui serait donné d'y songer, à cause du prix excessif des planches chromolithographiques.

Dix ans après (1877), parut le tome III, juste l'année des noces d'or de la consécration épiscopale de Pie IX. Ce glorieux Pontife, qui jusqu'alors s'était maintenu si robuste de complexion et si vif d'intelligence, quelques mois avant ce

jour solennel, se sentit pour la première fois profondément atteint. Les infirmités de la vieillesse se révélaient subitement à lui, et, soit pour cette raison, soit parce que l'avenir de l'Église lui apparaissait toujours plus sombre, son énergie semblait abattue. M. de Rossi, dans une audience privée, l'avait prié d'accepter la dédicace du troisième volume, à l'occasion de son jubilé épiscopal. Pie IX, ayant entendu la lecture du texte, répondit tristement :

— Non, ne parlez pas ainsi. Priez plutôt les saints martyrs, en qui vous avez tant confiance, après en avoir si bien célébré les tombeaux, qu'ils m'aident à quitter bientôt cette terre. Ne me désirez pas une plus longue vie : je suis devenu vieux et infirme. Dieu veuille me prendre sans tarder dans son Paradis.

— Non, Saint-Père, mille fois non ! Demeurez encore longtemps avec nous. Tout le monde catholique aime et vénère Votre Sainteté plus que jamais Pape ne fut aimé, et qui sait si un Conclave n'aggraverait pas les tribulations de l'Église ?

Le Pape répliqua, d'un air plus triste encore :

— Il vaut mieux que je m'en aille bientôt !

Puis, il parla longuement et avec une pénétration merveilleuse de l'avenir de l'Église, et de ses successeurs, traçant d'avance le tableau de l'état où se trouverait l'Église à la fin du xix^e siècle et au commencement du xx^e. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans les particularités de ces intéressantes prédictions, du moins, M. de Rossi ne les a point encore fait connaître dans leur détail.

Dans sa dédicace, il avait exprimé le vœu que, au jubilé épiscopal de Pie IX s'ajoutassent encore plusieurs « lustrés, » souhaits auxquels s'unissaient joyeux et convaincus les anciens martyrs de l'Église. Bien que Pie IX en eût repoussé l'augure, il le laissa subsister en tête du troisième volume, où on peut lire :

PIO·IX·PONT·MAXIMO
 ALTERI·DAMASO
 SACRARVM·CRYPTARVM·CVLTORI·RESTITVTORI
 ANNO·REDEVNTE·QVINQVAGESIMO
 A·DIE·QVA·EPISCOPVS·INITIATVS·EST
 PONTIFICES·MARTYRES·PLEBS·VNIVERSA
 PRIMAEBVAE·ECCLESIAE·ROMANAE
 IPSIS·E·SEPVLCRIS·PLAVDVNT
 ET·QVINQVENNALIA·MVLTA·PRECANTVR
 FELICITER (1)

VII

Le frère de Jean-Baptiste, Michel-Étienne de Rossi, aidait, à un point de vue spécial, le labeur de son illustre frère. Tandis que celui-ci étudiait les catacombes au regard de la science archéologique, Michel-Étienne recherchait la nature géologique du sol où sont pratiquées les diverses catacombes, faisait des études comparatives sur l'architecture des galeries, des cryptes, des chapelles, des lanternes; il relevait minutieusement le plan de ces cimetières souterrains aux inextricables dédales, avec leurs étages variés, et il préparait ces belles et nombreuses planches qui font l'admiration des heureux possesseurs de ces trois volumes. A la fin du premier et du second volume de la *Roma Sotterranea*, il a publié le résultat de ses études sous le titre d'*Analyse géologique et architectonique faite par Michel-Étienne de Rossi*. Un appendice de même nature termine le tome III.

(1) Au Pape Pie IX, nouveau Damase, restaurateur ami des saintes cryptes, au cinquantième anniversaire du jour où il fut sacré évêque, les papes, les martyrs et tous les fidèles de la primitive Eglise Romaine, du fond de leurs tombes, applaudissent et souhaitent encore de nombreux et heureux anniversaires quinquennaux.

Le savant géologue a toujours recherché avec un soin particulier si les nombreux tremblements de terre qui ont ébranlé le sol romain ont jamais causé le moindre dommage à la solidité des catacombes. Jusqu'ici, même dans les galeries les plus basses, il n'a rien remarqué de semblable. Par contre, les inondations, en envahissant les catacombes, ont souvent occasionné la chute des voûtes creusées dans le tuf ou fabriquées en maçonnerie. C'est surtout dans les hypogées creusés dans le sable ou dans la pouzzolane qu'on voit clairement le travail de destruction causé par les eaux.

Dans les fouilles que l'on continue ou dans la conservation des catacombes, on a toujours usé d'une grande précaution, pour ne pas exposer la vie d'autrui, soit en prévenant la chute des voûtes, soit en empêchant les visiteurs de tomber dans quelque trou imprévu, soit en les préservant de s'égarer dans une partie inexplorée du cimetière. Voilà comment, depuis tant d'années qu'on y travaille, on n'a eu à déplorer que deux accidents sérieux.

Le premier fut celui d'un *fossore*, à qui la chute d'un mur rompit deux côtes, et encore il avait été dûment averti de ne pas s'exposer à ce danger qu'il affronta témérairement. Il guérit promptement et n'en conserva aucune trace.

L'autre accident, au contraire, est des plus lamentables. Il atteignit le célèbre Père Bruzza, dont nous parlerons bientôt plus au long. C'était en 1883, Les ordres venaient d'être donnés pour faire des fouilles dans le cimetière de Saint-Hippolyte. La Commission d'Archéologie Chrétienne se rendit sur les lieux, pour examiner de près les nouvelles découvertes. Or, dans cette catacombe, se trouvait une dépression de terrain, formant une fosse, assez profonde pour devenir un danger à qui ne connaissait pas encore les lieux. Le Père Bruzza, qui l'ignorait, tomba assez malheureusement pour se faire une lésion grave à la jambe droite. Des complications, survenant au cours

de la maladie, se portèrent sur la poitrine, le cœur et l'estomac, et il mourut peu de temps après. C'est l'événement le plus grave et le plus déplorable qui se soit produit pendant toute la période des fouilles.

En plusieurs circonstances néanmoins, M. de Rossi n'a échappé qu'à grand peine aux plus grands périls, et une fois avec son frère et un *fossore*. C'était à Saint-Callixte. Lorsqu'on eut extrait les décombres qui remplissaient la Crypte de Saint-Eusèbe, on s'aperçut que la voûte était fortement déprimée. On ne pouvait en arrêter la chute, car, vouloir l'épontiller eût été exposer les ouvriers aux plus grands risques. Pendant donc que M. de Rossi se trouvait dans la crypte et donnait les derniers ordres, il fit deux pas en dehors afin de transmettre une commission à l'un des ouvriers, que la peur venait de faire reculer. A peine fut-il sorti de la galerie, que la voûte tout entière tomba avec un grand fracas ; il eût été inmanquablement écrasé, s'il fût resté au point où il se trouvait une minute auparavant. On n'eût pu même le sauver, en extrayant les matériaux, car cette opération exigea plusieurs jours de travail.

— Les saints m'ont toujours protégé, ajoute M. de Rossi, quand il raconte le fait.

Une autre fois, il avançait, avec sa petite bougie allumée, dans une des galeries de Saint-Callixte, à lui si connues que, même dans l'obscurité, il eût pu retrouver son chemin, et il se dirigeait vers une chambre un peu hors voie, quand il aperçut à une certaine distance une clarté et entendit des paroles qu'il ne distinguait pas bien. Il avança encore un peu pour mieux entendre. C'était un *fossore* qui venait en tremblant à sa rencontre et lui criait de s'arrêter. M. de Rossi s'arrêta à l'instant. Encore un pas, et il serait tombé dans un trou profond, subitement formé quelques jours auparavant.,

Enfin, une autre fois, notre explorateur, accompagné de

son frère Michel-Étienne et d'un *fossore*, voulant déterminer l'étendue de la catacombe de Saint-Callixte, se glissa à quatre pattes à travers une petite ouverture qui conduisait dans un quartier du cimetière encore inexploré. Ils examinèrent les monuments ; mais, quand ils voulurent revenir en arrière, quelles que fussent leurs recherches, ils ne parvinrent pas à retrouver le trou par lequel ils étaient entrés. Or, ils n'avaient avec eux que de très petites bougies, et M. de Rossi, comprenant qu'il s'agissait cette fois d'une question de vie ou de mort, ordonna à ses deux compagnons d'éteindre la leur, et lui seul se mit à rechercher la sortie, laissant son frère et l'ouvrier dans un endroit qu'il avait bien fixé dans sa mémoire. Il chercha longtemps sans trouver l'issue. Tous les autres ouvriers ignoraient leur entreprise, et il ne restait aucun espoir d'être retrouvé dans cette horrible prison. Le risque de ses deux compagnons le tourmentait bien plus que le sien propre. Finalement, il lui sembla reconnaître l'endroit où il se trouvait, et, après s'être bien assuré qu'il venait de découvrir une autre issue, il retourna plein de joie en toute hâte retrouver ses deux compagnons d'infortune. Ils revinrent à la lumière du jour, juste au moment où s'éteignait la dernière lueur de leur dernière bougie. Si celle-ci n'eût pas duré assez pour lui faire trouver une sortie, tous trois auraient été misérablement perdus.

VIII

Deux grandes institutions, occupant à Rome un rang d'honneur, toutes deux étroitement liées à la science des antiquités chrétiennes, reconnaissent pour chef le commandeur de Rossi. Ce sont la *Società dei Cultori di Archeologia Cristiana* et le *Collegium cultorum Martyrum*.

La première fut fondée par le Père Bruzza, barnabite,

religieux tout à la fois très savant et très modeste. Les séances se tinrent d'abord à *San Carlo a' Catinari*, et plus tard dans la bibliothèque de l'Académie pontificale des Nobles ecclésiastiques, place de la Minerve. Il n'y faut ni invitation, ni formalité d'aucun genre. Il suffit de prévenir le Président, quand on désire y faire une communication, ayant trait de près ou de loin à l'archéologie. A la mort du Père Bruzza, en 1883, le commandeur de Rossi en fut nommé président par acclamation. C'est merveille de le voir présider, avec une grâce, une largeur d'idées et de procédés, une compétence, qui font de ces séances mensuelles une des curiosités de la Ville Éternelle. La parole du livre de la Sagesse s'y vérifie : *Sine fictione didici, et sine invidia comunico* (1). Au commencement de l'hiver dernier, le local de la société a été transféré au Palais de la Chancellerie.

Le *Collegium cultorum Martyrum* doit sa fondation à un groupe de jeunes archéologues romains et étrangers, dirigés par M. Henri Stevenson, qui résolurent, en 1878, de fonder une société, dont le but est de se rendre de temps en temps dans les hypogées des cimetières romains, où reposèrent les grands martyrs et où ils ne sont plus honorés d'un culte public. Ils y célèbrent une fête en leur honneur, suivie d'une belle séance d'archéologie. M. de Rossi y parle en maître incomparable, soit qu'il traite à *Santa Priscilla*, des Acilius Glabrions et du pape Silvestre ; à *San Callisto*, de la tombe de sainte Cécile, de la crypte des papes, des chapelles *Sacramentarie* ou de la région de Balbine ; à *Santa Domitilla*, des saints Nérée et Achillée, de la famille des Flavius, du *titulus Fasciolæ* ou de sainte Pétronille ; au *Pontiano*, du baptistère et des fresques byzantines des âges postérieurs ; à *Sant'Ales-*

(1) Je l'ai appris sans déguisement, j'en fais part aux autres sans envie. (*Sagesse*, VII, 13).

sandro, du tombeau du martyr Alexandre et de la basilique encore debout sur cette catacombe; à *San Valentino*, de l'importance de la récente découverte qui vient d'y être faite, du mode singulier employé à la construction de cette basilique, avec sa *schola cantorum*, et du déambulatoire qui s'ouvre derrière l'autel majeur; à *Sant'Ermite*, de l'ampleur de cette basilique souterraine et de toutes les autres particularités de ce cimetière.

C'est vraiment un beau spectacle pour l'observateur qui contemple d'une hauteur le prince de l'archéologie chrétienne au milieu de ses auditeurs. La basilique du cimetière de sainte Domitille est de grande dimension. D'une part, à leur place primitive, les illustres sarcophages du pavé, et de l'autre les inscriptions et fragments de sculptures, dont le visiteur est séparé par une barrière. Un autel de forme antique, par conséquent très simple, est placé au milieu de l'abside. La messe dite, la conférence s'ouvre. En face de l'abside, où se voit le siège épiscopal qui a servi à saint Grégoire-le-Grand lorsqu'il prononça la célèbre homélie à la louange des saints Nérée et Achillée, est fixée au mur l'inscription du pape Damase qui célèbre les deux mêmes saints. L'espace disponible est rempli d'hommes, la plupart étrangers, toujours beaucoup de Français. C'est en français d'ailleurs que le conférencier s'exprime, au grand désespoir des touristes anglais, qu'on entend murmurer et menacer de l'écrire à leur *Times*; *To write to the Times about it*.

IX

Il faudrait maintenant dire un mot des relations que M. de Rossi a su se faire parmi les savants du monde entier. Ce serait le vrai moyen de donner une juste idée de

la grande place qu'il occupe dans la science. Mais nous serions infini. Du moins, citons le témoignage que lui a rendu M. Geffroy.

« C'est en France que l'édition française de votre *Bulletin d'Archéologie chrétienne* trouve le plus de lecteurs et propage le mieux votre enseignement. Une édition française de votre *Roma Sotterranea*, dont chaque volume est épuisé presque aussitôt que publié, est souhaitée par tout le monde lettré au-delà des Alpes... Notre jeune école française d'archéologie et d'érudition, accueillie à Rome avec une bienveillance qui nous a rendus si reconnaissants, accueillie par vous en particulier, a, dès ses premiers commencements, accru le nombre de vos disciples, parmi lesquels plusieurs de vos compatriotes comptent déjà — on le sait fort bien ici — comme de remarquables maîtres. Vous avez associé un des nôtres (l'abbé Duchesne) à une partie de vos travaux. Vous vous êtes intéressé à nos études sur l'histoire des arts à la Cour des Papes, ainsi qu'à nos publications d'après les registres pontificaux. Vous aviez distingué dans nos rangs un autre digne élève (Donat), qui comprenait dans ses meilleures espérances le projet de donner un jour, sous votre direction, cette édition française et complète de la *Roma Sotterranea*... Notre temps a vu naître ou grandir maintes sciences spéciales, d'autres encore que l'archéologie chrétienne et l'épigraphie, d'utiles auxiliaires de l'histoire, à la création et au développement desquelles vous avez pris une large part.

« De l'étude de la topographie antique, par exemple, vous avez fait, vous et un très petit nombre de savants, comme une science à part, d'où l'histoire reçoit des lueurs inattendues. Il y faut une extrême sagacité, comme celle qui vous a fait tirer un si grand profit des itinéraires et des *Mirabilia* dès vos premières recherches sur les Catacombes. Il y faut encore (c'en est le plus grave élé-

ment), la pénétration des idées si profondément originales qu'avait l'antiquité romaine sur la délimitation et sur les divisions du domaine public et de la propriété privée. C'est ce que vous avez montré d'une manière si attachante et si neuve dans vos *Piante iconografice e prospettiche di Roma*.

« Il est clair que la topographie, ainsi comprise, implique l'intelligence spéciale du droit historique. C'est une gloire italienne et particulièrement romaine, que la tradition ininterrompue d'un fort enseignement du droit. Il s'en est bien souvenu, l'auguste Pontife, qui a créé, au palais Spada, il y a peu d'années, cet institut historico-juridique, où se sont groupés des hommes d'une science si éprouvée. Il a voulu, et c'était le vœu de tous vos collègues, que, sous son inspiration, vous preniez place dans cette sorte d'Université. Sans cesse, dans vos travaux, vous aviez prêté à l'étude du droit historique une attention particulière; vous en aviez obtenu des lumières nouvelles (il suffit de rappeler ce que vous avez écrit sur la législation des sépultures et sur les *Collegia*).

Vous étiez donc prêt pour occuper au palais Spada la chaire de professeur. Mais votre principale chaire n'est pas là. Elle est bien plutôt en face des monuments qui, interrogés par vous, rendent témoignage. Elle est au fond des catacombes, dont vous faites revivre les souvenirs sacrés. Elle est dans ces galeries du *Laterano*, en présence de ces inscriptions mutilées, de ces sarcophages, auxquels vous rendez la parole et qui vous répondent. Lorsque, sur les bords de l'Ilissus ou dans les rues d'Athènes, Socrate discutait, avec ses disciples, sa *maïeutique* ingénieuse, en dirigeant les esprits, il les amenait à dégager presque inconsciemment, et à confesser plusieurs des grandes vérités intellectuelles et morales. Vous, dans un siècle critique, et pour des démonstrations d'expérience qui touchent aux vérités religieuses,

vous faites parler la pierre et le marbre, vous évoquez les réalités mêmes. Un témoin de beaucoup d'esprit (M. de Rémusat) l'a dit avec une singulière justesse. Votre enseignement oral intéresse l'esprit, persuade la raison, captive la confiance, par la sûreté et l'originalité du savoir, par la clarté et la sagesse des interprétations, enfin par cette union d'une sagacité supérieure et d'une probité parfaite qui ne sont pas moins nécessaires l'une que l'autre à l'érudit vraiment digne de ce nom.

« Voilà ce qui fait que votre activité savante a pu embrasser avec tant de fruit l'antiquité classique, l'antiquité chrétienne et le moyen-âge. Combien d'indications entièrement neuves, combien de révélations vous doivent ceux qui s'occupent avec prédilection de cette dernière période, soit qu'ils veuillent étudier l'histoire de l'art, les destinées nouvelles des monuments anciens, la construction et l'ornementation des basiliques, le mélange et puis la distinction de l'art chrétien et de l'art païen, les procédés et l'inspiration des mosaïstes, soit que, préoccupés de l'histoire littéraire, ils recherchent les premiers progrès de ce grand mouvement de l'humanisme, dans lequel Rome a joué un rôle principal, et qui, commencé au ^{xiv}^e siècle, devait contribuer si puissamment à l'éclosion de la Renaissance ! Qui ne connaît votre grande publication sur les mosaïques romaines, vos travaux sur les *Cosmati*, sur Rienzi et les premiers collectionneurs de textes épigraphiques, sur Cyriaque d'Ancône, Léon-Baptiste Alberti, et tant d'autres promoteurs plus ou moins inconscients du développement intellectuel ?

« Aussi, quelle n'est pas votre renommée ! A peine la souscription pour la médaille qui vous est offerte s'ouvrait-elle, les représentants de l'Eglise slave y réclamaient une large part, reconnaissants de ce que vous avez ajouté de nouvelles et sûres informations à leurs

annales religieuses. L'album que nous vous remettons montrera un réel progrès de la science en même temps que l'éclat de votre nom... (1). »

X

Il faudrait maintenant narrer par le menu les touchantes et glorieuses manifestations auxquelles a donné lieu le 70^{me} anniversaire de la naissance de celui que ses admirateurs ont proclamé, à juste titre, le Christophe Colomb des antiquités chrétiennes.

Rien n'est saisissant comme le récit qu'en a fait M. Baumgarten et qui revit dans la traduction italienne de Joseph Bonavena, publiée à Rome sous le titre de : *Cenni Biografici*. C'est à ce livre que nous avons emprunté notre propre récit, nous bornant le plus souvent à traduire le texte du disert panégyriste.

Du moins, avec M. Henri Stevenson, nous redirons les souhaits et les hommages qui ont, ce jour-là, si bien interprété la reconnaissance de l'Église entière.

IOHANNI·BAPTISTAE·DE·ROSSI
QVO·DVCE·CHRISTIANA·VETUSTAS
IN·NOVVM·DECUS·EFFLORVIT
PONTIFICVM·HEROVMQVE·PRIMAEVAE·ECCLESIAE
ILLVXERE·TROPHAEA
NATALI·EIVS·SEPTVAGESIMO
CVLTORES·MARTYRV·ET·SACRAE·ANTIQVITATIS
MAGISTRO·OPTIMO·P·A·MDCCCXCII

(1) *Album*, p. 102, texte de M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, au Palais Farnèse.



EN BOMBE

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE EN ALGÉRIE

C'était au vieux camp, à Laghouat, où campaient deux escadrons de Chasseurs d'Afrique. Un beau matin du mois de mai, avant le réveil, une étrange rumeur circula jetant, en quelques instants, tous les chasseurs hors des gourbis. La plupart, pieds nus, en caleçon ; d'autres simplement en chemise, bandière au vent ; quelques-uns même, les retardataires arrachés précipitamment de leur « sac à couchage, » n'avaient pas même pris cette peine et accouraient aux renseignements, uniquement vêtus de la large ceinture rouge d'ordonnance enroulée autour des reins.

Tout ce monde grouillait pittoresquement au milieu du camp, formant de nombreux groupes animés, dans lesquels on racontait, avec force commentaires, l'événement de la nuit, qui mettait ainsi, avant toute sonnerie, les deux escadrons en révolution.

Voici ce qui s'était passé : trois brigadiers du quatrième escadron, Monras, René et Desfleurs étaient partis « en bombe » avec chevaux, armes, munitions et vivres de réserve, c'est-à-dire tout le « fourbi » nécessaire à trois hommes et trois chevaux allant en expédition à travers le désert. Un garde d'écurie les avait surpris au moment où ils détachaient et sellaient leurs chevaux ; mécontent des explications qu'on lui donnait, il avait voulu s'opposer à leur départ. Mais, en un rien de temps, baillonné, les pieds et les mains solidement attachés avec

une corde à fourrage, il avait été déposé, comme un paquet bien ficelé, au bord de la séguia, entre deux peupliers. En faisant sa ronde du matin, le brigadier de semaine l'avait trouvé là, à moitié asphyxié, et l'avait détaché. Et la nouvelle, à peine rapportée au bureau du chef, avait fait la traînée de poudre, réveillant tout le camp. Peu après, on apprenait que deux poteaux télégraphiques, un sur la route de Djelfa, l'autre sur celle de Ghardaïa, avaient été sciés et les fils coupés.... La « bombe » était sérieuse.

Du coup, le camp fut consigné jusqu'à nouvel ordre. On doubla, on tripla les postes de police et de garde d'écurie et les rondes de nuit se succédaient presque sans interruption. De sorte que la moitié du détachement était, chaque jour, commandée de service pour garder l'autre moitié.

On envoya cinq ou six pelotons de chasseurs, les spahis et les goums battre le désert à dix lieues à la ronde. On discuta, on cria, on menaça, on punit. On fourra en prison le poste de police tout entier qui était de service la nuit de la fuite, ainsi que tous les gardes d'écurie, sans en excepter le baillonné ni le brigadier de semaine. Le chef d'escadron commandant le détachement fit paraître décisions sur décisions qu'on lisait au milieu du camp et qu'il venait commenter avec des grands gestes et des gros mots. Officiers, sous-officiers et chasseurs, tout le monde, pendant quinze jours et quinze nuits, fut sur les dents.... Résultat : on ne mit pas le grappin sur ceux qui étaient partis, mais on mit en prison beaucoup de ceux qui restaient....

Et je fus du nombre.

La vieille « Tour de Nesle » qui sert de prison au Vieux-Camp étant archi-comble, je dus aller subir ma peine de l'autre côté de l'oasis, dans les locaux disciplinaires tous flamboyants neufs qui font le plus bel ornement du Nouveau-Camp.



Les jours sont longs et tristes entre les quatre murs d'une prison militaire, en l'unique et continuelle compagnie du mal-odorant récipient qu'on appelle, par dérision sans doute, le baquet de propreté... Le cerveau annihilé et la tête vide, l'esprit dort toujours, même aux rares moments où le corps est réveillé de l'abrutissant sommeil du prisonnier. Là-dedans on n'est plus un homme, un être intelligent : on n'est plus qu'une brute, une bête quelconque que son maître a puni et qui, en attendant qu'on lui ouvre la porte, *s'embête*.

Mais, cette fois, j'avais un sujet à pensées qui occupait mon esprit, qui s'imposait et me faisait vivre. Je le ruminais à haute voix, quelquefois, lorsque j'étais éveillé. Il me poursuivait jusques dans le sommeil et le hantait de rêves — de mauvais rêves, c'est vrai, mais qu'importe la qualité du rêve qui jette un peu de vie dans le cerveau atrophié du soldat puni de prison !... Le temps me passait mille fois plus vite qu'il n'eut jamais fait, lors de mes précédents et trop nombreux séjours en prison. En un mot, (et c'était la première fois) je ne m'embêtais pas.

C'est que je pensais et songeais à ces trois malheureux camarades qu'un coup de folie avait jeté en plein Bled-el-ateuch (1), où, selon les Sahariens, *on est toujours loin de son pain et près de sa soif*... Je me les représentais, après plusieurs jours de marche, perdus dans les sables, ayant épuisé leurs vivres, obligés d'abandonner leurs chevaux fourbus, puis, crevant de faim et de soif, se faisant sauter la cervelle — et leurs os, dépouillés et rongés par les hyènes et les chacals, blanchissant sous le dur soleil. Ou bien, (ce qui était encore pire), traqués et faits prisonniers par quelque tribu nomade ou par les goums lancés à leur poursuite et ramenés au camp, où leur affaire était claire... Mais, de s'imaginer qu'ils réussiraient dans leur projet qui était évidemment, d'après

(1) Pays de la soif.

ce qu'on avait appris, de passer au Maroc, c'eût été folie.

Et la phrase, cette prudhommesque phrase du commandant, déclamée en présence des deux escadrons rassemblés au milieu du camp, me bourdonnait sans cesse aux oreilles :

— Vous tous qui êtes ici à Laghonat, dans ce vieux camp où il n'y a pas de murs, point de fossés, aucun obstacle visible qui empêche de fuir, n'oubliez pas que vous êtes des prisonniers mieux gardés que vous ne le seriez entre les plus hautes murailles. Vous êtes les prisonniers du désert qui vous enserre de toutes parts. Les murailles, on les franchit ; on ne franchit pas le désert !...

Il fallait voir de quel ton, scandé par quels gestes, cela était dit... N'empêche que c'était vrai.

J'étais un soir à ruminer toutes ces choses, lorsqu'un grand bruit de voix, de sabres trainant à terre et de trousses de clés secoués se fit dans le couloir à ciel ouvert sur lesquels s'ouvrent les portes des prisons et des cellules. Une distraction : c'est chose si rare pour un prisonnier ! En un clin d'œil j'étais grimpé à la petite lucarne percée au dessus de la porte. De là, accroché de deux mains au barreau de fer, le coude sur le rebord, je vis passer, escorté de deux spahis indigènes, sabre à la main, un des trois déserteurs, le brigadier Monras. C'était lui qu'on savait être l'instigateur de la désertion.

Les menottes aux mains, le visage gris de poussière sur lequel la sucur avait creusé des raies noirâtres, sa chechia rejetée de côté sur l'oreille gauche, son bourgeron et son pantalon de cheval sales et déchirés, il marchait droit entre les deux chaouchs, la tête haute et fière ; et de ses petits yeux gris qui flamboyaient étrangement dans ce visage terreux, il narguait insolemment la foule des soldats de toutes armes accourue curieuse pour le voir.

Trapu, solidement membré, quoique d'une taille au

dessous de la moyenne, de traits énergiques, Monras était surtout remarquable par ses petits yeux gris, ronds, perçants, enfoncés mais luisants comme deux charbons ardents au fond de leur orbite; ou les eut dit creusés là, ces yeux de feu, à l'aide d'une vrille. Ils donnaient, au premier aspect, à toute sa physionomie, une étrange expression à la fois de ruse, d'audace et même de dureté, que ne démentait pas d'ailleurs son caractère.

Monras était né dans la province d'Oran, d'un père espagnol et d'une mère corse. Et il coulait bien, en effet, du sang espagnol et du sang corse dans les veines de ce petit homme un peu brut, tétu, emporté et rageur, avec parfois, de subits et inexplicables retours de douceur dans les gestes et dans la voix. Son capitaine l'avait noté comme « mauvaise tête. » Au point de vue où se place un officier jugeant un de ses subordonnés, c'était exact, mais Monras était surtout un indompté, nullement fait pour la discipline militaire, quoique — ou parce que — engagé volontaire. Son corps ni son esprit n'étaient assez souples pour endurer longtemps l'habit ni la discipline du régiment: un accès de dégoût, un coup de reins..., et tout avait craqué aux coutures et même en pleine étoffe. Or, ça se paie cher ces déchirures-là !...

On enferma Monras dans la cellule contigüe à la mienne, et pendant la nuit, un homme de garde le fusil chargé, monta faction devant la porte.

.....Comme il me tardait d'être au lendemain afin de pouvoir, par la lucarne, parler à Monras et avoir des nouvelles de René et Desfleurs ! Toute la nuit, cette idée me creusa la tête et hanta mon sommeil de savoir ce qu'ils étaient devenus pendant ces trois semaines passées au désert et surtout, pourquoi et comment, étant partis trois, lui seul, le chef de la bande, le plus enragé de liberté, était revenu prisonnier.

Le jour parut enfin. Quelques instants avant les son-

neries du réveil, le sous-officier de garde vint faire sa ronde et renvoya le factionnaire. Je l'entendis ouvrir la cellule de Monras, parler un instant à son prisonnier, puis s'en aller en fermant la porte à double tour.

Il avait à peine quitté le couloir que j'étais à ma lucarne. Ma longue ceinture rouge solidement nouée par les deux bouts au barreau, je passai les deux jambes dans l'ouverture aménagée exprès et, ainsi installé dans ce hamac improvisé, j'appelai :

— Monras !... hé, Monras !...

Une voix étouffée répondit :

— Qui m'appelle ?

— C'est moi, Noiret, du troisième escadron. Je suis en prison, au numéro 5, à côté de ta cellule. J'ai vu quand les spahis t'ont ramené hier.... Grimpe donc au balcon que nous causions un peu.

A travers la cloison, j'entendis un bruit sourd. C'était Monras qui escaladait « le balcon » et préparait son hamac. Quand il fut installé, d'une voix étranglée, il me jeta, à travers les barreaux, un triste

— Bonjour Noiret.

*
* *

Toute cette journée — si ce n'est à l'heure des rondes et des repas — nous restâmes perchés sur notre siège improvisé, parlant sans nous voir, le visage collé au barreau pour nous rapprocher le plus possible, afin de n'être pas obligés de crier trop fort. Et c'est ainsi que j'appris de la bouche même d'un des héros, la navrante odyssée des trois brigadiers du 4^me escadron.

....On ne s'était pas trompé. Monras était bien l'organisateur de la bombe. Les incessantes tracasseries d'un adjudant légendaire, le célèbre Beni-Cochon (j'ai oublié son nom d'homme), avaient réveillé les idées d'indépendance qui sommeillaient en ce cerveau de demi-civilisé.

Deux jeunes engagés volontaires du même escadron, les brigadiers René et Desfleurs, tous deux bien notés de leurs chefs, aimés de leurs hommes, excellents camarades, mais têtes légères, que les premiers contacts avec la vie militaire avaient fort désenchantés, s'étaient laissés griser aux rêveries de Monras. Et, un beau matin, tous trois plantant là le régiment, s'en étaient allés ensemble, follement, à la recherche de la liberté, cette insaisissable coureuse.

Né et élevé en Algérie, au milieu des arabes, Monras connaissait à fond leurs mœurs, leurs coutumes et leur langue. Il n'avait peut-être rien négligé de ce qui aurait pu contribuer au succès de l'expédition, si pareille expédition était possible en des conditions si anormales. L'itinéraire avait été tracé à l'avance sur une carte d'état-major, chipée je ne sais où : Ils devaient atteindre l'oasis du Figuig en suivant les dayats et les lits parfois mal desséchés des oueds ; du Figuig passer au Maroc et de là en Espagne.

Il y a un proverbe arabe, peut-être même est-ce un précepte du Prophète qui dit aux voyageurs du désert : *« Ne partez jamais qu'en (bonne) compagnie. Seul, un démon vous suit ; à deux, deux démons vous tentent ; mais à trois, vous êtes préservé des mauvaises pensées ; — et dès que vous êtes trois, nommez un chef. »*

Monras connaissait sans doute ces sages recommandations. En tout cas il les avait mises en pratique, non passans doute pour être préservé des tentations, il n'était pas arabe à ce point, mais plutôt pour être protégé contre les mauvaises rencontres. A eux trois donc, solidement montés sur d'excellents arabes (ils avaient choisi les trois meilleures bêtes de l'escadron), bien équipés, bien armés, pourvus de vivres et de munitions de réserve, connaissant le pays, autant du moins que n'importe quel européen, — si la fatalité ne s'en mêlait, ils devaient échapper aux tri-

bus nomades, aux fièvres, à la faim, à la soif, au désert enfin, et conquérir cette chère indépendance à laquelle ils sacrifiaient tout !...

Pendant qu'avec une sorte de fièvre, avec tout le feu, avec toute la folie d'un apôtre prêchant sa doctrine, Monras se laissait emporter à me raconter ses projets et ses rêves ; je concevais fort bien que René et Desfleurs, ces deux folles têtes, se fussent si facilement laissé griser par ce vin enivrant de l'indépendance, versé surtout par un tel échanson. Et j'admiraïs, à part moi, jusqu'où cet animal, qu'on appelle l'homme, peut être entraîné lorsqu'on agit un peu habilement, devant lui, ce fantôme, ce mot, ce rien qu'on nomme la Liberté...



Au matin, malgré de longs détours faits pour dépister les premières poursuites, malgré le sciage des poteaux télégraphiques, opération qui avait pour but de retarder de quelques heures l'envoi des dépêches annonçant leur fuite, les trois déserteurs se trouvaient loin de Laghouat, dans l'ouest...

— Nous mîmes pied à terre, — c'est Monras qui parle, — au fond d'un léger remous de sable où poussaient quelques arbustes rabougris et à moitié desséchés. Ils nous servirent à allumer un peu de feu et à faire chauffer le café que nous avions emporté tout préparé.

Le jour pointait à peine. Depuis quatre heures, nous marchions à une allure enragée et devions nous trouver à plus de cinquante kilomètres de Laghouat. Nos chevaux « en fumaient » de partout. Les pauvres bêtes étaient éreintées ; nous n'étions pas fâchés non plus de nous dérouiller un peu les jambes...

Enfin, nous étions donc partis !... Plus moyen de faire demi-tour. René et Desfleurs, qu'il m'avait fallu « chauffer » si longtemps pour les décider à me suivre, qui, la

veille encore, lorsqu'il n'y avait pourtant plus moyen de reculer, rechignant comme des chevaux rétifs et, avec des mines de déterrés, menaçaient de me fausser compagnie, eux que j'avais, pour ainsi dire, traînés de force après moi, maintenant je ne les reconnaissais plus : ils chantaient, ils riaient, ils bavardaient comme des petites folles. Le diable m'emporte, on aurait dit que l'air de la liberté les avait soulés !

Il est de fait qu'on se sentait renaitre. Ce n'était véritablement plus le même sang qui coulait dans les veines. On respirait à pleins poumons ; on vivait à plein cœur ; le corps semblait plus léger. Bref, on était libre !.. Cette plaine, cette immense plaine était à nous, toute à nous, rien qu'à nous !... Non, vois-tu, ceux qui n'ont pas passé par là ne sauront jamais combien on est heureux et combien on est fier de se sentir son maître, son seul maître, en dehors de toute discipline militaire, en dehors de toute loi humaine. Les arabes ont un joli mot qui traduit bien cet état. Ils disent qu'on est le *seigneur de sa tête*...

A cet endroit de son récit, je ne pus m'empêcher d'interrompre Monras :

— Seigneur de sa tête, tant que tu voudras ; mais enfin, ce que vous laissiez derrière vous, vous y pensiez bien un peu ?... Il est impossible que vous n'y pensiez pas. Et je suis sûr qu'à ces moments là, le désert ni la liberté ne devaient pas vous paraître tant que ça couleur de rose...

— Allons donc !..., interrompit brusquement Monras ; et d'après le ton avec lequel il me jeta sa réponse, je devinai le geste dédaigneux et méprisant qui devait l'accompagner. Allons donc !... On pensait bien à ce qu'on laissait derrière !... On pensait à filer, à filer le plus vite et le plus loin possible — et à casser la tête au premier qui, sur notre route, voudrait faire le gendarme...

... Les chevaux attachés au piquet et débridés, René les bouchonna pendant qu'ils mangeaient leur ration d'orge

bien gagnée. Desfleurs fit chauffer le café. Pendant ce temps, j'astiquai nos carabines, et lorsque je les mis au faisceau, Beni-Cochon lui-même aurait pu venir en passer la revue ; malgré sa roserie, je l'aurai bien défié de ne pas les trouver propres — et prêtes à fonctionner. Les Sahariens disent qu'en route, leurs fusils sont leurs meilleurs amis. Comme ils ont raison ! et comme on les soigne, ces amis là !...

Il était décidé qu'on ferait double étape le premier jour, afin de mettre au moins une cinquantaine de kilomètres entre nous et le vieux camp. Donc, après une halte d'environ deux heures, pendant laquelle nos chevaux avaient repris haleine et bouloché leur orge, nous nous remîmes en route, et : en avant dans l'Ouest !

A la nuit tombante, nous étions arrivés près d'un vieux mur en ruines, au pied duquel, dans un trou très large et peu profond, finissait de croupir un peu d'eau blanchâtre et vaseuse. Ils ont décoré ça, sur la carte, du nom de puits. Nos chevaux qui crevaient de soif, ne firent aucune difficulté pour boire cette pourriture. Quant à nous, même en la coupant avec du tafia, impossible d'en avaler une seule gorgée.

Ce soir-là, on se contenta pour souper d'un peu de biscuit trempé dans du tafia et d'une boîte de viande de conserve. C'était maigre, mais on ne songeait nullement à se plaindre.

Une fois le soleil couché, comme le froid piquait vif, nous plantâmes la tente. Pendant que deux de nous ronflaient là-dessous comme des bienheureux, l'autre, carabine chargée, montait faction. Il n'est pas besoin de dire que si l'on dormait bien sous la tente, on veillait encore mieux quand on était de faction : c'est qu'on gardait sa peau, et non pas le bois d'une guérite...

Avant le jour, frais et dispos, le café pris, nous revoilà en route, marchant bon train : dix minutes au pas, cinq au trot, toujours vers l'ouest.

Tout allait donc à merveille jusqu'ici. Nous étions loin ; on n'était pas à nos trousses, ou du moins, si l'on y était, nous avions une bonne journée d'avance, et nos chevaux, les braves bêtes, avaient admirablement supporté cette première et rude étape.

Les quatre premiers jours, rien de neuf à signaler, pas d'anicroches. On fait gaïement des étapes de six, huit, jusqu'à dix heures de marche, selon le terrain traversé, mettant des kilomètres et des kilomètres entre nous et Laghouat. Nous trouvions de l'eau à chaque campement et presque toutes les dayats nous fournissaient de l'herbe fraîche en abondance qui économisait d'autant la provision d'orge des chevaux. Une gazelle et plusieurs lièvres, tirés avec des chevrotines fabriquées en sciant des balles en quatre ou cinq morceaux, économisèrent également nos vivres de réserve. Quant aux Arabes rencontrés en route, ne va pas croire qu'on les évitait. Cela seul aurait pu leur donner du soupçon. Sitôt qu'on apercevait à l'horizon quelques uns de ces pouilleux, j'allais droit sur eux, laissant René et Desfleurs un peu en arrière. Après le salut d'usage, je leur demandais d'où ils venaient, où ils allaient, à quelle tribu ils appartenaient, si leurs tentes étaient établies loin de là, s'il n'y avait pas d'autres tribus dans les environs, dans quel état étaient les puits... enfin tous les renseignements qui pouvaient nous être utiles, sans d'ailleurs leur en donner aucun sur nous. En un mot, je tranchais du gendarme. Ça me va, paraît-il, comme un gant. René disait en riant que j'avais le physique de l'emploi.

Plus qu'aucun autre animal, l'arabe courbe l'échine devant plus fort que lui, ou devant celui qui paraît plus fort — ce qui revient au même. En revanche, il faut voir avec quelle arrogance il crache de mépris devant un plus faible. J'en ai fait souvent l'expérience : donne lui un coup de pied quelque part, il fera vivement demi-tour pour

venir te lécher la botte ; mais si tu le caresses, il te mordra. C'est un chien, un mauvais chien ; on doit le traiter comme un ehien. C'est ce que nous faisons.

Je me souviens qu'une fois, mécontent des renseignements un peu trop vagues que me donnait, de mauvaise grâce, un grand diable d'arbicot perché sur un méchant méhari, avec son long moukala (1) en travers sur les genoux, je lui fis faire demi-tour d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Malgré ses supplications je l'obligeai à marcher devant nous et à nous servir de guide jusqu'à ce qu'il nous eut montré un puits, une halte d'eau quelconque. Je ne le lâchai qu'au bout de deux heures, lorsque nous aperçûmes, dans le lointain, la petite tâche brune d'une dayat, tranchant sur le fond blanchâtre de l'horizon.

Le quatrième jour, vers le soir, nous fîmes une rencontre, autrement importante : nous tombâmes en plein campement arabe. Je dis *tomber* et c'est bien le mot :

Nous allions au petit pas, sur un sol moins desséché, moins rocailleux que celui sur lequel nous avions marché toute la journée. La plaine était coupée, à certains endroits, de larges dépressions de terrain peu profondes, qui étaient les lits de chotts (1) minuscules dont les eaux s'étaient infiltrées depuis peu de temps : Ça et là, une à peine perceptible toison de verdure naissante courait, égayant les yeux, mais égayant encore plus l'esprit, car elle nous présageait un bon campement avec de l'eau et de l'herbe.

Mais voilà qu'au tournant d'un monticule de sable, amoncelé là par le siroco et qui nous cachait la vue d'un de ces bas-fonds, nous fumes subitement entourés d'une véritable meute de chiens-chacals aboyant à pleine gueule et essayant de mordre les jarrets des chevaux. Et là, devant nous, à trois cents mètres tout au plus, abrités contre

(1) fusil

(2) étangs

le vent du sud-est par quelques mamelons de sable, se dressaient une vingtaine de grandes tentes. Tout une smala, quoi ! Le soleil couchant donnait en plein là-dessus et sous ses rayons obliques, ces maisons en poils de chameau, basses, fauves avec des raies noires, prenaient des aspects fantastiques. On aurait dit de gigantesques chauves-souris clouées sur le sol, les ailes déployées....

Nous étions certainement signalés, et depuis longtemps déjà, car malgré l'effroyable tintamarre de cette bande de kelpes hurlant à nos trousses, le camp semblait absolument vide de sidis. Mauvais signe ! Je devinais, à cause de cette apparente négligence, des centaines d'yeux et de canons de fusils nous guettant à travers toutes les fissures de ces murs de toile.

Puisque, bêtement, nous nous étions fourrés dans la gueule du loup, reculer aurait été ridicule — et dangereux. Nous n'aurions certainement pas fait dix pas en arrière sans être salués d'une volée de balles. Il fallait donc faire contre mauvaise fortune bon cœur et payer d'audace. Je dis aux deux copains :

— Vite, chargez votre carabine et restez-là, sans bouger, l'arme haute. Ne venez que si je vous appelle.

Puis, la crosse de mon revolver sortant un peu de la sacoche droite, bien à portée de la main, je me lançai, au galop, droit sur le camp et arrêtai mon cheval à la première tente.

Il devait y avoir là dessous tout un régiment de femmes qui, à mes cris d'appel, se mirent à piailler comme savent le faire les moukères. Mais personne ne se décidait à montrer le bout du nez. Je commençais à perdre patience et ne cacherais pas que je m'attendais presque autant à recevoir une balle dans la tête qu'une réponse à mes appels. Ce fut un mauvais moment à passer. Ces pouilleux eurent enfin pitié de ma ridicule position, peut-être même — tu vas croire que je m'en vante, mais c'est plutôt ça ! — peut-

être virent-ils que je n'avais pas peur, et du côté opposé à celui où je me trouvais, un coin de la tente se souleva ; un porte-burnous en sortit qui vint vers moi, tout doucement, à pas comptés, sans presque avoir l'air de s'apercevoir de ma présence.

Je lui dis — en arabe, bien entendu,

— Qu'Allah te protège.

— Qu'Allah t'accompagne, répondit-il sur le même ton, mais en levant un peu le museau. Malgré son masque d'impassibilité, l'animal était surpris de m'entendre parler arabe.

Dans mon impatience j'écourtai peut-être un peu plus qu'il n'eut convenu les *salam'leks* d'usage et m'empresai de lui demander le nom du cheick de cette tribu. Il s'appelait Sidi ben Kaddour ben... ben... toute une *ribambelle* de *bens*. Le campement appartenait à une fraction de la grande tribu des Ouled-Sidi-Cheick et Sidi Kaddour était le chef et le marabout de cette fraction.

— Conduis moi donc à la tente de Sidi-ben-Kaddour. C'est à ton maître, non à toi que je veux parler.

Le ton sec avec lequel je parlais sembla lui en imposer. Il s'inclina.

— Viens, dit-il.

Au bout de quelques pas, s'arrêtant devant une tente plus haute, de poil plus fin et mieux tissé que les autres, il se mit à crier :

— Aïa... aïa, Si ben Kaddour; un sidi Roumi est là, devant tes tentes. Il demande à parler à Si ben Kaddour.

Puis, sans paraître s'inquiéter s'il avait été entendu, il me tourna le dos et s'en alla tranquillement. Je voyais poindre au ras du sol, sous les tentes les plus rapprochées, des têtes rasées de moutchachous (1) qui, de leurs

(1) Petits enfants.

yeux luisants de curiosité, contemplaient le « Sidi-Roumi. »

Au bout d'une demi-minute d'attente, tout un côté de la vaste toile se souleva, soutenu par deux arabes, et je vis s'avancer gravement vers moi un beau vieillard à barbe blanche, admirablement drapé dans un burnous immaculé. A n'en pas douter j'avais devant moi un grand seigneur du désert, un arabe des grandes tentes.

— Si ben Kaddour, c'est moi, dit-il, en s'arrêtant à quelques pas de mon cheval. Que lui veux-tu ?

La réception n'était pas des plus cordiales. Elle m'étonna et m'inquiéta. Je craignis que la nouvelle de notre désertion ne fut parvenue jusqu'à lui et qu'il ne voulut pas se compromettre en nous offrant l'hospitalité. Mais, encore une fois, il fallait payer d'audace. Prenant alors mes grands airs et un ton que je faisais le plus solennel possible, je lui dis :

— Si ben Kaddour, cheik de Ouled sidi Cheick, je suis un français, le brigadier de chasseurs Mouras et ces deux cavaliers que tu vois là-bas, en dehors de tes tentes, sont mes compagnons. Tu es ami de la France, je le sais, (j'en'en savais rien, mais si on n'a pas un peu de toupet...) et nous sommes des hommes de France voyageant pour le service de la France. Dieu a permis que nous traversions tes tentes... Mais je m'en vais. Je m'en vais. En passant devant la dernière tente de ta tribu, je cracherai sur elle mon mépris, et mes deux camarades feront comme moi... A tous ceux que nous rencontrerons sur notre route nous dirons comment le seigneur Si ben Kaddour reçoit les hôtes que le ciel lui envoie, comment le marabout Si ben Kaddour pratique les lois du Prophète... Et tous détourneront de toi et des tiens leurs pas et leurs souhaits. J'ai dit. Adieu.

Tout en parlant je regardais Sidi Kaddour et j'avais grand peine à tenir mon sérieux en voyant l'effet produit

par mon boniment. Le vieux sidi, touché en plein dans son amour propre et dans sa religion pour cet anté-Christ de Mahomet me regardait avec des yeux d'abord surpris, puis suppliants et presque humides. Mais sans paraître prendre garde à ces airs et à ces gestes de coupable repentant et demandant pardon, j'allais toujours, jusqu'au bout.

Mon speech terminé, je fis mine à vouloir tourner bride. Mais lui, prenant doucement les rênes des deux mains, la mine honteuse, baissant les yeux, se mit à gémir ainsi :

— Sidi-Monras, brigadier de chassours, tu le vois, le front du vieux Kaddour, qui n'avait jamais connu la honte jusqu'à aujourd'hui, vient de rougir devant toi... Tes paroles sont cruelles à mon cœur et lourdes à mon front. Tu venais à moi en ami et je t'ai reçu comme un chien... Pardonne-moi... Un démon trompeur m'avait mis un voile devant les yeux... Il m'avait fait voir en toi et en tes amis des ennemis... Pardonne-moi.. Si tu pars ainsi, la honte et le malheur habiteront éternellement avec moi et les miens... Mes yeux n'oseront plus regarder un ami. Mon front n'osera plus se lever sans rougir devant un étranger. La malédiction de l'ancêtre, du père, du grand Sid-Abd-el-Kader-ben-Mohamed sera sur moi... Sois mon hôte, Sidi-Monras. Que tes amis soient mes hôtes. Daigne t'arrêter, te reposer sous ma tente. Accepte la diffa de l'hospitalité afin que tu ne sois pas en colère contre moi... Je serai pour toi et tes deux amis ce que le prophète et notre père Sid-Mohamed ordonne que l'on soit pour l'étranger qui vient en ami...

C'est drôle, mais je n'avais plus envie de rire. Il était vraiment touchant ce vieux bandit à barbe blanche. On sentait que ces paroles venaient du cœur. Et puis, j'étais trop heureux de voir mon aplomb si bien récompensé. Je déridai donc un peu mon masque de mauvaise humeur,

fit signe aux deux amis de venir me rejoindre et je mis pied à terre, tandis que le Cheik tenait l'étrier en disant :

— Descends de ton cheval, mon hôte. Ma tente est à toi. Tu y resteras autant de jours que tu voudras et ces jours seront des jours bénis pour moi. Aussi longtemps que tu seras sous son ombre tu n'auras soif ni faim et nul ne touchera un cheveu de ta tête, ni un poil de ta barbe.

Et successivement pour René et Desfleurs il recommença le même boniment et la même cérémonie. Ceux-ci ne comprenaient goutte à tous ces discours, mais, me voyant impassible, ils se laissaient faire, abasourdis cependant de voir ce grand vieil arabe leur servir d'ordonnance, les saluer, les embrasser sur les deux épaules, leur serrer la main droite, puis porter à son cœur et à ses lèvres cette main qui venait de toucher la main d'un hôte.

... Le fait est qu'elle n'était pas vulgaire cette réception : Des réfractaires, des déserteurs accueillis par un chef arabe, avec tout le cérémonial d'un salam'leck de première classe, traités comme des colonels ou des généraux!..

Non, vois-tu, j'en rigole encore.

(A suivre).

SOLEIL COUCHANT

I

L'azur versait à flots le soleil sur les monts,
Et les géants, dorés aux feux de la fournaise,
Pareils à des soufflets de forge, à pleins poumons,
Respiraient ces lueurs et buvaient cette braise.

C'est l'heure des couchants où l'astre qui s'enfuit,
Penché sur l'horizon qui saigne et s'irradie,
Allume, — défiant le soir qui le poursuit, —
Au fond des cieux pourprés un dernier incendie.

Sous les reflets rougis aux mystiques clartés,
Le sentier déroulait son ruban d'argent pâle
Au flanc des rochers gris à grand'peine écartés ;
Et dans l'air, parmi des transparences d'opale,

S'agitaient les frissons du monde, où lentement
Le bruit qui naît s'unit avec le bruit qui passe.
Des romances d'oiseaux s'essaimaient doucement,
Et les parfums montaient, suaves, dans l'espace....

(1) Vers lus à la réunion solennelle des *Touristes du Sacré-Cœur* de Marseille, tenue le 13 novembre 1892, sous la présidence de Mgr Ricard.

Nous passions. On était très rêveur et très gai,
— Qui ne mêle à vingt ans le sourire et le rêve ? —
Et sous l'élan joyeux le corps délassé
Trouvait les monts trop bas et la route trop brève,

II

Or, tout à coup, dans un envol, claquant au vent,
Comme claquent les plis soyeux d'une oriflamme,
De nos rangs assemblés jusqu'à Dieu s'élevant,
Un cantique sacré jaillit comme une flamme.

Nos voix à l'unisson de ces appels vainqueurs
Répondirent, ce fut un hozannah immense
Qui plana sur nos fronts, puis — comme la semence
Tombe au sillon — s'en vint retomber en nos cœurs.

En un très vieux clocher une très vieille cloche
Sonna, qui redisait l'hymne sainte avec nous,
Et l'on aurait cru voir des anges, à genoux
Sous les nuages blancs que la brise effiloche.

Des échos recueillis qui répétaient nos chants,
Le répons plus lointain nous revenait plus tendre ;
Et les fleurs retenaient leurs senteurs dans les champs,
Pour — nous écoutant mieux — pouvoir mieux nous entendre.

Et si l'on rencontrait parfois sur le chemin,
Un paysan hâtif regagnant sa chaumière,
Il cherchait, — nous voyant le chapelet en main, —
Qu'étaient ces inconnus qui faisaient leur prière !

Mais tandis qu'en passant nous égrenions tout bas,
Nos « Ave Maria » qui s'effeuillaient dans l'ombre,
Les replis du manteau des soirs, déjà très sombre,
Descendaient sur la route et flottaient sur nos pas,

La nuit, sereine au ciel, tendait ses premiers voiles,
Dont s'envelopperait l'univers endormi ;
Seules, nos voix troublaient le silence embrumé,
Et nous allions, jetant des roses aux étoiles!,....

III

Ainsi faisaient jadis les preux des âges d'or.
Quand le cœur sait prier, le bras sait être fort,
Et lorsque nous aurons, comme eux, l'âme trempée.
Aux sources d'une foi vibrante, nous pourrons
Pleins d'espoir, affronter la lutte, et nous vaincrons :
La prière est sœur de l'épée!....

A.-J. Musy

CHRONIQUE RÉGIONALE

Marseille, janvier 1893.

Je vous reviens, mon cher directeur, un peu confus, mais repentant, et avec le ferme propos nécessaire à l'obtention du pardon que je sollicite de vous, puisque vous avez la bonté de me reprocher mon long silence, et aussi de ceux de vos lecteurs qui, me dites-vous, se plaignent de mes infidélités, — laissez-moi croire modestement qu'ils sont en petit nombre.

Sous le bénéfice de ce préambule de rentrée, je reprends ma causerie, tout comme si je l'avais laissée là le mois passé.

* * Grande réjouissance dans notre camp catholique marseillais. La *Croix de Marseille*, qui finira bien par devenir quotidienne, voit son succès de bon et franc aloi grandir chaque jour, tant les que notre vaillant *Soleil du Midi* agrandit son format et se pose résolûment en rival redoutable pour les organes irrégieux ou neutres de la presse marseillaise, ces derniers si dangereux précisément à cause du scepticisme dissolvant qu'ils inoculent au cœur du pauvre peuple. Pendant la campagne des prévaricateurs parlementaires au râtelier panamiste, le *Soleil du Midi* seul donnait la physionomie vraie et le détail impartial du débat scandaleux; il a gagné tout-à-coup la confiance et la faveur du bon grand public, que l'honnêteté finit toujours par séduire. — Quant à la *Gazette du*

Midi, malgré la disparition de son très distingué et très regretté rédacteur en chef, elle continue de vivre et de servir ses fidèles abonnés, pour qui rien ne remplace la vieille douairière du journalisme phocéén.

★ ★ — C'est de Nîmes que nous est arrivé le gracieux et édifiant récit des vertus, de la vocation et de la vie de la Mère Gérin de Ricard. Écrit par une plume toujours justement goûtée, le livre fait son chemin ici et ailleurs, où l'on n'a pas perdu le souvenir des héroïques qualités du Directeur de la vénérée fondatrice des Victimes du Sacré-Cœur de Marseille, le R. P. Jean du Sacré-Cœur. Il y a une conclusion à tirer de ce succès, c'est que le biographe de la Mère Gérin de Ricard devrait plus souvent nous convier à un aussi fin régal littéraire et pieux, que le livre de M. le vicaire-général Payan d'Augery.

★ ★ — Mgr notre Evêque s'en est allé à Rome porter au souverain Pontife le tribut du filial hommage de ses diocésains. Une vive espérance accompagne Mgr Robert, c'est que ce voyage contribuera à accélérer les causes de béatification et canonisation de notre vénérable Anne-Madeleine Remuzat, notre Marguerite-Marie marseillaise, et de Mgr Gault, un évêque de Marseille au xvii^e siècle, qui voulut mourir au chant du *Veni Creator*.

★ ★ — Nous avons eu, ces jours derniers, la joie de posséder dans nos murs le vénéré et de plus en plus aimé métropolitain de Provence. C'était la première fois, depuis sa grave maladie du mois d'août, contractée dans de si glorieuses fatigues, que Mgr Gouthé-Soulard revenait à Marseille. Il y a été l'objet d'une véritable ovation à l'église Notre-Dame-du-Mont, où l'Archevêque d'Aix bénissait le mariage de son diocésain, M. Raoul Double, avec Mlle d'Alayer.

* * — Tenu, et pour cause, à une grande discrétion en ce qui concerne les travaux du biographe qui a publié récemment les *Vies de Mgr de Mazeno* et du *Cardinal Lavigerie*, je ne peux cependant me dispenser de dire qu'il va bientôt publier une histoire du cardinal Fesch, archevêque de Lyon, sur des documents inédits fort obligeamment mis à sa disposition par Son Ém. le cardinal Foulon, successeur de Fesch sur le premier siège des Gaules.

*. — Signalons encore, comme devant paraître bientôt, une vie fort intéressante du cardinal de Belloy, par le chanoine Magnan. Le spirituel Cardinal fut Évêque de Marseille après Belsunce. C'est lui qui, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, répondit à Napoléon, qui lui prédisait qu'il irait à cent ans : « — Votre Majesté me condamne donc à mort pour dans deux ans ! »

Un joli mot pour finir.

*. Pendant que j'écris cette page, un ami, qui entre chez moi, voyant de quoi il s'agit et que je vous ai parlé Panama, me dit :

— Demandez donc aux lecteurs de la *Revue du Midi* si, à leur sens comme au mien, il n'aurait pas été plus juste d'appeler ce Cornélius Herz dont tout le monde parle, sans parvenir à bien prononcer son nom tudesque — un *Cornelius à lapide*.

E. A. C.

P. S.— Si ces lignes vous arrivent à temps, je voudrais bien ne pas renvoyer au mois prochain l'expression de notre douleur à l'annonce de la mort si rapide du chanoine

Magnan, curé de Saint-Jean-Baptiste, l'ancien collègue de Mgr l'Evêque de Nîmes à Saint-Louis des Français.

M. Magnan a beaucoup écrit, dans une langue châtiée et spirituelle. Son *Histoire d'Urbain V*, ses *Lettres à Edmond About sur la Question Romaine*, ses *Saintes Maries*, ses *Lettres Romaines* témoignent de son dévouement à la Chaire de Pierre, ainsi que de sa foi qui était très vive.

Il avait découvert à Aubagne, son pays natal, et fait restituer, aux Cryptes de Saint-Victor, la Croix de Saint André, au culte de qui il s'adonna dès lors avec un soin particulier. Redoutable polémiste, l'abbé Magnan fut longtemps rédacteur du *Citoyen* et dut à ce courageux emploi de son talent la perte de sa position au lycée de Marseille.

Mgr Robert, qui l'estimait, l'avait fait chanoine honoraire et curé de la populeuse paroisse de Saint-Jean Baptiste, où son passage aura été marqué par de belles créations.

E. A. C.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS

Quel début pour l'année 1893 !

L'année qui vient de finir s'est effondrée dans la boue et elle y entraîne celle qui commence : nous n'en sortirons pas. Quelle honte pour notre pauvre France, d'avoir à sa tête des ministres, des sénateurs et des députés prévenus de corruption ? Nous voici revenus aux plus mauvais jours du Bas-Empire, quand les consciences se vendaient à vil prix ! Le progrès moderne a trouvé mieux encore : il laisse vendre les consciences, mais il y fait mettre un bon prix. Cela tient à la dépréciation de l'argent ; les hommes, qui se vendent plus cher, ne valent pas davantage !

La Chambre s'est jugée atteinte dans son honneur et elle a confié à une commission d'enquête le soin de la débarrasser des soupçons qui pèsent sur elle, en mettant au pilori les députés coupables. La Commission a fait son œuvre « d'écumeur » en même temps que le Juge d'instruction se livrait aux plus minutieuses recherches. Les administrateurs Ch. de Lesseps, Fontane, Cottu et Sans-Leroy ont été séquestrés à Mazas ; dix sénateurs ou députés ont été l'objet de poursuites judiciaires ; le corrupteur-chef, Cornelius Herz et son auxiliaire Arton sont ou arrêtés ou recherchés. Que résultera-t-il de tout ce remue-ménage, de ces chassés-croisés, de toutes ces instructions ou enquêtes ? Nous n'en attendons pas grand chose pour la justification du régime qui a pu permettre toutes ces malpropretés. Quelques-uns de ces coupables seront atteints : le plus grand nombre échappera et ce sera bientôt à recommencer. Seulement on y mettra plus de prudence ; on aura soin d'éviter les trahisons des chèques et l'on fera si bien qu'on ne se laissera plus prendre par les talons. Le mal est plus qu'à la surface ; ce ne sont pas seulement quelques hommes, députés, sénateurs ou ministres qui peuvent être coupables ; c'est la société elle-même qui est atteinte et qui est malade ; elle souffre de toutes les doctrines de matérialisme et d'irrégion qui égarent l'esprit et pervertissent le cœur des générations contemporaines. Nous

constatons avec bonheur que, au milieu de ce déluge de corruption, il est un assez grand nombre d'âmes qui surnagent et que l'influence des doctrines religieuses se fait efficacement sentir en maintes circonstances. Mais la Franc-Maçonnerie qui tient à cette heure les rênes du pouvoir n'épargne rien pour contrebalancer cette influence : comprenant toute l'importance du rôle social de l'Église, elle cherche à tout prix à gêner sa liberté, à paralyser son action : elle ne peut régner qu'à la condition d'asservir sa rivale. Mais Dieu ne permettra pas que la Franc-Maçonnerie triomphe. Déjà son intervention a semblé se manifester dans ces révélations inattendues qui ont jeté le désarroi, l'affolement et le désespoir dans le camp de nos adversaires : si c'est son heure, la Providence ne tardera pas à confondre les coupables et à sauver les innocents.

Nous n'avons pas à suivre l'Enquête et l'Instruction relatives à l'affaire du Panama dans tous leurs détails si multiples et parfois si complexes ; nous devons nous borner aux faits principaux.

Parmi les inculpés figurent six anciens ministres : MM. Jules Roche, Thévenet, Rouvier, Devès, Baïhaut, Antonin Proust ; trois autres sénateurs : MM. Léon Renault, Albert Grévy et Béral ; deux autres députés : MM. Emmanuel Arène et Dugué de La Fauconnerie ; enfin deux anciens députés : MM. Sans-Leroy et Godron. Ajoutez les administrateurs de la société.

De ce nombre, MM. Jules Roche, Thévenet et Em. Arène ont bénéficié d'une ordonnance de non-lieu. On annonce que M. Rouvier et quelques autres pourraient obtenir aussi une ordonnance de non-lieu de la part de la Chambre des mises en accusation, mais on ne peut que le presumer et les prévisions peuvent être démenties par la réalité.

A quand la comparution de Cornélius Hertz et d'Arton devant la justice ? Le premier, dit-on, est très malade en Angleterre et ne peut être conduit en prison ; en outre, il n'est pas sûr que l'Angleterre consente à l'extrader. Le second aurait été déjà saisi par la police, si celle-ci y avait mis plus d'empressement et on le dit maintenant à l'abri de toutes poursuites, dans un pays qui n'a point de traité avec la France relatif à l'extradition des prévenus.

A ce sujet, M. de Ramel, notre député d'Alais, n'a pas craint, dans la séance de la Chambre du 27 janvier, d'exprimer nettement sa pensée ; nos lecteurs nous sauront gré de reproduire quelques extraits de son énergique réquisitoire :

« Si le gouvernement avait voulu connaître la vérité, qu'aurait-il dû faire ? Il devait avant tout mettre la main sur celui qui est, dit-on, l'un des distributeurs principaux des fonds de corruption dans l'affaire de Panama, M. Arton. Or, il paraît certain qu'il y a peu de jours M. Arton était à Paris, vers cinq heures du soir, sur le boulevard de Strasbourg....

« Il y a peu de jours, je le répète, il était sur le boulevard de Strasbourg : quelqu'un qui l'avait connu passe à côté de lui et est surpris croyant reconnaître M. Arton. Il a quelque hésitation, il s'arrête incertain, et il allait continuer sa route ; mais Arton va droit sur lui en souriant, et lui dit : « C'est bien moi, Arton. »

« La personne dont je parle est toute étonnée, et Arton reprend, en lui mettant la main sur l'épaule : « Nous pouvons causer tranquillement ; on ne nous dérangera pas... »

« Ils causent dix minutes ; puis Arton tire sa montre : « Il faut que j'aille, dit-il, à la gare de l'Est pour rejoindre ma famille qui est aux environs de Paris. »

« J'ai le renseignement depuis hier, et j'espère bien faire entendre le témoin oculaire par la Commission d'enquête, s'il y consent cependant, car la Chambre n'oubliera pas qu'elle a refusé à la Commission d'enquête le pouvoir de faire mander devant elle *manu militari* les témoins qui refusent de comparaître.

« De plus, il y a un fait positif et grave qui est particulièrement instructif et qu'il eût été facile à la police du ministère de l'intérieur ou aux efforts de la justice d'amener à révélation : c'est celui accompli par Arton avant son départ et qui consiste dans la mise hors de portée et le recel de sommes très importantes. Or, moi qui n'ai pas la police à ma disposition, j'ai trouvé maintenant le renseignement confirmatif, que dans les quinze jours qui ont précédé son départ, M. Arton a envoyé à l'Étranger, par l'intermédiaire d'une maison de banque, que je crois inutile de nommer ici, mais que j'ai indiquée dans la Commission, M. Arton, dis-je, a fait partir pour l'Étranger une somme de plus de 9 millions : 4 millions environ pour Londres et 5 millions environ pour Berlin.

« Ainsi, il a dissimulé, il a étouffé, si je puis parler ainsi 9 millions qui sont perdus aujourd'hui pour ses créanciers, qui ont été victimes de ses turpitudes ou de ses détournements. (Applaudissements à droite.) Vous pouviez le savoir, puisque je l'ai su et que cela est vérifié aujourd'hui, et c'est de ce côté qu'était

la vérité. (Applaudissements à droite). On ne me fera pas croire qu'on n'a pas pu mettre la main sur un homme que tant de geus ont vu à Paris et dont les derniers agissements ont laissé des traces dans la comptabilité d'une banque importante. »

Cette attitude inexplicable du gouvernement se comprendrait absolument s'il est vrai que les amis du ministère cherchent à étouffer l'affaire de Panama. Nous croyons qu'à l'heure actuelle une pareille manœuvre ne saurait aboutir : la justice a été saisie ; elle ira jusqu'au bout. Mais il faudrait qu'elle se hâte.

Une nouvelle crise ministérielle, provoquée par la même affaire, signala l'ouverture de la session ordinaire du Parlement. Mais le remaniement ne fut que partiel : M. Ribot débarqua MM. de Freycinet et Burdeau : puis tout fut reconstitué... jusqu'à nouvelle crise, ou nouveau replâtrage. Cette exécution des ministres de la guerre et de la marine a été d'autant plus favorablement accueillie que, cette fois, ces deux portefeuilles ont été remis à deux hommes du métier : le général Loizillon et l'amiral Rieu-nier. A la bonne heure, voilà qui est un acte de bon sens et nous en félicitons M. Ribot. Les radicaux en ont été froissés et ont poussé des cris de paon : on a bien fait de ne pas s'émouvoir de cette fureur ; l'armée et la marine se trouveront bien d'être administrées par de bons et excellents officiers.

Un autre personnage qui a été aussi débarqué, c'est M. Floquet le président de la Chambre sur lequel planaient encore des soupçons : ce Panama a déteint sur un si grand nombre !.. Grand nombre de républicains opportunistes ou radicaux, car il faut bien constater qu'aucun député de la droite n'a été compromis. M. Floquet a été remplacé à la présidence de la Chambre par M. Casimir Périer.

Ne sortons pas du Palais-Bourbon sans signaler au moins le vote de la nouvelle émission de billets de la Banque de France pour la somme de 500 millions et celui du Budget. Deux discussions orageuses ont eu lieu, l'une au sujet du Budget des cultes, l'autre pour les Fonds secrets au ministère de l'Intérieur. Grâce à la concentration républicaine et aussi à certaines menaces de crise ministérielle, les fonds secrets ont été votés. Dans la discussion pour l'ambassade française au Vatican et les évêchés concordataires, le ministère a montré assez de fermeté pour plaider la bonne cause et a obtenu satisfaction. Nous lui passons certaines appréciations que nous sommes loin d'approuver mais qui devaient lui attirer les sympathies de la majorité républicaine et

nous applaudissons à l'heureux résultat. Le ministre aurait pu cependant ne pas renouveler les vieilles calomnies sur les Curés dont le traitement a été supprimé ; l'Évêque d'Annecy a protesté, comme pourraient le faire les autres Évêques, contre un pareil langage : on sait trop bien que les Curés sont frappés sur de simples dénonciations de sectaires et sans enquête.

Quand le vote du budget sera clos à la Chambre des Députés et au Sénat, serons-nous, comme on semble le présager, à la veille d'une dissolution ? Si la Chambre ne consultait que les intérêts de sa propre dignité, elle demanderait elle-même à être dissoute ; nos députés, atteints par le Panama, auraient grand besoin d'être lavés par les grandes eaux du suffrage universel et de revenir ainsi raffraîchis et purifiés s'atteler de nouveau à leur besogne ! Mais il y a beau temps que les députés républicains nous ont appris comment ils entendaient le soin de leur dignité : ils y sont, et ils y resteront, jusqu'à la fin de leur mandat.

Est-ce à dire que les conservateurs doivent s'endormir dans le calme le plus complet jusqu'au mois d'août ou de septembre ? Loin de nous de donner un semblable conseil. D'abord, tel incident imprévu — et depuis deux mois les incidents n'ont pas manqué, jusqu'à même faire craindre une crise présidentielle — tel incident peut survenir qui rende la dissolution nécessaire. Mais la Chambre tiendrait-elle tout son temps, ne faut-il pas, d'avance, se préparer à de nouvelles élections ? Est-ce trop de quelques mois pour surveiller les listes électorales, pour instruire le peuple, pour agir sur l'opinion ? L'avenir de la France dépend des élections prochaines : elles seront son salut, en l'arrêtant sur la pente où elle est en train de glisser ; elles seront sa ruine, en la précipitant dans l'abîme.

Écoutons ces paroles si opportunes que Léon XIII adressait, la veille de la Noël, aux cardinaux et aux personnages de sa cour qui lui offraient leurs vœux de nouvel an :

- La tempête sociale est furieuse et va grandissant au milieu de l'Europe contemporaine livrée aux ruines et aux désastres.

- La franc-maçonnerie fait la guerre en tous les pays ; partout elle sape l'ordre spirituel et civil.

- Devant un tel péril et en présence du douloureux avenir qui menace les sociétés, l'Église seule peut être le salut des États comme celui des individus.

- Nous poursuivrons donc, selon nos devoirs et nos droits, notre œuvre de salut, par la parole et avec l'autorité, le comman-

dement et la direction qui nous appartiennent, confiant dans la vertu surnaturelle qui a été donnée au Vicaire de Jésus-Christ. »

Ce péril que la franc-maçonnerie fait courir à la société contemporaine, le Souverain-Pontife le dénonce encore dans une nouvelle Encyclique, celle-ci adressée au peuple italien ; il nous faut en reproduire les principaux passages qui conviennent aussi bien à nous qu'à nos voisins :

« N'oublions pas que le Christianisme et la franc-maçonnerie sont essentiellement inconciliables, si bien que s'agréger avec l'une c'est divorcer avec l'autre.

« Cette incompatibilité entre la profession de catholique et celle de franc-maçon, vous ne pouvez plus l'ignorer désormais. Nos prédécesseurs vous en ont clairement avertis, Fils bien-aimés, et de même Nous vous en réitérons hautement la déclaration.

« Que ceux qui, par le plus grand malheur, ont donné leur nom à quelque-une de ces Sociétés de perdition, sachent donc qu'ils sont strictement tenus de s'en séparer, s'ils ne veulent pas rester retranchés de la communauté chrétienne et perdre leur âme dans le temps et dans l'éternité...

« Il faut généralement tenir pour suspects et éviter les Sociétés qui, échappant à toute influence religieuse, peuvent facilement être dirigées et dominées plus ou moins par des francs-maçons... Les femmes elles-mêmes ne doivent pas s'agréger facilement aux Sociétés philanthropiques dont on ne connaît pas bien la nature et le but, sans avoir d'abord consulté des personnes sages et expérimentées : souvent cette philanthropie que l'on oppose avec tant de pompe à la charité chrétienne, n'est qu'un laisser-passer pour la marchandise maçonnique.

« Que chacun évite toute liaison, toute familiarité, avec des personnes soupçonnées d'appartenir à la franc-maçonnerie ou à des Sociétés affiliées. Qu'on les reconnaisse à leurs fruits et qu'on s'en éloigne ; qu'on laisse toute relation familière, non-seulement avec les impies et les libertins déclarés qui portent au front le caractère de la secte, mais encore avec ceux qui se déguisent sous le masque de la tolérance universelle, du respect pour toutes les religions, de la manie de concilier les maximes de l'Évangile avec celles de la Révolution, le Christ avec Belial, l'Église de Dieu avec l'État sans Dieu.

« Quant aux livres et aux journaux qui distillent le venin de l'impiété, attirent dans le cœur le feu des convoitises effrénées

et des passions sensuelles ; quant aux cercles et cabinets de lecture où rôde l'esprit maçonnique, cherchant une proie à dévorer, qu'ils soient en horreur à tous les chrétiens et à chacun d'eux... »

Ce n'est pas tout de se tenir à l'écart de la secte infernale, il faut la combattre.

«... Il faut descendre courageusement dans l'arène et combattre de front la secte. C'est ce que vous ferez, chers fils, en opposant publications à publications, écoles à écoles, associations à associations, congrès à congrès, actions à actions.

• La franc-maçonnerie s'est emparée des écoles publiques. Vous, avec les écoles privées, avec les écoles paternelles, avec celles que dirigent des ecclésiastiques zélés et des religieux ou des religieuses, disputez-lui l'instruction et l'éducation de l'enfance et de la jeunesse chrétiennes, mais surtout que les parents chrétiens ne confient pas l'éducation de leurs enfants à des écoles peu sûres.

• Elle a confisqué le patrimoine de la bienfaisance publique ; vous, sachez y suppléer par le trésor de la charité privée.

• Elle a mis dans les mains de ses adeptes les œuvres pies ; vous, confiez à des institutions catholiques celles qui dépendent de vous.

• Elle ouvre et maintient des maisons pour le vice ; faites votre possible pour ouvrir et maintenir des asiles à la vertu en péril.

• A ses gages combat une chaire anti-chrétienne au double point de vue religieux et social ; vous, de votre personne et de votre argent, aidez, favorisez la presse catholique....

• La franc-maçonnerie tient fréquemment ses congrès pour concerter de nouveaux moyens d'attaque contre l'Eglise ; vous aussi, réunissez-vous souvent pour mieux vous entendre sur les moyens et l'ordre de la défense. Elle multiplie ses loges, multipliez les cercles catholiques et les Comites paroissiaux, favorisez les associations de charité et de prière ; concourez à maintenir et à augmenter la splendeur du temple de Dieu....

• La secte s'efforce d'asservir l'Eglise et de la mettre, humble servante, aux pieds de l'État : vous, ne cessez pas de demander, et par les voies légales, de revendiquer la liberté et l'indépendance qui lui sont dues »

Dans un document plus récent encore, Léon XIII revient une fois de plus sur la nécessité qui s'impose à tous les gens de bien de grouper leurs forces contre l'ennemi commun.

Le Pape établit qu'il n'y a point d'honnêteté sans religion, et que sans l'union précieuse de l'Eglise et de la société civile, « la France déchirée par les partis et des rivalités stériles. deviendrait misérablement la proie des sectaires à courtes vues qui placent, au grand détriment de la nation, leurs avantages privés au-dessus du bien de tous. »

« En présence d'un tel état de choses, ne cherchant que le bien des âmes, » le Pape rappelle « qu'il a plusieurs fois adressé la parole à la nation française pour représenter à tous les hommes de sens et de bonne volonté la nécessité d'accepter d'un commun accord la forme actuelle du gouvernement..... afin que les dissentiments politiques ayant disparu » tous les bons Français unissent « leurs forces contre le danger commun, afin de retenir leur patrie sur la pente glissante qui la conduit à sa ruine, en faisant prévaloir dans les constitutions publiques la *liberté*, la *justice*, l'*honnêteté*, et le *respect* dû aux croyances de la grande majorité des Français. » (*Lettre à M. de Mun*).

Pour atteindre ce but, le Saint-Père recommande d'oublier les anciennes querelles et de s'organiser en vue du bien commun. Il recommande aussi l'étude des questions sociales, afin de venir efficacement en aide « à l'ouvrier qui souffre, soit parce qu'il est abandonné, soit parce qu'il est opprimé. » Il rappelle son Encyclique sur la « *Condition des ouvriers* », et les divers enseignements qu'elle renferme.

Au Consistoire du 16 janvier, S. S. Léon XIII a créé 14 cardinaux dont 2 français : Nosseigneurs les archevêques de Rouen et de Tours. Le Souverain-Pontife a aussi préconisé de nombreux évêques parmi lesquels douze appartiennent à la France : archevêque de Cambrai, Mgr Sonnois, évêque de Saint-Dié ; archevêque de Bourges, Mgr Boyer, évêque de Clermont ; évêque d'Amiens, M. l'abbé Renou ; évêque de Quimper, M. l'abbé Valteau ; évêque de La Rochelle, M. l'abbé Bonnetoy ; évêque de Beauvais, Mgr Fuzet, évêque de Saint-Denis (île de la Réunion) ; évêque de Saint-Denis (île de la Réunion), M. l'abbé Fabre, curé de Charenton ; évêque de Nantes, M. l'abbé Laroche ; évêque d'Angers, M. l'abbé Mathieu ; évêque de Moulins, M. l'abbé Dubourg ; évêque de Clermont, M. l'abbé Belmont ; évêque de Saint-Dié, M. l'abbé Foucault.

Et pendant que l'Eglise faisait cesser le veuvage de nos diocèses en deuil, de nouvelles pertes se faisaient sentir au sein de l'Episcopat. Avec l'évêque de Moulins, qui s'éteignait le 4 jan-

vier, après quarante-deux ans d'un fécond épiscopat, voici que vingt jours après, le 24 janvier, S. E. le cardinal Foulon, était enlevé presque subitement à l'affection de ses diocésains. Mgr Foulon était né le 29 avril 1823; il avait été nommé évêque de Nancy en janvier 1867; promu à l'archevêché de Besançon en 1882, transféré sur le siège de Lyon le 16 avril 1887 et enfin revêtu de la pourpre cardinalice le 24 mai 1889.

Parmi les autres faits religieux du mois de janvier, signalons la neuvaine de prières pour la France: l'initiative en avait été prise par quelques-uns de nos meilleurs députés, parmi lesquels notre député de Nîmes, M. le comte Jules de Bernis, et elle s'est accomplie partout avec le plus grand empressement. La clôture a eu lieu au jour même où la France chrétienne faisait amende honorable pour le crime odieux du 21 janvier. C'était, cette fois, le centenaire de cette date sanglante, et les prières sont montées plus ardentes que jamais vers le trône du Seigneur pour obtenir la fin de notre expiation et de nos maux! Il ne pouvait y avoir qu'unanimité de douleur et d'espérance dans tous les cœurs français, et là, du moins, sur ce terrain patriotique, il n'y a qu'une seule voix pour déplorer le forfait de la Révolution!

A l'Etranger, la situation politique n'est guère plus brillante que chez nous. L'Allemagne et l'Italie ont aussi leur *Panama*.

Le Panama allemand est au moins aussi mal propre que celui de France; c'est le journal des socialistes, le *Vorwaeris*, qui remue cette boue où ont pataugé tous les amis, toutes les créatures de M. de Bismarck.

On sait que le roi de Prusse, après la bataille de Sadowa, avait volé les Etats et aussi la fortune personnelle du roi de Hanovre; les Etats, il les a annexés à la Prusse; quant à la fortune personnelle, il aurait dû la rendre au souverain détrôné. Son chancelier, le prince de Bismarck, a préféré en utiliser les revenus à engraisser généraux, députés, journaux allemands ou étrangers (il y a plusieurs journaux français).

Constatation à signaler, c'est que parmi les panameux allemande se trouvent, comme parmi les panameux français, la plupart des ennemis les plus acharnés des catholiques, entre autres les évêques apostats dits vieux catholiques.

Comme diversion, l'empereur Guillaume demande à grands cris sa loi militaire ou, plutôt l'augmentation de son armée déjà formidable, et on est persuadé, en Allemagne, que dùt-il dissoudre le Parlement, il l'aura. Déjà les administrateurs de l'Alsace-Lorraine prennent leurs dispositions en vue de l'augmentation

des garnisons du territoire qui seront portées à près de 100,000 hommes.

La Russie prend prétexte de cette loi pour renforcer aussi ses frontières de l'Est et pour activer la fabrication de ses armes perfectionnées.

Tout cela n'indique pas la paix à longue échéance.

Signalons de nouveaux préparatifs militaires de l'Italie : on dirait qu'elle se prépare à tout événement; le moment est vraiment bien choisi pour menacer la France.

L'Angleterre profite aussi de notre crise pour menacer le Maroc. Elle convoite depuis longtemps ce pays, voisin de l'Algérie et qui commande le détroit de Gibraltar.

Enfin le prince héritier de Roumanie, qui appartient à la branche catholique des souverains de la Prusse, vient d'épouser une princesse anglaise, fille du duc d'Edimbourg, l'un des fils de la reine Victoria.

Ce mariage a eu lieu à Simaringen (Allemagne). L'empereur Guillaume y assistait. Au retour, il est arrivé brusquement à Strasbourg et a mis aussitôt le branle-bas dans les garnisons d'Alsace-Lorraine, ce qui a causé une certaine émotion.

Le gouvernement belge a enfin déposé son projet de révision.

« Seraient électeurs, tous les propriétaires d'un immeuble de 2,000 francs, tous ceux qui habitent, depuis un an au moins comme principal occupant, une maison de 2400 francs dans les villes de plus de 20.000 âmes, de 1800 francs, dans celle de 300 à 2000 âmes, de 1.00 francs, dans les autres localités. Sont en outre électeurs, tous les diplômés et tous ceux qui ont passé l'examen de capacitarat comprenant la lecture, l'écriture et l'arithmétique élémentaire.

« Les députés recevront une indemnité de 4000 francs par session. Ils n'auront 2000 francs que s'ils habitent d'ordinaire Bruxelles ou ses faubourgs.

« Le Sénat sera élu par le même corps électoral que la Chambre. Il se compose d'un nombre de membres égal à la moitié et au moins aux deux tiers au plus du nombre des députés.

« Pour être sénateur, il faut avoir trente-cinq ans au moins, avoir occupé de hautes fonctions ou posséder plus de 500,000 fr. d'immeubles en Belgique. »

29 janvier 1893.

NEMAUSUS.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

C'est vraiment un spectacle unique que nous donne la France pendant la floraison de l'art ogival. Sans secours extérieurs, sans emprunts faits à l'étranger, sans révolutions et sans secousses, par la seule force de son génie, par la pente matérielle de ses recherches, par la logique impérieuse du problème à résoudre, elle est parvenue à substituer à un art déjà vivace et fécond en ressources, tel que l'était au XI^e siècle l'art roman de ses provinces, un art entièrement neuf, complet, homogène, parfait en lui-même et destiné à devenir l'expression définitive et absolue d'une époque, d'une civilisation, et je vais plus loin, de la religion même qui a donné naissance à la société moderne. Depuis la Grèce, imposant au monde antique les lois d'une formule admirable et créant des types dont l'autorité victorieuse, la sérieuse et tranquille bonté nous subjuguent encore, on n'avait rien vu de semblable, et peut-être l'humanité ne reverra-t-elle jamais une si puissante manifestation de vitalité artistique.

Faut-il dire « l'an ogival ? » M. Gonse, le très-distingué archéologue à qui nous devons le splendide ouvrage que nous sommes si heureux de présenter aux lecteurs de cette Revue comme l'une des plus belles et des plus chrétiennes productions de ce temps (1), démontre qu'on s'est un peu mépris jusqu'ici sur les caractères essentiels qui permettent de distinguer un édifice ogival de tout autre.

L'organe fondamentale de la structure gothique, conclue M. Gonse après une savante série de déductions qu'il faut lire, le principe générateur absolu du système ogival, c'est la voûte d'arêtes appareillée sur une membrure indépendante, ou, pour parler plus clairement, la voûte sur nervures entre-croisées, celles que le Moyen-Age appelait voûtes sur croisées d'ogives.

Sans la croisée d'ogives, l'architecture du Moyen-Age n'aurait trouvé ni ses lois, ni contracté sa physionomie, ni atteint à l'originalité que nous lui voyons.

Avec cette donnée qui est, M. Gonse le démontre, à elle seule un trait de génie, l'art français, s'inspirant de la pensée chrétienne, a créé toute une architecture, devant laquelle les œuvres les plus vantées du génie grec pâlissent. Notre savant archéologue ne peut contenir son enthousiasme, et son âme de chrétien, justement enorgueillie de se sentir française en présence d'un tel spectacle, le fait s'écrier « Et de quelle gloire artistique plus pure pourrait s'enorgueillir la nation française ? Quel peuple peut se passer d'une

(1) *L'Art Gothique*, l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, le Décor, par Louis Gonse. (in-folio. Prix : 100 francs. Paris. Lib. Imp. réunies, May et Motteroz, directeur, rue Saint Benoît, 7.)

plus riche et plus splendide couronne ? Quel autre pays, depuis la naissance du christianisme, peut offrir une continuité de plus de cinq siècles d'invention originale, de production sans cesse renouvelée, se poursuivant à travers la Renaissance, en dépit des influences venues d'Italie, et jetant encore de vigoureux rameaux au milieu des stériles et d'éprimantes conventions du classicisme ? »

Ces simples et courtes citations suffisent pour donner aux lecteurs intelligents de la *Revue* l'idée de la valeur du livre et de la thèse qui en fait le fonds.

Trois propositions le résument :

1° — Le caractère essentiel de l'architecture si improprement dite Gothique réside, non dans la forme ogivale des arcs, mais dans la structure des voûtes.

2° — Cette architecture prend naissance sur le sol français, dans la région qui s'étend au nord de la Loire, gagnant ensuite de proche en proche les provinces et les autres pays d'Europe.

3° — Le mouvement se produit et se développe exclusivement par l'architecture religieuse.

Voilà la thèse. Pour la développer, l'auteur a évidemment utilisé les travaux de ses devanciers, mais, il l'a fait avec tant de dextérité, il y a imprimé un tel cachet personnel, que voilà une œuvre originale, qu'il faudrait imprimer en dehors de la splendide illustration dont il nous reste à dire un mot.

C'est un Musée que la publication des courageux directeurs actuels de l'ancienne et si justement renommée maison quantin, MM. May et Motteroz.

Il y a là par centaines des gravures dans texte, la plupart de dimensions inaccoutumées, qui, prises isolément, feraient la fortune d'un volume ordinaire. Mais, que dire des vues sur les grandes cathédrales, photogravures ou esquisses au burin, qui sont de vrais chefs-d'œuvre à tous les points de vue d'exécution et de fidélité idéale !

Nous tenons enfin un livre un *l'Art chrétien*, écrit par un croyant et édité par des mécènes.

Ant. RICARD.

Le Propriétaire-Gérant,
Gervais-BEDOT.

MELCHIOR DOZE

PEINTRE D'HISTOIRE

« Ton pinceau sera grand si ton cœur est pieux. »

(J. REBOUL. — *Ode à Sigalon*).

Au mois de mai 1892, la presse régionale annonçait que M. Melchior Doze, notre peintre d'histoire, venait d'être chargé de la décoration picturale de l'église du Rosaire, à Lourdes. Cette nouvelle fut accueillie avec la plus vive satisfaction ; les amis de M. Doze y applaudirent ; ses concitoyens se crurent avec raison honorés par cette distinction qui consacrait le talent de notre éminent artiste. Lourdes, grâce à ses pèlerinages qui lui amènent les fidèles, et même de simples touristes du monde entier, est une ville en quelque sorte « universelle », et les œuvres de tout genre, auxquelles l'Apparition de la Vierge Immaculée a donné naissance, doivent être en harmonie tout à la fois et avec le prodige qu'elles rappellent et avec le privilège exceptionnel dont jouit cette cité d'être le rendez-vous de tous les cœurs et de toutes les intelligences. Ce ne peut être qu'après une mûre réflexion, après une étude approfondie des œuvres de M. Doze, que le Comité de Notre-Dame de Lourdes a fixé son choix sur notre peintre d'histoire, et ce choix est d'autant plus flatteur, pour nous comme pour M. Doze, qu'il a été déterminé sans aucune démarche, et même à l'insu de celui qui en est l'objet. Tandis que l'intrigue et les protections pèsent beaucoup d'ordinaire dans les décisions les plus importantes, ici, c'est le talent, c'est le ca-

T. XIII, 2^e liv., février 1893.

7

ractère de l'artiste qui a été la principale et unique considération.

Quel est donc cet artiste ? En quoi se distingue le talent de M. Doze ? Quelle est son œuvre , quelle est sa *manière* ? Cette question , je me l'étais posée souvent depuis que je connais et que je suis avec attention les productions nombreuses du pinceau de M. Doze ; j'attendais une occasion pour y répondre , pour me livrer à une étude complète de la carrière de cet artiste , pour me faire une opinion exacte et complète sur le caractère de sa peinture. Cette occasion me paraît s'offrir à cette heure , où l'opinion publique , éveillée en faveur du nom de M. Doze , se demande quels sont les titres particuliers de cet artiste à une distinction si honorable : c'est donc le moment opportun que j'attendais , et je m'en voudrais de ne pas en profiter.

Aussi bien , le talent de M. Doze semble-t-il avoir déjà donné toute sa mesure et fournir ainsi tous les éléments pour un jugement d'ensemble sur son œuvre. Sans doute , le travail important qu'il va accomplir , et d'autres travaux encore , accroîtront le nombre si considérable de ses tableaux. Mais à l'heure qu'il est , son talent est fixé , sa manière est définitive , son genre est arrêté ; tout ce que son pinceau pourra désormais produire ne changera en rien les données acquises ; il pourra créer d'autres œuvres , peut-être meilleures que celles que nous connaissons : il restera ce qu'il est.

Je ferai précéder cette étude de quelques détails biographiques. Nul , plus que moi , ne se fait une juste idée de l'embarras où va me placer cette résolution. C'est une tâche , en effet , bien délicate d'écrire la vie d'un personnage presque encore dans l'âge mûr et à qui la vigueur du tempérament , secondée par une vie sobre et réglée , peut permettre de longs jours : plaise à Dieu qu'ils se prolongent autant que le souhaitent notre admiration pour

un si beau talent et notre estime pour un si honorable concitoyen ! Mais, empruntant le langage d'un ancien membre de l'Académie de Nîmes, qui avait à écrire des « Notices biographiques sur quelques notabilités du département, » je dirai avec M. Charles Liotard : « Je n'ai ni la prétention, ni l'intention de produire ici une notice biographique achevée : ce qui serait très prématuré et d'ailleurs impossible à l'égard d'une personne encore vivante... » (*Mémoires de l'Académie*, VII^e série, t. III, p. 113. Année 1830). J'exposerai simplement des faits déjà passés ; je ferai connaître des dates ; je dirai de la vie de M. Doze tout ce qui pourra et devra se dire, sans blesser sa modestie et en respectant les droits rigoureux de la vérité.

Je diviserai donc mon travail en deux parties bien distinctes, consacrant la première — plus courte — à faire connaître « le concitoyen, » la seconde — plus importante — à juger « l'Artiste. » Pour l'une comme pour l'autre, j'ai besoin de compter sur l'indulgence de mes lecteurs : elle ne me fera pas défaut, et c'est cette confiance qui m'enhardit à commencer.

I. — LE CONCITOYEN

DOZE (Melchior-Jean-Marie), appartient à une famille originaire de Nîmes, mais il naquit à Uzès, où son père avait été appelé, en 1825, à remplir les fonctions de vérificateur de poids et mesures ; il vit le jour le 16 décembre 1827.

Le malheur l'éprouva dès l'âge le plus tendre ; il avait à peine deux ans quand une mort prématurée lui ravit son père. Et le père était l'unique ressource de cette modeste famille. Force fut à la mère de revenir à Nîmes, où il devait lui paraître plus facile, par ses relations, de suppléer à l'aisance perdue. Quatre enfants à nourrir et à

élever : c'était une lourde charge pour cette jeune veuve à qui l'avenir ne semblait ouvrir qu'un bien triste horizon. L'amour maternel décupla ses forces et son dévouement fut à la hauteur de sa difficile mission. L'épreuve courageusement supportée engendre des prodiges, tout comme une noble indignation inspire de beaux vers.

Dès que l'âge permit à Melchior de prêter secours à sa mère, il s'empressa de se mettre à l'œuvre et de faire servir les premières forces de ses bras à gagner une part des ressources nécessaires. La plupart de ses jeunes camarades n'avaient d'autre souci que de suivre, avec plus ou moins de fidélité et de succès, les leçons de l'école ; lui, il devait à ce travail de l'esprit joindre le labeur matériel, le travail manuel qui bientôt, du reste, et pendant quelque temps devait seul réclamer ses soins et toute son activité.

Cependant cette douloureuse condition n'affectait pas son âme ; ce pénible travail ne put détourner son esprit de ce qui était déjà l'objet de sa préoccupation. Instinctivement, sans même s'en rendre compte, ce jeune enfant se sentait fait pour autre chose que pour manier de lourds outils : un goût naturel pour la peinture s'accroissait chaque jour davantage en lui et semblait lui indiquer sa voie. Il traçait çà et là des traits ; il esquissait des têtes, des portraits en pied : caricatures d'enfant, dira-t-on ; oui, mais un œil exercé aurait pu y découvrir des germes d'aptitudes spéciales et comme la révélation d'un petit artiste.

M. Michel Nicolas, qui a écrit la vie de quelques-uns de nos peintres du Gard, dit de Melchior Doze : « Avec le père l'aisance avait disparu du foyer domestique et à l'âge où les enfants commencent à peine à s'asseoir sur les bancs de l'école, le jeune Melchior dut pourvoir à son existence par le travail. Les occupations manuelles n'étouffèrent pas en lui un instinct naturel pour les arts ;

il travaillait le jour pour avoir le pain de la vie matérielle; il employait une partie de la nuit à lire des ouvrages sur la peinture et à se former à l'art du dessin. » (*Courrier du Gard*, 20 juin 1857.) Ce trait nous rappelle la condition précaire dans laquelle notre Reboul eut, lui aussi, à passer la première période de sa vie ; on sait que notre illustre poète en était réduit à prendre sur son sommeil le temps de lire Corneille et nos Livres-Saints, puisant dans cette lecture si avidement recherchée le principe de la mâle et haute inspiration qui caractérise sa poésie. Ainsi le P. Lacordaire nous représentait-il le général Drouot — cet autre fils de boulanger — « se levant dès deux heures du matin et s'approchant du four ouvert et enflammé, pour continuer à ce rude soleil la lecture de Tite-Live ou de César. »

Le même critique nous apprend que les obstacles ne manquèrent pas pour arrêter l'élan du jeune artiste et contrecarrer sa ferme volonté. La mère y employa même ses larmes, — et l'on sait de quelle puissance sont les larmes d'une mère. L'enfant en était profondément ému : tantôt il se laissait vaincre, tantôt, se reprochant sa défaite, il se relevait et s'évertuait à sécher ces pleurs, à dissiper de vaines alarmes, alternative douloureuse qui devait et contrister la piété filiale et arrêter l'essor du talent. Le jeune Melchior s'ingénia pour trouver à cette pénible situation un dénouement au moins provisoire : il continua, par son travail de chaque jour, à procurer à sa famille les ressources dont elle avait besoin, et, d'autre part, il consacra ses heures de loisir à poursuivre, isolément et comme à la dérobée, ses études de dessin. Enfin, vaincue par les instances de son fils, rassurée, encouragée même par de sages conseillers, qui avaient pu lire dans l'âme du jeune artiste, la mère consentit à laisser Melchior obéir à ce qui était bien sa vocation.

A quinze ans, après quelques heureux essais, le jeune

Doze, libre de réaliser le plus ardent de ses vœux , entra à l'école de dessin de la ville de Nîmes. Comme bien on pense, il ne tarda pas à se signaler par son travail et par son application : il était là dans son élément ; il pouvait lancer son frêle esquif en pleine mer et ouvrir sa voile au vent. Il n'est rien, pour favoriser le développement de l'intelligence, comme quand le cœur reçoit pleine satisfaction et qu'on se trouve enfin là où on veut être.

Melchior fut bientôt un des meilleurs élèves : il voulait arriver, et aucun labeur ne lui semblait trop pénible. L'école avait alors pour directeur M. Boucoiran , qui, pendant ses longues années d'enseignement, forma de si nombreux et de si bons élèves. Il distingua le jeune Doze, en qui son œil expérimenté avait su découvrir d'excellentes aptitudes et dont il stimula encore le goût pour les arts. Cet habile maître a vécu assez longtemps pour applaudir aux succès de son élève : il en était justement fier. Nous retrouvons ce souvenir dans un article d'un journal de Montpellier, *Le Furet*, sous la signature de Léon Vincent, en date du 4 juillet 1858. L'auteur fait l'éloge de deux tableaux que venait de peindre Doze, et il dit à ce sujet :

« Les deux tableaux dont je parle... sont l'œuvre d'un jeune artiste qui a conquis son rang par une force d'âme et une énergie de volonté peu ordinaire. Pour arriver au but, il n'a reculé devant aucune privation, et c'était après avoir gagné, dans la journée, le salaire d'un labeur matériel que le courageux enfant saisissait ses pinceaux et consacrait ses veilles à cet art de la peinture qui le tentait si fort. Tant d'énergie et de patience s'ébruitèrent ; on seconda le jeune enfant , chez lequel on ne pouvait plus méconnaître la vocation artistique. L'élève, l'ami de Sigalon, M. Numa Boucoiran, directeur de l'école de dessin à Nîmes, soutint et encouragea les premiers pas du jeune homme, et voilà comment, comptant à peine un quart de siècle d'âge, M. Melchior Doze est déjà un des peintres les plus estimés de la province... »

Doze remporta les premiers prix dans ses différentes classes ; mais ce qui flatta davantage son amour-propre d'artiste, ce fut la médaille d'or qu'il obtint pour le modèle vivant : il considéra ce succès comme la première consécration de son talent.

Vers cette époque, Nîmes inaugurait ses Expositions bisannuelles de peinture. Doze, qui s'était déjà essayé sur quelques toiles assez bien réussies, crut devoir déférer aux conseils de quelques uns de ses amis et profita de l'Exposition de 1849 pour se produire en public. Ce ne fut pas sans hésitation et sans une sorte de tremblement qu'il se résolut à affronter le grand jour : la modestie est presque toujours la compagne du vrai talent.

Ce coup d'essai fut un coup de maître. Reproduisons ces lignes du rapport de M. de Roussel, dans lesquelles l'honorable académicien, applaudissant « aux progrès sensibles » des jeunes artistes de notre cité, se plait à mentionner en première ligne « le jeune Doze, dont le talent s'est révélé tout d'un coup par d'heureuses compositions qui ont d'autant plus de mérite que ce jeune peintre n'est jamais sorti de sa ville natale. Ce qu'il a fait nous promet une suite de succès pour lui. » Et le jugement de ce critique autorisé était confirmé par celui de la Commission tout entière qui décernait une médaille de bronze au jeune Doze et proposait l'acquisition d'un de ses tableaux exposés « L'innocence protégée » (*Courrier du Gard*) 1^{er} Mai 1849.

Doze venait d'achever sa vingt et unième année : il débutait comme finissent d'autres artistes. Quelle joie dut procurer à son cœur cette première médaille et avec quelle douce fierté il s'empressa d'aller la porter à sa mère pour l'encourager et la dédommager ! A dater de ce jour, il renonça complètement à ses travaux manuels et se consacra tout entier au dessin. Ses succès, commencés alors, se sont comptés depuis par le nombre de ses œuvres ; son

pinceau a tenu toutes ses promesses, et aujourd'hui, en regardant en arrière, en parcourant la vaste galerie de ses tableaux, qui suffiraient à constituer, à eux seuls, un riche musée, on peut suivre, à travers les phases diverses de cette longue carrière d'artiste et au milieu des travaux les plus variés, la marche ascendante de ce talent arrivé depuis longtemps déjà à son épanouissement le plus complet. Mais ne nous attardons pas davantage à ces préliminaires ou à ces débuts; nous risquerions d'empiéter sur la seconde partie de notre étude.

Melchior Doze, bientôt après ce premier succès, reçut une nouvelle récompense, celle-ci encore plus flatteuse: le 17 mars 1851, un arrêté du Maire de Nîmes le nommait professeur-suppléant à l'école de dessin, en remplacement de M. de Bérard, démissionnaire. L'opinion publique accueillit favorablement cette nomination du jeune peintre, qui, à peine échappé des bancs de l'école, montait sur la chaire du professeur. « Nous sommes heureux, disait *Le Courrier du Gard*, par la plume de Roumieux, d'annoncer l'avancement du jeune artiste, notre compatriote, à qui nous avons prédit un avenir brillant. Chacun de nous a pu apprécier, lors de la dernière Exposition, le talent de M. Doze, dont les œuvres accusaient de bonnes études de dessin et un sentiment vrai de la couleur. »

Il nous semble opportun de le constater: ces fonctions de professeur-suppléant furent d'autant plus honorables qu'elles restèrent longtemps désintéressées. Nous avons voulu nous assurer par nous-même du traitement accordé au jeune suppléant qui devait presque tout attendre de son pinceau pour son entretien et celui de sa famille: les feuilles d'émargement sont muettes à cet égard pendant de trop longues années: le nom de Doze suppléant de dessin figure à peine sur le budget municipal; on ne le voit reparaitre après dix ans, que lorsque le suppléant était presque à la veille de devenir titulaire. En attendant, Doze

dut tirer toutes ses ressources du fruit de ses œuvres : il est vrai que la réputation du jeune et habile peintre, confirmée par sa récente nomination, lui attira de nombreuses et importantes commandes qui lui permirent d'attendre des temps meilleurs.

Quatre ans après, Doze, dont le talent, grâce à un incessant labeur, mûrissait chaque jour davantage, était nommé professeur de dessin au lycée de Nîmes : cette nomination est du 22 mars 1855. Les élèves nombreux qui, pendant plus de trente ans, ont suivi ses leçons, témoignent de la science et du dévouement de leur maître : la plupart ont obtenu soit aux concours généraux ou académiques, soit dans leurs examens les succès les plus honorables. Signalons seulement les deux lauréats qui, aux concours généraux de 1870 et 1875 méritèrent de remporter le premier prix non seulement sur tous les lycées et collèges de province, mais même sur ceux de Paris : MM. Bouschet et Raoul Ginoux. Disons aussi que de 1860 à 1879 les élèves de Doze ont obtenu aux concours académiques cinq premiers prix, six seconds et quinze principaux accessits ; aux concours généraux, outre les deux premiers prix déjà mentionnés, sept autres nominations dont un premier accessit.

Déjà, comme première récompense, Melchior Doze avait été promu successivement à la 2^{me} et à la 1^{re} classe, le 20 octobre 1863 et le 21 décembre 1868 ; à la suite du succès de son élève au concours général de 1870, il reçut les palmes d'argent d'officier d'académie, le 10 janvier 1872 ; six ans plus tard, le 31 décembre 1878, il était jugé digne des palmes d'or d'officier de l'instruction publique. M. Doze garda ses fonctions au lycée jusqu'en 1886, époque à laquelle il fut admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la retraite et nommé professeur honoraire.

Pendant cet intervalle, M. Doze se faisait aussi remarquer par ses qualités de professeur à l'école municipale

de dessin. Nommé d'abord professeur titulaire en remplacement de M. A. Jourdan, le 17 octobre 1865, il succédait moins de quatre ans après, le 17 juin 1869, dans la chaire d'Académie et de grande tête, à M. Henri Durand, nommé architecte du département du Gard. Il ne devait pas s'arrêter en si bon chemin : la Direction de l'école municipale étant devenue vacante par le décès de Numa Boucoiran, M. Doze, par arrêté du 4 mars 1875, fut nommé Directeur de l'École de dessin et Conservateur du Musée de Nîmes.

C'était l'année même où le cours de dessin au lycée de Nîmes obtenait à notre établissement universitaire un des succès que nous venons de rappeler. L'École municipale reçut, à son tour, de la nomination du nouveau directeur une bonne et forte impulsion qui valut plusieurs fois à M. Doze les éloges les plus autorisés. Nous nous permettons même de dire que si notre dévoué directeur avait pu y continuer ses fonctions et avait été mieux secondé, notre modeste école de dessin fût devenue une École des Beaux-Arts. Mais survint une municipalité qui ne devait tenir compte ni des intérêts sérieux de l'école, ni des meilleures aptitudes, ni même des services rendus : sans que rien pût le faire présager, sans motif avoué, un arrêté préfectoral, en date du 25 janvier 1881, nommait directeur de l'École de dessin de Nîmes, M. A. Perrot et apprenait ainsi à M. Doze, sans autre communication préalable, qu'il était « relevé de ses fonctions. » Cette nouvelle inattendue ne manqua pas de provoquer en ville la plus vive émotion et la presse crut de son devoir, en protestant contre une mesure si peu justifiée, de joindre l'expression de ses douloureuses sympathies à tous les témoignages d'estime et de considération qui arrivaient de toutes parts à M. Doze. Personne ne se méprit sur la véritable raison de cet acte inqualifiable. Certains esprits prétendent qu'en politique, il n'y a point de justice :

M. Doze fut une victime d'autant plus innocente de cette singulière théorie que, complètement absorbé par ses devoirs d'état et planant dans les hautes et sercines sphères de l'art, il ne se mêla jamais à nos dissensions politiques. Hâtons-nous de dire qu'un dédommagement, bien encore que trop tardif, devait cependant lui être donné : le 31 mai 1888, il était nommé Directeur honoraire de l'École de dessin.

Ce serait ici le lieu, croyons-nous — avant de juger l'œuvre de l'artiste — de faire connaître les récompenses ou mentions obtenues par le pinceau de M. Doze, soit dans les Expositions départementales, soit au Salon de Paris. Mais la liste en serait trop longue et nous devons nous borner à mentionner seulement les plus importantes :

Mentions honorables au Salon de Paris, 1861 et 1863.

Diplômes d'honneur a x Expositions de Nevers (1872) et de Draguignan (1882).

Grande médaille, à Lyon (1861), avec cette mention spéciale que « cette médaille du plus grand module et de la plus rare beauté est décernée par la Société des Amis de l'Art *comme témoignage de sa gratitude et de l'appréciation publique aux auteurs des œuvres les plus remarquables.* » (Ern. Roussel, *Courrier du Gard*, 2 mai 1861).

Médaille unique, à Montpellier (1874), Exposition des Beaux-Arts, concours spécial de peinture religieuse.

Première médaille d'or, à Nîmes, (1863, Concours régional).

Médaille d'or, à Nîmes (1860).

Médailles de vermeil à Alby (1866) ; à Carcassonne, (1867) ; à Montpellier, (1868) ; à Amiens (1876).

Médailles d'argent à Nîmes (1851) ; à Montpellier, (1860) ; à Périgueux, première classe (1864) ; à Lyon, Exposition universelle (1872).

Nombreux rappels de médailles d'or et de vermeil ; nombreuses médailles de bronze.

Une autre distinction des plus honorables et qui flatte le plus agréablement l'amour-propre d'un artiste, c'est l'achat d'un tableau par l'État ou par les Commissions d'Exposition, c'est une commande officielle. M. Doze a obtenu maintes fois ces récompenses si recherchées et qu'icouronnent une réputation. Rappelons surtout la grande frise des *Prophètes*, achetée par l'Empereur (et donnée à l'église de Saint-Gervasy, pour laquelle, d'ailleurs, elle avait été composée); les tableaux de *Jésus confiant son troupeau à saint Pierre*, du *Sacrement du Mariage* et de la *Visitation* acquis par l'État (le dernier des trois fut donné à la ville de Nîmes); le *Lépreux*, acheté par la ville de Nîmes; *Saint Pierre et saint Jean*, acquis par la ville de Toulon; *l'Innocence protégée* et *Jeune Mère*; *Chevalière au désespoir*; *Folle et sage*; *l'Enfant fustigeant sa poupée*, achetés par les Commissions des Beaux-Arts de Nîmes, Montpellier, Alby et La Rochelle; *Seule au monde*, acquis par l'État de Genève; *le roi Wamba aux pieds de saint Gilles*, commandé par l'État, etc.

Enfin, plusieurs décorations d'ordres nationaux étrangers sont venues se joindre aux promotions dont M. Doze avait été honoré dans l'Instruction publique. Notre éminent peintre d'histoire, dont la renommée si légitime a franchi les limites de son pays, a été nommé le 6 juin 1871, chevalier de l'Ordre royal espagnol d'Isabelle-la-Catholique; le 6 mars 1877, chevalier de l'Ordre de Saint-Sylvestre; le 19 septembre 1888, chevalier de l'Ordre de Léon XIII *Pro Ecclesiâ et Pontifice*.

Tous ces honneurs, toutes ces distinctions sont venues trouver M. Doze, sans qu'il ait intrigué pour les obtenir: elles ont été accordées gracieusement à son mérite, et comme le vrai mérite est modeste, elles n'ont pu lui inspirer aucune pensée d'ambition. Elève de notre École, M. Doze s'est attaché à sa ville de prédilection et n'a jamais voulu s'en séparer. A maintes reprises, des ins-

tances très-pressantes furent tentées auprès de lui pour l'engager à transporter son atelier dans la capitale, où l'avaient devancé la plupart de ses émules, et nous croyons que, même à Paris, M. Doze se fût bientôt placé en bon rang dans la pléiade de nos artistes. Il préféra rester fidèle à Nîmes qu'il honora de ses œuvres comme peintre et de ses vertus privées comme citoyen.

Nous trouvons la même remarque dans les lignes suivantes d'un judicieux critique, qui constate que, pour fournir une aussi brillante carrière, M. Doze a dû tirer toutes ses ressources presque uniquement de sa riche nature. « Rivé à son atelier, il ne s'est pas accordé la précieuse utilité des voyages ; il n'a visité ni Florence, ni Rome, ni Naples, ni Madrid, ni Vienne ; il a dû être, à peu de chose près, son propre initiateur et trouver, dans l'observation et l'étude solitaire le principe de son développement. Néanmoins tel qu'il est, le peintre nîmois n'est pas indigne de continuer la chaîne des ouvriers immortels de l'Idéal divin. Ses ouvrages demeureront, au milieu de la pesante et malsaine atmosphère du siècle, comme un arôme purificateur, comme un rayon de bien-faisante lumière » (*Fraternelle*, 21 mars 1873).

Jules Canonge, dix ans auparavant, se plaisait, en applaudissant aux premiers succès de M. Doze dans les Expositions du dehors, à faire la même juste observation : « Professeur au Lycée et aux écoles de la ville de Nîmes, M. Doze n'a jamais vécu à Paris ; il n'y connaît personne et ne s'y fait connaître que par l'envoi, qu'il hasarde courageusement, tous les ans, d'œuvres élaborées dans la retraite, et malgré la privation des conseils supérieurs, des matériaux d'études dont la surabondance est d'un si grand secours pour ceux qui se forment et progressent dans la capitale de l'art : rien n'est donc de meilleur aloi que les succès obtenus par lui de si loin. Quels qu'aient été, jusqu'à ce jour, les désavantages de sa posi-

tion, le voilà reconnu talent remarquable, réunissant toutes les conditions si difficiles et si rares d'un peintre religieux. ... » (*Opinion du Midi*, 2 juillet 1865).

Jusque dans l'allure, l'artiste se révèle en M. Doze. De haute stature, la tête droite sans être altière, le front large et ouvert, l'œil doux, et à la fois pénétrant, scrutateur, il laisse apparaître sur sa physionomie, très-expressive dans l'encadrement argenté de sa blanche chevelure, la noblesse, l'élévation de son âme sincèrement honnête et chrétienne. On dirait même, à certaines heures, qu'il porte en son âme, un peu de ce vague, de cet ennui, de cette grande mélancolie qui est la caractéristique du véritable artiste. « Il n'y a pas de génie sans mélancolie », a dit un profond penseur. Cette parole est vraie : « l'impuissance où se voit le génie de franchir la distance, mesurée par son regard, entre la beauté qu'il aperçoit et la réalité qu'il touche, fait passer sur le front cette mélancolie royale qui est peut-être ce qu'il y a de plus beau à voir dans le visage du grand homme. » L'homme de talent doit avoir sa petite part de ce sentiment, qui se traduit, chez lui, par une douloureuse hésitation à entreprendre une œuvre, ou à la considérer comme définitive. Et cette sorte de timidité, ou de défiance de soi-même, nous l'avons, en maintes circonstances, remarquée en M. Doze ; ses amis pourraient dire qu'ils ont dû souvent lui faire violence ou pour le décider à accepter une importante commande, ou pour l'empêcher de retoucher indéfiniment ses toiles.

Ne pénétrons pas plus avant dans ce sanctuaire intime de l'homme ; ne cherchons pas non plus à surprendre, au sein de son foyer, le secret de cette vie de famille où le fils dévoué, l'époux fidèle, le père vigilant apporte tant de douceurs et trouve à son tour tant de consolations. Mais nous ne pouvons résister à la satisfaction de reproduire un témoignage de ce bonheur domestique, au

sein duquel M. Doze goûtait le meilleur repos et qui favorisa ses plus belles inspirations. Voici le sonnet que M. Ernest Roussel — un fin littérateur et un bon poète — dédia à son ami lors de l'exécution des deux anges de l'église Saint-Baudile :

Pour animer l'azur de la céleste sphère
Et ne pas rester seul dans son Éternité,
Avant que du néant, il eût tiré la terre,
Dieu sur le front de l'Ange imprima la beauté.

Par l'art de tes pinceaux, Maître, à la touche austère,
L'Ange, souffle divin, ici bas transporté,
Palpite sur la toile : ineffable mystère
De grâce, de pudeur, d'amour, de pureté.

Ami, je crois savoir où vivent les modèles
De ces types charmants, anges aux blanches ailes,
Qui naissent sans effort, sous ton chaste crayon :

On surprend aisément le secret de ta lyre
Et la source où tu bois le mystique délire
Quand de ton atelier on passe à ton salon.

Nîmes, 1^{er} juin 1881

Oui, c'est à son foyer que M. Doze a trouvé ses modèles d'anges et de vierges, mais c'est plus haut encore qu'il est allé chercher ses types et puiser ses inspirations. Notre Reboul disait à Sigalon :

Ton pinceau sera grand si ton cœur est pieux.

M. Doze a pris aussi pour lui ce conseil : il a raffermi son esprit dans la science de la foi ; il a compris qu'il n'y a pas d'art véritable sans la véritable vertu, et comme c'est le Ciel qui est la source de toute beauté, c'est au

Ciel qu'il a voulu monter s'inspirer. Il pourrait dire à son pinceau ce que Reboul dit à sa lyre :

Souviens-toi du Ciel.....

Car c'est du Ciel que tu descends.

Et nous voici tout naturellement amenés à entrer dans la seconde partie de notre étude : nous allons juger « l'Artiste. »

II. — « L'ARTISTE. »

Comme il convient de procéder avec méthode dans une étude si considérable par l'importance et la variété des œuvres qui doivent en faire l'objet, nous donnerons une place à part à la peinture religieuse, qui est la principale gloire de M. Doze ; nous grouperons ensuite, dans un second article, ses tableaux de genre, ses portraits, ses cartons pour vitraux, ses copies.

§ 1. — PEINTURE RELIGIEUSE

Nous avons vu M. Doze fréquentant notre école municipale de dessin et recevant du Directeur les leçons élémentaires de son art : Numa Boucoiran fut son premier maître et l'élève s'en est toujours souvenu. M. Doze fréquenta aussi l'atelier de Joseph Félon, ce peintre éminent de Bordeaux, qui vint habiter quelque temps notre ville et qui nous a laissé comme souvenir de son trop court séjour les meilleures productions de son talent si varié : les cartons des vitraux pour l'église Sainte-Perpétue ; les statues de sainte Perpétue et de sainte Félicité, celle du Christ et les trois tympanes de la façade, enfin les cariatides de l'Hôtel de la Préfecture.

Mais le vrai maître de M. Doze, celui qui a le mieux compris son tempérament et favorisé son essor, c'est

Hippolyte Flandrin. L'éminent artiste, appelé à Nîmes vers 1819 pour orner l'église Saint-Paul de ses admirables fresques, était venu se fixer dans notre ville, amenant avec lui toute une pléiade d'auxiliaires, parmi lesquels son frère, Paul Flandrin et Balze. Le jeune Doze lui fut présenté et lui parut digne de sa sollicitude. Flandrin ne tarda pas à donner à son nouveau disciple un témoignage de vif intérêt en lui confiant les études d'après nature pour modèles de la procession des martyrs : ce devrait être pour Doze la révélation de son genre, ou de sa manière.

Quand Flandrin eût achevé son œuvre et quitté notre ville, le disciple continua, dans la solitude de son modeste atelier, à mettre à profit les leçons du maître. Mais le passé cessa bientôt de lui suffire : il voulut un jour renouveler ses relations avec le peintre célèbre que la France applaudissait alors, et qui venait de décorer les églises de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Vincent de Paul. C'était aux vacances de 1862, plus de douze ans après que Flandrin s'était éloigné de nous. M. Doze, puissamment recommandé par l'évêque de Nîmes, Mgr Plantier, de grande et vénérée mémoire, fut reçu dans l'atelier du grand peintre qui « fit toujours de son génie un auxiliaire du sacerdoce, et de l'art un grand apostolat. » (Mgr Plantier. *Œuvres*. T. VIII, p. 272). Admis à suivre de si précieuses leçons, M. Doze acheva la formation de son talent : à partir de ce jour, il n'eut plus le moindre doute sur sa vocation d'artiste. Déjà ses premiers tableaux d'histoire religieuse avaient appelé sur lui l'attention du public et surtout des connaisseurs ; désormais, il va se vouer presque exclusivement à l'art chrétien qui inspirera à son pinceau de véritables chefs-d'œuvre. Ainsi se réalisera le pronostic porté sur M. Doze par l'illustre peintre lui-même : Mon ami, lui avait dit un jour Flandrin, à propos de la théorie de la *Rédemption*, mon ami,

courage ! Quand on a franchi les obstacles que vous avez eu à vaincre et qu'on a de semblables idées, on va bien plus loin d'avenir. »

Ce n'est ni le lieu ni le temps d'exposer la notion de l'Art, d'en dire la nature et la mission, d'énumérer les qualités essentielles qui constituent l'artiste. Mais nous ne pouvons, au moment d'analyser et d'apprécier l'œuvre de M. Doze, nous refuser à effleurer au moins un tel sujet.

L'Art, c'est le Beau, et le Beau, c'est la splendeur de l'ordre, de l'ordre qui règne dans la création, surtout de l'ordre idéal dont l'exemplaire éternel et immuable est Dieu. L'Art doit reproduire le Beau qui est dans la nature, mais cette reproduction n'est qu'accessoire et doit conduire à une conception plus élevée, plus parfaite, au Beau par excellence, au Beau Idéal. Et le génie de l'art, ce sera « le puissance de voir et de saisir cet Idéal dans un degré supérieur et de le reproduire sous une forme éclatante. » (R. P. Félix. *Confér. de N.-D. de Paris*). Cicéron dit de Phidias que, lorsque « le célèbre artiste sculptait une statue de Minerve ou de Jupiter, il ne se contentait pas de regarder un beau modèle humain pour en exprimer la ressemblance, mais dirigeait à la fois sa pensée et sa main pour saisir et exprimer le type achevé de la Beauté qu'il contemplait en lui-même. »

Sans maudire les types de beauté créés par le génie de la Grèce, il n'est certes pas défendu de constater que d'ombres épaisses empêchaient le génie païen d'arriver jusqu'au véritable type de la beauté. Le Christianisme, seul, « en transfigurant l'âme humaine, devait dégager du fond des nuages qui voilaient le ciel de l'humanité, ce type inaltérable, éternel : le Verbe incréé, image de la substance du Père et qui a pu dire en descendant des cieux : « L'Idéal, c'est moi. »

Il n'est pas facile de reproduire cet idéal que l'artiste

peut entrevoir des yeux de son âme ; quand il faut confier au pinceau la tâche de produire ou d'exprimer l'image que l'esprit conçoit, il y a une heure d'angoisse, une souffrance d'enfantement qui pèse à tout vrai artiste, musicien, peintre, sculpteur ou poète. Lamartine a dit : « Ce qu'il y a de plus beau et de plus divin dans le cœur de l'homme n'en sort jamais ; entre ce qu'on sent et ce qu'on exprime, il y a la même différence qu'entre l'âme et les vingt-quatre lettres de l'alphabet. » L'illustre conférencier de Notre-Dame ajoute : « C'est qu'entre l'Idéal qu'il poursuit et les instruments dont il dispose, l'artiste sent je ne sais quelle disproportion infinie ; c'est qu'entre le Beau qu'il conçoit et l'œuvre qu'il réalise, son génie avec effroi mesure la distance. Car, tout infirme qu'il est, tout aplati qu'il se sent à la surface de la terre, il plonge, par des intuitions plus ou moins distinctes, aux profondeurs mêmes de Dieu ; il regarde, comme d'un extatique regard, cet archétype des choses que Dieu lui-même contemple en leur donnant l'existence, et cette puissance de voir et cette impuissance de traduire ce qu'il veut lui donne d'inexprimables joies et d'inexprimables tristesses. »

C'est ce qui explique pourquoi le véritable artiste n'est jamais satisfait de son œuvre : la réalité qu'il vient d'enfanter ne lui paraît pas ressembler encore assez à cet Idéal qu'il a aperçu, et l'on comprend le désespoir de Virgile jetant au feu son *Enéide*. Quand le vulgaire enthousiasmé s'écrie : « C'est un chef-d'œuvre, » l'artiste secouant tristement la tête répond à ses admirateurs : « Non ! je n'y suis pas ! » Il faut lui arracher des mains le pinceau, qui ne cesserait de retoucher et de retoucher encore ; il faut lui soustraire son œuvre qu'il serait tenté de détruire ou de mutiler.

Cette haute conception de l'art en indique logiquement la noble et sublime mission. Inspirée par un Idéal divin,

une œuvre doit conduire ceux qui la contemplant à comprendre cet Idéal : l'Art doit *élever* les âmes, en les faisant monter à ses hauteurs. « Monter et attirer en haut, c'est la nature et l'essence même de l'art. L'artiste est né pour élever, comme l'oiseau pour voler ; ... comme la sève pour fleurir, ... comme l'intelligence pour penser. » En vain prétendrait-on que, pour se faire accepter, l'art doit être au niveau des sentiments et des pensées du milieu social où il produit ses œuvres. L'art ne puise pas ses inspirations en bas ; il ne descend pas, il monte, et en montant il élève tout avec lui, car sa mission est d'élever. « On a tort de croire, dit à ce propos un des Quarante de l'Académie, que, pour se mettre à la portée de la foule, l'art soit obligé de descendre : il n'a qu'à l'appeler en haut pour qu'elle monte avec lui. »

Il est difficile, sans doute, qu'un artiste puisse se soustraire tout à fait à l'influence désastreuse de la décadence morale de sa génération ; il doit se ressentir, malgré lui et à son insu, de cette dégénérescence fatale qui enténèbre les intelligences, affaiblit les volontés et pervertit les cœurs, en dénaturant les notions du Vrai, du Beau et du Bien. Mais s'il est véritablement artiste,

S'il sent *vraiment* du Ciel l'influence secrète,

Si son astre, en naissant, l'a fait *peintre*, ou poète,

dès lors, il a ce qu'il lui faut pour sortir du sein du vulgaire ; une impulsion irrésistible le porte à regarder en haut, et bientôt, épris des beautés que son regard épuré contemple, il abaisse ses yeux sur la foule qu'il prend en pitié et lui crie : « *Sursùm corda* ! En haut, les regards et les cœurs. Allons en haut, allons à l'Infini, allons à Dieu ! » Il comprend alors son art qui est un « apostolat, » son ministère qui est un « sacerdoce, » ses œuvres qui doivent être une « prédication. »

Cette mission de l'artiste, Aristote l'a proclamée quand

il cherchait dans l'art « un moyen de purification et d'élévation, » quand il lui demandait de représenter « plutôt le type idéal des hommes et des choses que leur réalité triviale, » d'offrir aux regards « beaucoup moins l'homme tel qu'il est dans les réalités vulgaires de sa vie que l'homme tel qu'il doit être conformément à son type idéal. » Platon poussa même cette théorie jusqu'à l'exagération « en prescrivant de l'art tout ce qui n'offre pas le modèle de la perfection accomplie et de la beauté achevée. »

Et n'est-ce pas l'artiste qu'avait en vue le poète quand il disait :

Os homini sublime dedit cœlumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus ?

Mais pour sentir au-dedans de lui-même cette poussée puissante vers les hauteurs, l'artiste doit commencer par s'arracher aux réalités ténébreuses et triviales de ce monde; pour réussir à voir l'Idéal divin, il faut que l'œil de l'âme soit limpide; pour s'éprendre d'enthousiasme et d'amour pour la Beauté entrevue, il faut que le cœur ne soit l'esclave d'aucun autre amour : pour être fidèle à sa mission l'artiste doit être chrétien. « L'artiste religieux répand sur ses œuvres un reflet qui ne vient pas de la nature, et qui est le rayon transfigurateur du surnaturel. Le surnaturel est à l'art ce qu'il est à l'homme : il est une gloire, une couronne, une auréole. »

Quand nous parlons du Chrétien dans l'artiste, nous entendons un chrétien sérieux, un *croyant* sincère et convaincu, un chrétien qui croit et qui aime : foi et amour, deux dispositions inséparables dans l'âme d'un artiste, la foi qui ouvre et illumine les vastes horizons, l'amour qui porte l'âme à se détacher de ce qui l'entoure et d'elle-même pour se jeter en Dieu, et c'est là une troisième condition de tout artiste : l'abnégation. A son tour, l'abnégation se complète par cette pureté exquise qui éloigne l'ar-

tiste de tout contact avec la passion et lui donne cette délicatesse de sens capable de comprendre l'Idéal divin : il n'y a que les cœurs purs qui voient Dieu. « Plus une âme est pure et éclairée, a dit judicieusement M. Lévêque, plus la laideur lui est antipathique : toute âme que n'a pas pervertie une corruption précoce est repoussée par la laideur. » Un autre écrivain, plus jeune celui-là, mais doué au plus haut degré du sens artistique, a dit à son tour : « On éprouve le besoin d'avoir la conscience pure pour s'approcher du Beau. » (Tonnelé). Un homme, un peintre a réalisé en lui le type de cette pureté qu'exige l'art, c'est celui que l'histoire a nommé : Fra Angelico, de Fiesole, le frère « l'Ange, » parce qu'il fut « l'Ange de l'Art chrétien, comme Thomas d'Aquin le fut de la science chrétienne. »

Les deux plus grands peintres, qui, à notre époque moderne, ont approché le plus de Fra Angelico sont Overbeck, en Hollande, vers la fin du xvii^e siècle et au commencement du xviii^e ; plus près de nous, en France et tout récemment Hippolyte Flandrin : deux hommes que Dieu nous tenait en réserve afin qu'il fût bien démontré que, sous le règne même du rationalisme, « la foi sincère et un amour profond pour l'Eglise ne sont nullement incompatibles avec les hautes inspirations de l'art. » Pour ne parler que de Flandrin, il faut reconnaître, avec Mgr Plantier, que « dans Hippolyte, l'artiste et le chrétien n'avaient qu'une même âme ; ses compositions et ses vertus jaillissaient d'un foyer commun. Ce qu'il proposait dans ses œuvres sublimes au respect et à l'adoration des autres, il le respectait et l'adorait lui-même, et les saints, ses héros, étaient aussi ses modèles. »

Ne quittons pas cet éminent artiste sans dire un mot du chef-d'œuvre dont il a doté notre ville en décorant l'église Saint-Paul. C'est encore au même critique si autorisé que nous empruntons les lignes suivantes : « Dans notre belle

église Saint-Paul, écrit Mgr Plantier, Flandrin a placé sur la muraille de gauche de l'une des chapelles une procession de vierges, comme pour faire hommage à leur reine. C'est une guirlande de lis sans tache et de roses immaculées. Tout en elles, leur attitude, la douce limpidité de leur regard, la séraphique expression de leur visage, la noble sévérité du manteau qui les couvre, tout annonce des âmes qui, à force d'être pures, ont spiritualisé leurs organes et n'ont gardé de leur enveloppe matérielle que juste ce qui est nécessaire pour qu'elles ne soient pas invisibles. C'est toute la candeur du grand artiste de Fiésolo avec un dessin plus correct et l'empreinte de cette beauté complète, de cette perfection achevée dont Dieu, le peintre suprême, a marqué toutes ses œuvres. Voir ces anges terrestres, ces chastes épouses de l'Agneau divin, c'est voir l'âme même de celui qui nous en a tracé le tableau : elle était transparente comme l'eau du plus irréprochable diamant, comme le cristal de la plus pure fontaine. »

M. Doze tient à la fois de Flandrin et d'Overbeeck ; il rappelle la délicatesse de sentiment et la finesse du trait de celui-ci ; il a de celui-là la noblesse de l'inspiration, l'art du groupement et l'éclat du coloris. Toutefois c'est de Flandrin qu'il se rapproche le plus et c'est celui des deux que son œuvre rappelle davantage : il a eu Flandrin pour maître et il l'a pris pour modèle.

M. Doze est un chrétien convaincu, sincèrement croyant et qui pratique ce qu'il croit. A se tenir ferme dans la pratique de la foi, on ne va pas à *la vogue*, à la fortune, aux honneurs ; on obtient, ce qui vaut mieux, le calme du cœur, la sérénité de l'âme, une vue plus claire des vastes horizons, une conception plus haute, plus vraie, plus saisissante de l'Idéal. C'est dans le cristal d'une eau limpide que l'azur du firmament vient plus fidèlement se refléter : plus l'âme est pure et tranquille, — redisons-le — plus elle est le miroir fidèle du Beau. Ajoutez à cette

heureuse disposition les notions acquises par la lecture et l'étude des maîtres, par la connaissance de l'histoire de l'art, surtout par la plus grande familiarité avec les récits de nos Livres-Saints et avec les commentaires des plus illustres exégètes, et vous aurez M. Doze tout entier; vous tiendrez la clef de toute son œuvre, vous ne serez pas surpris de la supériorité de son talent.

Près de M. Doze s'est aussi rencontré un prêtre qui a consommé la formation de cette intelligence et de ce cœur (1), il l'a guidé de ses conseils et lui a suggéré ses inspirations, car ce prêtre était doublé d'un poète, à l'âme grande et sensible, à l'imagination puissante, au cœur vaste et généreux. Et les voici qui prennent l'essor tous deux; ils montent ensemble sur les ailes de la foi et de la poésie; ils montent toujours; puis, arrivés aux sublimes hauteurs, ils planent profondément absorbés dans une longue et douce extase... Quand ils reviennent de leur contemplation, ils rapportent avec eux les secrets qu'ils ont surpris, un souvenir inoubliable, une ineffaçable empreinte de la vision que leur âme vient d'avoir et que leur pinceau, ou leur lyre, va s'efforcer de traduire sur une toile, ou dans un chant. Le chant du poète s'appela : *Bétélen*; l'œuvre du peintre, c'est *La Rédemption*.

De son regard, illuminé par la foi, l'artiste chrétien a contemplé ce grand drame, commençant dans l'Eden, se déroulant à travers quarante siècles pour se dénouer à Bethléem et au Calvaire, d'où il reprend sa trame pour aboutir enfin au triomphe de la Croix, à la fin des temps.

(1) M. l'abbé Lambert (Louis-Siméon), succursaliste à Saint-Gervasy (près de Nîmes). Né à Beaucaire en l'année 1815, il est mort à Saint-Gervasy en 1868, à l'âge de 53 ans; il est l'auteur d'un poème en vers patois : *Bétélen* et d'un grand nombre de noëls très estimés. Grâce à la générosité d'une famille chrétienne de sa paroisse, il a doté son église d'une décoration artistique dont les plus riches basiliques pourraient être justement jalouses. Son corps repose dans la chapelle de Saint-Joseph, où se trouve le tombeau des Forbin,

Quel coup d'œil ! Quels horizons ! Quelles hauteurs ! C'est l'histoire de l'humanité coupable et régénérée, que l'artiste embrasse de son regard ; des sphères élevées où il est monté, il voit à la fois le passé, le présent, l'avenir.

L'avenir d'abord, car c'est là l'Idéal, c'est la fin de l'œuvre et c'est pourquoi la Croix nous apparaît tout aussitôt triomphante : elle est le principal objectif, car c'est à elle que tout doit aboutir. Puis vient le passé. L'artiste contemple Abel, cette première victime de la désobéissance d'Adam, Abel immolé par la jalousie de son frère. Mais Abel, qui meurt innocent, est la figure d'une autre victime, encore plus innocente et qui s'est volontairement laissée immoler, la figure de l'Homme-Dieu qui, venu au monde dans une crèche, a versé son sang pour expier les péchés de tous les hommes. Entre ces deux Abels s'écoulent quatre mille ans pendant lesquels apparaissent successivement les patriarches et les prophètes, ces derniers surtout que l'artiste voit défiler en sa présence et dont la mission est d'annoncer et de préparer l'avènement du second Abel. Aux prophètes succèdent les apôtres qui annoncent, à leur tour, que le Messie est venu, que le Verbe a habité parmi nous et que tous les hommes sont appelés à profiter des bienfaits de sa Rédemption. C'est le présent : nous sommes à cette nouvelle période pendant laquelle l'Humanité, aidée de la grâce, doit s'efforcer de remonter à son point de départ, qui est Dieu ; quand sera enfin accomplie cette ascension de tous les hommes, alors ce sera le triomphe définitif et complet de la Croix.

Telle est la conception magistrale du sujet de la décoration de l'humble église de M. l'abbé Lambert, à Saint-Gervasy ; elle s'appelle du titre de Sainte-Croix, et c'est ce titre qui a inspiré la pensée-mère de cette œuvre gigantesque : *La Rédemption*. Peut-il être une conception plus vaste et plus élevée ? N'exigeait-elle pas de l'artiste une intelligence éclairée, un cœur très-sensi-

ble, en un mot, une âme capable de comprendre et de sentir ce qu'il y a de grand et de divin dans cette œuvre? M. Doze aurait pu ne concevoir que ce sujet de la décoration picturale de l'église de Saint-Gervasy ; nous le tiendrions pour un de nos plus grands et de nos meilleurs peintres.

Voyons maintenant comment il a réalisé ou exécuté son plan, sa conception.

Sur une première toile trois grandes scènes : au centre, le Christ triomphant et tenant sa croix en signe de triomphe — *Redemptio* — ; à droite, Abel git ensanglanté et sans vie — c'est la mort qui fait son apparition dans le monde — *Mors* ; — à gauche, le Verbe se fait chair, se montrant à nous dans sa crèche et nous apportant la vie — *Vita* — (1). Voici la seconde toile, où se détache la phalange complète des grands et petits prophètes, depuis Isaïe jusqu'à Malachie : tous assis, groupés autour du trône qu'occupe, au centre, le roi David, de la race duquel devait sortir le Messie ; David l'annonce en ces termes : « *De torrente in viâ bibet propterea exaltabit caput.* Ces deux tableaux n'en forment qu'un seul dans la pensée de l'artiste, une seule scène d'ensemble qui représente le Messie figuré et annoncé.

Sur une troisième toile sont les Apôtres, debout, dans l'attitude de voyageurs et de conquérants, auxquels le Maître a dit : « *Ite, docete...* Ils marchent... *Ibant Apostoli*, mêlés aux amis de la Croix qu'ils rencontrent sur leur route : sainte Hélène, qui a retrouvé ce bois sacré ; saint Louis, qui a enrichi notre France des reliques insignes de la passion ; saint Gervais, martyr — *témoin* généreux du divin Crucifié et patron de l'église paroissiale.

(1) Ce tableau n'existe qu'à l'état de simple réduction ; des circonstances plus favorables permettront, sans doute un jour, qu'il soit exécuté dans les dimensions que comporte l'ensemble de la décoration.

Une troisième toile en forme de triptyque, sur fond ocre et or, est consacrée à rappeler le triomphe de la Mère de Dieu, de Marie, qui a été un des principaux coopérateurs à l'œuvre de la rédemption : c'est le couronnement de la Vierge, dans le Ciel, par son divin Fils. Au centre, et en haut, l'auguste Mère de Jésus, à genoux, reçoit des mains du Christ le diadème sur son front virginal ; à droite, la famille du saint précurseur : saint Jean Baptiste au milieu du grand-prêtre Zacharie et d'Elisabeth ; à gauche, la famille de Marie : Joseph, qui occupe naturellement la place d'honneur entre saint Joachim et sainte Anne. Les deux groupes, en contre-bas, ont les yeux levés vers la partie dominante et assistent au triomphe de la reine du Ciel.

L'apothéose de saint Joseph fait l'objet d'une cinquième toile, disposée comme la précédente. Saint Joseph avait, lui aussi, directement coopéré — bien qu'à un moindre degré — à l'œuvre du Christ rédempteur : il convenait qu'il eût également une place à part. Au faite, la toile représente un magnifique lis déraciné qui monte de la terre au ciel, et de chaque côté un ange tenant ou une couronne destinée au lis, ou un encensoir qui fume en son honneur. Au-dessous, à droite, c'est le mariage de Joseph avec Marie, mariage que le grand prêtre consacre de sa bénédiction ; à gauche, c'est saint Joseph mourant, assisté de sa virginale épouse et de son fils adoptif.

Enfin, voici encore la Croix : comme elle apparaissait au début, pour prédire son triomphe, elle se montre maintenant, au terme, montrant ce triomphe accompli. Deux anges aux ailes déployées et emportant la Croix dans le ciel, dominent la scène ; d'en-bas, de droite et de gauche, les saints personnages qui sont représentés ont les yeux levés vers la croix et se réjouissent de son exaltation : d'une part, le groupe des saintes femmes avec Joseph d'Arimathie ; d'autre part, le groupe de Lazare et de ses deux sœurs, Madeleine et Marie.

Ainsi tout est en parfaite harmonie dans cette œuvre si grande et si complète de la *Rédemption*. Nous devons ajouter que dans cette conception, tout à fait neuve et originale, les moindres détails sont conformes aux données rigoureuses de la théologie aussi bien qu'aux traditions de l'art chrétien ; la rédemption s'offre à nous sous une forme nouvelle, attrayante, poétique, dans une imposante synthèse : en quelques tableaux, c'est la rédemption figurée, annoncée, réalisée, se terminant par le triomphe du Christ : la plus grande épopée que pût embrasser la pensée d'un poète et que sût exprimer le pinceau d'un artiste.

(*La fin au prochain numéro*).

F. CHAPOT.

LA VRAIE ET LA FAUSSE MYSTIQUE ⁽¹⁾

La *Revue* a eu raison de le dire : le mouvement intellectuel mène le monde. La politique s'agite et fait grand bruit, mais elle ne sera jamais que la bouche du coche. L'idée, voilà le grand facteur du progrès social ! Que le haut enseignement ne donne plus ses préférences au positivisme ou aux doctrines matérialistes ; que dame Critique assagie cesse de frayer avec le demi-monde littéraire, et nous verrons refleurir la famille humaine. Nul, sans doute, ne voudrait nier que l'*Économique*, comme ils disent, puisse être de quelque utilité au ménage. Pourtant, n'en déplaise à Molière, l'homme ne vit pas seulement de bonne soupe ; il y faut l'assaisonnement d'un peu de poésie. Cette poésie s'alimente aux plus hautes sources. Comment les doctrines sur Dieu ou sur l'âme humaine pourraient-elles lui être indifférentes ? Les questions de Théodicée ou de Morale s'imposent à tous, avec cette différence que le vulgaire n'y voit qu'un formidable point d'interrogation, tandis que le chrétien s'épanouit dans la plénitude de sa foi, sous le rayonnement de la plus haute certitude. Or, le scepticisme paralyse toutes les énergies de l'âme, et y produit cette sorte d'anesthésie morale où le génie s'absorbe ou s'efface pour ne plus laisser paraître que le bel esprit suffisant et vaniteux, non pourtant sans quelque pointe d'aigreur, sorte d'arrière goût du bonheur perdu. Philosophier n'est donc point chose vaine. Faudrait-il s'attacher uniquement à la forme

(1) Pour faire suite au *Merveilleux Chrétien* (*Revue du Méli*, nov. 1892, p. 366).

au mépris du fond, délaisser la proie pour l'ombre, la personne pour son image, la substance pour le signe ou l'accident ? Qui ne voit dans la littérature que le luxe ou la parade de la phrase, la relègue par cela même au rang de l'opinion et de la mode. Cependant, la beauté du style résulte plutôt du mouvement de l'idée que de la savante ordonnance des mots. Disons mieux : le style c'est l'homme, non point seulement selon la nature, mais aussi selon l'esprit ; l'homme âme et corps, l'une portant l'autre, l'informant et le vivifiant tout à la fois dans les splendeurs de son rayonnement. Mais à quel foyer avive-t-il sa flamme ? Plus un mot ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau, répond Joubert, définissant ainsi le bon procédé littéraire. Il en est du style comme de tout don parfait ; ce talent, selon l'Écriture, ne saurait nous venir que d'En-Haut, émané du Père des lumières, qui ne veut point d'ombres au tableau et peut seul donner à notre personnage le relief et la consistance de la vie. La théologie restera toujours, quoi qu'on fasse, la grande maîtresse des belles-lettres. A quel prix et dans quelles conditions ? C'est ce qu'il importe encore de mieux expliquer.

I

On a souvent reproché à la religion chrétienne d'être trop métaphysique, trop abstraite ; de manquer de sève et de vie ; de ne rien donner au sentiment, à l'imagination. Mais quoi ? Celui qu'elle prêche n'est point l'*Un* des néo-Platoniciens, encore moins l'Être-néant de Hegel, mais bien le Dieu vivant dont la triple personnalité, comme parle Bossuet, n'a pas besoin d'aller à l'emprunt pour assurer son existence. La création des mondes nous révèle la plénitude de son essence tout autant que sa

bonté. Il peut toujours donner sans jamais s'appauvrir, témoignersans déchoir, à sa créature, une condescendance infinie.

O miracle ! Le Paganisme se trouve anéanti par un moyen qui semblait devoir en consacrer la durée. Chef-d'œuvre de tendresse et d'amabilité, l'incarnation découvre à l'esprit du savant des profondeurs infinies. La *grâce* et la *vérité* s'unissent à la personne adorable du divin Maître comme une auréole de gloire qui séduit l'intelligence en même temps qu'elle subjugué les cœurs. L'incrédule lui-même se voit forcé de saluer, malgré tout, cette auguste manifestation du Divin, et le païen Marc-Aurèle voudra lui donner place au Panthéon. L'évangile a tous les attraits du merveilleux et de la légende, en pleine certitude historique. Au surplus, il ne s'agit pas, dans l'espèce, d'une simple théophanie, d'une présence transitoire ou figurative. L'incarnation se renouvelle sans cesse réellement et substantiellement sous les voiles d'un auguste mystère. Si Jésus fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes, quelles douceurs ne goûte-t-on pas dans sa communion. Le prophète voit sortir du saint autel un torrent de voluptés (*torrente voluptatis potabis eos*). L'âme fidèle y puisera, mieux encore que dans les ondes de l'antique Léthé, l'oubli de tous les plaisirs de la terre pour s'absorber entièrement dans l'Elysée de l'amour divin. Que terrible soit le renoncement, l'amour est fort comme la mort. L'héroïsme des Saints en fait foi ; mais il faut en rendre hommage aux sublimes attraits de l'Emmanuel du tabernacle. S'il veut être aimé comme il nous a aimés lui-même, sans mesure, l'histoire nous montre la pleine réalisation de ce beau rêve. Quel doux commerce, d'ailleurs, s'est établi entre le Ciel et la terre ? En devenant notre frère, Jésus nous a mis en famille avec Dieu. Il nous ordonne de l'appeler notre Père ; sa Mère sera la nôtre ; droit de cité nous est acquis parmi les An-

ges devenus nos serviteurs et nos amis, comme ils le sont du Très-Haut lui-même. « Je vous le dis, en vérité, s'écrie Notre-Seigneur, parlant à Nathanaël, vous verrez les cieux ouverts et les anges de Dieu montant et descendant, en activité de service. » C'est la vision de Jacob, qu'il faudrait bien se garder d'interpréter seulement au sens métaphorique. Il est de foi que les esprits célestes entretiennent avec les humains des relations prochaines et suivies.

Entendons ici la grande voix de Bossuet faisant écho à celle de l'apôtre : « Désabusez-vous, chrétiens ! Vous croyez n'être associés qu'avec les hommes ; vous ne pensez qu'à les satisfaire ; comme si les anges ne vous touchaient pas. Désabusez-vous ! Il y a tout un peuple invisible qui vous est uni par la charité. « Vous vous êtes « approchés de la montagne de Sion, de la ville du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, d'une troupe innombrable « d'anges. » Un de leur compagnie bienheureuse est attaché à votre conduite ; mais tous prennent part à vos intérêts plus que vos parents les plus tendres, plus que vos amis les plus confidents. » Il faut en convenir, tout ce monde surnaturel est bien peuplé et singulièrement animé. Nous n'en sommes pas éloignés (*non longe est ab unoquoque nostrum*), puisque, au témoignage de l'Écriture, il nous investit de toutes parts. Bienheureuse société, dont la pleine jouissance ne nous sera sans doute accordée que dans le ciel. Mais, en attendant, la Foi, l'Espérance et la Charité nous en donnent l'anticipation réelle, selon le mot de Clément d'Alexandrie. Cette trilogie des vertus théologiques vaut mieux assurément que celle des trois Grâces antiques, dont la beauté toute en surface ne couvre que misère. N'est-il pas écrit, au contraire, que l'objet de notre croyance est la substance même des choses éternelles (*Fides est sperandarum substantia rerum*) ?

Ainsi donc, le dogme chrétien n'est pas un pur artifice

de logique ; on n'y trouve point de contradiction, de dissonnance, mais l'accord parfait de l'idéal et du réel : harmonieux ensemble , tout y est esprit et vie, *spiritus et vita*, ainsi que l'entendait si judicieusement le Maître divin. Comment ne pas le voir ? Le christianisme orthodoxe répugne essentiellement à la pure abstraction, à l'*idéalisme* creux. Ce mot lui fait horreur et il le rejette de plein cœur à la face de ses adversaires comme la note la plus infâmante qu'il soit possible d'attacher à leur système de philosophie. Rien de plus justement appliqué en droit et en fait. L'idéalisme est le pire ennemi de l'esprit humain. C'est aussi bien l'hérésie qu'il faut accuser de désenchanter la vérité, de l'exténuer dans le vide. Nous en apportons la preuve.

II

L'erreur varie à l'excès ; il est souvent difficile de la caractériser avec quelque netteté. La fausse mystique a revêtu autant de formes diverses qu'il a pu exister de fausses religions depuis la création du monde. Elle n'en est plus à compter avec ses avatars. La critique cependant a tenté, non sans succès, de se faire jour dans ce pandémonium, et de ramener à l'unité toutes ces conceptions mythologiques. Si diverses que soient les variantes, elles n'ont qu'un fond commun, le Panthéisme. Mais cet archétype de l'erreur, ce grand père de toutes les hérésies, n'est-il pas lui-même fort onduoyant et divers ? L'histoire de ses variations remplirait des volumes, tant il met d'imagination dans l'explication de sa thèse. Mieux vaut donc s'attacher à l'hypothèse, surprendre le panthéisme dans sa cause, analyser ses tendances. Elles sont multiples aussi ; mais nous en savons une qui est plus en vue ou mieux avouée, que l'on pourrait croire même passée en principe pour la direction logique du mouvement, sorte de

dominante qui, par ses dissonances, nous donnera toute la gamme, tout le secret de l'harmonie. Cette note, nous la tenons du coryphée de l'incrédulité moderne, du philosophe rhéteur qui, malgré les nuages dont il enveloppe sa pensée d'ordinaire, n'a pu pourtant s'empêcher de laisser sortir des profondeurs de son âme, ce cri de révolte contre l'enseignement de la foi : » Pourquoi toujours des intermédiaires entre le ciel et moi ? » Jean-Jacques s'indigne à la seule pensée qu'on veuille l'embrigader, le conduire. La hiérarchie est son cauchemar ; elle le gêne, il voudrait secouer son joug importun. Qu'on ne dise pas qu'il n'entend seulement anéantir que l'Eglise de la terre ! Le désir de son cœur porte forcément plus haut et atteint du même coup l'Eglise triomphante, toute la hiérarchie des cieux dont le ministère nous presse plus intimement, plus vivement même que tout le zèle ecclésiastique. On peut, sans trop de peine peut être, s'isoler du prêtre, ne pas user de la confession ; mais comment étouffer cette *voix immortelle* de la conscience, dont Rousseau lui-même, dans ses bons moments, nous a si éloquemment parlé, si l'on n'en vient à se persuader qu'il n'y a pas de surnaturel ? L'impiété ne sera jamais tranquille qu'elle n'ait supprimé Dieu : la tendance est fatale, la conclusion doctrinale absolument inévitable. Qu'il s'agisse de la Foi ou des mœurs, quiconque s'attaque à un seul article de la loi se voit forcé à en détruire toute la teneur, (*qui offendit in uno, factus est omnium reus*), parole d'Evangile. *Andremo al fondo* ; on veut aller jusqu'au bout ! Impossible de s'arrêter à mi-chemin, et la négation absolue sera le dernier mot de ce radicalisme intellectuel et moral tout en un. Mais il faut le voir à l'œuvre, et analyser dans ce qu'il a de plus mystérieux, de plus subtil, ce travail de sappe et de démolition auprès duquel le vandalisme des Iconoclastes n'était qu'un jeu d'enfants. Léon l'Isaurien ne

s'en prenait qu'aux images, il ne dépouillait que le temple ; le Panthéisme, lui, veut dépeupler le ciel et renverser les dieux. S'il paraît parfois les multiplier, c'est uniquement pour amuser le vulgaire. La comédie scientifique aura sa parade, ses bagatelles de la porte. Le menu peuple en fera ses délices. Il est plus à plaindre qu'à blâmer. Nous ne lui chercherons point querelle. Mais l'honneur de Dieu demande que nous pénétrions dans la maison pour y faire justice de l'enseignement ésotérique et de ses initiés. Bas les masques, Messieurs ! Dites-nous donc qui vous êtes et ce que vous tenez ! Que, sur vos tréteaux, le personnage s'efface pour nous découvrir l'homme ; à lui seul nous en voulons.

Pour trouver des ancêtres, des *compères* au précepteur d'Émile, modèle lui-même de tant d'autres maîtres de la jeunesse, pas n'est besoin de nous perdre dans la nuit des temps pour y remuer les cendres des Gnostiques, ou de l'antique Bouddha. Nulle nécessité non plus de recourir aux extrêmes, aux ultras du parti. Frappons simplement à la porte d'un modeste cénacle de dames, aux apparences dévotieuses puisqu'elles ont pu séduire un instant le Cygne de Cambrai, et dont, quand vivait, le mellilue Renan n'eût certes pas désavoué le ton onctueux et paternel. Là opèrent aussi nos radicaux, nos démolisseurs. Il n'était que justice que Bossuet les dénonçât sans pitié. Que reprochait-il donc aux tenants du *Quiétisme* ? Quel était le venin de doctrine, le monstre caché sous la peau de brebis qui le faisait crier au loup d'une voix si tonnante. *Ululate pastores ! Caveant consules !* Il y va du salut de la république chrétienne. De la lumière, bons apôtres ! Faut-il bien savoir encore si votre *moyen court* se justifie par sa fin, s'il est aussi légitime que commode à la nature. Inutile de dissimuler ! Impossible d'échapper aux prises de l'Aigle de Meaux ! Il ne vous laissera pas qu'il n'ait crevé votre enflure pour

nous en révéler le fond. Voici donc votre profession de foi, telle qu'elle se trouve consignée dans les *États d'oraison* et le *Syllabus* du pape Innocent XI : le parfait contemplatif ne doit point se proposer d'autre objet que la pure essence de Dieu, sans s'embarrasser de la considération de ses attributs. Il n'a que faire des trois personnes divines et ne daignera pas même honorer d'un regard la sainte humanité de Notre-Seigneur. On comprend, d'ailleurs, ajouterons-nous, que l'amitié des saints Anges ou de la bonne Vierge le touchera fort peu. Le cardinal de Richelieu prétendait couvrir de sa robe rouge toutes les vilenies de la politique : dans le factum sus-dénoncé, c'est le renversement complet de la symbolique chrétienne que l'on propose sous couleur de piété et de haute contemplation.

Altum est !... Mystère !..., disaient les anciens Gnostiques. C'était le terme cabalistique de l'école, le mot sacramentel. Une fois prononcé, il n'y avait plus qu'à s'incliner devant l'oracle et... la farce était jouée. Ne croirait-on pas entendre ici feu Renan, dans un accès de *dédain transcendantal*, excommunier *les parties simples de l'humanité* ? Comme si ces parties simples et, en particulier, *les grands instincts imaginatifs* des dames Guyon ou autres *prophétesses* gnostiques ne parvenaient pas le plus souvent à s'échapper par la tangente pour toucher au même but quoique par différentes voies. Quoi donc ? réclame la critique. Voudrait-on nous embéguiner ? — Nous entendons bien démontrer, en effet, que ces prétendus esprits forts ne sont, au demeurant, que des esprits faibles. Au surplus, le terme ne serait pas absolument impropre puisque, comme les Quétistes, les Criticistes modernes comptent *Béguars* et *Béguines* parmi leurs ancêtres en hérésie. Ce parentage est indéniable. De part et d'autre, les doctrines se ressemblent tellement qu'on pourrait les croire identiques. L'idéalisme en est

le mot : Christologie, Théodicée, Ontologie, tout s'y perd en fumée. *Evanuerunt in cogitationibus suis* : Idéisme, Nihilisme, deux termes qui sonnent et vont de même. Cela se prouve.

Emmanuel Kant, le grand maître de la libre-pensée moderne, et dont un trop grand nombre d'esprits se réclament hélas ! même en France, professe, comme chacun sait, de singulières idées en exégèse. Il ne croit pas à la réalité historique du Christ qui, pour lui, n'est qu'une ombre idéale, un mythe ; sorte de parabole philosophique qui n'attend plus qu'un flot de rhétorique pour étendre et développer sa fable. Nos romanciers critiques ont largement profité de cette bonne aubaine. « Tous les livres de M. Renan, dit Mgr Freppel, portent « sur cette distinction empruntée aux Gnostiques entre « un Christ idéal et un Christ réel : après avoir traîné « depuis soixante ans sous toutes les formes dans les « écrits de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, de « Schleiermacher, de Strauss, ce lieu commun arrive « enfin aux lecteurs français avec une apparence de nouveauté qui disparaît pour quiconque s'est donné la peine « de lire une page d'histoire ecclésiastique. »

Autre nouveauté de même acabit ! On a fait grand bruit, dans ce siècle, des doctrines de Cousin sur la Trinité, qu'il définissait ainsi : L'infini, le fini et leur rapport. Le fondateur de l'*éclectisme* ne faisait qu'appliquer à l'auguste mystère les idées de Schelling et d'Hegel, s'inspirant eux-mêmes ouvertement, et d'une manière déclarée, des théories de la Gnose ou des ouvrages de Georges Fox et Jacques Böhme, tous deux cordonniers, philosophes par la grâce de l'illuminisme.

Décidément les *parties simples* de l'humanité n'ont jamais bien compris le bonheur de leur simplicité. Il leur faut, comme aux enfants perdus de l'esprit, le rêve avec toutes ses illusions de vanité et de grandeur. Or l'ima-

gination et le sentiment ont horreur de la précision et des formules ; encore plus répugnerait-il à notre cœur d'avoir à compter avec la règle ou l'autorité. Vous enseignerez donc, maître Pathelin, à vos fidèles, à la suite de M. Hamilton et de tant d'autres, que le *seul moyen de faire de Dieu quelque chose* est de supprimer ses attributs. L'Être (1) indéterminé n'est pas bien gênant. Il ne saurait vouloir nous opprimer du poids d'une majesté absolument réduite à zéro.

Tranquille du côté de Dieu et de sa justice, l'homme ne demandera plus qu'à vivre en paix avec lui-même, avec tout ce monde d'intuitions et de pressentiments qu'il porte au-dedans de son âme, comme une anticipation naturelle des vérités de la Foi. L'accord du *subjectif* et de l'*objectif*, de la nature et de la grâce, du surnaturel et des aspirations de l'*âme naturellement chrétienne*, voilà bien, si je ne me trompe, la raison d'être de toute philosophie, la pierre de touche de sa valeur intrinsèque. Là git aussi pour elle la plus grande difficulté pratique. Comment la critique la résoudra-t-elle ? J'ai grand peur que ce ne soit à la manière de ces anciens Romains qui décoraient du nom de paix le calme et la solitude de la mort (*ubi fecerunt solitudinem pacem appellant*). L'ontologie de ces Messieurs se réclame fort du nihilisme. Le phénomène

(1) Le Dieu de M. Renan existe-t-il ? A-t-il une réalité ? « Il est, dit-il quelque part, le principe du Beau, du Vrai, du Bien. » « Vous êtes bien vite satisfait, répond un autre critique (un ami du maître, satisfait à bon marché. Qu'est-ce que cela, un principe vivant ? Si cela vit, c'est autre chose qu'un principe ; et si cela c'est qu'un principe, cela ne vit pas. » — Du reste, qu'elle n'est pas l'indécision de cet ingénieux mais flottant esprit ? Une effrayante mobilité d'idées le porte successivement de Kant à Hegel, de Hegel à Spinoza, de Spinoza aux *Mystiques*, de ceux-ci aux physiologistes, pour le ramener ensuite aux régions tempérées où habite la discrète sagesse de M. Hamilton. Pour tout résumer en deux mots, nous dirons avec M. E. Caro, que Renan représente alternativement cette double et contradictoire tendance de notre temps, le doute et une sorte de mysticisme poétique, l'élan du sentiment lyrique qui rêve et l'analyse critique qui dépeuple le ciel. C'est un sceptique touché de la grâce de l'Infini et qui l'adore en le niant. (E. Caro, *l'Idée de Dieu*, p. 82, chap. II.)

seul est la réalité ; au delà, dans le mystérieux *noumène*, il n'y a que des abstractions, des êtres de raison. L'imagination ne pourra jamais leur infuser qu'une vie purement métaphorique ; qu'elle les appelle Eloïms ou Anges dans la Bible, Zephiroths avec la Cabale, Eons chez les Gnostiques, Amschappands dans la Perse, ils ne représenteront jamais autre chose que les idéales évolutions de la *Maïa* indienne.

Comment ne pas relever dans cette thèse, d'un si brutal positivisme, une double contradiction, théorique et pratique ? Vous oubliez, sceptiques, que la nature humaine a horreur du vide, plus essentiellement encore que le monde matériel. Nous en avons pour garant votre propre expérience ; si vous lui fermez le Ciel, elle descendra aux Enfers pour y chercher le peuple de ses rêves. Schelling lui-même, en plein xix^e siècle, après tant d'autres, à l'exemple des dualistes Persans et de tous les Gnostiques, nous en montrera le chemin. N'enseignait-il pas doctrinalement que Satan est le seul principe actif de la création, le Méphistophélès de Goethe qui lui-même, comme chacun sait, a préludé, en compagnie de Lavater, à ses études d'histoire naturelle et de chimie par la pratique des sciences occultes. Dans les mystères du Paganisme, les initiés s'adonnaient à la Théurgie ; elle était de commande à l'école d'Alexandrie ; le mysticisme des Néo-Platoniciens y prenait ses délices : le saint Proclus, l'austère Plotin avait commerce avec le démon, et nous voudrions bien n'avoir pas à constater son action dans les visions du spiritisme non plus que dans les folies de la Salpêtrière (1).

(1) *Dii gentium dæmonia* ! Avec preuves à l'appui, tous les Pères de l'Église ont toujours pris à la lettre ce mot du roi David, pour le jeter à la face du Paganisme dans la longue et vive polémique qu'ils ont toujours soutenue contre lui. Ils n'avaient pas trouvé, sur ce point, de contradicteurs jusqu'à Fontenelle, qui s'imagina un jour, en bel esprit qu'il était, de composer un libelle sur le *Silence des Oracles*. On sait qu'il fut savam-

Il ne s'agit, du reste, entre nous que d'un procès de tendances ou d'intime observance. Venez y voir, semblait nous crier du fond de sa tombe un hypocrite apostat :

Le Ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur !

Or il se trouve que le Dieu de ses rêves n'était autre que *le Dieu des bonnes gens*, le Dieu de la morale facile qui du reste ne peut mettre la paix dans notre cœur qu'en y étouffant la voix de la nature. L'homme, dit Aristote, est un *animal politique*. La Société lui profite tellement à tous égards, qu'il ne peut concevoir sans elle la Béatitude. Cette présomption est absolument légitime, puisqu'elle a son germe dans le trésor des données, sa racine dans ce fonds d'idées qui constitue en nous la ressemblance divine. L'état de société n'est-il pas la vie de Dieu même ? « Ils sont trois qui rendent témoignage dans le Ciel, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint. » Quiconque ne verrait dans l'auguste Trinité que des idées modales donnerait en plein dans le Panthéisme, c'est-à-dire dans l'idéalisme creux et absolument contradictoire. Parallèlement, ne sommes-nous pas ainsi autorisés à conclure

ment et péremptoirement réfuté par le P. Baltus, jésuite, dont la juste réplique se corroborait du reste de multiples aveux d'auteurs païens et en particulier de ceux de Plutarque dans son traité sur la même matière. — Sur les thaumaturges du siècle de Proclus et des temps précédents, on peut consulter l'ouvrage de M. Alfred Maury, de l'Institut, intitulé *la Magie et l'Astrologie*, chap. in, iv, v et la *Vie d'Apollonius de Tyane*, de Philostrate, traduite par M. A. Chassang, ancien inspecteur général et maître de conférences à l'École Normale. — Voir aussi F. Ravaisson, *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, tome II, in finem, et Jamblique ou l'auteur quel qu'il soit des *Mystères égyptiens*. — Comment douter que la superstition et ses nombreuses succédanées n'aient toujours été pour l'homme de véritables passions, quand on a lu seulement la *Mystique* de Gœrres, ouvrage si plein d'érudition et de sage critique. — Quant au spiritisme, il a contre lui les sévères anathèmes de l'Eglise et les conclusions de tant de savants traités, parmi lesquels nous citerons simplement celui du P. Matignon, S. J. — Les expériences de la Salpêtrière nous paraissent aussi folles qu'inhumaines. De graves auteurs ont prouvé qu'elles ne sont pas aussi innocentes ou même vides de surnaturel diabolique qu'on veut bien le dire. Elles ont lieu du reste dans le palais de la folie où, le bal et l'orgie se trouvent bien de mise, comme au sabbat des sorcières.

que l'individualisme mène droit au subjectivisme, c'est-à-dire à la désorientation de l'esprit humain... à la folie ?

III

Singularité remarquable ! Tout système d'orgueil, qui veut exalter l'esprit, commence par le dépouiller. Cela doit être, surtout chez les panthéistes, étant donné leur goût très prononcé pour les subtilités et l'alchimie intellectuelle. D'autre part ne voyons-nous pas dans l'histoire de la philosophie que Psychologie et Théodicée vont toujours bien de conserve se modelant l'une sur l'autre, soit vanité d'anthropomorphiste, soit que l'homme ne puisse absolument s'abstraire du sentiment de sa ressemblance avec Dieu. En tout cas il serait bien curieux d'assister à ce *déshabiller*, comme des courtisans au petit coucher de leur roi. S'il n'est point de grand homme pour son valet de chambre, ces messieurs s'entendent excellemment à mettre à nu, je ne dirai pas notre intelligence dont l'intégrité est inviolable, mais leur propre sottise. Quel que soit le valet de service, (j'allais presque dire l'exécuteur des hautes-œuvres), l'opération est en partie double : dépouillement du cœur, papauvrissement de l'esprit.

On avait toujours cru que la prière, acte essentiel de la religion, était l'honneur de Dieu tout autant que l'honneur de l'homme ; que ce n'était point mendier d'aller puiser à leur source même l'honneur et la vie de l'âme ; qu'en tout cas la grâce nous sortait de notre humilité pour nous mettre en part de noblesse avec Dieu, en attendant la pleine communion du ciel. La libre-pensée, au contraire, rejette la prière comme inutile ou même absolument déshonorante. Déjà le quiétisme n'avait-il pas déclaré ne la permettre qu'aux imparfaits à titre de simple concession, de ménagement pour leur faiblesse. Il décrè-

tait en principe la suppression des pensées, désirs, demandes, préférences, même purement platoniques : le parfait Gnostique devait vivre dans l'indifférentisme absolu, indifférent à l'indifférence même : anéantissement suprême qui, selon la remarque de Bossuet, équivalait au suicide de la volonté et de la personne morale.

D'ailleurs, pourquoi le chrétien ne verrait-il que faiblesse d'âme dans la considération de ses misères, dans l'humble aveu de sa faute, la contrition de son péché ? Tout homme qui se repent sincèrement témoigne certes d'une grande énergie de caractère. C'est la marque d'une haute vertu, de pouvoir ainsi se juger et se condamner soi-même. L'impie, au contraire, n'en vient à décrier la doctrine chrétienne sur la pénitence que parce qu'il voudrait bien justifier en droit son inertie, sa lâcheté. Péché et sophisme s'appellent et s'engendrent réciproquement. Il y aurait tout un beau livre à faire sur les causes morales de l'erreur. Trop souvent, hélas ! l'esprit se fait complice du cœur. Dis moi d'abord qui tu es, s'écriait Athénagore, au second siècle de l'Église, et je te dirai le Dieu que tu adores ; tes sentiments me révéleront ta pensée.

Au surplus, comment s'en tenir à une simple capitulation de conscience qui laisse toujours après elle la honte ou le remords ? On doit vouloir que la raison elle-même rende les armes ; on tentera de l'anéantir en lui coupant absolument les vivres. Il n'y aura pas guerre ouverte. En tacticien consommé, le sophiste opère presque toujours par mouvements enveloppants, quelque chose comme ces passes magnétiques qui doivent anesthésier le patient. L'opération, en effet, est des plus *critiques*... Si le jeu de mot, vous paraît détestable, plus odieuse encore vous sera montrée la réalité. Écoutez donc ce mystique rhéteur clamer, avec solennité et une emphase toute charlatanesque, qu'il faut proscrire absolument la réflexion comme abusive ou mauvaise. Le parfait contemplatif doit,

à son dire, faire le vide dans sa mémoire ; il doit s'abstraire des fantômes de l'imagination, voire même des *espèces intelligibles*. Il est vrai que l'illuminisme est au bout des théories quiétistes, de même que le fatalisme découle de ses prémisses morales. Mais l'Église a toujours sévèrement jugé l'illuminisme comme attentatoire aux droits les plus légitimes de la raison. Dans l'ordre surnaturel, l'extase elle-même n'entraîne que fort transitoirement la suspension des puissances rationnelles.

C'est la raison elle-même qui opère, dans l'ordre naturel, sous simple prémotion de Dieu. Mais, à proprement parler, il n'y a point pour elle, ici-bas, d'*intuition* véritable. L'absolu se fait deviner plus encore qu'il ne se laisse comprendre. C'est pourquoi, malgré la piété de leurs auteurs, l'ontologisme et le traditionalisme tombent aussi tous les anathèmes de la Foi. L'Église admet sans doute l'inspiration directe et immédiate de Dieu à sa créature, mais sous la garantie d'une certitude, au moins extrinsèque, qu'elle n'offre rien, en soi, de contradictoire. La Tradition et l'Écriture proclament à l'envi que ni Dieu ni son Église n'aiment les visionnaires (1).

Visionnaire est celui qui s'imagine voir de ses yeux ce qui est, de soi, invisible. Jugerait-on plus sage, au mépris de la métaphysique, de s'en rapporter uniquement au témoignage des sens, à l'expérience, oracle suprême de la vérité. Mais la matière est, de soi, extrêmement inconsistante et mobile : abstraction faite des causes formelles, il n'y a plus pour elle d'autre raison d'être que

(1) *Væ prophetis insipientibus qui sequuntur spiritum suum et nihil vident..... Vident vana et divinant mendacium..... Vident visionem casum.* — *Erit manus mea, ait Dominus, super prophetas qui divinant mendacium et vident vana. eo quod deceperint populum meum dicentes : Pax, et non est pax, etc (Ezechiel, c.xiii).*

Qu'ont-ils vu, qu'ont-ils vu ces présomptueux esprits ? Pensent-ils avoir mieux compris les difficultés parce qu'ils y succombent ? Pour n'avoir pas voulu reconnaître la vérité de la foi, ils suivent les uns après les autres d'incompréhensibles erreurs. (BOSSUET).

le mouvement, lequel s'annoncera dès lors comme le seul facteur de l'existence, comme l'être par essence, l'unique réalité. La suite est forcée ; elle découle inévitablement des négations de la philosophie critique. C'est ainsi que le philosophe de Kœnigsberg, qui compte déjà dans sa postérité l'*égoïsme* de Fichte doit être proclamé, de par Schelling et Hegel, le grand ancêtre de l'illuminisme scientifique actuellement régnant. Le terme n'est point impropre, car la nouvelle religion a bien aussi ses prophètes.

Sans nous arrêter à *Bouche-d'Ombre*, écoutons la grande voix de Goethe expliquant à son Faust le texte sacré : « Au commencement était le Verbe.... Est-ce bien cela ? » Non, lisez l'*Intelligence*.... Pescz la première ligne et « que votre plume ne se hâte pas trop... Est-ce l'*Intelligence* qui fait et produit tout ? Il faudrait lire la *Force*... » Non, *je me sens éclairé* ; écrivez avec confiance l'*Action*. » L'action universelle, l'activité aveugle ; les choses éternelles s'agitant d'un mouvement vague dans la nuit, se démêlant, parvenant successivement à la forme, à la vie, à la pensée, selon l'infailible loi d'une nécessité qui s'impose et s'ignore elle-même ; la perpétuité de l'Être se transformant sans trêve dans la perpétuité du Temps ; voilà bien les idées chères à nos contemporains. On a fait des Genèses sans Dieu, véritables poèmes où, pour n'être plus divin, le merveilleux ne manque pas. N'est-ce pas quelque chose de merveilleux, en effet, que cette *tendance au progrès* qu'on dépose dans l'atome éternel, et qui le pousse à la vie comme par une sorte de ressort intime ; ces passages de la période atomique à la période moléculaire, de celle-ci à la période solaire, etc., etc. ?

Arrêtons-nous ! Tout cela est bien plus incompréhensible que le mystère de la création *ex nihilo*. C'est à donner le vertige aux plus fermes esprits, s'ils n'y démêlaient

bien vite une simple reproduction à peine dissimulée des théories de l'antique Gnose ou du Zend-Avesta. Il ne serait pas absolument impossible de réfuter de pareilles rêveries. Peut être nous y essayerons-nous un jour. Pour rentrer dans notre sujet, ajoutons simplement à cette heure, avec un éminent publiciste, que le système en question ne saurait agréer qu'à des esprits scientifiquement déséquilibrés.

Ainsi se résume aussi toute notre pensée. Tant il est vrai que la Foi s'impose comme vertu tout autant que comme science. Elle est l'arome qui empêche celle-ci de se corrompre, la pierre angulaire qui en soutient l'édifice et le sauve d'un entier effondrement dans le néant du scepticisme. Elle en forme tout à la fois la base et le couronnement. Le mot de Bacon sera toujours vrai : — Peu de science éloigne de la Religion, beaucoup de science y ramène.

M. COUDER.

curé-doyen d'Alzon.

Du Rôle de F.-A. de THOU

DANS LA CONJURATION DE CINQ-MARS

On se propose, dans le présent mémoire, de distinguer un point de fait d'un point de droit. L'historien n'est pas un juge, tout au plus apparaît-il comme un juré. Son œuvre est de dégager la vérité par l'étude des textes. Le moraliste vient ensuite, dont c'est le métier de qualifier le fait ainsi déterminé.

Toute interversion de rôle expose à l'erreur. Pour se restreindre à l'espèce proposée, n'est-il pas évident que la pensée de l'effrayante pénalité encourue par de Thou a dû arrêter plus d'un historien sur le point de l'affirmer coupable ? S'il se fût agi d'un embastillement de huit jours, comme pour la Rochefoucauld dans l'affaire de Chevreuse, personne n'hésiterait à ratifier la sentence des commissaires. Telle qu'elle est, cette inexorable sentence, on pourrait la justifier encore, même en droit. Nous avons d'autres éléments d'appréciation que ces magistrats, hésitants encore la veille de l'exécution (1). Avec la relation de Fontrailles, les documents du procès publiés par l'abbé d'Artigny, les mémoires de Goulas, une foule d'autres textes, on pourrait aborder le côté juridique du débat et montrer qu'il s'agissait d'appliquer à de Thou, outre l'ordonnance de 1477, le droit commun en matière de lèse-majesté. Mais il ne faut pas oublier que cette étude relève

(1) Séguier à Chavigny, 10 septembre 1642. — *Correspond. de Richelieu* (éd. Avenel, VII, 123). — Cf., le P. Griffet, III, 512 et suiv.

des méthodes historiques, et qu'il ne convient pas d'y mêler des souvenirs de juriste (1).

Le duc de Bouillon avait été reçu par le Roi à Mézières, le 6 août 1641. Il avait emporté de cette entrevue le pardon de la faute où il était tombé, en associant sa fortune à celle de M. le comte et à la criminelle entreprise qui venait de sombrer dans son triomphe. Vers le 10 ou 15 août, le duc revoyait les fortes murailles protectrices de sa place de Sedan. Le mois n'était point terminé que de Thou y arrivait à son tour (2). A peine close, l'ère des conspirations seigneuriales allait se rouvrir, alimentée comme toujours de l'or et des armes d'Espagne.

Fils léger d'une race austère, esprit curieux et inquiet, sans profondeur dans la conception, sans suite aucune dans l'action, grand voyageur, fin lettré, d'une piété intermittente et vertueuse, fort amoureux des grandes dames et, dans ce rôle inattendu chez un homme de sa race et de sa condition, un peu dupé, un peu confident, un peu empêtré de sa robe longue, un peu aimé par intérim, un peu glorieux malgré tout, au demeurant toujours sincère, dévoué, plein d'effusion, tel apparaît, dès son premier pas dans le monde, François Auguste de Thou, conseiller du Roi en son Conseil d'État, maître de la Bibliothèque de Sa Majesté. Toutes proportions gardées, ce faible et vaniteux honnête homme rappelle parfois Monsieur Jourdain, un M. Jourdain supérieur, comme bien l'on pense, sur bien des rubriques au héros de Molière, une façon de bourgeois gentilhomme autrement informé des hommes, et surtout des livres, poussé dans le plus grand

(1) On n'a pas cru devoir refaire, sous prétexte d'en éclaircir un point spécial, l'histoire entière de la conjuration de Cinq-Mars. Le lecteur qui en aurait perdu le souvenir, voudra bien la relire dans le P. Griffet ou dans M. Bazin.

(2) *Mémoires* de Fréd. Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon (par son secrétaire Lauglade), in-12, 1692, p. 92 et suiv.

monde, légitimement fier d'une très lointaine alliance avec les Bouillon. Pour trancher le parallèle et ramener à l'exactitude une comparaison qu'il serait désolant de prendre au pied de la lettre, un M. Jourdain héroïque. On ne le vit que trop éclater dans son âme, le sentiment héroïque auquel il devait rendre témoignage de son sang : cet attachement pour Cinq-Mars, qui suppose chez lui, dont il remplit l'existence et entraîna la mort, plus de générosité de cœur que de sûreté de jugement. Sans doute, il faut reconnaître, dans cette amitié passionnément servie, le mobile principal qui dictait ce voyage vers le duc de Bouillon, première et décisive démarche de de Thou, dans la conjuration nouvelle ; on ne doit pas s'y méprendre, toutefois, notre héros ne faisait point, en ce jour, son apprentissage de conspirateur.

Près de quatre années s'étaient écoulées depuis qu'il avait abandonné le Piémont où il remplissait avec plus d'intelligence que d'application la charge d'intendant de l'armée commandée par le cardinal de la Valette. Dès lors, nous le trouvons à la Cour, avec l'habit et le train de cavalier (1) toujours enfoncé au plus épais des cabales contre le cardinal-duc (2), serviteur de Monsieur,

(1) *Interrogatoire du 6 juillet* : — « A dit que... depuis qu'il quitta l'intendance de la justice qu'il avait eue auprès de M. le cardinal de la Valette en 1639, il a toujours suivi le Roy en tous les voyages qu'il a faits, sans ordre général ni particulier. »

D'Artigny, t. IV, p. 58.

(2) Cette haine de de Thou contre Richelieu est telle que Fontaines y voit le principe de sa liaison avec Cinq-Mars :

« M. de Thou était lors à la Cour qui, par l'aversion conçue contre le cardinal, lui témoignait être de ses amis au grand écuyer. » *Relation*... (Coll. Michaud, 3^e série, t. III, p. 246).

Goulas, secrétaire de Monsieur... des mieux informés et des plus opposés à la conjuration dans l'intérêt même de son maître, va plus loin encore.

« On connut par là que M. Le Grand n'était pas moins las du cardinal que de son maître... Il donna lieu ainsy à M. de Thou de lui parler contre son bienfaiteur et de le révolter jusques à le faire travailler à sa ruine. »

Même éd. Constant, t. I, p. 348).

fidèle de la Reine, amoureux de M^{me} de Guimené, au point de ne rien refuser à M. le Comte (1). Ses familiers, ceux qui partagent avec Grotius, Du Puy, quelques honnêtes érudits, la faveur recherchée de son intimité, nous les retrouvons parmi les plus décriés des intrigants, parmi ceux qu'aucun scrupule n'arrête et qui s'en vantent. Est-il besoin de citer des noms ? De Brion, Montmort, Saint-Ibar, La Châtre, d'Aubijoux, les deux Campion avec lesquels il fréquentait chez les Vendôme et compromit Beaufort, surtout Montrésor son parent, l'homme du guet-apens avorté d'Amiens et le hardi, le cynique petit homme, Louis d'Astarac, vicomte de Fontrailles.

En telle compagnie. on pense à quels projets se dépensait le temps, projets suivis dans l'ombre, brisés à l'heure opportune par l'œil toujours présent, par la main toujours inplacable de l'homme rouge. De Thou ne s'était point borné aux projets. C'est un épisode très mystérieux de sa vie que l'assistance par lui prêtée à M^{me} de Chevreuse, assistance dont nous possédons son aveu et qui fut couverte, nous apprend il, par un pardon équivalant à une abolition (1). M. Cousin renonçait à déchiffrer l'énigme (2); on ne le tentera point après lui. Mais

(1) Voyez la curieuse lettre d'Alex. de Campion à de Thou, *Mém. de H. de Campion*, avec un choix de lettres d'Alex. de Campion (édit. Moreau) 1857, p. 376; et le dernier billet — si touchant — de de Thou, à la princesse de Guimené, à la suite de Fontrailles, page 258.

(2) *Interrogatoire du 6 juillet* (d'Artigny, t. IV, p. 67) : « A dit que... pour ce qui est de l'affaire de Madame de Chevreuse, M. le Cardinal en a connaissance, qui lui fit l'honneur de lui donner..... sa parole, qu'il n'en serait jamais parlé, ce qu'il croit être aussi fort qu'une abolition. » (Cf. p. 75.)

(3) Cousin : *M^{me} de Chevreuse* (6^e édition), p. 186. — Nous savons, dans tous les cas, que M. de Thou, même après son pardon, continua à se faire l'intermédiaire entre la Reine et M^{me} de Chevreuse, réfugiée d'abord en Lorraine, puis en Angleterre. Pen-

si les conspirations de M^{me} de Chevreuse sont innombrables, elles ont toutes ce caractère commun de poursuivre le triomphe de la faction féodale par l'alliance de l'étranger. Si la part active prise par de Thou à ces menées demeure indéterminable, son existence du moins ne saurait être contestée. Et lorsque nous l'entendrons plus tard, à Pierre Encize, soutenir qu'il rejeta toujours avec indignation la seule pensée d'un commerce quelconque avec l'ennemi du Roi, ne serons-nous pas en droit de conclure que l'ami de Henri d'Effiat a trop complètement oublié le complice de Marie de Rohan ?

Cette particularité, qui semble n'avoir jamais été mise en son jour, pourrait bien fournir la solution d'un problème longtemps discuté. On s'est demandé, on se demande encore quel motif avait pu si fort animer contre de Thou l'acharnée poursuite de Richelieu. Quoi ! tant de colère contre un comparse ? Le cardinal, d'ordinaire, abandonnait à Laubardemont ce genre de coupables ; mais dans le procès actuel, il semble qu'il réclame avec plus d'apréché la tête du conseiller que celle même de M. le Grand. Il gourmande le Chancelier qui ne trouve point matière à condamnation capitale ; il rudoie M. le Prince qui n'exprima jamais que sentiments agréables à des oreilles ministérielles ; et toujours, à tous les conseils, à toutes les remontrances, son obstination oppose le même refrain : « Il faut que ce de Thou meure (1) ! »

dant toute cette période, et j'ose dire pendant toute sa vie à la cour, il apparaît comme un *important* dont la montre aurait avancé. L'égoïsme et l'incohérence dans la conduite, l'intrigue substituée à la politique, nul scrupule dans le choix des moyens, le tout rehaussé d'une grande fidélité à ses amis et d'un point d'honneur chatouilleux à l'excès, voilà les caractéristiques des partis où nous retrouvons, dès le mois d'août 1643, *tous les amis de de Thou*, où sans nul doute Cinq-Mars eût apporté son impertinence et le conseiller son dévouement brouillon.

(1) Voy. Avenel. *Revue des Quest. hist.* (Janvier 1868, pp. 166,) 167 et les textes cités par cet auteur.

Certains auteurs ont prétendu — la grossièreté de leur invention leur étant une garantie de succès — que Richelieu vengeait sur le fils l'injure adressée par le père à un Duplessis du xvi^e siècle, parfait bandit qu'un historien ne pouvait manquer de flétrir (1). Nous en savons assez désormais pour ne point recourir à l'aide suspecte d'hypothèses semblables. C'était bien un grief personnel que nourrissait contre Auguste de Thou, le persécuteur de M^{me} de Chevreuse. Une première fois il l'avait trouvé en faute ; une première fois il avait usé d'indulgence, — rare et peut-être unique effort ! — mais Richelieu ne faisait pas grâce à deux reprises, et toute offense nouvelle devait le trouver inexorable. Croit-on que M. de Thou s'y soit trompé ? « J'ay considéré, déclare-t-il dans l'intergatoire suprême, que des personnes hayes comme moi ne devaient point espérer de pardon (2). » Soyez sûrs qu'il ne se méprenait point sur les vrais motifs de cette haine.

Mais, au mois d'août 1641, elle n'avait pas encore éclaté. Le pardon juré était fidèlement observé par le ministre et les rares mentions que, jusqu'à cette époque, il fera d'Auguste de Thou dans sa correspondance, demeurent toutes civiles et parfois gracieuses (3). De Thou n'en paraît que plus coupable dans ce rôle de recruteur de factieux auquel il se consacre tout entier jusqu'au voyage de Perpignan. La direction du complot semble le regar-

(1) V. Gui Patin, *Lettres*, t. I, p. 277, (éd. de 1846). In Antonius Plessius Richelius vid., *Thuani Historia* (éd. MDCIV) ; ad ann. 1560, pp. 603, 639, 640. Adde : *Fr. Aug. Thuani epithaphium* :

Historiam quisquis vult scribere, scribere veram
Nunc verat exitium, magne Thuane, tuum.
Richeliæ stirpis proavum læsisse paterni
Crimen erat calami, quo tibi vita perit.

(2) Interr. du 12 sept. in *Journal* de Richelieu.

(3) *Corresp.* de Richelieu, t. V, p. 862, — VI, 143.

der moins. Ce désintéressement était-il simple scrupule ? On le dériverait avec tout autant de vraisemblance de la confiance absolue d'Auguste de Thou en Cinq-Mars et de la complète abnégation de sa volonté propre en celle de l'ami tant aimé. Quoi qu'il en soit, eût-il ignoré à quelles expéditions étaient destinées les troupes par lui levées, l'organisateur du recrutement ne peut rejeter toute responsabilité dans l'entreprise des soldats. Et de quels soldats il s'agissait ! Et de quelle entreprise !

Le premier que nous rencontrons sur notre route, le duc de Bouillon ne se présentait point comme le plus facile à gagner. Il n'était nullement dépourvu de sens naturel. Il sortait sain et sauf d'une entreprise singulièrement hasardeuse. La victoire de la Marfée ne devait lui causer aucune illusion. Tout le monde lui eût appris que de tels coups de fortune peuvent être frappés par un capitaine comme le comte de Soissons, mais ne sont point réservés aux mains présomptueuses d'un Cinq-Mars ou aux lâches mains d'un Gaston d'Orléans. De Thou lui montra le roi à l'agonie, le ministre déjà malade, le grand écuyer en possession d'une faveur telle que ni M^{me} de Hautefort, ni Saint-Simon, ni Barados, ni Chalais, n'en avait jamais goûté d'aussi enivrantes. Il parla au nom de Monsieur, faible répondant ; mais il parla aussi au nom de la reine. Il se présenta comme ambassadeur de la régente du lendemain ; — et nous le savons autorisé à tenir ce langage par cette princesse que la suite des événements devait trouver juste aussi courageuse et généreuse qu'un fils de France (1). A de telles sollicitations,

(1) Sur le rôle d'Anne d'Autriche dans la conjuration de Cinq-Mars, V. Cousin : *Mme de Chevreuse*, pp. 183 et suiv. — Bouillon, *Mémoires*, pp. 127-128, — Turenne, *Lettres et Mémoires* (éd. in-^{fo} I, 40) : « Vous pouvez juger combien il doit être sensible à mon frère de voir la Reine et Monsieur tout puissants et d'avoir perdu Sedan pour l'amour d'elle. » — Les mémoires du duc de Bouillon, rédigés par Langlade en un temps où tout danger était écarté, sont

le duc céda. Il promit son appui ; il promit sa place. On n'avait encore arrêté que la retraite à Sedan, et Bouillon ne doutait pas que, la mort de Louis XIII survenant à bref délai, l'homme dont les États renfermeraient l'enfant Louis XIV ne devint, par la force des choses, le successeur d'un ministre absolu dont on dénonçait le despotisme dans la seule espérance d'en hériter.

Dèsqu'il est nanti de ce précieux gage, de Thou vole vers Paris, vers Saint Germain, à la recherche de nouveaux adhérents, parmi lesquels il essaye en vain d'englober Brienne et La Rochefoucauld (1). De Paris il court à Blois, rendre compte à Monsieur, puis à Vendôme chez la duchesse, dont il gagne sans peine le fils, Beaufort. Au retour de chaque expédition, ce sont d'interminables conférences nocturnes avec Cinq-Mars, auquel le sommeil du Roi laisse seul quelque liberté, avec Montrésor et Fontailles, dans la maison mystérieuse du Marais ou dans le joyeux hôtel de la place Royale. La chronologie de ces allées et venues pourrait être établie avec une suffisante rigueur ; mais elle n'irait point sans comporter des développements auxquels se refuse le cadre de ce travail.

Aussi bien la participation active de notre héros à tous

pleinement dignes de foi. Pour révoquer en doute leur autorité, il faudrait, dit fort bien M. Cousin, leur imputer « non pas une erreur, mais un mensonge à la fois gratuit et odieux. » — Dans tous ces documents, de Thou apparaît l'homme de la Reine autant que le complice de Cinq-Mars. Singulière fortune que celle d'Anne d'Autriche toujours compromise dans toutes les conspirations contre Richelieu, toujours sauvée par des discrétions parfois héroïques (Montaigu, Laporte avant de Thou) et finissant par continuer l'œuvre de l'homme qu'elle avait tant haï, comme celui-ci avait continué la politique de son ennemi Luynes !

(1) *Mém. de Brienne* (Coll. Petitot, 2^e série), t. 36, pp. 75, 76. *Mém. de La Rochefoucauld*, id., t. 51, p. 363 : « M. de Thou n'en avait encore aucune connaissance (du traité), lorsqu'il vint me trouver, de la part de la reine, pour m'apprendre sa liaison avec M. le Grand, et qu'elle lui avait promis que je serais de ses amis. M. de Thou me fit aussi beaucoup d'avances de M. le Grand. »

les desseins, à tous les actes des conjurés autres que le traité d'Espagne, est-elle au-dessus de la controverse, établie par son propre aveu, par de surabondants témoignages. On ne recherchera point si elle suffit à justifier un procès de lèse-majesté, suivi d'une expiation capitale. Mais il est impossible de ne point remarquer, à ce sujet, que de Thou, dans ses interrogatoires des 6 juillet et 7 septembre, qualifie de criminels des faits qu'il niait alors,—il les avoua seulement le 12, après sa confrontation avec M. le Grand, — et va même jusqu'à reconnaître la valeur en l'espèce de cette fameuse ordonnance de 1477, que son cousin du Puy allait en son nom dénoncer à l'exécution de la postérité (1).

(1) Interr. du 7 septembre (d'Artigny, p. 209) : « Lui avons représenté qu'il se peut ressouvenir du serment qu'il a fait entre nos mains, lorsqu'il a été conseiller d'Etat, qui porte, entre autres clauses, qu'un conseiller d'Etat est obligé de révéler à son Roi ce qui viendra à sa connaissance contre son service, et s'il ne juge pas qu'il aurait commis un crime de n'avoir pas averti le Roi de la connaissance qu'il aurait eue du traité d'Espagne et de l'assurance que le duc de Bouillon avait donnée à Monsieur de lui donner sa place pour retraite.

« A dit qu'oui, et que, pour ce qui est du crime de lèse-majesté au premier chef, le moindre soupçon et le moindre ombrage doit obliger un homme à le déclarer. »

— Interr. du 12 septembre : « Messieurs, je vous pourrais bien nier absolument que je l'eusse su, et vous ne me pouvez pas convaincre de faux, parce que vous ne pouvez savoir que par M. de Cinq-Mars, tout seul que je l'aie su, car je n'en ai parlé ni écrit à homme du monde. Or, un accusé ne peut valablement en accuser un autre, et on ne peut condamner un homme à mort que par le témoignage de deux hommes irréprochables. Ainsi, vous voyez que ma vie, ma mort, ma condamnation et mon absolution sont dans ma bouche ; pourtant, Messieurs, j'avoue et je confesse que j'ai su la conspiration. Je l'avoue franchement par deux raisons. La première est que, pendant les trois mois de ma prison, j'ai si bien envisagé la mort et la vie, que j'ai connu clairement que de quelque vie que je puisse jamais jouir, elle ne peut être que malheureuse... C'est pourquoi je ne veux plus échapper cette occasion de mon salut. La deuxième, encore que ce crime soit méritoirement punissable de mort, néanmoins, Messieurs, vous voyez qu'il n'est ni noir, ni énorme, ni étrange. Je l'avoue : j'ai su la conspiration ; j'ai fait tout mon possible pour l'en détourner. Il m'a cru son ami unique et fi-

Reste, — et c'est le point essentiel, — à déterminer la date où lui fut révélé le criminel mystère des négociations avec le Comte-Duc. Son apologiste et le gros de ses historiens reculent ce moment jusqu'au mois d'avril 1642. Lui-même, dans cette confession où éclate avec tant de générosité son sacrifice, à l'heure où, comme il le dit « sa condamnation et son absolution sont dans sa bouche, » déclare, sous la foi du serment, que seule la fortune rencontre de Fontrailles à Carcassonne lui a livré connaissance du traité. Or, sur ce point, Fontrailles, dont le témoignage lui demeure, par ailleurs, si favorable, Fontrailles lui inflige un éclatant démenti. « Soudain que je fus seul avec M. de Thou, il me dit le voyage que je venais de faire, ce qui me surprit fort, car je croyais qu'il lui eût été celé (1). »

dèle, et je ne l'ai pas voulu trahir ; c'est pourquoi je mérite la mort et je me condamne moi-même par la loi *Quisquis*. »

— Sur l'édit de Louis XI contre la non révélation des cas de lèse-majesté et sur ses applications : *Ordonnances des rois de France* (XVIII, 315-17), le prés. de Thou : *Hist.*, l. XLIII. — Aff. de Lignebeuf (l'espèce est de 1549), et le P. Griffet, t. II, pp. 515 et suiv.

(1) *Fontrailles*, p. 244. — Cf. *La Rochefoucauld, Brienne, loc. cit.*

Les mensonges de de Thou sont, en cette affaire, innombrables. — En voici un second exemple que personne n'a encore relevé à sa charge :

La seconde fois que Cinq-Mars l'envoya vers le duc de Bouillon (ce dut être l'entrevue de Limeuil, que je reporterais au mois d'octobre), il dit à Fontrailles que :

« Si M. de Thou n'était trompé, il n'entreprendrait jamais le voyage. » p. 426.

Ce texte est un des plus décisifs pour les apologistes de de Thou ; mais il faut lire jusqu'au bout.

Fontrailles remonte à Cinq-Mars que l'on ne pouvait « commettre » ainsi « un homme de qualité et de mérite » dans une négociation « dans laquelle il courait fortune de sa vie, ou du moins de sa liberté... sous un faux entendre. »

Cinq-Mars convaincu s'ouvre à de Thou de ses vrais desseins. L'effet prévu se produit : De Thou se récrie et se refuse.

Mais, dit Fontrailles : « Je fus ensuite assez heureux pour faire en sorte que M. de Thou se résolut de faire le voyage et de porter

Par qui le secret avait-il été rompu ? Fontrailles et la majorité des auteurs ont pensé que ce fut par la Reine. Or cette princesse, dont les intérêts se confondaient pour l'instant avec ceux de Monsieur, sut le projet de traité du jour où Gaston en fut informé. Elle était donc au courant des négociations, pour le plus tard dans les premiers jours de janvier — et l'on ne peut prolonger au-delà de cette date l'ignorance de l'homme auquel elle se confiait sans réserve. Si l'on rejette cette explication il faut admettre que Cinq-Mars a, dès le début, tout révélé à son ami. Ce sont là deux hypothèses également plausibles, vraies peut-être également ; on n'en saurait former d'autres.

Combien de Thou est curieux et sympathique à étudier en cette crise suprême ! Son honneur de Français, son serment de magistrat, sa raison même et la plus vulgaire prudence se dressent indignées contre une entreprise aussi coupable qu'absurde (1). Mais Cinq-Mars est à la tête de cette entreprise ; sa fortune, sa vie en dépendent ; il n'y a plus à reculer. L'amitié, le plus noble des sentiments humains, parce qu'il est le seul qui soit fait de désintéressement, l'héroïque amitié a parlé plus haut que le devoir. Il est vrai que de Thou se relève aussitôt à ses propres yeux comme aux nôtres par cette sentence que,

une lettre à M. de Bouillon et engager sa parole qu'il laisserait librement agir sa volonté sans user de persuasion vers lui ni le dissuader. » p. 426-7.

Ainsi, quand de Thou, dans la forêt de Limenil, affirmait au duc qu'il ne savait rien de ce que lui voulait Cinq-Mars, il ne disait point la vérité.

(1) On ne peut cependant s'empêcher d'observer que les conjurés se gardaient de de Thou, surtout dans la crainte d'une indiscretion.

Goulas ; I, p. 248 : « La première chose dont on parla dans cette conférence, fut que M. de Thou ne sût rien de ce qu'on résoudrait, parce que, ayant une grande quantité d'amis, il était comme impossible qu'il ne s'en ouvrît à quelqu'un. »

déjà, dans le secret de sa conscience et de son cœur, il portait de lui-même : « Je l'avoue ; j'ai su la conspiration ; j'ai fait tout mon possible pour l'en détourner. Il m'a cru son ami unique et fidèle, et je ne l'ai pas voulu trahir ; pourquoi je mérite la mort, et je me condamne moi-même par la loi *Quisquis* (1). »

Pourquoi faut-il que de Thou ne se montre pas sincère pleinement ? Il a fait tout ce qu'il a pu pour détourner son ami du crime ; il le dit, le fait est possible ; mais la vérité entière est que, voyant Cinq-Mars courir à sa perte, il s'y est précipité de même élan, d'abord adversaire, puis confident, en dernier lieu véritable complice des menées ourdies avec l'Espagne (2).

Jusqu'au départ de Catalogne, pendant tout le cours du voyage, du mois de février au mois de juillet, l'infatigable recruteur poursuit son œuvre. Il cherche des adhérents à tous les coins de la France et de l'étranger. C'est alors qu'il se plaint à d'Haussonville du manque d'énergie de Monsieur (3). C'est alors qu'il écrit au chevalier de Jars, dont la réponse dangereuse autant qu'obscur arrivera trop tard et deviendra une des charges du procès (4).

(1) Int. du 12 septembre, *loco citato*.

(2) Mazarin à Chavigny, *Aff. étr., France*, t. 102 : « M. de Tue s'imbroglia nelle riposte et corre gran rischio di perdersi. Siamo venuti in certa cognitione che nessuno fomentavo piu la rovina di S. Em che il sudo (non intendo pero di violenza).

M. Avenel se méprend sur ce texte lorsqu'il considère ce refus de de Thou de s'associer à la violence comme un refus d'accepter l'aide des Espagnols. Il est évident que Mazarin fait allusion au projet d'assassinat mis en avant par Fontrailles et d'Aubijoux, auquel de Thou et Cinq-Mars lui-même ne voulurent jamais entendre.

(3) Int. du sieur Dozzonville, 1^{er} sept., in d'Artigny.

(4) *Lettre du che^r de Jars à M. de Thou, du 14 juin 1642, Rome*. (D'Artigny, t. IV, pp. 53-54.) «... Du surplus, il y a grand bruit en cette Cour des différentes choses qui se passent en celle où vous êtes ; et sans y vouloir entrer, c'est-à-dire dans le raisonnement particulier, je me contenterais de vous dire que les plus courtes folies sont

C'est alors enfin, le 21 février, dans le couvent des Minimes, proche de la place Royale, qu'il essaye de déterminer Alexandre de Campion à entreprendre, dans l'intérêt des conjurés, un voyage si périlleux que l'ancien domestique du comte de Soissons, homme de résolution cependant et tout rempli de rancunes contre Richelieu, s'y refuse sans hésiter (1).

Quel pouvait être ce voyage ? M. Avenel démontre à merveille contre le sentiment irréfléchi de M. Moreau que ce n'était point celui d'Espagne, puisque Fontrailles muni des pleins pouvoirs nécessaires s'était mis en route dès le 17. J'inclinerais à croire qu'il s'agissait plutôt d'une ambassade vers les autorités espagnoles des Flandres, avec lesquelles il devenait nécessaire de s'aboucher, et auprès desquelles Campion, connu de longue date, eût été *persona grata*. Quoi qu'il soit de cette hypothèse, le but du voyage projeté était,

les meillenres ; le *tardé* ne vaut rien, non seulement cela, mais très dangereux de ne venir pas à la conclusion, autrement ceux qui sont à cheval se pourraient trouver à pied et en conséquence leurs amis ruinés. *Staremo a veder* : Vous avez là Montreuil et le père Archange de Fossés qui vous diront les nouvelles de ces quartiers tout haut ; sursoyez votre jugement et attendez de le donner après que vous vous serez servi de la vive voix qui vous dira beaucoup de choses. Enfin, vous êtes sur les lieux ; ne perdez point de temps si vous voulez vous servir et vos amis ; autrement vous vous trouverez dans des labyrinthes difficiles à en sortir..... »

(1) Alexandre de Campion à de Thou. (*Lettres*, éd. Moreau, p. 380) :

« Je vous avoue que les raisons que vous m'alléguâtes, il y a dix jours, dans les Carmes déchaussés, ni celles que vous m'écrivez ne me persuadent en aucune manière... Un voyage comme celui où votre ami et vous me voulez embarquer, qui sera d'abord suspect à *** qui ne m'aime point, m'expose à sa vengeance et n'aboutit à rien. Je connais les gens, et un dessein de le ruiner (Richelieu) par le cabinet et une chimère qui le perdra (Cinq-Mars) et vous avec lui... après tant de malheurs et tant de pertes, cela doit vous faire juger que si je ne vous suis pas, c'est que j'ai mauvaise opinion de vos affaires ; mais Dieu veuille que j'y sois trompé.

A Vert, ce 3 mars 1642 »

Cf. Polémique entre MM. Avenel et Moreau, *Revue des Questions historiques*, avril 1868, pp. 601, 608.

pour employer l'expression de Campion, de ruiner le Cardinal « par le cabinet. » Il s'agissait donc d'une négociation politique ; — et M. Avenel a tort cette fois de voir dans ce cabinet celui de Louis XIII : Campion n'aurait point rejeté avec un tel effroi la proposition d'un simple voyage à la Cour.

Au camp sous Perpignan, à Narbonne en dernier lieu, le zèle de Auguste de Thou pour la conspiration ne se dément pas. Il ne quitte plus Cinq-Mars, logeant avec lui et jusque dans sa chambre. Il distribue autour de lui les tentatrices largesses du grand écuyer (1). Il est en correspondance réglée avec le duc de Bouillon, commandant l'armée d'Italie devant Casal. Le duc dépêcha vers lui, à plusieurs reprises, son lieutenant des gardes d'Haussonville, et, le 6 juin, l'arrestation de de Thou était à peine connue, que l'émissaire de Bouillon détruisait avec un empressement terrifié et significatif les papiers dont le prisonnier l'avait chargé la veille pour son maître (2). A cette date doivent s'arrêter nos recherches. Je n'ai à raconter ni cet émouvant procès ni cette tragique exécution ; — et cela me dispense d'entrer dans la réfutation des arguments proposés par M. Avenel, après Pierre du Puy, contre l'instruction de l'affaire. L'indignité des juges, fût-elle aussi bien établie qu'on l'affirme, ne saurait avoir eu aucune influence sur les faits, tous antérieurs à sa prison, d'où ressort à nos yeux, la culpabilité de François-Auguste de Thou (3). Car il faut avoir le courage

(1) Tous ces faits sont *avoués* par l'accusé lui-même.

(2) Interr. de d'Haussonville. — D'Artigny, *loc. cit.*

(3) Il est très remarquable que de Thou, une fois son sacrifice accompli, a rendu lui-même pleine justice à ses juges, même à son rapporteur, et quel rapporteur !

« Voyant venir M. de Laubardemont qui avait été le rapporteur du procès, il alla au devant de lui, l'embrassa et le remercia de son

de le proclamer contre le préjugé général : de Thou fut coupable. Et maintenant que, d'une étude attentive et impartiale, s'est dégagée cette rigoureuse conclusion, ne pourrions-nous pas dire, nous plaçant au point de vue de la beauté dramatique de l'histoire, que, dans ce conflit de sentiments où il sacrifia à l'amitié mieux que sa vie, son honneur, il n'apparaît pas moins digne de notre sympathique pitié ? Que le roman prolonge encore la légende de son innocence : combien son crime demeure plus touchant !

Louis BARAGNON.

jugement, lui disant : *Vous m'avez jugé en homme de bien.* » Relation mss. Arch. nat. M. 751.

Veut-on maintenant connaître le sentiment intime des magistrats qui semblent n'avoir porté qu'à regret une aussi rigoureuse sentence : M. de Marca dit sur cette affaire le mot décisif :

Lettre de M. de Marca à Chavigny.

Lyon, 16 sept. 42.

..... « La confession du traité sans l'avoir révélé, jointe aux preuves qui sont au procès par la liaison des complices et le temps de six semaines ou plus qu'il a demeuré près de M. le Grand, logeant dans sa maison, près de Perpignan, le conseillant en ses affaires, après avoir eu connaissance que ledit sieur le Grand avait traité avec l'Esp., et partant qu'il était criminel de lèse-majesté ; cela joint ensemble porta les juges à le condamner, suivant les lois et l'ordonnance qui sont expressément contre ceux qui ont su une conspiration contre l'Etat et ne l'ont pas révélée ; encore que leur silence ne soit point accompagné de tant d'autres circonstances qui étaient en l'affaire dudit sieur de Thou. Il est mort en vrai chrétien, en homme de courage ; cela mérite un grand discours particulier. »

A la suite de *Fontrailles*, p. 460.

DOCUMENTS

I

Lettre de M. de Thou écrite à la princess de Guyméné après la prononciation de son arrêt de mort : (1)

Madame, je ne vous ay jamais eu de l'obligation en toute ma vie qu'aujourd'huy qu'estant près de la quitter je la pers avec moins de peine parce que vous me l'avez rendue assez malheureuse. J'espère que celle de l'autre monde sera bien différente pour moy que celle cy et que j'y trouveray des félicités autant par dessus l'imagination des hommes qu'elles doivent estre dans leurs espérances ; la mienne, madame, n'est fondée que sur la bonté de Dieu et le mérite de la passion de son fils, seule capable d'effacer mes péchés, dont j'estois redevable à sa justice, et qui sont à un tel excès qu'il n'y a rien qui les surpasse que celuy de sa miséricorde. Je vous demande pardon, de tout mon cœur, madame, de toutes les choses que j'ay faictes qui vous ont pu déplaire, et fais la mesme prière à toutes les personnes que j'ay hayes à vostre occasion ; vous protestant, madame, qu'autant que la fidélité que je doitz à mon Dieu me le doit permettre, je meurs trop assurément, madame, votre très humble et très obeissant serviteur.

De THOU.

le lundi 12 septembre 1642.

II

Aff. Etr. France, 823-21.

Le duc de Liancourt à Chavigni.

27 juin 1642.

Madame,

L'amitié que vous m'avez tousiours temoigné et la bonté que ie conois en vous me font passer par dessus les reigles de la pru-

(1) Cette lettre a été imprimée à la suite de la relation de Fontrailles. — On la reproduit à cause de son accent si touchant. Tous les autres documents qui suivent sont inédits.

dence ordinaire pour vous parler en fauueur du pauvre M. de Thou. Si ie n'auois pour garent ces deux choses ie craindrois fort de me nuire sans le seruir ; mais ie scay bien que vous ne sauriez condamner la confiance que i ay en vous ny la pitié que i ay d'un ami miserable. Je ne croy pas qu'il ait peu commettre des fautes qui rendent criminels ceux qui le voudroyent assister, mais ie say bien aussy que le malheur qu'il a eu de se trouuer dans l'amitié de ceux qui ont depleu à S. E. doit bien donner à songer deuant que de se mesler de luy. Néanmoins il me semble qu'une personne aussy peu suspecte que ie suis en cette occasion peut sans crainte demander cette grâce à un ami aussy solide que vous estes. Je le fais donc avec toute l'affection possible et dans l'espérance d'obtenir de vous tous les bons offices que vous trouuerez lieu de luy rendre auprès de monseigneur le Cardinal. Ce sera une action digne de vous et une très étroite obligation que vous aura toute sa vie monsieur, vostre très humble et très obéissant seruiteur.

LIANCOURT.

III

A. E. Fr. 843. 42.

Le maréchal de la Meilleraye à Mazarin.

4 juillet 1642.

MONSIEUR,

Bien que la lettre que V. E. m'a faict l'honneur de mescrire et celle que M. de Turenne a reçu de sa part, modere bien fort ses sentiments, néanmoins il est si sensiblement touché que eela n'est point compréhensible. Il le seroit encore bien plus, s'il ne se flatoit d'une opinion qu'il a que M. de Thou léger comme il est l'aura sans doute embarqué dans quelque intrigue de mesme, nature laquelle quoy que très fascheuse pour luy et désavantageuse pour la réputaon de son frère ne luy seroit néanmoins pas tout à faict sy insupportable qu'une trahison entière telle qu'on luy impute laquelle il avoue qu'il le mestroit au désespoir. Il espère beaucoup en la bonté de Monseigneur le Cardinal lequel il supplie de la faire prestre non seulement enuers luy, mais encores enuers tous ceux de sa maison par sa consideration.

IV

Aff. étr. Fr. 843. 40.

Extrait d'une lettre de Paris du 4^{me} de juillet 1642.

Mons^r le Grand a esté poussé en son mauvais dessein par la Reyne mère, sa fille qui est en Hollande et la Reyne de France, madame de Chevreuse, Montague et aultres Papistes du party malin d'Angleterre qui ont creu ne pouvoir estre assistez que par une paix entre la France et la maison d'Austriche. Et pour y paruenir ils ont jugé que la chute de Monsieur le Cardinal y fraieroit le chemin,

Mess^r de Thou et Chauuignac sont resserrés à Tarascon où est M. le Cardinal : le premier, ayant esté examiné par M. de Chauuigni, a déclaré qu'on auoit dessigné de faire tuer ledit sieur de Chauuigni et que c'estoit lui qui auoit empesché le coup. Il est vray que sans l'aduis du mareschal de Shomberg qu'il donna à Mons^r le Cardinal, qu'il feroit bien de se retirer avec bonne escorte, Son Eminence auroit esté arrestée. Mons^r le Grand est exactement gardé dans la citadelle de Montpellier où l'on a mis doubles grilles aux fenestres. Ce soing extraordinaire faict accroire que ces Messieurs ne seront pas quittes à si bon marché qu'on s'estoit imaginé. On accuse les prisonniers d'auoir traité une paix ou trefue avec l'Espagne à l'insceu du Conseil d'Estat et promis un secours au Roy de la Grande Bretagne aussy à l'insceu dudit conseil...

V

A. E. Fr. 843. 263.

L'Évêque d'Angers à Chavigni.

22 aout 1642.

MONSIEUR,

Je suis requis de Madame la mareschalle d'Effiat d'aller à Val-lance rendre l'assistance à M. le Grand d'Euesque et de parent. Ce sont les apanages de mon onction qui apelle ceux de ma sorte bien plus à ces actions qu'à la recherche des faveurs ny des fortunes. Aussy, comme iay esté engourdy pour celles cy, je me rends très volontiers aux autres.

Néanmoins, Monsieur, je vous supplie très humblement de prendre la peine de sçavoir du Roy et me faire l'honneur de me mander si en cela je ne fere rien qui luy puisse estre désagréable et en obtenir sur ce la permission de Sa Majesté. Il n'est pas raisonnable que

ie finisse le concert de ma vie par une harmonie si mauuaise.
C'est, Monsieur,

Vostre très humble seruiteur,
CLAUDE, Eu. d'Angers.

VI

Bibl. nat. fr., 3845-54.

L'abbé de Bonneval à la princesse Marie.

MADAME ,

J'ay receu la lettre dont il a pleu à V. A. de m'honorer et consoler. J'ose prononcer ce mot, puisque celle dont on peut estre capable en de pareils accidents ne peut uenir que de la part de personnes qui uous ressemblent , c'est à dire d'extraordinaire mérite. Vous estes bien justement de ce nombre là, dans la bonté avec laquelle uous daignez compatir à mon malheur. Je supplie très humblement V. A. de croyre que j'en ay tout le ressentiment que je doibs, et que toute ma uie j'en conserueray la mémoire et le souuenir. A mon retour de Lyon, j'ay passé dans uostre gouuernement, et sans les respects que uous pouués juger , je n'auroy pas manqué d'auoir esté receuoir lhonneur de uos commandements, que je uous supplie presentement me departir comme à la personne du monde qui uous est la plus acquise et sur qui uous aués le plus de pouuoir. Je satisfais en ce dessein à mon debuoir, à mon inclination et à la uolonté du deffunct, dans la perte duquel nous auons cette satisfaction que, dans sa mort, non plus que dans sa uie, il n'a fait aucune action qui luy puisse estre reprochée par les personnes qui font une profession plus particulière d'honneur. Pour moy, je n'en feray jamais une plus uéritable que celle d'estre toute ma uie, avec tout le respect que je doibs,

Madame, de Vostre Altesse ,

Le très humble, très obéissant et très obligé seruiteur ,

J. A. de THOU.

Ce 5 oct. 1642.

Je croy que V. A. a sceu comme dans mon premier uoyage de Lyon j'eus ordre de me retirer à Bonneval et comme, par consequent, je ne pus me donner de luy escrire et satisfaire à ses commandements. C'est pourquoy je n'en fais point d'excuse à Votre Altesse.

EN BOMBE

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE EN ALGÉRIE

suite et fin

Nous repartîmes le lendemain en comblant Kaddour de bénédictions et de remerciements.

Ce brave cheick !... En voilà un qui pratique dans les règles l'hospitalité arabe !... Pour la nuit, il nous céda un compartiment de son immense tente, et toute la soirée avait été employée à festoyer autour d'une diffa improvisée dont il nous fit honneur : mouton entier roti, gazelle nageant dans une espèce de sauce faite de dattes pilées et de lait — succulente, quoique peu ragoutante à première vue et sans compter l'inévitable couscouss !.. Pas de vin, c'est vrai, mais en revanche du sirop d'alfa (1) jusqu'à plus soif. Une vraie noce, qu'il.. Il est inutile de dire que nos chevaux n'avaient pas été oubliés.

Par deux fois je commençai une histoire quelconque pour expliquer à notre hôte la présence de ces trois soldats si loin de tout camp français. Mais lui ne voulait rien savoir :

— Tu es chez toi, sidi Monras, interrompait-il. Tes amis sont chez eux. Vous êtes les maîtres, je suis votre serviteur. Le serviteur ne doit pas interroger son maître. Quand tu voudras me quitter, ce sera un chagrin pour moi et toute ma tente, mais tu es libre et partout où tu iras mes vœux t'accompagneront !

(1) Absinthe.

Le brave homme !... Et pas si bête qu'on pourrait le croire, car, si moi non plus je ne suis pas un imbécile, je parierais qu'il avait deviné qui nous étions. Et peut-être, (qui diable sait ?) nous a-t-il si bien accueillis, *parce que* nous étions des déserteurs...

....Sur cette singulière idée, Monras fit une pause. Elle me sembla longue. Comme les enfants auxquels on raconte une histoire captivante, je ne pus m'empêcher d'interrompre ses réflexions.

— Et après ? lui dis-je.

— Après?... ah oui, après... Eh bien, mon pauvre Noiret, après, c'est le revers de la médaille...

...Nous quittons donc ce bon Kaddour et, pendant deux jours, nous allons de l'avant, sans que rien ne vienne troubler notre marche. Vers le milieu de la troisième journée nous arrivons, enfin, au pied d'une chaîne de monticules assez élevés que nous avons en vue depuis la veille au soir. Ce matin là même, nous avons du être définitivement portés déserteurs, puisque nous manquions aux appels depuis six jours pleins.

D'après la carte, les montagnes que nous avons devant nous étaient une des dernières ramifications de Djebel-Amour. Nous étions donc bien près des territoires de parcours des tribus marocaines. Mais il fallait passer de l'autre côté.

Nous mettons pied à terre et, tirant nos chevaux par la bride, nous nous engageons dans une ouverture de la montagne qu'un ravin, à sec alors, avait faite en plein roc. Et nous voilà grimant, par un chemin de tous les diables ; allant un peu à l'aventure car nous ne savions pas si ce sentier d'arbicos nous mènerait là-bas, de l'autre côté. Au bout d'une heure environ, nous trouvons une éclaircie dans la montagne : espèce de vaste entonnoir au fond duquel le siroco a amoncelé des mamelons de sable. Les parois de cet entonnoir sont faits d'énormes rochers

fauves, presque rouges, se grimpant les uns sur les autres en amphithéâtre. Mais, ni dans le sable, ni dans les intervalles des rochers, aucun arbre, pas le moindre brin d'herbe pour égayer la sauvagerie de ce paysage ; pas même de ces touffes de diss, de jujubiers ou de palmiers nains, qui semblent pousser avec plus de vie sur les sols les plus arides comme s'ils prenaient racine dans le cœur même des pierres.

Tu comprends bien qu'on ne s'arrêta pas longtemps à contempler ce site, si sauvage et si grandiose qu'il fût et nous grimpons sur la paroi opposée de l'entonnoir où nous découvrons une espèce d'entaille, faite, semble-t-il, d'un gigantesque coup de sabre en travers de la montagne. Toujours tirant nos chevaux par la figure, nous entrons là-dedans. Après une bonne demi-heure de marche, par un chemin de plus en plus d'enfer, rencontre d'un énorme bloc, probablement dégringolé d'en haut et qui semble s'être carrément installé là pour barrer le passage.

Mais de l'autre côté, ah, mon ami, quelle surprise aussi agréable qu'inattendue !... Ce roc n'était qu'un rideau de théâtre, derrière lequel s'épanouissait le plus magnifique décor qu'on puisse rêver. Figure-toi un petit oasis au fond d'un vallonnet ceinturoné de montagnes... des montagnes de rochers fauves, soupoudrés de sables roux par le siroco et, dans ce cadre, des petits ruisseaux d'argent vif, courant et miroitant comme de vraies perles liquides sur un fonds de verdure,... mais de vraie verdure verte, et non de cette verdure terreuse de l'alfa et autres plantes du désert, qu'on prendrait pour du sable végétal, de la verdure d'orge et de blé en herbe ; des arbres à fruits et, planant là-dessus, les panaches cendrés des palmiers!...

Le paysage de la grotte de Calypso, quoi... ! sauf la mer, hélas, dont nous étions bien loin. Les chemins d'enfer par lesquels nous venions de passer nous avaient tout simplement menés au Paradis terrestre.

Oui, c'était bien un paradis en miniature que nous avions devant nous. Au pied même du rocher, qui fermait l'entrée du défilé, jaillissait une source d'eau claire et fraîche qui, après s'être creusé dans la pierre un petit bassin, glissait dans une rigole également faite dans le roc et, par cascades successives, finissait par aller se perdre, en bas, dans la verdure.

C'était si drôle cette joyeuse source sortant, semblait-il du cœur même du rocher que René la baptisa immédiatement.

— Bien mieux que le puits artésien d'Ouargla, dit-il, voilà une source qui mérite le nom d'Aïn-Maboula (1). Mais comme elle est petite, ce sera : Aïn-Maboulette.

— Va pour Aïn-Maboulette, approuva Desfleurs.

D'un commun accord il fut décidé qu'on camperait là. Il était, en effet, difficile de souhaiter campement meilleur : l'eau sous la main, le fourrage à deux pas, et probablement aussi, le gibier. De plus, en cas de danger, cet énorme rocher serait un incomparable abri.

Les chevaux entravés et pansés, Desfleurs se chargea, tout en gardant le camp, de préparer le foyer pour cuire la popote. René et moi, carabine en bandouillère, nos révolvers à la ceinture, nous dégringollons dans le vallon à la recherche de vivres frais pour nous et nos chevaux.

L'oasis était plus merveilleux encore de près que vu du haut de notre camp. On enfonçait jusqu'aux genoux dans une herbe épaisse et parfumée. A chaque instant, il fallait enjamber quelque clair ruisseau. Les arbres fruitiers étaient en fleurs. Les troncs des palmiers montaient droits comme de fines colonnes et se perdaient dans les larges panaches de leurs feuilles comme, dans des minuscules nuages de verdure.... C'était vraiment délicieux et cela rendait tout songeur, mais d'une songerie pleine de

(1) Fontaine folle.

charme. Comme disent les Arabes, *l'intérieur était élargi*.

Mais René ne resta pas longtemps dans cette rêverie. Il se mit bientôt à sauter comme un poulain lâché en liberté. Il chantait, il riait comme un vrai maboul et, entre autres folies, me disait :

— Dis donc, mon capitaine (quand il était à la joie, il me donnait largement du galon et m'appelait indistinctement « capitaine, commandant ou colonel ; » mais dans les moments critiques, de tristesse ou d'embêtement, je devenais sa « vieille branche » ou son « pauvre vieux. ») N'est-ce pas qu'on serait bien ici pour y jouer, le restant de son congé, le rôle d'Adam.... à condition qu'Ève fut aussi de la partie !....

J'étais parfaitement de cet avis ; mais ce beau projet n'était guère réalisable : la place devait être prise depuis longtemps... Et elle l'était comme tu vas le voir.

Depuis un bon quart d'heure nous allions dans tous les sens, à la recherche d'un indigène quelconque ; mais, rien, pas l'ombre. En désespoir de cause et comme il aurait été imprudent de s'aventurer trop loin du camp, nous nous étions tout simplement décidés à prendre ce que nous avions l'intention de demander. Nous avions déjà fait une ample provision d'orge verte, dont raffolaient nos chevaux, quand nous vîmes courir sur nous deux burnous gesticulant et braillant comme des pendus.

Nous trouvions donc enfin à qui parler ! Je m'avançai vivement vers mes deux indigènes et, à cinquante pas environ, leur criai de s'arrêter. Mais ils s'étaient contentés de se mettre au pas et approchaient toujours, malgré mes signes et mes cris, hurlant et gesticulant de plus belle. J'eus vite mon fusil en mains et fis le simulacre de les mettre en joue s'ils avançaient encore.

Je t'ai déjà dit que les Arabes comprennent toujours lorsqu'on leur parle certain langage. Ainsi tenus en respect, ils s'arrêtèrent subitement. Je leur dis donc :

— Gens de l'oasis, nous sommes des Français qui passons par chez vous. Nous avons longtemps cherché les maîtres des jardins pour leur demander de l'orge pour nos chevaux et des vivres pour nous. Nous n'avons trouvé personne et nous avons coupé de l'orge. Mais nous ne sommes pas des voleurs et nous vous paierons ce qui est juste.

Je crois que je leur parlais poliment ! Là dessus, voilà mes deux sidis qui se remettent à hurler et à faire aller leurs bras comme de moulins à vent. Je ne pus comprendre de toutes leurs paroles que les deux mots de « m'narpa » et « m'cach ! (1) » qu'ils répétaient d'ailleurs à chaque phrase.

Ces animaux là parlaient un arabe aussi sauvage qu'eux. J'ai pensé depuis que ce devait être une tribu Kabyle qui, chassée de ses montagnes par quelque razzia, était venue nicher dans ce petit paradis. S'y trouvant bien, elle ne tenait pas à être dérangée, aussi se souciait-elle fort peu des lois du Prophète sur l'hospitalité due aux étrangers.

Voyant qu'il était impossible de s'entendre, je dis à René de ficeler promptement et d'emporter notre « vert ; » puis faisant quelques pas vers nos deux Kabyles qui s'avançaient cauteieusement à petits pas, je leur criai, en mettant cette fois-ci en joue pour tout de bon :

— Chiens, fils de chiens !... Kabyles, fils de juifs et de cochons !... Allez vous en vite !...

Une fois de plus je vis avec plaisir que si je ne comprenais pas grand chose à leur baragouinage, eux, en revanche, me comprenaient fort bien,—surtout mes gestes. Ils nous tournèrent vivement le dos et s'éclipsèrent derrière les arbres.

Nous retournâmes sans tarder avec notre butin, mais je

(1) Je ne sais pas ; je ne veux pas.

n'étais pas sans crainte sur les suites de l'aventure. Il n'était pas croyable, en effet, que ces deux sauvages fussent les seuls habitants de l'oasis, et qu'arriverait-il s'ils ameutaient contre nous toute la tribu?...

Malgré ce, deux heures après, nous étions accroupis tous les trois autour de notre gamelle, achevant un délicieux rata de riz au lard, dans lequel avait mijoté tout l'arrière train d'un lièvre tué la veille. On faisait consciencieusement dix-neuf à la peau de bouc (1) pleine d'eau fraîche puisée à côté, à l'Ain-Maboulette et coupée d'un bon quart d'absinthe. Je me souviens même que René avait porté un toast :

— Messieurs, avait-il dit en se levant et donnant un soufflet sur la peau pour la gonfler, c'est peut-être en ce moment, avant le rapport du soir, que le double (2) nous porte déserteurs sur sa feuille de journées. Je bois donc à notre désertion... Je bois...

Un coup de fusil, suivi bientôt après d'une fusillade,

(1) Ceci mérite explication :

En route, les soldats d'Afrique mangent par tribu de six, huit, quelquefois dix hommes, à la même gamelle, qu'on appelle la gamelle de campement. Lorsque la tribu est assise à terre, en rond, pour le repas, autour de l'énorme plat, voici comment elle opère pour boire, si toute fois elle a la chance de posséder une ou plusieurs peaux de bouc gonflées de n'importe quel liquide, vin, absinthe ou tafia : Un des convives, le plus altéré, tout à coup se met à crier : « dix-neuf ! » Le premier qui a la riposte prête répond : « vingt. » On lui fait alors passer la peau, avant tous les autres (le chef de plat serait-il un brigadier) et il boit. Il doit boire à la régale et sans reprendre haleine. Quand il a fini, il fait passer l'ustensile à son voisin de droite, qui, après avoir bu, le fait passer à un autre, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Au cri de « dix-neuf ! » tous les mangeurs doivent immédiatement poser leur cuillère, fut-elle pleine, contre la gamelle ; et défense expresse de toucher au rata pendant que la peau de bouc fait la tournée. Celle-ci arrive enfin au dernier convive ; il boit, va remettre le liquide au frais, revient tranquillement prendre sa place et dit : « Vingt-et-un ! » Alors, mais alors seulement, tous les autres peuvent toucher à leur cuillère et taper dans le plat.

Voilà ce qu'on appelle faire « dix-neuf à la peau de bouc. » Et c'est bien ainsi, puisque les goulus ne peuvent pas avaler la portion de leurs voisins, en profitant, sournoisement, du moment où ceux-ci lèvent le nez pour boire.

(2) Maréchal des logis chef.

lui coupa la parole et nous fit sauter en l'air. Plantant là notre gamelle et, d'une même inspiration, tous les trois nous courons ensemble aux chevaux. Vivement, nous les désentravons, et nous voilà bientôt réfugiés derrière le rocher, à l'abri des balles. Elles sifflaient haut sur nos têtes, frappaient sur le roc et ricochaient autour de nous, mais ne pouvaient nous atteindre.

Les chevaux effrayés par les premiers coups de feu avaient fait tout d'abord un bruyant écart, mais ils s'étaient vite habitués à ce vacarme. Maintenant ils boulottaient tranquillement leur vert et ne daignaient même plus dresser les oreilles, ni lever le nez du sol, pour saluer le sifflement des balles.

Abrités comme nous l'étions, derrière notre rocher, on se serait cru au tir à la cible, dans le trou des marqueurs. René, qui avait toujours des idées de maboul, attachait son mouchoir au bout du canon de sa carabine et se mit à agiter en l'air ce drapeau improvisé, en disant :

— Tas de bicos maladroits !... Il faut bien leur montrer que nous sommes toujours là, sinon ils s'imagineraient qu'ils nous ont tous tués.

La fusillade dura bien une demi-heure, puis peu à peu, ces imbéciles s'étant sans doute fatigués de perdre leurs munitions à battre cet innocent rocher, les coups de fusil s'espacèrent, et enfin, après un dernier coup qui se répercuta longuement, lugubrement, dans les profondeurs du défilé, un grand et lourd silence se fit.

Prudemment, car cet arrêt pouvait cacher quelque piège, nous hasardâmes un coup d'œil sur l'oasis. Les kabyles, le fusil fumant à la main, se réunissaient par groupes. De notre observatoire, on les apercevait fort bien, hurlant, s'agitant comme des diables et lançant à notre adresse des insultes et des grands gestes menaçants.

Tout-à coup, une dizaine des plus enragés se détachent de ces groupes, se forment presque en ordre, et

les voilà qui grimpent comme des chaddis (1) à l'assaut de notre rocher. Les moukères, elles aussi, étaient sorties de leurs trous et s'étaient réunies à quelques pas, derrière leurs seigneurs et maîtres. Quand elles virent s'élanter les assaillants, elles se mirent, toutes ensemble, à les exciter de leurs perçants « you ! you ! » en agitant, au dessus de leurs têtes, leurs haïcs blancs.

Nous regardions tout cela, plus curieux qu'effrayés, comme on aurait regardé une fantasia. C'était, en effet, une véritable fantasia sans chevaux, et dans laquelle nous jouions un rôle : à genoux, derrière une aspérité du roc, notre carabine chargée à la main, les cartouches prêtes et notre revolver à la ceinture, nous attendions sans crainte. Je recommandai de ne pas s'emballer, de garder son sang-froid et de ne tirer qu'à coup sûr, presque à bout portant.

Ce qui fut fait : nos trois premiers coups renversèrent deux des assaillants, les plus avancés ; ils n'étaient qu'à soixante mètres environ de notre refuge. Les autres, entendant tirer si près d'eux et voyant tomber leurs camarades, s'arrêtèrent net, comme des gens descendus de la lune. Après trois ou quatre secondes d'hésitation, ils dégringolèrent en bondissant, comme s'ils avaient eu tout un régiment à leurs trousses.

Mais nous étions admirablement postés pour viser : on appuyait le canon de la carabine sur le rebord du rocher, afin de ne pas fatiguer les bras, et on tirait à coup sûr, surtout en visant dans le tas. Aussi, à peine eûmes-nous tiré quatre ou cinq cartouches chacun qu'il n'y avait plus personne. Personne !... je me trompe : il y avait encore quelques arabes qui se traînaient en hurlant ; — c'étaient les blessés, et cinq ou six autres allongés tout de leur long et ne bougeant plus, — c'étaient les morts.

(1) Singes.

Tous trois, pour la première fois, nous venions de décharger notre fusil sur une cible humaine. Ce n'était pas trop mal débiter !

Tirer sur un homme ! le tuer d'un coup de fusil ! tu vas croire peut-être qu'on fait des façons, qu'instinctivement on répugne à cette besogne, surtout lorsqu'on la fait pour la première fois ?... Oh ! que non, mon ami. Du moins je parle d'après ce qui nous est arrivé à tous trois..., et à notre place, tu en aurais certainement fait tout autant.

On te visait ces bicos avec autant de sang-froid et certainement avec plus de plaisir — et plus de précision — qu'on n'en eut mis à viser une cible de papier. De la répugnance !.. Ah ! bien oui !.. Il aurait fallu nous voir et nous entendre, criant nos coups : chantant victoire, lorsqu'on avait dégringolé son homme ; sacrant et « rouspetant » quand on l'avait manqué, — mais n'oubliant jamais de recharger l'arme, sitôt le coup parti.

René était le plus enragé. C'est lui qui tira le dernier coup de feu sur un indigène qui s'enfuyait à toutes jambes et allait disparaître derrière les palmiers.

— Cible mobile, dit-il, attention !...

Il prit son temps, pointant avec soin, un genou à terre et, lentement, il pressa la détente.

— Touché, cria-t-il en se levant tout droit. Regardez, regardez-le... Il est tombé sur les genoux... il secoue les bras... Le voilà couché... Regardez-le donc comme il grouille par terre ; on dirait un poisson jeté hors de l'eau... Ah l'animal ! Il se relève, il se relève tout droit... Je l'ai manqué !... Mais non, non... Oh maintenant je ne crois pas qu'il se relève. Il est tombé tout de son long comme un morceau de bois... Il ne bouge plus...

Parbleu, le pauvre diable était mort.

... La fusillade terminée, nous restâmes encore un moment à l'abri de notre rempart, le doigt sur la détente, regardant de tous côtés si les kabyles avaient entièrement

disparu. Mais René, toujours impatient, se fatigua vite et courut aux deux premiers tués, qui comme je te l'ai déjà dit, étaient tombés tout près de nous, à une cinquantaine de mètres environ. Nous le suivîmes bientôt et ce que je vis là, je ne l'oublierai pas de sitôt :

Un d'eux était couché à plat ventre, les bras en croix, le nez sur le sol. Il avait dû être tué du coup. La balle était entrée dans la poitrine par un tout petit trou à peine visible ; mais elle était sortie par le milieu du dos, emportant tout un morceau de l'épine dorsale, ce qui avait fait un trou plus gros que le poing.

Le second geignait encore en se roulant à terre. Une balle lui avait cassé la jambe au-dessus de la cuisse. Une autre l'avait pris à revers, à fleur de peau et avait coupé, du haut en bas, aussi bien qu'aurait pu le faire un couteau de boucher, toute la peau du bas ventre. De cette ouverture béante sortaient ses boyaux qu'il essayait de contenir avec les deux mains. Mais celles-ci, se crispant sans doute sous l'effet de la douleur, ne faisaient qu'agrandir la plaie et, en se roulant sur le sol, il traînait autour de lui ses entrailles fumantes, rougies de sang, horribles...

Brr !... maintenant encore quand je songe à ce cadavre sanglant et à cet homme éventré comme une bête de boucherie ça me donne froid dans le dos...

Mais, au fait, tant pis pour eux, et je ne regrette pas mes balles. Si nous avions pu mettre tous ces sauvages dans le même état, aujourd'hui je ne serais pas où je suis... ni mes deux pauvres camarades non plus...

...Nous étions donc là, autour de ce malheureux qui hurlait et se roulait à terre. René voulut lui faire boire un peu de rhum pour lui donner du « cœur au ventre », comme il dit, tout ému, et sans vouloir faire de la blague, crois le bien. Il approcha le goulot de sa peau de bouc de la bouche baveuse du kabyle et chercha à lui faire avaler quel-

ques gouttes de la liqueur. L'autre détourna la tête et lui jeta un long regard de haine et de colère — un regard d'adjudant — et voulut lui cracher à la figure. Il n'en trouva pas la force et sa main droite, laissant couler ses entrailles, vint s'appliquer, sanglante, sur la peau de bouc et l'éloigner de ses lèvres.

René nous regarda. Une larme perçait à travers ses paupières. Mais, pour cacher son attendrissement, il haussa les épaules et s'adressant au blessé lui dit :

— Toi, m'cach boire ?.. Tu fais bien. Comme ça il y en aura un peu plus pour nous.

Et il but. Nous ne pûmes nous empêcher de sourire, Desfleurs et moi, de l'accent et du geste avec lequel il lança cette gaminerie, et nous laissâmes le Kabyle finir de mourir à son aise.

Ce premier essai de philanthropie avait été trop mal reçu pour que nous nous hasardions à le renouveler avec les blessés qui geignaient encore au dessous de nous dans l'oasis...

...Nous aurions bien voulu quitter immédiatement cette charmante, mais dangereuse Aïn-Maboulette, mais nos chevaux, fatigués de la longue et rude étape de la journée avaient absolument besoin de repos, et puis, le jour tombait, il aurait été par trop imprudent de se mettre en route, la nuit, dans ce pays inconnu et ennemi. Nous décidâmes donc de passer la nuit là, en nous gardant de notre mieux, et de ne repartir qu'au lever du jour.

La nuit vint. Elle était noire, criblée d'étoiles, mais sans lune. Je pris la première faction. Nous ne devons rester qu'une heure chacun à veiller, afin d'être à l'œil encore mieux que d'habitude, s'il était possible. En outre, celui qui descendait de faction devait, avec celui qu'il venait de réveiller, faire une ronde aux environs. Je ne vis rien de suspect pendant mon heure de garde. Je réveillai René. Ensemble, revolver en main, nous fîmes notre

fouille aux rochers et aux buissons environnants : Rien. J'allai m'étendre sous la tente, rassuré. Une heure après j'entendis René réveiller Desfleurs, puis rentrer au bout de quelques instants.

— Ça va bien, colonel, dit-il en s'allongeant dans son manteau, à mon côté. Il n'y a pas un chat autour de nous. Pas de danger qu'ils « repiquent au truc » nos Kabyles ; nous les avons trop bien étrillés !.. Tu verras qu'ils nous laisseront tranquilles toute la nuit... Imbéciles, va !.. C'est moi qui ai la dernière faction... je vais tâcher de dormir en attendant... Bonsoir.

Je m'endormis aussi, mais d'un sommeil léger. La nuit se passait bien tranquillement. Je montai encore trois fois faction et réveillai René vers les quatre heures et demie, pour prendre la dernière. Nous avions encore une heure et demie de nuit environ. Tout était bien calme. Le temps était humide, sombre et froid. Les étoiles scintillaient à peine au fond d'épais nuages, comme des lumières dans le brouillard.

Après notre ronde, complètement rassuré, le cœur léger et plein d'espoir, j'allai m'étendre sur ma couverture pour profiter de ma dernière heure de repos. En me quittant René bavarda selon son habitude :

— Je te le disais bien, mon colonel : ce ne sont que des imbéciles tes bicos qu'on dit si rusés. Ils nous laissent tranquillement passer notre nuit quand il leur aurait été si facile de nous tomber tous ensemble sur le dos pendant que nous dormions... Maintenant, il n'y a pas de danger, le jour va poindre. Et puisque nous sortons si facilement de cette impasse, où nous aurions dû laisser notre peau, vingt fois, nous irons jusqu'au bout sans accroc.... Bonjour colonel. Tu as encore une heure à « roupiller, » profite-en. Ne fais pas de mauvais rêves. Imagine-toi que Beni-Cochon s'est fait casser pour ivrognerie, qu'il est maintenant « bibi de 2^e classe, » qu'il ra-

masse le crottin sous les jambes de Cabillaud, ton ancien cheval qui rue si bien, que Cabillaud lui a écrasé le nez, lui a démoli trois dents et que c'est le vétérinaire qui le soigne... pas le cheval, l'adjudant... Moi, quand je veux faire un bon rêve, je pense à quelque chose comme ça avant de me coucher, et toute la nuit, en dormant, je rigole comme un bossu. Fais-en autant. A tout à l'heure. Bonjour.

Et je l'entendis encore pendant quelques instants marcher autour de la tente, riant tout doucement de son idée et fredonnant le refrain moqueur de la sonnerie « A l'adjudant » :

Ah, godillot, godillot, godillot !
Non tu ne passeras pas officier
Cette année !...

Puis je m'endormis....

...Je désespère pouvoir bien te raconter et te faire comprendre par quel épouvantable rêve d'enfer — qui était hélas, de la réalité — nous fûmes réveillés.

D'abord, un coup de fusil qui nous fit bondir, tous droits, Desfleurs et moi, d'un même jet, notre carabine en main ; et sitôt après, un cri d'alarme poussé par René ; puis de véritables hurlements, des coups de revolver, des cris de douleur, des cris de colère et des coups de fusil ; puis quelque chose s'abattant sur notre tente, nous couchant, nous piétinant, nous écrasant sur le sol. Mais tous ces événements se précipitant les uns sur les autres, en si peu de temps, dans l'espace de moins d'une seconde, sans nous laisser seulement le temps de comprendre ce qui se passait, si bien que nous nous trouvions renversés et broyés à terre, presque à l'instant même où nous entendions le premier coup de feu.

Quand nous revinmes à nous, le jour commençait à poindre, et peu à peu nous pûmes nous rendre compte de ce qui avait dû arriver, et de l'état où nous nous trou-

vions. Nos kabyles, hélas, n'étaient pas aussi bêtes que le croyait René. Ils avaient sans doute profité de la nuit pour nous cerner, en rampant autour de nous comme de vrais serpents, mais sans trop se rapprocher, de peur de nous donner l'alarme. Ils nous avaient guettés de loin, avec leurs yeux d'hyènes pour lesquels l'obscurité n'existe pas ; puis, après avoir parfaitement reconnu notre position, notre nombre, ils avaient profité de la dernière heure de nuit pour se rapprocher patiemment à petits pas, et tomber enfin sur nous comme une trombe. René s'était défendu de son mieux : il avait déchargé son fusil, appelé au secours et tiré les six balles de son revolver. Mais, la nuit, que peut un homme seul, contre toute une meute de sauvages ? Pour Desfleurs et moi, il avait été bien plus facile encore de s'en rendre maîtres. Ils s'étaient jetés en tas sur notre tente, et pour paralyser tous nos efforts, nous avaient préalablement serrés un peu, comme on fait en maraude, où l'on étourdit à bons coups de matraque sur la tête, les moutons et les porcs ; ce qui, tout en les empêchant de donner l'alarme, permet de les fourrer plus facilement dans le sac.... Et voilà comment nous nous étions réveillés, Desfleurs et moi, aussi bien ficelés que le garde d'écurie qui voulait nous empêcher de détacher nos chevaux, le jour de notre fuite du Vieux-Camp.

Durement garottés avec de grosses cordes d'alfa, qui entraient dans la peau, nous étions tous deux assis contre le rocher. Les Kabyles grouillaient près de nous. Les uns en cercle, autour de nos chevaux, les autres regardant, soupesant nos selles, comme des acheteurs qui examinent la marchandise sur un marché. D'autres, nos fusils ou nos revolvers en main, les tournaient et les retournaient, haussant le levier, faisant jouer la culasse mobile, cherchant enfin à comprendre le mécanisme de l'arme. Il y en avait aussi quelques uns accroupis autour de quel-

que chose , allongé tout du long par terre. Ce quelque chose devait être un blessé ou un mort , cela ressemblait à un corps d'homme.

Nous, les membres brisés par la trombe humaine qui nous avait piétinés , adossés au rocher, ouvrant de grands yeux stupides, nous regardions tout cela sans comprendre. Pour ma part, je croyais rêver, et quel rêve !.. Mais en tournant un peu la tête à gauche , comme pour chasser de la pensée et de devant mes yeux ce mauvais rêve , ce que je vis tout près de moi me réveilla subitement, complètement, à la triste réalité.

René était là , jeté à terre sur le dos , le visage tourné de mon côté. Il n'était pas attaché comme nous, le malheureux ! Il ne risquait pas de s'enfuir , — il était mort. Sa veste était trouée de balles. De bleue qu'elle était auparavant , le sang l'avait rendue aussi rouge que son pantalon. Au front, on voyait un petit trou tout rond, où perlaient encore, une à une, quelques gouttes de sang. Il était littéralement noyé dans une large mare de boue sanglante, et un coin de sa moustache trempait dans ce rouge et s'était planté là. Il avait dû être tué du coup, car sa bouche était encore ouverte comme pour un cri d'alarme , et les yeux, ses grands yeux noirs aux reflets bleus, regardaient encore, tous vivants, devant lui.

En ce moment là, mon pauvre Noiret, j'aurai bien aimé certainement pouvoir d'un seul coup étrangler toute cette bande de sauvages, mais mon plus ardent désir aurait encore été d'avoir mes mains libres et ma carabine, pour me faire sauter la cervelle. Des éclairs me passaient devant les yeux, je voyais rouge, ma tête était en feu et une sueur froide me coulait sur le front. De toutes mes forces, — et Dieu sait comme on est fort à pareil moment ! — je tordais mes bras, cherchant à me détacher, ne sentant pas la douleur, et cependant, les rudes cordes d'alfa me sciaient les poignets. Je ne réussis qu'à me retourner et à me cou-

cher , face à terre , dans la mare de sang, tout près du corps de René, et de rage, je mordais la boue rouge et les pierres.

Je ne saurais t'expliquer ce qui se passait alors en moi : Je pleurais la mort d'un ami, je pleurais la liberté perdue, je pleurais aussi, il faut bien le dire , de peur , en me demandant ce qu'allaient nous faire ces sauvages pour venger la mort des leurs..... D'un autre côté, je voyais en perspective le déshonneur de la rentrée au quartier, les interrogatoires, le conseil de guerre , la condamnation inévitable et le peloton d'exécution , — car je ne me fais pas illusion, je sais fort bien ce qui m'attend... Mais le sentiment qui dominait tout cela , celui qui était mon maître et qui me poussait le plus à la rage, c'était le désespoir d'avoir raté notre coup si sottement — et de n'avoir pas su me faire tuer comme René.

J'étais donc là en cet état de folie , me roulant sur le sol comme frappé du « mal de la terre, » quand je me sentis pris au cou par deux mains qui entraient dans la peau comme des griffes, puis des coups de pied dans les reins et dans le dos me remirent assis à ma place. Je crois bien que j'em'évanouis alors, mais n'en suis pourtant pas bien sûr, tout ce qui s'est passé ce jour-là étant demeuré dans mes souvenirs comme un douloureux et incohérent cauchemar.

Te dire combien de temps je restai dans cet état serait impossible. D'ailleurs, je ne veux pas m'appesantir longuement sur ce qui suivit la mort de René. Je souffre trop d'en parler, même d'y penser.

...Les Kabyles savaient qui nous étions. Je n'en pouvaient plus douter aux quelques mots de mauvais arabe entendus près de moi. Franchement cela me désola plus que tout. J'aurai mieux aimé mourir même, de la mort épouvantable que ces sauvages réservent à leurs prisonniers, malgré les horribles viols qu'ils commettent sur

leurs cadavres... Oui, franchement : en ce moment là, j'aurais préféré cette mort à la prison du détachement. Mais, on n'avait pas le choix...

...Ils nous hissèrent chacun sur notre cheval, nous ficellèrent comme un paquet, les jambes réunies par une corde sous le ventre de la bête, les mains toujours nouées derrière le dos et nos rênes attachées au pommeau de leur selle. Deux jours après, dans ce triste équipage nous arrivions à Brezina. Là, on ne voulut pas de nous et ce n'est que le cinquième jour après notre capture, que les Kabyles nous remirent, contre la prime des déserteurs, aux autorités militaires de Géryville. Ici, en revanche, on nous reçut toutes prisons ouvertes. Le commandant d'armes était radieux. Il nous garda deux jours à la prison militaire et nous confia ensuite à quatre spahis indigènes chargés de nous escorter jusqu'à Laghouat. Quatre spahis !.. Deux pour chacun de nous !.. Comme tu vois, on nous traitait bien, et nous ne risquions guère de nous échapper.

Nous marchions à pied, menottes aux mains entre nos quatre gardiens qui avaient la carabine toujours chargée en travers de la selle. Les six jours d'étapes qui séparent Géryville de Laghouat, je les compte comme les plus mauvais de ma vie. Dieu sait pourtant si j'en ai vu de grises depuis que je suis né !.. Je marchais, sombre, tête baissée, n'osant pas adresser la parole à mon malheureux camarade, n'osant pas seulement le regarder, de peur de lire dans ses yeux le reproche de l'avoir entraîné dans cette terrible aventure.

De Géryville à El-Mecta par Slitten et Bon-Alem, il fit un temps de loup. Il neigeait et il pleuvait par rafales. La neige, la pluie et le vent nous cinglaient la figure ; cependant le froid, en nous secouant le sang, en tendant nos nerfs, nous donnait une énergie factice qui nous permit de faire ces trois étapes. Mais dans la prison du caravansérail d'El-Mecta, le froid nous tint toute la nuit réveillés

et grelottants. Desfleurs, brisé de corps et d'âme par toutes ces fatigues, me dit :

— Mon pauvre Monras, j'ai des frissons par tout le corps; je gèle et pourtant ma tête brûle... Je suis flambé!.. Jamais de la vie je ne pourrai faire les quarante kilomètres de l'étape de demain... Je crèverai en route certainement... Et puis, tant pis !.. cela vaudra mieux que de passer au conseil de guerre et se faire fusiller par douze camarades... René est bien heureux ; il ne souffre plus.

Il m'était impossible de le sortir de ces tristes pensées. Le matin vint, et il fallut se mettre en route comme à l'ordinaire. D'El-Mecta à Aïn Mad'hy, l'étape est longue, tu le sais, et les chemins bien mauvais. Desfleurs se traîna comme il put, environ la moitié de la route. Après notre départ de la grand-halte, je le vis se traîner davantage à chaque pas. Puis il s'arrêta et se laissant aller à terre il déclara ne pouvoir plus avancer.

Un des spahis de l'escorte, un première classe, qui grommelait déjà, depuis longtemps, de nous voir marcher si lentement, s'approcha de lui.

— Brigadier, dit-il, toi lever et marcher... Le commandant de Géryville l'a dit.

— Mais, tu vois bien lui dis-je en approchant, qu'il est malade qu'il ne peut se tenir debout,

— Ach'antific ! (1)... Le commandant a dit comme ça qu'il fallait vous autres marcher à pied jusqu'à Laghouat... Et moi connais que le service, barca !

Je voulais insister et faire entendre raison à cette brute de discipline. Mais, fatigué de mes observations, il me dit :

— Moi, m'cach conir toi. Toi brigadier, oui ; mais toi prisonnier ; et moi commander toi...

J'obtins cependant qu'on détachât Desfleurs et qu'on lui laissât les mains libres. Ah ! on pouvait le faire sans

(1) Cela m'est égal.

crainte, il ne risquait pas de s'échapper ! Puis, mes prières, mieux que les menaces des chaouchs, le décidèrent à se remettre sur pied. Mais le cœur n'y était plus. Il n'avait pas fait un kilomètre qu'il s'arrêta de nouveau. Cette fois-ci mes prières n'y firent rien. Il ne se remit en marche qu'en entendant le chef d'escorte furieux, lui crier :

— A la fin ! Toi marcher, brigadier ! ou bien moi casser le gueule à toi comme à un kelpé... Le commandant l'adit...

Une demi heure après cette menace, j'avais gagné environ cent-cinquante pas sur Desfleurs quand j'entendis discuter derrière moi. Je me retournai. Les deux spahis qui étaient restés auprès de lui criaient, menaçaient et gesticulaient. Puis un éclair brilla, un coup de feu se répercuta indéfiniment dans le silence immense de la plaine et je vis Desfleurs qui était assis sur une touffe d'alfa, se relever tout droit comme un automate, d'un bond, battre l'air de ses bras, puis retomber tout de son long, la tête dans le sable.

Cette canaille de spahis l'avait tué d'une balle en plein front
 , ...

... Monras s'arrêta. Il avait jeté ces derniers mots avec une sorte de hâte fiévreuse, comme un sanglot ou un cri de rage étouffée. Je cherchai quelques mots de pitié ou de consolation à lui adresser, je ne trouvais rien et me tus.

Au bout d'un moment et d'une voix forte, saccadée, rageuse, Monras m'appela.

— Noiret !... Tu es toujours au balcon ?

— Oui, mon pauvre Monras, pourquoi ?...

— Je vais te dire la conclusion de tout ça : Et d'abord, l'adjudant Beni-Cochon, qui par ses canailleries a poussé

trois français à la désertion, qui est cause de la mort de deux d'entre eux, et de sept ou huit arabes, ce triste individu continuera tranquillement son triste métier jusqu'à ce qu'ayant atteint vingt-cinq ans de service, on lui donne douze ou quinze cents francs de rente, la croix et une bonne perception. Ça fera un brave bourgeois ; il sera honoré, salué ; il aura des enfants ; il sera heureux !...

Les Kabyles qui nous ont pris, ont touché une forte prime du gouvernement et leur caïd sera probablement décoré au quatorze juillet prochain.

Quant au spahis de première classe... tu sais, celui qui a lâchement assassiné Desfleurs — un prisonnier malade ! — il passera devant un conseil de guerre, pour la forme seulement. Il sera chaudement félicité par le président et, à sa sortie, on lui placardera les galons de brigadier sur les bras et, sur la poitrine, la médaille militaire.

....Et moi, on me fusillera... *peut-être* !



...Quelques jours après, (j'étais alors sorti de prison) le sous-officier de garde, en faisant sa ronde du matin, trouva le toit défoncé à l'aide du loquet de la porte des cabinets, la cellule vide et son prisonnier envolé. Les factionnaires n'avaient rien vu, rien entendu....

Le lendemain seulement une patrouille découvrait le bourgeron et le pantalon de cheval de Monras à quelques kilomètres de la vieille Laghouat. A côté, gisait le cadavre, entièrement nu, d'un indigène. A défaut d'autres preuves, le cou tuméfié et les yeux sortant des orbites, indiquaient assez que le malheureux avait été étranglé et étranglé avec les mains, car on voyait parfaitement la signature bleue des doigts, incrustée dans la chair noirâtre.

Quant à Monras, déguisé en arabe avec la dépouille du cadavre, a-t-il réussi à gagner le Maroc ?... A-t-il, plutôt, trouvé un refuge auprès des tribus insoumises de la frontière, auprès de son ami Si-Kaddour, peut-être ?.... Est-il allé porter sa haine là-bas, jusqu'aux pays des Touaregs, nos irréconciliables ennemis ?...

Qui sait ?...

En tout cas, on ne l'a pas fusillé — car on ne l'a plus
> revu.

Joseph MICHEL.

SOUVENIR DU COMMANDANT MARMET

SONNETS A MON AMI F. MAZEL

I

Parmi les astres de l'aurore
Je n'en connais pas de plus beau,
Que celui dont l'aube décore
Un jeune et glorieux tombeau.

Dans le gazon le souci dore
Un peu de marbre, noir lambeau,
Comme une veuve qui s'éploie
Sous le trainant et lourd manteau.

Parmi tes astres, ô nuits sombre,
Celui qui le mieux perce l'ombre,
C'est ce long et profond regard.

Un peu d'avenir s'en éclaire
Et je m'incline sans colère,
Mais fatigué, triste, hagard.

II

A lui s'attendait la patrie,
Ouvrant le cœur, voulant le bras,
Généreuse à l'âme qui prie
En l'espérance des combats.

Ame puissante, âme aguerrie,
Ame aussi de tendresse, hélas !
De glorieux rêves nourrie,
Espérance à ne faiblir pas.

Oh ! la patrie, elle nous aime,
Comme un bon grain elle nous sème
Aux grandes terres d'avenir.

— Va te battre avec les sauvages,
Sous les soleils des noirs servages ;
Dans une impasse va finir.

III

Il fut à la peine, à l'honneur,
En face il regarde l'histoire.
— Il ne rit point à la victoire,
Il sème et n'est que le glaneur.

Un autre est le grand moissonneur
De cette incorruptible gloire,
Il écrit son nom sur l'ivoire
Sur le fer grossier du mineur.

L'héroïsme de la tempête
Crée une généreuse fête
Des jours présents, de l'avenir.

L'esprit joyeux de cette poudre,
De cette merveilleuse foudre,
Contemple « ce qui doit finir. »

22 novembre 1892.

CHARLES DES GUERROIS.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS

La première place appartient, cette fois, aux fêtes jubilaires qui se célèbrent à Rome pour les noces d'or d'épiscopat de S. S. Léon XIII. A l'heure où nous écrivons, la Ville Eternelle est sous le coup des vives émotions que la journée du 19 février a fait naître dans les cœurs de tous les fidèles amis de l'Église. Les premières dépêches, qui nous arrivent, nous apportent le compte-rendu de la magnifique solennité qui a eu lieu dans la basilique de Saint-Pierre, au Vatican, pour la messe du Souverain-Pontife ; nous devons en donner ici un résumé :

Léon XIII est descendu de ses appartements à la Basilique à 9 heures 12, accompagné de sa cour ecclésiastique et laïque. Le Pape a revêtu les ornements sacrés dans la chapelle de la Pitié. Il est monté sur la *Sedia gestatoria* entre les deux *flabelli* et s'est dirigé vers l'autel de la Confession, pendant que les chœurs de la chapelle Sixtine entonnaient l'*Ecce sacerdos magnus*.

Un cortège imposant comprenait les dignitaires ecclésiastiques de service, et plus de cent évêques et cardinaux. Les officiers de la garde noble, de la garde suisse et de la garde palatine, en grande tenue, les camériers d'honneur, le prince assistant au trône pontifical, et les cours ecclésiastiques et laïques entouraient la *Sedia gestatoria*.

Une nombreuse assistance de plus de 60,000 personnes, parmi lesquelles les pèlerins italiens et étrangers massés dans la nef et dans les tribunes, ont accueilli le Pape par une grande et longue ovation, qui a continué pendant le passage du cortège. Le Pape bénissait, au passage, le public agenouillé. Les tribunes du corps diplomatique, de l'ordre de Malte, de la noblesse romaine, étaient remplies d'une assistance brillante.

Arrivé au maître-autel, splendidement illuminé et orné de fleurs, le Pape est descendu de la *Sedia gestatoria*. Il a célébré une messe basse en faisant face à l'assistance. Pendant la messe, les chœurs de la chapelle Sixtine ont exécuté des morceaux de circonstance ; à 10 heures un quart, au moment de l'élévation,

les trompettes historiques d'argent se sont fait entendre de la tribune située au-dessus de l'entrée principale de la basilique.

La messe achevée, le Pape a entonné à 10 h. 45, le *Te Deum*, dont les chantres et les assistants ont chanté alternativement les versets. Le *Te Deum* terminé, le Pape a endossé la chape et a coiffé la tiare. Il est remonté ensuite sur la *Sedia gestatoria*, du haut de laquelle, devant la balustrade du maître-autel, dominant toute l'assistance agenouillée, il a donné la solennelle bénédiction papale avec l'indulgence plénière.

Le cortège est ensuite revenu à la chapelle de la Pitié au milieu d'acclamations enthousiastes. Le Pape a quitté les ornements sacrés et est rentré dans ses appartements à 11 heures et demie.

A la sortie de la basilique, la foule immense offrait un spectacle vraiment pittoresque. Une grande foule se trouvait aussi derrière le cordon des troupes. L'ordre a été parfait. »

De toutes parts ont afflué au Vatican des télégrammes et des présents envoyés par les Chefs d'État et les familles princières. L'empereur de Russie notamment a adressé à Léon XIII une longue dépêche de félicitation. Parmi les présents envoyés par les diverses nations catholiques, il nous faut signaler celui de M. Carnot, deux superbes vases de Sèvres :

Ces deux vases, mesurant une hauteur d'un mètre 10 centimètres, sont exécutés d'après le style du xv^e siècle, à la forme élancée et très élégante.

Sur le fond bleu foncé et tout uni sont dessinés, à l'orifice, le long du col et à la base des filets d'or. Il s'en détache des deux côtés des feuilles d'acanthe en métal doré, qui, au moyen d'élégantes volutes, vont se poser sur le haut du vase dont elles forment ainsi les anses.

Du milieu de l'orifice s'élance une tige de lys, également en métal doré, portant treize fleurs, celle du milieu plus élevée et les douze autres se recourbant ou plutôt s'inclinant par gradations diverses. Chaque fleur porte une bougie, et l'ensemble forme une torchère du plus bel effet.

Sur la base de chacun des vases est gravée cette inscription dédicatoire : *Carnot, Président de la République française, à Sa Sainteté Léon XIII.*

Ce cadeau va être placé dans la grande galerie de la bibliothèque vaticane, où se trouvent les cadeaux offerts par les souverains aux Papes dans le courant de ce siècle.

En outre, la France était représentée à la cérémonie du Ju-

bilé épiscopal par son ambassadeur près le Saint-Siège, délégué spécialement pour cette solennelle circonstance. Ce qui a valu à M. Carnot une boutade du député Hubbard qui n'approuvait pas cette intervention de la France républicaine et laïque dans les fêtes papales du Vatican : l'intransigeant radical a voulu, une fois encore, témoigner de sa mauvaise humeur à l'égard du cléricalisme, mais mal lui en a pris. Le ministre des affaires étrangères, qui a pris la peine de lui répondre, lui a infligé une bonne petite correction dont l'honorable anti-clérical se souviendra : la Chambre a confirmé la parole de son ministre en votant avec ensemble contre l'urgence de l'interpellation. M. Hubbard n'a eu pour lui que deux voix : pas même quatre hommes, comme pour un simple caporal !

Les fêtes jubilaires se poursuivront pendant quelques mois afin de donner aux pèlerinages nationaux toute latitude pour se succéder sans encombrement. Mais les peuples chrétiens n'attendent pas cette époque du pèlerinage pour faire monter au ciel leurs vœux les plus ardents pour le Souverain-Pontife. Nous nous sommes unis à ces prières de la piété filiale et nous aimons à espérer que Dieu, se laissant enfin fléchir, accordera à l'Église et au monde cette paix dont les esprits et les cœurs ont le plus grand besoin. C'est le souhait du Souverain-Pontife qui veille avec tant de sollicitude aux besoins de sa grande famille : fasse le Seigneur qu'il puisse voir se lever le jour où ses vœux et les nôtres seront pleinement réalisés !

Puisque nous sommes à la chronique religieuse, mentionnons à cette place la cérémonie officielle de la remise de la barette à nos deux cardinaux français par le Président de la République. Cette solennité a eu lieu le 2 février, à l'Élysée, avec le cérémonial en usage.

NN. SS. Procaccini et Tarnassi, ablégats, ont remis au Président de la République leurs lettres de créance; puis ils ont lu des discours en latin, énumérant les titres des nouveaux cardinaux à la pourpre romaine. Le Président a répondu par une courte allocution en français.

A l'issue de cette audience, le Président de la République, suivi des ministres et de ses officiers, s'est rendu à la chapelle de l'Élysée. M. Le Rebours, curé de la Madeleine et de l'Élysée a célébré la messe basse. Pendant la messe, les nouveaux cardinaux avaient revêtu les insignes pontificaux.

Après la messe, Mgr Procaccini a lu le bref pontifical par

lequel Mgr Meignan est nommé cardinal. Mgr Meignan est venu s'incliner devant M. Carnot qui lui a mis la barrette sur la tête. En même temps, l'introduit des ambassadeurs revêtait du manteau de pourpre les épaules du cardinal. Le même cérémonial a été suivi pour Mgr Thomas. Le Président s'est, à son tour, incliné devant les cardinaux.

La cérémonie terminée, M. Carnot et sa suite ont quitté la chapelle pour se rendre dans le salon où se sont réunis les personnages officiels.

M. Carnot a remis la croix d'officier de la Légion d'honneur aux ahlégats et celle de chevalier aux gardes nobles.

Le Président de la République a offert ensuite un déjeuner auquel assistaient tous les personnages présents.

La presse radicale a essayé de protester contre la présence et la participation du Président de la République à cette cérémonie, car elle voudrait supprimer tout rapport de l'Etat avec l'Eglise, mais ses cris se sont perdus dans le désert ; personne ne s'en est ému et à la prochaine occasion elle devra recommencer... mais encore sans plus de succès.

A la Chambre, la discussion sur la loi relative aux Caisses d'épargne a été des plus violentes ; c'était dans la séance du 31 janvier. Une vive campagne était menée contre les caisses d'épargne ; les déposants assiégeaient les bureaux pour retirer leur argent et l'argent filait... Mais si les réclamations avaient continué, c'était la banqueroute. Les sommes déposées aux caisses d'épargne montent à près de quatre milliards que l'Etat garantit. Le moyen pour payer en quelques jours cette dette colossale ? Il fallait à tout prix enrayer le mouvement, faire cesser la panique : le gouvernement a eu donc recours à une loi qui punit sévèrement quiconque pousse à la baisse des fonds publics. M. Tirard, qui défendait le projet de loi a fait la déclaration suivante :

« Le rôle du ministre des finances est simple et facile. Il consiste à montrer que jamais et dans aucun pays la situation des caisses d'épargne n'a été aussi fortement assurée qu'elle l'est aujourd'hui. La caisse des dépôts et consignations, où vont les fonds des caisses d'épargne, présente des garanties d'intelligence et de probité qui sont au-dessus de tout soupçon. (Très-bien!)

La loi de 1837, la véritable charte des caisses d'épargne, impose l'obligation aux caisses d'épargne privées de déposer tous leurs fonds disponibles dans la caisse des dépôts et consignations.

Puis on a consolidé diverses sommes importantes en trois pour cent amortissable. Aujourd'hui le trésor ne peut plus prendre dans les fonds disponibles des caisses d'épargne qu'une somme de cent millions. On n'a jamais pensé, d'ailleurs, qu'il ne fallut pas placer les sommes dont le montant s'élève à plus de trois milliards et demi. Il était impossible d'immobiliser cette énorme somme dans un bas de laine, comme on n'en aurait jamais vu. (Rires.) C'est un placement de rente qui n'est pas toujours facile. On a été souvent forcé d'acheter à terme, faute de pouvoir trouver à acheter au comptant.....

« Voilà la situation exacte. Pour que l'Etat perdît quelque chose, il faudrait que les valeurs en garantie perdissent plus de 555 millions. Oui, voilà cette situation qu'on vient attaquer aujourd'hui en cherchant à abuser les crédules et les naïfs. Lorsqu'on entend les paroles enflammées de certaines réunions publiques et le langage tenu par certains journaux, on se demande si ce langage est digne de vrais Français. (Applaudissements au centre et à gauche.) On se demande si ce n'est pas abuser de la liberté de la presse, si libéralement donnée par la République; on en est réduit, dans l'intérêt du sol français, à vous présenter des propositions comme celles d'aujourd'hui. »

MM. Lanjuinais, Vilfeu et Cassagnac ont vivement combattu ce projet. M. de Cassagnac, surtout, l'a attaqué avec sa véhémence et sa logique ordinaires; citons entr'autres les paroles suivantes qui résument son argumentation :

« Les armes qu'on demande contre la presse sont inutiles. Quand le ministre est venu dire qu'il y avait 3,900 millions de dépôts, ne saute-t-il pas aux yeux qu'un pareil drainage de fonds dans les caisses d'épargne est un double péril pour l'Etat et pour les déposants ? (Applaudissements à droite.) Il y a eu une telle confusion, à un moment donné, des fonds des caisses d'épargne et des différents emprunts, qu'il serait très difficile de justifier exactement l'emploi qui a été fait de l'argent des caisses d'épargne. Il faut craindre de se trouver exposé, dans une heure de crise, ou à fermer les guichets, ou à sauter avec les caisses d'épargne. (Applaudissements à droite. — Mouvement.)

« Une guerre peut éclater, et le gouvernement a le devoir de prévoir une telle éventualité. C'est un malheur public de voir un gouvernement poursuivre les traditions qu'il suit depuis plusieurs années et qui consistent à tout amasser, à appeler toutes les ressources disponibles, de telle sorte qu'il ne serait pas plus

riche le jour où une crise éclaterait, et qu'il entraînerait le pays dans la misère. (Applaudissements à droite.) Le projet de loi qu'on dépose n'est qu'un baillon qu'on veut mettre sur la bouche de ceux qui prétendent dire la vérité au pays. — Le mouvement d'adhésion est arrêté (rumeurs à gauche), et le gouvernement sent bien que l'on se retire. Son projet est fou ; les questions de crédit ne doivent pas être jetées dans un débat public, sous peine d'inquiéter davantage (applaudissements à droite), et si la République a pu créer l'instruction obligatoire, il y a une chose qu'elle ne créera pas : c'est la confiance obligatoire, surtout quand elle n'est pas gratuite. (Applaudissements et rires approbatifs à droite). La confiance ne se décrète pas, et ce ne sont pas les procureurs de la République qui peuvent la contraindre. Elle s'inspire, et ce n'est pas le cas aujourd'hui. » Malgré tout la loi a été votée : la droite s'est abstenue.

Puis la loi de finances a été reprise et la Chambre a voté successivement les budgets des Beaux-Arts, de l'Agriculture, des Colonies et d'autres. Les millions ne s'arrêtaient pas : la majorité les faisait défiler devant elle avec une rapidité vertigineuse. Le cours de ce fleuve ne se ralentissait un peu que lorsque quelque député grincheux s'avisait de s'opposer à quelque subvention cléricale, comme celle que les Beaux-Arts fait aux maîtrises des Cathédrales. Pour un morceau de pain que le budget daigne accorder à nos artistes religieux les radicaux hurlent comme si on leur arrachait un os d'entre les dents ! Mais ils n'ont rien à dire quand le budget prodigue les millions à l'Opéra ! A la bonne heure ! il n'y en a même jamais assez.

Habitué à protester contre le bon sens, ils refuseraient presque quelque argent à l'Agriculture pour ses concours régionaux ou les améliorations qu'elle peut projeter. Autrefois la France se faisait un devoir de favoriser l'Agriculture ; aujourd'hui nos bons radicaux ont bien d'autres soucis ! Cependant un crédit de 20,000 francs (!!) a été voté pour encouragement aux éleveurs de la race ovine et une augmentation de 120,000 francs a été accordée pour rétablir trois concours régionaux qui avaient été supprimés.

Enfin, signalons le crédit de 6 millions voté pour couvrir les dépenses de l'expédition du Dahomey et celui de 24 millions pour le Tonkin et l'Annam. Au Dahomey, grâce à l'intelligence, au zèle et au désintéressement du général Dodds, une faible somme suffit à payer les frais de cette glorieuse campagne.

Pour équilibrer le budget de l'administration de M. de Lanessan au Tonkin, il faut 24 gros millions ! Ce contraste est instructif : les électeurs y verront-ils clair !

Deux autres séances de la Chambre des députés méritent d'arrêter encore notre attention : celles du 8 et du 16 février.

Dans la séance du 8 février, les députés avaient à discuter l'interpellation Goussot sur la question de savoir « si après épuisement des juridictions ordinaires, aucun jugement n'ayant été rendu, il ne reste pas à donner une sanction politique aux mesures dont M. le Garde des Sceaux avait pris l'initiative à l'égard des membres du Parlement. » Ont pris part tour à tour à ce débat, MM. Goussot, Bourgeois, Cavaignac, Ribot, le socialiste Jaurès et Deschanel. Le clou de la séance a été le discours de M. Cavaignac qui a emporté de haute lutte l'assentiment de l'immense majorité. Reproduisons-en les principaux passages en les faisant suivre de l'ordre du jour qui en a été la consécration.

Les promoteurs de la campagne de Panama, dit l'honorable orateur, se sont présentés comme des gens honnêtes. La ligue « du bien public » est devenue la conspiration du silence. Je veux examiner la question politique.

Nous avons été obligés de reconnaître que les financiers internationaux avaient une trop grande influence dans la politique française. (Salve d'applaudissements). Il faut donner au pays la garantie que de pareils faits ne se reproduiront plus (Applaudissements prolongés).

La République ne saurait être rendue responsable, mais il faut changer de système....

Nous avons vu des faits de corruption mondaine ; nous avons vu des hommes plus faits pour courir après les capitaux que pour les garantir, participer à des syndicats (Applaudissements unanimes).

On nous a apporté un document disant que 104 membres de la Chambre ont été corrompus. Il n'est pas possible de se représenter devant le pays en pareille posture....

Je ne doute pas des intentions du gouvernement. Mais les résultats ne sont guère satisfaisants. (Triple salve d'applaudissements).

Il faut que la Chambre manifeste son intention. Oui, on a dit que certaines pratiques étaient nécessaires à l'existence du gouvernement. C'est là-dessus qu'il faut s'expliquer (Applaudissements unanimes).

Non ! il n'est pas nécessaire que des financiers interviennent ! (Applaudissements sur un grand nombre de bancs). Non ! il n'est pas vrai qu'il soit nécessaire que le gouvernement surveille la distribution des fonds détournés. (Applaudissements, excepté à l'extrême gauche).

C'est là-dessus qu'il faut se prononcer. Si le paysa manifesté son attachement à la République depuis 20 ans, c'est que ce gouvernement est celui de la justice. (Applaudissements à gauche). Si le pays pensait le contraire, c'en serait fait de la République !

Je dépose l'ordre du jour suivant : « La Chambre décidée à soutenir le gouvernement dans la répression de tous les faits de corruption et résolue à empêcher le retour de pratiques gouvernementales qu'elle réproouve, passe à l'ordre du jour. »

M. Ribot avait cru bien habile de se rallier à cet ordre du jour qui lui paraissait le moins désagréable ; il comptait aussi par cette adhésion amoindrir la force des déclarations de l'orateur ; il lui a bien fallu en rabattre quand la majorité, sans doute inconsciente, a voté l'affichage du discours de M. Cavaignac. Jamais plus sanglant affront pour un ministère. M. Ribot, déjoué dans son ingénieux calcul, a eu à dévorer la plus amère humiliation.

Aussi a-t-il voulu essayer de se rattrapper. Un compère complaisant s'est trouvé qui a bien voulu lui ménager une occasion de faire oublier une si douloureuse défaite. M. Leydet a interpellé le gouvernement sur l'ensemble de la politique ministérielle. La séance du 16 février a été aussi mouvementée que celle du 8 : il s'agissait de l'existence même du cabinet Ribot et l'intérêt du débat engagé était des plus vifs. De nombreux orateurs se sont fait entendre pour ou contre : entr'autres MM. Leydet, Millerand, Lafargue, Cavaignac, Ribot, Burdeau, Déroulède, Deschanel, Piou, mais parce que beaucoup ont parlé ce n'est pas une raison pour que la lumière ait été plus abondante. Le résultat a été un vote favorable au ministère ; en réalité le cabinet n'en est pas plus fortifié. M. Ribot a été d'un vague et d'un faible ! Il a parlé pour ne rien dire. M. Déroulède lui a répondu avec une abondance et une force très remarquables. L'honorable orateur boulangiste, qui manie habilement la parole, a réellement « roulé » son ministre qui était en fâcheuse posture. Nous devons dire du discours de M. Piou que l'honorable député conservateur a défini très habilement l'attitude de son groupe à l'égard des lois scolaires et militaires, lois qu'on lui opposait comme entrave à son pro-

gramme de ralliement : pour la loi militaire, il demande simplement que « ceux auxquels la loi confère en temps de guerre un mandat n^{ét} et précis y soient préparés en temps de paix » ; quant aux loix scolaires il réclame qu'on accorde aux écoles primaires pour le peuple la neutralité dont jouissent les lycées et collèges. » C'est bien le minimum des exigences d'un conservateur et certes que peuvent y trouver à redire le bon sens et cette égalité dont se réclame sans cesse le parti républicain ? Mais hélas ! M. Piou se ferait étrangement illusion s'il croyait avoir convaincu ses adversaires obstinés. Il n'est pas de pire sourd que celui qui ne veut rien entendre.

Et tout ce vacarme de la Chambre des Députés provenait toujours de la même cause, de cette éternelle affaire du Panama qui est son cauchemar. L'instruction criminelle a fait un grand pas : l'affaire s'est terminée par la condamnation de cinq des administrateurs : MM. Ferdinand de Lesseps, père, et Charles de Lesseps, fils, ont été condamnés à deux ans de prison et 3,000 francs d'amende ; MM. Fontane et Sans-Leroy à la même peine et à la même amende ; M. Eiffel à deux ans de prison et à 20.000 francs d'amende ; M. Cottu a été acquitté et mis en liberté. La presse a sévèrement apprécié ce jugement qu'elle a trouvé généralement un peu trop sévère : nous n'avons pas à nous prononcer pour ou contre cette sentence qui peut être encore modifiée par la Cour de cassation ; les condamnés se sont pourvus auprès de la cour suprême. Sont-ils les seuls coupables ?

Ce qui nous paraît plus digne de blâme, c'est la facilité avec laquelle les membres du Parlement compromis dans cette laide affaire de corruption ont été mis hors de cause. Le juge d'instruction avait déjà prononcé trois sentences de non-lieu ; la Chambre des mises en accusation a porté ce nombre à neuf et il ne reste plus des députés et anciens ministres que M. Baïhaut et trois ou quatre autres. Les Rouvier, les Grévy, etc., sont déclarés aussi indemnes que les Freycinet et les Jules Roche. Et cependant, d'après leur propre témoignage, ils avaient été mêlés plus ou moins dans tous ces tripotages.

C'est pourquoi M. Goussot avait pensé qu'il fallait engager la Chambre à poursuivre d'une autre façon cette affaire et à rechercher si les non-poursuivis devant les tribunaux, faute de culpabilité suffisante, ne pouvaient pas être susceptibles de quelque blâme au point de vue de l'honnêteté parlementaire. On a vu ce qu'en pensait M. Cavaignac et on sait ce que la Cham-

bre a décide. Mais la Chambre se déjuge si souvent ! A dix jours d'intervalle elle sembla, par son vote de confiance à M. Ribot, revenir sur sa decision du 8 février.

La Commission d'enquête elle-même paraît devoir se *ramollir*; malgré le zèle de quelques-uns de ses membres, elle en est arrivée à voter la nomination d'un rapporteur provisoire, qui est M. Brisson et à decider qu'elle ne se réunirait que sur convocation. D'aucuns croient que c'est l'enterrement de l'enquête. C'est en effet assez vraisemblable. Mais nous ne croyons pas que l'affaire s'arrête-là : il y aura telle autre révélation inattendue qui pourra mettre de nouveau le feu aux poudres et nous ne perdrons rien pour avoir attendu. Le vin est tiré, il faut le boire. Les parlementaires ont beau vouloir étouffer l'affaire : ils n'y parviendront pas ; les électeurs en savent, du reste, assez pour être édifiés et leur résolution est déjà prise.

Et Cornélius Herz?... Et Arton?... Où sont-ils ? Que deviennent-ils ? Ne sont-ils pas pourtant les principaux coupables ? Les administrateurs du Panama subissent la peine de leur faute. Mais ces deux hommes qui ont été leurs mauvais génies seront-ils toujours hors de la portée de la justice ? Voilà plus d'un mois que Cornélius se meurt près de Londres sans jamais mourir ! Voilà plus d'un mois que Arton déjoue l'habileté de nos agents de police ! On les dit tous deux dépositaires de brûlants secrets et de listes compromettantes. Serait-ce la crainte de leurs révélations qui paralyserait toutes les recherches ! Mystère ! Mystère !

Il n'a pas été plus facile à l'Académie française de trouver un successeur à M. Ernest Renan, mais ici c'était faute de trop de concurrents : l'élection a été remise à une époque ultérieure non déterminée. L'Académie a été plus heureuse pour les fauteuils de MM. Xavier Marmier et Camille Rousset : le successeur du premier est M. de Bornier ; le successeur du second, M. Thureau-Dangin.

M. le vicomte de Bornier est né à Lunel en 1825. Il est administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal et officier de la Légion d'honneur. Il remporta en 1875, à l'Académie, le grand prix de poésie pour son grand drame *la Fille de Roland*. En 1880 l'Odéon a représenté de lui un autre drame en vers : *les Noces d'Attila*.

M. Thureau-Dangin est né à Paris en 1837. Monarchiste et catholique, M. Thureau s'est attaché à l'étude de la Restauration

et du règne de Louis-Philippe. Son principal ouvrage est l'*Histoire de la Monarchie de Juillet* en plusieurs volumes.

M. Émile Zola, candidat aux trois fauteuils, a eu l'humiliation d'une triple défaite. Il paraît que l'Académie n'est pas décidée à se commettre avec ce littérateur d'estaminet et d'égoût ! Elle fait bien de se respecter.

A l'Extérieur, la situation ne s'est guère modifiée :

L'*Italie* se débat au milieu de la catastrophe financière qui la menaçait depuis si longtemps.

Comme en France, et bien plus qu'en France, on y voit députés et sénateurs poursuivis, menacés. ! L'un d'eux, Talongo, emprisonné, menace de faire chanter les autres. C'est le Cornélius Hers ou l'Arton de l'endroit ; il a une liste de noms, il appelle cela son *livre d'or* ; il menace de la faire afficher sur les murs de Rome.

Pendant ce temps, le peuple assiège les banques et les bureaux des caisses d'épargne.

En *Allemagne*, la commission chargée de l'examen de la nouvelle loi militaire a osé y apporter certaines modifications qui ne sont pas du goût de l'auguste empereur et d'autre part le centre est décidé à ne pas accorder même tout ce qu'elle accorde. Attendons encore

En Angleterre, M. Gladstone vient de présenter à la Chambre son projet du *Home-Rule*. Ça été pour l'illustre chancelier l'occasion d'une ovation enthousiaste ; le vieil orateur a retrouvé son éloquence des grands jours et son apparition à la tribune a été saluée par des hourrahs patriotiques : les députés de l'Irlande se sont dressés et ont entendu debout la lecture du projet de loi.

L'Irlande, dit avec raison le journal *La Croix*, est enfin récompensée de sa fidélité à la vraie religion ; après des siècles de souffrances, l'Angleterre se voit obligée de reconnaître ses droits ; c'est la politique des revendications pacifiques de ce grand patriote chrétien, O'Connel, mort à la peine, qui triomphe aujourd'hui.

D'après le projet de M. Gladstone, un vice-roi, nommé pour six ans, et indépendant des ministères anglais, gouvernera l'Irlande. L'île aura deux Chambres, un conseil législatif ou Sénat composé de 48 membres nommés par les 170,000 habitants les plus imposés, et une Chambre de 103 députés nommés par le suffrage universel.

De plus, l'Irlande continuera à être représentée au Parlement anglais par 84 députés au lieu de 103 qu'elle a actuellement.

Ce projet n'est pas parfait ; de plus, il n'est pas encore voté ; mais l'Angleterre sera obligée, tôt ou tard, de rendre justice à l'île-sœur, et mieux vaut pour elle tôt que tard.

Enfin on annonce que la Russie se proposerait de nous rendre la visite que nous lui avons faite en 1891 : sa flotte viendrait mouiller dans nos eaux.

Nos parlementaires aiment à se bercer de cette douce perspective ; ils pensent qu'ils ont grand besoin, avant les élections, d'un puissant dérivatif et que le bruit des fêtes nationales à l'occasion de l'escadre russe serait une excellente préparation à la lutte électorale. Qu'ils cessent de se faire illusion ; les évolutions des cuirassés ne sauraient faire oublier les manœuvres des Panamistes ! La France se souviendra !

20 Février.

NEMAUSUS.

Le Propriétaire-Gérant,
GERVAIS-BEDOT.

ÉTUDE HISTORIQUE

FLORIAN

I

L'étude des célébrités locales est d'un irrésistible attrait pour celui qui aime la contrée qui l'a vu naître et le radieux soleil qui l'éclaire. C'est pourquoi j'ai choisi, comme sujet de cette courte étude, celui qui a le mieux décrit la couleur locale et les mœurs pastorales de notre Midi, je veux parler de Florian. Ce poète aimable, dont les ouvrages respirent la plus touchante sensibilité, dont le cœur a toujours dirigé l'esprit, qui consacra ses chants à célébrer la nature champêtre, les mœurs simples de l'âge d'or et les amours des naïves bergères, n'a pas été suffisamment honoré par ses concitoyens. Rien ne le rappelle à notre souvenir, qu'un buste au Musée de Nîmes et un petit portrait en lithographie, placé en tête de l'ouvrage de M. de Montvaillant, membre de l'Académie de Nîmes.

A Sauve, son pays natal, pas encore une statue, alors que les villages voisins ont perpétué sur le marbre les traits de concitoyens beaucoup moins célèbres que celui dont nous parlons. Mais à quoi bon nous plaindre ? Nîmes n'a pas su encore élever de statues à Nicot, Fléchier, Natoire, Rabaut-Saint-Étienne, Sigalon ou Guizot, et les éminents avocats Alphonse Boyer et Crémieux n'ont même pas un buste au Palais de Justice. Bagnols n'a pas encore

honoré la mémoire de ce pauvre et spirituel Rivarol, dont les cendres reposent toujours dans le morne et froid cimetière des environs de Berlin. Les félibres parisiens seuls viennent, chaque année, à l'époque la plus resplendissante de l'année, faire un pèlerinage à Sceaux, où se trouve le buste de Florian, dans le petit jardin qui entoure l'église. L'amour et l'amitié viennent embrasser sa tombe, l'environner de lauriers et la couvrir de myrtes, et la poésie vient faire entendre ses plus doux accents à la foule de ses admirateurs.

Mon dessein est de venir ajouter ici quelques lignes inédites à celles que l'admiration a déjà consacrées à notre illustre compatriote. Tout a été dit sur Florian, la critique de ses ouvrages est complète, mais peu se sont arrêtés aux premières époques de sa vie. On a trop dédaigné, à mon avis, jusqu'à ce jour, en écrivant la vie des hommes célèbres, de remonter à leur premier âge. Il eût été facile, en les observant à cette intéressante période de l'existence, de calculer l'influence des objets extérieurs sur la tournure de leur génie et de deviner par là leur destinée. Je suis si convaincu de cette influence du premier âge de l'homme sur tout le reste de sa vie, je suis si persuadé que les productions d'un écrivain ne sont que le développement des germes d'idées que déposèrent dans son esprit les premiers objets dont furent frappés ses regards, qu'il ne me serait pas impossible, après la lecture des divers ouvrages d'un auteur, d'écrire d'imagination l'histoire à peu près réelle de sa vie.

Jean-Pierre Claris de Florian naquit en 1755, au château de Florian, dans les Basses-Cévennes, non loin de Sauve et de Logrian. Ce château, pillé et brûlé par les Camisards, a été plusieurs fois reconstruit. Aujourd'hui, c'est une somptueuse demeure qui appartient à M. Cabane, ancien conseiller général du canton de Sauve. Le château de Florian s'élève au milieu d'une contrée à la fois sau-

vage et pittoresque, dont le poète fait un saisissant tableau, en tête de la *Pastorale d'Estelle* : « Je veux célébrer ma patrie ; je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mûre vermeille, la grappe dorée croissent ensemble, sous un ciel toujours d'azur, où sur de riantes collines, semées de violettes et d'asphodèles, bondissent de nombreux troupeaux, où enfin un peuple spirituel et sensible, laborieux et enjoué, échappe aux besoins par le travail et aux vices par la gaieté. » Et quelques lignes plus bas, il nous dépeint un des buts favoris de ses promenades, les bords du Gardon, à Cardet : « Sur les bords du Gardon, au pied des hautes montagnes des Cévennes, entre la ville d'Anduze et le village de Massane, est un val-lon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors. Là, dans de longues prairies, où serpentent les eaux du fleuve, on se promène sous des berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, le genêt fleuri, la narcisse émaillent la terre ; le grenadier, l'aubépine exhalent dans l'air des parfums ; un cercle de collines parsemées d'arbres touffus, ferme de tous côtés la vallée, et des rochers, couverts de neige, bornent au loin l'horizon. »

Le château où naquit Florian avait été bâti par son grand-père, conseiller à la Chambre des Comptes de Montpellier, qui s'était ruiné à bâtir une superbe habitation dans une très petite terre, et qui laissa en mourant deux fils et des dettes, occasionnées par quelques aventures galantes et par l'amour des procès. C'est du second fils que Florian reçut le jour. Il paraît que son aïeul avait pris son petit-fils en affection, et qu'il se faisait un plaisir de le voir croître sous ses yeux. Sensible à sa tendresse, et pénétré pour lui d'amour et de respect, le jeune Florian l'accompagnait avec joie dans ses promenades champêtres et procurait au vieillard une jouissance dont il était très flatté, celle d'admirer ses plantations. Le principal but de leurs promenades était le domaine de

Coutelle, près de Durfort, qui lui appartenait ; c'étaient des excursions à Valfons, à la Rouvière, à Sabathier, à Fonsanges, au Coutas, aux ruines de Fressac et de Tornac. Son aïeul, bien qu'âgé de quatre-vingts ans, le suivait souvent dans ses pérégrinations. De là, le respect que Florian témoigna toujours à la vieillesse, et cette douce mélancolie dont ses ouvrages sont imprégnés, quoiqu'il fût naturellement gai. Un enfant qui se promène avec un vieillard lettré est singulièrement frappé de ses entretiens. Si cet aïeul est bon, généreux, s'il sait gagner, par ses bons procédés, la confiance de son petit-fils, ce dernier ne perd pas un mot de ses leçons, de ses conseils, et sa morale mélancolique et patriarcale reste empreinte dans son cœur tout le restant de sa vie.

Florian se rappela toujours, en effet, les douces promenades qu'il faisait, tout jeune encore, avec son aïeul, et voici de quelle manière il a voulu lui-même en perpétuer le souvenir : « Beaux vallons, fortunés rivages où, jeune encore, j'allais cueillir des fleurs ! Beaux arbres, que mon aïeul planta, et dont la tête touchait les nues, lorsque, courbé sur son bâton, il me les faisait admirer ! Ruisseaux limpides, qui arrosez les prairies de Florian, et que je franchissais dans mon enfance avec tant de peine et tant de plaisir, je ne vous verrai plus ! Je vieillirai tristement, éloigné du lieu de ma naissance, du lieu où reposent mes pères ; et, si je parviens à leur âge avancé, le beau soleil de mon pays ne ranimera pas ma faiblesse. Ah ! que ne puis-je au moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon où, enfant, j'ai vu bondir nos agneaux ! Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alisier où les bergères du village se rassemblent pour danser ! Je voudrais que leurs mains pieuses vinsent arroser le gazon qui couvrirait mon tombeau ; que les enfants, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets ef-

feuillés ; je voudrais enfin que les bergers de la contrée fussent attendris en y lisant cette inscription :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami.
Il vécut toujours à la ville ,
Et son cœur fut toujours ici.

Une des causes qui ont pu faire naître aussi dans le cœur de Florian cette mélancolie si douce qui fait le charme de ses écrits, est d'avoir eu, dès son enfance, à pleurer une mère tendre qu'il n'avait jamais eu le bonheur de connaître, et qui méritait bien les regrets qu'elle a excités en lui. Sa mère s'appelait de son nom de famille Gilles Salgues et était d'origine française ; mais née en Espagne. Elle était protestante, et mourut en donnant le jour à son second enfant. L'idée de n'avoir pu, dès ses premiers ans, jouir de la présence, des entretiens et caresses de celle qui lui avait donné la vie, fut toujours pour Florian une idée pénible. Elle se renouvelait sans cesse, et plus dans la suite il obtint de succès, plus il regretta de n'avoir pu du moins en faire jaillir un peu de gloire sur sa mère. Il savait que personne au monde n'y aurait été plus sensible ; en effet son père, brave et honnête homme, s'était beaucoup plus appliqué à cultiver ses terres que son esprit ; sa mère au contraire naturellement spirituelle, avait toujours aimé les jouissances que procurent les lettres. C'était d'elle que Florian croyait tenir ses talents ; il aimait son père, mais comme la plupart des fils, il avait une prédilection pour sa mère. Sur tous les renseignements qu'il put se procurer de tous ceux qui l'avaient connue, il en fit faire le portrait, pour lequel il avait une grande vénération.

Voici, à l'appui de ce que je viens de dire, un mot touchant de l'enfance de Florian. Il rencontra un jour un petit paysan qui pleurait à chaudes larmes. Il lui demanda

la cause de son chagrin : « Ma mère vient de me battre, lui répondit-il. » « Tu es bien heureux, toi, lui dit Florian, tu peux être battu par la mère ! »

Cette tendresse de Florian pour une mère qu'il n'avait pas eu la satisfaction de connaître, influa tellement sur sa destinée, qu'on peut dire sans hésiter qu'il s'est attaché toute sa vie à faire passer dans notre langue, en l'honneur de sa mère qui était née sur la terre d'Espagne, toutes les beautés répandues dans les ouvrages des auteurs espagnols. S'il a puisé dans ces auteurs le genre (même qu'il a cultivé avec tant de succès, celui de la pastorale en prose, mêlée de romances ; s'il a traduit et perfectionné la *Galathée* de Cervantès ; si le poète Yriarte lui a fourni ses plus ingénieux apologues ; s'il a fait une traduction de *Don Quichotte* et s'il se proposait, à la fin de ses jours, de faire paraître une histoire d'Espagne, c'est que dès son enfance il avait conçu pour les Espagnols une grande estime. Il lui était doux de parler une langue que sa mère avait parlée. Ainsi la prédilection qu'il eut toujours pour la littérature espagnole, cette prédilection qui fait l'éloge de son cœur, lui ouvrit, sans qu'il s'en doutât, une carrière nouvelle, et devint la base de sa réputation.

Le jeune Florian, après la mort de son aïeul, fut envoyé dans une pension de Saint-Hippolyte. Il y apprit peu de choses, mais son esprit naturel, ses saillies le firent bientôt remarquer, et les rapports avantageux que ses parents reçurent de ses heureuses dispositions les engagèrent à lui faire donner une éducation capable de les seconder. En attendant il était rentré au château, où il nous raconte, dans les *Mémoires d'un jeune Espagnol* comment il passait son temps : « Mon père, dit-il, qui me destinait au service, aimait à me voir manier un fusil, il me donnait de la poudre, du plomb ; je courais les champs tout seul, tuant fort bien les moineaux, et le soir je revenais au

château rapporter ma chasse et lire quelques livres : celui qui me plaisait le plus était la traduction de l'*Iliade* d'Homère : les exploits des héros grecs me transportaient, et lorsque j'avais tiré un oiseau un peu remarquable par son plumage ou par sa grosseur, je ne manquais pas de former un bûcher avec du bois sec au milieu de la cour, j'y déposais avec respect le corps de Patrocle ou de Sarpédon. »

Un événement heureux l'arracha à cette vie des champs. Un de ses oncles, officier de cavalerie, qui avait eu à Paris quelques succès auprès des femmes, venait d'épouser sa maîtresse. Cette femme était la propre nièce de Voltaire (1). On parla à ce dernier du jeune Florian à peine âgé de treize ans et des talents qu'il annonçait. Voltaire fut curieux de le voir. Le patriarche de Ferney fut ravi de son esprit, s'amusa singulièrement de sa gaieté, de sa gentillesse, de ses vives reparties et conçut vite pour lui beaucoup d'amitié. On en peut juger par ses lettres à Florianet ; c'était le nom que ce grand donneur de sobriquets lui avait donné.

Florian n'a pas manqué de nous raconter son premier voyage à Ferney (6 juillet 1765). Voici ce qu'il rapporte de Voltaire, qu'il appelle Lope de Vega dans ses *Mémoires* :

« Souvent, il me faisait placer auprès de lui, à sa table ; et tandis que beaucoup de personnages qui se croyaient importants, et qui venaient souper chez Lope de Vega pour soutenir cette importance, le regardaient et l'écoutaient, Lope se plaisait à causer avec un enfant. La première question qu'il me fit, fut si je savais beaucoup de choses. « Oui, Monsieur, lui dis-je, je sais l'*Iliade* et le *Blason*. » Lope se mit à rire, et me raconta la fable du

(1) L'autre nièce, sœur de cette tante, était Madame Denis, que Florian nomma en espagnol : Dona Nisa.

Marchand, du Gentilhomme, du Pâtre et du Fils de Roi ; cette fable et la manière charmante dont elle fut racontée me persuaderent que le *Blason* n'était pas la plus utile des sciences, et je résolus d'apprendre autre chose. »

On s'amusait beaucoup à Ferney. M^{lle} Clairon vint y jouer la comédie. Le jour de la fête de la célèbre comédienne, on chargea Florian, déguisé en petit berger et donnant la main à une petite bergère, de lui réciter de couplets galants. « J'étais vêtu de blanc et mon habit, mon chapeau, ma houlette étaient garnis de rubans roses. Une jeune fille vêtue de même, soutenait avec moi une grande corbeille pleine de fleurs. » Le petit Florian chanta ensuite avec sa bergère, une chanson composée par Voltaire lui-même :

Je suis à peine à mon printemps
Et j'ai déjà des sentiments...

« Ne voilà-t-il pas, dit Sainte-Beuve, dès l'entrée, toute une vie qui se dessine ? Il a commencé par entendre de la bouche de Voltaire, une fable de la Fontaine : cette leçon fructifiera. Il joue à l'*Illiade*, il la traduit en fleurs de pavots et la fait tenir dans un carré de parterre : cela promet *Numa Pompilius*. Il joue au berger blanc et rose avec sa bergère : c'est commencer déjà l'innocente pastorale d'*Estelle et de Némorin*. »

De Ferney, Florian vint à Paris où on lui donna des maîtres pour cultiver son talent naissant.

Il y passa quelques années, et durant cette époque, il fit plusieurs voyages à Hornoy, maison de campagne de sa tante située en Picardie. Destiné dès ce temps là au service militaire, il crut de son devoir d'en prendre l'esprit : tous ses jeux n'étaient que des combats. La lecture de quelques romans de chevalerie échauffa sa tête, et les prouesses chevaleresques devinrent si fort de son goût, qu'ayant lu alors, pour la première fois, le *Don Quichotte*,

il traita Michel Cervantès d'impertinent, pour avoir osé attaquer avec les armes du ridicule des héros qui étaient les objets de son admiration.

A Paris, Florian est un peu élevé à la diable ; ou s'applique à en faire un petit Monsieur. Cette éducation légère ne manqua pas de produire ses fruits. A treize ans, le voilà qui s'amourache de la cadette des nièces de Gresset, l'auteur de *Vert-Vert* ; mais cette amourette d'enfant dura ce que durent les roses, l'espace d'un matin. Son esprit sérieux prit vite le dessus, et comme sa famille n'était pas riche, il entra en 1768 chez le duc de Penthièvre, en qualité de page. On espéra qu'il pourrait par ce moyen achever son éducation et obtenir par la suite un emploi honorable.

II

Le service de page de Florian dura deux ans. Le duc de Penthièvre, dernier héritier des fils légitimés de Louis XIV, qui avait un jugement sain, ne tarda pas à le distinguer de ses camarades. Sa franchise, ses plaisanteries toujours décentes, ses propos vifs et joyeux égayaient parfois ce vertueux personnage qui, malgré ses richesses et même sa bienfaisance, était l'homme de France et de Navarre qui s'ennuyait le plus.

Ce fut pendant que le jeune Florian était page (il avait alors quinze ans) qu'il composa les premières lignes qui soient sorties de sa plume. L'occasion qui y donna lieu, et le sujet qu'il traita de préférence, contribuent également à donner une idée de son caractère qui était, comme je l'ai déjà dit, un mélange de mélancolie et de gaieté. On parlait un jour, chez le prince, de sermons, et l'on en parlait gravement ; tout à coup Florian vient se mêler à la conversation, soutient qu'un sermon n'est pas une chose difficile à faire, et prétend qu'il serait capable d'en faire un, si cela était nécessaire.

Le prince le prit au mot et paria cinquante louis qu'il n'en viendrait pas à bout. Le curé de Saint-Eustache, présent, devait être le juge du pari. Florian va soudain se mettre à l'ouvrage et apporte, au bout de quelques jours, le fruit de son travail. Quel fut l'étonnement du prince et du curé, en entendant le jeune homme réciter un sermon *sur la mort*, qui aurait pu au besoin soutenir le grand jour de l'impression ! Le premier convint qu'il avait perdu son pari, ajouta qu'il avait beaucoup de plaisir à perdre et paya sur le champ le prix convenu. Le second s'empara du sermon et le fit prêcher dans sa paroisse. J'ai cru qu'on me saurait gré de citer deux passages de ce coup d'essai de Florian. Je les ai littéralement copiés l'an dernier sur un exemplaire manuscrit de ce sermon, déposé à la Bibliothèque nationale. Voici comment s'exprimait ce prédicateur de quinze ans :

« La mort est partout ; elle est dans les titres que l'ambitieux cherche à obtenir ; elle est dans les richesses que l'avare entasse ; elle est dans les plaisirs que le voluptueux croit goûter. La mort est la base et la fin de tout. Suivez-moi dans le monde : contemplez avec moi tout ce que le monde adore et voyez partout la mort. Le grand de la terre qui, fier de sa haute naissance, de ses dignités, se croit pétri d'un limon plus noble que le mien ; ce grand à qui nous payons le prix de ce qu'ont fait ses aïeux, et qui ose regarder nos hommages comme un tribut qu'il nous impose le jour de sa naissance ; ce grand doit tout à la mort ; il est son ouvrage, il tient d'elle seule tout ce qui fait sa fausse gloire. Qu'il ose produire les titres qui l'élèvent au-dessus de ses égaux ! Chacun de ces titres est un bienfait de la mort. Sa noblesse ? Elle est appuyée sur un monceau de cadavres : plus le monceau grossit, plus elle devient illustre : un tas de poussière est le trône de cette noblesse dont il est si fier, et bientôt lui-même va devenir un degré de ce trône funéraire. Ses

dignités ? A qui les doit-il ? A la mort, qui a enlevé ceux qui les avaient méritées. La mort a moissonné l'homme : le titre est resté, et cet ambitieux le tient de la mort. »

Et plus loin :

« Cet avare qui a passé sa vie à diminuer ses besoins, qui a oublié que Dieu ne l'avait fait riche que pour soulager le pauvre, cet avare est enfin parvenu à étouffer la nature. L'affreuse habitude de repousser loin de lui les malheureux l'a rendu sourd à leurs plaintes. Il n'entend pas les cris de cet infortuné qui lui demande du pain pour vivre encore une journée ; il ne voit pas ces enfants affamés qui s'arrachent le peu d'aliments arrosés de la sueur de leur père ; il repousse cette jeune fille qui, poursuivie par la misère et par le crime, vient lui demander un secours qui soutiendra son innocence. Rien ne l'émeut, rien ne le touche ; son cœur féroce n'est plus capable d'être attendri. Il porte à son trésor l'argent qu'on voulait lui arracher, et l'y dépose en s'applaudissant de sa barbarie : il n'éprouve pas même un remords. L'humanité souffrante ne crie pas pour lui, mais la mort seule n'a pas perdu ses droits ; elle va l'attendre jusque dans le lieu secret où il cache ses richesses. Le barbare est ému en comptant son or : la seule idée qu'il faudra le laisser un jour malgré lui à d'avidés héritiers vient empoisonner le plaisir qu'il a de l'entasser. Il regarde en soupirant le vil métal qui fait le destin de sa vie. Pour la première fois quelques larmes roulent dans ses yeux. La mort seule pouvait faire ce miracle, la mort seule pouvait se faire entendre à lui ; elle s'est placée au milieu de ses trésors et lui a crié de là : « Souviens-toi que tu es poussière ! »

Lorsque Florian eut rempli les fonctions de page pendant le temps prescrit (on cessait de pouvoir les remplir à un certain âge), il fut longtemps incertain sur le choix d'un état, et ses parents partageaient à cet égard son

incertitude. Les uns lui conseillaient de solliciter une place de gentilhomme auprès du prince, prétendant que cette place offrait un sort tranquille et sûr. Les autres, et son père était de ce nombre, désiraient qu'il embrassât la carrière des armes. Comme il n'avait pas perdu lui-même ses idées chevaleresques, il penchait fort pour ce parti. L'éclat de la carrière des armes lui paraissait bien plus séduisant que tous les avantages du poste sédentaire qu'on voulait lui faire occuper, et il disait assez plaisamment, au sujet de cette place de gentilhomme qu'on avait sollicitée pour lui et qui lui était offerte : « Il y a trop longtemps que je suis laquais pour devenir valet de chambre. »

Il choisit donc le service ; et il entra dans le corps qu'on appelait, dans ce temps-là, le corps royal d'artillerie. Il alla à Bapaume, où en était l'école. Il s'appliqua aux mathématiques et y réussit parce qu'il avait une grande aptitude à tout, mais la science du calcul n'était pas du tout analogue à la trempe de son esprit. Il ne tarda pas à sentir qu'elle n'avait pas assez d'attrait pour lui.

Né avec une imagination vive et brillante, Florian avait besoin de la nourrir et de lui donner quelque essor. Les mathématiques n'étaient propres qu'à la refroidir, aussi les oublia-t-il presque aussi vite qu'il les avait apprises.

L'École de Bapaume, où se trouvait alors Florian, était composée de jeunes gens qui, presque tous, avaient de l'esprit, mais chez qui la raison était beaucoup plus rare. On peut s'imaginer quelle devait être la vie de ces adolescents, qui emportés par la fougue de l'âge, se livraient souvent à toutes les extravagances de leurs fantaisies. Rien ne pouvait les contenir ; une querelle devenait le germe d'une autre, et ces querelles journalières étaient toujours suivies de combat. Florian mit souvent l'épée à la main, et fut blessé plusieurs fois. Enfin, l'indiscipline de ces élèves fut si grande, qu'on fut obligé de

supprimer cet établissement et de le reconstituer plus tard à Brienne. Qui aurait jamais cru que ce fût d'une pareille école que serait sorti le chantre sensible des amours d'Estelle et de Galathée?

A peu près vers cette époque, Florian obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de Penthievre, qui était en garnison à Maubeuge. Arrivé dans cette ville, il devint tellement épris d'une chanoinesse, aussi aimable que vertueuse, qu'il voulut absolument l'épouser. Ses parents et ses amis eurent bien de la peine à le détourner d'un projet qui ne convenait ni à sa fortune, ni à son âge ; mais le souvenir de la chanoinesse contribua du moins à détruire en lui la dureté de caractère et la férocité de mœurs, qui avaient déteint sur son cœur au sortir de l'École de Bapaume.

Sa famille, dont il n'avait rien à attendre, parce qu'elle était à moitié ruinée, résolut alors de l'attacher à la personne du prince de Penthievre, son protecteur, en lui procurant presque malgré lui, cette place de gentilhomme qu'il avait d'abord refusée. Mais, Florian voulait servir, et le prince ne voulait point auprès de lui de gens attachés au service. Jaloux cependant de fixer les irrésolutions d'un jeune homme dont il aimait la société, il se prêta de lui-même à aplanir les difficultés qui auraient pu contrarier les goûts de Florian. Il fut convenu que ce dernier aurait une réforme ; que, sans qu'il fût obligé de rejoindre, son service compterait toujours, ce qui lui laisserait l'entière liberté de rester à son nouveau poste. Il se fixa donc à Paris et cette vie sédentaire qu'il avait tant redoutée ne contribua pas peu à le lancer dans la carrière des lettres.

Ce fut alors, en effet, (à vingt ans) que pour tromper l'ennui qui le saisissait quelquefois, il essaya d'écrire.

III

L'œuvre littéraire de Florian est considérable. C'est par l'étude de la littérature espagnole qu'il commença. Le goût qu'il avait toujours eu pour cette langue qui se rapproche fort du languedocien le réveilla ; il se mit à l'apprendre et forma, dès lors, le projet de traduire en français quelque ouvrage espagnol qui pût plaire à notre nation. Après avoir hésité entre quelques auteurs, il choisit Cervantès et trouvant sa *Galathée* intéressante, malgré toutes ses imperfections, il résolut d'en tirer parti. Les changements heureux qu'il fit à ce poème, les scènes entières qu'il y ajouta, comme le troc des houlettes, morceau charmant du premier livre ; la fête champêtre et l'histoire des tourterelles dans le second ; les adieux au chien d'Elicio, dans le troisième ; le dernier chant tout entier qu'il imagina pour finir le poème que Cervantès n'avait point achevé ; les stances naïves et délicates qu'il répandit sur tout l'ouvrage, et qu'il eut l'art d'amener toujours d'une manière heureuse, tout concourut au succès de *Galathée* et décida Florian à se livrer à ce genre de composition, c'est-à-dire à rajeunir le roman pastoral, tombé depuis longtemps dans un discrédit absolu.

Il publia *Estelle*, et obtint un succès nouveau, dont il eut seul toute la gloire. *Estelle*, en effet, est entièrement de son invention, et platt autant que *Galathée* ; il en est même qui la préférèrent à celle-ci ; d'autres, au contraire, se souvenant qu'ils ont connu *Galathée* la première, conservent pour elle une tendre inclination et ne mettent pas sa rivale au-dessus d'elle, mais le plus grand nombre regardent *Estelle* et *Galathée* comme deux œuvres également aimables, et entre lesquelles il est difficile de faire un choix.

On ne peut cependant se le dissimuler, Florian a travaillé *Estelle* avec plus de soin que son premier poème ; il en a mieux conçu l'ensemble, il en a disposé toutes les parties avec plus d'art ; les stances pastorales et les romances y font encore un meilleur effet ; il n'est aucune de ces romances qui n'ait été mise en musique, et qui n'ait eu la plus grande vogue. Les héros d'*Estelle* sont placés dans des paysages vrais, au milieu de cette admirable nature des bords du Gardon ; et s'ils sont tout enrubannés à la mode de Watteau et de Boucher, ils sont du moins tout embaumés de l'odeur sauvage des bruyères, des genêts d'Espagne et du romarin, qui poussent aux pieds des collines et aux bords des eaux paisibles du Gardon d'Anduze. On a reproché à Florian d'être plus mignard que naïf avec ses moutons frisés et parés, paisant dans des prairies toujours fleuries ; on fait malgré soi la réflexion que ces moutons ont une autre destination dans le monde que de poser comme cortège obligé du berger Némorin et de la bergère Estelle, ce qui faisait dire au duc de Nivernais, qui s'impatientait de les voir si blancs et si bien peignés : « Il n'y a peut-être pas un de ces gueux-là qui soit tendre, » faisant mentir ainsi la réputation des moutons de Ganges et de Sauve, qu'on envoyait régulièrement à Versailles pour alimenter la table de Louis XV. Mais comment tenir rigueur à ces moutons si gentils, si caressants ? Ces vertes campagnes si ensoleillées, ces vers et cette prose vivant côte à côte en si bonne intelligence et coulant comme le ruisseau qu'il dépeint si tranquillement, suffisent pour réjouir le cœur et racheter les illusions enchantées du poète.

Il était naturel que le succès de *Galathée* et d'*Estelle* portât Florian à réfléchir sur le genre pastoral. Il fit un *Essai sur la pastorale*, pour prouver que tous les ouvrages dont les héros sont des bergers inspirent l'ennui et donnent envie de dormir, quand ils sont resserrés

dans un cadre aussi étroit que celui d'une églogue ou d'une idylle. Florian pensait qu'il valait mieux fondre l'églogue dans un drame pastoral, à la manière de *Guarini*, auteur du *Pastor fido*, et mieux encore dans un roman, à la manière de Sannazar, auteur de l'*Arcadie*, et de d'Urfé auteur de l'*Astrée*. Aujourd'hui on a suivi cette tradition et le bel opéra-lyrique de *Cavalleria rusticana*, a été inspiré à son auteur par le genre que Florian a mis à la mode. Il y aurait bien des choses à dire sur cette manière d'envisager la pastorale ; mais, à quoi bon dissenter longuement là-dessus. Il suffit d'observer que, si à l'époque où Florian a écrit, il lui a fallu mettre l'églogue en roman pour la faire supporter, c'est qu'il a écrit à une époque où la manie des romans commençait à gagner toutes les classes de la société. Les productions littéraires de Florian valurent à leur auteur bon nombre de critiques. Son compatriote Rivarol ne lui ménagea pas les coups mordants de son esprit. Un jour qu'il rencontra Florian, il lui fit remarquer qu'il laissait passer hors de sa poche un papier. Florian lui fit observer que c'était un manuscrit : « Ah ! Monsieur, lui dit-il, si l'on ne vous connaissait pas on vous le volerait. » M. de Thiard disait, en parlant des pastorales de Florian : « J'aime beaucoup les bergeries de M. de Florian, mais j'y voudrais un loup. »

Florian laissa dire, et pour plaire aux délicats, il fit *les Deux billets*. Dans cette charmante pièce, il a donné au rôle d'Arlequin une sensibilité exquise, qui fit le succès de l'ouvrage. Ce rôle d'Arlequin était le plus original de la pièce des *Deux billets* ; on sent que Florian dut s'y intéresser. Arlequin fut pendant longtemps son héros. Il l'a représenté dans tous les états de la vie : garçon, marié, père et fils ; mais en lui conservant un peu de la balourdise propre à ce rôle, il l'a rendu beaucoup plus aimable qu'il ne l'était auparavant, en le rendant et plus

sensible et plus moral. Non-seulement il faisait des Arlequins aimables, mais il les jouait lui-même en société, avec un talent qu'on eût applaudi au théâtre. C'était là son grand amusement ; mais il ne pouvait jouer que sous le masque. Il était, paraît-il, auteur médiocre, à visage découvert.

Le genre du théâtre plaisait beaucoup à Florian ; il l'eût cultivé davantage s'il ne se fût aperçu que cela déplaisait à son protecteur. Il le suivit à la campagne et profita de la solitude où il se trouvait pour composer ses *Six nouvelles* et *Gonzalve de Cordoue*.

Il voulut entreprendre ensuite un ouvrage plus important et choisit *Numa*, qui fut froidement accueilli en France bien qu'il fût dédié à Marie-Antoinette. Celle-ci disait à M. de Busenval, à propos de cet ouvrage : « Quand je lis *Numa*, il me semble que je mange de la soupe au lait. » A l'étranger, on en fit plus de cas. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. A propos encore de *Numa*, Rivarol avait écrit un article si sanglant, dit Sainte-Beuve, que les amis de Florian le supplièrent de ne pas le publier, afin de ne pas nuire à sa candidature à l'Académie française. Rivarol y consentit et ne le publia que plus tard dans un journal de Hambourg. Florian fut reçu à l'Académie en 1788, à l'âge de trente-trois ans, en concurrence avec Vieq d'Azir. Il écrivait à cette occasion à son ami et compatriote Boissy d'Anglas, ces lignes qui témoignent de son bonheur : « J'ai obtenu en trois semaines (31 mai 1788) le brevet de lieutenant-colonel, la croix de Saint-Louis, un fauteuil académique et une abbaye à six lieues de Paris, pour une tante à moi, religieuse à Arles. » Son discours à l'Académie fut assez goûté. Le duc de Penthièvre et la duchesse d'Orléans sa fille étaient présents à la séance. Les passages relatifs à Buffon et à Gessner furent très remarqués.

Quelques temps après il était admis, sur la proposi-

tion de M. Vincens de St-Laurent, membre de l'Académie de Nîmes, situation très recherchée, parce que l'Académie de Nîmes est la plus ancienne après l'Académie française et jouit de nombreux privilèges. Un de ces privilèges consiste à avoir droit à une place pour un de ses membres au sein même de l'Académie française. C'est l'illustre évêque Fléchier qui obtint cette faveur. Voici du reste un extrait des registres de l'Académie française du 2 octobre 1692, qui confirme ce droit :

« Monsieur l'Évêque de Nîmes (Fléchier) a proposé de mettre l'Académie de Nîmes, dont il est le protecteur, dans l'alliance de la compagnie, comme celle d'Arles. On a reçu la proposition comme l'on devait, venant d'un confrère dont elle reçoit tant d'honneur, et il a été ordonné que les députés de cette compagnie, venant dans la nôtre, seront assis au bout de la table, et qu'ils seront reçus à l'entrée de la première salle où l'Académie s'assemble, et conduits par ceux de Messieurs qu'aura commis M. le directeur.

Signé : de TOURREIL, directeur.

C'est le 27 mai 1682 que l'Académie de Nîmes s'était formée et avait adopté, sur l'initiative de Graverol, un sceau composé d'une couronne de palmes avec ces mots pour âme : ÆMVLA LAVRI. Elle eut pour premier chef et protecteur Jacques Séguier de la Veyrière, à qui Fléchier succéda en 1687, comme évêque et comme président de l'Académie. En 1752, elle fut consultée par les États généraux du Languedoc sur divers projets. De 1754 à 1762 elle collabora au journal *le Mercure*. En 1756 elle publia le premier recueil de ses Mémoires qui se continuent aujourd'hui.

Durant le premier siècle de son existence, l'Académie de Nîmes, compta dans son sein ou parmi ses correspondants des hommes célèbres : François Graverol, jurisconsulte et antiquaire ; Restaurand, Faure, l'historien Ménard,

le marquis d'Aubais, de Rochefort, traducteur de l'*Iliade*; l'antiquaire J.-F. Séguier, qui lui légua toutes ses collections et sa maison d'habitation qui devint l'hôtel de l'Académie; le P. Paulian, Rabant-St-Étienne, le baron Jean Pieyre, Alexandre Pieyre; et au dehors le duc de Richelieu, St-Florentin, Mgr de Pompignan, etc. Elle fut supprimée, comme toutes les sociétés savantes, par l'odieux décret du 8 août 1793. Son hôtel, devenu ainsi propriété nationale, fut vendu, le 3 messidor an 4, à M. Descole, au prix de 13,050 francs. Ce dernier la revendit au baron Pieyre, dont le petit-fils, le baron Edmond Pieyre, la vendit au docteur Pleindoux, une des illustrations scientifiques de notre ville; elle passa ensuite à son héritier le docteur Correnson.

M. Cabane, conseiller général de Sauve, en fit ensuite l'acquisition. Mais elle ne tarda pas à devenir la propriété de M. Batte, beau-père de M. le docteur Delon.

L'Académie de Nîmes se reconstitua le 29 messidor an IX, en vertu d'un arrêté préfectoral, approuvé par le ministre Chaptal; elle a été reconnue d'utilité publique par décret du 11 décembre 1871.

Cette courte digression nous montre qu'elle était l'importance littéraire et scientifique de l'Académie de Nîmes et combien Florian considérait comme un honneur d'en devenir membre. Aussi accepta-t-il la proposition de M. Vincent de Saint Laurens, auquel il écrivait le 1^{er} avril 1788, la lettre de remerciements, suivante: « Je n'oublierai point, Monsieur, que c'est à vous que j'ai dû la flatteuse adoption de l'Académie de Nîmes; c'est à mon premier patron que je m'adresse pour témoigner à cette Académie que les grâces que m'a faites la mère ne me rendent pas moins sensibles aux faveurs dont m'honore la fille. C'est la bonté de mes anciens confrères qui m'a porté bonheur auprès de mes nouveaux: j'aime à leur en rapporter une partie de ma reconnaissance, comme il me sera doux

dans tous les temps, de leur offrir l'hommage de mes faibles productions, d'entretenir avec eux un commerce utile pour moi, et de me vanter de leur adoption.

Je ne pouvais pas mieux choisir mon temps pour publier un ouvrage où la ville de Nîmes joue un si grand rôle. Les succès de M. Pieyre au théâtre, ceux de M. de Saint-Étienne et de Boissy, dans toutes les sociétés où on les a connus, où on les chérit, où on les regrette, ont rendu le nom de Nîmes, intéressant pour tous les Parisiens. *Estelle* a profité de la prévention où l'on était déjà pour son pays. Les charmantes poésies de M^{me} la baronne de Bourdic ont fait penser que la bergère *Estelle* avait attrappé quelques fleurs échappées aux mains de la dame de son village, et quoi qu'on ait été trompé dans cette attente par respect pour la châtelaine, on a laissé chanter la paysanne. »

FLORIAN.

Au sortir de la séance de sa réception à l'Académie française, le duc de Penthièvre lui dit : « Maintenant essayez de faire des fables. » Florian suivit le conseil de son Mécène ; il fit parler les animaux, passa plusieurs années avant de publier aucune de ses fables et ne les mit au jour que trois ou quatre ans avant sa mort. Ce recueil, le plus parfait qui ait paru depuis La Fontaine est, de tous les ouvrages de Florian, celui que la postérité admirera le plus : *Le Lapin et la Sarcelle*, son chef-d'œuvre, *l'Hercule au ciel*, *la Carpe et les Carpillons*, *l'Aveugle et le Paralytique*, *le Grillon*, *la Chenille*, *le Perroquet*, *les Singes et le Léopard*, *le Laboureur de Castille*, *le Roi et les deux Bergers*, *le Singe qui montre la lanterne magique*, *la Sarrigue et ses petits*, sont devenues classiques.

Florian ne regarda pas sa place d'académicien comme un privilège de ne rien faire ; il considéra, au contraire, son nouveau titre comme une marque d'encouragement. Loin de diminuer, son amour pour le travail avait re-

doublé, et si une mort prématurée ne l'eût pas arrêté dans sa carrière, il aurait produit un plus grand nombre d'ouvrages. Parmi ses projets était celui d'écrire la vie des hommes illustres de l'histoire moderne, et de les comparer les uns aux autres à la manière de Plutarque.

L'amour qu'il avait conçu pour l'Espagne et pour les Espagnols n'était pas un amour exclusif. Il y avait un autre peuple qui partageait ses affections ; on ne devinerait pas aisément lequel : c'était le peuple Juif. Il est vrai qu'à cette époque on ne parlait pas d'antisémitisme. Il possédait parfaitement l'histoire du peuple Juif, et l'appliquait souvent très à propos. Il avait toujours eu envie de faire un ouvrage juif, et il en a fait un en quatre livres, qui forme un petit volume pareil à celui de *Galathée*. Il est intitulé : *Éliézer et Nephtali*. Il est tout d'imagination, mais il est du plus grand intérêt.

Le dernier ouvrage de Florian est sa traduction de *Don Quichotte*. Il y travaillait, disait-il, pour se reposer et pour prouver à Cervantès qu'il avait entièrement oublié l'aversion qu'il avait eue pour lui dans son enfance. Un de ses amis lui faisait observer que *Don Quichotte* avait été lu par tout le monde, que le ridicule qu'il attaquait n'étant plus à la mode, il exciterait peu d'intérêt ; que du reste *Don Quichotte* n'était presque plus lu que par les enfants grands et petits. Il répondit que, Cervantès étant le meilleur des écrivains espagnols, il fallait le faire connaître, que ceux qui n'avaient lu que la traduction de Filleau de St-Martin ne le connaissaient point, et qu'il espérait qu'on lirait la sienne, qui, au reste, n'est qu'une traduction libre.

V

La vie privée de Florian ne présente point de particularités de grand intérêt. Disons simplement qu'il était

d'une amabilité parfaite en société, et que sa conversation était très recherchée. Quand il était un peu excité il aurait fait rire le plus mélancolique ; au contraire quand il ne connaissait pas les personnes ou n'était pas lié avec elles, il avait l'air sérieux et grave ; mais cette gravité formait toujours, pour ceux qui le connaissaient intimement, un contraste singulier avec sa gaieté naturelle.

La dépravation de mœurs à l'époque où vivait Florian n'influa pas sur son esprit. La chronique scandaleuse ne relate sur Florian qu'une aventure digne d'être rapportée, bien qu'il fréquentât souvent le salon de M^{me} de Tencin où il pouvait jouer le rôle du mouton perdu au milieu des loups et des renards : Ce sont ses relations avec M^{me} Gonthier, l'actrice des Italiens, pour laquelle il avait écrit la plupart de ses arlequinades. Jaloux à l'excès, il frappa souvent de sa cravache de colonel celle qui lui inspira Estelle.

A mesure que le duc de Penthievre vieillissait, sa dévotion augmentait. Florian l'accompagnait dans ses pèlerinages. C'est ainsi qu'il fit plusieurs voyages à la Trappe avec le Prince. La vue de ces graves cénobites qui ne riaient jamais, n'altérait point son humeur joviale ; elle lui fit même commettre une légère imprudence dont il fut très fâché ensuite. Un jour, à la fin de l'office où il avait assisté, tous les religieux, suivant l'usage, se prosternent, baissent la terre, attendant pour se relever, que l'abbé eût donné le signal. Florian, qui trouvait sans doute la méditation un peu longue, frappa sur sa stalle ; un religieux qui crut que c'était le signal de l'abbé, se retourna, vit d'où le coup était parti et fit un léger sourire. On sort de l'église. Quelle fut la surprise de Florian de voir ce malheureux meine venir, par ordre de l'abbé, se jeter à ses pieds ! Florian le relève les larmes aux yeux et pénétré de voir l'innocent demander pardon au coupable. On pouvait croire qu'avec son caractère, il de-

vait s'ennuyer dans cette solitude ; point du tout ; il travaillait semblable en cela à Lamothe qui y fit son opéra d'*Issée*, mais Lamothe avait voulu se faire moine et Florian n'y pensa jamais.

Mais ce caractère si gai qu'il portait dans la société, il le déposait en prenant la plume. Ce n'était plus le même homme ; il ne suivait plus que l'impulsion du sentiment ; aussi, un de ses amis lui disait souvent : « Plaisez tant que vous voudrez en conversation, vous avez le sel de la bonne plaisanterie, mais ne plaisantez pas en écrivant, car alors vous n'êtes pas plus plaisant. » Il ne voulait pas tout à fait en convenir, mais ses ouvrages en sont la preuve.

S'il avait voulu se prêter à la société, il y aurait eu les plus brillant succès et il aurait été accueilli de tout le monde avec transport ; il aurait fallu pour cela qu'il fréquentât davantage les salons de mesdames Geoffrin, Lambert et autres dames « à bel esprit, » mais il aimait le travail et la retraite. « Si je voulais, disait-il, répondre à toutes les sollicitations qu'on me fait, je n'aurais pas une heure pour travailler. » Aussi n'allait-il que dans trois ou quatre maisons et encore rarement. Le reste de son temps il le passait chez lui, où il se trouvait mieux que partout ailleurs. Ses amis étaient ses compatriotes les députés Boissy d'Anglas, Rabaut-Saint-Étienne, de Montgolfier, et Jean Pieyre ; Alexandre Pieyre, auteur dramatique ; Mallesherbes, Ducis, Bailly, Sedaine, Bernardin de Saint-Pierre, etc. Son cœur battit à l'unisson de ces hommes qui n'acceptèrent de la Révolution que son esprit libéral et qui eurent le courage de protester contre ses crimes. Il applaudit au doublement du Tiers-État et à la belle nuit du 4 août, mais hélas ! les sectaires ne devaient lui en avoir aucun gré.

Il s'était fait, à l'hôtel de Toulouse, un petit appartement très agréable, qu'il avait arrangé suivant son goût.

Sa bibliothèque était accompagnée d'une volière, et peuplée d'une multitude d'oiseaux, dont le ramage égayait son travail.

C'est là qu'il a passé la plus précieuse partie de sa vie à composer ses charmants ouvrages et à pratiquer toutes les vertus sociales. Cette sensibilité qu'il mettait dans ses écrits, il l'exerçait dans ses actions. Jamais les malheureux n'ont imploré en vain ses secours. Il serait difficile de dire combien de gens il a obligés.

Il jouissait d'une fortune médiocre ; elle consistait surtout dans les appointements attachés à sa place ; mais grâce à ses ouvrages et à l'esprit d'ordre qu'il mettait dans ses affaires, il trouvait le moyen de se livrer à son caractère bienfaisant. Lorsque son libraire lui apportait une somme d'argent, il ne manquait jamais d'en détacher une partie qu'il portait à son ami le curé de Saint-Eustache, pour les pauvres.

On peut encore citer un trait qui achèvera de peindre son caractère. A la mort de son père, il ne trouva que des dettes. Il aurait pu renoncer à la succession et abandonner aux créanciers le peu qui lui restait. Il se conduisit bien différemment ; il se porta héritier, fit vendre ce que son père avait laissé et paya toutes les dettes de son argent. Il n'est pas inutile de citer à ce propos la curieuse lettre qu'il écrivit le 21 janvier 1792 à M. Bruguier, négociant à Sauve. Elle montrera mieux que tous les commentaires la loyauté et la bonté de son cœur :

« J'ai un peu différé, Monsieur, de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, sur la demande que vous me faites d'une renonciation en forme à succession de mon père, tous unanimement m'ont dit de vous assurer que cette renonciation était absolument inutile ; qu'ayant accepté la succession de mon père, je ne pouvais plus la répudier, mais que ne l'ayant acceptée que sous bénéfice d'inventaire, je ne puis, se-

lon les coutumes, être chargé des dettes que jusqu'à la concurrence de ce que j'ai recueilli de la succession ; qu'en conséquence, dans la position où je me trouve je n'ai d'autres choses à faire que de rendre compte aux créanciers qui peuvent se présenter, de cette succession *bénéficiaire et de leur prouver que j'ai payé plus que je n'ai reçu.*

« J'ai déjà parlé à *M. Pivry*, député de Nîmes, pour qu'il vous fit passer les deux nouveaux volumes que je viens de donner au public. Il me l'a promis, ainsi que *M. Rabaut*. Nous allons nous en occuper et j'aurai un très grand plaisir à penser que ce livre vous amusera vous et les vôtres. »

« FLORIAN. »

Il ne se réserva qu'une chaumière avec un petit champ, qu'il donna en toute propriété à une bonne fille qui avait servi son père quarante ans et qui l'avait vu naître. Cette pauvre femme ne voulait pas accepter ce présent. Elle lui dit qu'elle ne tarderait pas à le lui rendre par sa mort : elle ne pensait pas sans doute qu'elle devait lui survivre.

Florian avait vendu le château de Florian et les terres qui en dépendaient, la propriété de Contelle près de Durfort (1). Il aurait voulu acheter une petite maison à Durfort où il ne comptait que des amis, pour venir y finir ses jours, et venir humer l'air du pays natal, tout embaumé par les senteurs de la garrigue. Mais, l'argent lui manqua. Il revint à Paris en pleine Révolution, pour ne plus revoir le beau ciel du Languedoc.

V

La Révolution le surprit comme un coup de foudre, l'arrachant à ses amis, à ses études, aux prairies et aux

(1) Comme un jour il réclamait à son régisseur les revenus de sa propriété, celui-ci lui écrivit cette phrase typique : « Hélas ! Monsieur, Florian ne produit que des roses... »

ombrages qu'il s'était plu à chanter. Le malheur allait fondre sur lui. La mort du duc de Penthièvre le mit au comble de la douleur. Son bienfaiteur n'avait pas été inquiété par la Révolution, à cause de sa popularité et de son esprit de charité, mais il n'avait pas eu lui-même à souffrir des excès de cette triste époque, il avait eu la douleur de voir mourir, vers la fin de ses jours, son fils le prince de Lamballe et avait assisté à l'assassinat de sa belle-fille, la princesse de Lamballe, après avoir essayé vainement à l'arracher à ses bourreaux, lors des massacres de septembre en 1792. Florian eut le pressentiment de ces événements, lorsque dans la dernière réunion qui eut lieu en 1793, au château du Marais, il disait tout rêveur : « Croyez moi, nous payerons bien cher ces jours heureux. »

Après ces cruels événements, Florian se retira à Sceaux—Sceaux l'Unité, comme on disait alors. Il s'installa dans une des dépendances de l'Orangerie du Château et tout en étant commandant de la garde nationale de cette ville, il reprit ses travaux et continua dans une certaine mesure les œuvres de bienfaisance du malheureux prince qu'il venait de perdre. Il s'attendait à trouver là le repos. Mais il avait compté sans 1793. Il ne tarda pas à être arrêté après avoir été dénoncé (1) par ceux qu'il avait nourris, et l'*aumônier* du duc de Penthièvre ne put obtenir la grâce du gentilhomme. Boissy d'Anglas auquel il écrivit plusieurs lettres à ce sujet ne fut pas plus heureux. Il fut enfermé dans la prison de la Bourbe, dite Port-Libre, située rue d'Enfer. Ducis intercèda pour lui, mais encore sans succès. C'est alors qu'il écrivit une lettre sous forme de pétition à un député de sa connaissance. Voici le texte de cette lettre :

« Citoyen représentant, tu chéris, tu cultives les lettres-

(1) On l'accuse d'avoir protesté contre l'assassinat de la princesse de Lamballe.

mais tu chéris davantage la patrie et la liberté, mais tu exiges que les arts, dont tu fus l'ami dès l'enfance, soient utiles à la cause du peuple pour laquelle tu voudrais mourir : C'est à ce seul titre que je t'écris.

« Méditant depuis longtemps de refaire l'histoire ancienne pour l'éducation nationale, j'en ai instruit, par un mémoire, le Comité de salut public. J'ai pris soin de parler de moi dans un moment où l'homme timide, qui aurait eu le moindre reproche à se faire, ne se serait occupé que de se faire oublier. Tranquille sur cette démarche, je travaillai dans la solitude, et j'avais déjà achevé plusieurs morceaux sur l'Egypte, quand tout-à-coup un ordre du Comité de salut public m'a fait mettre en état d'arrestation dans la maison de Port-Libre ; j'y suis depuis vingt-deux jours, sans compter les longues nuits qui ne diffèrent du jour que par le manque de lumière, sans livres, presque sans papier, au milieu de six cents personnes, appelant en vain pour me secourir l'imagination que j'avais autrefois, et ne trouvant à sa place que la douleur et l'abattement.

J'ai pourtant voulu travailler. J'ai conçu le plan d'un ouvrage (1) que je crois utile à la morale publique. J'ai chanté dans ma prison le héros de la liberté. Je termine mon premier livre ; je te demande de le juger.

Si tu ne penses pas que le poème puisse fortifier dans l'âme des jeunes français et l'amour de la République et le respect des mœurs simples, ne me réponds point... Laisse-moi mourir ici ; l'altération de ma santé m'en fait concevoir l'espérance.

Si ton civisme et ton goût, dépouillés de tout intérêt pour moi, te persuadent qu'il est bon que mon ouvrage soit fini, parles-en à tes collègues, membres du Comité de salut public, et dis leur :

(1) Ce fut en prison que Florian commença son poème de Guillaume Tell, en quatre livres qui ne fut pas terminé.

De quoi peut être coupable l'homme qui pensa être mis à la Bastille pour les premiers vers qu'il fit dans le Serf du Mont-Jura ; écrivait avant la Révolution le onzième livre de *Numa* et qui, depuis la Révolution, libre, orphelin, sans autre fortune que son talent, qu'il pouvait porter partout, n'a pas quitté un moment sa patrie, a commandé trois ans une garde nationale, a donné plusieurs ouvrages, et dans son recueil de fables, a imprimé celle des Singes et du Léopard ?

Un fabuliste, un berger, le chantre de Galathée et d'Estelle peut-il commettre des crimes ? peut-il seulement en concevoir ? La lyre de Phèdre, le chalumeau de Gessner, trop sourds, trop faibles sans doute au milieu des trompettes guerrières, peuvent-ils jamais nuire ou déplaire à ceux qui veulent établir la liberté sur la base de la morale ? La fauvette qui chantait auprès des marais de Lerne, lorsque Hercule combattait l'hydre, n'excita point la colère du héros libérateur. Peut-être même, après la victoire, l'écouta-t-il avec bienveillance.

C'est à ce peu de mots que je réduis, que je réduirai ma défense. Si l'on me croit coupable, qu'on me juge ; mais si je suis innocent, que l'on me rende à la liberté, que l'on me rende à mes ouvrages, à mes ouvriers d'imprimerie que j'ai fait vivre depuis quinze ans et que ma détention empêche de poursuivre une très grande entreprise ; que l'on me rende à ma vie pure, et au désir d'être utile encore à mon pays. »

C'est ainsi que la voix de Florian, cette voix si douce et si pure, cherchait à frapper l'oreille des tyrans odieux qui asservissaient alors la France. Elle ne fut d'abord pas entendue, mais le 9 thermidor, cette revanche du droit et de la justice, vint hâter l'effet des sollicitations de Florian et de ses amis. Plus heureux que ses frères dans les Muses, Roucher et André Chénier, il sortit de prison quelques temps après ce jour mémorable. Il s'em-

pressa de quitter Paris pour aller vivre à Sceaux. Son but était d'y respirer un air pur et de s'y faire oublier. Après avoir remercié Boissy d'Anglas, celui qu'il appelait son frère en Apollon, par une lettre datée du 23 thermidor, an II, il reçut à Sceaux la visite de ce dernier qui était accompagné de Ducis. Après les quelques épanchements inévitables dus aux circonstances, les trois amis s'entretenirent de leurs chers plaisirs littéraires. Florian avait alors un fonds de tristesse qui lui rendait la solitude plus chère que jamais. Soit que le sentiment de l'injustice commise envers lui, l'eût affecté jusqu'à altérer sa santé ; soit que le mauvais air et la mince et grossière nourriture de la prison lui eussent laissé le germe d'une maladie mortelle, il ne tarda pas à se mettre au lit et bientôt à s'éteindre. Il mourut à Sceaux, à l'âge de trente-huit ans.

Florian annonçait une carrière beaucoup plus longue. Sa modération, sa sobriété faisaient espérer qu'il aurait été conservé longtemps aux lettres et à l'amitié. Quoique d'une taille au-dessous de la moyenne, il était fortement charpenté ; il n'était pas beau de visage, disent ceux qui l'ont vu, mais la sérénité, la gaieté qui y brillaient, ses grands yeux noirs, pleins de feu, qui animaient toute sa physionomie, le rendaient très-agréable.

Dans un autre temps, la mort de Florian eut été l'événement du jour, tous les poètes auraient fait des élégies sur un trépas si prématuré ; toutes les sociétés littéraires auraient retenti de ses éloges ; mais à l'époque où mourut Florian, tous les esprits étaient occupés d'intérêts politiques, tous les cœurs étaient encore meurtris par la douleur ; chacun avait des larmes personnelles à répandre. La mort de Florian passa presque aussi inaperçue que les jolies fleurs des champs dissimulées dans les aliziers ou les bruyères des rochers de Sauve, au milieu desquels il avait vu le jour. Adolphe PIEYRE.

SCIENCE, PHILOSOPHIE, RELIGION

*Communication faite par M. l'abbé Sarrau , au Salon de Lecture
de la Maison des Œuvres de Nîmes , dans la réunion littéraire du
5 février 1893*

M. Barthélemy Saint-Hilaire a publié, il y a quelque temps, une étude intitulée: *La Philosophie et les Sciences*. Philosophe rationaliste de l'école de Cousin, sa voix est venue se joindre à celles des Caro, des Saissset, des Jules Simon pour venger, à l'encontre des brutales négations du positivisme, les droits souverains de la métaphysique. L'étude est fort remarquable à plusieurs égards. Rien n'y est vulgaire, ni l'inspiration, ni la doctrine, ni le style.

On constate avec joie que les penseurs chrétiens ne sont pas les seuls à sentir et à signaler les périls de la science athée. Le matérialisme, qui se donne pour le dernier mot des conquêtes scientifiques, rencontre d'autres adversaires. Ce sont les quelques représentants de la philosophie spiritualiste séparée de la religion. Dans cette pléiade, plus brillante que nombreuse, dont M. Cousin est demeuré l'astre principal, M. Barthélemy Saint-Hilaire tient un rang distingué. Mais, dans ses doctrines, l'ombre est souvent mêlée à la lumière, et les préjugés rationalistes aux spéculations les plus élevées.

Montrer en quelques mots que sa thèse sur les rap-

ports de la Science avec la Philosophie est juste sur bien des points, mais qu'elle est incomplète ; que, si les sciences ne peuvent pas se passer du concours de la philosophie, celle-ci, à son tour, doit être soutenue et couronnée par la religion, m'a paru un travail capable de vous intéresser.

Après la conférence scientifique si remarquable que vous venez d'entendre (1), cette courte communication aura, Messieurs, à défaut d'autre mérite, celui de l'apropos.

I

Rejeter toute notion métaphysique, concentrer et absorber la philosophie dans la science, réduire la science elle-même à l'observation des phénomènes, telles sont les prétentions des positivistes. Pour eux, le spiritualisme, c'est l'ennemi. Il y a antinomie entre ses principes et ceux de la vraie science. Ses partisans ne sont que des rêveurs creux, des penseurs prudes et hypocrites, des retardataires, des charlatans d'idéologie.

A leurs yeux, « l'hypocrisie théologique est aussi dégradante quand on l'exerce, qu'oppressive, quand on la subit, et l'hypocrisie métaphysique est plus nuisible encore et moins excusable. » Une chose m'étonne, c'est que, tout en signifiant son congé à la métaphysique proprement dite avec une brutale outrecuidance, ils aient épargné le *bon vieux mot*, un peu lourd de philosophie. Mais cette concession ne tire pas à conséquence. Singulière philosophie que la leur ! Elle consiste uniquement à recueillir tant bien que mal, pour chacune des sciences, les généralités que l'esprit humain peut en extraire. L'ensemble de ces généralités, plus ou moins clairement déduites, forme toute la philosophie. Et voilà comment on la traite, cette science orgueilleuse qui se prétendit

(1) Conférence sur le *Transformisme*, faite par M. le docteur Fortuné Mazel.

longtemps la science unique, celle qui embrassait toutes les autres. La, voilà réduite à la portion congrue. De l'antique manteau de Socrate et de Platon où elle se drapait avec tant de fierté, on ne lui laisse plus qu'un misérable lambeau.

Me sera-t-il permis d'ajouter, sans lui manquer de respect qu'elle est peut-être punie par ou elle a péché. Est-ce qu'elle ne le prenait pas d'un peu trop haut avec les autres connaissances humaines, même avec la théologie ?.. Est-ce sans motif que Bossuet parle de sa fierté indocile qui ne peut rien voir au dessus de soi, que ce grand penseur et lui reproche de s'être souvent élevée contre la science de Dieu, et, tout en promettant de nous éclairer, de nous aveugler par l'orgueil ? La philosophie, Messieurs, voulait régenter toute seule les intelligences. C'était une dame fort respectable sans doute ; mais raide, renfrognée, haut perchée sur ses décisions, qui n'étaient souvent que des conjectures. Elle s'avancait dans le vaste champ de la pensée humaine le front haut, l'allure suffisante et dédaigneuse, et la susceptibilité jalouse de son caractère n'avait d'égal que le ton tranchant et autoritaire de ses arrêts. Quand le matérialisme contemporain s'est campé insolemment devant elle et lui a crié avec impudence : Tu n'es qu'une vieille pimbèche ! il a eu tort, c'est vrai, grand tort : il a manqué aux lois de la raison et de la justice encore plus qu'à celles de galanterie. Mais si la noble dame est aussi sage qu'elle le prétend, qu'elle se frappe la poitrine, et confesse qu'elle a quelque peu mérité cette épreuve.

Quoiqu'il en soit, au point de vue des principes, c'est la métaphysique qui a raison. Non seulement elle est une vraie science, mais elle est la reine et la maîtresse de toutes les sciences purement humaines. M. Barth. Saint Hilaire n'a pas de peine à le démontrer.

Vis à vis de l'univers et des éléments qui le composent, la philosophie c'est l'étude de l'ensemble. Les sciences ne

sont que l'étude des parties. Quand on considère les parties isolément, c'est pour les mieux observer : mais les parties ne se comprennent bien que par leurs relations avec le tout ; elles y sont attachées ainsi que les rameaux le sont au tronc de l'arbre qui les nourrit.

La synthèse des sciences appartient donc à la science générale. La méthode qu'elles emploient ne lui appartient pas moins. Enfin les principes mêmes sur lesquels elles s'appuient, les idées de substance, d'espace, de temps sont aussi du domaine de la métaphysique.

La philosophie est la base de toutes les connaissances humaines et elle est leur couronnement. Elle répond à l'un des besoins les plus profonds de l'âme, qui est de se rendre compte de l'univers et de la vie par les causes les plus hautes et les plus profondes. C'est la recherche, en tout et partout, de la lumière intellectuelle dans ce qu'elle a de plus intime et de plus élevé. C'est la raison prenant d'abord conscience et possession d'elle même, pour s'élan- cer ensuite jusqu'aux plus extrêmes limites de la nature, jusqu'au monde métaphysique et moral, jusqu'à Dieu. C'est la science sublime de ce qui est et de Celui qui est.

M. Barthélemy Saint-Hilaire développe les preuves de la nécessité et de la supériorité de la métaphysique avec beaucoup de force et de clarté. On trouve dans son étude des pages comme celles-ci, que je me fais un devoir de vous citer textuellement :

« Ajoutez que cette idée de l'infini , appa-
« raissant à notre raison quand elle considère l'être fini
« que nous sommes , contient une solennelle leçon.
« Qu'est-ce que l'homme , en présence de l'être infini ?
« Qu'est-ce la science humaine , toute vaste qu'elle est,
« en face des phénomènes prodigieux qui la sollicitent
« et qui dépassent si démesurément notre curiosité ? Que
« sommes-nous dans cette immensité où se perd notre
« esprit, aussi bien que notre existence éphémère ? Sans

T. XIII, 3^e liv., mars 1893.

45

« aucun doute, la science est encore dans l'homme ce qu'il
 « y a de plus fort et de plus réel ; mais que les bornes de
 « la science sont étroites ! Que son cercle est restreint !
 « Ses conquêtes les plus glorieuses, que sont-elles auprès
 « de toutes les conquêtes qu'elle peut rêver, mais qu'elle
 « n'atteindra jamais ? Socrate avait coutume de dire que
 « ce qu'il savait le mieux, c'est qu'il ne savait rien. Des-
 « cartes avouait que tout ce qu'il avait appris n'était rien,
 « en comparaison de ce qu'il ignorait. Qui peut se flatter
 « d'être mieux partagé que ces deux sages ? Qui a le droit
 « de ne pas ressentir autant d'humilité ? N'est-ce pas un en-
 « seignement et un exemple à l'usage de tous les temps ?
 « L'orgueil sied-il jamais à l'homme ? Les sciences peu-
 « vent être fières à juste titre de leurs progrès, quand el-
 « les se rappellent leur point de départ et qu'elles voient
 « où elles en sont arrivées. Dans cette carrière, l'homme
 « ne rencontre que lui-même. Mais quand il porte ses re-
 « gards vers l'infini, ne sent-il pas que cette notion l'é-
 « crase et le réduit presque à un pur néant ? Pascal a bien
 « raison de trouver que l'homme est plus noble que l'uni-
 « vers, parce que l'homme comprend l'univers et que l'u-
 « nivers ne comprend pas l'homme. Mais, encore une fois,
 « malgré cette légitime noblesse, qu'est-ce que l'homme
 « devant l'infini, devant Dieu ? Il est bon que la philoso-
 « phie et les sciences fassent de temps en temps ces ré-
 « flexions salutaires pour ne pas méconnaître, comme
 « elles le font quelquefois, le véritable rôle de l'homme
 « et pour ne pas abdiquer le leur, en se substituant à
 « Dieu..... »

II

Voilà certes des idées très belles, très élevées et très vraies. Mais en voici d'autres qui le sont moins, et qu'il faut repousser avec une souveraine énergie.

A propos des mystères qui dominent l'âme humaine notre philosophe dit ceci :

« La religion tache de les interpréter (ces mystères)
« et même quelquefois d'en retenir le monopole par la
« force, tant l'humanité est jalouse de la solution ! La
« philosophie n'a point à combattre la religion ; elle se-
« rait tentée plutôt de la défendre, quoique souvent per-
« sécutée par ceux qui la représentent. Mais elle ne suit
« pas la religion comme la suivent les nations , parce
« que son procédé est tout autre, et que la raison, si
« elle peut s'accorder sur certains points avec la foi, ne
« peut jamais se confondre avec elle, malgré ce que
« Leibnitz a pensé. La foi s'en remet au témoignage et à
« l'autorité, la raison ne s'en remet qu'à elle seule. Elle
« cesserait d'être ce qu'elle est, si elle abdiquait son indé-
« pendance en quelque mesure que ce fut. Elle n'en a pas
« moins d'affectueuse vénération pour la religion, dont le
« but est le même que le sien, quoique la religion y arrive
« par une voie moins sûre. »

Je proteste tout d'abord contre le reproche adressé à la religion d'être l'ennemie de la philosophie, de vouloir la découronner et lui ôter son essor. C'est une injustice criante et une contre-vérité absolue. L'histoire atteste que l'Église catholique a de tout temps considéré la métaphysique comme la première et la plus noble des connaissances naturelles, qu'elle lui a toujours fait une place de choix dans ses programmes d'étude, que ses théologiens les plus illustres ont été aussi de grands philosophes. Et la chaîne en est longue, autant que glorieuse, de saint Augustin à saint Thomas, de Bossuet au P. Monsabré. Quels sont à cette heure les héritiers des grandes traditions spiritualistes, les défenseurs de la citadelle philosophique, les gardiens fidèles de la logique, de la métaphysique et de la psychologie ? La réponse s'impose. A quelques exceptions près, ce

sont les seuls croyants. M. Barthélemy Saint-Hilaire se plaint de ce que les gouvernements contemporains ont frappé la philosophie d'ostracisme. Mais où donc la grande exilée trouve-t-elle un refuge ? Dans les Universités catholiques, dans les séminaires, dans les corporations religieuses (1).

Mais laissons cette question de fait, et venons à la doctrine. Je ne sais si Leibnitz a pensé que la raison devait se confondre avec la foi. Mais ce que je sais bien, c'est que l'Église catholique a frappé cette assertion de ses censures. Elle ne veut ni de l'absorption de la raison par la foi, ni de la supplantation absolue de la philosophie par la théologie. Elle enseigne formellement qu'en dehors de la science révélée, il en est une autre qui s'appuie sur les données de la raison. Bien plus, elle a proclamé souvent que la foi n'est possible qu'à la condition d'être précédée des connaissances naturelles sur lesquelles elle s'appuie.

Non, la religion ne supprime rien : elle comprend tout et consacre tout. Bien comprise, elle applaudit aux victoires des sciences, à cette conquête progressive de l'univers, par l'intelligence et l'énergie de l'homme. Elle défend, elle encourage la philosophie, conquête de l'homme par lui-même, usage complet et vivant de la raison allant du

(1) M. Barthélemy Saint-Hilaire a lui-même rendu hommage à l'Église sur ce point dans une lettre écrite, à l'époque du Jubilé sacerdotal de Léon XIII, à Mgr Lorenzelli, professeur de philosophie à Rome. Voici le passage le plus important de cette lettre :

« Je suis très heureux de voir les études philosophiques renaître autour du Saint-Siège et sous son patronage. Sa Sainteté Léon XIII se sera placé parmi les Pontifes les plus éclairés et les plus glorieux, en restaurant la philosophie de saint Thomas d'Aquin et en protégeant une nouvelle édition de son admirable Somme théologique, qui tient encore de si près au péripatétisme. Le monde savant ne peut qu'applaudir à ces efforts, et la philosophie spiritualiste en est particulièrement touchée.

« La Somme de saint Thomas est un des plus grands monuments de l'esprit humain, et à ce titre elle est aussi neuve aujourd'hui que le jour où elle illumina de ses clartés le moyen âge »

dehors au dedans et du dedans à l'Être absolu qui est au-dessus de tout.

Mais que les rationalistes ne viennent pas nous dire surtout que la raison suffit à l'homme pour remplir sa destinée, qu'elle est une route plus sûre que la révélation. Comment ne voient-ils pas que l'homme a été blessé dans sa nature, que son esprit est obscurci et sa volonté malade, que, pour parler la langue de Bossuet, rien n'est moins fixe que l'esprit humain, toujours variable en ses pensées, vague en ses désirs, chancelant dans ses résolutions. Comment ne voient-ils pas que personne ne sait et ne peut suivre sa raison jusqu'au bout, que les neuf-dixièmes du genre humain n'ont ni le temps ni la liberté, ni la volonté, ni la capacité nécessaire pour résoudre les problèmes les plus élémentaires de leur destinée ! Comment ne voient-ils pas que la philosophie n'ayant ni l'évidence sensible des sciences, ni l'autorité doctrinale de l'Église, est impuissante à relier, à dominer, à gouverner les individus et les peuples.

Pour cela, il faut recourir à autre chose que la raison elle-même, à ce qui la règle, à ce qui l'affranchit, à ce qui la sauve.

Mais il y a plus. L'homme a besoin de quelque autre chose que ce qui est compris dans les limites de la raison. Il aspire à entrer en communication avec ce qui le dépasse. Le merveilleux l'attire. Rien ne lui est plus naturel que le surnaturel. Les théogonies de tous les peuples, les théories et les pratiques de l'occultisme dans tous les temps, même à notre époque sceptique, sont là pour l'attester. Tant il est vrai que l'homme a besoin de dépasser l'homme, de franchir les bornes de la raison, sans aller contre elle. S'il l'essaie sans Dieu, il échoue, et la raison elle-même sombre dans cet essai fatal. La religion, une religion positive et révélée, lui est donc moralement indispensable.

Mais écoutez, Messieurs, les témoignages que la force de la vérité a arrachés aux spiritualistes eux-mêmes contre leur thèse favorite.

Le chef de l'école, Cousin, a laissé tomber de sa plume cette confession mélancolique : « Sans la religion, la philosophie, réduite à ce qu'elle peut tirer laborieusement^t de la raison naturelle perfectionnée, s'adresse à un bien petit nombre et court risque de rester sans efficacité sur les mœurs et sur la vie. » — « Reconnaissons, dit Jules Simon, que ces quelques préceptes (il s'agit des préceptes de la religion naturelle) ne sauraient constituer un culte. Ils ne suffisent à l'homme ni pour sa satisfaction, ni pour sa consolation, ou, pour parler plus exactement, ils suffisent aux âmes d'élite qui savent aimer et penser, mais le reste de l'humanité a d'autre besoins. »

Maine de Biran a dit un mot profond qui résume la question qui nous occupe : « La religion seule résout les problèmes que la philosophie pose. » Un autre penseur qui imita l'exemple de Maine de Biran, et après avoir cherché en vain la vérité pleine dans la philosophie, se jeta dans les bras du christianisme, Joseph Droz, a écrit quelque part cette belle déclaration : « Plus un homme étudiera la philosophie, plus il en reconnaitra l'insuffisance. Aucun système philosophique ne pouvant satisfaire pleinement notre cœur, il les passera tous en revue, sans découvrir ce qu'il cherche..., et il s'agitiera jusqu'à ce que la Providence lui fasse trouver enfin dans la religion l'unique appui ferme et stable. »

Voici enfin, Messieurs, un témoignage que vous connaissez, mais qu'on cite et qu'on entend toujours volontiers, tant il est poignant et éloquent. C'est celui de Jouffroy. Il s'est plaint en termes déchirants du meurtre de la foi dans son âme et du vide affreux qu'elle y avait laissé. Un nuit lamentable consumma cette œuvre de destruction. Il sut alors qu'au fond de lui-même, il n'y avait

plus rien qui fut debout. « Ce moment fut affreux, dit-il , et quand, vers le matin, je me jetai, épuisé, sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie si riante et si pleine s'éteindre, et derrière moi, s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul , seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler et que j'étais tenté de maudire. Les jours qui suivirent cette découverte furent les plus tristes de ma vie... Bien que mon intelligence ne considérât pas sans quelque orgueil son ouvrage, mon âme ne pouvait s'accommoder à un état si peu fait pour la faiblesse humaine ; par des retours violents, elle cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus ; elle retrouvait, dans la cendre de ses croyances passées, des étincelles qui semblaient par intervalle rallumer sa foi. Mais des convictions renversées par la raison ne peuvent se relever que par elle, et ces lueurs s'éteignaient bientôt. »

Hélas ! Messieurs, sa raison ne releva rien ; et, plus tard, au début de sa fameuse conférence sur le *Problème de la Destinée humaine*, il faisait cet aveu découragé : « Je ne vous promets ni des solutions complètes, ni des solutions incontestables. »

Il est donc bien vrai que si, d'une part, la philosophie est à la base et au sommet des sciences naturelles, à son tour, elle a besoin d'être complétée, dirigée, préservée par la religion. Ce sera là, Messieurs, la conclusion de cette esquisse. Hier encore, le choix d'un tel sujet de conférence eut paru étonnant, eut même fait sourire. Les idées philosophiques de l'École de Cousin semblaient avoir vécu. C'était du vieux, du poncif. Mais aujourd'hui, la question du spiritualisme reprend son actualité. Les théories déprimantes du naturalisme athée sont en baisse dans le monde où l'on pense. On reconnaît que la science ne suffit pas à tout, qu'elle ne peut pas être l'unique maîtresse de la vie humaine, que l'esprit pose des questions aux-

quelles elle ne répond pas, que les plus hautes exigences de l'humanité ne reçoivent pas d'elle leur légitime satisfaction. Un souffle nouveau se lève, une rumeur court, un mouvement de retour se dessine vers le vieux spiritualisme. Mais ces aspirations mystiques des nouvelles générations resteront faibles et indécises, cette réaction idéaliste sera frappée d'impuissance et de stérilité, tant qu'on n'ira pas plus loin et plus haut. Seul, le christianisme authentique, intégral, vivant, peut refaire les esprits et les âmes. Seul, il peut conjurer l'anarchie intellectuelle et morale où se débat l'âme contemporaine. Seul, il peut sauver les individus et les sociétés.

BONAVENTURE DES PERIERS A NIMES

Avec l'art d'un littérateur consommé, dissimulé sous un apparent laisser-aller, qui n'est qu'un raffinement de plus, Charles Nodier a élevé, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un magnifique piédestal à l'auteur du *Cymbalum mundi*. L'étude, quoique vieille de date (1), a conservé toute sa fraîcheur. L'enthousiasme règne d'un bout à l'autre et, par sa spontanéité, son naturel, semble justifier l'exagération de la louange. Rien ne manque à ce morceau plein d'une grâce charmante, mais on y cherche vainement la note vraie et juste que nul mieux que ce fin critique était en mesure de nous donner. Bien que le présent autorise toutes les audaces, je n'ai pas l'outrecuidance de venir combler la lacune laissée par l'académicien. J'abandonne cette tâche à de plus autorisés, car je n'éprouve pas le moindre embarras à confesser mon incompetence. Entre le critique et le juge, il y a tout un monde, et de ce que dans mon for intérieur, je trouve excessifs les éloges qui ont été décernés au lettré du xvi^e siècle, ce n'est nullement une raison pour que j'improvise une sentence motivée. S'il faut louer des Periers d'avoir préféré le français au latin, de ne pas être, comme son ami Dolet, resté humaniste jusqu'au bout, d'avoir su rendre l'érudition spirituelle et aimable, d'avoir allié au savoir d'Henri Estienne tout le sel de Rabelais, de s'être créé un style « vif, coulant, enjoué, toujours pur, jusque dans son affectation badine. » On ne sau-

(1) Novembre 1839.

rait trop le blâmer d'avoir sali sa plume, en écrivant des contes où la morale est honnie, où règnent en maîtres la licence et le dévergondage. Ce fut là la dernière œuvre du libertin ; quant à son dernier acte, il fut pire. Henri Estienne raconte, dans ses *Commentaires sur Hérodote*, que, dans un accès de fièvre chaude ou de désespoir, il se perça de son épée. Cette catastrophe, d'un genre alors fort rare, eut lieu à Lyon, quelques jours avant le 14 décembre 1544, date à laquelle Antoine Dumoulin fit paraître les œuvres posthumes de son ami infortuné.

A cet acte dramatique, que l'imagination des biographes a enrichi de détails empruntés au suicide de Caton d'Utique, nous n'avons pas de peine à préférer le tableau plus riant de ses jeunes années. Ce n'est pas que la richesse ait jamais hanté le chevet de des Periers, mais du moins, à cette époque, il lutte avec virilité contre la mauvaise fortune où le sort l'a placé, et cette lutte, parfois heureuse, semble avoir inspiré Remy Belleau, dans l'éloge qu'il a tracé de la pauvreté :

Gentille pauvreté, secours de nostre vie,
Nourrice des vertus, mère de l'industrie,
Du manœuvre artizan le fidelle entretien,
Hostesse de l'honneur, exercice du bien,
Et toy, dame, c'est toy qui, de bonté naïve,
Nous fait vivre contens, car ta grâce inventive
Enfante les soucis, les soucis, le labeur, la santé, et au front la
[sueur, la sueur, la vertu, la noblesse,
La noblesse, l'honneur, et l'honneur, la richesse.

L'*Aurea mediocritas*, dont parle le poète latin, n'a jamais été pour des Periers une réalité. Malgré son prénom, que le hasard de sa naissance rend une amère dérision, la pauvreté a dominé toute sa vie et lui a fait faire de ses brillantes facultés le pire des emplois. La position de valet de chambre du roi de Navarre, que lui valut la

faveur de Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, n'a guère modifié sa situation précaire, car si elle lui assurait le vivre et le couvert, elle entraînait des dépenses qui rendaient difficile l'épargne. Les gages n'étaient pas seulement modiques, ils étaient encore irrégulièrement payés. Les contre-temps étaient fréquents : un jour, la caisse du trésorier (1) était à sec, un autre, le secrétaire avait omis de coucher sur l'état le traitement du valet de chambre. Et, pourtant, cette période, qui va de l'année 1536 à l'année 1542, a été, en somme, pour des Periers, une ère de prospérité relative. Elle a eu également ses distractions, car si la petite cour aime avec passion la chasse, elle ne dédaigne pas les voyages. Dès que la primevère annonce la fin de l'hiver, on selle les chevaux, on prépare le char à bœufs et, par une belle matinée, le signal du départ est donné. Enfin, la caravane s'ébranle et, précédée par les cavaliers, arrive sans trop d'encombres à la première étape où, par ordre des maréchaux-de-logis, tout a été préparé pour la recevoir. Des Periers a pris part à plusieurs de ces voyages et, par ses devis joyeux et récréatifs, a su charmer les longueurs de la route. Ce conteur

(1) Allusion aux embarras financiers du trésorier de la duchesse d'Alençon qui, pour se procurer des ressources, est obligé d'emprunter sur gages. Jean Bernard (1529 à 1533, f. 151), Antoine Boileau, s^r de Castelnau, étant au service de M^{me} la duchesse d'Alençon, « reyne de Navarre, pour lequel service et aultres affaires luy est requis et necessaryre, soy tenir residemment en la cour du Roy, sachant depuis peu de jours en ça M^e Jehan Genese, qu'il avoit commis à l'exercise et maneyement de ses affaires, estre allé de vie à trespas, donne procuration à Guillaume Boileau, son frère, proto-notaire apostolique, prieur de Saint-Nicolas de Campagnac et de Saint-Dezery, de lui donner un remplaçant, lequel est Mathieu Fazendier, notaire de Nîmes. Il devra donner 6.000 fr. de caution et prendre des clavaires particuliers cautions suffisantes. Il sera tenu faire ses estats tant par estimation que au vray denier, rendre compte de son administration à la Chambre des Comptes de Paris, payer les gages des officiers, frais de justice, fiels, aumosnes et réparations et autres charges, jusques à la vraie valeur de sa recette, etc. »

inépuisable fausse rarement compagnie. A Montpellier, cependant, il passe quelques heures avec son ami Jacques Pelletier, qui s'y livre à l'étude de la médecine, avant de devenir le réformateur assez mal inspiré de l'orthographe française (1). L'amitié est bien grande, puisqu'il confie à l'étudiant quelques perles de son écrin, mais elle ne lui fait pas oublier ses devoirs, et la caravane n'avait pas atteint le pont de Lunel lorsqu'il la rejoignit. Le 9 juin 1536, il est présent à l'entrée de Nîmes et, au nom de son maître, répond aux compliments de bienvenue adressés par les consuls (2). Il m'est impossible de dire si Bonaventure des Periers a assisté à l'entrée du roi François I^{er}, s'il a accompagné à Tarascon (3) Marguerite de Valois; j'ai seulement acquis la preuve qu'à la suite de son maître, Henri d'Albret, il a fait des séjours répétés à Nîmes. Dans cette même *Revue* (novembre 1891, p. 402), j'ai indiqué, avec pièces à l'appui, les raisons qui motivaient les fréquentes venues du roi de Navarre. Aux documents d'archives qui attestent ce fait, je préfère aujourd'hui un témoignage plus direct, car il est emprunté à l'écrivain lui-même.

(1) Il suivait, en ce faisant, l'exemple d'un de ses professeurs, le célèbre Laurent Joubert, qui a fait imprimer un dialogue sur la cacographie française, avec des annotations sur l'orthographe. — Paris, chez Nicolas Chesneau, rue Saint-Jacques au Chesne-Verd, 1579.

(2) Antoine Arlier, avec lequel il a dû forcément se trouver en relations, n'en parle pas, dans les lettres qui nous ont été conservées.

(3) V. Nicot, art. Tarascon.

« Ceste ville est ramentevée en plusieurs escrits des hommes doctes de cest aage, pour la rare pieté sainteté de mœurs et sçavoir aux lettres latines de sœur Scholastique Bertone, abbesse des nonains dudit lieu, laquelle avoit tant profité en la lecture de Cicéron, que les escrits d'elle estoient parangonnéz, à ceux des plus grands cicéroniens de son temps. La renommée de quoy meut le roy François I^{er} et la reyne de Navarre, sa sœur, tous deux grands zélateurs des personnes lettrées, d'aller sur le lieu pour la voir, ce que Guillaume Budé, Macrin et plusieurs autres de cette marque firent aussi pour mesme occasion, etc. »

« En la ville d'Aiguesmortes il y avoit un juge nommé de Alta Domo (1), lequela voit un cerveau faict comme de cire (2) et donnoit en son siège des appointements tous cornus (3) et hors son siège faisoit des discours de mesmes. Advint un jour qu'il entra en dispute d'un passage de la Bible avec un bon apostre, qui estoit bien ayse de faire batteler (4) monsieur le juge. Le différent estoit assavoir-mon si, de toutes les bestes qui sont aujourd'hui au monde, y en avoit deux de chascune en l'Arche de Noé. L'un disoit qu'il n'y avoit point de souris et qu'elles s'engendrent de pourriture, ainsi que depuis ha bien confirmé maistre Jean Buter (5), de l'ordre de Saint-Antoine en Dauphiné, en son traité de *Arca Noé*. L'autre disoit qu'il n'y avoit qu'un lièvre et que la femelle eschappa à Noé et se perdit en l'eau ; et pour cela que le masle porte comme la femelle. L'un disoit de l'un, l'autre de l'autre, mais à la fin, monsieur le juge, qui vouloit toujours avoir du bon, se faschoit que ce bon marchand tinst ainsy fort contre luy auquel il va dire : « Vous ne scavez de quoy vous parlez ! Où l'avez-vous veu ? Où je l'ai veu

(1) Il n'y a jamais eu à Aiguesmortes de juge portant le nom d'Hautmanoir. C'est, à l'inverse de Genèse, un personnage de fantaisie.

(2) C'est-à-dire subissant toutes les influences et se modelant à volonté.

(3) Sentences bicornues.

(4) On dit encore dans le même sens faire poser quelqu'un, lui faire jouer la parade à son insu.

(5) D'après le bibliophile Jacob ce serait Jean Borrel, religieux de Saint-Antoine de Vienne, qui a écrit un traité de l'*Arche de Noé* ; imprimé en 1554, à Lyon, c'est-à-dire plus de dix ans après la mort de des Periers. Cette phrase a été interpolée dans le texte par Jacques Pelletier, l'étudiant en médecine de Montpellier, dont il a été parlé et qui a écrit lui-même un traité sur l'*Arche de Noé*. Il y avait à Nîmes une commanderie de Saint-Antoine, qui soignait les malades atteints du *zona* ou mal de Saint-Antoine laquelle avait, en 1534, pour commandeur Antoine Leblanc, fils du juge des conventions Pierre Le Blanc et de Claudie de Vaux.

dit l'aultre ; il est escript en Genèse. — Genèse ! dit le juge, vraiment, vous me la baillez belle ! c'est un griffon griffault (1) ; il demeure à Nismes : je le congnois bien. Il n'y entend rien , ne vous avec (2). » Et , de faict , y avoit un greffier à Nismes qui s'appelloit Genèse ; et le pauvre juge pensoit que ce fust celuy dont l'autre entendoit. Il fault dire qu'il sçavoit toute la Bible par cœur, fors le commencement, le milieu et la fin. Il sembloit quasi à celuy que l'on dit, que devant le roy françois, ainsi qu'on parloit d'un pasquin (3) qui avoit esté nouvellement faict à Romme, voulant aussi en dire sa ratelée (4) dit au Roy : sire « je l'ay bien veu, Pasquin, c'est un des plus galans hommes du monde. » « Adonq le Roy, qui s'apperceut bien de l'humeur de l'homme luy va dire : « Vous l'avez veu ? Où l'avez-vous veu ? — Sire, dit-il, je le veis dernièrement à Romme, qu'il estoit bien en ordre. Il portoit une cappe à l'espagnole, bordée de velours et une chaîne au col d'un quatre-vingts ou cents escus et avoit deux vallets apres luy. Mais c'estoit l'homme du monde qui rencontroit le mieux et estoit toujours avec ces cardinaux.—Allez ! Allez ? dit le Roy, allez quérir les plats (5) ; vous avez envie de m'entretenir. »

(1) Greffier.

(2) Jean Genèse dont il s'agit et qui avait été consul en 1524 était fils de Vital, qui exerça le notariat de 1459 à 1482 et duquel on possède quelques registres. Jean semble avoir été père d'autre Jean qui épousa le 10 août 1576, sa cousine Jacqueline, fille de François Genèse et de Jeanne Agulhonet, nièce d'Antoine Genèse et cousine de Gillette Genèse, épouse de Jean Couston. C'est là tout ce que je sais de cette famille qui a donné lieu à cette plaisante équivoque dont les *bigarrures et touches* du seigneur des Accords ont cité maints exemples [Rouen, 1640].

(3) On appelait ainsi les épigrammes et les satires en vers ou en prose qu'on attachait à la statue de Pasquin, à Rome, et qui couraient ensuite de bouche en bouche.

(4) On dit aujourd'hui, dans le même sens, défilé son chapelet, c'est-à-dire qui trouvait les meilleures réparties.

(5) Je ne m'explique pas ce mot ne serait-ce pas placet qu'il faudrait lire.

C'estoit encore un bon homme, qui estoit produit pour tesmoing en une matière beneficiale où il estoit question d'une certaine décision du concile de Latran (1). Le juge disoit à ce bon homme : « Venez ça, mon ami, sçavez vous bien de quoy nous parlons ? Ouy, monsieur ; vous parlez du concile de Latran. Je l'ay assez veu de fois ; il avoit un grand chapeau rouge et estoit toujours ceinct et portoit volontiers une grande gibecière de velours cramoyssi. Et si ay bien encore congneu sa femme, ma dame la pragmatique. » Voilà ce qu'il en sembloit au bonhomme ; je ne sçay pas si vous m'en croyez, mais il n'est pas damné qui ne le croit. (*Bonaventure des Périers*, nouvelle LXVI, p.180, de l'édition du bibliophile Lacroix, Paris, 1858) (2).

Sans être le dessus du panier, cette nouvelle n'est pas cependant la moins bonne du recueil. Je n'ai pas eu, sans doute, l'embarras de la choisir, puisqu'elle est la seule où il soit question d'un Nimois ; mais, en tout cas, elle donne une idée assez exacte de l'esprit et du *modus faciendi* de l'auteur. A vrai dire, toute l'originalité se réduit à quelques coups de crayon ; mais combien ce type de juge est admirablement réussi. C'est une plaisante création, qui, en rachetant la vulgarité de certains détails, sert à faire oublier des équivoques d'un goût plus que douteux. Quant à la preuve du séjour à Nîmes de Bonaventure des Periers, elle est complète. En effet, il fallait être un hôte assidu de notre cité pour connaître le notaire Jean Genèse. Et ce détail, rapproché des autres circonstances, est la justification du titre donné à ce petit travail.

D^r PUECH.

(1) Concile commencé en 1512 et fini en 1517, où fut abrogée la Pragmatique Sanction.

(2) Au point de vue nimois, il y a à relever que le privilège des *nouvelles récréations*, donné le 16 décembre 1557, est signé par maistre Jehan Nicot, maistre des requestes de l'Hostel.

MELCHIOR DOZE

PEINTRE D'HISTOIRE

(suite et fin)

Le mystère de la Rédemption a tellement saisi, pénétré l'âme de M. Doze, qu'il se complaira, suivant les circonstances, à le reproduire, au moins en partie, sous différentes formes. Pour lui, la Croix est « *le grand signe* » qui a paru dans le Ciel, qui domine tout et de qui tout découle, parce que c'est *le signe du Dieu vivant* : « *Signum magnum apparuit in cælo..., signum Dei vivi.* » Contemplez la décoration picturale de l'église de Rivières de Theyrargues (canton de Barjac), et vous y verrez, rappelé en six panneaux, le plus grand bienfait de l'œuvre du Rédempteur : ces toiles *symbolisent* l'union divine que le Verbe fait homme a voulu réaliser avec chacun de nous, par sa présence réelle dans l'Eucharistie. L'artiste a dénommé son œuvre : « l'Eucharistie se liant au Calvaire. » Il a contemplé, d'abord, l'Agneau divin que l'Apocalypse nous montre immolé dans les cieux et gisant ensanglanté sur le livre sept fois scellé ; il entend l'ardente prière d'Isaïe, demandant au Seigneur d'envoyer à la terre cet Agneau dominateur, le conquérant de toutes les âmes par la puissance de son amour ; il voit Jean-Baptiste, montrant à ses disciples l'Agneau de Dieu, qui vient racheter le monde. Il est là, le Verbe fait homme, avec sa croix, sur

laquelle il va bientôt être immolé ; sa mère est à ses pieds, l'implorant avec ferveur et semblant lui dire : « *Vinum non habent*, » et lui, cette fois sans délai, lui indique le livre des Saints Évangiles, que tient saint Jean, le disciple bien-aimé, et où sont consignées les paroles sacramentelles. Tout près, des anges portent les instruments de la passion, et des colombes viennent s'abreuver à de larges coupes placées sur des autels antiques, autour desquels s'enroulent des épis dorés et des pampres chargés de grappes mûres.

C'est bien là une magnifique conception de ce sacrement adorable, qui perpétue, au milieu de l'humanité, la présence de l'Emmanuel. L'artiste a enveloppé dans le même regard le type, la prophétie, la réalité, les symboles et les bienfaits de l'Eucharistie ; il a vu dans le Cœur du Crucifié, sur le Calvaire, la source de ce sang généreux qui coule depuis dix-huit siècles sur nos autels et qui doit y couler jusqu'à la fin du monde. Quelle admirable page de théologie, écrite sur les six toiles qui décorent le sanctuaire de cette petite église de village ! Quelle vraie et sublime synthèse de l'Eucharistie, s'épanouissant en tableaux pleins de vérité et de vie sous les yeux des fidèles, pour éclairer leur foi et exciter leur amour ! Nous avons ouï dire que Mgr Plantier avait eu la première idée de cette conception si élevée et si poétique : une semblable inspiration a bien pu jaillir d'une âme si éminemment sacerdotale, mais pour être comprise, et surtout pour être exécutée comme elle l'a été, il faut que la foi et l'amour d'un vaillant chrétien aient été bien secondés par le pinceau d'un habile artiste.

Vient, dans l'ordre chronologique, la décoration de l'église de Tavel (canton de Roquemaure). Elle se compose de sept grands tableaux : deux représentant les patrons de cette paroisse, saint Ferréol et saint Pierre ; quatre reproduisant saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint

Jean, les auteurs de nos saints Évangiles ; le septième , qui est au centre de la décoration, et occupe le fond de la petite abside, est l'image de Jésus, docteur. Le but de cette décoration est encore de rappeler l'œuvre du Verbe incarné ; mais l'artiste, cette fois encore, ne remonte pas plus haut que Jésus-Christ fait homme, — et ne veut pas retracer autre chose que le résumé et comme une vue d'ensemble de toute l'histoire de l'Église. L'instinct artistique de M. Doze lui a fait comprendre ce qu'il y avait de beau, de grand, de majestueux dans ce simple, mais magnifique raccourci de l'œuvre de l'Incarnation continuée à travers les siècles ; il en a reçu comme un reflet de cette divine Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde et dont il avait à retracer les merveilles : le peintre des *Prophètes* s'est révélé le peintre des *Évangélistes*.

Remarquons surtout l'unité de cette décoration. Au centre, le foyer de toute vérité et de toute doctrine, le Verbe, qui est venu apporter au monde la lumière de ses sublimes enseignements. De ce foyer s'échappent quatre rayons, qui répandent sur l'univers des flots d'éblouissante clarté, les quatre Évangélistes, qui sont comme le rayonnement du Soleil de Vérité. Et d'un côté des quatre Évangélistes, on voit Pierre, le chef du collège apostolique, chargé de veiller à la diffusion de cette lumière surnaturelle qui doit éclairer toutes les intelligences, Pierre, le docteur suprême et infaillible, qui a la mission de conserver jusqu'à la fin l'éclat et la pureté de cette lumière ; de l'autre côté, c'est l'Évêque, le confesseur, ce courageux témoin de la vérité, dont il est aussi l'œuvre et la gloire par l'énergie de sa foi et la sainteté de sa mort.

La décoration de l'église de Marguerittes mérite aussi de compter parmi les œuvres les plus importantes du pinceau de M. Doze. Il ne faut pas y chercher l'inspiration

symbolique des précédentes ; elle se rattache, par tous ses détails, à la réalité historique , à la vie et à la mission du Prince des Apôtres. Mais, même dans ces cinq tableaux d'histoire vécue, ou réelle, on sent passer un souffle puissant qui en est comme l'âme, et qui relie chacun des faits représentés à une pensée unique : la glorification de Pierre. Tout d'abord, ce sont les faiblesses de l'apôtre : l'hésitation de sa foi, quand il marche en tremblant sur les eaux, et son triple reniement, qu'il pleure, au matin du Vendredi-Saint. Ensuite, faisant face à ces deux tableaux, qui nous montrent Pierre coupable , en voici deux autres où Pierre nous apparaît Apôtre, accomplissant sa mission surnaturelle : dans l'un, c'est la guérison miraculeuse du paralytique, près de la porte *Spécieuse* du temple de Jérusalem ; l'autre nous fait assister à la délivrance de Pierre captif et nous le représente au moment où l'ange, paraissant dans la prison, éveille le prisonnier , brise ses chaînes et l'invite à le suivre. Mais cette transformation n'a pu s'opérer sans une intervention puissante et divine : entre Pierre coupable et Pierre apôtre se trouve Jésus-Christ, lui confiant le gouvernement de ses brebis. La pensée vient naturellement à l'esprit que le souverain Pasteur , avant d'accomplir cet acte solennel d'investiture , a demandé à Pierre l'affirmation trois fois répétée de son amour, comme réparation , certes bien légitime, de son triple reniement.

Une autre œuvre considérable de M. Doze, et dans les mêmes données, est celle de la décoration de l'église de Sumène : celle-ci est consacrée tout entière à la glorification de la Vierge, patronne de cette paroisse. Elle a ceci de particulier que, tout en reproduisant de nouveau certains mystères, déjà tracés par son pinceau , l'artiste, ne voulant pas se copier, l'a dotée de nouvelles compositions. Cette œuvre remplit toute l'abside. Au centre, est peint le tombeau vide, d'où s'est élancée l'auguste Vierge, mon-

tant au ciel, escortée d'esprits célestes ; on la voit , au-dessus, dans un des panneaux de la coupole, celui du milieu. C'est la Vierge de l'*Assomption*, figurant ainsi, par sa situation même, le mystère qu'elle rappelle. A droite et à gauche du tombeau, sur la même ligne , les Apôtres, stupéfaits et attristés, regardent la Mère du Sauveur. Les quatre autres tableaux, toujours sur la même rangée , représentent, alternativement, quatre mystères de la vie de Marie : sa présentation au temple, l'annonciation , la visitation et son mariage, mystères convergeant vers le même but : l'exaltation de la Mère de Dieu. L'ensemble de ces huit panneaux est une œuvre vraiment magistrale. C'est encore là ce qu'on a si justement appelé « une épopée sur toile, » dont l'exécution est encore une des gloires du pinceau de M. Doze. Ajoutons, en passant, que ces tableaux sont encadrés dans une riche et élégante ornementation, qui est une des meilleures œuvres d'un jeune artiste plein d'avenir, encore un Nimois, M. Joseph Beaufort.

Avant la décoration de l'église de Sumène, M. Doze avait été appelé à orner la cathédrale de Nîmes de trois grandes toiles. Mgr Besson, qui avait confié la restauration de son église à notre éminent architecte diocésain , M. Révoil, avait voulu demander au pinceau de M. Doze les trois tableaux qui devaient figurer dans les chapelles de Sainte-Anne , de Saint-Firmin et de Saint-Louis (1).

(1) Mgr Besson appréciait à leur juste valeur le talent et le caractère de M. Doze. Dès le début de son épiscopat, il lui avait donné une marque flatteuse de sa haute estime, en le comprenant , à titre de fondateur, parmi les premiers membres du Comité de l'*Art chrétien* ; la nomination de M. Doze est du 28 février 1876 , date même de la fondation de cette Association savante qui a fait produire tant de travaux remarquables sur les diverses branches de la science catholique, notamment sur l'archéologie.

Nous devons aussi rappeler , à cette occasion , que M. Doze fait partie également de l'Académie de Nîmes, où ses travaux , ses services, sa réputation lui ont mérité une place de distinction : son admission, comme académicien, date du 9 mai 1874.

Est-il nécessaire de dire qu'ils font excellente figure dans cette nef, restaurée selon les règles de l'art chrétien ? Ils n'en sont pas le moindre honneur, et celui de S. Roch, qui est venu depuis s'y joindre, est digne de se trouver en si bonne compagnie.

D'autres toiles de M. Doze ornaient déjà les murs de la cathédrale : Une *Annonciation*, un *Sacré-Cœur adoré au ciel*, l'*Apparition du Sacré-Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie*. Mais les trois qui viennent d'occuper notre attention, en premier lieu, leur sont de beaucoup supérieurs à divers points de vue. Il n'y a plus ici, il est vrai, cette unité ni d'inspiration, ni de conception que nous avons remarquée dans les décorations proprement dites, dont nous avons parlé, mais ce n'est pas une « théorie » de tableaux qui avait été demandée à M. Doze : ce sont des tableaux isolés, variant d'après les diverses destinations qu'on voulait leur donner.

Nous ne devons pas tarder davantage à indiquer le *genre* ou la *manière* de M. Doze dans la reproduction de ses différentes scènes, et l'expression de ses personnages.

Comme nous le disions tout à l'heure de l'artiste vraiment digne de ce nom, M. Doze, au dessus de la beauté créée, a cherché à voir le type même du Beau, le Beau incréé, infini, la splendeur même de Dieu et s'est efforcé de le reproduire le plus fidèlement possible. Saint Paul, redescendant du troisième ciel, où il avait été transporté en extase, nous dit qu'il est interdit à toute langue humaine d'exprimer les magnificences dont il a eu la vision. Ce que la langue humaine est impuissante à rendre, le pinceau de l'artiste ne sera pas plus capable de le peindre ; ce type de Beauté suprême, que le génie de l'art aperçoit dans les sublimes hauteurs, ne sera jamais reproduit ni par la poésie, ni par la peinture. Mais l'ambition de l'artiste sera de se rapprocher le plus près de cet idéal

qui semble fuir à mesure qu'on parait être sur le point de le saisir. M. Doze nous offre plusieurs reproductions de l'humanité du Verbe ; dans chacun de ces tableaux, l'attitude du Christ varie , son expression aussi, mais il est aisé toujours de reconnaître l'Homme-Dieu à ce rayonnement surnaturel et divin qui s'échappe de toute sa personne. Notre peintre chrétien ne saurait tracer les traits de Celui qui fut le plus beau des enfants des hommes, sans éprouver un profond saisissement et sans être pénétré de la grandeur de sa tâche ; il ne poursuit son œuvre et ne l'achève qu'en ayant son regard toujours fixé sur l'Idéal que lui montre sa foi enflammée par son amour. On dit de Fra Angelico « qu'il ne prenait jamais ses pinceaux sans se mettre en oraison, et ne faisait pas un Christ en croix sans avoir les yeux inondés de larmes. » Nous nous plaisons à croire que M. Doze, reproduisant les traits corporels du Verbe, travaillait sous l'inspiration de sa foi vive et que, pendant toute la durée de son œuvre, il se trouvait sous le charme de l'adoration et de l'amour. Voilà pourquoi ces Christs ont cet air de majesté et de douceur qui attire et qui élève ; ils sont tous empreints du sceau de la Divinité et en contemplant chacun d'eux nous ne pouvons que nous écrier, comme saint Jean, le disciple bien-aimé : « C'est lui ! » *Dominus est*. C'est une personne vivante, non pas une abstraction vide et froide ; elle prend, sous le pinceau, toutes les expressions que comportent les circonstances et en harmonie avec les sentiments que réclame la scène historique à reproduire : c'est le Dieu vraiment homme ; c'est aussi l'homme vraiment Dieu, Dieu s'abaissant jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui, c'est l'« Emmanuel », c'est-à-dire, Dieu avec nous.

« Le *Jésus enseignant* de M. Doze, dit M. de Pontmartin, continue d'une façon excellente les saines traditions de Hippolyte Flandrin... La figure du Christ est em-

preinte de sérénité. » De son côté, M. Charles Clément, qui loue « le style excellent » de M. Doze, juge que « son Christ » rappelle les peintures des premiers siècles de la renaissance. « C'est de la peinture liturgique... Ce Christ enseignant est l'un de ses meilleurs ouvrages. »

La même remarque s'offre à l'esprit, en présence de la physionomie et de l'attitude du Christ dans la décoration de l'église de Tavel et dans celle de l'église de Marguerittes. Quelle expression douce et sereine dans son regard ! Quelle simplicité dans son maintien et quelle majesté sur son front ! Le Christ docteur est environné de la foule qui le suit et qui l'écoute ; sa main, levée vers le ciel, nous indique tout à la fois l'origine surnaturelle de sa doctrine et le but qu'elle se propose de nous faire atteindre. Ici la physionomie du Sauveur porte la double empreinte de la douceur et de la fermeté, double caractère propre à l'enseignement chrétien qui, par lui-même inflexible, immuable, sait si bien s'adapter à chaque intelligence et à chaque cœur. Ce Christ est bien le type, l'idéal du docteur divin, à l'image duquel doivent se former les Évangélistes et les Apôtres qui ont mission d'enseigner les peuples. Le Christ de la décoration de l'église de Marguerittes, « un de ceux qu'on attribue volontiers à l'école de M. Ingres, » (Lavergne. *Le Monde*) est aussi d'une beauté supérieure : la précision et l'énergie de son geste, sa pose assurée et majestueuse, tout jusqu'à l'ampleur de la blanche tunique dont il est drapé, tout rappelle, en lui, cette parole qu'il semble adresser au prince des Apôtres : « *Data est mihi omnis potestas. Pasce agnos meos ; pasce oves meas.* » Alfred Nettement dit de ce Christ : « qu'il a cet aspect imposant et surhumain qu'il prit après sa résurrection. » (*Semaine des familles*). Ne nous séparons pas tout à fait de cette décoration, sans mettre ici, en parenthèse, une remarque au sujet du tableau de *Saint Pierre délivré de sa prison* : il y a là un effet pro-

digieux de lumière produit par le rayonnement de l'ange; la lueur vacillante de la lampe de la prison s'efface tout à fait devant cet éclat à la fois doux et puissant qui illumine cette scène : c'est bien là, dans toute la vérité du mot, une lumière surnaturelle, tout angélique. Nous doutons que le pinceau de M. Doze ait été jamais mieux inspiré et plus heureux.

L'inspiration chrétienne de M. Doze apparaît aussi dans la conception et l'exécution de ses Vierges. L'auguste Mère de Dieu devait avoir son caractère spécial; elle est un être à part, créature humaine par sa nature et confinant à Dieu par sa maternité; elle méritait d'être l'objet d'une attention particulière de l'artiste et de revêtir une forme en quelque sorte toute personnelle. Alfred Nettement disait au sujet du tableau de la *Visitation* de M. Doze : « La figure de la Vierge qui est naturellement le principal personnage est surtout remarquable. C'est une toile où l'*inspiration religieuse* est écrite à chaque coup de pinceau. » (18 juin 1869.) — *Du Couronnement de la Vierge* M. Victor Cherbuliez, éminent écrivain protestant, écrivait dans *Lé Temps* : « De tous les tableaux de dévotion exposés au Salon, il n'en est qu'un où respirent la vérité du sentiment et la grâce du naturel : c'est le *Couronnement de la Vierge* de M. Doze... M. Doze a étudié les maîtres et il s'est pénétré de leur esprit. » — « Qu'ajouter, dit M. de Pontmartin, à cet éloge si bien mérité, qui acquiert une valeur particulière sous la plume d'un homme de grand talent, dont la religion reproche parfois à la nôtre de faire une trop large place à la Mère du Sauveur ? Approuvé à Rome, loué à Genève, M. Doze fait le plus grand honneur à cette noble ville de Nîmes. »

M. Doze a considéré la Vierge Marie sous tous ses aspects et l'a représentée sous de nombreuses images; la prenant à son Immaculée-Conception et la suivant à tra-

vers les phases mystérieuses de sa vie, il la conduit au Ciel, où il la fait couronner par le Seigneur, son divin Fils. Mais, sous quelque image qu'elle nous apparaisse, la Vierge de M. Doze répond à l'Idéal que l'artiste chrétien s'est fait de cette Vierge admirable, à ce type de beauté humaine la plus rapprochée de la Beauté divine. La voyez-vous cette incomparable figure brillant comme la plus belle étoile au firmament de la sainteté chrétienne ? De l'épouse de Jupiter et de la mère des dieux, le Paganisme n'avait trouvé à dire que ces quelques mots, bien faible expression pour peindre ce qu'il avait de plus grand :

Ast Ego qui divum incedo Regina Jovisque
Et soror, et conjux...!

Quel contraste avec ce type de Vierge, tel que nous la montre le pinceau de notre artiste ! « Voyez-la avec ses rayons de pureté, avec ses parfums d'innocence, avec ses charmes d'harmonie ! Quelle candeur de simplicité ! Quelle splendeur de virginité ! Et dans cette simplicité et cette virginité, quelle maternelle dignité ! quelle royale majesté ! Quelle vierge et quelle mère ! Quelle femme que cette femme, couronnée d'étoiles, vêtue de soleil, planant dans une lumière céleste, si haut et si loin par delà toutes les autres beautés créées !.. C'est la beauté toute pure, la beauté sans tache, oui, vraiment c'est la beauté Immaculée. »

A leur tour, les saints de M. Doze ont leur part de cette conception surnaturelle et de l'Idéal qu'a entrevu le peintre chrétien. Notre éminent artiste a eu à peindre un grand nombre de saints, notamment S. Jérôme, S. Paul et S. Antoine, ermites, S. Sébastien, S. Thomas, S. André et S. Barthélemy apôtres, S. Baudile, S. Véran, etc, etc, sans reparler de ceux que nous avons déjà nommés comme compris dans ses diverses décorations ; puis, les saintes

Maries, sainte Agnès, sainte Philomène, sainte Sophie, sainte Adélaïde, sainte Delphine, etc, etc. Sur tous ces visages de saints ou de saintes, si divers de caractère, d'allure, de mission vient se réfléchir cette même image du Christ qui est l'archétype de la sainteté. « Les voilâ portant les signes éclatants et doux de toutes les vertus produites dans leur âme pour l'amour de Jésus-Christ ! L'humilité, la pureté, la charité, la douceur, la force, la bonté, l'abnégation, toutes ces vertus éclairent leurs visages d'une incomparable lumière... Quelles figures d'hommes et de femmes, de riches et de pauvres, de prophètes, d'apôtres et de martyrs, de vierges et d'anachorètes ! Et dans ces figures, quelle ineffable mélange de majesté et de suavité, de dignité et de simplicité ! Elles forment comme une immense galerie de beaux tableaux qui attirent le regard et le cœur. On peut leur appliquer, à tous, ce qu'un critique disait des *Saintes Maries* : « Rien de cherché dans leur mise simple et modeste, rien d'exagéré dans les plis du voile et de la robe ; *leurs traits célestes rayonnent de confiance et d'amour*. Ce sont deux belles fleurs du Calvaire et du Cénacle transportées sur une terre déserte. » Citons aussi les lignes suivantes que l'*Autographe au Salon* consacre à la toile qui représente S. Jean Baptiste, sainte Elisabeth et Zacharie. « Voici maintenant une des meilleures compositions religieuses de l'année où la bonne peinture religieuse est si rare. Les trois saints personnages mis en scène par M. Doze sont ajustés, posés d'une façon simple et noble, et les silhouettes, les attitudes, les gestes se groupent et se balancent avec un rare bonheur. Ce grave et harmonieux trio rappelle les beaux groupes de saints et de saintes qu'Hippolyte Flandrin fait défiler majestueusement dans ses Panathénées catholiques de Saint-Vincent de Paul (Pigalle, 17 juin 1865) Et l'*Autographe* fait l'honneur à M. Doze de reproduire dans le même numéro, sur un quart de la feuille in-folio, une copie

de ce trio « grave et harmonieux. » Ce n'est, d'ailleurs, pas la seule fois que l'*Autographe* accorde cette faveur à notre peintre d'histoire; il a reproduit encore *Jésus confiant son troupeau à Saint-Pierre* ainsi que deux de ses prophètes: Sophonie et Zacharie.

De bonne heure, M. Doze laissait apparaître dans ses travaux, cette vocation — aujourd'hui bien rare et hélas! peu en honneur! — de peintre religieux... A propos de son *Saint Jérôme*, qui fut remarqué à l'Exposition de 1851, M. Jules Boucoiran n'hésitait pas à appeler notre artiste, encore presque débutant: « un peintre monacal ». Il n'avait pas « pour les moines un amour de prédilection » mais il rendait hommage à la vérité en déclarant qu'il était frappé « de l'énergie, de la vigueur qui caractérisent la tête de S. Jérôme et en affirmant que M. Doze, vrai dans S. Paul est « grand » dans S. Jérôme. La même critique trouvait dans le *Saint Dominique* de notre peintre nimois « une preuve de la supériorité de son talent. » Il ajoutait : Que de mansuétude, que de pureté, que de grandeur dans cette tête de la Mère du Christ, belle d'une beauté divine: c'est un des plus ravissants types de Vierge que je connaisse. Le Christ enfant, la tête gracieusement penchée et montrant l'attribut du saint, est aussi à ravir. » (*Courrier du Gard*. 30 septembre 1851)

M. Doze n'avait pas encore vingt-quatre ans... Il continue à marcher dans la voie qu'il s'est tracée et son pinceau de peintre religieux lui mérite de nouveaux éloges. Un critique écrivait le 13 janvier 1856: « Dans l'humble atelier du jeune artiste plein d'avenir (1) vient de surgir

(1) L'atelier du jeune Doze était très souvent visité par notre éminent poète, Jean Reboul, qui aimait à voir travailler son artiste de prédilection, et surtout à lui donner ses plus paternels encouragements: en souvenir de son affection et en témoignage de son estime, Reboul avait bien voulu donner à M. Doze un de ses rares autographes de l'*Ange et l'Enfant*. La *Revue du Midi* a publié récemment ce précieux manuscrit, qu'accompagnaient quelques notes explicatives.

une de ces compositions que l'instinct religieux peut seul créer (il s'agit du tableau de l'*Immaculée-Conception*). La tête de la Vierge est belle de sentiment et d'expression virginal... d'une couleur suave qui nous rappelle les Vierges de Murillo... Les chérubins qui forment la couronne de la divine Vierge sont doux et rayonnants de lumière : l'expression séraphique de leurs traits fait rêver du Ciel (*L'Opinion du Midi*). Dans un autre journal de la région, M. D. Roger, parlant du même tableau, s'exprimait en ces termes non moins flatteurs : « Dans cette ravissante composition, la Vierge, le pied posé sur l'esprit du mal représenté sous la forme d'un serpent, semble de là prendre son essor vers les cieux... Cette toile, dont la belle couleur rappelle les Murillo, est d'une élégance et d'une pureté de dessin admirables. La tête de Marie est le type le plus idéalement virginal qu'imagination d'artiste puisse produire. » (*Revue méridionale*, 12 avril 1856.)

Trois ans après, M. Doze produit sa grande œuvre de la décoration de l'église de St-Gervasy et on sait déjà combien il a été, dans ce travail, fidèle à sa vocation. Mais il a si heureusement progressé qu'il semble à tous s'être mis au-dessus de lui-même » Dans son article sur le Salon de Nîmes, de 1860, M. Alph. Gazay disait : « On fait signer ces peintures à Flandrin, Ingres, Overbeeck... C'est assurément le plus bel éloge qu'on puisse faire de son talent. M. Doze, assure-t-on, a imité de Flandrin les fresques de Saint-Paul de Nîmes, de Saint-Vincent-de-Paul, de Paris. M. Doze a imité Flandrin, comme Flandrin a imité Ingres, en s'inspirant des traditions du style byzantin, en s'inspirant des types et des mœurs de cette école symbolique et austère. » (*Opinion du Midi*, 2 déc. 1860)

C'est à peu près le même jugement que portait de cette œuvre magistrale le *Courrier de Lyon* par la plume d'un excellent critique d'art, M. E. Jouve : « Tout en s'affranchissant, dit-il, de la servile imitation du moyen-âge dont

il corrige les errements artistiques défectueux par le goût moderne, l'habile professeur de l'école de Nîmes a su emprunter à l'art byzantin ce qu'il a de bon dans la naïveté et la simplicité de son ordonnance, pour imprimer un sentiment plus religieux à sa décoration picturale...» (25 mars 1861.) Et le Jury pensa qu'il ne pouvait mieux choisir « entre les œuvres les plus remarquables » que l'œuvre de M. Doze pour lui décerner la médaille de bronze du plus grand module (*Courrier du Gard*, 2 mai 1861.)

Ce progrès, ainsi constaté et loué, est allé toujours s'affirmant davantage. Pour choisir une des œuvres les plus récentes de M. Doze, revenons aux trois grands tableaux de la Cathédrale peints en 1882 et nous y verrons, encore plus saillant, ce cachet de la peinture religieuse qui est la réalisation du Beau idéal. Soit dans *l'Education de la Vierge*, soit dans *Saint Louis remettant ses pouvoirs à son fils Philippe*, soit dans *l'Extase de saint Firmin*, c'est le même souffle qui anime les personnages, c'est la même élévation dans la pensée. Si un titre n'avait pas été donné à ces toiles, on aurait pu les considérer comme autant d'œuvres symboliques représentant l'éducation de l'enfance, la transmission des pouvoirs de la royauté, l'extase de la prière. Dans le premier et dans le troisième nous retrouvons ce merveilleux effet de lumière que nous avons fait remarquer dans *saint Pierre délivré de sa prison*. La jeune enfant qui suit les leçons de sa mère est ravissante avec son air ingénu, son œil intelligent, ses lèvres à demi-ouvertes, avec toute sa physionomie douce et sereine qu'encadre une chevelure ondoyante et soyeuse. Un connaisseur, étranger à notre ville, fut saisi à la vue de cette admirable enfant et il n'eut ni trêve ni repos, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à trouver l'auteur de cette œuvre, pour lui en exprimer toute son admiration. De son côté, un de nos plus illustres peintres nîmois, Jalabert, ne craignait pas de donner la préférence à la

même toile qui rappelle tout à fait le genre Véronèse. Il trouvait les trois tableaux très-réussis, mais l'*Education de la Vierge* lui paraissait supérieur, surtout comme peinture décorative.

Quelques critiques ont reproché à M. Doze d'être trop « traditionnaliste », de copier avec trop de fidélité les types ressassés et auraient désiré plus d'initiative personnelle, plus d'originalité.

Il faut bien déclarer, d'abord, que dans le domaine de la peinture religieuse, il est difficile d'innover : ici l'imagination est contenue dans ses élans par les exigences de la vérité historique et de la donnée théologique. L'Église catholique n'aime pas plus les innovations en la peinture qu'en la doctrine. *Nihil innovetur nisi quod traditum est*. Toutefois le champ laissé libre aux artistes est encore assez vaste pour que leur talent puisse trouver quelque chose à créer. En restant fidèle aux traditions de l'art chrétien et aux dogmes, M. Doze n'a pas été un peintre « servile », et ses prophètes, ses apôtres, ses saints, ses Anges, ses Vierges, ses Christs témoignent bien de quelque originalité ; ce ne sont pas de simples copies ou de trop fidèles imitations, ce sont de vraies créations. Même comparés aux personnages de Flandrin, les personnages de M. Doze ont un caractère distinct, une physionomie à eux ; tout en rappelant le genre de Flandrin, ils sont tout à fait personnels à M. Doze.

Un témoignage irrécusable en faveur de l'originalité de M. Doze et de son initiative nous est fourni, d'abord, par l'ensemble de son œuvre de la *Rédemption* que nous avons déjà reconnue pour une œuvre vraiment « neuve » et toute personnelle ; ensuite, en particulier, par la grande frise des *Prophètes*. Voici, sur cette dernière toile, le jugement qu'en a rendu, avec sa compétence indiscutée, M. Alfred Nettement : « Sauf David, à qui M. Doze a

mis entre les mains la harpe traditionnelle, il a tenté — œuvre hardie, difficile et digne d'un véritable artiste ! — de caractériser tous ces voyants d'Israël sans le secours d'aucun attribut symbolique. Il s'est inspiré de la mission qu'ils ont remplie, de l'accent dominant de leur prophétie pour les représenter avec la physionomie qui leur appartient... » (*Semaine des familles*, 16 mai 1868 et *Courrier du Gard*, 19 mai 1868). Il lui eût été plus facile de faire reconnaître Amos à ses moutons, Jonas à sa baleine, les autres par un mot saillant de leur prophétie. M. Doze a préféré se livrer à une étude approfondie de l'œuvre spéciale de chacun de ses personnages, de se pénétrer vivement du caractère de leur mission afin de pouvoir exprimer ce caractère, traduire cet idéal sur les traits de leur physionomie. Ce n'est certes pas là l'œuvre d'un copiste ou d'un plagiaire : c'est la manière d'un véritable artiste et d'un maître.

Nous en avons une autre preuve dans la toile qui domine la frise des *Prophètes* et qui représente, au centre, la *Croix triomphante*, à gauche, la *mort d'Abel*, à droite, la *naissance du Messie* ; il y a là tels détails qui appartiennent tout entiers à l'initiative ou à l'originalité de l'artiste. Dans une petite église du diocèse d'Alby, à Lescure, un des chapiteaux de la façade, représentant la chute d'Adam et d'Eve, nous montre le fruit fatal détaché de l'arbre du Paradis, arbre que le sculpteur a disposé en forme de croix (sculpture du xii^e siècle). « Magnifique idée, dit Mgr Crosnier, de faire jaillir d'une source empoisonnée un remède réparateur. » M. Doze a sa manière d'exprimer cette même idée avec son triomphe de la Croix : en rappelant la mort d'Abel qui est une des premières conséquences de cette chute, il représente deux autels sur l'un desquels la flamme attisée par le souffle du serpent, enroulé à un arbre mort, est rejetée sur la terre avec sa fumée parce que le ciel ne veut recevoir ni

cette fumée, ni cette flamme, tandis que sur l'autel à côté la flamme du sacrifice d'Abel monte droit au ciel comme une prière. Puis, au premier plan, près du cadavre d'Abel, le bâton qui a servi au fratricide ; près d'Adam des ronces hérissées d'épines lui rappellent son bonheur perdu et lui présagent les épreuves qui l'attendent. Enfin, dans la *Naissance du Messie* où, tout est calme comme le ciel bleu qui en fait le fond, on voit aussi le serpent, mais c'est le serpent d'airain qui se dresse et annonce que la rédemption est proche. N'y a-t-il pas là de magnifiques idées exprimées par les symboles à la fois les plus poétiques et les plus vrais ?

Nous ajouterons que, dans certains sujets, notre peintre religieux s'est enhardi jusqu'à briser avec certains usages modernes qui lui paraissaient peu conformes à la vérité historique ou à la vraisemblance. C'est dans le *Couronnement de la Vierge* que M. Charles Clément se plaît à reconnaître, de la part de M. Doze, un retour heureux aux traditions anciennes de l'Église représentant Marie agenouillée devant le Christ qui pose la couronne sur la tête de sa mère, et non pas assise auprès de lui « suivant, dit-il, une habitude qui n'est guère suivie par les peintres que depuis le xv^e siècle. »

Le *Moniteur des Arts* loue lui aussi cette particularité qu'il se plaît à faire remarquer : « Sortant, dit-il, courageusement des sentiers battus, l'artiste a donné à cette composition un caractère tout à fait personnel. » (8 novembre 1867.) *La renaissance*, par la plume de Jean Aicart, déclare à son tour que « les attitudes des personnages du tableau de M. Doze n'ont rien de banal : elles ne sont pas imitées : c'est même la première fois que le sujet avait été ainsi compris et exécuté. » Et le même critique ajoute : « M. Doze appartient à la race des artistes convaincus et patients qui vont droit dans la voie qu'ils aiment, en dépit de la mode et du goût du jour.

Cette invincible foi et ces luttes sont plus que respectables et elles s'imposent à notre admiration : si le sujet de ce tableau ne sait plus toucher notre génération, le talent et le courage du peintre nous touchent toujours. » (6 juillet 1872).

Une autre œuvre entièrement originale de M. Doze est *la Vierge aux Palmes*, création tout à fait nouvelle, qui, en se distinguant des autres types déjà si nombreux représentant la Mère de Dieu, se renferme cependant dans les données rigoureuses de l'art chrétien. Nous écrivions, le 15 mai 1886, les lignes suivantes que nous prenons la liberté de reproduire à cette place : « Après tant de modèles de la Vierge, M. Doze a su trouver un caractère nouveau à donner à la sienne « *La Vierge aux Palmes* lui appartient et lui fait honneur : cette tête juive est tout à fait originale mais sans sortir de la tradition ; elle est d'un ravissant effet : le front recouvert d'un voile, le regard qui semble dédaigner la terre pour se porter vers l'horizon et lire dans l'avenir, le calme parfait de cette physionomie, tout s'accorde à faire de cette Vierge un « type » que l'imagerie chrétienne, où se glissent hélas ! tant d'œuvres si peu en harmonie avec son objet et son but — se fera certainement un devoir de reproduire et de propager, comme elle l'a déjà fait pour sainte Philomène : c'est une œuvre de foi et de piété en même temps que l'œuvre d'un maître. »

Dans *l'Immaculée Conception*, Louis Roumiéux signale comme une bonne « innovation » le groupe de démons fuyant précipitamment à l'approche de la Vierge. Un autre critique, Alfred Nettement, dans *Jésus confiant son troupeau à saint Pierre*, remarque avec complaisance la brebis noire qui, tête baissée, semble se mêler timidement aux autres brebis à la blanche toison : image du pécheur pénitent qui trouve place à côté de l'innocence ; » il loue cette innovation qu'il juge de bon aloi.

Enfin dans les *Noces de Cana*, M. Claudius Lavergne fait ressortir une particularité qui ne figure dans aucune des nombreuses reproductions de cette scène, avant ou depuis Paul Véronèse: c'est la bénédiction que le Seigneur donne aux deux époux, au moment où sa mère et ses disciples s'apprêtent à sortir. « A la fin du repas, Jésus se lève... et avant de quitter la maison nuptiale déjà consacrée par sa présence... il s'arrête et fait descendre sur les époux agenouillés la bénédiction du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » M. Doze se distingue donc ici de ses devanciers : il fait du nouveau tout en restant dans la vérité historique ; après s'être pénétré du récit de l'Évangile, il a conclu avec raison que les deux époux qui avaient eu l'insigne honneur de convier à leur noce le Fils de Dieu et son Auguste Mère pouvaient être les deux élus désignés pour figurer l'institution du mariage. Pour innover ainsi « il faut d'abord être chrétien : le reste vient ensuite, la grâce et le génie aidant. » (*Univers*, 10 mai 1867).

Est-ce à dire que le pinceau de M. Doze soit irréprochable et qu'on ne pourrait rien trouver à blâmer dans ses travaux? On ne nous croirait pas, si nous osions l'affirmer ; s'il est dit d'Homère : *Quandoque bonus dormitat Homerus*, à plus forte raison, certaines négligences, certaines défectuosités peuvent se faire remarquer dans les œuvres d'hommes moins considérables. *Humanum dico*. La faiblesse humaine se trahit toujours par quelque bout. Surtout, dans les débuts, on reprochait — et avec raison — à M. Doze « le manque de science dans l'ajustement de ses draperies (9 décembre 1858) ; on lui demande plus de transparence dans l'air et on voudrait voir disparaître « certains noirs qui, trop souvent, font tache auoyer même de la lumière. » Dans l'*Heureuse Mère*, la ambe du bambin pourrait être mienx réussie. Dans le *Sommeil de l'Enfant Jésus*, la tête de l'enfant est un peu ourde. Dans *Saint Jérôme*, l'expression de la tête gagne-

rait à être adoucie. Dans *le Matin du Vendredi-Saint*, la roche, contre laquelle s'appuie saint Pierre repentant, tient trop de place et paraît trop blanche ou trop nue.

On trouverait certainement d'autres imperfections à signaler, mais la critique la plus sévère elle-même est bien obligée de désarmer en présence des beautés de premier ordre que nous avons signalées et que des juges autorisés se sont plu à reconnaître. Ces imperfections sont de très menus détails dont on peut bien ne pas se préoccuper, surtout dans un jugement d'ensemble. Le talent de M. Doze n'en saurait être diminué ni même atteint. Quelquefois même certains défauts inhérents au sujet, certaines difficultés inévitables ne servent qu'à le faire mieux ressortir. Témoin le tableau des *Prophètes*, dont M. Charles Clément parle en ces termes : « Cette composition en forme de frise est sans doute un peu monotone. Malgré le talent avec lequel le peintre a varié les attitudes et les expressions de ces personnages rangés en longues files, il y avait, dans la disposition qu'il a été forcé d'adopter, un écueil qu'il ne pouvait complètement surmonter... Mais ce qu'il pouvait faire, il l'a fait. Les têtes ont un caractère qui convient au sujet ; les draperies, étudiées avec le plus grand soin, ajustées avec beaucoup de goût méritent surtout d'être remarquées. *Les Prophètes*, de M. Doze, se recommandent par des qualités très sérieuses. » (*Journal des Débats*, 19 mars 1868). Quelques années auparavant, dans le *Courrier de Lyon*, (25 mars 1861). M. E. Jouve rendait à M. Doze le même témoignage. « La monotonie de cette disposition régulière, disait-il, est atténuée de la manière la plus satisfaisante par la variété des poses des personnages, la différence des types de leurs têtes noblement caractérisées et la diversité de forme et de couleur de leurs amples vêtements drapés avec un goût parfait. Plusieurs de ces figures sont d'une grande beauté... M. Doze s'est montré aussi habile coloriste que bon dessinateur... »

Nous nous sommes longuement étendu sur les œuvres principales de M. Doze, dans le domaine de la peinture religieuse : cette place importante était réclamée par le caractère même de l'artiste qui a voué son pinceau à l'art chrétien. Pour ne pas prolonger notre étude au-delà des limites que nous nous sommes tracées, nous devons nous borner maintenant à quelques lignes sur chacun des autres genres dans lesquels M. Doze a exercé son talent ; nous en profiterons pour faire connaître sur son style, son dessin, son coloris, etc., les appréciations des meilleurs juges en matière d'art : nous avons réservé, pour cette place, ce qui doit être dit sur ces qualités moins importantes du peintre ; il sera facile au lecteur d'en généraliser l'application à toutes les œuvres de M. Doze, en tenant compte, pour les travaux de peinture religieuse, de la nature de chaque sujet et de la destination de chaque toile.

§. 2. — *Tableaux de genre. — Paysages. — Portraits.*
— *Cartons pour verrières. — Copies de tableaux.*

Genre. — M. Doze a peint beaucoup de tableaux de genre. Nous en avons cité quelques uns, et nous voudrions au moins nommer tous les autres. Ici, comme dans la peinture religieuse, notre peintre nimois excelle à traduire au dehors les sentiments profonds de l'âme ; il est toujours, dans les œuvres de moindre importance, comme dans ses plus grandes œuvres, le peintre de l'Idéal :

— Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes. —

Voici ce qu'écrit, dans le *Furet*, M. Léon Vincent, critiquant *La Pauvrette* : « Dans la poésie muette, mais si éloquente du peintre, la tête de la mère est tout un poème : c'est le désespoir caché sous un sourire ; c'est la douleur

disparaissant sous un baiser ; c'est une âme qui se brise sans bruit, de peur d'éveiller chez l'enfant qui se meurt une peine qu'elle ignore... Cette scène attendrissante, où le peintre a mis toute son âme, est rendue avec un grand talent d'observation. » (4 juillet 1858).

Dans *Folle et Sage*, le même journal trouve à signaler une exécution irréprochable, sous le rapport de la couleur et du dessin, — cette œuvre lui paraît exhaler un parfum de poésie intime et de réalité touchante ; — il juge que, dans les œuvres du jeune peintre nimois, le naturalisme et l'idéal sont admirablement combinés : « Que cette teinte brune de la folle enfant lui sied bien, dorée qu'elle est par un rayon de soleil filtrant à travers les arbres ! Et la jeune travailleuse, mélancoliquement penchée sur son ouvrage, ne forme-t-elle pas un contraste charmant ? » (*Furet*, 17 juin 1860).

Dans le *Matin*, il y a grâce et délicatesse : « Cette scène d'intérieur de famille est l'image du charmant tableau que M. Doze a chaque jour sous ses yeux. »

L'Heureuse Mère est gracieux d'agencement et châtié comme dessin. La tête de la femme et sa poitrine, ainsi que le corps de l'enfant, sont parfaitement modelés.

Seule au monde, charmant petit tableau de genre, reproduit huit fois, — gracieux chef-d'œuvre de sentiment, qui a valu à l'auteur éloges et récompenses, et dont la dernière reproduction a été acquise par l'État de Genève. De « *Seule au monde*, » comme de « *Pauvrette*, » ces deux toiles inspirées par deux poésies patoises de Roumieux : *Péchaïre* et *Pas que ieu*, on a dit justement « qu'elles sont remarquables par la pureté du dessin, — aujourd'hui qu'on dessine si peu ! — par la délicatesse des draperies, la sûreté des tons et l'excellence du coloris. »

La Fille du Canut est fraîche d'inspiration, « d'un coloris délicat ; » c'est bien la sœur de *Seule au monde*. « Le peintre ici, dit le *Glaneur du Gard*, a idéalisé la pensée du

poète. » (25 nov. 1860). « La fille du Canut, dit, à son tour, l'*Opinion du Midi*, porterait fort bien les volants de la grande dame, tant elle a noble front et bouche fine. Elle n'en est pas moins charmante, sous sa robe d'indienne rose, et chacun se plaît à voir la pauvre fille travaillant de si bon cœur. » (26 oct. 1859).

Carretouné et lou Désert, inspirés par deux noëls de M. l'abbé Lambert, sont fins de coloris et dessinés avec talent.

La *Devideuse* et la *Mère et sa fille* sont pleins de sentiment et d'une exécution très soignée (E. Roussel).

En général, dans ces œuvres-ci, comme dans ses plus importantes, le dessin de M. Doze est très correct et la couleur très harmonisée. Dans *S. Louis de Gonzague*, on remarque le surplis blanc, à travers lequel l'air semble se iouer, tant il se détache admirablement sur le fond.

Dans l'*Immaculée Conception*, Louis Roumieux « loue la souplesse et le fini des draperies, s'harmonisant on ne peut mieux avec l'ensemble. » Les mains croisées sur la poitrine sont d'une grande finesse et d'une transparence irréprochable. « La guirlande de petits anges qui entourent la Reine des Cieux est très variée : ces gracieux papillons du Paradis voltigent avec bonheur autour de la Rose mystique. Le groupe inférieur, portant des lys et des roses, ainsi qu'un petit ange superposé, forment des raccourcis très vrais et parfaitement réussis. » (*Revue mérid.*, 15 décembre 1857).

A propos de *Mater Dolorosa* et de *sainte Hélène*, M. Viollet-le-Duc dit que ce sont « deux figures d'un excellent style. »

Les mêmes qualités d'artiste se retrouvent, quoique à des degrés divers, dans tous les tableaux de M. Doze. M. D. Roger constate, dans la *Vierge protectrice*, que cette peinture se distingue par une grande beauté de coloris, par les draperies vraies et bien traitées. » (*Revue mérid.*). Le

même critique n'hésite pas à affirmer que cette belle couleur rappelle les Murillo. Au sujet du tableau de *S. Louis de Gonzague*, M. D. Roger porte ce jugement : « La tête du saint, belle de sentiment, qu'un rayon de soleil éclaire, se détache d'une manière vigoureuse sur un fond lumineux ; les draperies sont d'une belle couleur. » (*Ibid.*). Enfin, dans le *Sommeil de l'Enfant Jésus*, M. A. Gazay estime que la figure de la Vierge est bien comprise, que les draperies ont de la légèreté et de l'élégance, que le fond, largement brossé, rappelle ceux de Van-Dick, par l'éclat et l'harmonie des tons (*Opinion du Midi*, 24 novembre 1854). La même remarque se trouve dans un article du *Journal des Arts*, relatif à l'*Annonciation* et au panneau décoratif ayant pour sujet *S. Jean-Baptiste, Zacharie et sainte Élisabeth* : « L'*Annonciation*, dit l'éminent critique, est d'un excellent style, d'un beau dessin, et habilement peint ; les figures... sont remarquables... Le panneau décoratif offre les mêmes qualités que le premier tableau : la couleur en est peut-être plus belle encore. » (1^{er} juin 1865). Dans le *Couronnement de la Vierge*, M. Ernest Roussel aime « à rendre justice à la pureté de dessin, ainsi qu'à la science archaïque de l'auteur. » A propos de cette toile, qui appartient « à la peinture hiératique telle que la pratique avec talent notre concitoyen, » M. Ernest Roussel, parlant de la composition des peintures murales de la petite église de Saint-Gervasy, rend hommage à cette œuvre magistrale, en regrettant que « cette oasis artistique soit un peu trop reculée dans le désert. »

Paysages.— M. Doze a peint aussi quelques paysages et quelques animaux, entre autres : *Taureaux* et *moutons*, qui dénotent en lui, dit le *Moniteur des Arts*, « un joli talent d'animalier ». Le même journal ajoute : « M. Doze traite le paysage dans une gamme douce et harmonieuse. Quelle ampleur, quelle largeur de touche dans cette plaine où

vont en toute liberté taureaux et moutons, à travers la campagne. La perspective est si bien représentée, le ciel si senti de tons et de valeur, que nous ne voyons rien à critiquer. » (*Moniteur des Arts*, 1^{er} oct. 1886.)

Les autres principaux paysages de M. Doze sont : *Une vue d'Amélie-les-bains* ; *Un effet de soleil couchant* ; *la chévrierère au désespoir* ; *saint Pierre après le reniement*, etc.

Portraits. — Il nous serait difficile d'énumérer tous les portraits qu'a produits le pinceau fécond de M. Doze ; mentionnons les cinq portraits de Mgr Plantier, ceux de Mgr Besson, de Mgr de Castries, du procureur général Baudouin, qui figure à la Cour de Cassation, plusieurs de Mme Doze, dont un très remarquable, en pied, de grandeur naturelle, etc., etc. Ce qu'il faut penser ici du talent de M. Doze, Louis Roumieux l'exprime mieux que nous ne pourrions le faire nous-mêmes, au sujet d'un portrait exposé en 1855 : « Ce portrait d'homme est très habilement peint ; bien modelé, quoique largement peint ; les ombres en sont vigoureuses et transparentes. On dirait que le sang circule sous l'épiderme. La toile, qui s'arrondit on ne peut mieux, se lie néanmoins avec le fond, à la manière de Prudhon et de Corrège. M. Doze ne s'est pas borné à nous donner la reproduction exacte, matérielle de la figure de son modèle : il a su lui conserver ce cachet d'idéalisation, qui est une des conditions essentielles du genre. » (*Revue mérid.*, 11 mars 1855).

M. Léon Vincent, dans la même feuille et à la même époque, disait du portrait de Mgr Plantier, destiné au Petit-Séminaire de Beaucaire : « Nous étions en extase devant cette toile d'où la vie semble s'échapper : vigueur de touche, fraîcheur de coloris, ressemblance frappante. Ce qui attire le plus particulièrement l'attention, c'est la pensée qui semble jaillir de ce front, vaste et rayonnant.

Les détails ne sont pas moins bien traités ; les raccourcis, celui du bras, surtout, sont supérieurement réussis : le sang circule dans les veines de la main pastorale, comme la vie par tout le corps. » (*Revue méridionale*, 9 juin 1657.)

Nous devons ajouter, à l'honneur du « portraitiste », qu'un de ses grands tableaux, le portrait grandeur naturelle du procureur général Baudouin, avec la robe rouge et la simarre, figure dans la salle des délibérations de la Chambre criminelle de la Cour de Cassation, faisant face au célèbre portrait de de Sèze : les deux seules toiles admises en cette salle. La présence de ce tableau à cette place en dit plus long que tous les éloges qu'on pourrait en faire.

Toutefois nous ne saurions nous empêcher de citer à ce sujet les lignes suivantes que publia le *Messager du Midi* dans son numéro du 14 mai 1887 : « M. Doze réussit avec un égal succès dans le portrait.... A l'harmonie de l'ensemble on voit que le peintre a vaincu toutes les difficultés résultant du rapprochement et de l'opposition des couleurs vives et crues : du rouge éclatant du cordon supportant la croix de Commandeur, du rouge de la robe, de la blancheur de l'hermine et de la gamme des gris des fourrures qui complètent ce costume. La tête et le corps se détachent bien sur un fond vieil or très lumineux et la correction du dessin ne le cède qu'à la vigueur de la couleur... On est ainsi en présence de ce portrait bien vivant... Le personnage est debout, dans une pose pleine de dignité...; la tête couronnée de cheveux blancs est pleine de noblesse ; on sent que le regard souligne un mouvement d'éloquence : il respire la fermeté, l'honnêteté et la conviction de l'homme de bien défendant la vérité. »

— Les cartons pour Verrières ne sont pas moins recom-

mandables : M. Doze en a fait pour l'église de Genève, don du cardinal de Bonald. Ils représentent, sur toile de grandeur d'exécution, saint Louis, saint Maurice, saint Joseph, saint François-d'Assise.

M. Doze a exécuté d'autres modèles : saint Firmin et saint Ferréol pour Uzès. Jésus docteur, saint Joseph et saint Charles pour l'église Saint-Charles de Nîmes.

Les éloges qu'on donne à ces travaux se résument en ceci : « Les figures sont d'une rare beauté de dessin et d'un caractère religieux vraiment remarquable. »

— Enfin les *Copies de tableaux*, par M. Doze, sont les suivantes : celle de *Cromwell*, d'après Delaroche ; le *Gâteau des rois*, d'après Greuze ; *saint Jean écrivant l'Apocalypse*, d'après Ch. Lebrun ; le *Baptême du Christ*, d'après Sigalon ; le *Christ en croix*, du même ; la *Délivrance de saint Pierre*, encore de Sigalon, etc. etc.

Résumons-nous : M. Doze excelle dans la peinture religieuse ; il a l'inspiration élevée ; la conception en harmonie avec les données de l'histoire et de la théologie ; le sentiment délicat ; le style excellent ; le dessin pur et beau, le coloris vigoureux, les tons très sûrs. Sans rompre avec la tradition, il a une originalité qui donne à ses œuvres un cachet tout personnel. Dans les autres genres ce sont les mêmes qualités du bon peintre ; là aussi M. Doze est vraiment « artiste » dans la vraie et complète acception du mot ; même dans les tableaux où il reproduit le plus fidèlement la beauté naturelle ou physique, il apparaît toujours le peintre de la beauté idéale. C'est le mérite incontestable de M. Doze et sa principale gloire. Il est donc facile maintenant de comprendre pourquoi il est appelé à orner de ses tableaux les quinze chapelles de l'église du Rosaire : cette œuvre importante réclamait un pinceau habile, inspiré et guidé par une

âme sincèrement religieuse : on ne pouvait mieux faire que de la confier à M. Doze.

Nous avons été long dans cette étude : encore avons-nous été obligés de nous réduire en ce qui concerne les œuvres moins importantes de M. Doze. Qu'on veuille bien nous pardonner nos longueurs et ne pas tenir compte de nos lacunes.

Le 12 août 1856, D. Royer disait d'un travail qu'allait entreprendre M. Doze (*La Rédemption*) : « Une toile immense sur laquelle notre jeune compatriote commence à jeter les premiers traits, attend les productions de son génie. Que le courage ne lui défaille pas à la vue de ce gigantesque travail ; qu'il se confie à ses religieuses inspirations et le succès couronnera ses œuvres. »

C'est bien ce que nous serions tentés de dire aujourd'hui à M. Doze, à quarante ans de distance, au sujet du magnifique travail qu'il va commencer pour la décoration de l'église du Rosaire à Lourdes. Qu'il se rappelle, d'abord, ce vœu de son âme profondément chrétienne, vœu que l'abbé Lambert traduisait en ces beaux vers à la fin de la charmante pièce, intitulée : *Lou pintourlaïre persecuta* :

Et quand foudra metre à la velo,
Fase que la palèto en man
Pinte sur ma dernière telo
Jousé, Mario et soun Enfant !

Cette « dernière » toile, ou cette œuvre de la décoration du Rosaire occupera de longues années son pinceau et le Ciel lui donnera assez de temps et assez de forces pour la mener à bonne fin. Mais comment ne pas remarquer cette coïncidence presque providentielle qui permet au peintre religieux de clore pour ainsi dire sa carrière

artistique comme il l'avait ouverte, par la reproduction des mystères de la Vierge !

A ce souvenir qui lui sera cher joignons nos propres encouragements, sincères et chaleureux . Il croyait venu le moment du repos, mais on fait à son talent un nouvel appel, des plus pressants et des plus flatteurs: qu'il n'hésite plus ; qu'il se remette à l'œuvre : qu'il se plaise à reproduire une fois encore les traits de « Joseph, de Marie et de son Enfant. » Ces encouragements, nous avons essayé de les exprimer en quelques modestes vers : qu'on nous permette de les transcrire ici comme couronnement et conclusion de notre travail.

A Melchior DOZE

Va, cher artiste, va ! Notre Dame t'appelle,
 Après d'elle accours ; hâte-toi !
 De ton art inspiré, de ton pinceau fidèle
 Prouve-lui l'amour et la foi !

Non, ce n'est pas en vain que ta Mère réclame
 Les dons heureux de tes talents !
 Elle veut te forcer à rallumer ta flamme,
 A renouveler tes élans !

Obéis à sa voix. La Vierge du Rosaire
 Saura conduire ton pinceau.
 Que j'aimerai te voir orner son sanctuaire,
 De ton grand art nouveau berceau !

Avec le sens exquis que ta noble nature
 Te fit de l'Idéal divin,
 Tu sus toujours grandir ton humaine stature
 A la hauteur de ton destin.

Ne monte pas qui veut dans les sphères sublimes
Où l'Art, seul digne de ce nom,
Est sûr de rencontrer les rayonnantes cimes
D'où descend l'inspiration.

Avec lui, tu montas et ta vive palette
Reçut comme un rayon des Cieux.
Oui, ton pinceau fut grand, car sur lui se reflète
L'éclat de ton cœur si pieux.

La Vierge te connaît ; elle aime tes ouvrages ;
Elle sut t'inspirer souvent,
Pour ces toiles, surtout, où fixa ses images
Ton pinceau toujours si vivant.

Hâte-toi de te rendre à sa voix qui t'appelle.
Lourdes veut enrichir encor
De chefs-d'œuvre nouveaux les murs de sa chapelle,
D'où ton cœur prendra son essor.

Du Rosaire divin tu devras reproduire
Les mystères et leurs leçons :
Belle épopée, encor, qu'il te fallait écrire,
T'ouvrant de nouveaux horizons.

Et les peuples émus, à qui tu sauras plaire,
De ton art loueront la grandeur :
Digne couronnement d'une noble carrière,
Pleine de foi, pleine d'honneur !

Va, cher artiste, va ! Notre Dame t'appelle !
Auprès d'elle accours, hâte-toi.
De ton art inspiré, de ton pinceau fidèle
Prouve-lui l'amour et la foi !

Nîmes. 31 décembre 1892.

F. CHAPOT.

NOTA. — Cet article critique sera l'objet d'un tirage à part et publié en brochure : nous le ferons suivre, sous forme d'*Appendice*, de la nomenclature des œuvres principales de M. Doze.

LE CHATEAU DE THEYRARGUES

A cinq cents mètres environ du village de Rivières, au levant, et sur un monticule à large plateforme se dresse le château de Theyrargues. Tel qu'il est aujourd'hui ce château n'est plus que l'ombre de lui-même ; cependant, malgré ses avaries, ses trois hautes tours, vues de loin, lui donnent encore fort bel air. D'ailleurs, sa position est toujours splendide ; le panorama dont on jouit de sa terrasse, est toujours captivant, enchanteur, inoubliable !

De Theyrargues, en effet :

La plaine est magnifique et l'horizon recule,
Il est doux de la voir dans le meilleur des mois,
Par un beau soir de mai, lorsque le crépuscule
Charge, d'un feston d'or, chaque rameau des bois.

Longue et large, très fertile, cette vallée est un jardin où, en la saison :

Partout l'herbe fleurit et partout l'eau circule.

Là s'étalent de nombreux et riches villages coquettement encadrés dans la riante verdure, comme des bijoux dans un écrin. Et là-bas, tout au fond, de tous les côtés se profilent les monts du Vivarais, baignant leurs formes étranges, leurs croupes arrondies, dans une buée vaporeuse et azurée.

Ici, la Cèze et l'Auzonnet, tantôt égrennent lestement leurs colliers de cristal ; tantôt s'attardent à babiller dans les prés ; le plus souvent, tournoient au milieu des peu-

pliers et des plants d'oseraie. Au plus léger souffle, toutes ces longues tiges, amies des eaux, chantent et frissonnent en mirant leur pâle feuillage dans les ondulations du courant.



Raymond Guillaume de Budos, neveu de Clément V. achète la baronnie de Portes (10 février 1321) à Guillaume de Randon.

Son petit-fils, Thibaud de Budos, relève l'honneur du nom un instant compromis par son père André, dépouillé de ses terres du Languedoc (1340) pour cause de félonie. Thibaud épouse marquise de Maunas, qui lui apporte en dot la terre et seigneurie de Theyrargues avec ses riches péages sur la Cèze et l'Auzonnet.

En 1583, la baronnie de Portes fut érigée en vicomté et la seigneurie de Theyrargues, en baronnie, au profit de Jacques de Budos.

Son fils, Antoine-Hercule, obtient (1613) des lettres patentes portant érection de la vicomté de Portes en marquisat et de la baronnie de Theyrargues, en vicomté.

Par qui, à quelle époque fut construit le château de Theyrargues ? Rien d'authentique, pour nous, jusqu'ici !

Serait-il téméraire cependant d'avancer que ce château, commencé au milieu du xv^m siècle, par A. de Budos, Chambellan de Charles VII et époux Cécile de Lafare, fut achevé à la fin de ce même siècle, par Thibaud de Budos, qui y mourut en septembre 1501 ?

La grande tour orientale exceptée ! Les constructions féodales du xi^m et du xii^m siècle sont, en général caractérisées par l'appareil moyen et un revêtement en bossage rustique. Tels les vieux donjons de Durfort, Mousac, Castelnau, Boucoiran, etc.

A Theyrargues, la beauté des moellons employés, leurs formes diamantées, la solidité du ciment qui les unit,

l'aspect des ouvertures plus propices aux longues coulevrines qu'aux canons, nous prouvent que cette tour est de beaucoup plus ancienne que le reste du château !

Cette réserve faite, nous n'avons aucune raison pour ne pas rapporter l'ensemble de l'édifice aux dernières années du xv^m siècle. Dans ce riche décor dont nous parlions tout à l'heure, dans cette grasse et fructueuse vallée, une résidence agréable avant tout convenait encore mieux qu'une forteresse. Elle existait d'ailleurs non loin de là, sur les rocs escarpés d'Allègre et de Rochegude, la forteresse, mais démantelée, mais en ruines, souvenir de la féodalité désormais impuissante, débris d'un passé qui reviendra plus ! Et puis les signes avant-coureurs de la Renaissance ne sont-ils pas là ? Déjà l'homme ne cherche-t-il pas bien plus à jouir de la vie, qu'à tuer son semblable ? Et le château de Theyrargues s'élève, imposant et superbe quadrilatère, flanqué de ses quatre grosses tours, mais sans créneaux, sans parapet, sans échauguettes et sans fossé. Les tours ont leurs sommets pacifiquement terminés en forme de poivrière. Les deux plus hautes décorent la façade principale qui regarde le nord ; les deux autres visagent le sud abrité par les bois. Toutes les quatre, reliées par un corps de logis dont les vastes appartements pourraient, au besoin, recevoir le roi de France et sa suite. Cependant, avec quelques pièces d'artillerie, dominant la plaine dans tous les sens, fort de sa masse épaisse et solide, défendu par une brave garnison, le château est à l'abri d'un coup de main.

Justement, voici, après la fleur de la Renaissance par trop païenne, les guerres de Religion, les guerres maudites ! Les de Budos tiennent pour le Pape et pour le Roy ! Ne sont-ils pas d'ailleurs alliés avec les Montmorency et par eux avec les princes de Condé ? Rohan, tout au contraire, Rohan, le fier Rohan, par intérêt encore

plus que par conviction, fait campagne avec les rebelles. Ses Huguenots ravagent la Guyenne et le Languedoc. Rohan, qui cherche un appui dans les Cévennes, s'approche avec une armée nombreuse. Il met le siège devant Saint-Jean-de-Maruéjols qu'il prend et dont il brûle le château, appartenant à son loyal adversaire Antoine de Budos, époux Louise de Crussol. Il veut en faire autant à Theyrargues, mais la garnison tient bon, et donne à Joyeuse et à Budos le temps d'accourir à son secours. Contraint de lever le siège, Rohan, en frémissant, se retire dans le Vivarais et jure de se venger.

Antoine-Hercule de Budos meurt au camp royal, devant Privas (20 mai 1629), laissant une fille, Marie-Félice, et sa femme enceinte. L'enfant posthume fut une seconde fille, Diane-Henriette, qui épousa le duc Saint-Simon.

* *

Le vicomté de Theyrargues était alors le siège d'une justice. Elle comprenait (xvii^e siècle) les mandements 1. d'Allègre, subdivisé en prieurés d'Arlendes, de Boisson et d'Auzon ; 2. de Rivières, avec Aubarine ; 3. de Rochegude, avec le prieuré de Maunas ; 4. de Tharax, avec Méjannes-le-Clap. De toutes ces communautés, la plus importante, par le nombre et la qualité de ses habitants, était Rivières-de-Theyrargues. Là résidaient l'officier de justice, le notaire et tous les employés de la vicomté.

Voilà donc Marie-Félice de Budos, marquise de Portes, vicomtesse de Theyrargues! — « Je suis petite, lui fait dire la légende, mais puissante. » Que M^{lle} de Portes fût petite de taille, moins bien même physiquement, que sa sœur Diane-Henriette, c'est possible, mais qu'elle fût encore, et par-dessus le marché, « laide, méchante, glorieuse et artificieuse, une Lia enfin dont Diane-Henriette était la Rachel », beaucoup s'inscrivent en faux au témoignage de

l'auteur des « Mémoires ». Saint-Simon est une mauvaise langue. Son jugement est trop intéressé, ici notamment, pour qu'il ne nous soit pas suspect ; de longs et nombreux procès étant intervenus entre les de Budos et les Saint-Simon.

L. de Crussol, veuve d'A.-H. de Budos, épousa, en secondes noces Charles, marquis de Saint-Simon. Sa fille aînée, Marie-Félice, refusa de donner sa main au vaillant capitaine des gardes, le marquis de Gesores qui l'avait demandée. Elle avait fait vœu de virginité, à l'âge de dix ans ; vœu renouvelé depuis, à seize ans, devant plusieurs docteurs en Sorbonne, réunis par sa mère pour étudier le cas.

Marie-Félice, libre enfin de sa personne et de sa fortune, fut tentée d'entrer au couvent ; elle y entra, d'abord à Caen, chez sa tante Laurence de Crussol, abbesse de la Trinité ; puis chez les Visitandines de Moulins, auprès de sa chère marraine Marie-Félice des Ursins, veuve de l'infortuné duc Henri II de Montmorency, décapité à Toulouse (1632), enfin chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques, à Paris ; mais, reconnaissant, après tous ces essais, que sa place était dans le monde pour l'édifier, elle y revint et y demeura sur les conseils de son directeur, M. Olier, de Saint-Sulpice.

M^{lle} la marquise de Portes affectionnait tout particulièrement son château de Theyrargues où elle séjournait volontiers. Pour venir au secours de ses vassaux, faibles, ignorants, un peu entamés par l'hérésie, Marie-Félice établit les Doctrinaires à Rivières. Bientôt même lui vint la pensée de transformer son château en un monastère de Visitandines.

*
* *

Depuis 1633, les filles de Saint-François-de-Sales étaient installées à Pont-Saint-Esprit, où elles sont revenues

aujourd'hui. C'est à leur complaisance que nous devons les renseignements suivants.

Marie-Félice aimait beaucoup leur vénérée Mère et fondatrice Marie-Françoise de Mazelly. Ce ne fut cependant que sous son successeur, dont nous n'avons pu savoir le nom, que les Visitandines entrèrent à Theyrargues. (de 1661 à 1663.)

A cette époque, Pont-Saint-Esprit n'ayant pas de sujets propres au gouvernement, à cause des nombreuses sœurs qu'il avait perdues les années précédentes, on fut obligé de se pourvoir ailleurs. La T. H. Mère Françoise-Augustine de Grandis, professe de la Visitation de l'Antiquaille à Lyon, fut cédée, à Theyrargues pour supérieure.

« Elle fit, dit l'*Année sainte*, la fondation de Theyrargues que M^{lle} de Portes voulut généreusement établir dans son château de ce nom pour y travailler plus efficacement « à l'instruction des enfants et à la conversion des protestants de ses terres. »

Le nouveau monastère florissait heureusement sur la bonne et religieuse conduite de cette sage mère, quand il plut à Notre-Seigneur de la retirer à lui après cinq jours de maladie (15 mai 1667). Impossible de dire le nom de celle qui lui succéda immédiatement à Theyrargues, mais, en 1674, fut élue la Mère Jeanne-Marie de Patris, d'une noble famille de Montpellier et professe de Pont-Saint-Esprit. Ses vertus, ses rares talents et ses belles qualités, que relevait une modestie admirable, l'avaient rendue très chère à M^{lle} de Portes, qui trouvait ses délices en la société de cette aimable Mère. Généreuse et fervente, humble et majestueuse, noble et grand cœur, intelligence cultivée, la Mère J. de Patris attirait suavement à elle, mais pour tout donner à Dieu M^{lle} de Portes se plaignait quelquefois, dans une douce intimité, de ce qu'elle ne lui avait jamais rien demandé pour ses sœurs ni pour elle-même. Cette chère bienfaitrice tâchait inutilement de deviner le désir de sa sainte amie, qui,

en digne fille de Saint-François-de-Sales, n'en avait d'autre que celui de n'en point avoir. La petite communauté jouissait d'un calme paisible sous la houlette de cette très bonne Mère, quand le Ciel s'ouvrit prématurément pour elle. Elle mourut le 17 septembre 1778, à peine âgée de 48 ans ! Sa devise favorite était : « Ah ! qu'il est bon de s'abandonner à ce Dieu qui ne nous abandonne jamais ! »

À la mort de leur vénérée supérieure les sœurs de Theyrargues prièrent leur digne fondatrice, alors à Paris, de leur en obtenir une de quelque autre maison de l'Ordre. Elles demandèrent aussi le secours d'une autre sœur pour leur aider à soutenir à soutenir les exercices religieux et les divers offices de la maison. Elles n'étaient alors que neuf en tout, dans ce nombre et il y avait plusieurs infirmes. La marquise de Portes conféra de cette demande avec la supérieure du faubourg Saint-Antoine, la Mère Marie-Thérèse Amelot ; celle-ci l'adressa à la Mère Fr-Cath. de Moncel supérieure de Metz. Cette communauté, riche en excellents sujets, lui accorda charitablement la T. H. sœur Marie-Aimée Blaise, sur laquelle elle avait fondé, pour elle-même, de bien douces espérances, ainsi qu'une bonne et solide compagne. Les deux voyageuses arrivèrent à Pott-Saint-Esprit, vers la fin d'août 1679. Il y avait huit mois que les sœurs de Theyrargues étaient orphelines ; aussi l'arrivée de leur nouvelle Mère fut-elle une grande joie pour leur cœur. À peine confirmée dans sa charge, la zélée supérieure fit briller d'un plus-vif éclat les vertus qu'elle avait déjà si parfaitement pratiquées à Metz. Elle se plaisait à nommer Theyrargues « sa douce petite Thébaïde » à cause de sa position agréable et solitaire : « Que nous sommes heureuses, mes sœurs, disait-elle, d'être ici dans ce petit coin de terre, sans autre témoin de nos actions que Dieu seul ! Ah ! puisqu'il nous est seul toujours présent, qu'il soit seul aussi l'objet de nos complaisances et de tout notre amour ! ».

Ame de foi, d'une charité portée jusqu'à l'héroïsme, très éclairée dans les voies de Dieu, droite, sincère et d'une humilité profonde, elle était vraiment le chandelier d'or qui illumine toute la maison de Dieu. Plusieurs communautés, instruites de son rare mérite, firent des instances pour la placer à leur tête, mais le monastère de Metz, ayant promis à la marquise de Portes qu'elle serait laissée à Theyrargues, la refusa partout ailleurs.

La pieuse Mère Marie-Aimée poursuivait, avec bénédiction, son quatrième triennal, lorsque arriva la mort de M^{lle} de Portes. Elle était décédée à Paris, le 10 septembre 1693. Ce coup inattendu fut très sensible à la digne Mère. Elle et ses filles comprirent que le décès de leur fondatrice allait entraîner la ruine de la Communauté. Il était à croire que la marquise, morte assez promptement dans les douleurs excessives d'un cancer, ne s'était pas occupée de leur avenir. Ces tristes prévisions se réalisèrent. Il n'était pas fait mention des Visitandines dans le testament de la marquise. Comme donc le château de Theyrargues n'était pas convenable à un établissement stable et selon les usages de l'Ordre, la Mère Marie-Aimée résolut, avec prudence, de réunir le ruisseau à sa source, en reconduisant ses filles à Pont-Saint-Esprit, d'où la plupart étaient sorties. C'était d'ailleurs le vœu des deux familles, et depuis longtemps leurs supérieures respectives avaient proposé cette réunion.

On en référa à Mgr l'Évêque d'Uzès (Michel Poncet de la Rivière), qui l'agréa volontiers, et, vers le mois de mars 1694, les Sœurs de Theyrargues furent reçues dans leur cher berceau de profession, avec tous les témoignages de la plus cordiale et religieuse amitié. La Mère Marie-Élisabeth de Roche, alors supérieure de Pont-Saint-Esprit, n'avait plus que quatorze mois pour achever son triennal. A l'élection suivante, la vertueuse M. A. Blaise lui succéda. Elle mourut le 28 juillet 1698, répé-

tant jusqu'au dernier soupir l'amoureux refrain qui résume toute sa vie : « Oui, Seigneur Jésus, *Fiat voluntas tua !* »

En-dehors des supérieures de Theyrargues déjà nommées, voici, relevées au courant de la plume dans les registres curiaux de Rivières, quelques-unes de leurs compagnes :

— 4 mai 1663, Sœur Jeanne de Grandis a été enterrée dans l'église de Rivières. — Idem, 19 juillet 1682, dame Catherine de Pernes, religieuse, âgée de quatre-vingts ans. — Idem, 23 octobre 1690, Sœur Marguerite-Félice de Patris, cinquante ans ; elle mourut en odeur de sainteté. — Signés : Vidal, Boyer, vicaires de Rivières.



Rien pour les Sœurs de Theyrargues, dans son testament, (6 oct. 1691) et, par son codicille du 6 sept. 1693, deux cents livres seulement d'une rente annuelle, en faveur des religieuses pauvres : Bonnair, de Poujols et de Gabriac, leur vie durant ! C'était bien peu, en effet !

Absorbée par une idée nouvelle, mais toujours généreuse, *très haute et très puissante dame demoiselle Marie-Félice de Budos, marquise de Portes, vicomtesse de Theyrargues*, consacrait, par son testament, 6.200 livres de rente à la fondation de deux hôpitaux pour les pauvres malades de ses terres en Languedoc.

Le 8 août 1697, avec le concours du conseiller d'État Henri d'Agnesseau, exécuteur testamentaire, un de ces hôpitaux fut créé, au Collet-de-Dèze (marquisat de Portes), et confié aux filles de Saint-Vincent-de-Paul, l'autre, à Rivières (vicomté de Theyrargues), dont les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Nîmes se chargèrent d'assurer le service.

En attendant que MM. les Directeurs du nouvel hôpital

eussent trouvé dans Rivières même un local convenable, Mgr le prince de Conti (François-Louis de Bourbon), héritier universel de sa cousine Marie-Félice de Portes, voulut bien accorder une *partie* de son château de Theyrargues, « tant pour le logement des Sœurs venues à Rivières, le 27 novembre 1698, que pour logement des malades.

Provisoire dans la pensée de celui qui la donnait comme dans celle de ceux qui la recevaient avec plaisir et reconnaissance, cette hospitalité dura de 1698 à 1728. Notre intention n'est pas de refaire ici l'histoire de ce modeste hôpital. Disons cependant que trois mois après sa fondation, il comptait déjà 22 pauvres malades. Quelques années après (1703), ce même hôpital recevait les malheureuses victimes des camisards, égorgées à Potellières, mais soignées, mais guéries par le chirurgien Maubec et les Hospitalières de Theyrargues.

Si le prince de Conti, élu roi de Pologne par la Diète (1697), avait pu monter sur le trône, l'hôpital de Rivières serait encore magnifiquement installé dans le château, sans doute ! Malheureusement, un candidat plus favorisé, l'emportant sur le prince français, ceignit la couronne de Pologne à sa place, et les agents de S. A. S. réclamèrent son château. Le prince mourut sur ces entrefaites, sa veuve, plus compatissante, laissa les sœurs et les malades à Theyrargues. Ce répit était d'autant plus nécessaire qu'il y avait, en bas, dans la Direction, fort peu d'entente au sujet de l'emplacement. Le conflit traina en longueur jusqu'en 1728. Enfin, à cette époque, hospitalières et malades, délogeant du château, non sans regrets, descendirent à Rivières pour y occuper la maison actuelle.

* *

Les de Conti protégeaient les Doctrinaires ou Pères Joséphistes de Lyon. Grâce à cette puissante famille, la

Congrégation des Pères de la Doctrine, qui a fourni de zélés missionnaires et d'excellents professeurs, occupait une foule de postes importants et même nombre de prieurés dans le Languedoc.

M^{lle} de Portes avait fondé à Rivières une résidence de quatre prêtres missionnaires et d'un frère pour les servir. Dans son codicille (6 septembre 1693) elle leur lègue même 10,000 livres pour la construction de leur chapelle (qui d'ailleurs ne fut jamais construite dans le village). Précédemment, elle leur avait offert une partie de son château. Tout d'abord les Doctrinaires refusèrent, mais, en 1728, mieux inspirés, ils acceptent du prince de Conti (Louis-Armand) ce même château débarrassé des Visitandines et des malades.

Les Doctrinaires voulaient tout ou rien ! Ils avaient bien raison, et le bel emploi qu'ils vont faire de Theyrargues, pendant plus d'un demi-siècle, justifie leurs prétentions.

En effet, de 1728 à 1781, le château de Theyrargues, sous l'impulsion et la direction de ces messieurs, devient un florissant collège qui compta jusqu'à quatre-vingts pensionnaires, sans parler des externes encore plus nombreux. Là, on apprenait la religion, les belles-lettres, les langues française et latine, les arts et les sciences.

En 1776, le personnel du collège de Theyrargues comprenait : un directeur, deux préfets, cinq régents et quatre-vingts pensionnaires.

Les élèves affluaient d'un peu partout, même de la Lorraine et de l'Alsace. Car le collège avait fort bonne réputation. Quelle aubaine pour les gens de la vicomté de Rivières surtout ! Une route carrossable, dont on voit encore les restes, reliait Rivières avec Portes, en passant par Boisson, Auzon, Saint-Julien-de-Cassagnas, les Mages, Saint-Jean-de-Valériscle, Saint-Florent, le Martinet.

En 1781, les Doctrinaires, moyennant une indemnité de 10,000 livres que leur donna le prince de Conti, transportèrent leur collège de Theyrargues, à Bagnols-sur-Cèze, où ils étaient depuis 1668.

A Bagnols, sur l'emplacement du château des Montmorency, château rasé en 1633, les Doctrinaires, riches des débris de Theyrargues, établirent un beau collège qu'ils administrèrent avec succès jusqu'en 1791.

*.

Singulière destinée que celle de ce château de Theyrargues ! Hier :

... le bruit du fer, les cris d'alarmes.

L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes.

et les soldats sur les lèvres desquels :

Les f..., les b... voltigent trop souvent !

Aujourd'hui, la grave et lente psalmodie du chœur ; les ~~saaves~~ extases, les mystiques élans des pieuses filles de Sainte-Chantal et leurs amoureux colloques avec le divin époux !

Demain, la monotone plainte des pauvres malades, et les hospitalières qui d'un pas léger et discret, glissent dans les grandes salles, le sourire aux lèvres et la charité au cœur pour les consoler ! Et puis, la joyeuse et bruyante envolée de la troupe écolière, tantôt prenant ses ébats dans les cours du collège et tantôt pâlisant sur Homère et Virgile, sous l'œil sévère des régents !

Enfin, en 1793, une immense flambée qui empourpre l'azur du ciel ! C'est le château de Theyrargues, appartenant à Antoine de Chalbos de Cubières à qui le prince de Conti l'a inféodé (en 1782). Forcé et pillé par une bande de scélérats plus ou moins sans-culottes, il brûle lentement là-haut sur sa colline !

La famille Magne achète et restaure un peu Theyrargues, au commencement du siècle, puis le revend aux de Maubec, de Rivières. La dernière héritière des Maubec, M^{me} la marquise E. de Roquefeuil, laisse son château et son domaine (1886) à M. le marquis des Isnards.

Des arbres du parc dont les frais ombrages couvrirent tour à tour, nobles chevaliers, grandes dames, soldats, nones, convalescents et gamins délurés, il ne reste plus qu'un solitaire mais superbe tilleul. Ah ! s'il pouvait conter ce qu'il a vu !!

Malgré ces quelques lignes, on croira longtemps encore dans le pays, que saint François de Sales est venu et a séjourné au château de Theyrargues ! Et les vieux, longtemps encore, non sans quelque orgueil, vous parleront du grand Condé lui-même commençant ses études au collège de Theyrargues ! Ainsi naît, croît et fleurit la légende, à côté de l'Histoire !

E. DURAND,
Curé de Peyremale,

CHRONIQUE RÉGIONALE

Marseille, ce 25 mars 1893.

.. Qui donc affirmait le progrès des idées anti-religieuses dans notre Midi ? On ne s'en douterait guère à voir l'affluence recueillie qui se presse autour de nos chaires quadragésimales. Ce n'est pas pour le talent des orateurs de la station que cette foule accourt bien avant l'heure assignée. Rien de tout-à-fait saillant en effet à signaler sous ce rapport. Chacun de nos prédicateurs, selon la sage recommandation de Mgr l'Evêque, s'est préoccupé beaucoup plus de la saine doctrine que des éclats de l'éloquence. Ils ont visé au bien des âmes, et les âmes répondent à plaisir.

Signalons plus spécialement les résultats du carême à La Ciotat, où l'église s'est trouvée trop petite pour suffire aux auditoires d'hommes, ce qui ne s'était plus vu depuis le célèbre P. Guyon.

Signalons surtout la mission générale, prêchée à Toulon par les Rédemptoristes. On a applaudi dans les églises, ce qu'excuse l'enthousiasme méridional. Au Pont-du-Las, les ouvriers ont porté les missionnaires en triomphe.

Allons, Messieurs du Panama, la franc-maçonnerie n'est pas encore la souveraine des âmes !...

.. La santé du cher et vaillant métropolitain de Provence s'est raffermie, au point que Mgr l'archevêque a pu présider une foule de cérémonies fatigantes, en particulier celle qui a si profondément consolé son grand

cœur, l'inauguration du merveilleux asile des vieillards à Aix, qui perpétuera le souvenir du courage de notre archevêque et de l'enthousiaste acclamation de la France catholique autour de lui. C'est un « vrai palais de la charité. »

* * L'académie de Marseille s'est honorée, ces temps-ci, en mettant, au concours de poésie, le sujet de *saint Victor de Marseille*. Les concurrents devront faire parvenir leurs envois, sans nom d'auteur apparent, à M. le secrétaire-perpétuel de l'Académie de Marseille, avant le 1^{er} décembre 1893. Le prix attribué à la meilleure poésie est de 400 francs.

* * Une *Vie de Mgr de Miollis* ne tardera plus guère à satisfaire la curiosité et l'attente des admirateurs de cette grande et originale figure épiscopale, si étrangement défigurée par Victor Hugo, sous le nom de Myriel, dans ses *Misérables*.

Le Propriétaire-Gérant,

Gervais-Bedot.

L'ÉMIGRATION DES CAMPAGNES VERS LES VILLES

Vous rappelez-vous, Messieurs, l'un des plus francs éclats de rire de Labiche, les *Vivacités du Capitaine Tic* ? Il y a là dedans une grande victime, la Statistique, puisqu'il faut l'appeler par son nom. L'infortunée ! elle a bien eu d'autres mésaventures. M. Thiers, par exemple, en donne cette aimable définition : l'art de préciser ce qu'on ignore. L'auteur de *Jérôme Paturot* lui accorde à peu près autant de bienveillance et d'égards qu'au socialisme : c'est peu. — J'en passe et des meilleurs.

Mais alors comment ne pas trembler de vous soumettre le moindre chiffre ? L'émigration rurale, il est vrai, peut vous sembler plus intéressante que la découverte due aux labeurs du prétendant Magis « le nombre exact des veuves qui ont passé sur le Pont-Neuf pendant le cours de l'année 1860. »

Peut être les statistiques démographiques se défendent-elles mieux que tant d'autres contre un scepticisme narquois. N'importe, vous comprenez mon effroi d'effleurer l'arithmétique officielle de ce phénomène : l'émigration des campagnes vers les villes.

Mais qu'est-ce que les villes, et qu'est-ce que les campagnes ? Pour l'Administration, une commune est rurale quand elle n'a pas plus de 2,000 habitants agglomérés : au delà, elle est urbaine. Vous entendez bien : agglomérés. Telle commune bretonne qui a une population supérieure à 16.000 âmes est humblement rurale : pour-

(1) Communication faite au Salon des Études dans sa séance du 12 Février.

quoi cela ? parce qu'elle se compose de hameaux et de villages dont aucun ne réunit plus de 2,000 existences.

Ainsi jusqu'aux groupes de 2,000 au plus, vous pouvez murmurer l'*O Fortunatos nimium*. Au-dessus, fermez vos *Géorgiques*.

Cette classification n'est pas à l'abri de la critique. Un économiste dont vous trouvez ici même une consultation hebdomadaire, M. Paul Leroy Beaulieu, lui reproche de placer trop bas la limite des villes et des campagnes. Et, en fait, beaucoup d'agglomérations de trois ou quatre mille âmes, surtout dans notre Midi, ont un caractère rural en ce que les cultivateurs y dominent de beaucoup.

Quoiqu'il en soit, la population rurale, au sens administratif du mot, était recensée en 1846 au-dessus de 26,750,000. En 1851, elle a un peu diminué. 1856 apporte une nouvelle et plus forte diminution. En 1861, augmentation apparente : mais c'est que la Savoie et Nice viennent d'être annexées. 1866 nous ramène à la marche descendante. De cette date à 1872, à travers les catastrophes et les démembrements, vous devinez une baisse énorme : le niveau de 25 millions est perdu. Depuis 1872, notre territoire a beau rester le même, l'élément rural, à peu près stationnaire jusqu'en 1876, se réduit ensuite sans interruption, pour tomber, en 1886, à 24,452,000. Ainsi, en quarante ans, l'effectif des paysans français se serait abaissé de 2,300,000. De là, nous aurions beau défalquer l'excédent de nos frères perdus par delà les Vosges sur nos frères gagnés dans les Alpes et outre Var : quel gros nombre il nous resterait encore !

Mais prenons garde d'être dupes d'un trompe-l'œil créé par les mutations de communes. Telle localité groupe aujourd'hui 2001 habitants : cette précieuse unité lui vaut d'être recensée urbaine ; le recensement suivant ne lui attribue que 2000 : elle devient rurale et c'est pour l'ensemble de la population rurale, un gain assez factice.

Mais prenons l'hypothèse inverse : aujourd'hui 2,000 paysans, demain 20001 citadins ; voilà une perte rurale assez artificielle, voilà les campagnes diminuées, pourquoi ? parce qu'elles se sont accrues.

Vous le voyez, nous avons tantôt un pseudo-accroissement, tantôt une pseudo-diminution. Si les deux mouvements se neutralisent à peu près, c'est pour le mieux. Mais si l'un d'eux l'emporte sensiblement sur l'autre, du même coup, le dépeuplement des campagnes est évalué trop bas ou trop haut.

En fait, il est évalué trop haut : les mutations enlèvent aux campagnes beaucoup plus qu'elles ne leur donnent. Par exemple, de 1876 à 1881, quinze communes urbaines deviennent rurales, mais soixante-quatorze rurales deviennent urbaines : d'où un gain net de plus de 130.000 âmes pour la population des villes. Sur les 352.000 ruraux disparus entre 1876 et 1881, il y en a donc 130.000 dont la disparition est nominale, fictive ; la déperdition réelle se réduit à 222.000.

Tel est le danger des chiffres pris au vol. Des centaines de mille allaient nous échapper comme par un jeu d'écritures. O statistique ! que de bévues l'on peut commettre en ton nom ! Du moins un fait nous reste : le peuple des campagnes diminue dans des proportions sérieuses. Mais comment peut-il diminuer ? De deux manières seulement : ou par un excédent des morts sur les naissances, ou par un excédent des émigrations sur les immigrations. Si donc les nouveaux-nés ne donnent pas moins de besogne que les décédés aux mairies de nos villages, la conclusion s'impose : ces villages rejettent plus de vivants qu'ils n'en attirent.

Eh bien ! loin que, dans l'état civil rural, les entrées restent au dessous des sorties, elles les dépassent notablement. Si, prise dans son ensemble, la France parait s'acheminer assez vite vers l'équilibre des naissances et

des décès (et même les mouvements des deux dernières années sont pour autoriser des prévisions plus sinistres encore), le grand coupable n'est pas Jacques Bonhomme. Excédent des décès à la ville, excédent des naissances aux champs : nous avons là comme deux forces en conflit.

Mais alors, à supposer les paysans rivés au sol natal, nous ne verrions pas leur effectif baisser, nous le verrions monter. Il ne monte pas, c'est déjà l'indice d'émigration qui apparaît ; il baisse, c'est l'indice qui s'accroît. Entre deux recensements, l'intensité de l'émigration se mesure, non pas seulement par ce qui manque au second pour atteindre le premier, mais par ce qui manque au second pour atteindre le premier, accru de l'excédent des naissances, survenu après lui. Voilà une commune qui a eu dix naissances de plus que de morts, et cependant sa population est restée la même : c'est qu'elle a eu au moins dix émigrants. En voilà une autre qui, dans des conditions identiques, a perdu dix habitants, c'est que vingt personnes au moins en ont émigré.

En se livrant à de tels calculs, la statistique administrative obtient un total énorme d'émigrants ruraux. Si nous additionnons les trois résultats successifs enregistrés de 1872 à 1886, nous avons plus de 1.694.000. Et de 1886 à 1891, date du recensement le plus récent ? Au dernier congrès des Sociétés savantes, à la Sorbonne, dans la séance du 10 juin 1892, M. Turquan évaluait le mouvement de cette période à 530.000. Nous arriverions ainsi à plus de 2.200.000 en moins de vingt ans.

Mais encore une belle forêt qui appelle l'éclaircie ! Encore une illusion due à ces perfides métamorphoses de communes ! Nous avons là maints groupes de villageois urbanisés sur place : il paraît bien difficile de les compter comme partis, d'admettre des émigrés qui demeurent, de ne pas laisser à l'opéra les fugitifs immobiles.

Supposons tous ces départs imaginaires éliminés du formidable total : Sur les départs réels qui nous restent, combien y en a-t-il pour le dehors, combien pour les villes françaises ? Si le service de l'émigration extérieure nous donnait le montant à peu près exact des paysans expatriés, une simple soustraction ferait ressortir le seul nombre qui nous occupe ici, le nombre des paysans recrutés par nos cités. Mais ce service est dans l'enfance : son imperfection n'a d'égale que sa lenteur à publier ses relevés. Poser en fait que l'émigration hors de France est, année moyenne, assez faible ; qu'en elle, l'élément agricole ne prédomine pas ; que, dès lors, les ruraux passés outre frontières sont peu de chose auprès des ruraux émigrés à l'intérieur ; nous le pouvons. Mais que le mot de M. Thiers nous préserve de trop préciser.

Bornons nos ambitions à poser un minimum vraisemblable de l'émigration rurale vers les villes. Toutes rectifications faites, il ne paraît nullement téméraire d'évaluer au-delà de 80,000 la moyenne [annuelle] des déplacements qui s'opèrent de communes rurales à communes urbaines.

Faut-il s'en applaudir ?

Voici quelqu'un pour nous l'affirmer, le sourire aux lèvres, avec toutes les grâces de l'esprit le plus alerte. C'est Edmond About, que peut-être ne vous attendiez-vous guère à trouver en cette affaire. Ouvrez son livre sur le *Progrès* ; allez au chapitre 9 : *Les Villes et les Campagnes*, vous y lirez au sujet du phénomène qui nous occupe (1) :

« Est-ce un mal ? Est-ce un bien ? Question grave. Le préjugé régnant et presque officiel assure que c'est un mal.... Quant à moi, fussiez-vous un instant m'accuser de paradoxe, je veux voir tous les pauvres émigrer à la

(1) P. 143-144.

« ville et tous les riches émigrer à la campagne ; la
« France ne sera prospère et éclairée qu'à ce prix. »

Et notre Voltaire II, notre sémillant sociologue, de gambader gaiement dans son système. Il ira jusqu'à écrire (1) :

« Le village est la dernière forteresse de l'ignorance
« et de la misère. Méditez une minute sur le dénûment
« physique et moral du paysan qui n'a rien. Et voilà
« l'homme que certains moralistes persécutent de leurs
« sermons pour qu'il demeure au fond de son trou ! Ne
« les écoute pas, mon garçon ; mets tes meilleurs sou-
« liers, si tu en as, et prends le chemin de la ville. Là-bas
« personne ne te jettera des pierres dans la rue sous pré-
« texte que tu es pauvre. Tu y trouveras des écoles du
« soir, si tu veux t'instruire ; des hôpitaux, si tu tombes
« malade ; un service de bienfaisance organisé, si tes pe-
« tites affaires ne vont pas. Mais tu y trouveras surtout
« le travail intelligent, utile au capitaliste, au consom-
« mateur et à l'ouvrier lui-même. Sois honnête et actif,
« tu vivras ; peut-être même, si les choses tournent bien,
« amasseras-tu un petit pécule. On a vu plus d'un pauvre
« paysan faire fortune à la ville, on n'a jamais conté
« qu'un pauvre citadin se fût enrichi au village. C'est
« pourquoi, fais ton paquet ! »

L'appel est pressant ; mais About écrirait-il cela au jourd'hui ? C'est la question que l'on se pose à maintes pages de ce livre, vieux de vingt-neuf ans. Prenez, par exemple, ces lignes : (2) « Il est permis d'espérer que le
« jour où tous les Français auront reçu une certaine édu-
« cation et jouiront d'une certaine aisance, le total an-
« nuel des délits et des crimes se réduira presque à zéro.
« Que dirais-tu, pauvre fou de Jean-Jacques, si tu

(1) P. 155-157.

(2) P. 388.

« voyais que les arts et les sciences nous convertissent
« au lieu de nous pervertir. »

La suppression du crime par l'école : c'est une idée peut-être fort belle, mais qui fait de moins en moins vibrer l'esprit de notre temps, trop morose sans doute. De même pour les bienfaits de l'exode rural. Il survit bien encore des économistes. Tant mieux, tout heureux de voir s'effriter chaque jour la pétrification du moyen-âge. Pour eux, attache au sol est synonyme de stagnation sociale ; migration est synonyme de vie et de progrès. Mais qu'ils faiblissent, ces refrains joyeux ! Et qu'ils grandissent les refrains mélancoliques !

Au point de vue national, s'il y avait antagonisme entre l'amour de la grande patrie et l'esprit de groupe, de localité, le patriotisme de clocher, comme l'on dit non sans dédain, il faudrait s'applaudir de voir les attaches locales se détendre, les existences se mobiliser de plus en plus. D'y aider serait conforme à tel programme que nous connaissons bien par M. Taine. Guerre à l'esprit de localité comme à l'esprit de corporation ou de famille ; proscription de tous les « intérêts, souvenirs, idiomes et patriotismes locaux ; » point d'agréats secondaires ; point de petites patries : c'est le programme jacobin. Que la France soit un vaste hôtel garni le peuple français une multitude vagabonde, l'idéal jacobin sera réalisé.

Mais voilà qu'un idéal aussi simpliste n'est pas du goût de tout le monde. Certains conçoivent l'État non comme une poussière inorganique, un amas informe d'individus aussi peu cohérents, aussi meubles que des grains de sable, mais bien comme le *Cœtus ordinatus* de Cicéron, comme un système vivant, comme une organisation de groupes. Et plus ces groupes seront solides ; plus il y aura, entre leurs cellules, de cohésion, de dépendance réciproque, de difficulté à se séparer ; plus il y aura d'énergie dans chacun d'eux ; plus ils auront, tous en-

semble, de vie pour concourir, pour conspirer au but commun, à l'unité harmonique. Et ce sera trop peu que de dire avec Renan : « Le lien qui nous attache à la France » ne diminue pas la force et la douceur de nos sentiments « individuels et locaux. » On pourra dire : s'ils s'éteignent, ces sentiments locaux, dont le patriotisme est comme la fusion, gare au cosmopolitisme !

Mais pourquoi nous égarer dans le spéculatif, alors que le danger national de notre émigration se révèle à la démographie en des faits d'une simplicité brutale ?

Les villes ont moins de natalité que les campagnes : elles devraient en avoir davantage, car l'immigration leur vaut une plus grande proportion d'adultes.

Les villes ont plus de mortalité que les campagnes : elles devraient en avoir moins, car, sur ces adultes qu'elles ont en excès, la mort a moins de prise.

Il y a plus d'infirmité dans les villes que dans les campagnes : les conseils de révision éliminent deux citadins pour un rural.

Voilà trois aspects sous lesquels la désertion des campagnes nous apparaît comme une déperdition vitale, comme une dégénérescence démographique. Il n'est guère besoin d'y insister, alors que nous entendons autour de nous tant de gémissements, d'ailleurs assez stériles, sur le présent et l'avenir de la population française.

Au point de vue social, moral, si vous le préférez, allons-nous professer un exclusivisme béotien, prendre le village et la ville comme les deux pôles de la moralité, faire de la vertu une fleur des champs, du vice, un champignon urbain ? Ce n'est point nécessaire. Selon Lamartine, « il n'y a pas de Code de législation ou de « morale, excepté la religion, qui contienne autant de « moralisation qu'un champ qu'on possède ou qu'on « cultive. » Mais le chantre de Milly vous fait sourire,

lecteurs convaincus des *Paysans* et de la *Terre* ; l'idylle vous met fort en défiance ; vous n'avez que scepticisme envers les candeurs et les béatitudes pastorales ; l'*Angelus*, dans sa solennelle beauté, ne vous parle que comme du Millet subjectif. Soit, dépréciez tant qu'il vous plaira, noircissez à votre aise ce pauvre Jacques Bonhomme, mais veuillez nous dire ce qu'il deviendra, s'il quitte son foyer. Prenez garde : ce foyer abandonné, c'est un cadre social détruit, un lien social rompu. Gagnera-t-il, votre affreux campagnard, à sortir de ce cadre, à se dégager de ce lien ?

Demandez-le plutôt aux criminalistes : ils vous montreront le crime recruté surtout parmi les hommes qui vivent loin du lieu natal ; ils vous diront que, grâce à l'immigration, les villes ont sur les campagnes une supériorité dont elles se passeraient fort, je veux dire une proportion bien plus forte de délits. Dans son livre sur la *France criminelle*, M. Henri Joly ne se montre pas un agrarien fanatique, puisqu'il nous signale des crimes ruraux ; et cependant il nous dira (1) : « Quels que soient
« les défauts souvent graves de celui qui vit de la vie
« rurale, c'est surtout le jour où il la quitte qu'il s'ex-
« pose à devenir un délinquant. » Et l'idée maitresse, le pivot du livre, c'est que le déclassement, sous toutes ses formes, est le grand pourvoyeur du crime.

« La personne humaine, lisons-nous dans la conclu-
« sion (2), a besoin d'être retenue et soutenue par le mi-
« lieu qui l'entoure. La famille, la commune, l'école, la
« corporation, la patrie, autant de groupes qui, solide-
« ment constitués, doivent nous encadrer tous. Tout ce
« qui brise par un endroit quelconque l'un de ces ca-
« dres, et en laisse échapper un individu, fait par cela

(1) *France criminelle*, p. 288.

(2) id. p. 423.

« même un déclassé, presque inévitablement un délinquant. »

Consultez M. Tarde, l'auteur d'aperçus si ingénieux, parfois si peu... réactionnaires sur la criminalité ; écoutez-le comparer la civilisation et la révolution sociale (1).

« Le rayonnement imitatif de la première, vous dit-il, c'est le travail, c'est l'émigration extérieure, la colonisation ; celui de la seconde, c'est l'agitation politique, c'est la grève et l'émeute, c'est le *déclassement* général sous toutes ses formes : émigration intérieure trop rapide (en tant qu'elle n'est pas toujours accompagnée d'un progrès dans le travail) des campagnes vers les villes, fortunes ou ruines subites, passage brusque du néant à la toute puissance politique, ou *vice-versa*, etc. Or, où se recrutent, notoirement, les criminels ou les délinquants d'habitude ? Parmi les déclassés. Sur tant de récidivistes urbains, comptez tous ceux qui ont émigré des champs, non pour travailler, mais pour ne rien faire. »

N'est-il pas vrai que, malgré les justes distinctions et les réserves nécessaires qui le mitigent, cet avis fait encore une contre-partie assez sombre à l'optimisme sautillant d'About, aux mirages de son Eldorado urbain ?

Peut être, Messieurs, résistez-vous à ces mirages et vous alarmez-vous de notre phénomène. Alors vous avez d'autant plus d'intérêt à en rechercher les causes, ou, plus correctement, les conditions déterminantes, à vous informer si, inévitables, fatales, elles vous réduisent au rôle d'inutiles Cassandres, ou si au contraire elles sont de telle nature que l'on puisse les supprimer ou les atténuer.

Constatons que le phénomène n'est pas spécial à la France. L'Allemagne, par exemple, nous offre, à côté d'une très forte émigration extérieure, une importante

(1) *Criminalité comparée*, p. 93-94.

émigration de ses campagnes vers ses villes. Un indice de ce mouvement intérieur est la croissance si rapide des cités, surtout des grandes, comme Berlin, qui, de 1885 à 1890, gagne environ 260,000 âmes : croissance que la natalité et une faible immigration étrangère sont, à elles deux, bien loin d'expliquer tout entière. Dans une étude sur le socialisme allemand (1), M. Bourdeau compte l'émigration ouvrière des campagnes parmi les causes d'accroissement des voix socialistes. Le recensement du 1^{er} décembre 1890, disait la protestante *Gazette de la Croix*, prouve que « chez nous les paysans sont de plus en plus portés à se réfugier dans les villes. Sous ce rapport les Français sont moins nomades et pourraient nous servir de modèles. »

Et, dans une revue catholique, les *Historisch Politische Blätter*, nous lisons : « La désertion des campagnes a commencé en Allemagne, bien plus tard qu'en Angleterre et en France ; mais, depuis vingt ans, elle augmente avec la rapidité d'une avalanche (2). »

Aussi, toute une législation foncière a-t-elle surgi pour retenir le paysan au sol ; et savez-vous pourquoi la Chambre prussienne, en 1890, a ajourné la réduction des tarifs de voyageurs sur les chemins de fer ? Parce que la mobilité excessive des ouvriers agricoles épouvante les grands propriétaires de Prusse (3).

En Angleterre, l'élément urbain, bien supérieur en proportion à ce qu'il est chez nous, ne cesse de s'accroître, et cet accroissement est tel que les campagnes doivent en faire pour une bonne part les frais. L'auteur d'un travail sur « ce qu'on a appelé la dépopulation des dis-

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1891, p. 192 et suiv.

(2) *Réforme sociale*, 1891, t. 2, p. 253.

(3) *Économiste français*, 15 août 1891.

tricts ruraux anglais (1), » le docteur Ogle, prend quinze comtés plus spécialement agricoles, il en défalque les villes de 10.000 et plus : alors apparaît, de 1851 à 1881, une perte d'environ 23.000 habitants. Puis, dans une seconde expérience, il élimine les villes de 5.000 et plus : alors la perte s'élève, pour la même période, à près de 46.000. Et cela, vous le pensez bien, malgré un excédent des naissances. Sûrement, tous ces disparus ne sont pas en Amérique. Aussi l'exode des ouvriers agricoles a-t-il servi de tremplin à M. Chamberlain, et le radicalisme de Birmingham a-t-il pris pour programme de *restaurer* la population rurale, de la rattacher directement au sol par les procédés les plus autoritaires, d'ailleurs, et qui sentent fort leur socialisme agraire (2).

Nous aurons beau passer l'Atlantique, nous n'éviterons pas le spectacle des campagnes délaissées pour les centres. Le Canada s'émeut du courant, chaque jour plus fort, qui emporte ses paysans vers les États-Unis ; mais il a aussi son courant intérieur. Si, de 1881 à 1891, malgré une forte natalité, vingt et un comtés sur cinquante sont en perte dans la province d'Ontario, et vingt-sept sur soixante-cinq dans celle de Québec, l'expatriation, au profit de la République voisine n'en est pas la seule cause ; et si la population des groupes supérieurs à 1.500 âmes gagne 384.000, c'est un résultat auquel l'émigration rurale n'aurait avoir été étrangère (3).

Mais les États-Unis mêmes ne nous montrent-ils pas le phénomène à son maximum d'intensité ? Les temps sont changés depuis leurs débuts tout agricoles et depuis les plaintes de Carey, sur le nombre insuffisant de leurs

(1) *Journal of the Statistical Society*, juin 1889.

(2) *Économiste français*, 30 juillet 1887.

(3) *Nouvelles géographiques*, janvier 1893.

villes (1). Entre 1800 et 1890, les centres de 8.000 habitants ou plus passent de 6 à 443 : en 1800, ils n'atteignent pas 4 % de la population totale ; ils dépassent 29 %, en 1890. Serait-ce uniquement le fait de l'énorme afflux européen ? Mais voilà certains comtés en perte : 400 durant la période 1880-90. Voilà, par exemple, les campagnes du Maine, du Vermont, du New-Hampshire, qui se dépeuplent, et les natifs de ces comtés que le recensement signale par centaines de mille dans les agglomérations du Massachusetts. Ces faits et beaucoup d'autres font dire à Elisée Reclus : « La population urbaine s'accroît incessamment aux dépens des campagnes ; à cet égard, les mouvements d'émigration à l'intérieur qui se produisent aux États-Unis sont beaucoup plus rapides que le phénomène démographique de même ordre qui s'accomplit en France et dans le reste de l'Europe continentale (2). »

Et un publiciste américain précise en ces termes les étapes des migrations (3) : « Il n'y a pas, dit-il, de pays où il y ait une plus forte tendance que chez nous, de la part du peuple des campagnes, à se concentrer dans les villages, et de la part de celui des villages, à aller dans les villes. »

Le fait qui nous occupe est donc bien loin de se limiter à notre pays. Est-il du moins spécial à notre temps ? Mais voyez plutôt le rôle qu'ont joué dans les drames de la Révolution les nomades accourus des départements vers Paris. Sans doute l'anarchie a grossi et accéléré le courant ; mais il existait avant elle, ainsi qu'en témoigne

(1) *États-Unis contemporains*, par Claudio Jannet, 4^e édit., p. 162. et *Académie des Sciences morales*, mars 1892 : *Conditions démographiques de la nationalité aux États-Unis*, par E. Boutmy.

(2) *États-Unis*, p. 656.

(3) Claudio Jannet, *loc. cit.*

l'accroissement extraordinaire et rapide de Paris à la fin de l'ancien régime (1). C'est une quarantaine d'années avant 89 que d'Argenson écrit (2) : « A Paris on fourmille de mendiants.... On dit que ce « sont tous des habitants de la campagne. » C'est encore vers le milieu du XVIII^e siècle que nous recueillons l'opinion du nimois Deparcieux (3) : « Les villes, dit-il, ne sont si peuplées pour la plupart « qu'aux dépens des campagnes. »

Dès la fin des Tudors, l'Angleterre retentit de plaintes sur la croissance excessive de Londres. Depuis lors jusqu'en 1674 se déroule une succession d'édits qui ordonnent le rapatriement des immigrants dans leurs comtés, et interdisent la construction de maisons nouvelles (4).

Quels sont, dans l'Empire romain, les rapports des villes et des campagnes ? « Des historiens modernes, lisons-
« nous dans Fustel de Coulanges (5), ont dit que la so-
« ciété romaine ou gallo-romaine n'aimait que la vie des
« villes, et que ce furent les Germains qui enseignèrent
« à aimer la campagne. Je ne sais pas de quels documents
« ils ont pu tirer cette théorie. Je crains que ce ne soit là
« une de ces opinions subjectives et fausses que l'esprit
« moderne a introduites dans notre histoire. » Evitons d'encourir, chose grave, la critique inflexible d'un tel maître ; mais l'antiquité romaine nous offre bien des exemples d'émigration rurale vers les villes.

Columelle (xii, 4) dit qu'on déserta les campagnes lorsque les propriétaires substituèrent le bétail au blé. Saluste (*Catilina* 37) et Appien (v, 12) considèrent ce chan-

(1) Taine, *Révolution*, t. I. p. 33 et 5.

(2) Taine, *Ancien Régime*, p. 435.

(3) Levasseur, *Population française*, t. I, p. 226.

(4) Ogle, dans *Journal of the Statistical society*, juin 1889.

(5) *L'Alleeu*, p. 94.

gement comme une des causes de la décadence romaine.
Et les doléances du doux Virgile :

Aratro

Nullus honor ; squalent abductis rura colonis,

Autrement dit : l'agriculture manque de bras. Mécène aurait-il été l'instigateur des Géorgiques : aurait-il commandé sans doute un peu la description flattée des foins champêtres dans le but d'éclairer la cohue qui encombra le pavé de Rome ?

Si la République des paysans ne vous inspire que des doutes, c'est peut-être quoiqu'en dise Aristote, car sa *Constitution d'Athènes* nous révèle tout au moins un essai en ce sens dont l'auteur est Pisistrate. Et à quel mobile obéissait ce Jules Ferry du VI^e siècle avant notre ère ? Il voulait retenir à leurs sillons des ruraux trop portés à les désertir. Lisons plutôt (1) : « Il avança même de
« l'argent aux cultivateurs nécessaires pour leurs tra-
« vaux afin que la culture de leurs champs pût suffire à
« leur entretien. Par là il poursuivait un double but :
« d'abord les citoyens vivraient dispersés à travers le pays
« au lieu d'être agglomérés dans la capitale ; ensuite,
« absorbés par leur aisance relative et leurs intérêts pri-
« vés, ils n'auraient ni l'envie, ni le loisir de s'occuper de
« la chose publique.. Ce fut par la même raison qu'il ins-
« titua les juges des dèmes et parcourut lui-même fré-
« quemment la contrée, surveillant tout et pacifiant les
« différends entre les citoyens, toujours afin d'empêcher
« les paysans de délaisser les champs pour descendre à
« la ville. »

Concluons-nous de ces excursions géographiques et historiques que notre phénomène est de tous les pays et de tous les temps ? Le D^r Ogle n'hésite pas (2) : il voit ici

(1) Traduction Reinach, p. 28.

(2) Cf. Levasseur, *Population française*, t. II, p. 340.

une loi naturelle des territoires appropriés et exploités, et il la fonde sur ce que le travail agricole a des limites matérielles, brutales, qui sont les limites mêmes du fonds à faire valoir ou du sol, au lieu que l'industrie manufacturière peut s'étendre tant qu'elle trouve des débouchés à ses produits. Aussitôt les champs saturés de main-d'œuvre, l'émigration vers les centres industriels est fatale. Mais c'est confondre la question rurale et la question agricole; c'est faire de l'agriculture la seule ressource possible des campagnes; de l'industrie, un monopole des fortes agglomérations. Or l'industrie, si centralisée aujourd'hui, ne l'a pas toujours été, et qui peut répondre que des découvertes scientifiques ne viendront jamais modifier ses procédés actuels, aider à sa dispersion, favoriser ce travail isolé dont Jules Simon expose les avantages dans un chapitre de son *Ouvrière* (1), faire prévaloir cette combinaison du métier industriel et de la culture que M. Joly (2), toujours en criminaliste, célèbre comme une alliance préservatrice ?

Toutefois ce spectacle des ruraux en marche sur les cités, offert en commun par des contrées et des époques fort diverses, semble de nature à faire réfléchir les agrariens, à les rendre modestes. Qu'ils n'espèrent guère tarir le courant, trop heureux s'ils en réduisent le débit. Qu'ils ne comptent pas trouver au mal une cause unique, facile à supprimer par un bon article de loi : qu'il leur suffise de démêler parmi tant d'influences favorables au mal, celles qui offrent quelque prise à leurs attaques.

A ce propos, que sert de s'en prendre au service militaire ? Il est puéril de nier son action ; soit, mais il ne l'est pas moins, à coup sûr, de prêcher le désarmement au nom des intérêts ruraux. Si la défense nationale exige

(1) Chap. 4.

(2) *France criminelle*, chap. 11.

au moins trois ans de présence sous les drapeaux, qui donc osera réclamer une durée moindre, dans le seul espoir, vain peut-être, qu'elle ne suffira pas à émousser, chez le jeune soldat, le goût, l'habitude des champs ?

De même l'on gagnerait peu à maudire comme facteur important de la mobilisation rurale, la facilité croissante des communications, à moins que l'on ne veuille aller jusqu'à arracher les rails de nos chemins de fer, solution radicale, mais qui n'est pas sans offrir quelques difficultés.

Depuis quelques années, la guerre au dépeuplement des campagnes provoque maintes commandes à l'arsenal législatif : des armes sont déjà fourbies, d'autres sont en cours de fabrication.

Lorsque M. Méline a voulu terrasser ce pauvre libre-échange, il n'a pas négligé d'inscrire à son passif tous les ruraux partis de leurs foyers depuis 1860. Il l'a déclaré :

Ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal.

Il a offert son bon tarif des douanes comme un souverain remède aux humeurs vagabondes. Les libre-échangistes, vous le devinez, ont répondu que de taxes douanières ne feraient rien à l'affaire. Le tarif est voté : nous le verrons à l'œuvre.

Lorsque l'Administration des forêts sollicite le moindre grain de mil, le plus modeste périmètre de reboisement, elle ne manque pas de dire : Montagnes déboisées, montagnes dépeuplées ; le meilleur moyen de retenir les hommes est de retenir la terre. Et quel plus fort argument pour obtenir des crédits que de montrer l'émigration des altitudes enrayée : dans le présent, par des salaires de premier établissement, dans l'avenir, par des salaires d'exploitation et d'entretien ? Le principe paraît excellent : l'application laisserait à désirer s'il était vrai que l'expropriation, au lieu de se limiter aux pentes abruptes, attaquât souvent des pâturages dont la perte

équivaux, pour les indigènes, à une nécessité urgente de départ. Pourrait-on ne pas songer à Gribouille ? Mais espérons que ce sont là de méchants propos.

Si nos Chambres trouvent jamais le loisir d'instituer l'assistance dans les campagnes, certains pensent que la poussée vers les villes en sera fort ralentie. Peut-être y a-t-il ici une exagération à éviter. Certes nous ne prétendons pas nier ce fait signalé par le D^r Desprez, que des ouvriers de province établis à Paris y font venir leurs parents pauvres pour en charger l'assistance publique. Paris a une bien plus forte proportion de provinciaux parmi ses indigents et ses hospitalisés que dans l'ensemble de sa population. On sait des communes avisées qui lui ont expédié à leurs frais, par chemin de fer, leurs incurables. Tout cela est exact, et l'organisation des secours ruraux ne dût elle que mettre ordre à pareil état de choses, il faudrait la désirer et la réclamer vivement. Rien de mieux que de secourir la misère sur place ; rien ne vaut un régime où, pour emprunter à M. Cheysson une pensée d'un tour assez piquant, « le pauvre qui, comme tout homme, est un arbre, et souffre de la transplantation, garde ses racines sur la terre natale (1). » Mais irons-nous jusqu'à dire avec le rapporteur du projet de loi sur l'assistance médicale gratuite (2) que « les secours publics de toute nature qui les attendent dans les villes sont pour beaucoup dans cette tendance de nos paysans à quitter le toit paternel. » Alors, de deux choses l'une : ou les jeunes gens valides ne forment pas le gros des campagnards infidèles, ce qui s'éloigne bien des idées reçues, des observations recueillies : ou bien la ville les attire et les enchante surtout par son bureau de bienfai-

(1) *Assistance dans les campagnes*, par Émile Chevallier, introduction, p. 21-29.

(2) *Officiel*, 15 et 14 avril 1892.

sance et ses hôpitaux à l'occasion, ce qui nous paraît d'une psychologie fort suspecte. Une telle alternative fait comprendre les réserves prudentes de M. Émile Chevalier dans l'étude si complète qu'il a consacrée à l'assistance dans les campagnes.

Un rapport parlementaire remplissait récemment de nombreuses colonnes de l'*Officiel* (1) : il décrit, non sans tristesse le dépeuplement de nos campagnes ; il se répand en alarmes patriotiques, mais pour nous servir aussitôt un spécifique infailible, l'enseignement classique agricole. Il paraît que le paysan va chercher à la ville, avant tout, la considération et l'aisance : on le retiendra en les lui procurant dans son village. La considération, il l'obtiendra par le développement intellectuel ; l'aisance, il l'aura en apprenant à tirer du sol un plus fort rendement. Quelques pauvres crédits consacrés à organiser un enseignement qui combine ces deux *desiderata*, qui offre au jeune agreste la culture classique et le savoir professionnel, et tout sera sauvé.

Que ne recèle pas encore les fouillis des documents parlementaires ! Mais de Rome, pourtant assez experte à légiférer, Horace nous crie :

Quid leges, sine moribus,
Vanæ, proficiunt (2).

Si le principal mobile des émigrants est d'ordre moral, gardons-nous de trop d'illusion sur l'effet des lois les plus savantes.

Et de fait un regard jeté autour de soi laisse bien soupçonner que les mœurs sont le grand ressort du mouvement, qu'il y a ici surtout des aspirations à satisfaire, des convoitises à assouvir. Il semble qu'on voie bien moins s'affirmer une nécessité physique que se trahir un état

(1) *Officiel*, 30 janvier 1893 et s.

(2) *Odes*, III, 24.

d'âme. Lequel nous est donc le plus familier de ces deux tableaux : ici des malheureux chassés de leur village par la faim, ne se résignant que sous cette étreinte à dire adieu au clocher natal pour s'acheminer vers le pain amer de l'exil ; là des déclassés que la vie des champs révolte par sa rudesse, sa monotonie et que fait accourir, avides d'aises et de jouissances, le sourire, un peu menteur, des cités ?

Nos soupçons vont grandir si nous relevons une concomitance, indice de filiation commune, entre notre phénomène et cet autre dont il y a fort à parier que les origines soient surtout morales, l'abaissement de la natalité. Or la thèse n'est pas inédite : M. Arsène Dumont (2) ne nous promène en monographies à travers les îles de Bréhat, de Ré, d'Oléron, que pour nous montrer les deux phénomènes comme des substituts réciproques, pour les déclarer parallèles, jumeaux ; pour nous dire : « Ce sont les « plus riches, les plus instruits et les plus ambitieux qui « partent : ce sont aussi les plus riches, les plus instruits « et les plus ambitieux qui ont le moins d'enfants : Si « l'abaissement de la natalité va de front avec l'émigra- « tion, c'est que la connexité des effets tient à l'unité de « cause »... Et, suivant le vocabulaire hardiment imagé de « notre démographe, la cause unique c'est la « *capillarité* « sociale, l'ascension universelle des citoyens vers une « existence plus haute et plus pleine. »

Pour nous faire de plus en plus craindre que nos paysans s'en aillent par entraînement et non par contrainte, que leurs départs n'indiquent une vraie décadence de l'esprit rural, voici venir les lois de l'imitation. On nous donne l'imitation comme la caractéristique sociale. On ajoute que l'inférieur imite le supérieur, et l'idée, entre autres mérites, a celui de ne pas dater d'aujourd'hui ; la

(1) *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1888 et 1890.

chaire chrétienne, notamment, a-t-elle attendu notre fin de siècle pour dénoncer comme très contagieux les exemples des grands ? Dans la sphère des goûts et des mœurs privés, il y a donc des classes dirigeantes ; et, le *citadinisme* règne-t-il en haut, attendons-nous à le voir toujours gagner en bas.

Pas de méprise possible, il règne en haut. Laissons se gonfler les discours de comices agricoles : cette harangue du conseiller Lieuvain, qu'écoute si mal M^{me} Bovary, reste le type et le chef-d'œuvre du genre. Laissons les attendrissements électoraux se répandre sur cette vaillante démocratie rurale : ne sont-ce pas les termes de rigueur ? Des propriétaires résidants feraient bien mieux notre affaire. Mais absentéisme est un mot anglais qui sert à désigner un fait très français. Bien mieux, ce qui paraît n'avoir rien moins que vieilli dans About (1), c'est l'antithèse du bonheur français logé à la ville et du bonheur anglais placé à la campagne ; c'est le dialogue entre le Provençal et l'indigène du Lancashire, tous deux à la poursuite de cent mille francs de rente, mais l'un décidé à aller manger ses rentes à Paris, au milieu des hommes les plus spirituels du monde ; l'autre associant, dans son rêve, des eaux limpides et de vieux chênes avec sa cousine Arabella qui l'attend depuis sept ans, et qui n'a pas sa rivale dans le Royaume-Uni pour la lecture de la Bible et les rôties au beurre.

Voulez-vous passer du plaisant au sévère, le Play vous dira à quel point les hautes classes sont rurales en Angleterre, citadines en France. C'est, à ses yeux, l'une des supériorités britanniques, et non celle dont il nous accable le moins, lui qui est bien près de marquer, par les baisses et les hausses de l'esprit urbain, les grandes alternatives du bien et du mal dans l'histoire (2).

(1) P. 163 et 5.

(2) *L'Organisation du travail*, p. 162 et suiv.

Est-il vrai que de faire les mœurs soit le monopole d'un sexe, comme de faire les lois celui d'un autre, et qu'ainsi les classes dirigeantes aient une moitié de dirigés ? Alors disons de plus belle : pauvres campagnes ! car Célimène, paraît-il, est tout à fait moderne quand elle refuse à Alceste d'aller s'ensevelir dans un désert. L'agriculteur ne fait guère prime dans le roman : sans doute il n'a pas plus de part aux privilèges de la réalité. Gageons que Monsieur Graindorge (1), l'auteur de la proposition ayant pour but de régulariser une institution de premier ordre, l'inventeur de la cote matrimoniale des professions par le jeu de l'offre et de la demande, ne prévoit pas d'hommes du faire valoir sur ces listes où il inscrit par avance des professeurs, des officiers, des magistrats et bien d'autres sans doute. Le Play voit ici le grand malheur agricole, et il adresse à *qui de droit* des plaintes, des reproches, que nous laisserons sous le couvert de son grand nom.

Aussi l'émigration rurale, en France, ne serait pas une fatalité des lois naturelles devant laquelle il n'y aurait qu'à s'incliner et à se résigner. Elle ne serait pas davantage un accident auquel nous pourrions couper court par ces procédés qui nous coûtent si peu : quelques pages de plus au *Bulletin des lois*, quelques millions de plus au gouffre fiscal. Elle serait surtout le produit d'un état moral qu'il faudrait attaquer au plus profond, contre lequel la lutte s'imposerait, lutte grosse de difficultés et de labeurs. Voilà bien la conclusion la plus chagrine, la plus importune, mais ce n'est pas cela qui l'empêchera d'être la vraie.

L. VERNHETTE.

(1) *Réforme sociale*, t. II, p. 498.

LA FONTAINE

1621-1695

A l'occasion d'un ouvrage récent.

Notre Temps : *ses qualités et ses travers, d'après les fables de La Fontaine*, par S. G. Mgr Gilly, évêque de Nîmes, in-8° carré, VIII-304 pages. Paris, Bloud et Barral, 1893.

Toute grande œuvre littéraire contient une philosophie, et tout écrivain de génie est un penseur qui observe, approfondit, raisonne et discute. Les plus doctes d'apparence ne sont même pas toujours les plus philosophes en réalité. Il est des *Métaphysiques* qui ne nous suggèrent presque rien, tandis que de simples poèmes, des ouvrages purement descriptifs nous apprennent, au contraire, beaucoup sur les hommes et les choses. Tels l'*Iliade*, le *Prométhée*, l'*Œdipe*, les *Epinicies* de Pindare et les *Odes* d'Horace, les *Dialogues* de Lucien et l'*Agricola* de Tacite, le *Roland* et les *Fableaux*, les *Essais*, le *Pantagruel*, les *Caractères*, le *Théâtre* d'Aristophane, de Térence, de Molière, et les *Fables* de La Fontaine. Ces dernières, par exemple, renferment, sans contredit, tout un traité de la

(1) P. Mesnard, Notice biogr. Collect. des grands Écrivains français. — Walckenaer, Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine. — Taine, La Fontaine et ses fables. — Nisard, Hist. de la Littér. franç. — Wilhelm Kulpe, La Fontaine, Seine Fabeln und ihre Gegner. Leipzig, 1880.

nature et de l'homme ; il n'est même pas malaisé de l'y découvrir. Aujourd'hui, nous sommes heureux qu'un ouvrage récent nous fournisse l'occasion de le prouver, en donnant aux *Fables* un regain d'actualité, si tant est qu'elles aient jamais cessé d'être à l'ordre du jour. *Notre Temps*, de Mgr Gilly, nous est plus qu'un excellent prétexte que nous nous empressons de saisir : ce nous est un *texte* ; — car il ajoute fort opportunément à la haute idée que plusieurs devanciers (1) nous avaient aidé à nous former des *Fables*.

Comment n'aurait-il pas pensé, raisonné sur tous les sujets des connaissances « divines et humaines, » cet observateur curieux, cet infatigable chercheur, cet amateur invraisemblable de spéculation, sous cet air bonhomme qui pouvait donner le change. « Il ne faut pas juger des gens sur l'apparence, » a-t-il dit lui-même, et les apparences, en effet, le servent mal. Il a l'air distrait, et il voit tout, même lorsqu'il baisse les yeux par modestie devant le roi ; insouciant, et il analyse jusqu'aux états d'âme les plus complexes ; indifférent, et il se donne à lui-même le surnom de « Polyphile, » l'amant de toutes choses. Incapable de pourvoir à sa propre subsistance, il se permet d'avoir un avis touchant la paix et la guerre, et de changer « en cent façons l'ordre de l'univers. » Oublieux de sa femme et de son enfant, il se plaît à percer à jour l'égoïsme des grands. Toujours prêt à retourner à ses péchés mignons, il n'est jamais las de persifler, de « fronder, » bien que sans rancune, les fautes du prochain. Inconscient de ses propres travers, il note naïvement les ridicules des autres. Incapable de jamais se donner tort à lui-même, il ne recule pas devant les plus grosses imputations, et appelle les grands : des mangeurs de gens, « des volercaux, des detteurs, » des suffisants, « qui n'ont que l'habit pour tout talent. » Réfractaire, en ce qui le concerne, à toute éducation,—et nous n'avons pas le cou-

rage de nous en plaindre , — il aime qu'autour de lui on se polisse. Ce primitif est grand appréciateur des progrès de son siècle. Ce mauvais acteur sur la scène du monde, — sa biographie tout entière en fait foi , — est le plus moqueur et le plus satirique des spectateurs.

Il ne se contente pas des spectacles que lui offre son siècle, et que Gomberville, la Calprenède, Scudéry et d'Urfé ont consignés dans leurs romans : il lit aussi Voiture, Marot, Maître François, et s'initie rétrospectivement aux observations psychologiques d'Horace, de Virgile, de Térence, — et de Baruch. Aussi, est-il capable d'habiller à la grecque ou à la romaine les modernes courtisanes, et lorsqu'il le voudra, de les habiller, eux et bien d'autres, en toutes sortes d'animaux. Mais, tandis que Granville, en voulant l'illustrer, a tout gâté, en dessinant les bêtes en habit d'hommes, et a fait ce que M. Taine appelle « un carnaval vulgaire, propre à faire rire des provinciaux et des épiciers, » La Fontaine a su nous donner des peintures éminemment humaines, « sous couleurs d'animaux. »

Et quelle que soit la valeur de ses autres ouvrages, où les bêtes n'interviennent pas, « c'est surtout par ses *Fables* qu'il a mérité, selon l'heureuse expression de d'Olivet, que sa mémoire fût placée sous la protection des honnêtes gens (1). » On peut même dire que son *Bes-tiaire*, comme on eût appelé ses *Fables* au Moyen-Age, est une véritable galerie de portraits sociaux, et qu'elles ont été les meilleurs de ses *Contes*. Non seulement celui que Chaulieu, de son vivant déjà, qualifiait de conteur par excellence, se retrouve tout entier en celui que Madame de Bouillon appelait : son *fablier* : ici il est plus grand, parce qu'il l'est sans restriction.

Qu'importe, en effet, l'habit ; qu'importe que le person-

(1) *Walckenaer*, I, p. 193.

nage varie et se transforme, si le type demeure. Sous une incessante métamorphose, l'homme éternel subsiste. Le théâtre n'en devient que plus attrayant en devenant plus humble : on y rit davantage, comme au petit théâtre des Marionnettes. La fête y est pimpante, reposante, récréative au possible. Le spectacle s'y complique d'une foule d'intermèdes imprévus. Le drame en raccourci s'y fait comédie, tragédie, vaudeville, amusette d'enfant, et, ce qu'on aime tant aujourd'hui, *revue*, non revue de fin d'année, mais de tout un siècle.

Et cette revue se passe de commentaires. Hommes et dieux, animaux, végétaux, rois et paysans, roitelets et villageois, pauvres et nobles, croquants, bourgeois, petits-maitres, marquis, — Acaste ou Clitandre, — tous les officiers publics, les prévôts, les ambassadeurs, « les députés, eux et leur suite, » le sénateur « allant son train, » les courtisans avec leurs qualificatifs, « peuple caméléon, peuple singe du maître, » chamarrés de décorations, l'un chirurgien de nosseigneurs les chevaux, celui-ci mulet d'un prélat, et celui-là « singe du pape, » écrasant de leur faste « la racaille, qui n'a ni panaches, ni aigrettes, » le bourgmestre, ce Cincinnatus de village, les échevins, et même les échevines, défilent devant nous dans les circonstances les plus propres à les faire valoir ce qu'ils sont.

C'est une chasse, une vénerie royale, II, 19, VIII, 27, une guerre, IV, 19, une ambassade, VI, 11, un pèlerinage, VIII, 3, un déplacement officiel, VI, 17, VIII, 1, un vote de contributions forcées, VII, 1, plusieurs morts de gens en place, avec même des obsèques aux frais de l'État, VIII, 14. Et le prononcé de l'oraison funèbre de la lionne ne nous rappelle-t-il pas telle cérémonie où La Fontaine, c'est certain, a vu glisser la robe violette d'un Bossuet ou d'un Fléchier ? Mais les prélats ne sont pas tout le monde ecclésiastique. Il y a encore M. le Doyen et

son Chapitre, il y a le curé, le docteur « fourré, » propre, méticuleux, l'ermite, le « moine ocieux, » comme eût dit Rabelais, qui va lisant son bréviaire à la suite du coche. Il y a Faux-Semblant et Tartufe, le papelard et l'archipatelin, et, en face d'eux, Garo, le raisonneur, et ce libertin, « qui ne connaît l'Avent, ni le Carême. »

Puisque nous en sommes aux gens de robe, voici Perrin Dandin, voici le procureur, l'avocat, le légiste, la valetaille officielle, les délateurs, et, en face, le demandeur et les parties, I, 21, VII, 18. Philosophes, savants et demi-savants, médecins et maîtres d'école, représentent, à divers degrés, l'aristocratie de la pensée. Le financier, « les gros messieurs, » les repus, — Turcaret ou Giton, — le bourgeois frondeur, le commis-voyageur narquois et goguenard, le charlatan, le marchand et ses chalands, — Dindonaut ou Panurge, — tous héros fort goûtés de l'esprit gaulois, y sont dignes de coudoyer les Scapin, les Gill Blas, les Figaro et le Rastignac de la *Comédie Humaine*. Puis, c'est le citadin, et puis le hobereau rustique, le faquin, l'artisan dans son échoppe, le roulier mal embouché, l'ânier, son sceptre à la main, Alix, la ménagère, et Perrette, le pot-au-lait, le démocrate intraitable, qui, simple rat, s'étonne de voir tout le monde tourner la tête au passage de l'éléphant, VIII, 15.

Des scènes conjugales, VII, 2, 5, des scènes domestiques, V, 6, des scènes champêtres, un vol, une dispute, une fuite, mettent en relief le querelleur, le badaud, le glouton, le paresseux, l'invité gastronome qui, chez soi, est un véritable Harpagon. Car il faut des circonstances favorables pour qu'un caractère se manifeste : il faut qu'un personnage agisse pour se faire connaître.

Pour une *revue*, n'en est-ce pas une et complète ? Il n'y a qu'à ouvrir les *Fables* pour s'en convaincre. Mais, où un dépouillement méthodique est nécessaire, c'est quand on veut, comme Mgr Gilly, retrouver dans La Fontaine

les *qualités* et les *travers* de *Notre Temps*. Encore, ici, la *Revue* aura-t-elle chance d'être différente suivant la préoccupation de celui qui la fait. Ainsi, cela seul intéresse Mgr Gilly, qui, dans les travers ou les qualités des hommes, en cette fin de siècle particulièrement, les rend heureux, serviables, affectueux, ou haineux, méchants, méprisables. Les travers, ainsi conçus, deviennent un véritable danger social : les qualités, envisagées de ce point de vue, sont autant de gains pour la société, la patrie, la famille. La Fontaine, si on sait le lire, —, et avec *Notre Temps* pour guide, tout le monde le saura, — confirme, « illustre » cette magnifique et féconde doctrine.

D'innombrables types que nous avons négligés dans la *Revue* précédente, se présentent aussitôt à nous, ou plutôt nous sont présentés par Mgr Gilly : l'égoïste, le dissipateur, les flatteurs et leurs dupes, les prétentieux, les « gens en place », les « gens influents », les « voleurs » de places, le libre-penseur, l'indifférent, le panégyriste du pouvoir, le jeune présomptueux, le paresseux, le malhonnête, l'incapable, le journaliste, le critique, les « frelons », l'agent matrimonial, voire le professeur de débauche, tous ennemis de la paix sociale, tous criminels de lèse-patrie. Car, s'ils étaient les seuls à être dupes de ceux qui les mènent, les endoctrinent ou les louent, le mal serait déjà assez grand ; mais leurs travers sont des calamités publiques dont nous souffrons tous. Par contre, le prévoyant, le laborieux, l'homme d'ordre, de justice et de liberté, l'homme sage et réfléchi, l'économe, le philanthrope sont l'honneur et le bonheur de leur siècle, de notre siècle, devrions-nous dire, car il y en a de tels aujourd'hui. Mgr Gilly en témoigne. Et nous pouvons nous en rapporter à lui : nul n'a observé davantage ni mieux vu les hommes et les choses de *Notre Temps*. Et s'il use de son droit en jugeant, à la lumière du calme bon sens, les peuples, les gouvernants, la presse, et, en général, sous

quelque profession qu'ils se cachent, les malfaiteurs sociaux, nul n'est plus impartial, plus strictement juste et équitable envers les hommes de bonne volonté. Nous devons qu'on trouve, dans *Notre Temps*, une seule maxime, entre mille, qui soit haineuse, intolérante, intransigeante, injurieuse, passionnée, un seul mot qui préconise ou même approuve simplement les moyens violents, les luttes, de partis, la vengeance ou les représailles. Rien n'est plus épiscopal que ce ton ; rien n'est plus grand que ce style. Rien ne prouve davantage le désir d'être utile à ses contemporains.

Aussi, comme les *Fables* dont il se réclame, *Notre Temps* est-il le bienvenu. Les leçons qu'il renferme seront acceptées même par « ceux qui ont le goût difficile. » (1) Car ce n'est rien de connaître le fond de la nature humaine, il faut, pour être goûté, savoir encore dans quelle mesure les individus, comme les nations, ont été faits guérissables. L'humaine attention est si capricieuse et si volage ! Et comment la captiver, sinon par le plaisir dont on recouvre l'instruction ? Les *Fables* au lieu d'en imposer à notre esprit, et de lui faire violence, se soumettent à ses caprices. « Nous ne savons jamais si La Fontaine nous mène ou s'il nous suit. Il n'y a pas de poésie humaine qui nous donne plus d'aise, qui nous enveloppe plus doucement, qui nous domine plus en paraissant nous obéir. » (2) En ouvrant son livre, nous savons sans doute ce qu'il va nous demander ; oh ! rien d'héroïque, par exemple, d'impossible, d'exceptionnel, « rien de trop », comme il dit lui-même. Mais nous savons aussi que ses indulgentes remontrances nous laisseront où elles nous ont pris. Nous savons qu'elles atténueront ou effaceront même ce qu'il y a d'odieux ou de répréhensible dans le monde et en nous.

(1) Cf. *Notre Temps*, ch. XXIII.

(2) *Nisard*, III, X, III.

Les laideurs morales y seront notées, mais non accentuées. La bonne humeur de La Fontaine a banni de ses vers toute indignation, même d'apparence opportune. C'est pourquoi, nous en acceptons, en toute occasion, la bienfaisante distraction. Ici, la peur d'apprendre quelque chose ne rebute pas notre nonchalance, car « le profit ne s'y annonce pas, il se glisse sous le plaisir. Les autres genres nous tendent plus ou moins l'esprit ; c'est même là leur propriété et leur puissance. Mais si cette ardeur d'attention est trompée, qu'il est à craindre que l'esprit trop tendu ne revienne sur lui-même avec déplaisir ! La fable ne nous fait pas courir ce risque ; elle ne prétend que caresser notre esprit, et, en quelque disposition qu'elle le trouve, elle se garde bien de l'y troubler. Ce lui est même une bonne chance d'avoir affaire à un lecteur nonchalant : elle est bien sûre de s'en faire un ami, en occupant sa paresse sans le déranger (1). » C'est pourquoi les *Fables* ont toujours été les amies du foyer. « Il n'y a de plus populaire que le livre de la religion. Celui qui n'a que deux ouvrages dans sa maison, a les *Fables* de La Fontaine (2). »

Si c'est déjà, — avouons-le, — un peu railler les gens que de leur jeter sur les épaules une peau de bête, n'est-ce pas du moins très habile d'avoir l'air ainsi, en frappant sur leurs épaules, de frapper sur un dos étranger ? Ce ne l'est pas moins de nous faire morigéner par les animaux.

Et il faut voir combien naturel est le langage que leur prête La Fontaine. Une fois présentée par lui, ils parlent et agissent comme auteurs responsables. « Ils sont des hôtes libres : tout le soin du poète est de ne point les gêner ; ils se remuent et il les regarde ; ils parlent et il les

(1) Nisard, III, X, III.

(2) Nisard, III, X, I.

écoute ; il est lui-même comme un étranger (1). » Aussi leur personnage n'est-il nullement forcé : comme son roi lion, chacun de ses animaux « montre ce qu'il est. » Si quelquefois il intervient de sa personne, c'est « comme un auteur qui interromprait les comédiens pour dire son avis sur la pièce : il s'amuse de ses propres inventions ; il se met lui-même en scène ; il sourit ; il se plaint doucement ; il regrette les années qui s'envolent. Que ne lui passerait-on pas ? (2). »

Si La Fontaine est parfois moqueur, jamais il n'est méchant. Ce moraliste n'est que peu satirique et pas du tout pamphlétaire. Il ne renferme pas sa malignité à mettre en relief seulement « les parties défendues de la vie humaine (3) : » tout en lui nous agrée. Comme à Racine et à Molière, il lui suffit de peindre l'homme tel qu'il est, et il n'a pas l'ambition de le représenter tel qu'il devrait être. Il a vu la société dans sa variété nécessaire, faite de fous et de sages, mais « où les fous vont l'emportant. »

C'est assurément pourquoi il a si fort déplu à Lamartine, qui n'a eu ni sa science de la vie, ni sa connaissance des hommes et des choses, ni sa curiosité candide, ni son ingénuité de moraliste, mais qui voyait de si haut et de si loin la nature et les états d'âme, que, s'il les décrit parfois avec exactitude et précision, c'est du ton d'un prophète, d'un « ange, » d'un extatique ravi dans l'idéal, non d'un homme, d'un observateur, d'un sage. Mais la critique de Lamartine n'a changé en rien le jugement traditionnel sur l'œuvre de La Fontaine.

Aussi bien, quand il composait ses *Fables*, La Fontaine savait parfaitement ce qu'il faisait. On a exagéré gratuitement son ingénuité. On a dit que ce « fablier » faisait

(1) Taine, I, IV, I.

(2) Nisard, III, X, III.

(3) Taine, I, III, II.

des fables comme le caféier fait du café, naturellement, en vertu de son organisation intime, tandis qu'il suivait positivement une méthode, qu'il appliquait une théorie parfaitement conçue et dont ses préfaces et ses prologues nous ont livré en partie le secret. N'avait-il pas conscience d'avoir trouvé, dans un genre en apparence médiocre, des chemins nouveaux vers la gloire et vers la grande poésie ?

C'est qu'il était réellement poète, c'est à dire capable de faire vivre à nos yeux tout ce à quoi il touchait. C'est qu'il avait ce sentiment profond des situations et des états d'âme qui aurait pu le faire appeler, comme Shakespeare, et avec autant de raison que lui, l'homme aux dix-mille âmes, *myriadminded*. C'est aussi qu'il était artiste, et savait, par la composition, par l'expression et par de discrets ornements, relever une anecdote prosaïque, la dramatiser et la mettre en scène. C'est enfin qu'il a atteint, à ses heures, et comme sans efforts, la plus grande hauteur de la pensée humaine, à la fois moraliste et philosophe, savant et métaphysicien, ainsi qu'il nous reste maintenant à le montrer.

E. BOUISSON.

(La suite au prochain numéro).

CAPUCINS ET HUGUENOTS A MONTPELLIER

1609-1622

La controverse et les autres travaux relatifs à la conversion des huguenots avaient été une des premières occupations des Capucins après leur arrivée en France. Ce fut aussi le motif principal pour lequel ils furent appelés à demeure dans beaucoup de villes, par les évêques, les seigneurs ou les populations catholiques. Montpellier fut une de ces villes, et dès l'origine, ils eurent à y soutenir de grandes luttes contre les protestants. Ceux-ci, en effet, y étaient les maîtres, car l'édit de Nantes (1598) leur accordait dans l'étendue du royaume la possession de plusieurs places, dont ils faisaient autant de petites républiques, reliées entre elles par la rage sectaire qui les animait tous : c'était donc un état dans l'état.

En 1609, Mgr Pierre de Fenouillet venait d'être promu par le Roi au siège épiscopal de Montpellier (1). Il était prédicateur ordinaire de Sa Majesté et l'homme le plus

(1) Pierre de Fenouillet, né à Amiens, fut connu et honoré par saint François de Sales, qui a souvent, dans ses ouvrages, fait l'éloge de sa vertu et de son éloquence. D'abord théologal de l'église de Gap, il fut nommé par Henri IV son prédicateur ordinaire, à la suite d'un carême prêché à Paris. En 1607, il fut nommé évêque de Montpellier, à la grande joie des catholiques de cette ville, qui en remercièrent le roi. Il fit les plus grands biens dans son diocèse, notamment en y rétablissant nombre de maisons religieuses supprimées par les huguenots. En 1635, Richelieu lui confia une mission diplomatique à Rome. Les affaires de son église l'ayant obligé de se rendre à Paris en 1652, il y mourut le 23 novembre, et fut enterré à Saint-Eustache.

éloquent de son temps. Parmi beaucoup de grandes qualités, il était pourvu d'une affection tendre et d'une profonde vénération pour notre ordre. Or, notre général, P. Jérôme de Castelferreti, se rendant en Espagne, fut reçu avec grand honneur par Mgr de Fenouillet, qui le pria d'agréer qu'il fondât en sa ville un couvent de Capucins. Les principaux catholiques joignirent leurs prières à celles de l'évêque, et le général accorda ce qu'ils désiraient, pourvu que la fondation se pût effectuer en paix, et avec l'agrément du Roi.

Continuant sa route, le Général trouva au couvent de Narbonne le Provincial, P. Archange de Lyon, et lui ordonna de se tenir prêt à répondre au premier appel de l'évêque (1). En effet, dès la première réquisition, il lui envoya les Pères Jacques d'Auch et Placide de Poitiers, chargés d'étudier le terrain, et se transporta lui-même à Béziers, afin d'être plus prompt à les aller rejoindre à l'occasion.

Les PP. Jacques et Placide prirent soin d'attendre la nuit pour entrer dans Montpellier, où ils logèrent au palais de l'évêque, se montrant ailleurs le moins possible. De concert avec le prélat, ils firent choix, pour le futur couvent, d'un grand jardin voisin de l'église Saint-Pierre et des murailles de la ville : il appartenait à un catholique qui consentit à le vendre à Mgr de Fenouillet ; celui-ci en paya immédiatement le prix, qui fut de deux mille livres.

Averti de tout cela, le Provincial vint à Montpellier

(2) Le P. Archange de Lyon, trois fois provincial de Toulouse, et deux fois de Lyon, était fils de Claude du Puy, seigneur de Saint-Galmier, et de Catherine de Villars, par conséquent neveu et cousin des cinq Villars qui se succédèrent sur le siège archiepiscopal de Vienne au xvi^e et xvii^e siècles. Il mourut dans un naufrage sur la Garonne, près de Grenade, en 1630, après une brillante carrière apostolique.

accompagné de ses *fabriciens* (1). Ils tracèrent le plan du couvent ; puis il les fit se retirer, ainsi que le P. Placide de Poitiers, et demeura seul à Montpellier avec le Père Jacques d'Auch, pour ne pas offenser la susceptibilité des huguenots par la présence d'un trop grand nombre de religieux.

Mais les huguenots étaient vigilants. Ils parvinrent à découvrir les desseins de l'évêque, et tinrent à l'hôtel-de-ville plusieurs assemblées, afin de concerter les moyens d'en empêcher l'exécution. A cet effet, ils députèrent le premier consul, puis le président Boucaut, pour représenter à l'évêque que la volonté du Roi n'était pas que l'on fît de semblables établissements dans leurs villes. Ils allèrent jusqu'à menacer de s'opposer à celui-ci par le moyen des armes, faisant observer que cela pourrait entraîner le massacre de tous les catholiques et celui du prélat.

Mgr de Fenouillet répondit qu'il était parfaitement instruit des volontés du Roi, et très décidé à ne pas mettre une pierre sur l'autre sans sa permission ; que, en attendant, personne ne pouvait l'empêcher de planter une croix dans un jardin qui lui appartenait (2). Il les assura que cette croix serait plantée le jour même, dans l'après midi, et que, si son clergé et les catholiques n'avaient point le courage de prendre part à cette cérémonie, il la ferait seul, en compagnie de deux capucins.

L'heure de la prédication du matin étant ensuite venue, l'évêque monta dans la chaire de sa cathédrale, et parla

(1) A chacun de leurs chapitres, les Capucins élaient sous le titre de *fabriciens*, quatre religieux chargés de présider aux constructions ou réparations de leurs monastères, de concert avec le P. Provincial.

(2) C'était un invariable usage des Capucins de planter solennellement une croix, en signe de prise de possession, sur les lieux où ils devaient construire leurs monastères.

sur le passage de l'évangile de ce dimanche : *Absque synagogis facient vos ; sed venit hora, et nunc est, quando qui interficiunt vos arbitrentur obsequium se praestare Deo. Et haec facient vobis quia non noverunt Patrem neque me.* (1). Il appliqua ces paroles d'une manière si juste et si touchante, que tous les catholiques se sentirent encouragés à mépriser les violences des hérétiques. Il déclara, de plus, que ce même jour, à trois heures après midi, la croix serait plantée, et que la procession partirait de l'église de la Canourgue. Il pria les peureux de rester enfermés dans leurs maisons, et les autres de ne point se munir d'autres armes que la mansuétude et l'humilité, seules convenables aux brebis de Jésus-Christ, d'autant que la croix était par elle-même assez forte pour résister aux insultes de ses ennemis.

A l'heure indiquée, tout le peuple se rendit à l'église, où le P. Provincial fit un très beau sermon sur la vertu et le triomphe de la Croix, et ne parla des huguenots qu'avec grande retenue et charité. L'évêque bénit la croix qui devait être plantée, et la procession se forma dans cet ordre :

Le P. Jacques d'Auch marchait en tête, portant cette croix, Après lui venaient le chapitre et le clergé, enfin l'évêque et le P. Provincial. Ils étaient suivis de quelques présidents et conseillers de la Cour des Aides (2), et du juge-mage, désireux d'empêcher par sa présence tout mouvement séditieux. Le chevalier de Montmorency, fils

(1) Ils vous chasseront de leurs synagogues. Il viendra un moment, il est même venu, où ceux qui vous donneront la mort croiront cela rendre service à Dieu ; mais ils ne feront cela que parce qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi. (S. Jean, XVI, 2. Cet évangile est lu le dimanche entre l'Ascension et la Pentecôte).

(2) Les cours des Aides jugeaient en dernier ressort certaines affaires, spécialement celles qui concernaient les impôts sur les boissons. Le titre de cour fut donnée pour la première fois à ce tribunal, à Paris, en l'an 1390. On a longtemps appelé *Aides* les deniers et autres redevances dûs au roi et aux autres seigneurs.

naturel du connétable (1), et un autre seigneur, allèrent se placer, l'épée au côté, près du P. Jacques.

La procession suivit plusieurs rues, tandis que la musique chantait les hymnes de la Croix, et l'on arriva sans encombre près du lieu où elle devait être plantée. La dernière rue était pleine d'hommes rangés en haie et armés de fusils. Dès que le P. Jacques les aperçut, il pria le chevalier de Montmorency et l'autre de se retirer ou de quitter leurs épées, la croix ayant assez de force pour se défendre ; et comme ces messieurs refusaient, il s'arrêta ; l'évêque intervint et les fit retirer. La procession continua sa marche sans que personne s'émût ; les hommes armés allèrent occuper le lieu où la croix devait être plantée, et, quand on y fut arrivé, ils se retirèrent sur le rempart. La croix fut plantée et adorée avec grand respect par l'évêque, le clergé et environ quatre mille catholiques. Tout se fit sans autre trouble que dix ou douze coups de fusil tirés en l'air par les hommes qui étaient sur les remparts, et la procession s'en revint à l'église Notre-Dame au chant du *Te Deum laudamus*, si dévot, que les huguenots en paraissaient touchés, et stationnaient à leurs portes ou à leurs fenêtres pour entendre le triomphe de la Croix.

Après cette cérémonie, le P. Provincial prêcha les fêtes de la Pentecôte à Montpellier, puis se retira, n'y laissant que le P. Placide de Poitiers et un autre religieux. En même temps, l'évêque et les huguenots rendirent au Roi des comptes fort contradictoires sur ce qui venait d'être fait, eux traitant d'attentat et d'insulte la conduite du prélat, et celui-ci se plaignant de leur esprit de sédition. De plus, les huguenots, pendant une belle nuit, arrachèrent et brûlèrent la croix. Le 12 juin, le Roi, étant à Fontainebleau, répondit à l'évêque et aux consuls en donnant

(1) Des cinq enfants naturels du connétable Henri, l'un, Jules, devint chevalier de Malte. C'est probablement lui qui est désigné ici.

raison au premier. A cette nouvelle, nos religieux plantèrent une seconde croix, plus haute que la première.

Mais le caractère de l'hérésie est l'opiniâtreté. Les huguenots insistèrent, en remontrant au Roi que le couvent serait trop près des murailles pour ne pas compromettre la sûreté de cette ville, que Sa Majesté leur avait donnée par un effet de sa bonne volonté ; que, parmi les Capucins, il y avait d'anciens soldats au courant des choses de la guerre, et dont par conséquent le voisinage pouvait devenir dangereux. Le Roi demanda des plans, et, les ayant examinés, donna, le 17 octobre, de nouveaux ordres conformes aux premiers, en chargeant M. de Ventadour de veiller à leur exécution. Tout ce que les huguenots purent obtenir fut un délai, que ce seigneur leur accorda.

Pendant ce temps d'inaction, le Général, revenant d'Espagne, arriva au couvent de Narbonne le 26 août, fit sa visite pastorale, et convoqua le chapitre de la province au couvent de Bordeaux pour le 23 octobre. Le nouveau provincial élu fut le P. Matthieu de Rodez, et son prédécesseur, le P. Archange de Lyon, fut envoyé à Montpellier, où il était besoin d'un homme d'aussi grande valeur pour vaincre les difficultés qu'y rencontrait notre établissement. La mort tragique du Roi (14 mai 1610), survenue pendant le délai accordé par M. de Ventadour, ne pouvait que les accrottre : or, ce délai avait déjà eu pour effet de faire suspendre la construction du monastère. La présence du P. Archange de Lyon ne put pas avoir d'autre utilité que celle de faire connaître notre ordre plus avantageusement par les prédications éloquentes qu'il donna pendant dix mois entiers, après lesquels notre chapitre, réuni le 13 août 1610 à Toulouse, le mit à la tête du couvent de cette ville, et donna pour supérieur à celui de Montpellier le P. Raphaël de Fanjeaux.

Après la mort du Roi, l'évêque et les catholiques envoyèrent à la cour un député ; les Capucins lui adjointi-

rent le P. Celse de Poitiers et un autre religieux. Le succès de leur ambassade ne fut pas complet, sans doute à cause d'influences contraires, et la Reine régente, par ses lettres du 2 octobre, adressées à M. de Ventadour, ordonna que, pour l'exécution de la volonté du Roi au sujet de la fondation d'un couvent de Capucins, on choisirait, dans la ville de Montpellier, un lieu éloigné des murailles, afin que ceux de la Religion n'en pussent pas avoir de l'ombrage.

En conséquence, de l'agrément des deux partis, catholique et huguenot, on choisit, dans le milieu de la ville, la maison de M. le président Bosquet, qui fut estimée et payée 4.000 écus, et les religieux, par ordre de l'Évêque, y entrèrent le 4 décembre. Ce lieu était pour eux bien incommode, et ça été plus tard seulement qu'on a pu l'agrandir et l'approprier aux exigences de la vie monastique. En attendant, on y disposa, dans une salle basse voûtée, une chapelle, avec un petit chœur à côté, pour le chant de l'office.

En l'an 1612, pendant six mois entiers, il ne tomba pas, sur le bas Languedoc, une seule goutte de pluie. Des épidémies et une grande mortalité d'hommes et de bestiaux s'ensuivirent. Les peuples, désespérés, élevèrent leurs voix et leurs mains vers le ciel, de qui seul ils pouvaient attendre la fin de cette calamité, et, comme Notre Dame-du Grau est en grande vénération dans toute cette région, les foules y accoururent à ce point que nos Pères y reçurent plus de quatre-vingt-dix processions.

Les catholiques de Montpellier, affligés comme ceux des autres villes, eurent la même dévotion, et résolurent de se rendre processionnellement à Notre-Dame du Grau, qui est éloignée de huit lieues. Ils prièrent le P. Jacques d'Auch, gardien des Capucins, d'ordonner cette procession. Elle marcha dans cet ordre :

Cent jeunes filles, habillées et voilées de blanc, marchaient en tête, une croix de bois en la main, deux à deux, accompagnées de leurs mères, qui étaient les principales dames de la ville.

La Compagnie des Pénitents Blancs , précédée de sa croix, venait ensuite , avec un chœur de musique , chantant les louanges de Dieu.

Quatre Capucins formaient la clôture.

Après eux , suivaient près de 3,000 personnes , la plupart nu-pieds.

Ce pieux pèlerinage dura cinq jours. Nos Pères de Notre-Dame du Grau le reçurent avec toute la charité qui leur était possible.

Toutes les dévotions terminées, on reprit le chemin de Montpellier.

Dès que les sentinelles, qui étaient sur les murailles, aperçurent la procession , elles crièrent : « Aux armes ! Aux armes ! » Les huguenots furent grandement émus ; ils sonnèrent le tocsin avec la grosse cloche , haussèrent le pont-levis, et se mirent en armes. Le P. Jacques, soupçonnant quelque danger , alla se mettre en tête de la procession, avec les capucins. Il recommanda aux autres personnes de ne point quitter leurs rangs, et de ne rien appréhender, puisque l'on avait Dieu pour soi.

Quand il fut assez près de la porte pour voir qu'elle était fermée , et pour entendre les menaces des soldats qui étaient sur les remparts , il fit arrêter la procession, et l'on s'assit sur le grand chemin.

Cependant , malgré les gardes, de nombreux habitants sortirent par les autres portes, pour venir embrasser leurs parents et amis, et leur porter des rafraîchissements.

Tandis que les pèlerins se reposaient ainsi, les huguenots tinrent conseil à l'Hôtel-de-Ville. Ils y appelèrent

les principaux catholiques, et leur firent les plaintes les plus graves. Cette procession, disaient-ils, avait été organisée sans qu'on prit soin de les prévenir ; en conséquence, elle n'était qu'un attroupement formé dans un mauvais dessein. Ils ajoutèrent que le déguisement sous lequel marchaient certains catholiques, dits Pénitents, était suspect, d'autant qu'il était facile de cacher des armes sous leurs sacs, ou tout au moins d'introduire de la poudre ou d'autres munitions, afin de s'en servir contre eux, à qui appartenait le gouvernement de la ville.

Les catholiques répondirent qu'en effet, il y avait juste motif de prendre l'alarme, en présence d'une armée composée en majeure partie de femmes et de filles, avec quelques hommes armés de croix. Après cela, prenant un ton plus sérieux, ils flétrirent les procédés des huguenots, qui avaient crié : « Aux armes ! » sonné le tocsin et fermé la porte de la ville à leurs concitoyens.

Après plusieurs contestations, on députa deux catholiques et deux huguenots, pour faire savoir aux capucins qu'ils pourraient entrer, et les Pénitents aussi, mais par d'autres portes, étant séparés, et l'ordre de la procession étant rompu. Surtout, on exigeait que la grande croix, chargée d'un crucifix, ne fût pas portée élevée.

Le P. Jacques répondit à cette députation que point n'était besoin d'entrer par d'autres portes. D'un commun accord avec les Pénitents, il ajouta que tous ils voulaient rentrer comme ils étaient sortis, et par la même porte ; que si l'on continuait à s'y opposer par une violence aussi insoutenable, ils se retireraient à Maguelonne, jusqu'à ce que le Roi, informé de cette affaire, eût fait savoir sa volonté.

Enfin, après beaucoup de contestations, la porte fut ouverte, et la procession eut la liberté d'entrer, à condition que la musique ne se ferait pas entendre. La pro-

cession fit donc son entrée dans le même ordre où elle était sortie, et, une fois dans la ville, la musique n'y tint plus : le *Te Deum laudamus* fut chanté avec grande mélodie jusqu'à ce que l'on fût parvenu à la chapelle des Pénitents. Là, le P. Jacques monta en chaire devant un auditoire où les huguenots étaient plus nombreux que les catholiques ; il fit un discours admirable sur le sujet de ce qui venait de se passer, y appliquant ces paroles du XIII^e chapitre du Livre de Judith : *Aperite portas, quia nobiscum Deus, qui fecit virtutes in Israël* : « Ouvrez les portes, parce que Dieu est avec nous ; il a fait des merveilles dans Israël. »

Les hérétiques, voyant que cette levée des boucliers s'était terminée à leur confusion, désirèrent en tirer quelque vengeance, au lieu de vivre en paix. Ils cherchèrent de nouveaux prétextes de troubles pour affliger les catholiques, se débarrasser des Capucins, et peut-être mettre à mort les uns aussi bien que les autres.

Un ministre fripon répandit le bruit que cette procession avait été inventée par les Capucins dans le but d'introduire en ville quantité de poudre ; qu'ils en avaient caché autant que possible sous le sac de chaque pénitent ; que leur dessein était de faire un jour sauter tous les calvinistes ; que ce forfait aurait probablement lieu le jour de la Pentecôte, au moment où ils seraient rassemblés dans le Grand Temple pour y faire la cène.

Ce bruit parvint aux oreilles de Carlinças, premier consul, huguenot des plus ardents, qui se rendit sur le champ auprès de M. d'Agel, premier président de la Cour des Aides, et catholique fort zélé. Il l'instruisit, tout alarmé, de la nouvelle qui venait de lui être apportée, et le requit, au nom de la ville, de punir une si grande méchanceté.

En homme sage, le magistrat lui répondit qu'au préala-

ble il fallait vérifier la chose, et surtout garder le secret. En se retirant, Carlinas lui fit remarquer une fois de plus combien il importait d'empêcher un malheur qui se terminerait forcément par le massacre de tous les catholiques et plus spécialement des Capucins.

M. d'Agel attendit que la nuit fût bien avancée ; puis il se rendit au couvent des Capucins, et y arriva au moment où les religieux sortaient de Matines. Le P. Gardien fut fort surpris de voir un homme de ce rang à pareille heure ; son étonnement fut bien autrement grand quand il apprit le motif de la visite du Premier Président, et quand ce seigneur lui dit de bien prendre garde que, si cette nouvelle était vraie, il y aurait certainement un carnage général de tous les catholiques, non seulement de Montpellier, mais de toutes les villes du royaume où les huguenots étaient maîtres.

Le P. Gardien répondit en trouvant étrange que sa grandeur témoignât craindre que les Capucins fussent capables de former un dessein aussi criminel, tandis qu'il devait, au contraire, bien être informé du génie des hérétiques, manifesté par tant de calomnies contre ses religieux depuis leur établissement. Il ajouta que la Providence, qui avait confondu tous ces diaboliques artifices, déjouerait encore celui-ci. Enfin, il pria le Premier Président de visiter le couvent dans tous ses détails. M. d'Agel, déjà convaincu, se retira.

Le ministre avait mal combiné son affaire. Il s'était attendu à ce que, par le simple effet de ce mauvais bruit, le peuple entrerait en fureur et égorgerait les Capucins. La chose n'ayant pas réussi, il tenta une autre invention. Il apostâ quatre ou cinq hommes à la porte du temple, en les chargeant de donner une fausse alarme tandis qu'il serait en chaire le jour de la Pentecôte. En effet, lorsqu'il eut commencé son prêche, ces hommes crièrent : « A la poudre ! A la poudre ! La mine joue ! La mine joue ! »

Les assistants, qui remplissaient le temple, se précipitèrent avec épouvante vers la porte, se renversant les uns les autres avec un désordre qu'il est aisé de concevoir. Les premiers sortis allèrent se poster au loin, afin d'observer de là l'effet de la prétendue mine. Ils en furent quittes pour la peur.

Le P. Gardien avait eu soin de prier plusieurs d'entre les principaux catholiques de se tenir aux abords du temple, afin d'observer ce qui s'y passerait, soupçonnant bien que le ministre ferait des siennes au premier moment. Ces messieurs, et tous les catholiques après eux, se moquèrent à cœur-joie des huguenots, leur reprochant ironiquement cette frayeur de la poudre et de la mine.

Mais le P. Placide de Poitiers, prêchant l'après-midi, en parla plus sérieusement devant un auditoire plus considérable. Il fit remarquer les différences qui existent entre l'Esprit de Dieu et l'esprit de l'hérésie. L'Esprit de Dieu rassure et fortifie les enfants de l'Église ; l'esprit de l'hérésie, soufflé par la bouche du ministre, inspire la crainte et donne le vertige. L'Esprit de Dieu apporte le feu du Ciel, qui est la charité ; l'esprit de l'hérésie n'a su, en ce beau jour de la Pentecôte, que faire appréhender un feu souterrain.

Cependant, le P. Jacques fut informé que, dans la maison d'un huguenot, voisine de notre couvent, on commençait réellement des excavations, en les dirigeant de notre côté, pour les détourner ensuite de là vers le temple. Ceci aurait pu donner un fondement apparent à la calomnie. La nuit, les religieux entendirent des bruits qui révélaient le travail des ouvriers. On sut encore qu'ils se trouvèrent arrêtés par une construction qu'ils n'avaient pas soupçonnée exister dans la direction adoptée.

Sur ce, le P. Jacques présenta une requête à M. le Juge-mage, demandant que l'on explorât minutieusement notre couvent et les maisons voisines, et que les consuls assistassent à cette opération, afin que l'on s'assurât du fait.

Les consuls répondirent d'abord que cette affaire était finie, et qu'il n'y avait plus lieu d'en parler ; mais les Capucins et les principaux catholiques insistèrent avec tant d'énergie, que ces messieurs et les officiers de la justice furent obligés de s'exécuter. Quand ils se présentèrent, le P. Gardien exigea qu'ils dressassent procès-verbal de sa requête et de tout le détail de leur visite ; ici encore, le Juge-mage, qui était huguenot, dut se rendre, après un refus assez obstiné. Toutefois, le P. Gardien ne parvint pas à les contraindre à visiter le temple et les maisons voisines ; mais ses instances furent si pressantes, que, pour leur échapper, ils conjurèrent M. de Caumartin, intendant de la province (1), d'opposer son autorité à toute proposition ultérieure. Ce magistrat était très zélé catholique. Le P. Gardien ne manqua pas de l'informer aussi de ce qui se passait.

M. de Caumartin ne put donc pas ignorer que déjà un souterrain de quinze pas de long avait été creusé, et que les ouvriers seraient allés plus loin s'ils ne s'étaient pas trouvés arrêtés par le puits du jardin de M. le président Dufau. M. l'Intendant faisait sa résidence ordinaire à Pézenas. Il vint à Montpellier pour mieux connaître et pour régler cette affaire ; mais la fureur des huguenots lui parut si extrême, que, craignant de les voir se porter aux derniers excès, il ne jugea pas à propos de prendre par lui-même une décision. Il se contenta d'instruire la

(1) Louis Le Fèvre de Caumartin, conseiller d'État, plusieurs fois commissaire du roi aux Etats de Languedoc, et un des intendants de cette province.

Cour de l'état où en étaient les choses, et, pour cet effet, il y dépêcha son propre fils.

La Cour approuva la prudence de l'Intendant. Elle remarqua que, si l'affaire allait plus avant, les catholiques et les Capucins seraient détruits par leur propre victoire, à cause du désespoir où elle jetterait les huguenots. Ceux-ci avaient assez de confusion et confessaient assez clairement leurs torts par tant d'efforts pour empêcher cette visite.

Tout ceci s'était passé en l'an 1612, et l'on peut dire qu'il n'y avait eu là que des tours de malice. Nous allons maintenant voir bien autre chose.

En l'année 1621, dans tous les pays de France où les huguenots étaient les plus forts, ils prirent les armes contre leurs concitoyens et contre leur roi, sous la conduite du duc de Rohan (1). Dès que la ville de Montpellier, une des principales du parti, eut refusé obéissance au roi, ses habitants hérétiques, avec une fureur effrénée, se mirent à ruiner les églises, renverser les autels, démolir les couvents des religieux et les maisons des prêtres.

Notre couvent, situé au cœur de la ville, n'était encore qu'une construction irrégulière et imparfaite, formée de maisons plus ou moins bien liées les unes aux autres. Seule l'église avait bonne apparence. On avait commencé à la bâtir en 1613, et elle était d'une grandeur assez considérable.

Les huguenots, une fois devenus seuls maîtres dans

(2) Henri II, duc de Rohan, pair de France, prince de Léon, comte de Porrhoët etc., colonel-général des Suisses et Grisons, fut chef des Calvinistes, auxquels il rendit les plus grands services comme diplomate et comme capitaine. Après la paix de 1629, qui termina les guerres de religion, il servit bien son roi, fut aussi général des armées de Venise. Blessé à Rheinfeld, le 28 février 1638, il mourut, le 13 avril suivant, à Kœnigsfeld, en Suisse.

Montpellier, par suite de leur rébellion, firent défense aux Capucins de prêcher et de faire le catéchisme les jours de dimanche et de fêtes. Le P. Gardien prévint qu'ils ne s'en tiendraient pas là. Il prit donc soin de mettre secrètement en lieu de sûreté les meubles de la sacristie, les livres de la bibliothèque, qui étaient considérables, et la cloche, qu'il n'était plus permis d'agiter. Trois de nos voisins, bien que huguenots, s'étaient pris d'affection, pour nous, et nos relations avec eux étaient fort cordiales. Un d'entre eux enterra la cloche dans sa maison. Un autre reçut les livres ; le troisième se chargea des calices et des meubles de la sacristie.

Cette précaution prise, le P. Gardien exhorta ses religieux à se tenir prêts à tout ce qu'il plairait à Dieu de permettre à leur sujet. Ils demeurèrent plusieurs jours en cet état, avec défense d'aller par la ville, jusqu'à ce que, un soir, deux consuls, accompagnés d'une troupe de soldats, vinrent leur annoncer qu'il fallait sortir de leur couvent, avec les seuls effets qu'ils pourraient porter sur eux. Ils eurent soin de se munir d'un calice et de quelques ornements.

On les mena dans une maison voisine, appartenant à un huguenot nommé M. Serre, dont la famille, quoiqu'elle ait persévéré dans l'hérésie jusqu'à ce qu'elle ait été éteinte dans le dernier quart du xvii^e siècle, a toujours professé de l'estime et de l'affection pour nous. Là, on leur assigna deux chambres pour prison.

Ils ne furent pas plus tôt sortis du couvent, qu'un nombre infini d'hommes et de femmes se jetèrent dedans pour le piller ; mais ils ne trouvèrent guère à y prendre, tant à cause de la pauvreté qui y régnait, que par suite des précautions précédentes du Père Gardien. Toute cette nuit fut employée à le démolir. Qui enlevait une porte, qui une fenêtre. Les uns démontaient la charpente, les autres ramassaient des tuiles ou descellaient

les pierres. Enfin, ils s'appliquèrent à cette démolition avec tant de fureur, qu'en peu d'heures tout fut ruiné, et la plus grande partie des murailles, surtout de l'église, se trouva rasée jusques aux fondements avant le soleil couché du jour suivant.

Les ruines des couvents et des églises servirent à réparer les fortifications de la ville, et à bâtir onze grosses tours. Ainsi, le lieu où avait été notre couvent devint une place vide, couverte de débris qui ne pouvaient servir à rien.

Cependant, les pauvres Capucins, à qui il était défendu de sortir de la maison où on les avait enfermés, ne pouvaient pas faire la quête pour leur nourriture. Ils auraient été fort mal à leur aise, si les huguenots n'eussent pas laissé demeurer en ville un bon nombre de catholiques : entre leurs mains, c'étaient des ôtages. Ces bons catholiques venaient apporter à nos religieux la nourriture corporelle en retour de la nourriture spirituelle qu'ils réclamaient. Les Capucins consolaient ces infortunés ; ils les exhortaient à demander à Dieu de regarder son Église d'un œil favorable, et leur faisaient espérer un prochain et heureux changement dans les affaires du royaume.

Mais les hérétiques ne purent souffrir longtemps cet échange charitable. Pour l'empêcher, ils mirent des gardes à la porte, et les Capucins durent se contenter de lever les mains vers le ciel, en le priant pour ce pauvre peuple qu'ils ne pouvaient plus secourir.

Quelques mois se passèrent en cet état, sans que les religieux pussent ni servir leurs frères, ni souffrir le martyre. Ils furent ensuite délivrés par une aventure que la providence ménagea, contre leur attente (1).

(1) Ici, il est utile d'observer que l'armée royale investit Montpellier le 30 août 1622, et que le siège dura jusqu'au 9 octobre, où eurent lieu les premiers pourparlers qui amenèrent la reddition de la place.

Un capitaine catholique nommé M. de Beaucourtois commandait un bataillon de l'armée royale, et avait son quartier à Villeneuve-de-Maguelonne. Il poussait souvent des parties jusques aux portes de Montpellier, ce qui obligeait les huguenots à ne pas se compromettre hors des murs. Un jour, cependant, un ministre et trois des principaux ne purent pas éviter de tomber entre ses mains. Il les conduisit à Villeneuve, et les fit garder avec soin, disant qu'il ne donnerait pas cette capture pour cent mille livres.

Les parents et amis de ces quatre prisonniers furent sensiblement affligés de les savoir aux mains de l'ennemi ; ils prièrent le duc de Rohan de faire proposer à M. de Beaucourtois de les échanger contre les Capucins.

« Il n'y a que les Capucins, répondit M. de Beaucourtois, que je puisse estimer plus de cent mille livres, et qui soient capables de me faire lâcher une prise que je n'aurais pas baillée pour cette somme. »

La proposition fut donc acceptée. Une escorte conduisit les Capucins jusques à mi-chemin de Villeneuve, où M. de Beaucourtois se rendit avec pareille escorte, menant ses quatre prisonniers, et l'échange eut lieu.

En recevant nos religieux, le brave officier les embrassa comme de vieux amis ; il ne voulut pas remonter à cheval, mais les accompagna, marchant à pied, jusqu'à Villeneuve. Le lendemain, il leur fit encore compagnie jusques à mi-chemin de Frontignan, où leurs frères de cette ville les accueillirent charitablement.

Le roi Louis XIII assiégea la ville de Montpellier. Ce siège fut long et difficile, tant à cause de nouvelles fortifications élevées par les huguenots, que du grand nombre des défenseurs qui la gardaient.

Douze capucins furent appelés pour servir d'aumôniers à l'armée du roi. Ils y mirent un si bon ordre, que ce prince disait que son camp était devenu un couvent. Ils

dressèrent deux chapelles, où la messe était célébrée tous les jours. Ils entendaient les confessions et distribuaient la communion, ce dont profitaient chaque jour un grand nombre d'officiers et de soldats. Chaque jour aussi, on faisait publiquement la prière, et on chantait les *Litanies de la Sainte Vierge*. Tous les soirs, pendant une demie heure, une exhortation était faite.

Dès le premier jour où la tranchée fut ouverte, au moment où les troupes commandées par la monter s'assemblaient, un capucin les exhortait à se conduire bravement pour le service de Dieu et du Roi ; il leur faisait réciter le *Confiteor*, et leur donnait l'absolution. Nos religieux montaient aussi eux-mêmes tour à tour, et si un officier ou un soldat était blessé, ils l'emportaient sur leurs épaules en lieu où ils pussent secourir son âme et son corps. Ils déployaient en cela tant de courage, qu'un jour le duc d'Épernon gronda le P. Armand de Béziers, et le fit retirer, disant qu'il y avait de la témérité et peu de sagesse à se faire tuer sans qu'il en pût résulter aucun bien. Jamais, du reste, on ne donna l'assaut sans qu'un capucin marchât à la tête des troupes, le crucifix en main, pour les animer ; d'autres marchaient plus loin, soit pour remplacer le premier s'il venait à être tué, soit pour assister les soldats blessés et les transporter à l'écart.

Le Roi prenait grand plaisir à entendre parler de ce zèle et de cette intrépidité, dont les seigneurs de la cour l'entretenaient souvent.

La ville fut réduite dans le mois d'octobre. Le jour anniversaire y est depuis lors une fête publique.

Sa Majesté y entra en triomphe, et y demeura huit jours (1), pendant lesquels il ordonna que le couvent serait rebâti en tel endroit de la ville que les religieux voudraient. A cet effet, il nous fit plusieurs dons : d'abord les matériaux de deux tours qui devaient être détruites, ensuite les dépouilles des tentes des officiers, enfin mille

louis d'or. Le duc d'Épernon et plusieurs officiers joignirent leurs largesses à celles du Roi, de manière à former un total de six mille louis d'or.

On construisit le couvent au lieu qu'il avait déjà occupé, et, après dix-huit mois, il fut en meilleur état qu'il n'était auparavant. On acheta, pour l'agrandir, une maison qui coûta quinze mille livres, dont M. de Ventadour donna six mille. Il posa la première pierre de l'église huit jours après que la croix avait été plantée. Cette croix était la troisième ; la première, comme on l'a vu, avait dû être portée à travers les troupes des huguenots armés pour empêcher sa plantation. Celle-ci fut portée au milieu de trois mille hommes armés pour l'honorer et pour la défendre. Ces soldats victorieux l'accompagnèrent jusqu'au lieu de son triomphe, où ils firent une décharge de leur mousquéterie au moment où on l'élevait, célébrant ainsi la victoire de l'Église, la consolation des catholiques et la confusion des hérétiques.

La cérémonie fut présidée par Mgr de Fenouillet, évêque, et rehaussée par la présence de M. le duc de Ventadour, gouverneur de la province, de M. de Valençai, que le Roi venait de nommer gouverneur de la ville (2), et d'un grand nombre d'officiers généraux.

P. APOLLINAIRE.

(1) Du 20 au 27 octobre.

(2) Jacques d'Estampes, II^e du nom, marquis de Valençai, etc., chevalier des ordres du Roi, maréchal de camp, grand maréchal-des-logis de la maison de Sa Majesté, lieutenant-colonel de la cavalerie légère, fut gouverneur de Calais après l'avoir été de Montpellier, et mourut à Boulogne, le 21 novembre 1639, à l'âge de 60 ans.

DISCOURS DE M. DE MONTALEMBERT

Un homme¹, un libre-penseur, qui savait, à l'occasion, s'affranchir des servitudes de la secte, et repousser d'une superbe indépendance l'épais bandeau du parti-pris, Sainte-Beuve, l'admirateur éclairé de tous les talents, parlant un jour de M. de Montalembert, dans ses *Causées du Lundi*, s'exprimait en ces termes :

« Ce n'est point un adhérent² qui parle, c'est encore moins un adversaire, c'est quelqu'un qui l'a suivi, dès son entrée sur la scène publique, avec curiosité et intérêt, et bientôt avec admiration et applaudissement. Cette admiration, indépendante du fond même, devenait aisément unanime chez tous ceux qui l'entendaient ; mais les preuves réitérées et diverses qu'il a données de sa puissance oratoire dans ces deux dernières années — 1848-1849, — le classent définitivement parmi les maîtres de la parole. En regard de tant d'autres talents qui se dissipent, ou s'égarerent, on est heureux d'en rencontrer un qui grandit et s'élève, en raison des difficultés et des obstacles, qui mûrit visiblement chaque jour, qui remplit ou qui même dépasse les plus belles espérances. »

Les discours de M. de Montalembert viennent, pour la seconde fois, d'être réunis et publiés en volumes. Et M. le vicomte de Meaux a bien voulu se charger de les présenter au public, dans un admirable Avant-Propos, où respire le cœur et se manifestent les délicats sentiments de la piété.

Pourquoi nous défendre de le remarquer tout d'abord ?

Quelques-uns de ces discours, en très petit nombre, Dieu merci, semblent avoir éprouvé l'aveugle fatalité du temps : ils ont un peu vieilli. Les événements qu'ils jugent, les désirs qu'ils interprètent, l'intérêt qui les animait, les circonstances qui les avaient inspirés, tout cela a disparu aujourd'hui. Mais si cette Fée contemporaine, qui se nomme l'Actualité, a cessé de leur prêter son rayon de jeunesse ; si le mouvement des choses humaines, les caprices du hasard et de la politique ont modifié, sur plus d'un point, les phases de la lutte et déplacé le but de nos espérances, en revanche, nous devons à la vérité d'ajouter que, par une rare fortune, à la distance où nous sommes, et malgré les années accumulées, les discours de M. de Montalembert gardent encore, pour la plupart, toute la force, toute la fraîcheur, tout l'attrayant mérite de l'à-propos. C'est vrai surtout de ceux qui revendiquent la liberté de l'enseignement et la liberté de l'Église. Tout aussi légendaire que l'infortunée Pénélope, dans son inutile travail, l'initiative parlementaire remet à l'ordre du jour de chaque législature l'une ou l'autre de ces vitales questions qui, faute de solution équitable, restent toujours en suspens.

Il convient de le dire, ce n'est pas sans coup férir ou, si l'on préfère, ce n'est pas sans travail et sans préparation que M. de Montalembert parvint à gagner les hauteurs du génie oratoire. De bonne heure, il tourna la belle activité de sa croyante jeunesse vers la propagande par le journal. La plume dont il se servit avec tant de distinction fut la source féconde d'où plus tard devait s'échapper le flot de la parole improvisée. Le brillant styliste préludait à l'immortel orateur. Ainsi, par avance, il allait donner raison à ce paradoxe tout moderne, d'après lequel le journalisme conduirait à tout, à condition d'en sortir. Il en sortit, en effet, à la mort de son père, pour occuper un siège à la Chambre des Pairs. Là, en face de la grave

Assemblée, et pour le premier éclat de ses débuts, le jeune comte de Montalembert eut à se justifier d'avoir ouvert une école libre, avec le concours de ses amis, M. l'abbé Lacordaire et M. de Caux :

« Vous le savez, Messieurs, lorsque, le 9 mai, je fis, en faveur de la liberté d'enseignement, la tentative qui m'amène aujourd'hui devant vous, je n'avais certes nul lieu de craindre que ma voix faible et inconnue se ferait sitôt entendre dans une enceinte où venait de retentir une voix qui m'était si chère, et qui, j'ose le dire, n'était indifférente ni à la liberté, ni à la France. Il n'entre pas dans mes intentions de retracer ici les divers incidents qui ont différé le jugement définitif de cette cause, jusqu'au jour où un cruel malheur me jeta solitaire dans le monde et orphelin parmi vous...

« Chrétien et catholique, je vis avec l'intime conviction que ce que j'ai au monde de plus cher et de plus sacré, ma foi, est opprimé, est outragé, par l'existence du monopole de l'Université. Cette conviction a dû nécessairement entraîner de ma part des hostilités contre ce monopole. Au temps où nous vivons, nul homme, quelque chétif qu'il soit, n'est affranchi du devoir de rendre témoignage à ses croyances; que les miennes, que celles de tous les catholiques sont opprimées, outragées par ces prétendues lois qu'on invoque contre nous; c'est ce que je m'efforcerai de vous prouver.

« Et, en effet, il me sera impossible de jamais regarder l'instruction et l'éducation de l'enfance autrement que comme liées intimement à la religion. La foi que je professe, la tradition de l'Église à laquelle j'appartiens m'ordonnent de les regarder ainsi, et l'histoire moderne tout entière vient à l'appui de cet ordre. Que l'on ouvre l'histoire de France, et qu'on y trouve, si l'on peut, une école, une institution quelconque à laquelle n'ait présidé une pensée religieuse, une pensée catholique. Toutes les

anciennes Universités de France ont, sans exception, été fondées par des Papes, à la prière des rois, des États provinciaux ou des villes : aucun monarque, pas même Charlemagne, pas même Louis XIV, n'osa s'arroger un droit exclusif sur l'éducation ; et lorsque, plus tard, les parlements envahirent avec tant de despotisme le droit des consciences religieuses, je ne sache pas que jamais ils aient étendu la main de la fiscalité et de la chicane sur l'éducation. Même, sous le règne absolu et corrompu de Louis XV, au moment où l'expulsion des Jésuites venait d'être ordonnée, en 1763, il paraît un édit qui confie la surveillance exclusive et l'organisation des Universités et des Collèges aux Évêques et aux délégués de l'autorité municipale. On n'y trouve aucune trace de l'intervention du gouvernement, et ce fut là, si je ne me trompe, l'état de la législation jusqu'à la Révolution, c'est-à-dire pendant tout le temps que la France a été catholique...

« Je vous le demande, Messieurs, si, sous la Restauration, un juif, un protestant eût paru devant vous, et vous eût dit : Vos collèges catholiques me déplaisent, mon fils y est mal, sa conscience y est compromise ; l'éclat de vos cérémonies, le nombre de vos pratiques religieuses, la séduction de l'exemple, les exhortations de vos prêtres, la solitude morale où il se trouve, tout cela lui pèse, tout cela lui inspire de l'oubli ou du mépris pour le culte de ses pères. Je veux que ce culte soit le sien, et je le retire de vos collèges. J'en ai fondé un pour moi et pour mes coreligionnaires, nous y réunirons nos enfants, ils y apprendront à croire ce que nous croyons, à aimer ce que nous aimons. Vos lois me disent que la religion est libre, que vous devez la protéger. Je vous somme de me protéger et de m'affranchir. En entendant un tel langage, Messieurs, y a-t-il un seul d'entre vous qui eût le courage de le condamner, de le blâmer, même sous la Restauration ? Eh bien ! ce même langage, les catholiques vous le tien-

nent aujourd'hui par ma bouche, sous le régime de la souveraineté nationale. Aurez-vous davantage le courage de les blâmer, de les condamner ? »

Sous la Monarchie de juillet, il était d'usage, au moment du vote annuel des fonds secrets ou de police, d'instituer une discussion générale sur la politique intérieure et extérieure du gouvernement. M. de Montalembert, profita de cette circonstance, pour faire entendre une ferme déclaration de principes, qui aujourd'hui comme alors, est d'une bien vivante actualité :

« L'immense majorité du clergé français, disait-il, sort du peuple des campagnes ; comme autrefois les soldats de la République quittaient la charrue de leurs pères pour courir à la frontière et vaincre l'Europe liguée contre nous, ainsi le clergé français quitte aussi chaque jour la charrue de ses pères pour voler à la conquête des âmes et du ciel.

« Et c'est contre ce clergé ainsi composé, dépouillé de tout ce qui faisait sa grandeur et sa puissance, qu'on ne craint pas d'évoquer des actes de l'ancien régime, des édits de Louis XIV et de Louis XV, comme si c'étaient là des autorités valables, sous un gouvernement libre. En résumé, je n'ai qu'un mot à répondre sur ce point, mais je le crois décisif. Vous invoquez l'autorité de l'ancien régime contre nous ; eh bien ! rétablissez aussi l'ancien régime pour nous.

« Vous invoquez l'ancien régime contre nous, soit : mais alors rétablissez tout ce qui dans l'ancien régime nous était favorable. Ainsi, l'ordre du clergé composait une chambre tout entière, la première des états généraux ; il avait 80 millions de rente en biens fonds ; les ordres monastiques, les abbayes, les couvents couvraient le sol de la France ; il y avait des conseillers d'Etat d'Eglise et des conseillers clercs au parlement. Quand je dis : rendez-nous tout cela, vous comprenez bien, Messieurs, que je

ne demande rien de tout cela aujourd'hui. Ceux qui pensent comme moi ne demandent qu'une seule chose, la liberté telle qu'elle existe de droit en France, de fait en Angleterre, de droit et de fait en Belgique. Mais quand après nous avoir ôté tout ce qui nous appartenait autrefois, nous nous ôtez encore la liberté ; quand après avoir confisqué tous les avantages et toute la splendeur de l'ordre ancien, vous en gardez soigneusement les anciennes entraves pour nous enchaîner, j'ai le droit de le dire, c'est le comble de l'oppression, de l'injustice et de l'hy-pocrisie.....

« Le concordat, tout le monde le respecte ; c'est l'œuvre de deux autorités suprêmes, chacune dans l'exercice de leurs fonctions respectives. Nous nous bornons seulement à dire que c'est un contrat synallagmatique qui lie les deux côtés également ; que si, par exemple, le chef de l'Etat cessait d'être catholique ; si, par exemple, il y avait une régence confiée à des mains protestantes, il y aurait lieu à renouveler le concordat. De même si, comme on en a menacé dans la presse ministérielle, on supprimait, ou si on modifiait profondément le traitement convenable que le concordat stipule pour le clergé en France, dès ce moment le concordat serait rompu ; on rentrerait dans le droit commun de l'Eglise ; les évêques seraient nommés comme en Belgique. Mettez cela dans vos papiers. Quant aux articles organiques, c'est autre chose ; l'Eglise ne les a jamais reconnus.

« C'est un point très-délicat, et j'espère pouvoir compter sur l'indulgence de la Chambre, non seulement au nom de ma propre faiblesse augmentée par mon éloignement de la tribune depuis deux ans, mais surtout à cause de la faiblesse numérique dans cette enceinte de l'opinion que je représente. Il me semble qu'une Assemblée grave et sérieuse comme la Chambre des pairs doit respecter les minorités, et les respecter d'autant plus qu'elles sont plus faibles.

« Les articles organiques sont pour nous une violation du concordat ; ils n'ont jamais été reconnus par l'Église en ce qui touche à ses droits et à sa discipline, ils sont postérieurs de huit mois au concordat. Le concordat est du 12 juillet 1801, et les articles organiques sont du 8 avril 1802. Je sais qu'ils ont été présentés au Corps législatif, mais ils n'ont pas été acceptés en même temps par l'autorité qui stipulait avec l'Etat au nom de l'Église. Au contraire, cette dernière a formellement protesté contre les articles organiques par l'organe du cardinal-légit Caprara, qui était alors chargé des négociations, M. le Garde des Sceaux ne saurait le nier. En un mot, le concordat est un traité synallagmatique, entre deux parties, dont l'une, manquant à tous ses devoirs et profitant de la faiblesse de l'autre, a déclaré qu'elle ne l'exécute que sous certaines conditions non acceptées par l'autre, et qui constituent ces articles organiques. D'ailleurs, vous-mêmes, vous ne l'exécutez pas, comment voulez-vous en réclamer l'exécution de la part des autres..... !

« Messieurs, il faut bien vous le persuader, le catholicisme ne craint ni les violences de l'émeute, ni les violences de la loi ; dans la lutte qui commence, et qui ne finira pas, croyez-le bien, par le vote de tel ou tel projet de loi, il s'agit non pas d'une question de parti, mais d'une question de conscience. On n'en finit pas avec les consciences comme avec les partis. On vous dit d'être implacables ou inflexibles ; mais savez-vous ce qu'il y a de plus inflexible au monde ? Eh ! ce n'est ni la rigueur des lois injustes, ni le courage des politiques, ni la vertu des légistes ; c'est la conscience des chrétiens convaincus. »

Si comme on l'assure, l'homme d'un seul livre est à craindre ; combien plus à craindre, combien puissant l'orateur qu'était M. de Montalembert, dont l'existence n'eût qu'un seul culte : l'éloquence, qu'un seul cri : la liberté !

Voilà bien des années que la mort a frappé ce grand serviteur de la religion et de la patrie. Sa voix est à jamais muette ; mais son souvenir vibre et resplendit sur la tribune française. Comme un phare lumineux, il éclaire et domine les orages qui naissent des contradictions de la parole. Dans la mêlée où les nôtres livrent le bon combat, les idées, les principes de M. de Montalembert ont souvent les honneurs de la citation. Son autorité est une égide, son nom sonne le ralliement. Et par une démonstration plus touchante ; on a vu, au plus fort de la bataille, partisans et adversaires, interrompre d'un seul accord les hostilités, pour saluer sa mémoire.

Tout récemment, au cours de la fameuse discussion du premier projet de loi sur la presse, qui causa tant de mécomptes au ministère Loubet et qui précéda de si peu la débâcle, un député de l'extrême-gauche, venant à citer M. de Montalembert, n'hésitait pas dans un loyal hommage, à la qualifier d'illustre et de glorieux. Glorieux ! certes il le fut. Il eut de son vivant, la gloire de l'orateur, la gloire de l'écrivain, la gloire de la vie privée. Et la postérité qui s'avance pour lui anoblira sa tombe d'une nouvelle gloire.

Que s'il fallait à l'heure qu'il est, désigner au Parlement, un digne héritier du talent de M. de Montalembert, le choix se prononcerait sans doute en faveur de l'éloquent comte de Mun. En l'écoutant, pour la première fois, Gambetta, surpris et subjugué, ne put se retenir de jeter à son entourage cette exclamation prophétique : Messieurs, c'est un nouveau Montalembert ! Depuis lors, l'éminent député de Pontivy a magnifiquement réalisé cette si flatteuse prédiction.

« Quand cet ancien cuirassier, daigne faire un discours, il est incomparable, éblouissant, sublime. » C'est au lendemain d'une séance mouvementée, et avec ces épithètes laudatives, que naguère encore un journal de Paris,

payait le tribut de son admiration. Tant il est vrai que les justes instances, les instances qui intéressent surtout l'âme d'une nation, portent bonheur à ceux qui les soutiennent.

Les causes qu'a défendues M. de Montalambert, ont été tour à tour vaincues et tour à tour triomphantes. Aujourd'hui, elles sont vaincues. Une longue oppression a étouffé la liberté religieuse. L'argent commande à la conscience et à l'honneur. Quelle tristesse ! Cependant, à travers les brumes de l'avenir, des regards clairvoyants se flattent d'entrevoir des signes précurseurs de délivrance. Un vent d'honnêteté va se lever qui balayera, de sa poussée libératrice, tous les vieux germes de corruption. L'esprit de tolérance et de liberté aura victoire sur l'esprit de secte et de tyrannie. Et avant longtemps peut-être, les trafiquants du veau d'or rencontreront le châtiment devant la justice du peuple.

Quoiqu'il en soit, les hommes courageux qui se destinent aux redoutables devoirs de la vie publique ; tous ceux qui, à un titre quelconque, ont la légitime ambition de vouloir restaurer la sage liberté et l'exacte probité ; ceux-là feront bien de relire les discours de M. de Montalambert. Cette lecture leur communiquera la flamme des généreux enthousiasmes et des beaux dévouements.

Albert DELAUBE.

LES CATACOMBES DE PARIS

I

Une promenade sous Paris n'est pas une chose banale. Les étrangers qui viennent visiter notre capitale ne manquent pas de se payer ce luxe, auquel la plupart des Parisiens ne songent pas. Il en est, d'ailleurs, des catacombes comme de la plupart des autres curiosités de Paris, qui sont presque ignorées des habitants de cette ville. On obtient facilement des entrées ; il suffit de les demander, par lettre, à la Préfecture de la Seine, qui répond immédiatement et ne les refuse jamais. Promenades dans les égoûts, pérégrinations dans les catacombes font aujourd'hui, du reste, parties essentielles du programme des agences Cooch ou des guides Joanne et Bedecker. Il y a quelques années, je suivis une de ces caravanes d'Anglais, qui devait visiter les catacombes, et je fus tellement enchanté de cette excursion, que je formai le projet, muni d'une permission spéciale, d'y retourner et d'y séjourner une journée entière, afin de relever les inscriptions de l'ossuaire. Bien entendu, j'étais accompagné de deux guides, et je n'avais pas non plus négligé d'apporter des vivres, que nous dévorâmes du meilleur appétit, au bord de la fontaine de la Samaritaine, dont je reparlerai plus loin. J'ai conservé, de mon séjour dans ces profondeurs, un souvenir tel, que j'ai pensé qu'il serait intéressant, pour les lecteurs de la *Revue du Midi*, de me

suivre pas à pas dans ce lugubre dédale et de connaître mes impressions.

C'est par une porte spéciale, située devant le pavillon de droite de l'ancienne barrière d'Enfer, place Denfert-Rochereau, que se trouve l'entrée des catacombes pour les visiteurs. Il y a bien d'autres entrées, mais elles sont réservées au seul service des anciennes carrières dont fait partie, du reste, l'ossuaire. C'est ainsi que dans le Val-de-Grâce, on peut voir un bel escalier de cent et une marches, qui conduit dans ces fonds mystérieux. L'emplacement occupé par les catacombes proprement dites est très étendu et mériterait une étude tout à fait spéciale. Je m'occuperai plus particulièrement ici de l'ossuaire, qui m'a paru être la partie la plus curieuse de ce lieu. Sans présenter l'intérêt de celles de Rome, les catacombes de Paris sont curieuses à plus d'un titre, et leur histoire se lie en quelque sorte à notre histoire nationale, et surtout à celle de Paris. Elles ont aussi leurs légendes, leurs drames et leurs scènes mystérieuses. Les gardiens, qui vendent aux étrangers des cannes dont la poignée figure une tête de mort, vous racontent à voix basse l'histoire fantastique d'un être d'une agilité extraordinaire, que les vieux du siècle dernier ont rencontré, et qui se promenait seul, sans lumière, dans les immenses cavages de Montsouris. Cet être mystérieux connaissait tous les détours des souterrains et voyait parfaitement dans l'obscurité. Son apparition était un signe de mort ; ceux qui le rencontraient mouraient dans l'année ou perdaient un membre de leur famille. Un romancier, M. Elie Berthet s'est emparé de cette légende et, en la modifiant légèrement, en a fait le sujet d'un de ses romans.

Les catacombes de Paris datent depuis la fondation même de cette ville, et ont été formées par l'extraction irrégulière, mais continue, des matériaux propres à la construction de ses monuments et de ses habitations. Ce

n'est guère qu'en 1777 (1) qu'un état de ces souterrains fût fait par les soins du Conseil d'État, à cause des nombreux éboulements (2) ou accidents que l'on constatait sur leur emplacement. Depuis cette époque, de nombreux travaux de consolidation y ont été exécutés. Aujourd'hui, la surveillance n'a rien perdu de son activité, et elle s'est de plus étendue aux travaux de consolidation que les particuliers font exécuter sous leurs propriétés. Tandis qu'anciennement, elles servaient de refuge aux vagabonds ou aux contrebandiers, aujourd'hui elles restent hermétiquement fermées à ce beau monde-là. Quelques asiles isolés, ne communiquant en aucune façon avec l'ensemble proprement dit de ces souterrains, servent seuls de caves à la brasserie de MM. Dumesnil frères et à quelques jardiniers qui cultivent dans ces profondeurs des champignons de couche et une sorte de salade appelée vulgairement barbe de capucin. L'ensemble des galeries des catacombes atteint 125 kil. 341 mètr. L'ossuaire a une superficie de 11.000 mètres carrés ; la longueur de ses galeries n'est que de 780 mètres.

L'escalier par lequel on descend compte quatre-vingt-dix marches ; il est enchassé dans une cage, ou plutôt une sorte de puits recouvert d'une petite construction basse

(1) Les premiers explorateurs des catacombes furent Bernard Palissy, François Mansart, Claude Perrault.

(2) Les derniers affaissements du sol ont eu lieu, rue de la Santé, passage Gourdon et sous les immeubles du boulevard Saint-Michel, portant les nos 79 et 81. Ces immeubles appartiennent l'un à mon oncle M. de Boussuges, et l'autre à son beau-frère M. Raboin de Boisserolles. Le 30 juillet 1880, entre 5 et 6 heures de l'après-midi, par un orage épouvantable, un gouffre de 18 mètres de long, de 7 mètres de large et de 11 mètres de profondeur, entraîna les fondations du mur de face de ces maisons, laissant la partie supérieure suspendue sur le vide et se maintenant intacte par un hasard extraordinaire. Ces immeubles ont été consolidés depuis au moyen de piliers prenant pied au sol même des catacombes.

en pierre, fermée par une porte munie d'une serrure à secret. On fait provision de bougies, et un conducteur du service des carrières compte les personnes qui descendent, sous la conduite de plusieurs gardiens. La galerie dans laquelle on accède est à 19 mètres au dessous du sol ; elle a 1^m30 de largeur et 2 mètres de hauteur. Après avoir traversé le côté sud de la place Denfert-Rochereau, elle aboutit dans la galerie est de l'avenue d'Orléans, que l'on suit un moment, jusqu'à la rencontre de celle qui conduit sous le chemin de fer de Sceaux. On prend cette galerie, puis celle de l'avenue de Montsouris, côté ouest, et l'on se trouve dans les grands travaux de consolidation de l'aqueduc d'Arcueil, construit en 1612 et 1613, par ordre de Marie de Médicis, non loin de l'ancien aqueduc romain, qui amenait au palais des Thermes les eaux de Rungis et de Cachan. En quittant l'aqueduc, on prend, à gauche, une galerie non muraillée, passant sous des propriétés particulières, et qui ramène à la galerie de l'avenue de Montsouris, au bout de laquelle on aperçoit la porte de l'ossuaire, avec cette inscription : *Memoriæ majorum*. Cette porte est située dans une chambre assez vaste, servant de vestibule, et soutenue par deux piliers en maçonnerie, ornés de décorations simples, mais funèbres. Un peu avant d'arriver à cette porte, on laisse, à droite, une ouverture béante munie d'un garde-fou, et donnant sur un chemin en pente douce, qui fait communiquer les deux étages de galerie existant en cet endroit. C'est le chemin des Doubles-Carrières ou de Port-Mahon. Dans ce chemin, on rencontre un puits, garni d'une galerie en fer. Un escalier, taillé dans le roc vif, descend jusqu'au dessous du niveau moyen de la nappe aquifère et contourne l'orifice circulaire de ce puits. L'eau est d'une limpidité telle que, lorsqu'on n'est pas prévenu, on y trempe les pieds avant de s'apercevoir de sa présence. Ce léger accident, appelé par les ouvriers, *baptême des cata-*

combes, est arrivé à certaines personnes qui, sur le conseil de guides facétieux, descendaient deux ou trois marches à la fois. A quelques mètres de ce puits, se trouve la représentation, sculptée dans la masse de pierre, — et naturellement de grandeur réduite, — de la forteresse de Port-Mahon, ville principale des îles Baléares. Ce travail fut exécuté de 1777 à 1782, par un ouvrier des ateliers de consolidation, nommé Décure, dit « Beauséjour, » ancien vétéran des armées de Louis XVI, qui, se rappelant ses années de captivité dans les casemates anglo-espagnoles, consacra les heures de loisir, que lui laissait son emploi, à sculpter dans la pierre la reproduction assez fidèle de l'endroit où il avait été interné.

Décure trouva la mort en achevant son travail ; une énorme pierre, se détachant subitement du ciel de la carrière, le blessa dangereusement et il mourut peu de temps après. Non loin de là, était une table de pierre, entourée de sièges, également en pierre sur laquelle Décure, ermite d'un nouveau genre, prenait ses repas. Le comte d'Artois, plus tard Charles X, y fit une collation en 1782, lorsqu'il visita les catacombes. L'année suivante, M^{me} de Polignac et de Guiche imitèrent son exemple. Ces différentes curiosités furent religieusement conservées jusqu'en 1870 ; depuis lors la table et les escabeaux ont été brisés et dispersés par les fédérés. Quant au Port-Mahon, il a été dégradé par des visiteurs peu respectueux ; on n'en voit plus qu'une partie bien conservée ; l'autre, est absolument mutilée.

Décure ne fut pas le seul à trouver la mort sous les catacombes. Un jour de novembre 1793, il prit fantaisie à un sieur Philibert Aspairt, portier du Val-de-Grâce, de visiter ces sombres lieux ; il descendit seul par l'escalier du Val-de-Grâce, dont j'ai parlé, sans prévenir personne et s'égara. La lumière lui fit défaut sans doute et, ne pouvant retrouver l'escalier, il tomba épuisé de fatigue et

brisé par le désespoir. Les esprits étaient alors absorbés par les événements politiques, et sa disparition ne fit pas grand bruit ; elle n'étonna même personne ; on l'oublia vite. Onze ans plus tard, des ouvriers d'une brigade topographique, découvrirent, dans une galerie située sous la rue d'Enfer, un squelette rongé par les rats et absolument décharné. Quelques débris de vêtements et un trousseau de clefs trouvés près de lui, permirent de reconnaître l'ancien portier du Val-de-Grâce. Ses restes furent inhumés à l'endroit même où on les retrouva, et l'on éleva sur la tombe un petit monument en pierre portant l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE DE PHILIBERT APAIRT
PERDU DANS CETTE CARRIÈRE LE 3 NOVEMBRE 1793
RETROUVÉ ONZE ANS APRÈS
ET INHUMÉ A LA MÊME PLACE LE 30 AVRIL 1804.

Beaucoup de personnes se sont égarées dans les catacombes, mais elles ont toutes été retrouvées.

II

Avant d'entrer dans l'ossuaire, que nous visiterons en détails, quelques mots sur son histoire.

Ce fut à l'époque de la fondation du service des carrières, en 1777, que l'idée vint à M. Lenoir, lieutenant-général de police, de faire transporter dans ces souterrains, les ossements provenant des anciens cimetières, dont la suppression était, depuis longtemps, réclamée par les habitants de la capitale. C'est donc par mesure hygiénique que l'ossuaire fut créé. On commença par y

transporter les restes provenant du cimetière des Innocents (1), le plus central de Paris.

M. Thiroux de Crosne, successeur de M. Lenoir, à la lieutenance de police, chargea M. Guillaumot (2) de faire préparer un endroit convenable de la plaine de Montsouris, au lieu dit la Tombe-Issoire (3). Cet endroit avait été ainsi appelé parce que, suivant la tradition, un brigand fameux, appelé Issoire, avait jadis établi là son quartier général d'opérations. Arrêté et exécuté, il avait, paraît-il, été enterré en cet endroit. L'emplacement proposé par M. Guillaumot ayant été adopté par les autorités civiles, on mit les vides en état de recevoir les dépouilles, et en 1786 les travaux confortatifs et d'aménagement étant terminés, le 7 avril, MM. les abbés Mottret, Mayet et Asseline, assistés de plusieurs autres ecclésiastiques (4), et en présence de MM. Guillaumot, Legrand et Molinos, architectes, procédèrent à la consécration des catacombes de la tombe Issoire. Ce jour même, rapportent les archives de la ville de Paris, on commença la translation du cimetière des Innocents ; elle se fit au déclin du jour ; les chars funèbres étaient recouverts d'un drap noir et suivis de prêtres, en surplis. chantant l'office des morts. Ces cérémonies produisirent une impression assez profonde sur les Parisiens. Le peintre Hubert Robert (5), celui-là même qui s'égara dans les catacom-

(1) Le Conseil d'État, par un arrêté du 9 novembre 1785, avait ordonné la suppression du cimetière des Innocents, à la suite d'un mémoire de M. Cadet de Vaux, inspecteur général de la salubrité, lu en 1783 à l'Académie.

(2) Archives de la Ville de Paris. (Liasse des Catacombes).

(3) Ce terrain avait longtemps appartenu à la commanderie de Saint-Jean de Latran (Ordre de Malte).

(4) Archives de Paris.

(5) Le peintre Hubert Robert a reproduit en peinture les monuments romains de Nîmes, dont une partie se trouve à Fontainebleau et l'autre dans la galerie de l'école française (xviii^e siècle) au Louvre.

bes de Rome, pour donner, au poète Delille, prétexte à des vers célèbres, représenta en plusieurs tableaux les scènes d'exhumation.

Cependant, quelques protestations se firent entendre. Un journaliste de l'époque ayant écrit « qu'il était odieux de violer les tombeaux, de troubler les cendres des aïeux et d'exposer leurs ossements à d'indécentes profanations » fut arrêté et enfermé pendant un an à la Bastille. Il raconta plus tard cette mésaventure dans un article humoristique sur les catacombes de Paris (1).

La première opération du transfert des ossements ayant, en somme, pleinement réussi, le gouvernement décida qu'à l'avenir on déposerait dans les catacombes les dépouilles mortelles qui seraient retirées des cimetières et des caveaux des églises de Paris, au fur et à mesure de leur suppression.

On installa à la Tombe-Issoire, une sorte de musée où furent réunies les pierres tombales, les croix et les inscriptions enlevées aux cimetières et qui n'étaient pas réclamées par les familles. Quelques monuments intéressants y figurèrent, entre autres la croix de Gastine (2), sur laquelle Jean Goujon avait ciselé un relief représentant : « Le triomphe du Saint-Sacrement. » Le cercueil de M^{me} de Mailly, l'une des nombreuses maîtresses de Louis XV, morte en 1751, avait été apporté dans le musée de la Tombe Issoire, en même temps que la croix de Gastine, au pied de laquelle il reposait dans le cimetière des Innocents.

La Révolution qui ne respecta pas davantage les morts

(2) *Journal de Paris*, 18 novembre 1812.

(3) Cette croix avait été élevée en 1571, dans la cour d'une propriété située rue Saint-Denis et appartenant à Philippe de Gastine, riche marchand de Paris, qui venait d'être pendu pour rébellion contre l'autorité royale. Elle fut plus tard transportée dans le cimetière des innocents.

que les vivants, mit la main sur ce musée, au moment de la vente du domaine national dont la Tombe Issoire faisait partie. « Les monuments de pierre, de marbre, de bronze, de plomb ou de cuivre, qui s'y trouvaient, ont été impitoyablement détruits, fondus ou exploités, et il n'en reste plus aucun vestige (1).

En conformité de la décision gouvernementale, on a jusqu'à nos jours, apporté successivement dans les catacombes, tous les ossements provenant des cimetières et caveaux supprimés en 1786. La quantité de ces lugubres restes est considérable ; on peut sans exagération évaluer à cinq ou six millions le nombre d'individus qu'ils représentent.

Le nombre des gens célèbres, à divers titres, dont les cendres reposent dans les Catacombes est assez élevé, car des ossements de presque toutes les personnes ensevelies dans les anciens cimetières, ou dans les tombeaux trouvés depuis cent ans à Paris, ont été apportés dans l'ossuaire, ainsi que le reste des victimes des troubles civils. Mais, dès l'origine, on n'établait aucune distinction de personnalités, et toutes les dépouilles mortelles furent confondues et déposées pêle-mêle dans cet immense sépulcre. Le seul ordre de classement se rapporta aux localités d'où provenaient les débris.

Il est donc absolument impossible maintenant de mettre des noms sur ces restes humains : Le crâne de Cartouche est peut-être à côté de celui du bourreau de l'époque et les cendres de Mme de Mailly sont probablement mélangées à celles de Mme Pompadour. Mais rien ne pourra plus jamais les faire distinguer et l'on peut dire que, là seulement, l'égalité et la fraternité, règnent d'une façon absolue !

(1) H. de Thury, *Description des Catacombes*. Paris, 1815.

III

Franchissons le seuil de la nécropole. On est aussitôt au milieu d'une double haie de têtes de morts et de tibias, admirablement rangés, le long des parements des voûtes, dans une galerie qui n'a pas plus de 2^m 30 de hauteur. Les premiers ossements que l'on voit en entrant, proviennent du cimetière St Laurent, du cimetière St Jean du Haut-Pas, d'une ancienne lèproserie, située rue de Douai, du cimetière St Jean, de celui de la Trinité et St Leu et du couvent des Carmes de la place Maubert.

Un mot sur chacun de ces cimetières d'après les archives des différentes paroisses de Paris.

Le cimetière St Laurent fut supprimé en 1804 ; celui de St Jean du Haut-Pas en 1850, 1855 et 1859 ; celui de St Jean en 1859 ; celui de la lèproserie de la rue de Douai en 1857. Ils ne contenaient les restes d'aucun personnage remarquable. Au milieu de celui de la Trinité, et formant motif de décoration, se trouve une croix de pierre sur laquelle est fixée une plaque de cuivre portant l'inscription suivante :

« JACQUES DE BORDEAUX,
SEIGNEUR DE SAINT-AUBIN-SUR-YONNE,
CONSEILLER DU ROY AU PARLEMENT,
ÉPOUSA DEMOISELLE MADELEINE SAUVAT.
MORT EN 1593.

« DAVID-JÉSUS »

Un peu plus loin, on rencontre une source que l'on a décoré des noms poétiques de *Source du Léthé* et de *Fontaine de la Samaritaine*. Cette source, captée, forme un petit bassin circulaire entouré de degrés. On essaya, m'a-t-on dit, d'y faire vivre des poissons, mais aucuns ne purent se reproduire et, paraît-il, devinrent aveugles.

La crypte dans laquelle se trouve cette fontaine est entourée d'ossements provenant du cimetière des Innocents (1). Ce champ de repos datait du ^v^e siècle. Il servit pendant plusieurs siècles à vingt-deux paroisses de Paris. On y transporta en 1572 les victimes de la Saint-Barthelemy. Il contenait les tombes du célèbre alchimiste Nicolas Flamel et de dame Pernelle son épouse.

On rencontre aussi les ossements des cimetières Saint-Landri, Saint-Nicolas des Champs, des Innocents et de Saint-Étienne des Grès, au milieu desquels se présente un autel en pierre, réduction d'un remarquable tombeau antique, découvert sur les bords du Rhône en 1807. La crypte, assez spacieuse, décorée de cet autel, porte le nom de *crypte de Sacellum*. Le cimetière de Saint-Landri contenait les restes du célèbre sculpteur Girardon, mort en 1715, qui avait son tombeau dans l'église de Saint-Landri situé dans l'île Notre-Dame et démolie en 1828 et 1829, et celui de Catherine Duchemin son épouse, qui s'est fait connaître comme peintre de fleurs. Le cimetière de Saint-Nicolas des Champs disparut en 1804. Il contenait la tombe de Guillaume Postel, célèbre érudit, mort en 1581. L'église qui existe toujours possédait autrefois les cendres de Guillaume Budé 1467-1540, fondateur du collège de France, Pierre Gassendi, illustre philosophe et mathématicien 1595-1655 ; celui de Saint-Étienne des Grès ne possédait aucun tombeau remarquable. Le transfert de ses ossements se fit en mai 1787.

En quittant la crypte du Sacellum, on continue à traverser les débris du cimetière des Innocents ; puis on rencontre ceux de l'église du Saint-Esprit en Grève démolie en 1804 pour l'agrandissement de l'Hôtel-de-Ville. On arrive ensuite dans une autre crypte soutenue par

(1) Voir à la nomenclature des inscriptions, celle relative à la fontaine de la Samaritaine.

deux piliers de pierre et décorée d'un petit monument composé d'un piédestal et d'une sorte de coupe antique. C'est la *lampe sépulcrale*. Plus loin on retrouve encore des ossements du cimetière des Innocents et de Saint-Nicolas des Champs. Le « tombeau de Gilbert, » ainsi appelé parce qu'il ne *contient* pas les restes du poète, se rencontre ensuite. C'est un petit monument lacrymatoire, en pierre, sur lequel sont inscrits les vers connus :

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour et je mœurs !
Je mœurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Une galerie irrégulière et assez longue contient les ossements provenant de l'ancien cloître des Blancs-Manteaux, de Saint-Eustache, de Sainte-Croix de la Bretonnerie, du cimetière Saint-André des Arts. Aux Blancs-Manteaux (1), rien de saillant ; mais nous trouvons dans l'église Sainte-Eustache les tombeaux du poète Benserade (1612-1698), de J.-B. Colbert (1619-1683). Son mausolée ne contient plus que les ossements de la partie inférieure du corps, du maréchal François d'Aubusson de la Feuillade (1625-1699), du vice-amiral de Tourville (1642-1701), du grammairien Vaugelas (1585-1660), du littérateur Voiture (1598-1648). Tous ces tombeaux furent ouverts pendant la Révolution et leurs ossements portés dans le cimetière et de là aux Catacombes, Aucun tombeau digne de mention à Sainte-Croix de la Bretonnerie. En revanche, à Saint-André des Arts, les tombes de d'Aguesseau, chancelier de France, célèbre jurisconsulte (1668-1751), de Jacques Coictier, le célèbre médecin de Louis XI, mort en 1505, de Louis Armand, prince de

(1) Les Blancs-Manteaux étaient les religieux mendiants venus de Marseille en 1258

Conti (1661-1685), de François-Louis de Bourbon, prince de Conti, frère du précédent, (1664-1709), de Pierre de l'Estoile, auteur des Mémoires sur Henri IV, (1545-1610), de Pierre d'Hozier, conseiller d'État, créateur de la science généalogique (1592-1660), de Robert Nanteuil, célèbre graveur et peintre (1623-1678), de Pierre Séguier, chef de la famille des Séguier, président au Parlement (1504-1580), de Pierre Séguier, son petit fils, jurisconsulte, mort en 1638, de Christophe de Thou, prévôt des marchands et président au Parlement (1508-1582), de Jacques-Auguste de Thou, fils du précédent, magistrat et historien célèbre (1553-1617).

En s'avancant dans la galerie, on voit le lieu où sont inhumés les victimes des premiers combats de la Révolution. Un grand nombre de crânes percés par les balles. Quatre pierres tombales, affectant la forme de sarcophages, portent l'indication des lieux de provenance de ces dépouilles mortelles.

Dans la galerie qui fait suite, on aperçoit une plaque commémorative de la visite que le prince Oscar de Suède et l'archiprêtre d'Upsal, firent le 7 mai 1867, aux Catacombes de Paris. Cette plaque porte gravées en creux, les deux sentences suivantes qu'ils écrivirent en souvenir de leur promenade dans la cité des morts :

INTET LIF UTAN DOD

INGEN DOD UTAN LIF (1)

Prince OSCAR de Suède.

JORDENS ORO VIKER

FOR DEN FRID SOM VARAR

GRAFVEN ALLT FORLIKER ;

HIMLEN ALLT FORKLARAR (2).

Arch. d'UPSAL.

(1) Toute vie à sa mort, toute mort à sa vie.

(2) Nos misères expirent toutes dans la paix qui ne finit pas : la tombe clôt tous nos débats, le ciel éclaire tous nos doutes

Un peu plus loin est la pierre tombale de Françoise Gellain, dame Legros, qui fit sortir Latude de la Bastille. On laisse ensuite à gauche des galeries qui se rejoignent près d'un trou de service destiné à la descente des matértaux ; puis, on aperçoit les ossements du cimetière de Saint-Jean en Grève, qui était près de l'Hôtel-de-Ville ; dans son église étaient enterrés Michel-Antoine Baudran, géographe, (1633-1700), Jean-Pierre Camus, dit Pont-Carré, évêque de Belley, célèbre par sa haine contre les moines mendiants et par ses saillies (1), (1582-1653), Claude de Lorraine, chevalier d'Aumale, ligueur célèbre, tué au combat de Saint-Denis 1591. Simon Vouet, peintre, qui eut pour élèves Lesueur, Lebrun et Mignard (1590-1649). En poursuivant sa route, on rencontre les ossements du cimetière Sainte-Croix de la Bretonnerie, ceux de l'église et du cloître des Capucines Saint-Honoré. Dans l'église Sainte-Croix de la Bretonnerie étaient enterrés Barnabé Brisson, jurisconsulte, successeur d'Achille de Harlay, dans sa charge de premier président du Parlement ; Barnabé Brisson fut pendu en 1561, par ordre de la Ligue à une poutre de la Chambre du conseil. Il fut enseveli dans cette église, qui possédait en outre les caveaux d'un grand nombre de personnages importants. En 1793, on trouva dans la crypte cent soixante-treize cercueils de plomb, qui furent transportés au musée de la Tombe-Issoire ; mais les comités révolutionnaires les firent enlever et on les fondit pour en faire des balles. Les ossements qu'on en avait retirés furent déposés dans l'ossuaire, à la date du 20 octobre 1793. Dans l'église du cloître des Capucines Saint-Honoré, étaient ensevelis

(1) Un jour que l'évêque de Belley prêchait devant le duc d'Orléans, Gaston de France, il s'écria, parlant du crucifix, mais affectant de regarder le duc : « Ah ! mon Seigneur, je vous vois entre deux larrons ! » Le duc d'Orléans se leva et salua ; il avait à ses côtés deux financiers.

Louise de Lorraine, reine de France et de Pologne, fondatrice du couvent, morte en 1601. Charles, duc de Créquy (1623-1687) ; François, chevalier de Créquy, (1624-1687) ; F.-M. Letellier, marquis de Louvois, ministre de Louis XIV, (1641-1691) ; J.-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, maitresse de Louis XV, (1721-1764). Après cela, on retrouve encore des ossements provenant de Saint-Laurent et des Innocents, et enfin on arrive à ceux de l'église et du cimetière Saint-Paul, et de l'église Saint-Benoît. Les personnages suivants étaient inhumés à Saint-Paul : François Rabelais, curé de Meudon, mort en 1553 ; Ch. de Gontaut, duc de Biron, maréchal de France, décapité le 31 juillet 1602 ; notre compatriote Jean Nicot, importateur du tabac, mort en 1603 ; François Mansart, architecte célèbre, mort en 1666 ; Hardouin Mansart, neveu du précédent, mort en 1708 ; *l'Homme au masque de fer*. On lit, à ce sujet, dans les registres de l'église Saint-Paul : « L'an mil sept cent trois, le 19 novembre, Marchiali, âgé de 45 ans ou environ, est décédé dans la Bastille, duquel le corps a été inhumé dans le cimetière Saint-Paul, sa paroisse, le 20 du présent, en présence de M. Rosarges, major, et de M. Reilh, chirurgien-major de la Bastille, qui ont signé. »

L'église Saint-Benoît renfermait aussi les cendres de plusieurs hommes célèbres : Ulric Gering, qui établit la première imprimerie à Paris, mort en 1510 ; Jean Dorat, poète du xvi^e siècle, le père de l'anagramme, mort en 1588 ; Charles Perrault, l'auteur de la colonnade du Louvre, 1613-1688 ; Charles Perrault, son frère, littérateur, auteur des contes de fées, 1628 1703 ; Héricart de Thury, conseiller au Parlement de Paris, mort en 1760 ; Claude Hallé, peintre distingué, 1652-1636 ; Winslow, anatomiste danois, 1669-1760.

A côté de ces restes on remarque ceux du cimetière de Vaugirard, qui contenait les corps de Mlle Clairon, tra-

gédienne, de Bernard de Jussieu et d'un grand nombre de corps des victimes de septembre ; enfin ceux du couvent des Célestins où fut euterré le comte de Dunois, le célèbre compagnon d'armes de Jeanne d'Arc.

On arrive ensuite à la porte de sortie de l'ossuaire. On a réuni jadis dans un emplacement spécialement aménagé à cet effet, toutes les curiosités minéralogiques et pathologiques trouvées lors de l'établissement des catacombes, mais un certain nombre de pièces curieuses ayant disparu, ce musée a maintenant perdu une partie de son intérêt. Cependant on y voit encore des morceaux d'arbres pétrifiés, des stalactites et des stalagmites, qui se forment dans les galeries par suite de l'infiltration des eaux, deux fragments de l'aqueduc romain d'Arcueil et enfin quelques crânes et des os bizarrement conformés.

En quittant l'empire de la mort on se trouve dans une modeste galerie d'inspection qui passe sous la rue Dareau et conduit à l'escalier de sortie. Mais avant de remonter au jour, on peut admirer deux magnifiques *cloches de fontis*, sortes de dômes construits pour la consolidation des terrains qui se trouvent au-dessus des catacombes. L'escalier par lequel on remonte a 84 marches et 17^m53 de hauteur.

Lorsque M. Héricart de Thury aménagea l'ossuaire, en vue de le rendre accessible au public, il eut l'idée de faire présenter aux visiteurs, à leur sortie, un registre sur lequel chacun pouvait inscrire une pensée ou une maxime. Ce registre a été brûlé lors de l'incendie de l'Hôtel-de-Ville, en 1871, en même temps que les autres archives de l'Inspection des Carrières. Quelques-unes de ces sentences ont été cependant recueillies. En voici quelques-unes :

Transeunt homines, verba autem Dei non transeunt.

(MASSARTAN)

Le tombeau est l'arc de triomphe par où l'on entre dans l'éternité.
(Stéfano STAMPON)

C'est Paris retourné.
(LEBRUN)

Hic ultima domus.
(VOSQUE)

Un homme dans la tombe est un navire au port.
(HORQUELARD).

Dans ces antres profonds , asile de la mort,
Sont les grands, les héros, confondus par le sort.
Près du riche orgueilleux, le malheureux sommeille ,
Et dans ces noirs tombeaux, tout dort , mais la mort veille.
(BOUVARD).

Qu'importe l'âge ? En vain l'adolescence
Se berce, hélas ! de rêves enchanteurs ;
Souvent le sort trahit son espérance ,
Et sur la tombe où repose l'enfance,
Plus d'un vieillard a répandu des pleurs.
(Constant DUBOS).

Une heure de catacombes vaut mieux qu'un an de sermon.
(GESSE).

Que de réputations s'y trouvent ensevelies.
(L' FREYSSINET).

Je ferai grâce au lecteur des autres sentences, qui n'expriment pour la plupart que des idées d'une banalité désespérante. Quelques visiteurs facétieux n'avaient même pas craint d'y placer d'affreux calembours. L'essai ayant paru concluant, on ne remplaça pas ce registre.

On a eu, à plusieurs reprises, l'idée de construire une chapelle donnant accès dans l'ossuaire. Vers 1860, une Commission particulière se constitua, sous la direction de M. de Cormenin et sous le patronage de l'Archevêque de Paris, à l'effet de réunir les fonds nécessaires à ce projet ; mais ce projet échoua, les fonds réunis ayant été insuffi-

sants. En ce moment, le Conseil municipal de Paris s'occupe d'un projet de construction d'une entrée plus vaste et plus monumentale que celle qui existe actuellement.

Le nombre des visiteurs des catacombes, qui était en 1883 de 7.012, est monté en 1891 à 11.961. Pendant l'Exposition de 1889, il a été de 20.003.

Les catacombes furent visitées en 1814, le 16 mai, par l'empereur d'Autriche François I^{er}, qui fût, paraît-il, enchanté de sa promenade.

Dans la même année, lorsque les alliés se présentèrent devant Paris, deux régiments russes, bivouaqués sur le plateau de Montsouris, ayant appris l'existence de cette nécropole, descendirent, officiers en tête, par l'escalier de la voie creuse (rue Dureau), et parcoururent toutes les galeries de l'ossuaire.

En 1867, M. de Bismarck s'y rendit, en compagnie de plusieurs souverains étrangers.

Au commencement du I^{er} Empire, quand M. Héricort de Thury devint inspecteur général des carrières, de 1809 à 1830, de nombreuses améliorations furent apportées dans la disposition des ossements. On plaça dans les galeries les quelques décorations funéraires qu'on y rencontre, et par les soins du clergé de Paris, on y grava de nombreuses sentences, pour la plupart empruntées aux auteurs sacrés. Ces sentences sont au nombre de quatre-vingt-huit. Il serait trop long de les reproduire ici. Je me contente d'en faire connaître, après cette étude, quelques unes des plus curieuses, afin que le lecteur en ait au moins une idée.

Telle a été ma visite aux Catacombes. Elle m'a laissé dans l'âme une impression indéfinissable, et dans l'esprit un souvenir profond des moindres détours de ce dédale de la mort.

Adolphe PIEYRE.

Quelques inscriptions des catacombes

A l'entrée de l'ossuaire :

MEMORIE MAJORUM.

INSCRIPTIONS.

I

Vestibule de la porte de l'ouest :

Hæc lethi sedes ; hic plurima mortis imago
Erige vidi ; maneat, visum altâ mente repostum.
Aspice reliquias fratrum, moritore viator,
Cras tibi : disce ergo vivere, disce mori.
Hic pauper, divesque jacent, hic servus, herusque
Doctus et indoctus ; cur, homo vane, tumes ?
Hos regit imperio mors ; omnes omnibus æquat,
Aspice dicque abiens : pulvis et umbra sumus.

(HEZETTE, vicaire à St-Jacques du Haut-Pas).

II

Arrête ! c'est ici l'empire de la mort !

III

Au-dessus de la porte d'entrée :

Dans ces lieux souterrains, dans ces sombre abîmes
La mort confusément entasse ses victimes.

(LEGOUVÉ, poème des sépultures).

IV

Sur les deux pilliers de la porte des catacombes :

Has ultra metas requiescunt beatam spem expectantes.
« Au-delà de ces bornes ils reposent en attendant une autre vie. »

V

Entrée des catacombes hautes
Lasciate speranza, voi ch'intrate
 (DANTE)

VI

Sur un Cyppe :
 La mort nous a frappés ; craignez aussi ses coups :
 Elle est à vos côtés ; mortels, préparez-vous.
 (HEZETTE).

VII

Crypte de la vérité :
 Venez, gens du monde, venez dans ces demeures silencieuses,
 et votre âme alors tranquille, sera frappée de la voix qui s'élève de
 leur intérieur : « C'est ici que le plus grand des maîtres, le *Tom-*
beau, tient son école de vérité. »
 (Tombeau de Hervey).

VIII

Æquat omnes cinis ; impares nascimur ; pares morimur.
 (SÉNÈQUE).
 La mort nous confond tous sous un même niveau ;
 La distance des rangs se perd dans le tombeau.

IX

Pilier de l'imitation :
 Heureux celui qui a toujours devant les yeux l'heure de la mort
 et qui se dispose tous les jours à mourir.
 (Imitation de J. Ch.).
 Si vous avez vu quelquefois mourir un homme, considérez tou-
 jours que le même sort vous attend.
 (id.)
 Pensez au matin que vous n'irez peut-être pas jusqu'au soir, et
 au soir que vous n'irez peut-être pas jusqu'au matin.
 (id.)
 Insensé que vous êtes, pourquoi vous promettez-vous de vivre
 longtemps, vous qui ne pouvez compter sur un seul jour ?
 (id.)

X

Crypte de Caton :

Ne timeas illam, quæ vitæ ut ultima finis ;
Qui mortem metuit, quod vivit perdit idipsum.
(CATON).

XI

Sur les tables ou canons de l'autel :

Principium et finis.
Naissance, mort, éternité.

XII

Sur les piliers de la crypte de Legouvé :

Protéger les tombeaux, c'est honorer les morts.
(DELLILLE).

XIII

Nos jours sont un instant, c'est la feuille qui tombe.
(DUCIS).

XIV

Crypte d'Eséchiél :

Où est-elle la mort ? Toujours future ou passée ; à peine est-elle présente, que déjà elle n'est plus.
(MARC. AUREL).

XV

Crypte de la Résurrection :

Canet tuba et mortui resurgent incorrupti ; oportet enim corruptibile hoc induere in corruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem.
(S. PAUL).

Au son de la trompette, les morts ressusciteront incombtables ; car il faut que ce corps comptible soit revêtu de l'incombptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité.

XVI

Galerie de Lemierre :

La mort ne surprend pas le sage.
Il est toujours prêt à partir.
Etc., etc.

(LA FONTAINE).

XVII

Pilier de Virgile :

Felix, qui potuit rerum, cognoscere causas,
Atque metus omnes, et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

(VIRGILE *Georsicon.*, lib. II).

Heureux celui qui, remontant à la source des choses, s'est défait de toute crainte, qui se rit du destin, et qui sous ses pieds a mis les frayeurs de l'insatiable Achéron !

Heureux le sage, instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses terreurs ;
Qui regarde en pitié les fables du Témare,
Et qui s'endort au vain bruit de l'Achéron avare !

XVIII

Crypte de la sépulture des victimes des 2 et 3 septembre 1792 :

D. O. M.

Piis manibus.

Civum diebus II^a et III^a septembris anno Domini M DCC XCII
Lutetiæ trucidatorum.

XIX

Crypte de l'autre vie :

O mort ! est-il donc vrai que nos âmes heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses ?
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de séjour ?
Quoi ! même après l'instant où tes ailes funèbres
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrais ! Doux espoir ! Que j'aime à m'y livrer !
De quelle ardeur céleste il vient de m'enivrer !

(RACINE. *Relig.*, C. H.).

XX

Crypte d'Hervey :

C'est ici qu'il convient à l'homme d'être sérieux, et de tenir son

âme ouverte aux inspirations de la religion. Puissé-je n'entrer jamais dans cette demeure sacrée qu'avec terreur et respect !

O mort ! que ton approche est terrible, pour l'homme qui tourmenta sa vie de vaines inquiétudes de ce monde , et qui ne leva jamais les yeux vers le ciel !

Mortel, rachète le temps ; mets à profit l'instant où tu respires ; tu touches aux bords de l'éternité ; tu vas bientôt devenir ce que sont ceux que tu contemples ici.

Le cercueil est la borne où s'arrêtent tous les desseins des hommes : ambition, tu peux aller jusque là ; mais tu ne passeras point au-delà.

XXI

Fontaine de la Samaritaine :

Omnis qui bibit ex aqua hac, sitiet iterum. Qui autem biberit ex aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in æternum ; sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.

(JOHANN. *Evangelic.*, c. iv, v. 13, 14.)

XXII

Crypte d'Ovide :

Quocumque ingrederis, sequitur mors, corporis umbra.

(Cat. Distiq., lib. IV. v. 37).

La mort te suit à chaque pas, comme l'ombre de ton corps.

XXIII

Tels qu'un flambeau qui se consume en s'allumant, nous commençons à mourir en naissant.

(MARC-AURÈLE).

XXIV

La même loi par tout suivie
 Nous soumet tous au même sort.
 Le premier moment de la vie
 Est le premier pas vers la mort.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Marseille , avril 1893.

*** Nous sommes ici fort préoccupés des attaques incessantes dirigées par un membre de l'Institut, qui s'est fait le continuateur du janséniste Launoy, contre nos plus chères traditions provençales, celles de notre évangélisation par la famille du Sauveur à Béthanie.

M. l'abbé Duchesne, obéissant à un fâcheux besoin de faire du neuf avec du vieux, ressuscite des objections cent fois réfutées, et leur donne l'appui moral de sa notoriété incontestable. Ce rôle est déplorable, chez un prêtre, qui se doit de respecter la Tradition, cette source rejetée par les rationalistes et les protestants. Vouloir tout soumettre à la critique fondée sur les documents écrits, c'est tout uniment le système protestant. M. Duchesne protesterait à bon droit, et nous croyons bien qu'il n'a pas vu cette conclusion extrême, mais rigoureuse, de sa méthode.

Le chanoine Albanès a, dans son portefeuille, enrichi par quarante ans de travaux couronnés par les plus hautes distinctions du monde savant, des trésors qui, mis au jour, réduiront au silence les modernes détracteurs de nos traditions séculaires. Tous les amis de la vérité et de l'Église font des vœux ardents pour que cette révélation ne tarde plus. En attendant, nous avons eu la joie de lire quelques pages, écrites avec une écrasante vigueur, et reproduites par la *Semaine d'Avignon*, qui établissent de façon péremptoire la venue de saint Lazare à Marseille et

la preuve que l'Église de Marseille est la plus ancienne des Gaules.

* * Dans un rang amoindri, mais du même ordre d'idées, nous avons à signaler l'étude généalogique, historique et anecdotique, sur la *famille Clary*, par Félix Vérang.

La quantité de documents recueillis dans cette brochure, de modeste apparence, est littéralement effrayante. On ne se fait pas à l'idée qu'un chercheur ait pu consacrer tant d'années à compulser des registres et des actes d'état civil ou religieux.

En somme, le résultat est des plus intéressants et la lecture ne se ressent nullement du travail.

Que tout y soit rigoureusement exact, c'est ce que la conscience de l'érudit nous garantit, car il serait bien difficile d'aller y contrôler de près.

Nous concluons donc, avec un de nos amis, que, si l'auteur avait trouvé le joint de blâmer l'apostasie du soldat heureux, devenu luthérien pour le besoin de ceindre la couronne de Suède, le travail de M. Vérany serait parfait.

* * Bien que le sujet semble ne se rattacher qu'indirectement à la Provence, je signalerai encore un livre fort remarquable, que vient de publier l'éditeur Vitte, de Lyon, et qui a pour auteur un jeune oratorien, de beaucoup d'avenir, M. Laveille.

Animé d'un zèle servi par une érudition et un goût sûr, M. Laveille montre l'influence que l'Église n'a cessé d'exercer sur les belles-lettres.

Beaucoup d'étude, une incontestable sûreté d'appréciation, une méthode consciencieuse, et le sens très délicat de la langue française caractérisent, d'après Mgr de Laval, l'ouvrage de M. Laveille.

Nous faisons volontiers nôtre cette appréciation compétente, et nous recommandons aux lecteurs de la Revue *l'Église et les Belles-Lettres*, comme un des beaux volumes à lire et à garder.

E. A. C.

Un livre à signaler.

Les querelles entre catholiques, sur le *Libéralisme*, se sont fort apaisées depuis ces dernières années. Les plus convaincus dans le camp de ceux qu'on appelait les « outranciers de la conciliation » ont dû reconnaître qu'il y avait des conciliations impossibles. Tous s'accordent à regarder l'éloignement de l'idée religieuse du gouvernement social comme la ruine fatale de la société.

Voici, sous un format accessible aux plus occupés et aux plus distraits, la thèse, hors de laquelle il n'y a plus de salut.

Le Règne Social de Jésus-Christ (Retaux, in-12), par le R. Père Albert Delaporte, des missionnaires du Sacré-Cœur, est un livre qui vient à son heure. S'il obtient un instant d'attention dans la période troublée et agitée où nous nous débattons, il résoudra de terribles problèmes et fera un bien incalculable dans les esprits.

C'est notre conviction et notre vœu. Ant. RICARD.

Le Propriétaire-Gérant,

GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, place de la Cathédrale.

L'HISTOIRE ET LA PENSÉE

OU ESSAI D'UNE EXPLICATION DE L'HISTOIRE PAR L'ANALYSE
DE LA PENSÉE

Quand on considère avec un peu d'attention , dans le passé et dans le présent, le spectacle des choses humaines, on est surpris de voir à quel point les événements, au moins dans l'ensemble , se produisent et souvent se répètent sous l'influence de certaines lois dont le rapport est si intime avec les éléments primitifs de nos pensées, qu'elles se confondent, pour ainsi dire, avec eux. La diversité des noms, des lieux, des circonstances, réussit à cacher au plus grand nombre cet ordre général de l'histoire, mais il se découvre aux esprits attentifs. Je voudrais dire simplement , en quelques pages, sans aucune prétention à donner le dernier mot des choses, comment j'ai été conduit par l'observation de ce qui se passe dans le monde et de ce qu'on voit dans notre âme, à constater quels rapports de tous les instants unissent le développement dans l'homme à celui des peuples dans l'humanité, et comment ils sont faits à l'image l'un de l'autre. Dans mon désir d'être entendu de tous ceux que ces questions intéressent, je m'efforcerai de parler uniquement la langue de tout le monde, celle que devraient et pourraient parler toujours tous les philosophes.

I

Demandez à vingt personnes de culture très inégale,
T. XIII, 5^{me} liv., mai 1893

versées ou non versées dans l'étude de l'histoire, pour quelle fin première, supérieure à toutes les autres, les sociétés sont faites, la réponse pourra varier dans sa forme, au fond elle sera toujours celle-ci : « les sociétés sont faites pour établir l'ordre ou pour le maintenir, afin de jouir par lui des biens qu'on n'a pas sans lui, justice, liberté, sécurité, et le reste. » Ordre et société ne font qu'un : ni sophismes, ni violences ne pourront jamais rien contre leur étroite union. L'*anarchie*, telle qu'on l'entend aujourd'hui, n'est qu'un mot pour cacher des crimes. Telle qu'on l'a vue quelquefois dans l'histoire, elle désigne un état de choses douloureux, passager, où l'ordre n'est pas anéanti, mais où il est sans cesse attaqué, menacé, brusquement changé. Si différentes que soient entre elles l'aristocratie, la monarchie, la démocratie, toutes les formes du gouvernement. c'est au même but qu'elles tendent par les voies les plus diverses. Chacune d'elles se donne comme la forme parfaite, définitive de l'ordre social, et c'est à ce titre surtout que ses partisans la défendent. Les révolutions elles-mêmes se terminent toutes à remplacer l'ordre ancien des choses par un ordre nouveau, ou pire, ou meilleur. L'ordre est tellement la loi suprême, le premier besoin des sociétés à tous les moments, dans toutes les péripéties de leur existence, qu'elles s'y portent d'elles-mêmes, et que, dans ce travail incessant de créer, d'accroître ou de rétablir l'ordre social, je ne sais quel instinct mystérieux a autant, sinon plus de part que la raison.

La vie des nations est, comme celle de notre âme, à la fois très complexe et très simple. Dans celle-ci des phénomènes et des facultés, dans celle-là des tendances, des aspirations, des passions se montrent en même temps, distinctes et pourtant unies par les liens les plus étroits, sans qu'on puisse dire souvent laquelle a précédé, laquelle a suivi, ou si elles sont nées dans le même jour.

J'inclinerais à croire que la recherche de *l'ordre* a précédé de si peu que possible, mais a précédé pourtant celle de *l'unité*, l'aspiration à la *grandeur*. D'autres diront qu'elles sont nées en même temps et ils n'auront pas trop de peine à en produire des exemples. Elles ont dû, dans tous les cas, se suivre de fort près.

L'ordre, en effet, ne va pas sans un commencement d'unité, et ne fût-il qu'ébauché dans une société qui vient à peine de naître, son premier résultat c'est d'engendrer un sentiment de confiance en soi qui grandit dans la mesure où l'ordre se développe et s'affermi. On a conscience de sa force, de cette force que produit l'accord d'éléments auparavant opposés ou dispersés, maintenant unis et disciplinés. On veut en user ; on la dépense au dedans, on la répand au dehors, on consolide ses frontières, on ne tarde pas à les élargir au détriment de ses voisins. Trop faible contre eux ou contre des obstacles opposés par la Nature elle-même, on va, comme autrefois le Portugal et la Hollande, de nos jours la Belgique, fonder au loin des colonies florissantes, ou bien on remplit, comme la Suisse, l'Irlande, l'Ecosse, le monde entier de ses émigrants, agriculteurs ou soldats ; on porte, comme Zurich et Genève, aux littératures d'une nation voisine le tribut de ses talents et celui de sa pensée.

Ni l'ordre, en effet, ni l'unité, ni la grandeur ne se présentent, dans la suite des âges et chez les différents peuples, sous les mêmes aspects, dans des conditions identiques. Pour la grandeur, en particulier, il s'en faut de tout que la guerre et les armes en soient la source unique et nécessaire. Les lettres, les arts, les sciences, la philosophie, la navigation, l'industrie, le commerce y contribuent pour une large part, peut-être avec plus d'efficacité et d'une façon plus durable. Les provinces se perdent comme elles se prennent, elles sont tantôt à ce-

lui-celui-ci, tantôt à celui-là ; les dominations, les empires se transforment ou ils disparaissent : seules les vérités conquises par le génie de l'homme ne meurent ni ne diminuent. Les chefs-d'œuvre de l'art et de la pensée survivent aux nations dont ils sont la gloire la plus pure. Quelle sera, pour nous en tenir à ce seul exemple, dans un avenir plus ou moins rapproché, la grandeur nouvelle propre à l'Italie unifiée, bien pénétrant celui qui le devinerait. Mais, en revanche, qui ne sait, au moins confusément, ce que la politique et les armes de la Rome antique ont valu de grandeur à cette terre privilégiée, ce qu'y ont ajouté, dans la suite des siècles, tant de grandeurs diverses, celle des républiques commerçantes, libres, lettrées, Venise, Florence, Milan, celle des poètes qui, dans la patrie de Virgile, ont réveillé les premiers, au cœur du Moyen Age, la Muse de son long sommeil, celle des artistes immortels dans lesquels s'incarne la Renaissance, et enfin celle que ne cesse d'y ajouter la grandeur dix-huit fois séculaire de la papauté.

Mêmes difficultés, mêmes controverses pour l'unité dont chacun juge à son point de vue, d'après les idées qui dominent de son temps et autour de lui. Est-ce dans la démocratie, est-ce dans la monarchie qu'elle est plus parfaite ? Y en a-t-il plus, y en a-t-il moins dans une république centralisée que dans une république fédérative ? Est-elle avant tout, par dessus tout, l'unité de la langue, de la race, de l'administration, de la police ? Ou n'est-elle pas plutôt celle de l'esprit général, des aspirations, des intérêts durables, surtout celle du dévouement à la patrie commune ? Toutes ces questions peuvent se poser, mais si l'on dispute partout et dans tous les temps sur la meilleure forme et les conditions normales de l'ordre, sur la nature de la grandeur et sur celle de l'unité, c'est partout aussi et dans tous les temps, dans tous les pays, qu'on veut résolument l'ordre, qu'on aspire à l'unité, qu'on s'efforce d'atteindre à la grandeur.

C'est donc , à n'en pas douter , qu'on les considère comme des biens, comme les premiers des biens, et quand on travaille à les acquérir, et qu'on s'y dépense avec si peu de ménagement, c'est que l'on obéit, peuples et gouvernements, à une impulsion intérieure et irrésistible, celle qui porte les nations non moins que les individus à chercher leur plus grand bien, de quelque nom particulier, universel, passager, durable, équivoque ou clair que celui-ci s'appelle. L'union d'ailleurs est étroite, la confusion est perpétuelle entre ces deux idées, *le bien, le bonheur*, dans la conscience toujours un peu obscure des peuples, souvent même dans la conscience plus éclairée de ceux qui les gouvernent. Le compte sera bientôt fait et la liste, heureusement , n'est pas longue des chefs d'État, des hommes politiques qui ont osé dire tout haut : *la force prime le droit ; la force est d'abord au service de l'intérêt*. Au contraire le nombre est incalculable de ceux qui, à toutes les époques de l'histoire, se sont efforcés de rattacher à l'idée universelle du bien, les intérêts les plus particuliers, les plus éphémères, quand ils n'étaient pas de la valeur morale la plus douteuse. Lisez les protocoles de tous les traités, les préambules de toutes les constitutions, les considérants de tous les décrets, poussez, si vous le voulez, jusqu'aux déclarations de guerre, c'est toujours le nom sacré de la Justice, c'est le Bien qu'on invoque. C'est en vue d'établir ou de consolider leur règne qu'on a porté cette loi, tracé ces nouvelles frontières, qu'on s'est partagé ces peuples, ces tribus, ces territoires.

Rien ne nous oblige assurément de croire à l'absolue sincérité de ceux qui s'expriment ainsi : l'unanimité à peu près complète d'un tel langage n'en est pas moins fort instructive. Elle prouve que, dans la vie des sociétés comme dans celle des simples particuliers, l'idée du bien étroitement unie à celle du bonheur est comme le ressort tou-

jours tendu, le moteur sans cesse en action. Hommes et peuples y croient d'une foi aussi inébranlable qu'ils croient à leur liberté. Ni les arguties des sophistes, ni les polémiques sans fin des philosophes n'ont jamais entamé, jamais diminué de la moindre parcelle cette conviction profonde, universelle, que nous sommes maîtres, pour une part considérable, de notre destinée, libres de choisir, Cités et citoyens, entre les moyens de parvenir au bonheur que nous rêvons pour nous-mêmes ou pour notre patrie. Peut-être on nous objectera, au nom de tel ou tel groupe de philosophes, que ces deux idées de la liberté et du plus grand bien doivent être soigneusement distinguées, au point de vue surtout de leur origine, la première relevant de la conscience, la seconde ayant toutes ses racines dans la raison, mais il nous importe assez peu. Il nous suffit qu'elles appartiennent l'une et l'autre à notre âme, qu'aucune âme humaine n'en soit privée, et qu'elles soient en même temps comme la trame sur laquelle se déroule toute l'histoire : le dessein que nous poursuivons n'exige rien de plus.

Ce même dessein nous conduit à nous enquérir si les idées d'ordre, d'unité, de grandeur, de liberté, de bonheur, avec les aspirations, les passions, les résolutions qui les accompagnent et dont l'amour du bonheur ou du bien est le point de départ commun, la source inépuisable, sont les seules qui travaillent, sans leur laisser ni repos, ni trêve, l'âme des nations, si ce sont les seuls biens que leur libre activité s'efforce de conquérir. Or un simple coup d'œil jeté sur la suite des événements humains nous découvre, à l'origine même des sociétés et à toutes les périodes de leur développement, deux autres idées fondamentales unies aux cinq premières par les liens les plus étroits.

Il faut, en effet, connaître ces grands biens qu'on poursuit ; il faut les distinguer (on le fait avec plus ou moins de succès), de ceux qui en possèdent seulement les sédui-

sants mais vains dehors, la trompeuse ressemblance. Il faut savoir quelles voies plus directes y conduisent, quels sont les moyens les plus sûrs de les acquérir ou de les garder. La recherche de la vérité, d'une vérité, si l'on veut relative, inférieure, est donc, dans l'histoire de toutes les Cités, contemporaine à la poursuite de l'ordre, de l'unité, de la grandeur. Le vrai n'est d'abord qu'un moyen, une force au service d'un intérêt, d'un bien réel ou imaginaire: c'est à ce titre qu'on l'étudie et qu'on veut le connaître. Plus tard, dans un état de civilisation plus avancée auquel n'atteignent pas, j'en conviens, tous les peuples, c'est pour lui-même qu'on le cherche et pour lui seul, sans aucune vue d'intérêt, pour la noble fin de le posséder, pour la joie divine de le contempler.

De même pour l'idée du beau. Il n'est pas de société si rudimentaire où l'amour du beau, l'instinct puissant qui porte les hommes à le faire sortir, en quelque sorte de leur âme, pour le répandre au dehors, ne se manifeste au moins dans les grossières ébauches, les premiers essais d'une industrie, d'un art, d'une poésie dont les progrès sont d'abord d'une extrême lenteur. Plus tard, avec la civilisation qui se développe, les idées qui s'étendent, les mœurs qui se polissent, le goût qui s'épure, l'art véritable naît enfin, et il met à tous les degrés d'élégance et de perfection, de grâce ou de beauté, les formes variées, les ressources infinies dont il dispose, au service des croyances, des aspirations, des souvenirs, des espérances, des caprices même du peuple assez bien doué pour encourager de ses applaudissements, même de ses honneurs, ceux qui le cultivent avec succès, et provoquer la naissance de nouveaux chefs-d'œuvre. L'amour du beau et des arts peut être, suivant les divers états de la société et les phases de la fortune publique, un ornement de la Cité, un plaisir délicat sobrement goûté, ou une passion poussée jusqu'à l'excès. On a vu plus d'une fois, l'histoire l'atteste, les

vaincus se consoler avec lui de leur défaite et de la perte de leur liberté, triompher même, grâce à lui et à la gloire dont il continuait à les couvrir, de leurs barbares vainqueurs.

II

Le spectacle que nous découvrons au dedans de nous-mêmes diffère-t-il beaucoup de celui que nous présente l'histoire ? Les réponses que nous recevons, quand il nous arrive de descendre dans notre âme, d'interroger sérieusement, patiemment notre raison, ne reproduisent-elles pas, avec une singulière ressemblance, celles que nous venons d'entendre ? A leur tour, les différences ne sont-elles pas celles qui doivent s'accuser, lorsqu'on passe de la vie individuelle à la vie sociale, de l'unité à la multitude, d'une conscience personnelle et claire à une conscience sourde et vague, d'une pensée qui se possède et se connaît autant qu'il est donné à l'homme ici-bas à une pensée qui s'affaiblit en se répandant, et se partage entre tant d'esprits différents de nature et de culture qu'aucun d'eux ne la possède tout entière, ni au même degré.

Ces réserves faites, reconnaissons que chacun de nous rempli d'un désir insatiable du bonheur dont il unit étroitement, dont parfois il confond l'idée avec celle du bien, s'y porte de toutes les forces de son être, avec un sentiment invincible, une conviction inébranlable de sa liberté. Tous y croient, jusqu'à ceux qui cherchent le bonheur dans un trépas volontaire, ou qui l'espèrent de leur anéantissement au sein de l'Absolu, jusqu'à ceux qui en écrivant contre la liberté savent bien qu'ils pourraient s'abstenir de ce travail ingrat, et qui font, en composant, en publiant, en répandant leurs livres, mille choses qui supposent une foi profonde à la liberté. Désir inné du bonheur, conscience permanente de notre liberté : deux

réalités, deux vérités dont on peut dire qu'elles ne se démontrent pas, pour la raison très simple qu'elles font partie intégrante de notre personne, qu'elles sont nous-mêmes, et que ne les plus avoir ce serait sortir de soi et de l'humanité, de même que ce serait supprimer l'histoire, si on les supprimait dans tous les hommes. On peut errer dans la recherche du bonheur, le séparer mal à propos du bien, surtout du plus grand bien de la créature raisonnable ; on peut faire de sa liberté un bon ou un mauvais usage, on ne s'en sépare jamais. La vie des plus sceptiques se passe à poursuivre l'un, et, dans cette poursuite ardente, incessante, à user de l'autre, sans se lasser et sans l'épuiser. C'est là le fond de notre nature, le dernier mot de notre activité à tous tant que nous sommes.

La pensée, dans cette poursuite qui nous absorbe, est la lumière, elle est le guide de tous les instants, aussi indissolublement unie à la liberté dans la recherche du bonheur que la liberté l'est au principe même de notre être. C'est par l'ordre qu'elle fait la lumière dans notre esprit ; c'est en discernant, c'est en ordonnant, c'est en classant, qu'elle fait succéder la lumière aux ténèbres, et au plus obscur chaos la distinction des personnes et des choses, la suite des faits, l'enchaînement des vérités. Ordonner est l'acte fondamental, perpétuel de la pensée : tous ses autres actes reposent sur celui-là et valent, en général, ce que vaut leur point de départ. Pour qu'il fût possible, deux idées lui ont été données, celle de l'*espace* et celle du *temps*, en parfait rapport, l'une et l'autre, avec la nature d'un être limité dans tous les sens, et dont la vie entière n'est que succession, mouvement, transformation. L'ordre est au point de départ, il est au milieu, il n'est pas moins au terme de toutes nos pensées. Elles partent de lui, elles ne se développeraient point sans lui, elles vont à lui, à cet ordre parfait que les savants rêvent

Nous faisons volontiers nôtre cette appréciation compétente, et nous recommandons aux lecteurs de la Revue *l'Église et les Belles-Lettres*, comme un des beaux volumes à lire et à garder.

E. A. C.

Un livre à signaler.

Les querelles entre catholiques, sur le *Libéralisme*, se sont fort apaisées depuis ces dernières années. Les plus convaincus dans le camp de ceux qu'on appelait les « outranciers de la conciliation » ont dû reconnaître qu'il y avait des conciliations impossibles. Tous s'accordent à regarder l'éloignement de l'idée religieuse du gouvernement social comme la ruine fatale de la société.

Voici, sous un format accessible aux plus occupés et aux plus distraits, la thèse, hors de laquelle il n'y a plus de salut.

Le Règne Social de Jésus-Christ (Retaux, in-12), par le R. Père Albert Delaporte, des missionnaires du Sacré-Cœur, est un livre qui vient à son heure. S'il obtient un instant d'attention dans la période troublée et agitée où nous nous débattons, il résoudra de terribles problèmes et fera un bien incalculable dans les esprits.

C'est notre conviction et notre vœu. Ant. RICARD.

Le Propriétaire-Gérant,

GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, place de la Cathédrale.

L'HISTOIRE ET LA PENSÉE

OU ESSAI D'UNE EXPLICATION DE L'HISTOIRE PAR L'ANALYSE
DE LA PENSÉE

Quand on considère avec un peu d'attention , dans le passé et dans le présent, le spectacle des choses humaines, on est surpris de voir à quel point les événements, au moins dans l'ensemble , se produisent et souvent se répètent sous l'influence de certaines lois dont le rapport est si intime avec les éléments primitifs de nos pensées, qu'elles se confondent, pour ainsi dire, avec eux. La diversité des noms, des lieux, des circonstances, réussit à cacher au plus grand nombre cet ordre général de l'histoire, mais il se découvre aux esprits attentifs. Je voudrais dire simplement , en quelques pages, sans aucune prétention à donner le dernier mot des choses, comment j'ai été conduit par l'observation de ce qui se passe dans le monde et de ce qu'on voit dans notre âme, à constater quels rapports de tous les instants unissent le développement dans l'homme à celui des peuples dans l'humanité, et comment ils sont faits à l'image l'un de l'autre. Dans mon désir d'être entendu de tous ceux que ces questions intéressent, je m'efforcerai de parler uniquement la langue de tout le monde, celle que devraient et pourraient parler toujours tous les philosophes.

I

Demandez à vingt personnes de culture très inégale,
T. XIII, 5^{me} liv., mai 1893

49

versées ou non versées dans l'étude de l'histoire, pour quelle fin première, supérieure à toutes les autres, les sociétés sont faites, la réponse pourra varier dans sa forme, au fond elle sera toujours celle-ci : « les sociétés sont faites pour établir l'ordre ou pour le maintenir, afin de jouir par lui des biens qu'on n'a pas sans lui, justice, liberté, sécurité, et le reste. » Ordre et société ne font qu'un : ni sophismes, ni violences ne pourront jamais rien contre leur étroite union. L'*anarchie*, telle qu'on l'entend aujourd'hui, n'est qu'un mot pour cacher des crimes. Telle qu'on l'a vue quelquefois dans l'histoire, elle désigne un état de choses douloureux, passager, où l'ordre n'est pas anéanti, mais où il est sans cesse attaqué, menacé, brusquement changé. Si différentes que soient entre elles l'aristocratie, la monarchie, la démocratie, toutes les formes du gouvernement, c'est au même but qu'elles tendent par les voies les plus diverses. Chacune d'elles se donne comme la forme parfaite, définitive de l'ordre social, et c'est à ce titre surtout que ses partisans la défendent. Les révolutions elles-mêmes se terminent toutes à remplacer l'ordre ancien des choses par un ordre nouveau, ou pire, ou meilleur. L'ordre est tellement la loi suprême, le premier besoin des sociétés à tous les moments, dans toutes les péripéties de leur existence, qu'elles s'y portent d'elles-mêmes, et que, dans ce travail incessant de créer, d'accroître ou de rétablir l'ordre social, je ne sais quel instinct mystérieux a autant, sinon plus de part que la raison.

La vie des nations est, comme celle de notre âme, à la fois très complexe et très simple. Dans celle-ci des phénomènes et des facultés, dans celle-là des tendances, des aspirations, des passions se montrent en même temps, distinctes et pourtant unies par les liens les plus étroits, sans qu'on puisse dire souvent laquelle a précédé, laquelle a suivi, ou si elles sont nées dans le même jour.

J'inclinerais à croire que la recherche de *l'ordre* a précédé de si peu que possible, mais a précédé pourtant celle de *l'unité*, l'aspiration à la *grandeur*. D'autres diront qu'elles sont nées en même temps et ils n'auront pas trop de peine à en produire des exemples. Elles ont dû, dans tous les cas, se suivre de fort près.

L'ordre, en effet, ne va pas sans un commencement d'unité, et ne fût-il qu'ébauché dans une société qui vient à peine de naître, son premier résultat c'est d'engendrer un sentiment de confiance en soi qui grandit dans la mesure où l'ordre se développe et s'affermi. On a conscience de sa force, de cette force que produit l'accord d'éléments auparavant opposés ou dispersés, maintenant unis et disciplinés. On veut en user ; on la dépense au dedans, on la répand au dehors, on consolide ses frontières, on ne tarde pas à les élargir au détriment de ses voisins. Trop faible contre eux ou contre des obstacles opposés par la Nature elle-même, on va, comme autrefois le Portugal et la Hollande, de nos jours la Belgique, fonder au loin des colonies florissantes, ou bien on remplit, comme la Suisse, l'Irlande, l'Ecosse, le monde entier de ses émigrants, agriculteurs ou soldats ; on porte, comme Zurich et Genève, aux littératures d'une nation voisine le tribut de ses talents et celui de sa pensée.

Ni l'ordre, en effet, ni l'unité, ni la grandeur ne se présentent, dans la suite des âges et chez les différents peuples, sous les mêmes aspects, dans des conditions identiques. Pour la grandeur, en particulier, il s'en faut de tout que la guerre et les armes en soient la source unique et nécessaire. Les lettres, les arts, les sciences, la philosophie, la navigation, l'industrie, le commerce y contribuent pour une large part, peut-être avec plus d'efficacité et d'une façon plus durable. Les provinces se perdent comme elles se prennent, elles sont tantôt à ce-

lui-celui-ci, tantôt à celui-là ; les dominations, les empires se transforment ou ils disparaissent : seules les vérités conquises par le génie de l'homme ne meurent ni ne diminuent. Les chefs-d'œuvre de l'art et de la pensée survivent aux nations dont ils sont la gloire la plus pure. Quelle sera, pour nous en tenir à ce seul exemple, dans un avenir plus ou moins rapproché, la grandeur nouvelle propre à l'Italie unifiée, bien pénétrant celui qui le deviendrait. Mais, en revanche, qui ne sait, au moins confusément, ce que la politique et les armes de la Rome antique ont valu de grandeur à cette terre privilégiée, ce qu'y ont ajouté, dans la suite des siècles, tant de grandeurs diverses, celle des républiques commerçantes, libres, lettrées, Venise, Florence, Milan, celle des poètes qui, dans la patrie de Virgile, ont réveillé les premiers, au cœur du Moyen Age, la Muse de son long sommeil, celle des artistes immortels dans lesquels s'incarne la Renaissance, et enfin celle que ne cesse d'y ajouter la grandeur dix-huit fois séculaire de la papauté.

Mêmes difficultés, mêmes controverses pour l'unité dont chacun juge à son point de vue, d'après les idées qui dominent de son temps et autour de lui. Est-ce dans la démocratie, est-ce dans la monarchie qu'elle est plus parfaite ? Y en a-t-il plus, y en a-t-il moins dans une république centralisée que dans une république fédérative ? Est-elle avant tout, par dessus tout, l'unité de la langue, de la race, de l'administration, de la police ? Ou n'est-elle pas plutôt celle de l'esprit général, des aspirations, des intérêts durables, surtout celle du dévouement à la patrie commune ? Toutes ces questions peuvent se poser, mais si l'on dispute partout et dans tous les temps sur la meilleure forme et les conditions normales de l'ordre, sur la nature de la grandeur et sur celle de l'unité, c'est partout aussi et dans tous les temps, dans tous les pays, qu'on veut résolument l'ordre, qu'on aspire à l'unité, qu'on s'efforce d'atteindre à la grandeur.

C'est donc , à n'en pas douter , qu'on les considère comme des biens, comme les premiers des biens, et quand on travaille à les acquérir, et qu'on s'y dépense avec si peu de ménagement, c'est que l'on obéit, peuples et gouvernements, à une impulsion intérieure et irrésistible, celle qui porte les nations non moins que les individus à chercher leur plus grand bien, de quelque nom particulier, universel, passager, durable, équivoque ou clair que celui-ci s'appelle. L'union d'ailleurs est étroite, la confusion est perpétuelle entre ces deux idées, *le bien, le bonheur*, dans la conscience toujours un peu obscure des peuples, souvent même dans la conscience plus éclairée de ceux qui les gouvernent. Le compte sera bientôt fait et la liste, heureusement , n'est pas longue des chefs d'État, des hommes politiques qui ont osé dire tout haut : *la force prime le droit ; la force est d'abord au service de l'intérêt*. Au contraire le nombre est incalculable de ceux qui, à toutes les époques de l'histoire, se sont efforcés de rattacher à l'idée universelle du bien, les intérêts les plus particuliers, les plus éphémères, quand ils n'étaient pas de la valeur morale la plus douteuse. Lisez les protocoles de tous les traités, les préambules de toutes les constitutions, les considérants de tous les décrets, poussez, si vous le voulez, jusqu'aux déclarations de guerre, c'est toujours le nom sacré de la Justice, c'est le Bien qu'on invoque. C'est en vue d'établir ou de consolider leur règne qu'on a porté cette loi, tracé ces nouvelles frontières, qu'on s'est partagé ces peuples, ces tribus, ces territoires.

Rien ne nous oblige assurément de croire à l'absolue sincérité de ceux qui s'expriment ainsi : l'unanimité à peu près complète d'un tel langage n'en est pas moins fort instructive. Elle prouve que, dans la vie des sociétés comme dans celle des simples particuliers, l'idée du bien étroitement unie à celle du bonheur est comme le ressort tou-

jours tendu, le moteur sans cesse en action. Hommes et peuples y croient d'une foi aussi inébranlable qu'ils croient à leur liberté. Ni les arguties des sophistes, ni les polémiques sans fin des philosophes n'ont jamais entamé, jamais diminué de la moindre parcelle cette conviction profonde, universelle, que nous sommes maîtres, pour une part considérable, de notre destinée, libres de choisir, Cités et citoyens, entre les moyens de parvenir au bonheur que nous rêvons pour nous-mêmes ou pour notre patrie. Peut-être on nous objectera, au nom de tel ou tel groupe de philosophes, que ces deux idées de la liberté et du plus grand bien doivent-êtré soigneusement distinguées, au point de vue surtout de leur origine, la première relevant de la conscience, la seconde ayant toutes ses racines dans la raison, mais il nous importe assez peu. Il nous suffit qu'elles appartiennent l'une et l'autre à notre âme, qu'aucune âme humaine n'en soit privée, et qu'elles soient en même temps comme la trame sur laquelle se déroule toute l'histoire : le dessein que nous poursuivons n'exige rien de plus.

Ce même dessein nous conduit à nous enquérir si les idées d'ordre, d'unité, de grandeur, de liberté, de bonheur, avec les aspirations, les passions, les résolutions qui les accompagnent et dont l'amour du bonheur ou du bien est le point de départ commun, la source inépuisable, sont les seules qui travaillent, sans leur laisser ni repos, ni trêve, l'âme des nations, si ce sont les seuls biens que leur libre activité s'efforce de conquérir. Or un simple coup d'œil jeté sur la suite des événements humains nous découvre, à l'origine même des sociétés et à toutes les périodes de leur développement, deux autres idées fondamentales unies aux cinq premières par les liens les plus étroits.

Il faut, en effet, connaître ces grands biens qu'on poursuit ; il faut les distinguer (on le fait avec plus ou moins de succès), de ceux qui en possèdent seulement les sédui-

sants mais vains dehors, la trompeuse ressemblance. Il faut savoir quelles voies plus directes y conduisent, quels sont les moyens les plus sûrs de les acquérir ou de les garder. La recherche de la vérité, d'une vérité, si l'on veut relative, inférieure, est donc, dans l'histoire de toutes les Cités, contemporaine à la poursuite de l'ordre, de l'unité, de la grandeur. Le vrai n'est d'abord qu'un moyen, une force au service d'un intérêt, d'un bien réel ou imaginaire: c'est à ce titre qu'on l'étudie et qu'on veut le connaître. Plus tard, dans un état de civilisation plus avancée auquel n'atteignent pas, j'en conviens, tous les peuples, c'est pour lui-même qu'on le cherche et pour lui seul, sans aucune vue d'intérêt, pour la noble fin de le posséder, pour la joie divine de le contempler.

De même pour l'idée du beau. Il n'est pas de société si rudimentaire où l'amour du beau, l'instinct puissant qui porte les hommes à le faire sortir, en quelque sorte de leur âme, pour le répandre au dehors, ne se manifeste au moins dans les grossières ébauches, les premiers essais d'une industrie, d'un art, d'une poésie dont les progrès sont d'abord d'une extrême lenteur. Plus tard, avec la civilisation qui se développe, les idées qui s'étendent, les mœurs qui se polissent, le goût qui s'épure, l'art véritable naît enfin, et il met à tous les degrés d'élégance et de perfection, de grâce ou de beauté, les formes variées, les ressources infinies dont il dispose, au service des croyances, des aspirations, des souvenirs, des espérances, des caprices même du peuple assez bien doué pour encourager de ses applaudissements, même de ses honneurs, ceux qui le cultivent avec succès, et provoquer la naissance de nouveaux chefs-d'œuvre. L'amour du beau et des arts peut être, suivant les divers états de la société et les phases de la fortune publique, un ornement de la Cité, un plaisir délicat sobrement goûté, ou une passion poussée jusqu'à l'excès. On a vu plus d'une fois, l'histoire l'atteste, les

vaincus se consoler avec lui de leur défaite et de la perte de leur liberté, triompher même, grâce à lui et à la gloire dont il continuait à les couvrir, de leurs barbares vainqueurs.

II

Le spectacle que nous découvrons au dedans de nous-mêmes diffère-t-il beaucoup de celui que nous présente l'histoire ? Les réponses que nous recevons, quand il nous arrive de descendre dans notre âme, d'interroger sérieusement, patiemment notre raison, ne reproduisent-elles pas, avec une singulière ressemblance, celles que nous venons d'entendre ? A leur tour, les différences ne sont-elles pas celles qui doivent s'accuser, lorsqu'on passe de la vie individuelle à la vie sociale, de l'unité à la multitude, d'une conscience personnelle et claire à une conscience sourde et vague, d'une pensée qui se possède et se connaît autant qu'il est donné à l'homme ici-bas à une pensée qui s'affaiblit en se répandant, et se partage entre tant d'esprits différents de nature et de culture qu'aucun d'eux ne la possède tout entière, ni au même degré.

Ces réserves faites, reconnaissons que chacun de nous rempli d'un désir insatiable du bonheur dont il unit étroitement, dont parfois il confond l'idée avec celle du bien, s'y porte de toutes les forces de son être, avec un sentiment invincible, une conviction inébranlable de sa liberté. Tous y croient, jusqu'à ceux qui cherchent le bonheur dans un trépas volontaire, ou qui l'espèrent de leur anéantissement au sein de l'Absolu, jusqu'à ceux qui en écrivant contre la liberté savent bien qu'ils pourraient s'abstenir de ce travail ingrat, et qui font, en composant, en publiant, en répandant leurs livres, mille choses qui supposent une foi profonde à la liberté. Désir inné du bonheur, conscience permanente de notre liberté : deux

réalités, deux vérités dont on peut dire qu'elles ne se démontrent pas, pour la raison très simple qu'elles font partie intégrante de notre personne, qu'elles sont nous-mêmes, et que ne les plus avoir ce serait sortir de soi et de l'humanité, de même que ce serait supprimer l'histoire, si on les supprimait dans tous les hommes. On peut errer dans la recherche du bonheur, le séparer mal à propos du bien, surtout du plus grand bien de la créature raisonnable ; on peut faire de sa liberté un bon ou un mauvais usage, on ne s'en sépare jamais. La vie des plus sceptiques se passe à poursuivre l'un, et, dans cette poursuite ardente, incessante, à user de l'autre, sans se lasser et sans l'épuiser. C'est là le fond de notre nature, le dernier mot de notre activité à tous tant que nous sommes.

La pensée, dans cette poursuite qui nous absorbe, est la lumière, elle est le guide de tous les instants, aussi indissolublement unie à la liberté dans la recherche du bonheur que la liberté l'est au principe même de notre être. C'est par l'ordre qu'elle fait la lumière dans notre esprit ; c'est en discernant, c'est en ordonnant, c'est en classant, qu'elle fait succéder la lumière aux ténèbres, et au plus obscur chaos la distinction des personnes et des choses, la suite des faits, l'enchaînement des vérités. Ordonner est l'acte fondamental, perpétuel de la pensée : tous ses autres actes reposent sur celui-là et valent, en général, ce que vaut leur point de départ. Pour qu'il fût possible, deux idées lui ont été données, celle de l'*espace* et celle du *temps*, en parfait rapport, l'une et l'autre, avec la nature d'un être limité dans tous les sens, et dont la vie entière n'est que succession, mouvement, transformation. L'ordre est au point de départ, il est au milieu, il n'est pas moins au terme de toutes nos pensées. Elles partent de lui, elles ne se développeraient point sans lui, elles vont à lui, à cet ordre parfait que les savants rêvent

de découvrir dans la Nature et de reproduire dans la Science.

Celle-ci (singulier ou pluriel, peu importe) ne tend pas moins à l'unité suprême, unité de la loi, unité du principe qui renfermerait toutes les lois, tous les principes, et, en attendant qu'elle y parvienne, elle poursuit, dans toutes les branches du savoir humain, les unités relatives qu'elle réussit à atteindre de temps à autre. L'unité du sujet pensant, quelques idées qu'il agite, à quelques objets qu'il s'applique, est d'ailleurs la condition *sine quâ non* de la pensée la plus humble comme de la pensée la plus haute. Si celui-ci n'est pas absolument un, tout pouvoir lui manquera d'unir, de maintenir, d'embrasser ; la pensée ne recueillera jamais ses membres dispersés, elle ne fera pas un tout de ses éléments isolés les uns des autres, elle ne se constituera pas, elle ne sera pas. Cette simple observation nous dispense de pousser plus loin une analyse qui, sans cela, n'aurait point de fin, chacun de nous pouvant, avec un peu d'attention, s'assurer, chaque fois qu'il pense, de la place que tient l'unité dans la formation et le jeu de la pensée.

La grandeur y est aussi visible, aussi présente que l'ordre et l'unité. Pour s'en convaincre, on peut la considérer tour à tour dans ses éléments les plus simples et dans son complet épanouissement, dans ce qu'elle a de plus abstrait, et dans ce qu'elle a de plus vivant, de plus familier. A son point de départ, en effet, ou, si l'on aime mieux, à sa racine, — nous ne disputerons pas des figures, — *la quantité, la qualité*, qu'on peut appeler, si l'on y tient, des *catégories* ou des *concepts* et, à leur suite, le *nombre* et la *figure* : on sait ce que ces mots signifient, on entrevoit tout ce qu'ils contiennent, par rapport à la grandeur. Franchissons une foule d'intermédiaires : venons à la vie morale, à la vie de chaque jour,

et voyons les hommes rivaliser d'ardeur, de travail, d'inquiétudes, à qui possédera ces biens dont l'opinion commune est qu'ils nous font plus grands : richesses, honneurs, dignités de tous les titres et à toutes les tailles, tendre de toutes leurs forces, de toute l'énergie de leurs espérances, au bonheur qui les résume, à la perfection morale qui apprend à s'en passer, en vue d'un bonheur plus vrai, d'une grandeur moins éphémère. Le plus pauvre, le plus déshérité veut, du moins pour ses enfants, quelquefois au prix des plus durs sacrifices, la grandeur qu'il n'espère plus pour lui-même, mais dont pourtant quelque chose lui reviendra par cette voie détournée. La récompense des plus humbles n'est rien moins que de s'élever jusqu'à Dieu dans la sincérité de leur abaissement volontaire. C'est encore, c'est toujours la grandeur qu'on se propose pour fin en dédaignant les grandeurs d'ici-bas, par orgueil ou par vertu, par fausse sagesse ou par humilité chrétienne.

Il serait superflu d'insister sur les deux éléments, *vérité*, *beauté* qui, avec l'*ordre*, l'*unité*, la *grandeur*, se retrouvent au fond de nos pensées où ils sont à demeure fixe, tandis que les éléments acquis, en nombre incalculable, passent et se succèdent dans un écoulement sans fin. Qui n'a soif de vérité ? Qui n'est épris de la beauté ? C'est la première qu'on veut connaître pour soi-même ou faire accepter des autres dans les plus mesquines questions d'intérêt comme dans les plus hautes spéculations, dans les jugements qu'on ne cesse de porter sur les personnes et les choses, et dans les problèmes qui intéressent le plus notre avenir dans le temps et au delà du temps. C'est de la seconde que procèdent les chants populaires et les poèmes les plus parfaits, Nadaud et Homère, les harmonies des tribus sauvages les plus désagréables à nos délicates oreilles de civilisés, et les chefs-d'œuvre de Mozart, de Beethoven, de Gounod, les

grossières sculptures de nos premiers ancêtres et les statues de Phidias ou de Michel-Ange, les enluminures de cabaret et les fresques de Raphaël, les paysages du Lorrain et de Corot. La vérité, nous l'invoquons sans cesse ; nous serions désolés qu'on nous soupçonnât de la trahir dans nos actes ou dans nos discours : nous voulons qu'elle soit encore sur nos lèvres, quand elle n'est plus déjà dans notre cœur. La vie, d'autre part, aurait bien peu d'attrait, si la beauté n'y répandait pas son charme. Elle est si bien partout ici-bas, dans l'homme d'abord, sur ses traits, dans son âme, quand il ne s'abaisse pas au-dessous de l'humanité, dans la Nature qui s'épuise à en varier les aspects, à la renouveler avec les lieux, les saisons, à chaque heure du jour, que l'habitude nous empêche d'y songer, mais non pas d'en jouir. Qu'elle disparaisse, et la vie ne sera plus qu'un long ennui, une morne tristesse, et la terre un tombeau.

Inutile sans doute d'ajouter que ces éléments primitifs avec les sentiments, les aspirations, les passions qui leur font cortège et que résume l'amour du bonheur, s'unissent et se combinent par la double puissance de l'instinct et de la liberté, mais toujours en vue du bonheur ou du bien dans la pensée de l'homme, comme ils s'unissent et se combinent de mille manières dans l'histoire pour produire tous les degrés, toutes les formes, toutes les nuances du talent, des arts, du savoir, toutes les vertus publiques et privées, justice, bienfaisance, courage, tempérance, charité. Y a-t-il au monde, — l'héroïsme et le dévouement mis à part et hors rang, — rien de plus beau, de plus grand, qu'une parole éloquente au service d'une vérité qui intéresse notre bonheur présent ou notre bonheur à venir, le salut d'une Cité ou celui de nos âmes ! La vie des simples particuliers, l'histoire entière sont remplies des exemples qui pourraient s'ajouter sans fin et dans toutes les directions, à cet unique exemple.

III

Une conclusion se dégage comme d'elle-même du parallèle que nous venons d'établir, des rapports, des ressemblances qui se sont imposés à notre attention, c'est qu'il y a du divin dans l'histoire de l'humanité comme dans la raison de l'homme ; c'est que Dieu, dans l'une et dans l'autre, est le moteur premier, par les idées et les aspirations qu'il a déposées dans notre âme, en y imprimant, avec son image, l'amour de lui-même enfermé dans l'amour du bonheur et du bien. Ces idées, ces aspirations nous les répandons à notre tour, de mille manières, dans l'espace et le temps où elles deviennent comme le fond commun des événements humains. C'est d'elles que part, c'est en elles que se renouvelle l'impulsion à laquelle obéit ou résiste, à son choix, notre libre volonté. L'histoire sort tout entière de l'âme et de la pensée de l'homme, et la pensée de l'homme, quand on remonte jusqu'à ses principes premiers et à ses éléments irréductibles, vient, en droite ligne, de l'éternelle pensée de Dieu. Notre amour de l'unité, de la grandeur, de la vérité, n'a pas d'autre origine, d'autre raison d'être que son Unité, sa Grandeur, sa Vérité. C'est à sa Beauté infinie qu'aspire, après en être sorti, notre amour du beau, notre impatient désir de la posséder ou de le produire. L'ordre que nous souhaitons ardemment d'établir ou d'améliorer en nous-mêmes, autour de nous, au sein des sociétés, c'est encore de sa Pensée qu'il procède. Acte pur, éternel, où tout est ordre, unité, mesure, richesse, harmonie. Un des maîtres de la sagesse a dit, aux plus beaux jours de la philosophie et du monde anciens que l'univers est entraîné (nous dirions orienté) vers Dieu par l'irrésistible attrait du souverainement désirable et du souverainement intelligible. Cet attrait, c'est au plus profond de notre âme qu'il agit, parce que l'image de Dieu n'est nulle part, au

moins sur cette terre et dans cette portion de l'univers, aussi ressemblante, et que les attributs de Dieu ne sont si nettement réfléchis qu'aux sources de notre pensée. C'est parce que les idées divines sont dans notre âme, à la manière dont elles y peuvent entrer, que l'histoire ne cesse de les reproduire, au point que leur développement, sous les apparences et dans les cadres les plus divers, est, en quelque sorte, l'histoire elle-même.

Si Dieu seul agissait en nous par ses idées, c'est par les voies les plus directes et sans déviation possible qu'individus et nations iraient à leurs fins, c'est-à-dire à la perfection de l'ordre, de l'unité, de la grandeur, à la possession de la vérité et de la beauté, d'un seul mot au bien et au bonheur. Pourquoi n'en est-il pas ainsi ? Pourquoi la liberté que nous avons reçue avec l'amour et la raison, s'égare-t-elle parfois en même temps que ses trop dociles auxiliaires dont les défaillances d'ailleurs précèdent le plus souvent et préparent les siennes. La question est plus simple encore : elle se réduit à demander pourquoi la liberté nous a été donnée dès l'origine, car elle n'est plus la liberté et ce mot n'a plus de sens, si, toujours et de toute nécessité, elle se porte au bien et ne peut vouloir que lui.

Redoutable problème qui, depuis des siècles, absorbe l'attention, consume les forces des philosophes et des écoles philosophiques, mais problème qui n'entre point dans notre plan d'aborder, après tant d'autres qui ne cessent d'y revenir, sans se contenter eux-mêmes, parce qu'ils étudient la liberté exclusivement dans la liberté. Il nous suffit, pour le présent, de constater les faits, sans en rechercher le dernier et insondable pourquoi. Ces faits évidents, permanents, universels, les voici brièvement résumés :

Pépétuels débats sur les meilleures formes, sur les conditions les plus favorables de l'ordre civil, politique,

religieux, sur la nature de la vraie grandeur, sur celle de la véritable unité ; discussions, polémiques sans fin à l'occasion de la vérité elle-même et de la liberté ; luttes, rivalités, guerres, batailles à qui obtiendra pour lui-même, au détriment des autres, des biens réels ou prétendus, à qui en possèdera davantage. L'histoire n'est guère autre chose que l'interminable et souvent fastidieux récit de ces conflits qui se renouvellent sur tous les points du globe, sous tous les noms, qui s'autorisent de tous les prétextes et se réclament, nous l'avons dit déjà, pour les intérêts les plus incertains ou les plus futiles de ce qu'il y a au monde de plus noble et de plus grand, la justice, la liberté, le bonheur public, le bien, celui de la nation ou celui de l'humanité. La lutte des deux Cités est permanente ici-bas ; c'est, dans tous les siècles et dans tous les pays, la lutte de la vérité contre l'erreur, du bien contre le mal, de ceux qui cherchent, dans la sincérité de leur bon vouloir, la véritable unité, la vraie grandeur, la vraie beauté contre ceux qui n'en veulent à aucun prix, ou qui en poursuivent les vains simulacres, les grossières et funestes contrefaçons. Cette lutte, pour n'en citer qu'un exemple, et pour le prendre en dehors de la politique et des armes, c'est, de nos jours, chez les peuples les plus civilisés, dans la littérature et dans l'art, la lutte des écoles rivales, dont les unes se déchirent et s'outragent à propos de simples nuances, dont les autres iraient, dans leur grossier réalisme et leur haine de l'idéal, jusqu'à tarir les sources mêmes de la beauté.

Voilà l'homme, et voilà l'humanité tour à tour poussés vers leurs fins, ou détournés de leurs voies par les puissances contraires qui agissent dans l'un et dans l'autre. C'est, d'une part, Dieu qui éclaire, conseille, sollicite, qui renouvelle incessamment dans notre esprit les pures idées de la raison, dans notre cœur l'amour du bien, les aspirations du bon vouloir. De l'autre, c'est le poids,

c'est la résistance de la matière, l'excitation des sens, l'égoïsme, l'erreur, l'ignorance ; c'est aussi la loi de l'épreuve qui fait grandir, celle de l'expiation qui purifie. Cette lutte qui finit et recommence tous les jours, où les éléments primitifs de nos pensées donnent et renouvellent constamment l'impulsion, c'est l'histoire depuis le commencement du monde, et, selon toute apparence, ce sera l'histoire jusqu'à la fin. Nous n'avons jamais eu la prétention d'en dire le dernier mot, mais seulement le désir de la ramener, au point de vue de la pensée dont la place y est si grande, à ses termes les plus simples, pour aider à la mieux entendre.

(*A suivre.*)

DE LA POÉSIE CONTEMPORAINE

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Le nombre de ceux qui aujourd'hui font des vers est réellement prodigieux. Écrire des lignes rimées est une grâce d'état, à laquelle on n'échappe pas quand on a reçu une certaine éducation, quand on a vécu dans un certain milieu. Aussi, dit-on, que notre temps est propre à la poésie ; nous ne saurions méconnaître sans injustice que l'art de mentir élégamment en vers est aujourd'hui l'art à la mode et le plus généralement cultivé. Avec quel succès et quel éclat ceux-là savent qui sont en état de comparer nos poètes contemporains avec ceux du xvii^e et même du xviii^e siècle. Ceux-ci composaient des poésies bien limées sur toute sorte de matières et ne sachant que fort peu, ils traitaient tout, sans embarras, non sans prétentions ; car c'est le propre des ignorants de croire qu'ils n'ont rien à apprendre, et c'est à cause de cette ignorance qu'ils sont si pressés de publier leurs élucubrations ! Ils croient mener le monde, parce qu'ils font un peu de bruit, semblables, d'ailleurs, à la mouche du coche.

Il serait puéril de leur reprocher la peine qu'ils se donnent pour procurer quelque satisfaction à leur vanité, et il serait cruel de leur ôter toute illusion ; mais on peut dire, sans les offenser, que cette manière de faire des vers n'est qu'un symptôme d'une insuffisance réelle et que la majorité de leurs brochures ne sait ce qu'elle veut ni ce qu'elle dit, et ne paraît pas au fond s'en soucier beaucoup ; mais chacun est content quand il a dit son mot, et les cho-

ses continuent d'aller leur train et le monde marche sans se trouver ni bien ni mal des conseils plus ou moins salutaires donnés en vers de nos inventeurs de panacées.

Toutefois, il est bon de les prévenir contre l'exagération dans les sentiments qu'ils expriment dans un style poétique, dans des vers plus exagérés encore. Or, interrogeons les vrais poètes ; ils nous répondront : « *Dégoût et ennui.* » Que sont devenus aujourd'hui tous ces vers harmonieux qui ne sont qu'un tissu d'affectation, de bizarrerie ? Depuis longtemps ils dorment dans la poussière, servent, comme le dit notre grand satirique, à habiller le poivre et le gingembre. Interrogeons-nous nous-mêmes, s'il nous est arrivé jamais de lire un de ces poètes contemporains

« Nés pour nous ennuyer

« Qui toujours sur un ton semblent psalmodier. »

Qu'est devenue cette poésie si galante dont Mad^e de Longueville¹ a fait la critique en deux mots : « *C'est beau, mais c'est ennuyeux.* » Où sont tous ces poètes qui, craignant de ramper, se sont perdus dans les nues ? Qui les lit dans leur style ampoulé, leur recherche, leur affectation ? Rien de si fatigant, de si uniforme. C'est toujours la même note qui résonne à l'oreille. Que sera-ce donc quand, au lieu d'une prétendue élévation d'une idée de grandeur, mal comprise, vous aurez des passions exagérées et fausses ? Au delà de la limite du naturel, il n'y a plus de distinction, tout se confond, tout se mêle : la colère, l'amour, la haine, l'ambition parlent le même langage.

Mais, dira-t-on, pourquoi tant condamner l'exagération ? Parce qu'elle n'a pour base que l'imagination blasée de quelques esprits malades et avides d'émotions fortes ! L'exagération dans les œuvres poétiques engendre l'uniformité et ne représente pas l'esprit de la société, dont

toute bonne poésie doit être l'expression. Qu'auraient dit nos devanciers, s'ils avaient vu ce déluge de vers incessants qui nous inondent depuis tant d'années et que les gens de goût, les sages s'efforcent d'arrêter ? Ils se fussent écriés : « O poètes, vous croyez être neufs et originaux en peignant des exagérations, détrompez-vous, vos œuvres ne dureront pas plus que vous. L'impuissance de vous élever jusqu'à la nature idéale, de vous maintenir dans les limites de la raison vous a fait choisir des sujets bizarres, exagérer et forcer l'expression, vous avez parlé au corps, vos œuvres seront mortelles comme le corps. Vous n'avez point servi l'intelligence, elle vous dédaignera ; vous n'avez pas été utiles à la société en la fortifiant, en l'encourageant au bien, elle vous reniera ; vous avez trompé des âmes simples et candides, la postérité vous rejettera, revenez donc de votre égarement.

« Aimez donc la raison, que toujours vos écrits
« Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix. »

Mais personne ne croira sérieusement que la poésie soit morte, parce qu'elle se transformera et s'attachera à des idées nouvelles, parce qu'au lieu de courir les champs avec les rhapsodes, elle court le monde avec les livres des rhapsodes qui servaient de véhicules à la pensée ; croyez-vous que les milliers de presses qui pourraient couvrir non seulement la France, mais l'Europe, des feuilles qu'elles impriment en un jour, ne les aient pas suffisamment remplacés. Et les chemins de fer, qui anéantissent l'espace, qui relient tant de nations et suppriment tant de barrières, ne sont-ce pas des véhicules aussi rapides et aussi puissants que ces débiles vieillards qui, dans la Grèce antique, s'en allaient de ville en ville, un rameau à la main, chanter des fragments des vieux poètes. Si on avait pu lever un instant devant les yeux des plus audacieux de l'antiquité ce voile qui leur cachait l'avenir,

ils n'auraient pas trouvé si méprisable notre siècle, avec ses véhicules, ses machines, son industrie, ses besoins de justice, de vertu, de liberté. Ils auraient été éblouis devant les merveilles d'un progrès qui dépasse de si loin les rêves de leur imagination. Au prix du temps présent, toutes leurs fables avec leurs âges d'or et leurs olympes leur auraient paru bien misérables.

Ne tremblez plus pour la poésie, elle est immortelle comme l'âme humaine qui l'a produite, comme le progrès de l'intelligence qui l'élève et l'agrandit sans relâche. Mais rares, dit-on, sont les vrais et bons poètes. Faut-il s'étonner cependant qu'il pleuve aujourd'hui des poésies et que les rimes poussent comme des champignons. Mais

« Le poète n'est pas ce qu'un vain peuple pense. »

Je sais bien que les Muses, ces mélodieuses déesses, nous font souvent de tristes cadeaux, et qu'il n'est guère d'inepties qu'on n'ait commises en leur nom. L'ennui me semble embusqué derrière chacune de ces pages où s'alignent avec une monotone uniformité tant de mots sonores et parfois aussi tant d'idées creuses. Aussi, lorsque je m'applaudis d'avoir trouvé un poète, je suis sincère dans ma joie, j'allais dire dans ma surprise, car les bonnes fortunes de ce genre ne sont pas communes.

Parmi ceux de nos poètes contemporains qu'on peut relire avec charme et qui vous captivent bien vite, « j'en connais jusqu'à trois que je pourrais citer. »

Ce n'est pas sans raison que je place notre Reboul au nombre des poètes vraiment dignes de ce nom. Ses vers sont harmonieux, souvent pleins d'énergie et d'originalité. Les pensées se présentent sous une forme sévère et ne font pas moins d'honneur au caractère de l'auteur qu'à son talent. Il est essentiellement honnête et religieux. *L'Ange* et *l'Enfant* est un modèle achevé de sentiment et de perfection poétique.

Pailleron a un esprit droit et digne ; il est pénétré du sentiment du devoir, alliant un rare bon sens à une vivacité d'imagination toute poétique ; il a pour les vices et les abus cette haine vigoureuse qui procède de la sincérité des convictions ; son vers se dresse comme un pilori destiné à flétrir tous les scandales.

Il est certain que si les bons poètes sont rares, les versificateurs sont nombreux. Pourquoi s'en étonner ? La poésie est un don que la nature dispense d'une main avare à quelques mortels privilégiés ; le vers n'est qu'un mécanisme. Avec de l'étude et de la patience, on y devient rapidement habile, n'eût-on, du reste, qu'un fort petit génie et le fonds vulgaire des idées et des sentiments de convention qui, depuis le commencement du monde, alimentent tous les bouts-rimés.

Or, la poésie se compose de deux parties distinctes, la forme et la pensée, le corps et l'âme. La poésie n'appartient qu'aux créateurs, mais la forme étant de son essence purement matérielle, livre volontiers ses secrets à l'hydre sans cesse renaissante des imitateurs. Telle est, sans doute, la cause à peu près unique de la quantité de jeunes gens qui débutsent dans la vie et dans les livres tout à la fois par un volume de poésies. Quoiqu'on ait pu prétendre, la jeunesse est une saison de l'existence où ne fleurissent ni l'originalité vraie, ni les idées personnelles. Être jeune, c'est n'avoir pas encore vécu et n'avoir rien vu, mais on a beaucoup lu, et, pendant de longues années l'homme jeune se sert, à son insu, plus de sa mémoire que de son intelligence ; fougue sans hardiesse, enthousiasme sans réflexion, n'est-ce pas la jeunesse ? Elle se distingue bien davantage pour l'exagération paradoxale des opinions des autres que par des opinions bonnes ou mauvaises qui soient ses opinions. Le vers se présente merveilleusement à cette disposition de plume ; il possède une forme nette et tranchée, il existe par l'heureux

ensemble de certaines règles à suivre ; avec lui on n'a pas besoin de créer l'expression de ses sentiments, comme il arrive dans la prose, où tout homme doit faire sa langue et forger l'instrument de sa pensée. On n'a qu'à feuilleter sa mémoire pour y trouver sans peine des moules commodes où l'on dépose les banalités sentimentales dont le cœur n'est jamais dépourvu.

Il faut remarquer aussi que la poésie n'est pas aussi étrangère à notre époque affairée qu'on pourrait le croire ; elle flotte indécise entre l'art pour l'art et la rime pour l'idée, idée religieuse, idée politique, idée philosophique. Il n'est pas jusqu'au positivisme et à l'athéisme qui ne lui offrent leurs inspirations. Aucune n'est suffisante pour faire du poète « l'écho vivant d'un temps ou d'un peuple. » Mais, du moins, faute de mieux, n'avons-nous pas tout à fait perdu cette belle forme que nous a léguée la grande école du xvii^e siècle, ni même ce vieil esprit gaulois qu'on croit trop facilement enterré à tout jamais avec l'ancienne société française. Nous n'en voulons comme preuve que les vers d'Autran, de Leconte de L'Isle, de Brizeux, etc.

Nous ne devons pas oublier que l'étude des langues mortes contre lesquelles se récrient des esprits chagrins, ignorants et mal faits, contribue aux progrès de la poésie, au développement harmonieux de nos facultés. Les beautés de détail, les expressions heureuses, les tours pittoresques répandus dans Homère, Virgile, Horace, ne servent qu'à faire passer dans l'âme des jeunes gens toutes les richesses de sentiment dont abondent leurs ouvrages. Eschyle, Sophocle, Euripide, Plaute, Térence, toute la littérature dramatique est pour tous une école de goût, de raison, de bienséance et de vertu. N'est-on pas chaleureusement épris du jugement sain, du goût des choses bonnes et vraies qu'on tire de la lecture et du commerce journalier de nos poètes ? Corneille, Molière, l'un

ancien romain parmi les français a établi une école de grandeur d'âme et l'autre a fondé celle de la vie civile. Sans doute il y aura toujours dans notre nation polie des âmes qui tiendront du Goth et du Vandale. Mais que ne doit-on pas espérer d'un peuple qui a produit les admirables auteurs du xvii^e siècle ? C'est en les étudiant sans cesse qu'on finira par proscrire ce « mauvais style, bigarré et grimaçant où l'on allie, par un mélange monstrueux le trivial et le sublime, le comique et le sérieux. Combien nos bons auteurs sont loin de ce travers dangereux qui compromet notre belle langue française. Quel intérêt pressant n'avons-nous pas à nous attacher à eux, à vivre de leur esprit, à nous assimiler leurs pensées ? Et parmi les poètes qui ont le plus contribué à la diffusion de la bonne poésie, il en est deux avant tous les autres : c'est Racine et Boileau, deux grands peintres dont le pinceau toujours correct et les couleurs toujours vives ont fait de leurs ouvrages la copie fidèle de la nature. Boileau surtout comme artisan de style, nous paraît un maître aux plus utiles leçons. Il est vrai que Boileau n'a rien de sublime, que son imagination n'est pas brillante, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux ; il est clair, conséquent, facile, heureux dans les transitions ; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère. Nul mieux que Boileau n'a si bien connu, ni si bien enseigné l'art d'écrire ; nul n'a jamais eu au même degré ce respect de la langue, cette liaison, cette suite d'idées, cet air aisé, ce naturel qui est le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Enfin, pour être au-dessus de Boileau, il faut commencer par écrire aussi nettement, et aussi correctement que lui.

La connaissance des règles poétiques importe d'autant plus à la jeunesse, qu'elle est le véritable âge de la poésie et que c'est trop tard les apprendre quand le feu s'a-

mortit et que l'imagination devient plus faible et moins vive. A la jeunesse encore les généreux sentiments, les chauds élans, les mouvements passionnés de la sensibilité, de la tendresse et de la reconnaissance !

Quelles meilleures maximes peut-on propager et proposer à l'étude et à l'imitation de nos jeunes élèves que de les engager à bien penser et à bien écrire par des modèles de saine raison et de goût. Le travail, c'est la vie, il rend heureux. N'est-ce pas là un bon moyen de former une génération plus alerte, aux labeurs de l'esprit, à l'exercice du jugement, à la pratique des arts, des lettres et de la poésie.

MONTEILS-NOUGARÈDE

L'ESPRIT NOUVEAU

SES CAUSES — SES ESPÉRANCES

I

Le grand voyant qui écrivait, il y aura bientôt cent ans, « *Les Considérations sur la France* » termine un des chapitres de son immortel ouvrage en déclarant qu'en regard du chaos révolutionnaire dont il est le témoin, « tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses : ou qu'il va se former une religion nouvelle ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire ! » Et c'est à ce dernier terme, c'est-à-dire à un nouvel et radieux épanouissement de Jésus-Christ sur la terre, qu'il voit aboutir le terrible combat que se livrent sous ses yeux la philosophie et la religion du crucifié, drame gigantesque qui n'a depuis cessé d'occuper la scène du monde moderne.

La prophétie de Joseph de Maistre se réaliserait-elle ? Marcherions-nous, sans nous en douter, à l'étoile ? Serait-il vrai que tous les événements formidables de ce siècle, que le tumulte de pensées et de doctrines qui l'agite si fort, soient les dernières convulsions d'un monde dur à mourir, mais dont les ressorts vitaux sont définitivement cassés, et les premiers phénomènes, encore bien incohérents, d'une évolution irrésistible de l'âme des peuples vers un devenir qui ne serait autre qu'une nouvelle et intense application sociale de l'Évangile im-

périeusement exigée par l'immensité des besoins et l'innanité des moyens ? Les hommes à courte vue qui ne croient que ce qu'ils voient, sont bien près de rire d'une telle conjecture. Ils nous montrent ce qu'ils appellent « l'esprit moderne » et qui n'est qu'une dernière mais violente expiration des souffles d'antan faisant rage contre le christianisme ; ils nous montrent les pouvoirs publics donnant aux ennemis de la vieille religion nationale tout l'appui qu'ils lui accordaient jadis, employant les lois à organiser et à payer les efforts des sectes hostiles, traitant les efforts contraires de crime contre la chose publique, et ils s'écrient que le christianisme n'aura bientôt plus de place que dans l'histoire des religions ou dans le musée des anciens mythes, à moins qu'il ne se rencontre encore, un sauveur, qui s'appuyant sur lui comme instrument de règne, lui rende son influence et son action ! Mais de même qu'on écrirait imparfaitement l'histoire d'un peuple si on se bornait à raconter les batailles où il a été mêlé, les faits et gestes de ceux qui ont conduit ses destinées, de même on étudierait mal, à cette heure, les tendances modernes si on se bornait à les considérer dans les délibérations et les actes des assemblées publiques, ou même dans les manifestes des partis politiques qui se disputent la forme du gouvernement et sont exposés à demander à de mesquines et passagères nécessités de tactique l'inspiration de leurs pensées et de leurs doctrines. Non, ce n'est pas là que bat vraiment le cœur du pays ; il faut aller chercher la France derrière « ces groupes d'acteurs usés » qui la cachent ; il faut l'interroger dans les jeunes qui arrivent maintenant à la vie dégagés du poids mort du passé et avec une fraîcheur d'âme que rien n'a pu flétrir.

Quel est donc l'épanouissement que peut faire prévoir la sève montante ? De quel côté va venir le souffle qui accompagnera le lever du jour ? Question d'un intérêt

extrême, mais dont la fine délicatesse est à désespérer l'esprit le plus pénétrant et le plus subtil. Il s'agit de saisir et d'analyser des phénomènes indécis qui n'ont encore pour théâtre que le fond troublé des consciences et dont l'éclosion au grand jour, quand elle vient à se produire, participe de toute la douce mais fuyante incertitude de vagues effusions sentimentales.

S'il faut en croire l'éminent recteur de l'Université catholique de Lille (1) et M. Félix Klein (2) « une immense « espérance chrétienne partie du camp des jeunes traverse « en ce moment la terre » : « Nos jeunes, d'après M. La- « visse, sont décidément tourmentés par la nostalgie du « divin ; la génération qui est présentement sur les bancs « ne demande qu'à se lever et à marcher. » « Les croyances « catholiques, fait observer à son tour M. Paulhan (3),... re- « gagnent un peu du terrain perdu... La jeunesse ne leur est « plus hostile ; » la radieuse figure du doux Nazaréen passe, en effet, à l'horizon de la pensée et de la préoccupation des générations nouvelles, sinon encore, dans tout le rayonnement de sa divinité, du moins avec tout le charme pénétrant qui, de tout temps, a captivé la pauvre humanité en quête d'idéal, avide de justice, de fraternité et d'amour et succombant, si on la borne aux choses du temps et aux résultats des données purement humaines, sous l'ineffable ennui de ses espérances trompées et de ses généreuses aspirations amèrement déçues ! Oui, comme dit M. Desjardins, « le christianisme est dans l'air ; » « depuis « qu'il n'est plus dans le temple, ajoute Charles Morice, « il court les rues » : Il hante les rêves de tous nos jeunes : c'est de lui que s'inspire Maurice Bouchor dans ses « Symboles ; » c'est lui qui chante dans les can-

(1) *Espérance*, par Mgr Baunard.

(2) *Nouvelles tendances*, par M. l'abbé Klein.

(3) *Nouveau mysticisme*, par M. Paulhan.

tiques de Verlaine à la Vierge, Verlaine ! que certains jeunes saluent comme « l'unique poète chrétien » qu'on ait vu depuis cinq ou six ans ! Haraucourt et Grandmougin rajeunissant les mystères de l'âge de foi, essaient de les transporter sur la scène moderne stupéfaite de se voir menacée par la grande tragédie divine de l'Infini revêtant la condition de créature afin de souffrir et de mourir, en cet état, pour le salut de ses frères, les hommes ! Remy de Gourmont et Léon Bloy chantent les merveilles » de la langue de « l'irréfragable Eglise... « ce latin mystique si méprisé, le précieux et suave latin « des sept sacrements et des sept douleurs, qui doit rester la langue impérissable des hommes ; car il est la langue choisie par le Verbe pour consacrer son corps et « son sang ! » (1). Les philosophes poursuivent le relèvement des âmes et des consciences par la vieille morale « austère, élevée, sans relâchement ni compromission » telle, que l'édicte l'Evangile. Les sociologues interrogent ce code immortel des droits et des devoirs humains pour y puiser le secret de l'organisation sociale de l'avenir, et « on recommence à célébrer l'antique religion, l'idéal qu'elle mettait dans l'âme, le sens et la signification qu'elle donnait à la vie » avec le même enthousiasme «-dit M. Rod qu'on apportait en 1848 à célébrer la science et la libre-pensée ! »

Il n'est pas jusqu'à la peinture qui ne se soit laissée séduire par l'attrait indéfinissable du suave Jésus !

Obéissant à la suggestion des lettres nouvelles et au mouvement des idées, elle a rêvé, elle aussi vaguement et inconsciemment de je ne sais quelle régénération de la société moderne par l'Esprit du Crucifié ; et elle a jeté le Sauveur au plein de la vie contemporaine, dans le monde des faibles et des humbles du jour, par des transpositions har-

(1) *Mercure de France*, n° de Mars 1893. « La langue de Dieu »

dies d'une haute portée sociale et qui sont un des curieux symptômes du temps. Le voici Jésus, à table avec des ouvriers à la face énergique, aux traits creusés par la peine du jour ; c'est évidemment la scène inoubliable des disciples d'Emmaüs ; le groupe est inondé de lumière ; Jésus lève les yeux au ciel, rompt le pain à ses rudes disciples ; les deux ouvriers le reconnaissent à ce signe ; ils sont en présence de leur Dieu, de leur consolateur ineffable, de celui qui est toute leur espérance en ce monde et en l'autre, et ce sentiment est exprimé sur leur visage avec un art profond ; et c'est Lhermitte le peintre du travail et de la vie du peuple qui a exposé à l'un des derniers salons, cet incomparable « ami des humbles » saisi dans une des scènes les plus suggestives de sa vie terrestre qui est transportée au plein cœur du milieu contemporain où elle reçoit une application si touchante et d'un si haut enseignement ! Voici Jésus à l'école, et à l'école laïque du jour, s'il vous plaît, disant le « laissez venir à moi les petits enfants, » au regard du maître ou du père doucement ému et se demandant s'il n'a pas, devant lui, le maître et le docteur par excellence, celui qui a le secret de la vie, et de toutes choses au ciel et sur la terre ! Le voici maintenant au foyer ; il a pris place au modeste repas d'une famille bourgeoise : son costume étrange (la robe sans couture) son geste, son visage indiquent clairement que l'Hôte (c'est le titre de la toile) n'est pas un passant vulgaire ; cet intérieur familial rayonne de sa lumière et de sa chaleur ; ce n'est plus le Jésus des ouvriers, des affligés et des pauvres ; c'est l'ami du foyer qui en assure, par sa présence, la paix et l'harmonie, c'est-à-dire tout le bonheur ! Que dire de la Ste Cène de Latouche ou des travailleurs viennent s'agenouiller aux pieds du Maître, communier à son pain qui est sa chair et s'emplir, pour ainsi dire, de lui qui est bien leur vie, la sauvegarde de leur droit et de leur dignité ? Que dire de la descente de croix de Béraud où Jésus a ex-

piré sur la butte Montmartre au milieu des ouvriers du faubourg St-Honoré, des femmes de la rue Lepic et du quartier Rochechouard ! qui sanglottent, aux prises avec une douleur intense, autour du corps supplicié de leur tendre frère, tandis que l'un d'eux en blouse, debout sur la colline, et campé au premier plan de la scène dont il est le clou, menace hagard, le poing tendu, la face convulsée et la malédiction à la bouche, la grande ville qui s'estompe à ses pieds dans la brume, avec ses cheminées d'usine fumant sur un ciel gris rempli d'orage, ... la grande ville homicide ! à nouveau par ses pharisiens, ses législateurs et ses princes de ce Jésus qui jetait l'anathème au mauvais riche, chassait les vendeurs du temple, appelait bienheureux les pauvres, et faisait sa compagnie des pêcheurs et des ouvriers !

II

Quel est donc cet état d'âme ? Aurait-elle passé cette génération qui occupait si bruyamment la scène, il y a quelque année, et qui niant tout ce qu'elle ne voyait pas et ne touchait pas, avait donné audacieusement congé à toute foi supérieure, à tout idéal échappant à la portée de sa main ? Ne serait-il décidément qu'un mort-né cet homme nouveau dont les grands journaux officieux et les harangues officielles célébraient l'avènement ce « glorieux, émancipé de toute croyance en Dieu, en son âme, en son éternité... portant au front comme « un rayon l'aurore de la liberté de penser » (on reconnaît là le style du ministère de l'instruction publique) ce fils reconnaissant et respectueux de la science et de la philosophie ? » La philosophie et la science sans Dieu auraient-elles fait, tout à coup, banqueroute à l'homme moderne, et celui-ci désarmé, détroussé par ces aventuriers sans scrupules, mendierait-il une nouvelle aumône du Grand Bienfaiteur méconnu qui a seul tous

les trésors de la Vérité et de la Vie ? Ah ! c'est bien ce qu'avait prédit, il y a douze ans, M. Paul Janet. Il avait clairement entrevu au plein du triomphe des doctrines matérialistes, positivistes et critiques « le prochain lever » d'une vaste et haute idée de la divinité... vers laquelle on « marcherait bientôt des divers points de l'horizon de la « pensée : » il avait annoncé « que la pauvre humanité com-
« prendrait bien vite quelle plate philosophie, quelle
« plate société, quelle plate science et inutile que celles
« qui n'ont point d'étoiles ! »

Déjà, dès 1874, un des jeunes de cette époque tombant sur le sillon à vingt-six ans, épuisé par la peine et qui avait été l'une des plus brillantes espérances des sciences physiques et biologique (1) avait salué au déclin de la vie, la Vérité divine « comme le terme de la pensée et
« la fin du savoir... Après avoir cru longtemps que tout
« n'était qu'illusion et mensonge hors de l'évidence ab-
« solue des démonstrations mathématiques et des lois
« claires qui gouvernent les phénomènes matériels ;
« après avoir accueilli avec un dédain sardonique tout ce
« qu'on lui proposait d'examiner et qui n'était pas les
« vérités possédant seules, à ses yeux, le caractère de la
« certitude matérielle, » il avait, tout à coup, « aperçu
« par delà les limites resserrées de la science, les vastes
« et horizons accessibles à l'âme qui se dilate et se déta-
« che ; il avait trouvé des problèmes que cette science
« ne résout pas et il avait constaté des certitudes radieu-
« en dehors de la méthode expérimentale et dans une
« sphère supérieure à celle des cabinets et des labora-
« toires » et fidèle image de la génération présente dont il était le précurseur, à bout de force, comme elle, pour atteindre, sans passer par Jésus, « au plus haut, au plus beau, au plus parfait, » il acceptait presque de s'endor-

(1) Ferdinand Papillon (voir *Espérance*, par Mgr Bannard. *Passim*).

mir, à la fin du jour, tranquille et souriant dans la douce assistance du Maître. La foi en Lui restera toujours, en effet, la dernière étape de l'âme humaine se dégageant de la lourde chaîne du matérialisme et de la science positiviste pour *se retrouver elle-même* dans sa dignité native, dans sa liberté, dans ses élans instinctifs vers l'Infini ! Il dégèle, donc en Europe, selon le mot de M. Wagner, dans son livre de *Jeunesse*; et ce que les jeunes ressentent « c'est la sève printanière qui afflue et fait éclater » les entraves dont le froid hiver de la science avait « voulu l'enlacer. » Voilà, en effet, qu'elle est en déroute cette science, aux yeux de la génération qui monte, sur les positions où elle avait cru s'être établie d'une façon inexpugnable, l'origine du monde et de l'homme.

Il y a quatre ans, le célèbre docteur allemand Wirchow, le chef des anti-piétistes, s'exprimait ainsi en plein congrès anthropologique de Vienne : « Lorsqu'il y a vingt « ans nous nous réunissions à Inspruck, le darwinisme « prenait son essor à travers le monde et mon ami Vogt « s'empressait d'entrer dans les rangs des champions de « cette doctrine... En ce temps là nous croyions à la possibilité d'établir le mode de descendance de l'homme « de l'animal... A présent nous sommes hors d'état de « déterminer même la descendance des diverses races... « les races vivantes sont toutes humaines, et les vestiges « des plus anciennes de celles qui ont disparu démontrent qu'aucune d'elles ne sort du cadre de la population « actuelle du globe. On peut considérer comme acquise « l'absence de toute modification essentielle des types, « depuis plus de 6,000 ans; et, ajoute-t-il, en rendant « nos comptes nous pouvons dire que nous n'avons pas « fait de dettes, c'est-à-dire que nous n'avons pas emprunté d'hypothèse et que nous ne pouvons pas craindre de voir renverser plus tard ce que nous avons construit. »

Ailleurs, il avait affirmé « que rapporter la production « de la vie à une simple évolution du monde inorganique, c'était admettre une pure supposition et sortir des conditions de la science. » La vie ne peut naître que de la vie ; la matière n'engendre pas les phénomènes qu'elle manifeste.

L'illustre et à jamais regretté Ferdinand Papillon « avait entendu dans les collections harmonieuses des « forces et des activités symétriques composant l'univers, « le concert infini dont le créateur a écrit la musique « splendide. Il l'avait vu, ce créateur, tirant indéfiniment « d'une même substance la variété des êtres... et à ce « spectacle, ajoute-t-il, on acquiert la conviction que « l'étoffe primordiale est peu de chose à côté [de la puissance du tisserand qui en arrange les fils et qui sait « d'avance quelle sera la physionomie de la trame. » Considérant et étudiant l'âme humaine, il s'était écrié : « non, « décidément, ce n'est pas la sensation qui écrit en elle « la pensée ; mais elle porte en elle des traits obscurs, « des figures confuses que la sensation colore et fait « resplendir comme des caractères tracés à l'encre sympathique, reparaissent à l'approche du feu avec une « vive couleur » et il avait salué « dans cette énergie sans « figure et sans étendue qui est l'âme de l'homme, un « exemplaire en miniature de l'univers entier, et par je « ne sais quelle grâce de Dieu, un songe de Dieu lui-même !... »

La nature est donc incapable de s'être engendrée elle-même, et d'avoir enfanté, d'elle-même, à un moment donné, la vie qui, tout à coup, s'est épanouie sur elle dans les êtres qui se meuvent et respirent ! La race humaine est donc *une* ; elle est bien le produit d'une création spéciale et non de l'évolution successive à travers le mollusque et le singe d'un *protoplasma* quelconque ! L'âme humaine est bien décidément spirituelle, et ses

phénomènes intellectuels ne se bornent pas à de simples sensations matérielles. Ses élans vers l'au delà ne peuvent le tromper, car être immatériel et simple, elle ne peut point périr, et réduite à son existence terrestre, elle serait condamnée à une telle détresse morale, que mieux vaudrait pour elle n'avoir jamais été, ce qui est impossible. Dès lors, l'espérance et l'idéal reparaissent dans le ciel ensoleillé de la pensée. Dieu, avec ses ineffables et bienfaisantes lumières, reprend possession de ce pauvre être humain qui avait cru qu'en s'éloignant de lui, il trouverait « le monde sans mystères, » et qui s'est immédiatement heurté, en ce qui regarde les plus graves problèmes de la pensée, à des ténèbres visibles dont rien ne pouvait tempérer la désespérante horreur. « Car, dit M. Darms-
« teter, la science n'a que des clartés froides et ternes,
« comme celles d'un soleil polaire ; elle peut éclairer,
« pour l'homme, le monde visible jusqu'aux derniers
« confins des étoiles, mais elle laisse la nuit (et quelle
« nuit !) dans son âme et dans son cœur. »

Mais, si Dieu est la toute-puissance et la raison d'être de toutes choses, il est, par dessus tout et avant tout, la *toute bonté*, l'*amour*, la *compatissance infinie* ; et son *Christ*, incarnation toujours vivante de cette *immense pitié* et de cet *amour sans mesure*, monte lui aussi à l'horizon de la génération nouvelle, comme une aube blanchissante, avec son humanité adorable, s'offrant, d'une part, à Dieu, pour lui rendre le seul culte vraiment digne de lui qui puisse lui venir de la création, et pour combler ainsi, selon le mot de Bourdaloue, « le vide infini du monde », et s'offrant, d'autre part, aux hommes misérables et déchus, pour les racheter, les unir les uns aux autres et les reporter, par une médiation sublime, à Dieu lui-même, leur premier principe et leur dernière fin !

IV

Mais ce ne serait pas étudier le mouvement actuel que de nous borner à signaler ses diverses manifestations, sauf à conclure par des *hosannah* enthousiastes aux temps nouveaux. Il faut essayer de rechercher les causes de ce retour étrange vers des manières de comprendre l'homme, le monde et la vie, qui semblaient, il y a quelques années, à jamais bannies des préoccupations des jeunes générations ; nous pourrions d'autant mieux nous rendre compte de la profondeur de ce travail des esprits et en pronostiquer les diverses phases.

Est-ce donc une lame de fond qui pousse le navire au rivage d'où il s'était détaché ? N'est-ce, au contraire, qu'une agitation de surface qui le balance mollement, impuissante à le tourner vers le point ? Chose étrange ! beaucoup de croyants ne se laissant frapper que par ce qu'il y a de vague, d'incomplet, de peu conforme, encore à la saine orthodoxie dans les aspirations modernes sont portés à n'y voir qu'une page à peu près insignifiante de l'histoire de la pensée contemporaine, et ils se détournent, indifférents et dédaigneux « de ces néo-évangélistes pour lesquels « Jésus-Christ n'est rien autre chose qu'un thème de vaine « amplification. »

Autre est l'attitude de la plupart des penseurs qui ne font pas profession de Christianisme. Attentifs à cette nouvelle inquiétude de croyances supérieures et de doctrines religieuses, ils l'interrogent avec d'autant plus d'émotion qu'elle éveille, peut-être, en eux, des troubles avec lesquels ils espéraient bien en avoir fini.

Quelques uns, cependant, les légers et les négatifs quand même, disent, en souriant, que cette prétendue *conver-*

sion n'est qu'une *perversion*; le siècle, devenu vieux, cherche à se faire dévot; une jeunesse névrosée, en quête de sensations nouvelles, veut essayer du mysticisme pour satisfaire à je ne sais quelles angoisses malades, comme certains détraqués prennent de la morphine pour se procurer des extases innommées. Quelques autres accusent le roman russe et ses effets suggestifs. Les sectaires commencent à prendre peur, et ils s'apprêtent à attaquer le mouvement avec toute la brutalité jacobine de leur vilain tempérament. Le plus grand nombre juge autrement les choses. Cette renaissance spiritualiste et chrétienne dont ils respectent les manifestations, est bien peut-être occasionnée, disent-ils, par l'initiative et les efforts de certains chefs de file particulièrement chers à la jeunesse et qui ont été bientôt suivis d'un état-major dont le nombre et l'éclat augmentent tous les jours (1). Mais si la génération nouvelle s'est éprise tout-à-coup, sous leur bienfaisante influence, d'idées et de croyances qui semblaient avoir fait leur temps, c'est que ces croyances et ces idées « étaient déjà dans l'air, éparses et flottantes, » (2) substituant peu à peu, autour des intelligences et des âmes, une tiède et douce atmosphère à l'air glacial et vraiment irrespirable, dont l'esprit scientifique les avait opprimées. L'influence des guides n'a été qu'une cause seconde du réveil et du *sursum corda* qui secouent et dilatent nos jeunes.

Où en est donc le *principe*, la *cause essentielle* ?

V

On a beau dire, on a beau faire, la première et principale préoccupation de l'humanité a toujours été et sera toujours d'essayer de comprendre le monde, l'homme, le sens et la portée de la vie. Et cette éternelle angoisse de la pensée humaine n'a pas seulement pour

(1)-(2) Edouard Rod. *Idées morales du temps présent.* — *Passim.*

but une pure satisfaction philosophique, l'apaisement de notre soif ardente de connaître ; son objet est autrement essentiel ; il a trait au gouvernement de notre destinée toute entière. L'homme ne cherche des croyances supérieures sur la cause et la fin de l'Univers, sur la signification et la portée de sa propre existence que pour y trouver un principe de conduite qui donnant à son action de tous les instants un sens et une direction conformes à la raison d'être et à la finalité de l'ensemble des choses, établisse, en tout lui-même, une coordination et une harmonie en accord parfait avec l'ordre universel, et qui soit, partant, la source intarissable de sa paix intérieure et de sa félicité. Mais cette communion intime au principe et à la fin de toutes choses, n'opère pas seulement dans l'ordre individuel ; elle est encore le ressort essentiel de l'ordre collectif des êtres humains juxtaposés en l'état de corps de peuple ; elle les coordonne et les harmonise comme elle coordonne et harmonise l'individu. De même, en effet, qu'en dirigeant vers un même point toutes les facultés de notre être intellectif et moral elle crée en nous l'ordre et l'unité, de même, en orientant chez un peuple, vers un même sens, l'ensemble des actes et de la vie de tous, elle produit l'accord dans la conscience générale, l'unité d'action dans la collectivité et conséquemment l'ordre, la paix et le bonheur social. Donc, bien loin qu'il soit indifférent à une société d'avoir ou de n'avoir pas une théorie supérieure du monde, de l'homme, de la cause et de la fin des choses, il est de son essence qu'elle en ait une(1). C'est là qu'est, en effet, le grand moteur de sa vie, le gouvernail de son action collective. Cette théorie maîtresse se fait sentir dans tous les éléments actifs qui composent le corps social ; elle ne reste même pas sans influence comme le fait observer M. Paulhan, sur ceux qui l'ignorent ou la méconnaissent ; ils

(1) Conf. M. Paulhan (*Le nouveau mysticisme*, p. 38-39).

sont emportés par l'impulsion, le mouvement général de ceux qui la savent. « Sans elle, ajoute cet éminent psychologue (1) dont nous sommes loin, cependant, de partager tous les sentiments, « sans sa présence visible ou « cachée, les forces psychiques et sociales qui ne convergent pas vers elle comme vers un pôle commun, agissent chacune individuellement », et il en résulte un manque d'harmonie dans la collectivité, un désordre absolument contraire à l'essence même de la société. Aussi St Simon et Auguste Comte appellent-ils l'époque chrétienne du moyen-âge, une époque sociale organique par excellence. Dieu, la Vie future, la Providence, la Cause et la Fin des choses étaient l'objet de dogmes également établis dans toutes les intelligences ; le sens et le but de la vie étaient bien les mêmes pour tous ; tous avaient une égale notion de ce qu'il y avait à pratiquer et à faire ; il en résultait une complète harmonie et un parfait accord dans la conscience générale et, partant, une pleine et entière unité d'action ; il se produisait bien des désaccords individuels, des divergences partielles ; c'est la conséquence du libre arbitre : mais le fait dominant, c'était l'unité d'action ; l'organisation sociale procédait d'une même foi commune, la foi chrétienne « répandue dans chacune des âmes qui composaient la société, les formant, les animant, les unissant « comme le sang apporté à chacune des cellules de notre corps » en maintient la cohésion, l'union, leur donne la vie et l'activité.

Or où en sommes-nous à cet égard ? Depuis longtemps la période organique a fait place à la période critique ; et celle-ci est arrivée de nos jours à son *maximum* d'intensité. Le théisme chrétien violemment ébranlé dans l'âme individuelle a cessé d'être l'âme de la société ; et

(1) *Le nouveau mysticisme* : Nous avons beaucoup emprunté à ce remarquable ouvrage d'un psychologue de premier ordre avec lequel nous regrettons vivement de ne pas nous trouver toujours d'accord.

par quoi a-t-il donc été remplacé dans sa puissance d'union des intelligences, de direction des activités, de douce satisfaction des sentiments, dans son admirable irradiation sur le problème de la vie, la cause et la fin de l'univers tout entier? Quel est donc le nouveau principe de lumière, d'ordre et d'action qui éclaire, harmonise, active l'individu et la collectivité? Ici nous nous heurtons, s'il est permis de parler ainsi, à toute l'horreur du vide.... L'individu et la société débarqués de la célèbre nacelle Galiléenne, ont été jetés dans une nef sans gouvernail et sans voiles, errant sous un ciel sans astres, à la merci du plus navrant désordre de vents et de flots qui puisse effrayer une race humaine. Toutes les doctrines qui ont voulu prendre la place de la vieille croyance dans l'homme et la société, n'ont été que des doctrines de critique et de négation bientôt déroutées, quand elles ont voulu s'appuyer sur des faits, par les données de la science qu'elles invoquaient.

Impuissantes à former une nouvelle synthèse donnant une portée aux actes, une direction à la vie, elles n'ont eu qu'un résultat positif, la dispersion de toute foi supérieure et de tout idéal, « la dissolution » des idées générales et des sentiments généraux sur l'ensemble des choses, « sur notre place dans ce monde » sans lesquels la vie humaine n'a plus aucun sens. Et qu'en est-il résulté? C'est que la coordination, l'harmonie, la paix de l'individu et de la collectivité ont fait place à une anarchie intellectuelle et morale que les philosophes les plus détachés de toute foi transcendante constatent avec amertume, et dont il ne serait possible de trouver des exemples que dans les plus sombres crises de l'esprit humain. On ne s'entend plus sur rien pas plus « sur les bases de l'enseignement » le plus élémentaire à donner à l'enfance que sur tout autre chose « parce qu'on ne s'entend plus sur la direction des actes et

sur « le sens de la vie. » (1), sur le point de départ et d'arrivée de l'univers qui nous entraîne, cependant, dans son irrésistible mouvement! : c'est une dissolution de la pensée et du sentiment absolument semblable à la désagrégation des molécules du corps quand l'âme, principe de l'unité substantielle de l'être humain, en a disparu. Eh! bien! il n'est pas possible qu'il en soit longtemps ainsi; cet état est aussi contraire à l'essence spirituelle et morale de l'individu et de la collectivité, que la séparation des divers éléments matériels du corps humain peut l'être à la persistance de notre substance! Ce qui constitue le fonds même de notre être intellectif et moral, soit qu'on le prenne dans son individualité, ou qu'on le considère dans la juxtaposition sociale, « c'est, dit le philosophe que nous citons tout à l'heure, et qui certes n'est pas suspect, « un « besoin essentiel, un désir pressant et aigu de se rattacher « à quelque chose de supérieur, de trouver un principe « de conduite, une base de croyance donnant à la fois l'unité « à nos connaissances et à nos actes, une doctrine « coordonnée nous permettant à la fois de comprendre le « monde et l'homme et d'agir sur eux dans un sens déterminé. »

Oui, nous sommes dévorés par une soif d'harmonie intellectuelle, pratique et morale qui puisse réagir contre l'individualisme, la dispersion des croyances et des intérêts, l'éparpillement des forces individuelles et sociales, triste fruit des doctrines sceptiques et négatives qui ont dominé depuis plus de cent ans. Les jeunes qui voient poindre l'aube du nouveau siècle et qui en contempleront le plein midi veulent trouver un prix et un sens à la vie; ils veulent trouver au monde « un dessus et un dessous « qui satisfassent enfin ce que la science ne satisfait pas. « Les penseurs, las de leur indépendance, cherchent une

(1) M. Paulhan, loc. cit.

« foi commune » (1) qui réunissant les éléments de l'individu rétablisse en lui la paix, et restaure, dans la collectivité, malgré les divergences partielles, l'unité de vue et d'action essentielle à l'ordre et au bonheur social.

• Mais où trouver un lieu d'association et d'union capable « de tenir la place des vieilles croyances ? ».. Et c'est alors que, les esprits et les cœurs harassés et à bout d'angoisse, se prennent à regarder vers celui qui les avait jadis charmés, apaisés et unis dans les blanches clartés et les douceurs ineffables de la vieille foi et de la vieille morale se résumant en deux mots : l'amour de Dieu, par dessus toutes choses et l'amour du prochain à l'égal de nous-mêmes pour l'amour de Dieu ; l'amour de Dieu d'où nous venons, à qui nous revenons, à travers les épreuves de la vie et les difficultés d'une nature déchue, par le Verbe rédempteur qui est notre voie ; l'amour du prochain, notre frère, membre comme nous d'un même corps dont le Christ est la tête, et avec lequel nous devons nous solidariser dans les peines et les misères d'ici-bas, car nous devons nous confondre, un jour, dans la même possession et la même jouissance du Bien, du Beau, du Vrai par essence, de Dieu lui-même principe et fin de toutes choses ; oui, l'amour de Dieu et l'amour du prochain « contenant toute la loi et les prophètes » consommant la grande unité et la grande harmonie dont parlait le Sauveur, dans la prière des dernières heures de sa vie, quand il disait à son Père : « Mon Père, qu'ils « soient tous *un* comme vous êtes *un* avec moi et moi avec « vous ; qu'ils soient *un* en nous et avec nous ! » (2)

Les grandes catastrophes dont les cent dernières années ont été les témoins, la désagrégation des idées et des sentiments qui s'en est suivie et qui bat, aujourd'hui, son plein, ce chaos indescriptible où règne l'horreur d'un antagonisme qui, nous séparant et nous divisant sur tout et

(1) Paulhan, p. 160.

(2) S. Jean, ch. XVII, v. 20 et 21.

T. XIII, 5^{me} liv., mai 1893

à propos de tout, nous a réduits en vraie poussière, n'auraient-ils donc été permis par Dieu que pour amener « des formations nouvelles » nécessaires, adaptées, d'après le patron immuable de la grande synthèse chrétienne, aux nouveaux éléments sociaux qui, se dégageant des ruines bouillonnent, s'agitent et cherchent de toutes parts un principe de cohésion, de vie et d'activité ?

Mais quel sera le merveilleux instrument de la nouvelle œuvre si impatiemment attendue, si ardemment désirée ? Quelle sera la main qui renouera les liens de l'unité individuelle et collective, qui rassemblera ces éléments épars pour les coordonner, les harmoniser, leur rendre la vie et la fécondité ?

Ah ! voilà longtemps que les grands esprits, qui voient par delà l'horizon de leur âge, signalent la Papauté comme devant être le sublime artisan des temps nouveaux. Tous ont cherché et cherchent encore, dans le Pape, préoccupation constante du monde, le secret de l'avenir !

Chateaubriand s'écriait, il y a soixante ans, que le Pape « qui entrerait dans l'esprit du siècle et se placerait à la « tête des générations ferait des choses immenses ! »

Lamennais, génie parfois prophétique, voyait le Pontife, au milieu de la crise déchainée par le désordre moderne, « RÉTABLIR L'ÉQUILIBRE ROMPU DE LA NATURE « HUMAINE et, de ses indestructibles lois, opérer l'union « intime de la science et de la Foi, déterminer le mouve-
« ment régulier qui portera les peuples vers des desti-
« nées qu'ils ne font qu'entrevoir, et constituer dans
« l'UNITÉ, selon les promesses divines, l'humanité ra-
« jeunie, régénérée. »

Victor Hugo écrivait : « On ne sait pas ce que peut être
« un Pape ! un Pape qui marcherait selon son temps do-
« minerait et soulèverait le monde ! toutes les âmes sont
« des mines toujours chargées pour l'étincelle qui jaillira

« du Pape : Quel incendie, s'il lui platt ! quel rayonnement, s'il le veut ! » (1)

Saint-Simon adjurait le Pape « d'organiser l'espèce humaine dans l'*unité* et la *solidarité*, d'après le principe fondamental de la morale divine. »

De nos jours, Isaac Pereire répète ces appels au Vicaire du Rédempteur qu'ont crucifié ses pères : « Jamais, dit-il, œuvre plus digne du Pontife, plus conforme à l'Enseignement de son divin Chef, ne s'est offerte à sa sollicitude. »

M. Darmstetter demande ardemment au Pape de « prendre en main la cause de la justice et du bonheur terrestre », et il salue le jour où faisant entendre, du haut de la chaire, la parole du Christ, c'est-à-dire la parole des prophètes — (Darmstetter est juif), — la Papauté reprendra la direction des sociétés humaines ! »

Un autre, et des moins suspects, supplie l'Église, « cette merveilleuse éducatrice du peuple, d'approprier aux besoins nouveaux son divin enseignement, qui est doué d'une telle vitalité qu'il peut toujours répondre aux nécessités du peuple, pourvu qu'on sache en rajouter la forme. » — C'est bien, en effet, à la Papauté qu'il appartient de se pencher sur la vigne, héritage du Fils de famille, pour retrancher ce qui est mort, greffer ce qui est sauvage, mais vigoureux, ramener les branches qui s'égarèrent, dégager la sève de tout ce qui pourrait l'emprisonner, la refouler !... Et que répondait le Pape ? « Il faut, disait-il, par la bouche de Léon XII, « que les choses soient mûres et que Dieu achève son ouvrage ; *les papes ne peuvent qu'attendre !* » (2) Il semble que la période de la sage attente touche à son terme. L'autorité

(1) Voir le remarquable article de M. de Lacombe : *le Jubilé Pontifical* (Correspondant du 23 février 1893. p.).

(2) Ch. de Lacombe, *loc. cit.*

et le prestige de la Papauté que des esprits superficiels croyaient abattus par des persécutions et des spoliations momentanées(1), ont acquis, dans le monde entier, un éclat qu'ils n'ont peut-être jamais eu : Le Pape étend un vrai protectorat sur toutes les nations civilisées. Le voilà tel que le voulait Lamennais : dégagé, par la malice et l'iniquité des hommes, de toute solidarité avec les souverainetés purement temporelles, il est seul entre le ciel et la terre, parlant directement aux peuples, sans aucun souci de César, leur rappelant la notion de l'âme de l'Église, *ce dogme*, d'après lequel tous les hommes vertueux, de bonne foi, appartiennent, quelles que soient leurs croyances, à la *communio des saints*, sont confondus dans l'unité du Christ, et peuvent être atteints par la voix de son Vicaire (2). Le voilà, édictant les lois de la vraie liberté, fondement des états chrétiens, « fixant dans la mesure voulue la pensée » d'un âge aux aspirations larges et généreuses, et proposant aux démocraties modernes, jalouses de ne relever, au point de vue humain, que d'elles-mêmes, et de garder le soin et la pleine responsabilité de leurs destinées, la grande charte de leur alliance nécessaire et féconde avec la loi de Dieu et l'Église, son infailible interprète, et gardienne irréfragable, par là même, de la dignité, de l'honneur et de tout ce qu'il y a de divinement légitime dans les droits des multitudes.... Un tel spectacle ne donne-t-il pas quelque confiance dans la clarté naissante qui, à l'orient du nouveau siècle, colore l'horizon ? L'esprit nouveau ne souffle-t-il pas du côté de nos immortelles espérances ?

VI

Mais ce n'est pas tout. Les modernes ne sont pas seu-

(1) Edouard Rod. *Idées morales du temps présent*.

(2) Klein.

lement tourmentés par un besoin essentiel d'harmonie et d'unité dans les vérités qui dominent le monde, l'homme et la vie ! Les grandes idées de solidarité humaine, d'amour fraternel, émeuvent les âmes d'une immense pitié pour la misère et la souffrance. L'exaltation de ce sentiment a rencontré, peut-être, chez quelques-uns une cause occasionnelle dans les romans russes qui se sont vulgarisés en France, depuis quelques années, et y ont obtenu un si grand succès. Il est bon de dire, cependant, que cette religion de la compatissance, ces théories de renoncement à soi-même au profit de nos frères, dans la vie sociale de tous les jours, ne sont pas, comme le fait remarquer M. Rod, un fruit importé des pays slaves par des lettrés épris d'exotisme. « Si les romans de « Tourguenieff, de Dostoiewsky et de Tolstoï » dit-il, « ont reçu des Français un accueil inespéré, c'est que les « Russes sont venus à leur heure, c'est qu'ils ont répondu « à un besoin profond des lecteurs de France (1); » ils n'ont pas créé le mouvement, leur influence n'a été qu'un des facteurs de cet état des esprits. D'ailleurs, ils s'arrêtent vite en chemin. Tolstoï n'a pas la foi : la croyance à la vie future qui est cependant le baume par excellence de la douleur humaine et un merveilleux instrument de la paix sociale, lui apparaît « comme une conception bornée « et grossière fondée sur une idée confuse de la ressemblance du sommeil et de la mort, idée commune à tous « les peuples sauvages (2). »

S'il admet Dieu, ce n'est pas pour adorer en lui la bonne et douce providence et, par dessus tout, le principe de l'unité, de l'harmonie des êtres humains par une même foi en lui et une même charité les rattachant les uns aux autres pour l'amour de lui.

(1) *Idees morales du temps présent...*, passim.

(2) *Ma religion* (Tolstoï).

Il entrevoit, encore moins, la sublime médiation du Verbe, et les clartés qu'elle jette sur la *solidarité* et le *sacrifice*, principes essentiels de l'organisation sociale. Longtemps avant les romans russes, des hommes à l'esprit élevé, à l'âme ardente, se souvenant de la touchante pitié du Sauveur pour les foules et des leçons sociales du Crucifix, s'étaient penchés sur le monde qui travaille et qui peine et avaient cherché, en dehors de tout appel aux détestables passions et aux hideuses convoitises, à l'arracher, à l'isolement où l'ont plongé les doctrines économiques ayant cours depuis plus d'un siècle. Sans attendre d'y être provoqués par des influences exotiques, ils ont essayé, et ils essaient encore, d'atténuer, dans la mesure du possible, le triste contraste entre des fortunes immenses et des « pauvretés imméritées, » résultat de circonstances imprévues et peut-être aussi d'un régime économique institué et opérant trop souvent tout en faveur de l'un des facteurs du produit. Ils sentent le besoin de coordonner, d'harmoniser et d'unir les hommes, non pas seulement dans la région des croyances supérieures et de la morale transcendante, mais encore, et par voie de conséquence, dans le domaine de la production et de la répartition de la richesse. Toutes les écoles d'économie sociale luttent, aujourd'hui, contre cette dispersion, cette désagrégation des esprits et des cœurs, triste conséquence des théories individualistes qui spécialisent chacun dans sa sphère, l'enferment dans le rayon étroit de son égoïsme, lui défendant de rien voir au-delà. « Il ne faut pas vivre « pour soi, il faut vivre pour les autres..., le renoncement « à soi, voilà l'idéal social... » Ces maximes de Tolstoï qui dépassent de beaucoup, il faut le reconnaître, les données d'un vulgaire altruisme, hantent depuis longtemps, comme une vague réminiscence, les rêves de la pensée contemporaine. M. Malon poursuit « un vaste idéal humain, « une conception élevée de la vie et du devoir propres à ou-

« vrir les esprits et les cœurs à toutes les *justices nouvelles*,
« propres à nous faire consentir à tous les dévouements
« et à tous les *sacrifices* qu'elles commandent ! » et c'est
par une telle synthèse qu'il veut remplacer ce qu'il appelle
l'atavisme religieux !

Mais cette synthèse elle-même, qu'est-elle donc ?
De quelles contrées viennent ces généreux souffles ?
et vers quels rivages nous emportent-ils ? Un émi-
nent écrivain particulièrement cher à la jeunesse du
jour, a dit que la révolution était « de l'évangile aigri (1) » :
n'est-ce pas de l'évangile tout pur que procède l'esprit
qui angoisse ainsi les âmes ? et n'est-ce pas vers une ap-
plication nouvelle des grands enseignements sociaux de
la solidarité et du *sacrifice* qui nous viennent de la Croix,
qu'il entraîne, sans qu'elle s'en doute, la société moderne,
avide d'harmonie, d'ordre et de paix universels dans tous
les éléments de sa vie ? Qu'est-ce en effet, que la solida-
rité, que le renoncement à soi, *que le sacrifice* dont on
parle tant et dont on veut faire, à juste titre, *la base des*
rapports sociaux ? Le *sacrifice*, c'est le don de soi que
l'homme fait à Dieu, son principe et sa fin, dans la société
religieuse ; c'est le don d'eux-mêmes que les hommes se
font les uns aux autres dans les divers degrés d'être de
la société, société familiale, société politique et écono-
mique.

Ainsi considéré le *sacrifice* est, évidemment, le prin-
cipe vital de l'organisation sociale tout entière : il
répond d'autant mieux à sa raison d'être, l'ordre, la
paix, l'unité, le pain quotidien dans la vie présente,
et la réalisation de la destinée réservée à l'homme dans
la vie future, qu'envisagé dans la pratique, le sacrifice,
c'est-à-dire le dévouement de l'homme à Dieu, et des
hommes les uns aux autres, est plus absolu et plus com-
plet. Mais d'où vient l'institution et quel est le principe
du sacrifice, base de l'ordre universel ? Le principe et

(1) Melchior de Vogüé.

l'institution du sacrifice procèdent de la justice et de la charité : Il est juste que l'homme donne à Dieu qui est sa cause, tout ce qu'il en reçoit et qu'il retourne tout entier à l'être nécessaire qui est sa fin puisqu'il est son principe : il est juste, d'autre part, que les hommes ne pouvant vivre les uns sans les autres (car que pourrait le capital sans le travail et le travail sans le capital ?) se donnent les uns aux autres, dans la douce mutualité de services et de dévouements réciproques et résistent à toute tentation d'antagonisme et d'isolement, dans des droits rivaux, qui seraient la contradiction de l'essence même de la société. Le sacrifice est donc un acte de justice. Il procède aussi et essentiellement de la charité, de l'amour, et c'est là ce qui en fait la puissante efficacité ; car en nous donnant à Dieu, c'est par amour pour lui que nous nous donnons et plus nous procédons sous l'inspiration de ce sentiment, plus le sacrifice est absolu et méritoire : de même dans la société, c'est Dieu que nous aimons dans notre prochain ; c'est par amour pour Dieu que nous nous devons à lui, que nous nous donnons à lui ; ce dévouement et ce sacrifice se mesurent, par suite, sur notre amour de Dieu et sur le don que nous lui avons fait de nous-même. « Si l'amour moderne, dit l'auteur *des Souffles nouveaux*, a autant de profondeur que de bonne volonté, il ne pourra se passer longtemps de croire à quelque chose d'éternel. Pour se répandre sur la terre, il faut qu'il jaillisse au-dessus. S'épandre c'est sa nature ; mais aspirer » (c'est-à-dire tendre à sa fin qui est Dieu) « c'est sa loi : *deoin hominibus.* »

Voilà l'œuvre divine dans ce qu'elle a de plus profond et de plus admirable ; la voilà dans sa sublime consommation, *l'unité en Dieu*, par le sacrifice procédant de la justice et de l'amour, des êtres humains dont ce grand Dieu est l'origine et la fin. Or quel est, ici-bas, le divin exemplaire du sacrifice, base essentielle de l'organisa-

tion sociale ? quel est le livre sublime qui en exprime constamment la loi soit pour l'individu considéré en lui-même, soit pour l'homme considéré dans la juxtaposition sociale ? C'est le Crucifix ; le Crucifix qui nous offre, dans le Christ, la Justice et l'Amour par excellence ; le Crucifix foyer de justice vis-à-vis de Dieu, foyer de charité vis-à-vis des hommes, principe incomparable de l'étroite solidarité humaine puisqu'il nous montre l'humanité tombée avec le premier homme, se relevant, jusqu'à la hauteur d'une réhabilitation d'un prix infini, par les mérites du nouvel Adam qui la concentre toute entière dans sa chair qu'il livre, pour ses frères les hommes, aux horreurs du supplice et de la mort ! Le Crucifix est donc le foyer de toute perfection sociale dans les rapports des hommes entr'eux ; car il est le dernier terme de la solidarité, et la plus haute consommation de *sacrifice*, base essentielle de l'organisation sociale, du sacrifice envisagé dans sa double loi : la justice et la charité !

Est-il, dès lors, étonnant que les hommes en quête d'*union* de *sacrifice* et d'*amour* dans les relations des diverses conditions sociales qui se partagent l'humanité regardent du côté de la lumière du divin Crucifié et balbutient les mots qu'il a appris au monde ; de même qu'ils regardent du côté de ce même Jésus pour se coordonner, s'harmoniser et s'unir dans les liens d'une même foi « procédant de l'absolu dit Edmond Scherer, aspirant à la transcendance et donnant à la vie humaine une signification « qui implique des relations éternelles ? »

Mais quelle sera l'autorité qui fera resplendir d'un nouvel et nécessaire éclat, sur la société de l'avenir, les doctrines du commandement de l'homme sur lui-même, du dévouement et du *sacrifice*, dans les rapports des divers éléments du monde économique ? Quelle sera l'autorité qui proclamant la loi de la justice et de la charité sociales établira la paix entre le capital et le travail et assurera, dans

la mesure du possible, « le bonheur terrestre » de la partie faible et souffrante de l'humanité ? Ici, encore, on se tourne vers le centre par excellence de l'unité et de la paix des esprits et des cœurs, vers le Pontife de Rome qui naguère, écrivait la première page d'un enseignement social dont un récent congrès ouvrier demandait impérieusement l'application. C'est au Pape qu'il appartient de rétablir l'union entre le capital et le salaire en réglant leurs rapports selon les leçons de dévouement et de sacrifice qui découlent du Crucifix, comme c'est à lui qu'est réservé de réunir les individus et les peuples désagrégés par les fausses doctrines de l'anarchie intellectuelle et morale, dans les liens de croyances supérieures communes qui, en dépit des désaccords individuels, conséquence nécessaire du libre arbitre, rétablissent, dans l'homme et dans la société, l'unité de vue et d'action absolument indispensables au maintien et au développement de la vraie vie !

VII

C'est, donc, bien une lame de fond qui soulève le navire : le mouvement a son point de départ, en effet, dans les entrailles même, si l'on peut ainsi parler, de l'âme humaine, dans ce besoin de paix, d'harmonie, d'unité individuelle et sociale dont les modernes demandent l'apaisement au sentiment profond et inéluctable des vérités éternelles dominant le monde et l'homme ! Vainement, veut-on refouler, chez nous, ce sentiment qui n'est autre que le sentiment religieux ; il est un des éléments constitutifs et spécifiques de l'être que nous sommes ; l'humanité n'a jamais pu vivre et se mouvoir en dehors de ce sens merveilleux ; et quand des maladroits le compriment, dans une société, il ne tarde pas à jaillir, à un moment donné, sous la contrainte, avec une poussée d'autant plus violente que l'effort hostile a été plus brutal. Or le sentiment religieux

ne peut réapparaître sans se précipiter immédiatement sur la pente naturelle qu'il entraîne vers « celui qui a fondé la Religion, » dit M. Renan (la Religion ! c'est à dire, en prenant le mot dans son étymologie, le principe essentiel, le lien de l'association humaine et de son union intime avec Dieu, son principe et sa fin) « comme Socrate a fondé la Philosophie, comme Aristote a fondé la science ! » Aussi le mouvement que nous étudions et qui, tout d'abord, n'avait suscité, chez les sectaires, qu'une curiosité railleuse commence-t-il à soulever leur haineuse hostilité. Elle éclatait, naguère, dans le discours de M. Aulard à la ligue des écoles : elle doit inspirer, dit-on, une prochaine conférence de M. Zola que décidément Lourdes n'a pu convertir : « Prenez garde, dit M. Aulard, « Savez-vous, ce qu'on entend par retrouver son âme ? c'est revenir aux convictions religieuses... et quand au Dieu inconnu (vers lequel, d'après l'orateur, « on part à l'aventure sur le vague appel de voix, ») il est au contraire bien connu, et on sait pendant combien de siècles il a opprimé la raïson ; en somme c'est à l'Eglise qu'on veut nous ramener sous peine de mort... c'est à son profit que l'on veut détourner le mouvement intellectuel de la jeunesse française... déjà on la déclare embrigadée, christianisée par le Pape. . et ces beaux esprits lui conseillent comme supérieur moyen de salut de n'obéir qu'à ceux qui portent au front le triple sceau de l'obéissance, de la pauvreté, et de la chasteté ! »

Les imprécations de M. Aulard et probablement celles de M. Zola détourneront-elles le courant ? Dieu veuille que non ! Dans tous les cas que M. Aulard et son complice se rassurent ; ils ne verront pas, eux, je le crains bien, l'heureux et plein aboutissement de l'effort que tentent les jeunes pour retrouver leur âme, c'est-à-dire pour nous faire revenir en religion, en littérature, en politique, en sociologie à l'idéalisme dans ce qu'il a de plus pur et de

plus parfait, à la Foi et à la morale de Jésus-Christ !

Le navire est encore loin du port ; il le regarde, cependant, et on commence à vouloir gouverner vers ses eaux calmes et souriantes. Mais voulez-vous savoir quand et comment se précipitera la manœuvre et à quelle heure solennelle le cher navire se couvrira de toiles et déploiera toute son action pour se précipiter dans le havre de grâce et de salut ? Interrogez l'horizon ; ayez l'œil fixé sur la barre du vent ; quand elle montera, sombre et profonde, des régions tumultueuses d'où sont venus les grands orages et les féconds bouleversements, quand *l'esprit nouveau* paraîtra surgir des masses populaires, tenez-vous prêt à forcer de voiles ; vous aurez alors le port sous le vent !

Il n'y a pas, en effet, à se le dissimuler, les masses populaires restent encore bien en dehors du mouvement qui pousse nos jeunes têtes de colonnes à chercher, dans la religion, « le levain de leur courage et l'aliment » d'une vie qu'ils veulent prendre au sérieux. » Le peuple fidèle, en général, aux tristes leçons et aux mauvais exemples que lui ont donné si longtemps et que lui donnent encore, avec un *maximum* d'intensité, ceux qui ont été ou qui se sont fait ses princes et ses guides, est tombé, tout au moins, dans une froide indifférence à l'égard de sa vieille foi. Dans un trop grand nombre de nos provinces il est devenu *voltairien* à sa manière. Sans doute, il persiste à faire baptiser ses enfants, à se marier par devant le prêtre et à l'appeler au chevet de ses agonisants. Mais le Dieu des bonnes gens a remplacé le Dieu du *credo* catholique ; et si les pratiques chrétiennes subsistent encore quoique très-affaiblies, elles dépendent beaucoup moins d'une foi vraie, vivante et agissante que de mœurs établis et de vitesse acquis. Le peuple endoctriné par l'éducation politique qu'on lui prodigue, s'est habitué à voir dans la religion, la grande vaincue de la

démocratie moderne telle qu'elle s'est peu à peu dégagée des révolutions qui ont agité nos soixante dernières années. L'Eglise lui apparaît comme une institution inhérente et fatalement connexe aux régimes disparus, destinée à procurer, en vertu de son reste d'influence, à des classes dirigeantes déjetées et débordées par un déclassement et un désordre qu'elles ont déchaînés elles-mêmes, la reprise du pouvoir et de l'influence sociale, la paisible possession de leurs richesses, quitte à offrir, en échange, aux inférieurs, aux petits et aux faibles, la radieuse mais bien tardive compensation d'un bonheur d'outre-tombe et de la vision béatifique de la vie qui ne finit pas ! Eh bien ! Il faut que le peuple apprenne à nouveau que l'Eglise est à lui, bien à lui, surtout à lui, et non pas seulement, ainsi qu'on le lui fait croire, aux favoris de la naissance et de la fortune, et cela pour *les choses du temps*, comme pour celles de l'au-delà ! Il faut qu'il apprenne à nouveau que le *credo* catholique, est avant tout et par dessus tout, la grande charte de ses légitimes libertés et de ses droits vraiment divins dans l'ordre politique et social ! Il faut qu'on lui dise que la démocratie n'a quelque chance de durer et de s'organiser, en se préservant à la fois de la dictature et de l'anarchie, que si elle contracte avec l'Eglise une union absolument nécessaire entre ces deux grandes forces du monde moderne, les seules qui aient survécu ou qui peuvent survivre aux écroulements dont nous avons été les témoins et qui nous attendent encore. Il faut lui répéter les enseignements du Pontife romain d'après lesquels, l'Eglise, loin de borner sa sollicitude au soin des âmes, doit favoriser et même promouvoir toutes les institutions de nature à améliorer le sort des travailleurs, à leur fournir les moyens d'acquiescer, eux aussi, légitimement, la propriété et de monter ainsi dans la société. Le Play se plaisait à le répéter souvent « La vieille Gaule a besoin d'un second apostolat. » « Oui ce

« serait d'apôtres dont les hommes auraient besoin, dit à
 « son tour l'auteur du *Sens de la vie*. C'est apôtre qu'il
 « faut être quand on les aime et quand on leur veut du
 « bien...

«... Ils allaient, dans leur robe blanche, de village en vil-
 « lage, de ville en ville, par le vent, le soleil ou la pluie ;
 « ils s'arrêtaient dans la maison des pauvres qui parla-
 « geaient avec eux leur pain noir et dont ils consolait
 « la détresse ; ils ne possédaient rien, que leurs sandales,
 « leur besace vide, la corde dont ils ceignaient leurs reins :
 « ils ne savaient rien sinon que les hommes souffrent et
 « qu'ils les aimaient ; les puissants de la terre les traquaient
 « comme des bêtes malfaisantes ; les prisons se fermaient
 « sur eux ; ils mouraient en croix la tête en bas, ou ser-
 « vaient de flambeaux pour éclairer des fêtes ; et ils ont
 « changé la face du monde... Que feraient aujourd'hui ceux
 « qui ayant tout renoncé comme eux, prêcheraient avec
 « leur force et leur foi, le règne de la Justice , de l'Amour
 « et de la Vérité ! (1)

Grâce au ciel, la race de ceux qui ont tout renoncé pour
 le service du Maître, n'est pas éteinte ; elle est nombreuse
 et florissante, et elle possède toute la force et toute la foi
 des premiers temps pour prêcher encore la Paix, la Justice
 et la Charité, au prix des plus durs tourments et aux dé-
 pens de la vie ! ! Or, le jour où l'apostolat catholique qui
 semble appelé par Dieu à une glorieuse période de déve-
 loppement d'action sur le peuple, aura pénétré, dere-
 chef, ce cher égaré du levain sublime des doctrines
 morales et sociales de l'Evangile , la masse ferment-
 tera et lèvera de toute part, avec une ardeur et une impé-
 tuosité que ne connaissent pas les esprits d'élite trop sou-
 vent portés, au plein de l'anxiété qui les travaille, à bor-
 ner et à limiter leurs désirs de vérité. Henri Béranger
 veut garder l'Eglise « dans nos âmes , non comme
 « un modèle , mais comme un symbole de la haute

(1) Édouard Rod *le Sens de la Vie*, p. 206 et 207.

« communion qu'il rêve pour les hommes. Tel autre
« supplie l'Église de proclamer sa morale, d'en faire
« la base de la société de l'avenir..., mais de se relacher
« de son dogmatisme. Celui-ci rêve une transformation
« de la Foi qui rétablirait l'esprit du *Credo traditionnel*
« et laisserait *ad libitum* l'interprétation littérale. »

Celui-là « veut une sorte d'*ésotérisme* dégagé de l'E-
« vangile et des autres livres du Nouveau-Testament. »
Pauvres esprits, dont l'œil habitué aux ténèbres, ne peut
encore contempler la pleine lumière du jour !

Le peuple tourné vers le but par la continuité et l'in-
tensité de mouvement ou soudainement éclairé sur sa
désagrégation intellectuelle et morale par les événe-
ments ne connaîtra pas ces fatigantes et douloureu-
ses étapes. Dès « qu'arrachant les voiles » qui lui dissi-
mulent son Christ, l'apôtre le lui montrera à nouveau
rayonnant et bienfaisant au milieu des petits et des
humbles, et ayant les paroles de la Paix, de l'Amour et de
la Vérité, le peuple poussera le cri de foi de Pierre, son
vrai modèle. Comme le pêcheur de Bethzaïde il ira au
Maître d'un seul et irrésistible élan, et la société déga-
gée des égarements où l'avaient jetée des chefs et des
conducteurs infidèles à leur investiture et rebelles à leur
mission, sera emportée d'elle-même, ainsi que le prédit
Lamennais, émue et tressaillante des plus fécondes espé-
rances « vers des destinées qu'elle ne peut soupçonner
aujourd'hui. »

Quant à nous qui descendons la seconde pente de la
vie, il est certain que nous mourrons dans le désert. Les
jeunes générations du jour n'entendront, peut-être pas
elles-mêmes, « le lourd piétinement de la foule » suivant leur
marche à la lumière. « Elles préparent, dit Léon Bloy,
« les moissons et les vendanges du divin Consolateur ! »
Elles ne connaîtront, donc, très probablement, que le poids
et les fatigues d'une peine sans trêve ni merci. « Malheur,

en effet, a dit Joseph de Maistre, malheur aux générations « qui assistent aux époques du monde ! » Mais qu'importe que la terre leur soit dure, si arrosée par leurs sueurs et peut-être par leur sang, elle se couvre, un jour, pour la postérité, avant les perturbations et les catastrophes de la fin, des fleurs et des fruits qui peuvent charmer la vallée des larmes ! *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua ; venientes autem venient, cum exultatione portantes manipulos suos ! !*

L. de CASTELNAU.

SAINT IGNACE DE LOYOLA ¹

Certains personnages historiques, saint Ignace est du nombre, ne lassent jamais la curiosité. Leurs biographes se succèdent, se multiplient, se remplacent ou se complètent. Chacun, j'entends ceux qui sont sérieux et de bonne foi, apporte sa révélation spéciale, son trait qui lui est propre. Chacun donne au héros comme une expression nouvelle et toutes ces expressions ont du vrai. Mais de tous ces historiens celui-là a le plus de chances d'être exact qui a longuement contemplé son modèle, non seulement dans les documents originaux, mais encore et surtout dans l'œuvre créée par le personnage dont il redit la vie.

A ce titre l'histoire de St Ignace par le P. Bartoli est excellente. On a dit de Racine qu'il devait l'exactitude historique de ses tragédies sacrées à sa façon d'étudier la Bible. Il en faisait oraison. Le P. Bartoli a du faire oraison de St Ignace, de sa vie, de ses exemples, de ses conseils, de ses maximes. Quant à l'œuvre du Saint, il avait quelque raison de la connaître, étant lui-même partie, et partie fort appréciée de cette œuvre. Aussi bien a-t-il si intimement uni dans son oraison le Saint et la Compagnie qu'en racontant le premier il a dépeint la seconde. Les deux dans son récit paraissent inséparables de même que l'on ne conçoit pas ni la semence sans le fruit, ni celui-ci sans le grain qui l'a porté. De là vient qu'il nous donne du saint

(1) Histoire de St Ignace de Loyola, d'après les documents originaux, par le P. Daniel Bartoli S. J. Traduction revue, complétée, annotée et enrichie de documents inédits par le P. Michel.

2 vol. in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée-Brower et Co

fondateur un portrait si complet, aux lignes si profondes et si précises. On ne dessine, on ne peint ainsi que ceux que l'on admire, que l'on aime et que l'on comprend. Le Père Bartoli nous raconte que St Ignace, blessé au siège de Pampelune, pour occuper les loisirs de sa convalescence, transcrivit sur un manuscrit à son usage quelques traits remarquables de l'Evangile ou de la Vie des Saints. Il se servait pour ce travail d'enluminures à nuances différentes suivant la dignité des personnages; à N.-S. Jésus-Christ il réservait la nuance d'or, à la Ste-Vierge l'azur. Je ne sais en quels caractères le P. Bartoli eut voulu écrire la vie de son bienheureux Père. Il l'a tracée avec une affection toute filiale, cela est certain; il y a mis de la science, de la piété, du style, du trait parfois, et même, selon le goût du temps, il a usé de comparaisons empruntées à la nature, ce qui rappelle les grâces fleuries de François-de-Sales. Toutefois, ce qui domine chez lui, c'est le désir de faire la lumière, de dissiper les ombres qui, en cette fin du XVII^e siècle, s'étendaient déjà si menaçantes sur l'œuvre de saint Ignace et la personne même du Saint, de telle sorte que son histoire, encore que rien n'y ressente les âcretés de la polémique, a l'allure militante d'une riposte aux calomnies, aux préventions dont la Compagnie était l'objet. Disons donc que si le père Bartoli eût pu rencontrer quelque part une nuance assez lumineuse, pour dissiper tout nuage dans l'esprit du public, c'est bien dans celle-là qu'il eût trempé son pinceau. En tout cas il a donné à son récit un bel éclat de fraîcheur, de candeur et de sincérité. Il aura des lecteurs maintenant que le P. Michel en a fait un écrivain français, de très bon style, au parler vif et clair tel qu'il convient à notre langue et au lecteur de notre temps.

I

La vie de saint Ignace nous transporte en plein xvi^e siècle. Paysages, mœurs et coutumes y sont tout diffé-

rents des notres. La société féodale se transforme ; ses œuvres matérielles subsistent encore , mais les châteaux se dépeuplent , le luxe envahit les cours princières , la noblesse descend de la montagne dans la plaine, le ferment des grandes perturbations religieuses soulève déjà les foules. En même temps les grandes institutions du moyen âge s'affaissent ou disparaissent et la plus brillante de toutes, la chevalerie, est à son dernier déclin. Ignace, dans sa jeunesse guerrière et batailleuse , tient encore des anciens preux. Il en a la bravoure. Il en aime les prouesses aventureuses. Il est prêt à mourir les armes à la main, pour son honneur et pour son prince. Sa mauvaise fortune ne lui est point un obstacle à son devoir. Il la regarde de haut et sans fléchir. Quand , après sa glorieuse blessure au siège de Pampelune , il s'est résolu à se donner tout entier à Dieu , l'esprit chevaleresque le poursuit encore. Un Maure , son compagnon de route, ayant attaqué devant lui la virginité de Marie, il délibère si, l'épée à la main, il ne forcera pas le mécréant à confesser sa faute et à proclamer l'honneur de sa Dame. Puis hésitant, saisi de scrupule, il s'en remet au jugement de Dieu qui se manifestera selon que le Maure continuera sa route ou s'éloignera du chemin suivi par Ignace. Le Maure s'éloigne. Ignace accepte la décision et son épée reste dans le fourreau. Il va la suspendre, instrument désormais inutile, à l'autel de la Vierge. Mais quelque chose de ce tempérament héroïque et guerrier restera au fond de son âme. Il se fera le champion du Christ. Il se prépare à ce nouveau service par la solitude et les mortifications prodigieuses de Manrèse. Au lendemain de cette veillée des armes, muni des Exercices spirituels comme d'une épée apportée d'en haut, il commencera pour son maître la conquête des âmes. Un sac de pèlerin est son costume ; la pauvreté fait son escorte : les hôpitaux sont ses résidences de choix ; les restes de la ta-

ble misérable des pauvre, ses mets princiers. Et chose extraordinaire et qui peint bien son temps, ce mendiant si ridiculement accoutré, dont la parole ne se recommande d'aucune culture littéraire, produit sur les âmes une irrésistible impression. On le suit, on l'acclame, on le vénère. Partout où il passe les mœurs se renouvellent. Nobles et manants, grands seigneurs et hommes d'église, pauvres et riches bourgeois, après avoir entendu sa parole, changent de vie, se répandent en aumônes, s'engagent de rigoureuses pénitences, et vaincus par les Exercices spirituels, font hommage de leur personne et de leurs biens au roi du ciel.

Mais Ignace n'est pas homme à se contenter d'une action individuelle. Il lui faut une milice, des hommes qui s'engageront sous le drapeau qu'il vient de déployer et formeront ce qu'il appelle la Compagnie. Tout d'abord c'est en Terre-Sainte, dans les lieux bénis, illustrés par les victoires de son chef, qu'il veut la constituer. Il quête dans Barcelone les provisions nécessaires à son voyage, aborde à Gaète, gagne Rome à pied, reçoit la bénédiction du pape Adrien VI, reprend son bâton de mendiant, arrive à Venise après les plus cruelles vicissitudes, exténué par la faim, la fatigue et la fièvre, obtient passage sur un vaisseau à destination de Chypre, et après quarante-huit jours de traversée, débarque à Jaffa d'où il se rend à Jérusalem. Dieu ne permet pas qu'il y fixe son séjour. Au bout de quelques semaines consacrées à la visite des Lieux-Saints, on fait savoir à Ignace qu'il ait à repartir avec les autres pèlerins, attendu que la modicité des ressources, dont disposent les chrétiens d'Orient, rend inexécutable son projet d'association. Ignace obéit aux ordres de ses supérieurs ecclésiastiques. Il revient à Venise. Loin d'avoir abandonné son dessein il s'y est confirmé davantage. Seulement il s'est convaincu que dans une société enfiévrée de savoir et de connaissances nouvelles,

une des conditions du succès c'est de se présenter à elle avec les titres qui gagneront sa confiance. Il se décide donc à commencer son éducation littéraire. Il part de Venise à pieds, vêtu d'une simple toile et d'une robe qui lui vient jusqu'aux genoux. Il traverse les plaines et les montagnes couvertes de neige, passe au milieu des armées françaises et espagnoles, dans les lieux ravagés par la guerre, se retirant la nuit dans les ruines de quelque maison incendiée, tantôt frappé et maltraité par les soldats, tantôt recueilli et ranimé dans sa détresse par leurs soins compatissants, sans qu'il songe jamais à user de son origine et de son droit de gentilhomme espagnol pour se faire mieux venir de ses compatriotes. Il rentre enfin dans Barcelone et se met à l'œuvre. Il a trente-trois ans. Un maître d'école consent à l'admettre par charité parmi les enfants auxquels il enseigne les rudiments du latin. Dans cet apprentissage il est éprouvé par une étrange tentation. « Lorsqu'il arrivait en classe, nous dit son biographe, les portes du paradis s'ouvraient pour lui, livres, études tout était aussitôt oublié. Son temps se passait en soupirs, en larmes, en tendres sentiments, en actes d'amour de Dieu, sans qu'il s'inquiât d'apprendre à conjuguer le verbe *amo*, *amas* qui devait lui servir à les exprimer. Les semaines, les mois s'écoulaient doucement, et son ignorance restait la même. » Mais Ignace connaissait le moyen de triompher de l'épreuve. Il court à son maître, le conduit à l'église, et là, à genoux devant lui, fait vœu de suivre désormais attentivement ses leçons, le suppliant, en cas de faute de sa part, de le traiter avec autant de rigueur que ses jeunes condisciples. Le remède fut souverain. Deux ans après Ignace était à même d'aborder les études supérieures qui conduisaient à la maîtrise.

Il quitta Barcelone pour aller suivre, à l'Université d'Alcala, les cours de philosophie. Il amenait avec lui quatre compagnons d'études qui devaient, dans sa pensée, former

les éléments de la nouvelle société, vivant d'aumônes, comme lui, et n'ayant d'autre abri qu'un misérable logement dû à la générosité de quelques bonnes âmes chrétiennes.

En dehors de leurs travaux scolaires, les cinq étudiants s'exerçaient à des œuvres de charité. Ils catéchisaient, ils prêchaient, ils soignaient les malades, visitaient les pauvres. Étranges missionnaires que ces hommes uniformément vêtus d'un méchant habit de couleur grise, allant nu-pieds, se refusant à toutes les délicatesses de la vie, abordant à peine les premiers degrés de la scolastique et déjà maitres consommés dans la vie spirituelle, disciples attentifs dans une classe, et au sortir de cette classe, prédicateurs improvisés dans une salle d'hôpital où l'on se pressait pour entendre leur éloquence populaire toute enflammée de l'amour divin ! De pareils apôtres faisaient plus qu'exciter une curiosité passagère. Les conversions qu'ils obtenaient, les réformes qui étaient le fruit de leurs leçons n'étaient pas sans contrarier les libertins. Leur influence sur les âmes excitait plus d'une jalousie secrète. Enfin, en un temps où la manie de dogmatiser donnait naissance à des sectes qui compromettaient l'unité de la foi, plus d'un, parmi les supérieurs ecclésiastiques, considérait avec inquiétude ces hommes qui, sans autre mandat que leur zèle, traitaient publiquement des choses spirituelles et s'avaient de diriger les consciences.

De là à un orage il n'y avait pas loin. Il éclata. Ignace et ses compagnons furent déférés à l'Inquisition, à Alcalá d'abord, puis à Salamanque, où ils avaient espéré en vain recouvrer le calme. On les soumit à des interrogatoires minutieux, on s'empara de leurs manuscrits pour en faire l'objet d'un examen rigoureux, on s'enquit en détail de leurs vies et de leurs paroles. Ils furent violemment séparés, emprisonnés, jetés en cellule, enchaînés. Ignace supporta tout sans se plaindre ni se récrier. A ceux qui le visitaient dans ses fers, et qui se montraient

émus de sa situation déplorable, il répondait qu'il n'avait jamais été si heureux, et il baisait ses chaînes avec transport. Il refusa d'être gracié, et attendit la justification complète à laquelle il avait droit. Il l'obtint, avec des témoignages singuliers d'estime et de vénération, de la part de ses juges. Mais il avait compris, au milieu de cette tempête, que ce n'était pas sur ce sol que son œuvre prendrait naissance.

La persécution avait séparé de lui ses premiers compagnons. Tout était à refaire, même son éducation interrompue par ces tristes incidents. Dans ces conjonctures, il songea à l'Université de Paris, où il trouverait peut-être un terrain plus propice à son projet. Il résolut de s'y rendre pour recommencer ses études et chercher de nouveaux disciples. Il y arriva le 2 février 1728.

Les débuts ne furent pas encourageants. L'habitude de demander l'aumône chaque jour lui enlevait une partie considérable de son temps. Pour éviter cet inconvénient, qui nuisait à ses progrès, il avait quêté à l'avance et recueilli, vingt-cinq ducats. En arrivant à Paris, il les confia à un de ses compatriotes, son commensal. Celui-ci, dépositaire infidèle, se les approprias. Ignace dut se réfugier à l'hôpital Saint-Jacques ; mais sa nouvelle résidence était trop éloignée du collège Montaigu dont il suivait les classes. C'est en vain qu'il chercha à se louer au service d'un homme de lettres qui aurait été à la fois son maître et son professeur. Il lui fallut employer ses vacances à voyager en Flandre, et même en Angleterre, afin d'obtenir de ses riches compatriotes l'argent nécessaire à son très modeste genre de vie. Dieu permit que ces voyages eussent un heureux résultat. Bientôt même Ignace y renonça, ses généreux bienfaiteurs lui envoyant d'eux-mêmes de quoi subvenir à ses dépenses et à celles de ses amis. Ignace, en effet, avait remplacé ses anciens disciples par de nouveaux collaborateurs. Mais, au bout de quelques

mois, cédant à la pression de leurs amis qui ne craignirent pas de recourir à la violence, ceux-ci l'abandonnèrent. On prétendit alors que, pour se les attacher, Ignace avait usé de sortilège et de magie. Le Saint n'eut pas de peine à se justifier devant l'Inquisition de Paris, et reprit ses études de philosophie, au collège Sainte-Barbe. Comme à l'Université d'Alcala, à peine les classes étaient-elles finies que, réunissant autour de lui ses condisciples, il les entretenait des choses du ciel et leur prêchait le royaume de Dieu. Devant son éloquence, la stérile philosophie d'Aristote pâlisait. Maîtres et écoliers affluaient autour d'Ignace. Les exercices et les argumentations scolastiques en souffraient et voyaient diminuer rapidement le nombre des joueurs. Les professeurs se plaignirent, et pour faire cesser ce désordre, il fut décidé que son auteur subirait le supplice infamant des verges. Cette fois, Ignace en appela au recteur. « Ce n'est pas mon intérêt qui est en jeu, lui dit-il, c'est bien plutôt celui d'un grand nombre d'âmes. La justice chrétienne permet-elle de punir comme un perturbateur un accusé à qui on ne peut reprocher que de travailler à faire connaître et aimer Jésus-Christ ? Je vous le demande ; est-il permis de m'infliger l'infamie d'un châtiment public, dans le seul but de détacher de moi ceux que, par sa grâce, Dieu même a attirés à mes côtés ? » Subjugué par ces paroles, le recteur répond d'abord par des larmes, puis prenant Ignace par la main, il le conduit au milieu de la salle où maîtres et écoliers l'attendaient. Il se jette à ses pieds et lui demande pardon de l'injure qu'il avait commise contre lui et, dans sa personne, contre Dieu même.

Tant de travaux, tant d'efforts, une persévérance si héroïque méritaient leur récompense. Ignace la reçut.

Parmi les étudiants qui recherchaient ses entretiens et ses avis, il put enfin discerner ceux que la Providence lui destinait comme frères d'armes.

C'étaient des hommes d'un rare mérite, d'un savoir éminent, intelligences d'élite, grands cœurs. Il faut lire dans le Père Bartoli par quelle admirable industrie, avec quelle science, quel ménagement des âmes, Ignace les amena à lui. Ils étaient là sept en tout, travailleurs infatigables, mais ne considérant la science que comme un moyen plus efficace de servir Dieu, vivant en union intime de sentiments et de pensées, uniquement désireux du bien de leur âme, s'exhortant et se poussant mutuellement dans la voie d'une héroïque sainteté, soutenus, conduits, dirigés par Ignace qui considérait avec admiration et une consolation indicible l'éclosion de toutes ces vertus. Le jour vint où réunis dans la crypte de Montmartre, n'ayant pour témoins que le Dieu de l'Eucharistie, ils prononcèrent leurs vœux et s'engagèrent pour la vie au service de leur divin Maître. En ce jour et dans cette crypte, la Compagnie de Jésus fut instituée. Rien ne changea tout d'abord dans la vie des nouveaux associés. Mais les liens de l'obéissance, et quelle obéissance ! les rattachaient à Ignace. Ils continuèrent leurs études pendant qu'Ignace pourvu de la maîtrise, allait en Espagne, régler quelques intérêts temporels. Il leur avait donné rendez-vous à Venise. Leur nombre s'accrut durant l'absence du saint. Trois nouveaux compagnons vinrent s'adjoindre à eux et vers la fin de l'année 1536, tous les neuf s'acheminèrent à pied vers le lieu du rendez-vous. Je ne connais rien de plus intéressant, de plus attachant que le récit du voyage accompli par la pieuse troupe en cinquante-deux jours dans des conditions invraisemblables de difficultés et de périls. A coup sûr, Ignace ne s'était pas abusé dans son choix, et les auxiliaires que Dieu lui envoyait étaient singulièrement trempés d'énergie. Il ne s'agissait plus que de constituer définitivement ce groupe et de donner un nom à la nouvelle Compagnie. Depuis longtemps, depuis Manrèse,

Ignace était fixé ; il l'appellera la Compagnie de Jésus. L'approbation du souverain Pontife était nécessaire pour achever l'œuvre. A la suite d'une retraite de quarante jours, Ignace alla s'établir à Rome où sa présence était jugée indispensable à ce couronnement de son entreprise. Déjà ses disciples, dans plusieurs grandes villes d'Italie, se livraient au plus fructueux des ministères. On les avait vus à Rome même, où l'on avait admiré leurs vertus. La réputation de la nouvelle association grandissait rapidement. C'est en vain que les plus odieuses accusations la suivirent jusque dans la capitale de la chrétienté. Un procès canonique demandé par Ignace lui-même confondit les calomniateurs. Les préventions qui s'étaient glissées dans l'esprit de quelques membres de la curie romaine s'évanouirent et le Pape Paul III, après un mûr examen, par la bulle *Regimini militantis Ecclesiæ* approuva solennellement le nom et la forme du nouvel Institut. La vision qui s'était montrée à saint Ignace dans sa solitude de Manrèse était enfin réalisée.

II

Arrivé à ce point de l'histoire de saint Ignace, le récit du Père Bartoli change de physionomie. Ce n'est plus le fondateur, c'est l'organisateur de la Compagnie qui entre en scène. Quelles sont les règles données par Ignace à son Institut ? Quels ont été les principes de son administration ? Quel est l'esprit dont il a voulu inspirer ses disciples ? Par quel organisme extérieur pour ainsi dire a-t-il assuré la persistance de cet esprit à travers les âges, et dans les contrées les plus diverses ? Ce sont là tout autant de questions longuement traitées par son biographe. On sait de combien d'attaques passionnées les institutions de saint Ignace ont été l'objet. Du temps du Père Bartoli on leur donnait déjà l'assaut et non sans vio-

lence. L'historien de saint Ignace repousse les assaillants en toute loyauté et tout honneur. Ce n'est pas lui qui adoucira par une restriction quelconque la rigidité de la discipline introduite par Ignace dans le maniement de son armée. Le fameux *perinde ac cadaver* ne lui inspire aucun scrupule. Il est à son aise pour le défendre lui, qui pendant sa vie toute entière en a fait l'épreuve et sait si bien que pour avoir pratiqué l'obéissance, ni sa valeur morale, ni sa puissance intellectuelle n'en ont été diminuées. Il en est de même des autres règles de saint Ignace, qui tendent à fortifier dans son œuvre le principe de l'autorité. Le Père Bartoli s'attache à expliquer ces règles. Il démontre avec quelle justesse les divers degrés de profession dans la Compagnie, s'ajoutent, s'harmonisent et se superposent, pour former un tout dont les ressorts ne risquent point d'être faussés et qui conserve sous les plus violentes pressions extérieures, l'intensité de sa force, et une admirable intégrité. Et il s'étonne, le bon Père, qu'on ne rende pas justice à ce merveilleux travail, qu'on accuse celui qui l'a conçu et exécuté d'être un magicien et un enchanteur, et de l'avoir construit pour la ruine de la société et des peuples. Il s'en étonne et il cherche les causes de ces accusations extraordinaires. Il en énumère jusqu'à sept. Peut-être aurait-il pu se contenter d'une, découverte par S. Ignace lui-même. Pendant qu'il apprenait la langue française et que, par suite, ses prédications étaient interrompues, le silence s'était fait autour de la personne du Saint. « Vous jouissez, d'une longue trêve, lui dit un de ses amis. — Il est vrai, répondit le Saint, le monde m'accorde une trêve parce que je ne lui fais pas la guerre ; mais que je vienne à sortir du camp, et vous verrez Paris en armes contre moi. » Eton peut le dire à l'honneur de la Compagnie, elle est sortie du camp et n'y est pas rentrée. Quant aux Constitutions, elles révèlent les qualités très personnelles d'Ignace non

moins que sa connaissance peu commune de la nature humaine. En les écrivant, Ignace n'a rien voulu laisser au hasard des événements. Il a longuement médité, prié sur chacune de ses lignes. Rien n'a égalé sa prudence à formuler un précepte, que sa fermeté à le faire exécuter. L'humilité, l'absolu détachement de soi-même, la patience invincible, l'infatigable persévérance, la tranquillité d'âme au milieu des épreuves, l'ardeur d'un zèle qui ne s'éteint qu'avec la vie, la charité envers les autres, la sévérité envers soi-même, toutes ces vertus qui sont comme la substance et le fond de l'âme d'Ignace respirent dans ses règles.

Ajoutez à cela, le sentiment très vif de la nécessité d'une direction une et ferme en des jours, où pour parler comme Bossuet, les peuples séduits par l'appât de la liberté, suivaient en aveugle, pourvu qu'il en entendissent le nom. D'ailleurs il ne faut pas oublier que le but poursuivi par Ignace était l'action, l'action immédiate, sans trêve ni repos, quel que fut le champ de bataille et la forme du combat. Il estimait grandement ceux qui retirés sur les hauteurs comme Moïse apportaient aux combattants le secours de leurs prières ; mais il avait réservé aux siens les luttes corps à corps et les périls de la mêlée. Et les temps n'étaient plus où les combats singuliers décidaient de la victoire. Il importait dans la campagne qui s'ouvrait et qui dure encore, que le chef de la milice nouvelle eut entièrement celle-ci dans sa main, et que les soldats et les chefs inférieurs y pratiquassent la prompte et exacte obéissance du légionnaire romain qui ne pouvait ni se remuer, pour ainsi dire, ni branler tant soit peu sans le commandement du général. C'était la loi, c'était comme on le disait au xvii^e siècle, cette extrême sévérité à faire garder tous les ordres de la guerre qui pouvait seule assurer la victoire. Elle ne pouvait pas faire défaut sous la direction d'un chef aussi éprouvé que

saint Ignace. Nul n'a su mieux que lui exercer le commandement. Il avait au plus haut degré le discernement des âmes et des caractères ; avec une rare perspicacité il discernait les aptitudes individuelles, ce que j'appellerais le génie particulier de chacun. Il l'utilisait au temps et à l'heure voulue, assignant à chacun la place qui lui convenait, non sans l'avoir au préalable formé au ministère qu'il lui destinait par une longue et sérieuse préparation. Sa vigilance paternelle suivait au loin ses enfants. Soucieux avant tout des intérêts de leur âme, il ne s'en séparait pas sans leur avoir donné les instructions les plus fermes et les plus claires, les mieux appropriées à la mission qu'ils avaient à remplir, les plus propres à sauvegarder en eux les délicatesses de la sainteté. Il ne craignait pas pour cela d'entrer dans de minutieux détails où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de son ferme bon sens, ou de la suavité paternelle de sa direction. Excellent à tenir ses troupes en haleine, tantôt il leur communiquait, dans les luttes qu'elles avaient entreprises, une ténacité que rien ne pouvait décourager, tantôt il les enflammait par de ardents appels à la vaillance, en leur montrant le but à atteindre et en leur donnant l'assurance du triomphe. En même temps il embrassait d'un seul coup d'œil la Compagnie entière, prêt à repousser avec la dernière énergie toute tentative de nature à affaiblir même indirectement l'esprit d'ordre et d'unité qui la rendaient si propre au combat.

Ainsi s'expliquent ses angoisses lorsqu'il vit l'accès des dignités ecclésiastique sur le point de s'ouvrir devant ses disciples. Il estimait que jamais la Compagnie n'avait couru pareil danger, et il était prêt, dit-il lui-même, pour le conjurer, à remuer la terre et le ciel. Ignace n'ignorait pas davantage qu'en plus d'une occasion le succès est dû à l'énergie et la promptitude de l'action. Dans ces circonstances, alors qu'autour de lui des hommes, sages

et expérimentés cependant, reculaient et hésitaient, il allait de l'avant, confiant en la Providence, et il n'eut jamais à s'en repentir. Il eut enfin ce trait commun avec les hommes vraiment supérieurs, l'ascendant sur les âmes. Je ne parle pas ici de sa parole, de son éloquence qui toute inculte qu'elle fut, produisait toujours sur son auditoire les plus merveilleux effets : mais ceux qui l'approchaient, qui étaient témoins de sa vie, qui étaient admis dans sa familiarité, qui avaient pu jouir de ses entretiens, de ses conseils et de ses exemples, non seulement l'admiraient et le vénéraient, mais encore l'aimaient, d'une affection tendre, profonde, prête à se manifester par les plus courageux sacrifices. Ainsi ces hommes au vaste savoir, pouvaient marcher de pair avec les plus illustres théologiens de l'époque, prédicateurs éloquents, conseillers justement estimés des princes, à la vertu universellement reconnue et manifestée par d'éclatants prodiges, dont la voix ralliait à l'Église, partout où elle se faisait entendre, l'ancien monde comme le nouveau, des hommes tels que les Le Fèvre, les François-Xavier, les Salmeron, les Lainez, se mettaient à l'école d'Ignace avec la confiance, l'abandon, la docilité de vrais enfants. Ce n'est pas que leur maître les flattât. Il relevait et punissait en eux jusqu'à l'apparence de la faute. Ils ne s'offensaient point de cette sévérité. Même elle accroissait leur affection pour leur maître. Leur plus grand plaisir était d'avoir pu le contrister un instant. Une parole paternelle tombée de ses lèvres, et qui venait à eux, par delà les mers, dans leurs missions lointaines, leur était la plus précieuse des consolations : « Votre sainte charité, lui écrit saint François-Xavier, me dit que vous avez un ardent désir de me voir encore une fois avant de mourir. Chaque fois que je me le rappelle, et cela m'arrive souvent, mes yeux se remplissent de larmes involontaires, et il suffit que cette pensée si douce, que je pour-

rais vous embrasser encore une fois, se présente à mon esprit, pour qu'elles s'échappent doucement sans que je puisse les arrêter. »

Et ce n'était pas un dévouement aveugle et inconscient qui attachait aussi fortement ses disciples à saint Ignace. Ce n'était pas non plus la fascination qui courbe quelquefois les âmes sous la domination du génie. Nous ne croyons pas même que ce fût l'auréole que faisait à saint Ignace le souvenir de sa vie passée, le prestige dont l'entouraient, pour ses premiers compagnons, les épreuves héroïques qu'il avait dû traverser avant d'arriver au succès. La raison de ce dévouement, si saintement, j'allais dire si passionnément filial, c'est que ces hommes de foi voyaient avant tout en lui le père dont les labeurs, la sainteté et les larmes avaient engendré leur âme et le chef qui les menait sûrement au ciel. Ce qu'ils aimaient en lui, c'était le saint.

On se tromperait, en effet, si on ne voyait dans la sainteté d'Ignace que le côté de l'intrépidité et de la vaillance, si l'on ne regardait de cette âme que son aspect organisateur et militant. Encore qu'il y eût là bien des traits qui étonnent notre sagesse humaine, toujours un peu courte, et qui dépassent sa portée, c'est encore l'homme que nous montre ce regard. Mais il y a dans tous les saints, ce qu'on peut appeler le côté divin, c'est-à-dire leurs relations avec le monde surnaturel, miracles fréquents, extases incessantes, vues prophétiques de l'avenir, anéantissement du corps au profit de l'âme, et ce rayonnement extérieur d'une âme unie à Dieu, se projetant à travers les haillons les plus affreux, et illuminant les traits les plus disgraciés. Peu de vies de saints ont été marquées de ces privilèges à un degré aussi haut que celle d'Ignace. Le Père Bartoli, bien que sobre, d'ailleurs, et appartenant à un siècle où la critique se montrait, envers les miracles, sévère jusqu'à l'injustice, relève en maints passages les

preuves de la sainteté de son héros. Ce qui apparaît le plus dans son récit , ce qui sera peut-être une révélation pour plusieurs, c'est le côté affectueux de la dévotion de saint Ignace. Ses prières n'étaient qu'une suite de contemplations et de ravissements , un long cri d'amour envers Dieu. Comme saint Augustin, comme saint François d'Assise , comme sainte Thérèse, il voyait dans la nature un reflet de la beauté céleste. Une de ses grandes joies était de contempler les fleurs et d'admirer en elles, en silence, et comme perdu en extase, la sagesse et la bonté de la Providence. Mais ses regards se portaient de préférence vers le ciel. Souvent il montait sur une tourelle de sa résidence pour le contempler à loisir : là, on le voyait fondre en larmes, et on l'entendait s'écrier : « Oh ! que la terre est vile, quand on la compare au ciel ! » Aussi bien les étrangers l'appelaient-ils le *père qui regarde toujours le ciel*. Il ne le regardait pas seulement. Dieu, pendant l'oraison, et surtout pendant la célébration des saints mystères , le faisait pénétrer jusque dans les profondeurs insondables de la Très-Sainte Trinité. Ignace alors s'abimait dans l'adoration et l'amour ; la prière expirait sur ses lèvres, et ses larmes, qu'il essayait vainement de cacher, trempaient son visage transfiguré.

Reconnaissant envers Dieu de pareilles faveurs, Ignace en avait conservé le souvenir dans le journal de sa vie. Peu avant sa mort, par esprit d'humilité, il fit jeter au feu le manuscrit. Quelques pages cependant ont été conservées et forment, pour les enfants d'Ignace , la plus précieuse des reliques. Dans ces notes , écrites jour par jour, le saint mentionne les visions dont il a été favorisé, pendant plusieurs semaines, au moment où il s'occupait de rédiger ses constitutions. Ces visions ont trait pour la plupart à la sainte Trinité. Comment se faisaient ces communications surnaturelles, sous quelle forme sensible Ignace apercevait-il l'essence adorable ? Il ne le

LE GÉNÉRAL BARON MERLE

NOTICE BIOGRAPHIQUE PAR M. Aug. BROQUEHAY

On raconte que d'Alembert répondit à la grande dame qui lui révélait le secret de sa naissance : je ne connais d'autre mère que la pauvre femme qui m'a recueilli et élevé. On peut dire de même que notre vrai pays n'est pas celui où le hasard nous a fait naître, mais celui où nous avons grandi et vécu, où nous nous sommes créé une famille, des affections et des intérêts. Le général n'a pas rempli relativement à Nîmes toutes ces conditions, mais il avait acquis un domaine dans nos environs, et, au n° 6 du quai de La Fontaine, un hôtel qui paraît modeste aujourd'hui à côté des belles constructions qui l'avoisinent. L'activité de ses services ne lui permit, il est vrai, que d'y passer le temps nécessaire à la guérison de ses blessures ; mais il fut pour nous un compatriote d'intention et à ce titre seul il mériterait d'attirer nos sympathies et de fixer notre attention.

Pierre-Hugues-Victoire Merle était né en 1766 à Montreuil-sur-Mer d'un cavalier de Royal-Lorraine, originaire de Faugères près de Béziers et d'une jeune Picarde qui apportait à son mari, avec son cœur, un moulin bien achalandé. La nostalgie du pays, sans doute, ramena le père dans son village quelques années après la naissance de ce fils qui devait illustrer son nom.

Entraîné par une vocation irrésistible pour le métier des armes, le jeune Merle s'engageait à dix-huit ans dans le régiment d'Angoumois, où la Révolution le trouvait en 1792, sergent-major de grenadiers. Nommé sous-lieutenant cette année-là, il prit part à la défense des Pyrénées-Orientales, se distingua dans plusieurs affaires, attira l'attention de ses chefs et mérita la confiance des soldats, qui l'élurent, le 30 juillet 1893, capitaine de canonniers. Chef de bataillon d'artillerie, le 21 mars 1894, il était fait, un mois après, général de brigade.

Devenir de sous-lieutenant général en deux ans, il y avait de quoi oublier les huit ans de services passés dans le rang ! L'Empereur lui fera attendre plus longtemps sa troisième étoile. C'est un sujet de méditations et d'étonnement pour ceux qui savent quelle somme de connaissances, quelle maturité d'esprit, quelle longue expérience sont nécessaires pour faire un général d'armée, que ce brusque développement de facultés supérieures dont tant de chefs militaires ont donné la preuve à cette époque. Il est vrai que l'on sait que les hommes tels que Hoche, Marceau, ou Pichegru, ont eu une jeunesse laborieuse, et que ces sergents, destinés logiquement à mourir avec l'épaulette de laine, consacraient à l'étude de la guerre les loisirs de la caserne ; il est vrai que, dans ces promotions monstres d'officiers, la masse laissait à désirer comme savoir et comme capacité, et que les rares sujets d'élite se trouvèrent appelés forcément à un avancement prodigieux ; mais il faut ajouter qu'il y avait dans l'armée, comme dans le reste de la nation, une force énorme d'expansion, faite de talents méconnus cherchant leur voie, d'ambitions caressant leur rêve, et que cette force, comprimée jusqu'alors par l'état social, fit explosion avec une puissance féconde que l'on ne verra plus. La disparition de presque tous les officiers de nos régiments, qui eût été partout ail-

leurs la destruction de l'armée, fut son salut. De nos jours, il ne faudrait pas recommencer une pareille expérience.

Le général La Victoire, comme on appelait Merle en jouant sur son prénom d'heureux augure, se montra digne de ses fonctions pendant cette « immortelle campagne. » Il se signala dans les nombreux et victorieux combats qui amenèrent l'Espagne à traiter avec nous. Placé provisoirement à la tête d'une division, il administra les pays conquis avec une prudence et une modération qui lui valurent les éloges du général Moncey.

Le traité de Bâle rendant l'armée des Pyrénées disponible, la brigade Merle fut envoyée avec son chef en Vendée. Les instructions du général en chef Hoche pour la pacification de ce pays, étaient délicates : il s'agissait de concilier la vigueur et la modération et de « déployer, sans faiblesse, la douceur et l'humanité qui caractérisent le vrai républicain. » Ainsi, par exemple, toute capitulation était interdite ; le rebelle, pris les armes à la main, devait être fusillé. Notre jeune chef de brigade fut ferme et modéré et s'attira en conséquence la haine des jacobins. Quelques vendéens déterminés s'étant jetés dans le château de Saint Mesmin, Merle et son divisionnaire Bonnaire en firent le siège sans se douter de la faiblesse de la garnison qui, manquant d'eau, de pain et de munitions, résista trois jours héroïquement et leur infligea des pertes sérieuses. Les généraux républicains inquiets leur proposèrent de se rendre sous la seule condition d'avoir la vie sauve. La capitulation signée, ils virent avec stupeur défilér devant leurs 4.000 hommes et fiers malgré leur épuisement,, 42 jeunes gens commandés par le garde-chasse Péant. On jeta les hauts cris de tous les côtés. Le bruit courut que les prisonniers avaient été fusillés malgré la parole donnée. Hoche, qui avait sur le cœur, — je ne dis pas sur la conscience — le malentendu récent de Quibe-

ron, rendit compte au Directoire et envoya aux arrêts de rigueur les deux généraux. Il ne tarda pas à être désabusé, et écrivit aux victimes du rapport mensonger de son sous-chef d'état-major une lettre de réhabilitation. Elle n'est malheureusement pas assez connue, et certains écrivains sont restés jusqu'à ce jour sous la fâcheuse impression de la première.

Si j'avais le pinceau d'un Detaille, je voudrais faire de cet épisode un pendant à la fameuse sortie d'Huningue du général Barbanègre. Il n'y aurait que les uniformes étrangers à supprimer et j' imagine que les « quarante-deux gredins en sabots, » pour me servir de l'expression de Hoche, ne feraient pas mauvaise figure en face des braves soldats de la République. Ce serait là, du moins, de l'héroïsme en famille.

Merle passa de la Vendée dans la Mayenne qu'il pacifia de même, et au moment de son départ pour l'armée des Alpes, il reçut les remerciements des habitants et les éloges de ses chefs. Arrivé à sa nouvelle destination, au lieu de suivre en Piémont l'armée de Bonaparte, il n'eut, sous les ordres de Kellermann, qu'à en organiser les renforts ; puis, passant à la 8^{me} division militaire, il détruisit les barbets, bandits qui désolaient la Provence, et eut la mission plus difficile de rétablir l'ordre dans le Midi, à Toulon, à Marseille, à Arles et dans le Gard, au milieu de l'exaspération des partis. Cet esprit de conciliation le désignait à la haine des terroristes. Au lendemain du 18 fructidor, il fut révoqué ; l'année suivante, incarcéré, puis envoyé de Paris à Marseille, pour comparaître devant une commission militaire, comme coupable de complicité dans les troubles des Bouches-du-Rhône, pendant son commandement. Il fut acquitté, grâce à son énergique défense, mais ce fut pour rentrer dans l'obscurité et vivre paisiblement à Lambesc, où il avait trouvé un asile sûr en épousant une riche veuve de cette ville.

Le 18 brumaire lui rendit son épée. Bonaparte , qui , sans l'avoir connu, le jugeait par ses œuvres, l'employa de nouveau à détruire la chouannerie dans l'Ouest , et l'appela, en 1800, à prendre part à la campagne de Marengo. A partir de ce moment , l'histoire du général Merle se trouve étroitement liée à celle des armées d'Espagne , d'Allemagne et de Russie, et nous ne pouvons ici que jalonner en quelques mots les étapes de cette marche victorieuse à travers l'Europe.

Au camp de Boulogne, il recevait la croix de commandant de la Légion d'Honneur ; à Austerlitz, il luttait toute la journée pour conserver la position de Telnitz et était fait général de division sur le champ de bataille. L'année suivante, chef d'état-major du maréchal Soult , puis gouverneur de Branau , il reçut, pour la sagesse de son administration, les félicitations de l'empereur Napoléon et les remerciements de l'empereur d'Autriche. En 1808, nous le retrouvons en Espagne, au combat de Santander et à la bataille de Medina del-Rio-Seco. Il est fait baron de l'Empire, avec une dotation de 10.000 francs, puis grand-officier de la Légion d'Honneur. En 1809, il prend une part décisive à la bataille de la Corogne, à la suite de laquelle les Anglais se embarquent. Employé à l'armée de Portugal, il combat à Oporto et reçoit une blessure au cou, qui le force à quitter quelque temps son commandement. A peine rétabli, à l'affaire de Busaco , il tombe, le bras fracassé, et trois jours après, il commande sa division , qui forme l'arrière-garde de notre armée se repliant sur les Pyrénées. Après la bataille de Fuentes de Onoro, il obtient de passer quelques mois à Nîmes, pour rétablir sa santé et guérir de ses blessures. En 1812, sa division fait partie du 2^{me} corps, sous Gouvion Saint-Cyr. Il prend part aux deux batailles de Polotsk et couvre la retraite au passage de la Dwina.

Investi temporairement du commandement du corps d'armée, il voit échouer sa tentative d'attaque à Tschanskisky, par la faute du duc de Bellune, et lorsque les débris de la grande armée passent la Bérésina, c'est le 2^me corps, et le général Merle, de nouveau à sa tête par suite de la blessure d'Oudinot, qui couvre le passage. Il forme de ce qui lui reste de ses troupes, six bataillons et, secondé par les cuirassiers de Doumerc, enfonce à la baïonnette l'avant-garde russe, revient six fois à la charge et enfin, avec les secours envoyés par Ney, accomplit glorieusement sa mission. Voilà la vérité sur ce combat, telle que l'établissent les documents officiels, et non telle que la racontent Thiers et de Ségur. L'historien national a affecté de garder, sur la carrière de notre héros, un silence qu'on ne peut expliquer.

Le général Merle, épuisé par la maladie nerveuse qui le minait, vint prendre quelque repos dans sa campagne de Bois-Fontaine. En décembre 1813, il reçut le commandement de Maestricht et dut rendre cette place, le 23 avril 1814. Dans son ordre du jour, il annonçait à la garnison l'avènement de Louis XVIII et prescrivait le port de la cocarde blanche, dans des termes relativement modérés. Présenté à Sa Majesté par le maréchal Moncey, il fut fait chevalier de Saint-Louis et inspecteur-général de la gendarmerie, dans le Midi, en récompense probablement de sa mésaventure sous le Directoire. D'après M. Broquehay, il s'était rallié franchement aux Bourbons, sans oublier ce qu'il devait de reconnaissance et d'admiration à l'Empereur.

Napoléon s'est plaint amèrement de la prompte soumission de ses lieutenants, au nouvel ordre des choses. Les révolutions successives nous ont appris à envisager sous un aspect différent la fidélité militaire ; ce qu'il appelait ingratitude s'est nommé depuis soumission aux volontés du pays. Je constate, sans discuter ; mais, en vertu de ces

nouveaux principes , je me sens plus d'indulgence pour apprécier la conduite embarrassée du général Merle dans les événements qui vont suivre.

Le 15 mars, le duc d'Angoulême décidait à Nîmes la formation d'un corps de volontaires royaux et lui en offrait le commandement. En quelques jours, notre habile organisateur avait créé cinq bataillons, avec les éléments les plus disparates, royalistes honnêtes et sincères et aventuriers de la pire espèce ; mais il ne put faire prévaloir son avis au sujet du plan chimérique du prince. Laissé au Pont-Saint-Esprit, avec une poignée d'hommes qui désertaient tous les jours , lui qui avait commandé un corps d'armée en face de l'ennemi , il préféra donner sa démission.

C'était le cas de rester à l'écart au retour de l'île d'Elbe. Il n'avait pas suivi les Bourbons jusqu'au bout, il crut devoir refuser son adhésion à l'acte additionnel et devint ainsi suspect aux deux partis. Napoléon l'envoya néanmoins commander une division sous le maréchal Brune. Après Waterloo et l'abdication de l'Empereur, il n'y avait plus qu'à se soumettre. Le général Merle parvint à calmer le maréchal qui parlait de marcher sur Marseille et de tout mettre à feu et à sang. On ne lui sut pas gré de ce rôle de conciliateur. Il venait d'échapper par deux fois à la mort, en Provence, dans une émeute ; à Nîmes, la populace pilla son hôtel, à Caissargues elle ravagea Bois-Fontaine. Découragé cette fois par l'injustice des hommes, cédant à ses fatigues morales et physiques, il se retira définitivement du service.

Dans sa retraite, à Lambesc, il publia un mémoire justificatif sur sa conduite. Le duc d'Angoulême à qui il l'avait adressé, lui répondit, d'après M. Baragnon : « on peut abandonner une cause sans la trahir, c'est ce que

vous avez fait (1).» C'était là, il faut en convenir, une juste appréciation et un reproche bien modéré.

Le général comptait employer ses loisirs à écrire l'histoire de ses campagnes, mais il eut la douleur de constater, au moment de se mettre à l'ouvrage, que tous ses papiers avaient disparu dans l'incendie de ses propriétés. Il consacra dès lors ses dernières années à ses affaires, à des œuvres de bienfaisance et à la culture des lettres qu'il avait toujours passionnément aimées. Il mourut à Marseille le 5 décembre 1830, exprimant le regret de n'avoir pas perdu la vie sur un champ de bataille. Son neveu, héritier de son nom de par sa volonté, rapporta plus tard ses cendres à Nîmes, réalisant peut-être la secrète pensée de son oncle, alors qu'il ne pouvait prévoir que la fureur des partis le chasserait du pays qu'il s'était choisi.

« Le général Merle avait une taille élevée, une physionomie ouverte, à la fois douce et sévère, de grands yeux pleins de feu et d'intelligence, une force musculaire prodigieuse (2). » Au moral, le maréchal Moncey l'a dépeint en ces termes : « En cet homme, l'importance du commandement était rehaussé par des vertus qui ont surtout honoré son caractère. Plein d'humanité et de ménagements pour les vaincus, il était sévère pour les officiers placés sous ses ordres, sans cesse occupé du bien-être de ses soldats, juste et probe envers tous, et, pour lui seul, d'un désintéressement chevaleresque. »

Son nom est maintenant éteint : on ne le lit plus que sur sa tombe et sous les voûtes triomphales de l'Arc de l'Etoile. C'était une noble et patriotique pensée de le faire revivre. M. le Dr Mazel, à qui le soin de sa gloire ne

(1) Abrégé de l'*Hist. de la ville de Nîmes*.

(2) Dr Mazel.

pouvait être indifférent, lui avait consacré, il y a plus de trente ans, une étude attachante : il était mieux à même que personne de nous dire ce que les traditions de famille lui avaient appris sur le général. Aujourd'hui M. Braquehay, adoptant un cadre plus étendu, a fait de ces souvenirs, sous le titre modeste de notice biographique, un intéressant volume. Il y développe, à l'aide de documents officiels, l'historique de ses campagnes, lui restituant la large part qui lui revient dans nos victoires, exposant sans parti-pris les phases difficiles de sa carrière. Notre auteur est né à Montreuil, comme le général : il a voulu célébrer en lui un compatriote. J'ai dit à quel titre, à Nîmes, nous le réclamions à notre tour. Dans ce débat, nous pourrions nous entendre. Comme Naples et Mantoue pour Virgile, que nos deux villes soient fières, l'une de sa tombe, l'autre de son berceau.

22 mai 1893.

Cte de BALINCOURT.

CONSIDÉRATIONS SUR LA RESPONSABILITÉ PÉNALE

Depuis quelques années les criminels tiennent dans les préoccupations sociales une place dont l'importance semble croître chaque jour. Tandis que les statisticiens nous font toucher du doigt cette plaie toujours vive de notre civilisation, la philosophie et la science anthropologique se disputent le mérite de nous en faire pénétrer les causes ; il n'est pas jusqu'à l'école socialiste elle-même qui, en nous apportant elle aussi son explication du crime, n'élève la prétention de nous en indiquer les remèdes. Sous cette poussée vigoureuse, une science nouvelle a vu le jour, l'anthropologie criminelle qui s'est donné pour mission d'étudier le criminel jusque dans les détails les plus minutieux de son organisation physiologique ; en outre depuis moins de dix ans trois congrès internationaux d'anthropologie criminelle, tenus successivement à Rome, à Paris et à Bruxelles, ont soumis à l'épreuve d'une sérieuse discussion les problèmes complexes et ardues que soulève la criminalité. De tous ces travaux l'accord est toutefois loin d'être sorti. Parmi les questions agitées, la plus importante de toutes, celle qui est en quelque sorte la clef de voûte de toutes les autres, a eu le don de diviser profondément les criminologues ; cette question est celle de la responsabilité même des criminels.

Sur ce terrain, nous retrouvons à l'état aigu la lutte qui est, on peut le dire, la caractéristique de notre époque, la lutte entre le spiritualisme et le positivisme. L'école spiritualiste réclame, au nom de la responsabilité morale,

le droit de punir les criminels ; ce dernier est à ses yeux un être semblable aux autres, qui, libre de rester dans le sentier du devoir, l'a volontairement quitté et a, par cette désertion volontaire, appelé sur sa tête le châtement. Pour l'école positiviste au contraire, le criminel constitue dans la société un être à part qui ne saurait être moralement responsable, car il n'a été ni libre, ni conscient ; s'il a commis un crime c'est qu'il y a été poussé par une irrésistible fatalité, résultant de son organisation physiologique ou de son état morbide ; en d'autres termes, c'est un infirme, un malade, un inconscient plus digne de pitié que de haine.

De ce conflit d'idées contradictoires est né un profond désarroi dans la répression. On se demande avec effroi si la société va se trouver désarmée vis-à-vis des malfaiteurs qui, consciemment ou inconsciemment, semblent avoir conjuré sa perte. Il n'est pas de jour où, dans des affaires de la plus haute gravité, nous ne voyions intervenir de la part du jury des décisions d'une indulgence vraiment stupéfiante. La cause doit souvent en être cherchée dans le trouble que l'habileté du défenseur a su jeter dans l'esprit des jurés en leur démontrant, les écrits des positivistes à la main, qu'ils ont devant eux des irresponsables dont la condamnation chargerait à tout jamais leur conscience ; et l'on rend ainsi à la société des malfaiteurs d'autant plus dangereux que l'impunité, dont ils ont bénéficié, est pour eux un encouragement.

Il est donc intéressant, en examinant les opinions en présence, de rechercher s'il n'existerait pas un terrain de conciliation qui, en donnant à chacun des partis une satisfaction relative, permettrait cependant le maintien d'une répression que je juge indispensable.

L'école positiviste, enivrée par les succès qui ont signalé ses premières armes, a pendant assez longtemps manifesté pour les enseignements de l'histoire un certain

dédain. Elle sentait que pour elle ce terrain n'était pas solide ; l'école spiritualiste exerçait depuis longtemps une souveraineté sur laquelle il valait mieux ne pas attirer l'attention. Toutefois, depuis que des attaques assez vives sont venues traverser leur triomphe, nos positivistes ont senti le besoin de chercher dans l'histoire un appui que la science ne leur fournissait plus suffisamment.

Franchissant d'un bond une période de vingt siècles, ils sont allés demander à la philosophie de Platon l'origine de leur thèse de l'irresponsabilité. Il est de fait que Platon, en des dissertations physiologiques quelque peu fantaisistes semble avoir parfois pressenti les idées qui se sont fait jour depuis quelques années : « Personne, nous dit-il dans son *Timée*, n'est mauvais volontairement mais c'est par quelque vice dans la constitution du corps que l'homme mauvais est devenu ce qu'il est. Or c'est là un malheur qui peut arriver à tout le monde. Les douleurs aussi peuvent produire dans l'âme par l'intermédiaire du corps la plus noire méchanceté, une variété infinie de tristesses sombres et de chagrin comme aussi d'audace et de lâcheté. » Sous une forme un peu plus scientifique, c'est, à peu de chose près, le langage que tiennent quelques uns de nos positivistes modernes.

Toutefois ces idées de Platon sur l'étroite relation existant entre les facultés morales et les facultés physiques semblent avoir inspiré peu de confiance à ses disciples et c'est au plus célèbre d'entre eux, à Aristote, que la doctrine du libre arbitre doit d'avoir été pour la première fois nettement formulée : « La vertu, nous dit Aristote, dépend absolument de nous et le vice aussi ; car dans le cas où il dépend de nous d'agir, nous pouvons aussi ne pas agir et quand il dépend de nous de dire oui, il est aussi en notre pouvoir de dire non, en sorte que, si nous sommes maîtres de faire ce qui est bien, nous le sommes aussi de ne pas faire ce qui est mal. Il dépend donc uniquement de nous d'être vils ou estimables. »

Ainsi précisée, la doctrine du libre arbitre à sa physiologie fixée pour longtemps ; les siècles passeront sur elle sans l'atteindre, elle va s'inscrire dans la législation pénale romaine comme elle s'inscrira plus tard dans celle du moyen-âge ; elle franchit même sans trop d'accrocs le matérialisme du XVIII^e siècle. La fin de ce dernier voit cependant se produire contre elle les premières attaques. Le baron d'Olbach, Helvétius, la Mettrie écrivent presque simultanément que l'homme est une sorte de machine placée sous la dépendance exclusive de ses organes, conduite par eux dans la voie du vice ou dans celle de la vertu. Accueillie d'abord avec un certain scepticisme, raillée même par Voltaire, cette thèse est, un demi siècle plus tard, reprise par Lamarck et Darwin et présentée par eux comme le corollaire de leur fameux système de la Transformation des Espèces. Le Darwinisme peut donc être considéré comme le véritable berceau de l'école positiviste moderne.

On sait les principes qui, dans la pensée de Darwin, président à l'organisation de la nature. Nées d'une origine commune, le protoplasma, sorte de substance gélatineuse, d'ailleurs à peu près impossible à rencontrer, toutes les espèces se transforment peu à peu sous l'empire d'une loi supérieure, la loi de l'évolution. Elles s'acheminent insensiblement vers un état de plus en plus voisin de la perfection. Affranchi des caractères qui le confondent avec le règne végétal, le règne animal donne lui-même naissance à l'humanité ; à son tour cette dernière se dépouille peu à peu des caractères grossiers qui la distinguent physiquement. Ses formes s'adoucissent progressivement, se régularisent, sollicitées sans cesse vers un perfectionnement qui est la loi de la nature entière. Tel est le *processus évolutif*.

Eh bien, selon Darwin, à la thèse duquel un célèbre criminaliste italien, le professeur Lombroso, à depuis lors

prêté l'appui d'un talent incontesté et d'une remarquable énergie, cette loi de l'évolution ne se serait pas exercée seulement sur l'organisation physique de l'homme mais encore sur son organisation psychique, sur ses facultés morales. A l'organisation physique grossière, à peine ébauchée, qui caractérise l'homme à son apparition sur la terre, correspond une organisation morale non moins grossière, non moins imparfaite. L'homme a bien sur ses ancêtres immédiats dans l'échelle animale l'avantage d'une intelligence plus développée, mais il est étranger à toute notion morale, il n'est mû dans ses rapports avec ses semblables que par le sentiment tout bestial de la conservation, de la lutte pour l'existence. Servi par des organes plus raffinés, mais moins puissants, moins appropriés à ses besoins que ceux de son ancêtre, l'anthropoïde, ce sentiment le pousse aux actes les plus féroces, au cannibalisme, au meurtre, au vol, aux attentats les plus odieux. Mais peu à peu il perçoit que ses droits sont limités par ceux de ses semblables, que s'il veut être respecté par eux, il doit commencer par les respecter lui-même; le sentiment altruiste apparaît, et avec lui la morale prend naissance; sa marche va dès lors subir, elle aussi, la loi de l'évolution; rudimentaire chez la plupart des peuples anciens qui, moins avancés que nous au point de vue évolutionniste, considèrent comme très moraux des actes qui nous révoltent aujourd'hui; plus rudimentaire encore, chez les sauvages, dont l'arrêt presque complet dans la voie de l'évolution, nous offre au physique et au moral une vivante image de nos premiers ancêtres. Ainsi s'expliquent les aberrations morales de la plupart des sauvages, notamment des Fuégiens qui se croient très moraux en mangeant leurs vieux parents ou encore des habitants de l'Achanti qui de temps en temps empalent quelques jeunes filles pour remédier à la stagnation du commerce.

Seule , affirment les positivistes , cette évolution progressive de la morale nous donne l'explication d'un phénomène qui depuis longtemps a attiré l'attention des savants sans qu'ils soient parvenus à en pénétrer la cause ; c'est celui des tendances criminelles particulières aux foules. Il est , en effet , avéré qu'une multitude , fût-elle composée d'individus incapables isolément de commettre un crime , se porte avec une incroyable facilité à des actes répréhensibles , quelquefois même féroces. Cette tendance s'explique à merveille à la lueur du principe évolutif qui vient d'être exposé ; l'éducation morale , fruit de la civilisation , si complète qu'on la suppose , laisse toujours subsister en germe les instincts cruels de notre nature primitive ; réfrénés dans l'individu , par les notions morales acquises et par la crainte du châ-timent , ils se réveillent dans la foule , plus réfractaire au progrès , plus misonéiste , encouragée , en outre , par le sentiment d'une impunité relative. Le vernis moral déposé par la civilisation s'évanouit : l'homme primitif reparait avec toute sa férocité , et celle-ci , portée au centuple , le conduit à des actes de sauvagerie comme celui dont évoquent le souvenir , les évènements de Decazeville , en 1885.

Il est donc hors de doute que l'homme est né mauvais , qu'à son apparition sur la terre il ne possédait aucune notion morale ; il était animé d'instincts cruels , legs de ses ancêtres dans la hiérarchie évolutive ; il s'en est affranchi peu à peu , sous l'influence de la civilisation ; il est arrivé à formuler une morale qui , si elle est encore loin d'être parfaite , tend cependant à le devenir.

Malheureusement , il est des êtres chez lesquels , par suite d'un phénomène dont les causes nous échappent , cette évolution n'a pas suivi son cours normal. Ces êtres , ce sont les criminels.

Parfois , l'évolution , en ne se faisant pas du tout , a

laissé subsister au physique et au moral la nature grossière de nos ancêtres primitifs ; c'est cette nature que nous retrouvons chez les criminels endurcis, les récidivistes ; pour eux, les milliers d'années qui nous séparent de la création de l'homme , et dont chacune a concouru à son amélioration physique et morale, semblent n'avoir point existé ; ils présentent au physique divers caractères qui, inhérents à la nature primitive , ont successivement disparu chez les hommes normaux. C'est ainsi qu'ils ont le front fuyant et étroit , les arcades sourcilières très saillantes, de très grandes cavités oculaires , les mâchoires avancées et très puissantes , les oreilles écartées et larges, un manque de symétrie dans le visage ; ils sont très chevelus et peu barbus et se servent indifféremment des deux mains. Ce sont là autant de caractères propres à l'homme primitif, et ce qui le prouve , c'est qu'on les retrouve presque chez tous les sauvages, que l'absence de civilisation a eux aussi soustraits à la loi de l'évolution. Au moral, les criminels dont nous nous occupons en sont restés aussi à l'état rudimentaire de l'homme primitif ; ils ont ses appétits cruels , son absence de probité , ses tendances dépravées et irrésistibles. Dans quelque situation sociale qu'ils se trouvent, ils deviendront des malfaiteurs, poussés qu'ils seront vers le crime par une force invincible, résultat de leur organisation physiologique. Ce sont les criminels nés.

D'autres fois, l'évolution a commencé, mais s'est arrêtée à mi-chemin ; elle est restée incomplète ; les individus chez lesquels se rencontre ce phénomène peuvent ne présenter que quelques uns des stigmates qui caractérisent le criminel-né ; ils peuvent même ressembler extérieurement aux autres hommes. Si les circonstances de la vie les favorisent, il est probable qu'ils resteront dans le droit chemin ; mais qu'une occasion de mal faire se présente , vous verrez éclater , avec une violence irrésistible, les tendances criminelles qu'a laissé subsister en eux

dit pas. Il voyait, disait-il, le Père, le Fils et le St-Esprit. Il voyait et il pleurait. Ses expressions ne varient guère, mais elles sont toutes imprégnées d'amour et de suavité. C'est un poème du mysticisme le plus pur que contiennent ces quelques fragments, et l'on comprend qu'une âme, ainsi élevée par Dieu à la contemplation de ces mystères, n'ait eu d'autre langage que ses larmes pour remercier et bénir. Elles coulèrent si abondamment les larmes d'Ignace, qu'il en perdit la vue. On eut dit que ses yeux habitués à une lumière plus pure se refusaient à s'ouvrir aux pâles clartés d'ici-bas. Le moment vint où tout son être tendit vers Dieu par des élans continuels. Les entraves qui retenaient l'âme se desserraient peu à peu. A la seule pensée de la mort il entraînait en ravissement, et quand il entendait un de ses enfants former quelque projet dont la réalisation demandait une année ou même quelques mois : « Où trouvez-vous le courage, disait-il, de penser qu'il vous reste tant de jours à vivre ? » Lui-même s'était forcé à ce courage par soumission à la volonté divine. Mais voici que des signes non trompeurs lui apparaissaient, que sa tâche providentielle sur cette terre, avait pris fin. Son œuvre était en pleine efflorescence. La Compagnie formait déjà douze provinces ; des divers points de l'horizon lui arrivaient les messagers des bonnes nouvelles. La semence germait dans tous les sillons : c'était comme une magnifique floraison de vertus, de science et de talent qui s'élevait sous les pas de ses disciples. Déjà le sang d'un martyr avait arrosé cette moisson bénie. Déjà, un des premiers compagnons d'Ignace, le P. Hozès l'attendait dans le ciel. Le Saint l'y avait vu. Pourquoi tarder davantage ! Ignace connaissait assez ceux à qui allait incomber le soin de son œuvre pour être rassuré sur elle. Rien ne le retenait plus sur la terre. Il voulut la quitter sans bruit, dans le silence et l'obscurité. Il désirai

que sa mort, passât inaperçue et ne ralentit pas un instant, l'entrain et l'ardeur de la lutte où il avait engagé la Compagnie. Dieu exauça cet humble souhait. On ne s'aperçut pas autour de lui que la fin approchait, nul ne l'assista pendant la dernière nuit qu'il passa sur la terre. Mais le lendemain, aux premières lueurs du jour, quand on pénétra dans sa cellule, son âme d'un doux et tranquille effort, brisait ses liens et montait vers Dieu.

III

Telle est dans ses grandes lignes l'œuvre du père Bartoli. Combien nous devons savoir gré au R. Père Michel de nous l'avoir rendue accessible par son intelligente traduction ! je dis intelligente, parce que sans cesser d'être fidèle à son texte, le R. P. Michel a su réduire au grand avantage du lecteur français, en un tour vif et pressant l'ampleur un peu flottante de la phrase italienne. Cela est non seulement écrit, mais même pensé en français. Le P. Michel a mieux fait encore que de faire parler dans notre langue le père Bartoli. Il a enrichi et complété son œuvre par des notes et des appendices d'une grande valeur. Un vrai trésor que ces notes ! Nous ne regrettons qu'une chose, c'est qu'elles soient placées à la fin de chaque volume et non pas au bas de chaque page. Nous craignons qu'ainsi reléguées, elles ne courent un grand risque, le plus grand que puisse redouter un auteur, celui de n'être pas lues. Mais pour peu que le lecteur veuille y jeter les yeux, il n'aura pas à se repentir. Il aura là une foule de renseignements, qui n'ont pu prendre place dans le corps de l'ouvrage et qui sont du plus haut intérêt. Tout ce qui regarde la famille d'Ignace, la vie de ses compagnons, les personnages auxquels il est fait allusion dans le récit du père Bartoli, les institutions créées par le Saint, les œuvres auxquelles il a pris part, se trouve indiqué là et exposé avec autant

de compétence que d'érudition. Il est fait grand usage, dans ces notes, de la correspondance de saint Ignace et cela seul suffit à leur donner un puissant intérêt. C'est ainsi qu'on y pourra lire les fragments du journal du Saint, publication qui a pour nous la valeur de l'inédit. Complément nécessaire du récit, ce travail le complète et l'achève; il fait le jour sur les temps, les hommes et les lieux qui défilent devant nous. Grâce à lui, le P. Michel n'est plus un simple traducteur, il raconte, il explique, il dit ce qu'il sait, ce qu'il a appris par de patientes recherches; en un mot il devient, par ce travail personnel, un nouvel historien de saint Ignace et même de la Compagnie.

Ajouterai-je, que les deux beaux volumes publiés par le R. P. Michel ont été resserrés par lui dans une édition illustrée en un seul volume qui deviendra rapidement populaire. On a allégé cette édition des digressions un peu longues où se plait parfois le Père Bartoli: car il l'avoue lui-même et sans fard, il ne va pas toujours son droit chemin, et quand dans sa route, un trou se rencontre, il le remplit. La nouvelle édition évite ces trous et conduit le lecteur sur une route unie et sans écart du berceau d'Ignace à son tombeau.

La route cependant ne laisse pas d'être agréable; non seulement nous allons, mais encore nous voyons, grâce aux gravures fort bien choisies qui accompagnent le texte. Voici par exemple l'ancien manoir de Loyola et ses multiples façades. Ici c'est l'épée illustrée par Ignace au siège de Pampelune. Là c'est le Saint peudant la fameuse extase qui dura huit jours. Plus loin ce sont les villes marquées par les pèlerinages ou le séjour d'Ignace: Barcelone, Jaffa, Jérusalem et le mont des Oliviers, les somptueuses universités d'Alcala et de Salamanque, Paris et le collège Montaigu, la colline de Montmartre et son église, Venise, Rome, ses hôpitaux, l'image de la Vierge vénérée par saint Ignace, les portraits de tous ceux qui

figurent dans l'histoire du Saint, papes, cardinaux, princes et empereurs, Ignace lui-même, ses premiers compagnons et ses successeurs, tous dans le costume du temps et portant sur leurs traits la marque de leur sainteté ou de leur génie. Nous n'en finirions pas à énumérer les choses charmantes, curieuses, édifiantes, contenues dans ces reproductions. Nous sommes bien en face du livre moderne, qui ajoute au plaisir de l'intelligence, la joie des yeux. La vie de saint Ignace, cette vie si pleine de contrastes, et dont le héros fut tour à tour chevalier, anachorète, pèlerin, étudiant, moine et fondateur d'ordre, cette vie si intéressante par son côté pittoresque, cette étude si instructive d'un beau et loyal caractère, cette histoire si belle et si touchante d'un grand saint, méritaient un pareil honneur. Le R. P. Michel n'a rien négligé pour qu'il fut complet. Il nous dit dans son avant-propos : « Puisse la Compagnie rester fidèle à ses nobles et surnaturelles destinées ! » Certes, après avoir lu le P. Bartoli et son traducteur nous n'avons aucune peine à croire qu'il doit en être ainsi et même pour assez longtemps.

C. FERRY.

LA FONTAINE

suite

Il y a peu d'entre les bonnes fables de La Fontaine, — et elles sont en grand nombre, — où l'on ne trouve, comme jetées au hasard, quelques-unes de ces idées générales dont la délicatesse ou la profondeur portent l'esprit à la méditation. Ces idées, et cette préoccupation, il les tient en partie du milieu cartésien ambiant. Ses animaux parlent comme des philosophes qui savent leur métier.

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes (1).

Là où un autre, — Pilpay, par exemple, dans *l'Homme et la couleuvre*, — n'a vu qu'un cas très particulier et une leçon de prudence pratique, il a, lui, découvert une moralité d'une élévation et d'une étendue universelle, infinie. C'est pourquoi ses fables sont tout autre chose que des vers vides d'idées ou d'harmonieuses bagatelles :

Versus inopes rerum nugæque canoræ (2)

Mais ce qui importe cependant, c'est qu'une fable soit quand même ou paraisse bagatelle, qu'on n'y voie pas, comme dans Phèdre, la réflexion philosophique de pro-

(1) Dédicace à Mgr le Dauphin.

(2) Horace, Ad Pis. 322.

pos délibéré, la moralité voulue, austère, présentée en un style didactique et sec. Ce qui plaît surtout, c'est qu'on n'y fasse pas étalage de sa philosophie, qu'on soit sans prétention ni présomption, et qu'on parle, par exemple, d'une théorie où l'on est très versé, comme La Fontaine de certain point du cartésianisme : « En avez-vous, ou non, ouï parler ? (1) » Si, toutes ces précautions prises, on se voit néanmoins transformer en un Lucrèce, comme ayant, « le premier de sa nation, écrit en vers sur des matières philosophiques, » la faute en est assurément à une critique assez esclave de ses propres préoccupations pour méconnaître l'inaliénable mérite des *Fables*. Car, que nous importe qu'un Gail, ou un Chamfort, ou M. Wilhelm Kulpe aient essayé d'accaparer La Fontaine au profit de leur philosophie ? Nous préférons, quant à nous, le laisser à lui-même. Ainsi nous en jouissons davantage. Nous n'en avons que plus de plaisir, ne le comptant pas parmi les philosophes, à lui voir lire Platon, discuter Descartes, goûter Epicure, allier les découvertes des modernes à la doctrine des anciens.

Nullement systématique, il n'est non plus exclusif d'aucune philosophie. Son imitation n'est point un esclavage (2). S'il est convaincu que « nous ne saurions aller plus loin que les anciens, et qu'ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre, (3) » s'il emprunte à Socrate le « Connais-toi toi-même (4), à Platon et à Aristote ce fond commun qui constitue la philosophie traditionnelle de son siècle et de tous les siècles, il n'est toutefois ni platonicien ni péripatéticien, et, s'il est so-

(1) X, 4.

(2) Épître à Huet.

(3) Note sur la fable 15 du livre I.

(4) I, 7, 14.

cratique, c'est en tant surtout que contemporain et disciple libre de Descartes.

Mais quelle idée, en vérité, que de ne voir en Platon, que « le plus grand des amuseurs, (1) » parce qu'il a incidemment recommandé d'amuser les enfants par des fables ? Et s'il l'appelle « le bon Platon, (2) » par reconnaissance de ce qu'il a conservé Esope dans sa République, d'où il bannissait Homère, cela ne montre-t-il pas que ce qu'il a lu surtout, dans les *Dialogues*, ça été ce qu'il en pouvait introduire dans ses *Fables* ? (3). De même, s'il critique, du stoïcisme, l'indiscrète et impraticable austérité, la vertu farouche et meurtrière, l'impossible et artificielle lutte de l'homme contre lui-même, l'oubli des instincts les plus légitimes et des besoins les plus impérieux, c'est apparemment pour avoir souffert, à Reims et à Château-Thierry, — on ne sait, — ou peut-être au noviciat de l'Oratoire, du pédantisme de ses maîtres, et de la contrainte où il fut tenu. De tout cela il se venge en mainte fable, où l'on pourrait trouver son idéal en matière d'éducation (4).

Aussi éloigné que possible du stoïcisme, « sa morale indulgente, dira plus tard Chamfort, nous mènerait à la vertu en nous rendant à la nature (5). » Et c'est même là l'explication de l'éloignement de La Fontaine pour le jansénisme, cette forme moderne et « confessionnelle » du stoïcisme. Dans un siècle dont on peut dire qu'il était comme imprégné de jansénisme, une seule influence a vraiment fait échec à celle de Port-Royal, et encore n'est-ce pas précisément le cartésianisme, ainsi qu'on l'a

(1) Epître à M. du Harlay.

(2) Epître à M^{me} de la Sablière.

(3) Cf. d'Olivet, *Hist. de l'Acad. franç.*

(4) IX, 5, XII, 15, 20.

(5) Eloge de La Fontaine.

cru trop longtemps, mais plutôt cette philosophie du retour à la nature dont les comédies de Molière et les *Fables* de La Fontaine sont la vivante et agissante incarnation.

La Fontaine a préconisé la nature rien qu'en la montrant. Non qu'il n'en ait peint délibérément que les beaux côtés. S'il eût agi ainsi, il n'eût point fait œuvre de moraliste impartial. Mais, à la différence de La Bruyère et de La Rochefoucauld, dont on peut dire qu'ils penchent vers le jansénisme et le pessimisme, il a tenu à faire au bien une place au moins proportionnée, et il en est résulté une impression agréablement optimiste qui a échappé à J.-J. Rousseau. Et si, avant Rousseau, et aussi bien que lui, il a signalé les vices constitutifs et les travers de l'état social, s'il a dit, comme Hobbes, et peut-être avant lui :

Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups (1) ?

il ne s'est point arrêté à ce jugement sommaire : il a regardé de la vie la face plus riante, et l'on connaît les beaux vers par lesquels il la juge :

..... Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte (2).

Rien, dans le monde tel qu'il est, ne scandalise ce bénévole observateur, pas même cet état de lutte incessante pour la vie que se livrent entre eux l'homme, l'animal et la plante :

Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;
Tant, que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns ; ils les croquèrent tous :

(1) XII, 1.

(2) VIII, 1.

S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.

Puis, le ciel permit aux humains

De punir ces derniers (1).

Il ne s'étonne pas que le fort, l'adroit et le vigilant soient mieux traités par Jupin que les petits et les faibles (2). Non qu'il soit pour cela aveugle sur les droits et les devoirs de chacun. Il est loin, comme on pourrait le croire, à lire superficiellement telle de ses fables, d'accepter comme toujours meilleures les raisons du plus fort, et nous pourrions, si c'en était ici le lieu, citer d'excellentes vues sociales que Mgr Gilly a tirées de la méditation des *Fables*. Contentons-nous, pour le moment, de signaler cette ironique mise en question du droit de propriété par la belette :

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean Lapin allégua la coutume et l'usage (3).

De tels traits épars dans les *Fables* montrent que La Fontaine suivait, si parfois il ne les devançait pas, les progrès sociaux ou philosophiques de son temps. On sait, d'ailleurs, qu'il était assez lié avec La Rochefoucauld, pour n'ignorer rien de ce pessimisme qui a gâté sa fable des *Lapins* (4), et analyser même sa subtile morale de l'intérêt (5). Qu'il fût au courant même de la physiologie de son temps, son amitié avec Bernier le prouverait sura-

(1) IX, 11.

(2) Jupin, pour chaque état, mit deux tables au monde :

L'adroit, le vigilant et le fort sont assis

A la première, et les petits

Mangent leur reste à la seconde (X, 7).

(3) VII, 16.

(4) X, 15.

(5) XI, 5.

laissé subsister au physique et au moral la nature grossière de nos ancêtres primitifs ; c'est cette nature que nous retrouvons chez les criminels endurcis, les récidivistes ; pour eux, les milliers d'années qui nous séparent de la création de l'homme , et dont chacune a concouru à son amélioration physique et morale, semblent n'avoir point existé ; ils présentent au physique divers caractères qui, inhérents à la nature primitive , ont successivement disparu chez les hommes normaux. C'est ainsi qu'ils ont le front fuyant et étroit , les arcades sourcilières très saillantes, de très grandes cavités oculaires , les mâchoires avancées et très puissantes , les oreilles écartées et larges, un manque de symétrie dans le visage ; ils sont très chevelus et peu barbus et se servent indifféremment des deux mains. Ce sont là autant de caractères propres à l'homme primitif, et ce qui le prouve , c'est qu'on les retrouve presque chez tous les sauvages, que l'absence de civilisation a eux aussi soustraits à la loi de l'évolution. Au moral, les criminels dont nous nous occupons en sont restés aussi à l'état rudimentaire de l'homme primitif ; ils ont ses appétits cruels , son absence de probité , ses tendances dépravées et irrésistibles. Dans quelque situation sociale qu'ils se trouvent, ils deviendront des malfaiteurs, poussés qu'ils seront vers le crime par une force invincible, résultat de leur organisation physiologique. Ce sont les criminels nés.

D'autres fois, l'évolution a commencé, mais s'est arrêtée à mi-chemin ; elle est restée incomplète ; les individus chez lesquels se rencontre ce phénomène peuvent ne présenter que quelques uns des stigmates qui caractérisent le criminel-né ; ils peuvent même ressembler extérieurement aux autres hommes. Si les circonstances de la vie les favorisent, il est probable qu'ils resteront dans le droit chemin ; mais qu'une occasion de mal faire se présente , vous verrez éclater , avec une violence irrésistible, les tendances criminelles qu'a laissé subsister en eux

dit pas. Il voyait, disait-il, le Père, le Fils et le St-Esprit. Il voyait et il pleurait. Ses expressions ne varient guère, mais elles sont toutes imprégnées d'amour et de suavité. C'est un poème du mysticisme le plus pur que contiennent ces quelques fragments, et l'on comprend qu'une âme, ainsi élevée par Dieu à la contemplation de ces mystères, n'ait eu d'autre langage que ses larmes pour remercier et bénir. Elles coulèrent si abondamment les larmes d'Ignace, qu'il en perdit la vue. On eut dit que ses yeux habitués à une lumière plus pure se refusaient à s'ouvrir aux pâles clartés d'ici-bas. Le moment vint où tout son être tendit vers Dieu par des élans continuels. Les entraves qui retenaient l'âme se desserraient peu à peu. A la seule pensée de la mort il entraînait en ravissement, et quand il entendait un de ses enfants former quelque projet dont la réalisation demandait une année ou même quelques mois : « Où trouvez-vous le courage, disait-il, de penser qu'il vous reste tant de jours à vivre ? » Lui-même s'était forcé à ce courage par soumission à la volonté divine. Mais voici que des signes non trompeurs lui apparaissaient, que sa tâche providentielle sur cette terre, avait pris fin. Son œuvre était en pleine efflorescence. La Compagnie formait déjà douze provinces ; des divers points de l'horizon lui arrivaient les messagers des bonnes nouvelles. La semence germait dans tous les sillons : c'était comme une magnifique floraison de vertus, de science et de talent qui s'élevait sous les pas de ses disciples. Déjà le sang d'un martyr avait arrosé cette moisson bénie. Déjà, un des premiers compagnons d'Ignace, le P. Hozès l'attendait dans le ciel. Le Saint l'y avait vu. Pourquoi tarder davantage ! Ignace connaissait assez ceux à qui allait incomber le soin de son œuvre pour être rassuré sur elle. Rien ne le retenait plus sur la terre. Il voulut la quitter sans bruit, dans le silence et l'obscurité. Il désirai

que sa mort, passât inaperçue et ne ralentit pas un instant, l'entrain et l'ardeur de la lutte où il avait engagé la Compagnie. Dieu exauça cet humble souhait. On ne s'aperçut pas autour de lui que la fin approchait, nul ne l'assista pendant la dernière nuit qu'il passa sur la terre. Mais le lendemain, aux premières lueurs du jour, quand on pénétra dans sa cellule, son âme d'un doux et tranquille effort, brisait ses liens et montait vers Dieu.

III

Telle est dans ses grandes lignes l'œuvre du père Bartoli. Combien nous devons savoir gré au R. Père Michel de nous l'avoir rendue accessible par son intelligente traduction ! je dis intelligente, parce que sans cesser d'être fidèle à son texte, le R. P. Michel a su réduire au grand avantage du lecteur français, en un tour vif et pressant l'ampleur un peu flottante de la phrase italienne. Cela est non seulement écrit, mais même pensé en français. Le P. Michel a mieux fait encore que de faire parler dans notre langue le père Bartoli. Il a enrichi et complété son œuvre par des notes et des appendices d'une grande valeur. Un vrai trésor que ces notes ! Nous ne regrettons qu'une chose, c'est qu'elles soient placées à la fin de chaque volume et non pas au bas de chaque page. Nous craignons qu'ainsi reléguées, elles ne courent un grand risque, le plus grand que puisse redouter un auteur, celui de n'être pas lues. Mais pour peu que le lecteur veuille y jeter les yeux, il n'aura pas à se repentir. Il aura là une foule de renseignements, qui n'ont pu prendre place dans le corps de l'ouvrage et qui sont du plus haut intérêt. Tout ce qui regarde la famille d'Ignace, la vie de ses compagnons, les personnages auxquels il est fait allusion dans le récit du père Bartoli, les institutions créées par le Saint, les œuvres auxquelles il a pris part, se trouve indiqué là et exposé avec autant

de compétence que d'érudition. Il est fait grand usage, dans ces notes, de la correspondance de saint Ignace et cela seul suffit à leur donner un puissant intérêt. C'est ainsi qu'on y pourra lire les fragments du journal du Saint, publication qui a pour nous la valeur de l'inédit. Complément nécessaire du récit, ce travail le complète et l'achève; il fait le jour sur les temps, les hommes et les lieux qui défilent devant nous. Grâce à lui, le P. Michel n'est plus un simple traducteur, il raconte, il explique, il dit ce qu'il sait, ce qu'il a appris par de patientes recherches; en un mot il devient, par ce travail personnel, un nouvel historien de saint Ignace et même de la Compagnie.

Ajouterai-je, que les deux beaux volumes publiés par le R. P. Michel ont été resserrés par lui dans une édition illustrée en un seul volume qui deviendra rapidement populaire. On a allégé cette édition des digressions un peu longues où se plait parfois le Père Bartoli: car il l'avoue lui-même et sans fard, il ne va pas toujours son droit chemin, et quand dans sa route, un trou se rencontre, il le remplit. La nouvelle édition évite ces trous et conduit le lecteur sur une route unie et sans écart du berceau d'Ignace à son tombeau.

La route cependant ne laisse pas d'être agréable; non seulement nous allons, mais encore nous voyons, grâce aux gravures fort bien choisies qui accompagnent le texte. Voici par exemple l'ancien manoir de Loyola et ses multiples façades. Ici c'est l'épée illustrée par Ignace au siège de Pampelune. Là c'est le Saint peudant la fameuse extase qui dura huit jours. Plus loin ce sont les villes marquées par les pèlerinages ou le séjour d'Ignace: Barcelone, Jaffa, Jérusalem et le mont des Oliviers, les somptueuses universités d'Alcala et de Salamanque, Paris et le collège Montaigu, la colline de Montmartre et son église, Venise, Rome, ses hôpitaux, l'image de la Vierge vénérée par saint Ignace, les portraits de tous ceux qui

figurent dans l'histoire du Saint, papes, cardinaux, princes et empereurs, Ignace lui-même, ses premiers compagnons et ses successeurs, tous dans le costume du temps et portant sur leurs traits la marque de leur sainteté ou de leur génie. Nous n'en finirions pas à énumérer les choses charmantes, curieuses, édifiantes, contenues dans ces reproductions. Nous sommes bien en face du livre moderne, qui ajoute au plaisir de l'intelligence, la joie des yeux. La vie de saint Ignace, cette vie si pleine de contrastes, et dont le héros fut tour à tour chevalier, anachorète, pèlerin, étudiant, moine et fondateur d'ordre, cette vie si intéressante par son côté pittoresque, cette étude si instructive d'un beau et loyal caractère, cette histoire si belle et si touchante d'un grand saint, méritaient un pareil honneur. Le R. P. Michel n'a rien négligé pour qu'il fut complet. Il nous dit dans son avant-propos : « Puisse la Compagnie rester fidèle à ses nobles et surnaturelles destinées ! » Certes, après avoir lu le P. Bartoli et son traducteur nous n'avons aucune peine à croire qu'il doit en être ainsi et même pour assez longtemps.

C. FERRY.

LA FONTAINE

suite

Il y a peu d'entre les bonnes fables de La Fontaine, — et elles sont en grand nombre, — où l'on ne trouve, comme jetées au hasard, quelques-unes de ces idées générales dont la délicatesse ou la profondeur portent l'esprit à la méditation. Ces idées, et cette préoccupation, il les tient en partie du milieu cartésien ambiant. Ses animaux parlent comme des philosophes qui savent leur métier.

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes (1).

Là où un autre, — Pilpay, par exemple, dans *l'Homme et la couleuvre*, — n'a vu qu'un cas très particulier et une leçon de prudence pratique, il a, lui, découvert une moralité d'une élévation et d'une étendue universelle, infinie. C'est pourquoi ses fables sont tout autre chose que des vers vides d'idées ou d'harmonieuses bagatelles :

Versus inopes rerum nugæque canoræ (2)

Mais ce qui importe cependant, c'est qu'une fable soit quand même ou paraisse bagatelle, qu'on n'y voie pas, comme dans Phèdre, la réflexion philosophique de pro-

(1) Dédicace à Mgr le Dauphin.

(2) Horace, Ad Pis. 322.

cru trop longtemps, mais plutôt cette philosophie du retour à la nature dont les comédies de Molière et les *Fables* de La Fontaine sont la vivante et agissante incarnation.

La Fontaine a préconisé la nature rien qu'en la montrant. Non qu'il n'en ait peint délibérément que les beaux côtés. S'il eût agi ainsi, il n'eût point fait œuvre de moraliste impartial. Mais, à la différence de La Bruyère et de La Rochefoucauld, dont on peut dire qu'ils penchent vers le jansénisme et le pessimisme, il a tenu à faire au bien une place au moins proportionnée, et il en est résulté une impression agréablement optimiste qui a échappé à J.-J. Rousseau. Et si, avant Rousseau, et aussi bien que lui, il a signalé les vices constitutifs et les travers de l'état social, s'il a dit, comme Hobbes, et peut-être avant lui :

Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups (1) ?

il ne s'est point arrêté à ce jugement sommaire : il a regardé de la vie la face plus riante, et l'on connaît les beaux vers par lesquels il la juge :

..... Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte (2).

Rien, dans le monde tel qu'il est, ne scandalise ce bénévole observateur, pas même cet état de lutte incessante pour la vie que se livrent entre eux l'homme, l'animal et la plante :

Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodiges moissons.
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;
Tant, que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns ; ils les croquèrent tous :

(1) XII, 1.

(2) VIII, 1.

S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.

Puis, le ciel permit aux humains

De punir ces derniers (1).

Il ne s'étonne pas que le fort, l'adroit et le vigilant soient mieux traités par Jupin que les petits et les faibles (2). Non qu'il soit pour cela aveugle sur les droits et les devoirs de chacun. Il est loin, comme on pourrait le croire, à lire superficiellement telle de ses fables, d'accepter comme toujours meilleures les raisons du plus fort, et nous pourrions, si c'en était ici le lieu, citer d'excellentes vues sociales que Mgr Gilly a tirées de la méditation des *Fables*. Contentons-nous, pour le moment, de signaler cette ironique mise en question du droit de propriété par la belette :

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean Lapin alléguait la coutume et l'usage (3).

De tels traits épars dans les *Fables* montrent que La Fontaine suivait, si parfois il ne les devançait pas, les progrès sociaux ou philosophiques de son temps. On sait, d'ailleurs, qu'il était assez lié avec La Rochefoucauld, pour n'ignorer rien de ce pessimisme qui a gâté sa fable des *Lapins* (4), et analyser même sa subtile morale de l'intérêt (5). Qu'il fût au courant même de la physiologie de son temps, son amitié avec Bernier le prouverait sura-

(1) IX, 11.

(2) Jupin, pour chaque état, mit deux tables au monde :

L'adroit, le vigilant et le fort sont assis

A la première, et les petits

Mangent leur reste à la seconde (X, 7).

(3) VII, 16.

(4) X, 15.

(5) XI, 5.

bondamment, à défaut de son poème sur le *Quinquina* et des quelques allusions que contiennent les *Fables* à la théorie alors souveraine des esprits animaux, que nul peut-être n'a mieux définis que lui :

..... La nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits,
J'entends les esprits corps et pétris de matière (1).

Et s'il est piquant d'entendre un contemporain de Descartes rapprocher ainsi, dans une même formule, ces deux antinomies : la matière et l'esprit, c'est peut-être qu'il convient de ne pas exagérer, comme on l'a fait, l'influence du *Discours de la méthode* sur la littérature du xvii^e siècle. Ni le très bel éloge de Descartes, qu'on rencontre dans *les Deux Rats*, *le Renard et l'Œuf*, ni tel passage des *Oies de frère Philippe* ou de *la Fiancée du roi de Garbe*, n'autorisent à faire de La Fontaine un cartésien malgré lui. Qu'on cesse enfin d'obéir à un étroit esprit de système, et qu'on ne se figure pas que La Fontaine, — et Molière, — parce qu'ils ne furent pas disciples de Port-Royal, durent l'être de Descartes. Leur cas, à tous deux, est plus intéressant et plus rare. Au sein d'une société qui semblait partagée en deux camps adverses, ils ont su défendre leur indépendance, garder la marque de l'antique esprit gaulois, et, en vrais « libertins, » à la face même de Descartes et de Saint-Cyran, revendiquer l'héritage, en plein xvii^e siècle, de Montaigne et de Rabelais.

Et on ne saurait, pour cela, les accuser d'être demeurés en dehors du mouvement : l'un et l'autre, bien souvent, se sont rencontrés avec Port-Royal lui-même, dans une commune admiration, et un secret penchant pour le cartésianisme.

Molière, — un admirateur de Gassendi cependant, —

(1) X, 45. — cf. V, 47.

fait dissertar ses *Femmessavantes* sur les Tourbillons, sur la substance étendue et sur la substance pensante. Et loin d'avoir voulu mettre sur la scène, comme on eût pu l'en soupçonner, ces cartésiennes célèbres, M^{mes} de Sévigné, de Grignan, de Sablé, du Maine, il traite respectueusement leur très respectable idéalisme, et l'exagère même, traitant le corps de « guenille, » ce qui semble une parodie du mot fameux de Descartes à Gassendi : « ô chair ! »

Mais, pour ne parler ici que de La Fontaine, n'a-t-il pas goûté, comme il convenait, cette philosophie « engageante et hardie ? » Et n'y a-t-il pas, dans le cartésianisme, des idées tellement simples et fécondes, qu'elles s'imposent à tous et qu'elles ont engendré presque tout ce qu'il y a de vraiment grand et de vraiment humain en La Fontaine comme dans tout le xvii^e siècle ? Ainsi, l'extrême importance attribuée par Descartes à la méthode, n'est-elle pour rien dans cette clarté lumineuse qui fait à la fois la vérité et la beauté des *Fables* ? La mise en honneur de l'observation de la nature et des états d'âme, — où nous avons vu que La Fontaine excellait, — date aussi de Descartes, quoi qu'en aient dit ses premiers historiens français, qui nous l'ont représenté « passant sa vie à observer en lui-même. » Il observa, au contraire, les hommes de toutes les nations, les phénomènes naturels de tout ordre, les propriétés mathématiques à tous les degrés. Bien plus, les animaux l'intéressèrent spécialement ; et si son système voulut qu'il en comprît mal la constitution intime, ce ne fut cependant pas faute de les avoir disséqués, « anatomisés, » conservant leurs cadavres ou leurs squelettes, et disant à ses amis : « Voilà ma bibliothèque ! » Ce qu'il observait, d'ailleurs en lui-même, c'était non le travail de formation des abstractions et idées pures, mais ces menus faits de psychologie quotidienne que Spinoza devait appeler dédaigneusement :

les « historioles » de l'âme. Ainsi, pour prendre un exemple, Descartes n'avait-il pas formellement esquissé le premier l'explication, très développée depuis par Malebranche et Spinoza, de l'association des idées par la liaison des traces du cerveau, et par le mécanisme de l'habitude? La Fontaine n'eût pas expliqué autrement ni le *Songe d'un habitant du Mogol*, ni les rêveries de Perrette.

Une autre des théories chère à Descartes, c'est celle de l'évidence, appelée couramment, au xvii^e siècle, la philosophie des idées claires (1). La Fontaine souscrit volontiers aux arguments sur lesquels Descartes, après Montaigne, étage sa défiance des sens et de la partie inférieure de l'âme pensante. Il explique, comme on ne le ferait pas mieux aujourd'hui, les erreurs des sens (2) Il met en égale suspicion le rêve et la rêverie :

Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux (3).

En revanche, il croit naïvement, mais non sans certains retours, à l'autorité du témoignage universel (4). Ainsi est-il parfois inconséquent avec lui-même et avec son prétendu cartésianisme.

Où La Fontaine assurément n'a jamais varié, c'est en ce qui, dans son culte pour la nature ou les animaux, était en opposition radicale avec le dédain cartésien des apparences sensibles, ou avec la théorie de l'automatisme des bêtes.

Il s'est toujours refusé à voir dans la nature un système de causes occasionnelles, sans consistance ni effi-

(1) Quant au *Cogito ergo sum*, il se contente de le traduire en magnifiques vers, X, 1.

(2) XII, 18.

(3) VII, 10.

(4) VIII, 26, II, 30.

cacité propre : il se refuse de même à voir dans les animaux d'aveugles et fatales combinaisons d'organes.

Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde

La première y meut la seconde,

Une troisième suit, elle sonne à la fin (1).

Et, de fait, comprendrait-on qu'un poète retirât à la nature et particulièrement aux animaux tout ce que la philosophie ancienne leur a prêté d'éléments ou psychiques, ou humains, de vie en un mot. Quand Descartes vient nous dire que l'herbe n'est point verte, le ciel point bleu, que le feu n'est pas chaud et que la glace n'est pas froide, mais que de simples changements mécaniques de formes géométriques nous donnent de ces illusions, disons-nous, non que Descartes a compris la nature, mais même qu'il l'a vue ? De même, disons-nous, qu'il a observé, vu et compris l'animal, quand il nous parait, au contraire, qu'il n'a fait que lui appliquer et lui étendre le mécanisme automatique par lequel il expliquait la matière étendue ? Et alors même qu'avec les psycho-physiologistes, et la plupart des modernes, nous admettrions que l'automatisme entre pour une grande part dans l'explication des phénomènes animaux, ou même humains (2), ou que, usant d'une interprétation légèrement forcée du *Traité des Passions*, nous distinguerions du « mécanisme » ou « choc » nerveux dont les animaux seuls sont capables, un élément intellectuel et humain des émotions, pour si profonde et originale que fût cette théorie, —

(1) X, 1.

(2) C'est Lamettrie qui étend le premier à l'homme la conception du pur automatisme, se donnant ainsi pour plus cartésien que Descartes même. Il est piquant de voir d'Olivet appliquer à La Fontaine ce même automatisme humain. Quand un officier lut devant lui, à Château-Thierry, l'Ode de Malherbe, « il écouta cette Ode, dit d'Olivet, avec des transports mécaniques de joie, d'admiration et d'étonnement. (*Hist. de l'Acad. franç.*)

bondamment, à défaut de son poème sur le *Quinquina* et des quelques allusions que contiennent les *Fables* à la théorie alors souveraine des esprits animaux, que nul peut-être n'a mieux définis que lui :

..... La nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits,
J'entends les esprits corps et pétris de matière (1).

Et s'il est piquant d'entendre un contemporain de Descartes rapprocher ainsi, dans une même formule, ces deux antinomies : la matière et l'esprit, c'est peut-être qu'il convient de ne pas exagérer, comme on l'a fait, l'influence du *Discours de la méthode* sur la littérature du xvii^e siècle. Ni le très bel éloge de Descartes, qu'on rencontre dans *les Deux Rats*, *le Renard et l'Œuf*, ni tel passage des *Oies de frère Philippe* ou de *la Fiancée du roi de Garbe*, n'autorisent à faire de La Fontaine un cartésien malgré lui. Qu'on cesse enfin d'obéir à un étroit esprit de système, et qu'on ne se figure pas que La Fontaine, — et Molière, — parce qu'ils ne furent pas disciples de Port-Royal, durent l'être de Descartes. Leur cas, à tous deux, est plus intéressant et plus rare. Au sein d'une société qui semblait partagée en deux camps adverses, ils ont su défendre leur indépendance, garder la marque de l'antique esprit gaulois, et, en vrais « libertins, » à la face même de Descartes et de Saint-Cyran, revendiquer l'héritage, en plein xvii^e siècle, de Montaigne et de Rabelais.

Et on ne saurait, pour cela, les accuser d'être demeurés en dehors du mouvement : l'un et l'autre, bien souvent, se sont rencontrés avec Port-Royal lui-même, dans une commune admiration, et un secret penchant pour le cartésianisme.

Molière, — un admirateur de Gassendi cependant, —

(1) X, 15. — cf. V, 17.

fait dissertar ses *Femmes savantes* sur les Tourbillons, sur la substance étendue et sur la substance pensante. Et loin d'avoir voulu mettre sur la scène, comme on eût pu l'en soupçonner, ces cartésiennes célèbres, M^{mes} de Sévigné, de Grignan, de Sablé, du Maine, il traite respectueusement leur très respectable idéalisme, et l'exagère même, traitant le corps de « guenille, » ce qui semble une parodie du mot fameux de Descartes à Gassendi : « ô chair ! »

Mais, pour ne parler ici que de La Fontaine, n'a-t-il pas goûté, comme il convenait, cette philosophie « engageante et hardie ? » Et n'y a-t-il pas, dans le cartésianisme, des idées tellement simples et fécondes, qu'elles s'imposent à tous et qu'elles ont engendré presque tout ce qu'il y a de vraiment grand et de vraiment humain en La Fontaine comme dans tout le xvii^e siècle ? Ainsi, l'extrême importance attribuée par Descartes à la méthode, n'est-elle pour rien dans cette clarté lumineuse qui fait à la fois la vérité et la beauté des *Fables* ? La mise en honneur de l'observation de la nature et des états d'âme, — où nous avons vu que La Fontaine excellait, — date aussi de Descartes, quoi qu'en aient dit ses premiers historiens français, qui nous l'ont représenté « passant sa vie à observer en lui-même. » Il observa, au contraire, les hommes de toutes les nations, les phénomènes naturels de tout ordre, les propriétés mathématiques à tous les degrés. Bien plus, les animaux l'intéressèrent spécialement ; et si son système voulut qu'il en comprît mal la constitution intime, ce ne fut cependant pas faute de les avoir disséqués, « anatomisés, » conservant leurs cadavres ou leurs squelettes, et disant à ses amis : « Voilà ma bibliothèque ! » Ce qu'il observait, d'ailleurs en lui-même, c'était non le travail de formation des abstractions et idées pures, mais ces menus faits de psychologie quotidienne que Spinoza devait appeler dédaigneusement :

les « historiolo » de l'âme. Ainsi, pour prendre un exemple, Descartes n'avait-il pas formellement esquissé le premier l'explication, très développée depuis par Malebranche et Spinoza, de l'association des idées par la liaison des traces du cerveau, et par le mécanisme de l'habitude? La Fontaine n'eût pas expliqué autrement ni le *Songe d'un habitant du Mogol*, ni les rêveries de Perrette.

Une autre des théories chère à Descartes, c'est celle de l'évidence, appelée couramment, au xvii^e siècle, la philosophie des idées claires (1). La Fontaine souscrit volontiers aux arguments sur lesquels Descartes, après Montaigne, étage sa défiance des sens et de la partie inférieure de l'âme pensante. Il explique, comme on ne le ferait pas mieux aujourd'hui, les erreurs des sens (2) Il met en égale suspicion le rêve et la rêverie :

Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux (3).

En revanche, il croit naïvement, mais non sans certains retours, à l'autorité du témoignage universel (4). Ainsi est-il parfois inconséquent avec lui-même et avec son prétendu cartésianisme.

Où La Fontaine assurément n'a jamais varié, c'est en ce qui, dans son culte pour la nature ou les animaux, était en opposition radicale avec le dédain cartésien des apparences sensibles, ou avec la théorie de l'automatisme des bêtes.

Il s'est toujours refusé à voir dans la nature un système de causes occasionnelles, sans consistance ni effi-

(1) Quant au *Cogito ergo sum*, il se contente de le traduire en magnifiques vers, X, 1.

(2) XII, 48.

(3) VII, 10.

(4) VIII, 26, II, 30.

cacité propre : il se refuse de même à voir dans les animaux d'aveugles et fatales combinaisons d'organes.

Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde

La première y meut la seconde,

Une troisième suit, elle sonne à la fin (1).

Et, de fait, comprendrait-on qu'un poète retirât à la nature et particulièrement aux animaux tout ce que la philosophie ancienne leur a prêté d'éléments ou psychiques, ou humains, de vie en un mot. Quand Descartes vient nous dire que l'herbe n'est point verte, le ciel point bleu, que le feu n'est pas chaud et que la glace n'est pas froide, mais que de simples changements mécaniques de formes géométriques nous donnent de ces illusions, dirons-nous, non que Descartes a compris la nature, mais même qu'il l'a vue ? De même, dirons-nous, qu'il a observé, vu et compris l'animal, quand il nous parait, au contraire, qu'il n'a fait que lui appliquer et lui étendre le mécanisme automatique par lequel il expliquait la matière étendue ? Et alors même qu'avec les psycho-physiologistes, et la plupart des modernes, nous admettrions que l'automatisme entre pour une grande part dans l'explication des phénomènes animaux, ou même humains (2), ou que, usant d'une interprétation légèrement forcée du *Traité des Passions*, nous distinguerions du « mécanisme » ou « choc » nerveux dont les animaux seuls sont capables, un élément intellectuel et humain des émotions, pour si profonde et originale que fût cette théorie, —

(1) X, 1.

(2) C'est Lamettrie qui étend le premier à l'homme la conception du pur automatisme, se donnant ainsi pour plus cartésien que Descartes même. Il est piquant de voir d'Olivet appliquer à La Fontaine ce même automatisme humain. Quand un officier lut devant lui, à Château-Thierry, l'Ode de Malherbe, « il écouta cette Ode, dit d'Olivet, avec des transports mécaniques de joie, d'admiration et d'étonnement. (*Hist. de l'Acad. franç.*)

d'ailleurs superbe et dédaigneuse, — elle n'expliquerait rien de ce que La Fontaine aimait, observait, dans l'animal. Lui qui s'était attardé à suivre avec attendrissement le convoi d'une souris, il se constitua l'avocat bénévole des humbles héros que célébraient ses *Fables*. « Il n'ose pas, sans doute, philosopher en docteur, il demande permission ; il hasarde son idée, comme une supposition timide, il essaye d'inventer une âme à l'usage des rats et des lapins. Il décrit avec complaisance cette âme charmante que Gassendi appelait « la fleur la plus vive et la plus pure du sang. » Il « subtilise un morceau de matière, un extrait de la lumière, une quintessence d'atome, je ne sais quoi de plus vif et de plus mobile encore que le feu. » Il met cette âme en l'enfant comme en l'animal, et nous fait ainsi parents de ses bêtes. Seulement, il en ajoute chez nous une seconde, « commune à nous et aux anges, fille du ciel, (1) trésor à part, capable de suivre en l'air les phalanges célestes, lumière faible et tendre pendant nos premiers ans, mais qui finit par percer les ténèbres de la matière. » (2) S'il est souvent entraîné, par sa sympathie naturelle pour les animaux, ou par sa rêverie gracieuse, imitée de Platon, à confondre bêtes et gens, dans la conduite de son épopée, il sait cependant, au besoin, garder les distances et dispenser les rangs.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très différentes entre elles. (3)

Car, après tout, il se pique d'exactitude, décrit des faits, cite des autorités :

(1) *Divinæ particulam auræ*. (Horace)

(2) Taine, II, II, I.

(3) IX, 7.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Marseille, ce 30 mai 1893

★ ★ Les processions reviendraient-elles réjouir nos rues et nos places !... En tout cas, on a pu voir, ces jours derniers, avec quels transports on les reverrait dérouler leurs pieuses théories à Marseille. C'est au zélé et intelligent curé de la Ste-Trinité, M. le chanoine Chazal, que nous devons cette constatation.

Elle a fait tressaillir tous les cœurs vraiment Marseillais, et, chose consolante ! elle n'a provoqué aucune protestation.

L'appel du digne curé à *Mesdames de la Halle Delacroix*, mérite d'être reproduit :

« Monsieur le curé de la Trinité, connaissant l'ardente piété de Mesdames de la *Halle Delacroix* pour la Sainte Vierge Marie, leur demande de vouloir bien envoyer des fleurs, dimanche 30 avril, à la statue de Notre-Dame de la Victoire qu'honorèrent si magnifiquement leurs devancières, en 1843, le 30 avril, quand Monseigneur de Mazenod fit porter en procession cette grande et belle statue de l'église des Prêcheurs à l'église de la Palud. »

L'appel se terminait par le cri cher aux Marseillais : *Vive Marie ! Vive la Bonne Mère !* Nous avons eu la joie de l'entendre de nouveau retentir à nos oreilles. Puisse bientôt luire le jour où les échos de notre rade le répéteront, à la plus grande joie de la Provence entière

★ ★ *A Jésus par Marie.* C'est la devise des âmes pieuses, ce sera notre transition, pour parler d'un livre char-

Enfin, M. le chanoine Rain, un ancien élève, demeuré l'ami de notre tant regretté Mgr Besson, à déjà fait trop de bien dans son diocèse d'adoption, pour que sa nomination n'ait pas rencontré les plus délicates sympathies à Marseille.

★ ★ En terminant, qu'il me soit permis de faire passer sous les yeux des lecteurs de la *Revue du Midi* les lignes suivantes, parues dans l'*Écho de Notre-Dame-de-la-Garde*, Semaine religieuse de Marseille, numéro du 28 mai 1893 :

La *Vie de Mgr de Miollis*, évêque de Digne. — Il y a un an, dans notre numéro du 15 mai 1892, nous annoncions que la *Vie* de ce saint évêque, dont la mémoire est demeurée en vénération dans toute la Provence, allait enfin être écrite. Nous pouvons aujourd'hui en annoncer la publication comme très prochaine.

Pour l'écrire, Mgr Ricard a pu s'aider des souvenirs des contemporains survivants, spécialement de M. le chanoine Faure et de M. le chanoine Gamel. Il a eu, de plus, entre les mains, tous les documents personnels du pieux évêque, conservés avec une sollicitude jalouse par la famille de Mgr de Miollis, et mis en ordre par M. Charles de Ribbe, qui a puissamment aidé le biographe dans sa tâche difficile. Rien n'est intéressant comme ces papiers de l'évêque de Digne, vrais mémoires écrits au jour le jour, pendant l'émigration, à Paris, aux fêtes de son sacre, dans les Alpes, au cours de ses infatigables tournées, au Concile national de 1811, durant les troubles de 1830, à Aix, dans sa retraite, etc.

La *Vie de Mgr de Miollis* promet d'être une révélation pour ceux qui ne la connaissaient que par son travestissement dans les *Misérables* de Victor Hugo, et un sujet d'intérêt édifiant pour tous ses lecteurs. E. A. C.

E. A. C.

à peu près complet. C'est un vrai trésor de documents historiques où les maîtres et les élèves, curieux d'approfondir, par eux-mêmes, l'étude de l'histoire, trouveront les plus précieux renseignements.

Un manuel d'histoire de cette valeur, publié au moment où l'enseignement officiel de l'histoire est entre les mains des ennemis de l'Eglise, paraît fort à propos. Les ouvrages que les meilleurs sont obligés d'étudier, à cause des examens, sont d'ordinaire ouvertement ou secrètement hostiles à la religion. On dissimule, on conteste, on nie tour à tour l'action et les bienfaits du christianisme, et c'est à peine si certains manuels d'histoire moderne laissent deviner au lecteur qu'il a paru, il y a 2000 ans, une doctrine nouvelle, qui a transformé les idées, les mœurs et la vie même des peuples. En réalité, cette histoire de l'Eglise, qu'on méconnaît ou qu'on s'efforce de tenir dans l'ombre, c'est l'histoire même du monde depuis 1800 ans. Le livre qui paraît le montrera aux plus malveillants, et vengera la vérité historique dédaignée ou falsifiée.

Ce n'est pas que l'auteur ait voulu faire une œuvre de polémique religieuse. Si son livre est un argument en faveur de la religion, c'est seulement parce que la vérité est exposée là dans tout son jour, appuyée de toutes ses preuves. Ni apologiste, ni théologien, il se contente d'être historien; il n'a mis dans son histoire, que de l'histoire. Il est sobre de réflexions. Les jugements qu'il porte sur les faits sont rares; trop rares même, à notre avis, car enfin le premier devoir de l'historien est bien de raconter les faits, mais rien ne l'oblige à ne dire que les faits et à taire les sentiments et les jugements qu'ils doivent lui suggérer. Reconnaissons toutefois avec l'auteur que cette sobriété de réflexions a son avantage dans un livre qui s'adresse surtout au public des écoles. Le professeur qui explique et qui commente l'ouvrage, reste libre de ses jugements, et, s'il a des théories préférées, on lui expose les faits, il n'est point gêné pour les interpréter, par des opinions qu'il ne partagerait pas.

Nous en avons dit assez sans doute, pour inspirer le désir de lire et d'étudier cet ouvrage. Mais nous ne saurions finir sans adresser à M. Hemmer nos plus sincères félicitations. C'est un très grand mérite de savoir s'oublier. Mieux que beaucoup d'autres, M. Hemmer pouvait écrire de son fonds une histoire de l'Eglise. Ses études à l'Université catholique l'avaient préparé pour ce travail; il ne l'a pas voulu. Il a trouvé une histoire bien faite, il nous la donne; le rôle modeste de traducteur lui suffit. Son talent nous fait souhaiter de lui une œuvre tout à fait originale. Mais tel qu'il est, l'ouvrage se recommande à tous les hommes qui désirent connaître l'histoire de la religion. Nous souhaitons surtout pour le développement des solides études historiques de voir ce manuel entre les mains du clergé et des élèves des grands séminaires. Ils y puiseront avec les premières notions de la saine science, le goût des grands travaux historiques.

B. SABATIER, *professeur de seconde.*

Le Propriétaire-Gérant,
Gervais-Bedot.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, place de la Cathédrale.

produisant physiquement et moralement le type préhistorique.

Sur le premier point, Lombroso n'invoque d'autre argument que l'immoralité des peuples sauvages qui constitueraient selon lui le meilleur terme de comparaison que nous possédions pour nous former une opinion sur les mœurs primitives ; mais cette immoralité est-elle démontrée ? et parce que Lombroso aura recueilli ça et là quelques exemples isolés d'aberrations morales s'ensuit-il que ces aberrations soient générales et que l'immoralité soit le lot fatal de tous les peuples non civilisés ? Rien n'est moins établi et aux exemples cités par Lombroso nous pouvons opposer les récits d'explorateurs dont la sincérité ne saurait être suspectée et qui affirment avoir été souvent frappés des mœurs probes et humaines des peuples qu'ils visitaient, nous pouvons opposer l'autorité de Letourneau, fervent disciple cependant de l'Ecole italienne et qui dans son *Evolution de la propriété* nous signale chez toutes les tribus pastorales ou agricoles qui vivent ou vivaient en état de communauté le développement des sentiments altruistes, la probité instinctive et la douceur des mœurs. De son côté, Fustel de Coulemages nous parlant dans sa *Cité antique* de l'antique morale de la famille, nous la montre poussant le rigorisme jusqu'à réprimer les plus légères infractions à la chasteté ou à la charité, jusqu'à punir indistinctement le meurtre volontaire et le meurtre prémédité.

Pour en revenir d'ailleurs à cette prétendue barbarie des sauvages, en admettant comme exacte la généralisation de Lombroso, qu'est-ce qui prouverait qu'elle fût liée à leur état physiologique, à leur évolution inachevée, qu'elle fût un effet d'une nature primitive immobilisée en leur personne ? A l'encontre de cette idée, un criminaliste distingué, M. Joly, dans son étude sur le Crime, pense que les découvertes préhistoriques de ces dernières années

permettent d'affirmer que la probité et l'humanité n'étaient nullement inconnues des populations quaternaires. Parmi les ossements trouvés dans les cités lacustres, dans les cavernes on en rencontre qui portent la trace d'anciennes blessures profondes dont la cicatrisation a dû demander des soins prolongés ; de tels soins sont-ils compatibles avec la férocité qu'on prête si gratuitement à nos premiers ancêtres ? Comment concilier d'autre part leur prétendue improbité avec les transactions commerciales que nous attestent de la manière la moins douteuse des objets trouvés bien loin des régions qui les avaient produites (1) ?

L'existence d'un type criminel physique ou moral n'est pas davantage établie. Ce qui le prouve surabondamment c'est l'impuissance même des positivistes à s'accorder sur les grandes lignes qui le constituent. Du jour où Lombroso a, pour la première fois, exposé sa théorie de l'atavisme une sorte de fièvre criminaliste semble avoir saisi ses compatriotes ; chacun s'est cru appelé à découvrir dans le type criminel quelques détails oubliés par le maître et l'on a si bien cherché qu'en moins de quelques années plus de dix signalements différents, quelquefois même contradictoire, ont vu le jour.

Si le type criminel existait, d'ailleurs, il aurait été révélé par un procédé qui a permis de déterminer plusieurs types fondamentaux. Ce procédé, dit de Galton, consiste à photographier sur la même plaque plusieurs individus ayant une même origine de manière à obtenir une image synthétique qui se reproduit chaque fois que l'on renouvelle l'expérience ; en photographiant de la sorte plusieurs groupes de Nègres, de Chinois, d'Européens, le type moyen obtenu présente certains caractères qui se répètent avec une invariable constance. Appliquée à des

(1) H. Joly, *Le Crime*.

groupes variés de criminels, cette méthode n'a donné aucun résultat, les images synthétiques obtenues ne présentaient entre elles aucune ressemblance.

Enfin il est démontré que les anomalies physiques relevées par Lombroso et qui constitueraient le type criminel se retrouvent fort souvent chez les individus les plus honnêtes. Un médecin français, M. le docteur Thierry, rapporte même à ce sujet dans une récente publication, un fait assez amusant : sept individus comparaissaient devant les assises sous diverses inculpations plus ou moins graves ; un seul d'entre eux répondait au type criminel décrit par Lombroso ; en revanche sur les trois conseillers, composant la cour, deux présentaient les stigmates les plus caractérisés.

Lombroso invoque encore à l'appui de sa thèse l'existence simultanée chez les malfaiteurs et chez le sauvages de certains caractères psychiques tels que l'imprévoyance, l'insensibilité morale. Mais ces sentiments sont-ils le privilège des criminels ? Ne les rencontre-t-on pas fréquemment chez des hommes d'une moralité normale ? Pourrait-on affirmer d'ailleurs qu'ils existent chez tous les malfaiteurs et qu'ils ne constituent pas un résultat du genre de vie qu'ils ont adoptée plutôt qu'une conséquence de leur organisation physiologique.

Ce sont là autant d'objections qui se dressent devant la thèse de l'atavisme et que les observations de Lombroso, si étendues qu'elles puissent être, sont impuissantes à refuter.

Le professeur de Turin paraît d'ailleurs en avoir senti lui-même la gravité ; dans une nouvelle édition de son grand ouvrage, *l'Homme criminel*, il nous présente celui-ci sous deux nouveaux aspects : d'abord comme un fou moral, en second lieu comme un épileptique. Ces deux hypothèses

(1) Thierry : *De la Responsabilité atténuée*.

que les criminels présentaient en bien plus grande proportion que les honnêtes gens, certaines tares physiques, strabisme, malformations des oreilles, asymétrie du visage, etc. Minutieusement interrogé, le passé de quelques-uns de ces disgraciés a révélé qu'ils étaient les fils d'individus criminels eux-mêmes ou tout au moins adonnés à des excès qui sont souvent un acheminement vers le crime : Alcoolisme, morphinisme, etc. Procédant alors à une généralisation hâtive, MM. Laurent et Péré ont vu entre cette dégradation physique et morale des parents et les crimes des enfants un lien de cause à effet, lien, d'après eux, non moins nécessaire et irrésistible que l'impulsion atavistique de l'école italienne. Généralisation hâtive, dis-je ; il est en effet démontré que parmi les malfaiteurs, il en est, et non des moins dangereux, qui ne présentent aucun signe de dégénérescence. En second lieu la dégénérescence héréditaire lorsqu'elle existe n'a pas pour conséquence nécessaire le crime. C'est du moins ce que l'on peut conclure d'un tableau dressé par un criminaliste italien M. Colajanni et duquel il résulte que les provinces du nord de l'Italie où se rencontrent les maladies et les difformités corporelles qui caractérisent les dégénérés et surtout les dégénérés alcooliques sont cependant les plus morales, tandis que les plus criminelles, celles du sud, se distinguent par leur belle santé (1).

Le positivisme en matière criminelle ne ment pas à ses habitudes de désespérance. En nous représentant le criminel comme une victime de la fatalité, il nous enlève tout espoir de l'amender et ne nous laisse que le sentiment de notre impuissance. A quoi bon des tentatives de moralisation, des essais de sauvetage moral si tous nos efforts doivent se briser contre une dépravation irrésisti-

(1) Tarde. Philosophie pénale

refuser à la théorie positiviste le mérite d'avoir mis en relief certains faits, certains états qui, jusqu'alors négligés, devaient cependant avoir pour conséquence indéniable d'affaiblir dans une certaine mesure le libre arbitre. Sous l'influence de ce double sentiment, on a cherché un compromis qui permet de sauver le principe de la responsabilité morale, tout en tenant compte dans une certaine mesure des revendications de l'Ecole positiviste.

Un groupe de criminalistes, dont l'opinion, je le reconnais, prévaut en ce moment, a proposé une responsabilité pénale atténuée, calquée sur la responsabilité morale, diminuant comme elle avec l'altération plus ou moins grande subie par le libre arbitre sous une influence morbide. Ce système est évidemment bien supérieur à celui de l'ancienne école spiritualiste, aux yeux de laquelle le libre arbitre était tout entier présent ou tout entier absent ; mais il présente à mes yeux le grave inconvénient de laisser subsister une appréciation pleine d'incertitude qui ne peut aboutir qu'à une décision pleine d'arbitraire. Cette dernière considération a frappé un magistrat qui est en même temps un philosophe, M. Tarde, et l'a amené à formuler une théorie nouvelle qui a tout au moins le mérite de l'originalité.

M. Tarde se déclare adversaire de Lombroso dont le type criminel lui paraît un véritable mythe. Les criminels se décèlent au regard sans doute par certaines particularités mais celles-ci ont simplement une origine professionnelle. Toute profession crée rapidement entre ceux qui l'exercent une sorte de similitude portant sur le geste, sur la voix, la démarche, l'expression de la physionomie, le langage, sur une foule de caractères dont l'ensemble constitue ce que l'on peut appeler un type professionnel. Le crime est une profession comme un autre ; il crée entre ses adeptes une confraternité de physionomie et d'allures sans influence sur la responsabilité morale. Il faut donc conti-

ractère constitue ce que l'on peut appeler le *moi* ; le *moi* se révèle extérieurement, par sa manière d'agir, dans les diverses circonstances de la vie , par les pensées exprimées, par les actes accomplis ; la connaissance qu'il nous est ainsi donné d'en avoir nous permet de pronostiquer presque à coup sûr ce qu'il ferait dans telle ou telle occurrence, en présence de telle ou telle tentation.

Et bien , pour qu'un individu puisse être déclaré responsable d'un acte, une première condition essentielle est qu'au moment de cet acte, son *moi* soit resté identique à lui-même, qu'il n'ait subi aucune modification, aucune altération, sous l'influence d'un élément étranger, tel que l'hypnotisme ou l'aliénation mentale. Il est clair, en effet, que, dans ce cas là , on ne pourrait pas dire que ce serait le *moi* normal qui aurait voulu l'acte ; ce serait un *moi* étranger, un *moi* morbide, qui serait venu se substituer à lui et faire, par conséquent , disparaître sa culpabilité.

Voilà ce qu'est l'identité personnelle. Passons à la similitude sociale. Cette seconde condition est le corollaire obligé de la première. Il ne suffit pas que l'auteur d'un crime soit resté identique à lui-même. Il pourrait se faire, en effet, qu'antérieurement à ce crime, il eût déjà , psychologiquement parlant , subi une altération profonde ; voici, par exemple , un individu atteint , depuis son enfance, du délire de la persécution ; sous l'influence de ce délire, il tue un ennemi imaginaire ; incontestablement, il est resté identique à lui-même, et cependant, on ne saurait sans injustice le rendre entièrement responsable. C'est que la condition de similitude sociale fait défaut ; cette condition peut se formuler ainsi : il faut que l'auteur de l'infraction possède, avec le reste de la société , principalement avec ses accusateurs , une certaine ressemblance morale qui l'amène à porter, sur les mêmes actes, des jugements identiques , il faut que dans son for inté-

rieur, le criminel soit forcé de reconnaître qu'il a commis un acte blâmable, incompatible avec les notions morales qui forment le patrimoine commun de la société.

Ainsi donc, d'après M. Tarde, lorsqu'il s'agit de déterminer l'étendue de la responsabilité morale et pénale d'un individu point n'est besoin de rechercher s'il a ou non agi librement. Il faudra simplement remonter dans son passé, interroger ses antécédents, déterminer d'abord si son état moral le rapprochait de ses semblables ; en second lieu, si cet état moral qui constituait son état normal, existait encore au moment du crime. Dans ce cas, sa responsabilité sera complète parce qu'un degré normal de moralité permet à un homme, si la volonté intervient à temps, de résister aux entraînements de tous genres qui viennent l'assaillir. Sa responsabilité s'évanouira, au contraire, lorsqu'il sera démontré, soit que le moi normal ne ressemblait en rien aux autres moi, soit qu'au moment du crime, il n'était plus identique à lui-même, parce qu'un élément étranger externe, tel que la contrainte morale et la suggestion, ou interne, tel que l'aliénation mentale, était venu exercer sur lui une influence néfaste, triompher des résistances que, dans un état normal, il eût pu opposer à l'impulsion criminelle. Mais entre cet apogée et cette disparition complète de la responsabilité viennent se placer une foule d'états intermédiaires répondant à la gamme des altérations névropathiques que la science moderne a si bien mises en relief en ses dernières années, épilepsie, monomanies de tous genres, folie morale, etc. Dans ces derniers états, il pourra y avoir lieu à une responsabilité partielle et le même criterium devra toujours guider le juge dans son appréciation ; il devra toujours se demander si l'altération subie par le moi a eu pour résultat de le désassimiler totalement ou seulement d'une manière partielle, soit de lui-même, soit du reste de la société et suivant que cette

désassimilation aura été plus ou moins profonde, la responsabilité morale et pénale sera plus ou moins étendue.

Telle est la théorie de M. Trade. Présentée par son auteur comme devant combler sur le terrain criminel l'abîme qui sépare le positivisme du spiritualisme, elle n'a pas répondu aux espérances fondées sur elle ; elle n'a satisfait aucun des deux partis ; le spiritualisme lui reproche de fouler aux pieds le libre arbitre, fondement nécessaire de la responsabilité morale et le taxe d'utopisme, en voulant asseoir sur d'autres bases la culpabilité. Le positivisme, de son côté, ne peut se résigner à ce maintien de la responsabilité morale. M. Tarde, à mon sens, eût évité ces critiques si, répudiant une erreur séculaire, il eût cessé de confondre deux choses qui sont absolument distinctes ; la responsabilité morale et la responsabilité pénale. Pourquoi vouloir associer dans leur origine et dans leur but final ces deux sortes de responsabilité qui à l'un et l'autre point de vue me paraissent absolument distinctes. Cette association suppose une morale unique alors qu'en réalité, il existe deux morales que l'on ne saurait sans danger confondre l'une avec l'autre.

Dieu en créant l'homme, lui a imposé certains devoirs envers la Divinité, envers son prochain, envers soi-même ; ces devoirs, dont la conscience nous donne le sentiment, constituent la morale proprement dite et leur violation engage notre responsabilité vis-à-vis de celui qui nous les a imposés, c'est-à-dire vis-à-vis de Dieu lui-même. Cette responsabilité est la responsabilité morale.

Mais à côté de cette morale élevée, idéale, que nous pouvons, faute d'un vocable spécial, appeler la morale individuelle, existe une autre morale, beaucoup plus restreinte dans ses exigences, qui est la morale sociale. Chargée par la collectivité de veiller à sa sécurité, la société a du prendre des mesures propres à assurer ce résultat ; elle a dit à chacun de ses membres : tu t'abs-

complissement libre et spontané du délit ; à une responsabilité sociale ensuite ; l'appréciation de celle-ci, réservée à la société, n'impliquera point l'examen de la question de libre arbitre ; le juge n'aura à rechercher que deux choses : si l'acte, condamné par la morale religieuse l'est également par la morale sociale, par la loi ; s'il a été commis par l'inculpé, condition que j'estimerai ne pas se rencontrer si l'acte avait été commis sous l'influence de la folie ou de la suggestion.

Cette distinction entre la responsabilité pénale et la responsabilité morale qui peut sembler aujourd'hui si neuve, si étrange, est cependant on peut le dire aussi vieille que le monde ; elle se retrouve dans la répression la plus reculée. Nous savons maintenant quel a été le mode d'enfantement de toutes les sociétés ; nous savons que le sentiment de la défense, de la conservation, a de bonne heure poussé l'homme à éviter l'isolement, à former successivement divers groupes d'une importance progressive dont le premier a été la famille, le second la tribu. Chacun de ces groupes forme un clan distinct, une sorte de petit Etat ayant son organisation propre, sa morale, ses lois intérieures ; cette morale défend, ces lois punissent tous les actes délictueux commis par les membres de la tribu les uns envers les autres. Mais elles absolvent, quelquefois même elles encouragent les mêmes actes commis à l'encontre des membres des autres groupes. De cette différence d'appréciation vis-à-vis d'actes qui, aux yeux de la morale, sont également condamnables apparaît nettement la distinction entre la responsabilité morale et la responsabilité pénale. Les délits commis à l'intérieur de la tribu sont seuls punis par elle parce que seuls ils constituent pour celle-ci une cause de désordre, une cause de désorganisation intérieure, pour tout dire, une cause de préjudice. Il n'en est pas de même des délits commis à l'encontre des autres tribus ; également

coupables au point de vue moral, ils n'engagent pas la responsabilité pénale, la tribu ne voyant en eux aucun danger, aucune menace pour sa sécurité intérieure. Ce n'est pas à dire pour cela que ces actes soient sans conséquence ; ils donnent lieu à des actes de représailles de la part de la tribu de l'offensé vis-à-vis de la tribu de l'offenseur ; mais ces représailles, qui constituent simplement l'exercice du droit de vengeance, n'éveillent en rien, à l'origine au moins, l'idée d'une justice pénale telle que nous la concevons aujourd'hui, c'est-à-dire l'idée d'une peine appliquée par un pouvoir supérieur aux deux parties, parce qu'il personnifie la société. Cette justice pénale, cantonnée dans l'intérieur de la famille ou de la tribu est la consécration de la morale sociale.

Peu à peu, sous l'influence de la civilisation, le groupe humain étend ses limites ; la tribu fait place à la cité, à la nation. La responsabilité pénale obéit à une évolution similaire. Elle embrasse sous sa protection un nombre plus considérable d'individus, et cette extension, en l'affinant, la rapproche de la responsabilité morale qui, elle, embrasse toute l'humanité. Elle s'en distingue encore cependant car elle n'atteint pas les infractions commises de peuple à peuple, bien qu'elles soient réprouvées par la loi morale. A mesure que la civilisation tend à faire tomber les barrières qui séparent les nations les unes des autres, les deux morales se rapprochent encore davantage l'une de l'autre ; la société se sent menacée dans sa sécurité par tout attentat commis par un homme civilisé sur un autre, et elle en favorise la répression ; c'est l'idée qui dicte les traités d'extradition ; mais, en resserrant les liens qui séparent encore les deux morales, elle accentue la confusion que l'on a depuis longtemps commencé à établir entre elles, confusion favorisée parfois par le législateur dont elle augmente l'autorité, en le représentant comme l'interprète de la justice divine.

On s'habitue dès lors à exiger pour la responsabilité pénale les mêmes conditions que par la responsabilité morale, l'idée de délit se confond avec celle de péché et cette confusion entraîne les conséquences les plus regrettables. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler les atrocités du moyen-âge, il suffit d'ouvrir les ouvrages des grands criminalistes de cette époque et même d'une époque plus récente, de Farinacius, de Barthole, de Jousse, Muyart de Vouglan. Nous y trouvons énumérés, analysés avec une casuistique effrayante, frappés de peines cruellement raffinées, une multitude de faits, dont l'incrimination seule nous révolte aujourd'hui, parce que ce sont là des faits intimes qui, aux yeux de la loi morale, peuvent être entièrement coupables mais qui, n'intéressant pas l'ordre social, ne peuvent engager notre responsabilité vis-à-vis de la société.

La philosophie du XVIII^e siècle par la voix de Hobbes, de Beccaria, de Bentham s'est élevée avec une louable énergie contre cette imitation de la morale religieuse dans la morale sociale. Sous son influence, un premier pas a été fait vers l'ordre d'idée que je défends aujourd'hui. A l'idée de responsabilité morale on a donné pour contre poids dans l'appréciation de la responsabilité, l'idée d'utilité sociale. C'est le système éclectique des Rossi et des de Broglie. C'est aussi celui qui a inspiré notre législation, celui enfin qui peut être considéré comme la conception actuellement dominante.

Eh bien, j'estime qu'aujourd'hui cette satisfaction n'est même plus suffisante et que les idées de culpabilité, de responsabilité morale, d'expiation doivent être entièrement rendues à leur véritable domaine qui est extra-terrestre, car leur conservation dans l'économie sociale rendrait avant peu toute répression impossible.

J'ai dit que la responsabilité morale avait pour fondement nécessaire le libre arbitre ; j'ai dit aussi, et je le

le répète, que je croyais au libre arbitre ; mais je dois ajouter qu'il résulte des observations faites, en ces dernières années, par les représentants les plus autorisés de la science médicale, qu'il est de nombreux cas pathologiques où non seulement l'étendue, mais encore l'existence même du libre arbitre est impossible à déterminer. Un médecin légiste (1), M. Mendel, vient de publier un travail destiné à prouver que ses collègues à cette question : L'accusé jouissait-il de son libre arbitre ? doivent toujours s'abstenir de répondre. M. Virchow et d'autres notabilités médicales adoptent cette opinion. Et, en réalité, la plupart des rapports médicaux, appelés à éclairer les magistrats sur la responsabilité des inculpés, se gardent bien de se prononcer sur la question de la liberté de l'agent ; ils se bornent à dire que celui-ci leur paraît *dangereux pour la société*. Il y a là une équivoque qu'il importe de faire cesser et on ne le peut, à mon sens, qu'en rendant la question de responsabilité morale indépendante de celle de la responsabilité pénale, en réservant le soin d'apprécier la première, en laissant à la société celui d'apprécier la seconde.

Le système qui vient d'être exposé, réalise une transaction entre le spiritualisme et le positivisme, beaucoup plus favorable toutefois au premier qu'au second. Au spiritualisme, en effet, il emprunte son principe fondamental, la croyance à la conscience, au libre arbitre, à la responsabilité morale, seulement, il soustrait l'appréciation de cette responsabilité morale à la justice humaine. Du positivisme, il retient, il est vrai, le principe d'une responsabilité pénale basée sur l'utilité sociale, mais, même à ce point de vue, il répudie les conclusions matérialistes et désespérantes des positivistes ; tandis que ces derniers, pour qui le crime n'est qu'une résultante de la fatalité ne voient dans l'application de la peine qu'un

(1) Tarde, *philosophie pénale*.

T. XIII, 6^{me} liv., juin 1893

fait brutal destiné à écarter de la société le danger qui la menace, notre système, sauvegardant le libre arbitre et la conscience ne nous interdit pas l'espoir d'un relèvement moral ; il nous indique que, si la peine a pour but direct la préservation sociale, on ne doit pas perdre de vue qu'elle frappe non pas *un chien enragé* ou *une vipère venimeuse*, expressions par lesquelles les positivistes se plaisent à désigner le criminel, mais à une créature humaine dans l'âme de laquelle il importe de chercher à réveiller un sentiment moral qui n'est peut-être pas absolument éteint ; et lorsque les positivistes prétendent, comme je le lisais dernièrement dans un de leurs organes, que désormais la présence du prêtre est inutile dans les prisons, je proteste hautement contre cette affirmation ; je crois qu'ils sont bien rares les criminels dont la conscience, sous l'influence d'une parole consolante que mieux que tout autre, le prêtre est capable de leur apporter, ne puisse s'ouvrir de nouveau au sentiment du devoir.

Voilà une conception de la responsabilité pénale que je crois vraie. Je sais bien qu'actuellement elle heurtera encore beaucoup d'opinions des plus respectables et des mieux établies ; on est depuis trop longtemps habitué à associer dans une même idée la responsabilité morale et la responsabilité pénale pour adhérer, tout d'un coup, à une séparation qui semblera même à quelques-uns le comble du paradoxe.

Je n'en suis pas moins convaincu que dans un avenir, qui n'est peut-être pas très-éloigné, à mesure que deviendra plus évidente l'impossibilité d'apprécier cet élément immatériel, insaisissable qui s'appelle le libre arbitre, on reconnaitra la nécessité de restituer à la responsabilité pénale sa véritable base qui est l'utilité sociale et de laisser à Dieu ce qui n'appartient qu'à lui, le soin de lire dans nos consciences et d'apprécier si un acte a été ou non librement accompli.

Emile des GUERROIS.

LES URSULINES A ALAIS

LES SŒURS NOIRES (1636-1650)

Ménard, dans son histoire de Nîmes, raconte avec assez de détails combien Cohon eut à cœur l'établissement, dans sa ville épiscopale, des Ursulines ; il protégeait tellement ces religieuses qu'elles y eurent bientôt deux couvents, dont l'un était si spacieux qu'on appelle encore l'endroit où il était situé, la *rue du Grand-Couvent*. Plein de sollicitude pour les intérêts spirituels de ses ouailles, cet évêque eut désiré voir dans toutes les localités importantes de son diocèse, et à Alais particulièrement, les sœurs de St-Ursule chargées de l'éducation des filles. Mais créer de nouveaux couvents n'était pas si commode à obtenir que se l'imaginent tous ces écrivains contemporains, tonnant sans cesse contre l'omnipotence du Clergé, avant la Révolution. Pour que des religieuses pussent venir s'installer à demeure fixe dans un pays, dans Alais par exemple, il fallait se munir préalablement de la permission du Roi, de l'autorisation des seigneurs locaux et du consentement de l'Autorité Municipale. De la part du Gouvernement, il est vrai, on n'avait dans l'espèce, aucun refus à craindre. Le Prélat avait à la Cour des amitiés particulières et puissantes. Charlotte de Montmorency et son mari qui possédaient la Seigneurie comtale d'Alais étaient au mieux avec le puissant premier ministre, et ils n'ignoraient pas que le catholicisme avait beaucoup à espérer de l'envoi dans les Cévennes de vraies religieuses. La municipalité Alaisienne, intérieurement, souhaitait le

succès définitif du protestantisme, mais elle avait senti en 1629 et en 1632, que lorsque Son Eminence rouge et même Son Eminence grise voulaient quelque chose, il était prudent d'obéir et d'obéir en souriant, si l'on tenait à plaire aux dispensateurs des faveurs royales, des lettres de rémission, des remises d'impôt, des exemptions des troupes de passage, etc. etc..... *La ville avait donc tout intérêt à ne pas trop protester contre la création d'un nouveau couvent de femmes.*

Le difficile, c'était d'avoir de l'argent et des religieuses. Pour la formation du noyau du couvent de Nîmes, Cohon s'était adressé au Cardinal Archevêque de Lyon. Mais l'amputation avait été douloureuse et il y aurait eu plus que de l'indiscrétion à renouveler l'opération. L'Evêque se tourna cette fois vers l'Archevêque d'Arles, et celui-ci voulut bien autoriser la translation à Alais, de quelques religieuses Ursulines du couvent de Beaucaire; il restreignit la demande jusqu'à la dernière limite. Il semblait que l'essaim qui allait s'envoler aurait dû être au moins de 4 personnes: une mère, une assistante, une zélatrice, une dépositaire, on n'envoya pourtant à Alais que deux religieuses.

Et des fonds? ceci était secondaire. La maison de Beaucaire n'avait qu'à les avancer pour quelques mois; on compenserait et on amortirait la dette avec les dots qu'apporteraient les novices.

Enfin dernier point à décider: dans quel quartier installerait-on la nouvelle communauté? on donna la préférence et ce fut un bon choix, à une maison de la rue Soubeyranne qui appartenait à une ancienne famille, les de Montredon. Mademoiselle de Montredon avait transporté ses pénates en Dauphiné; elle demandait un prix raisonnable: 2.100 livres. On tomba aisément d'accord; la maison-mère de Beaucaire se portant fort pour sa filleule Aiaisienne, céda en paiement à la venderesse une créance

qu'elle avait sur Antoine Piolenc du Pont-St-Esprit, brave capitaine, mais ne dénouant pas facilement les cordons de sa bourse.

Toutes ces difficultés aplanies, les religieuses choisies par la supérieure de Beaucaire (Gabrielle de Clausonne) se mirent en route. C'était à la sœur *de Jésus Gabrielle d'Antraygues* et à la sœur *des Anges Madeleine de Serre* qu'avait été confiée la direction de la nouvelle ruche. Dieu bénit les efforts de ces deux femmes de bonne volonté. Bientôt quelques novices frappèrent à la porte du Couvent: Françoise Sugier, Jeanne de Ribeyrol d'Entremeaux, Louise de la Fare ; toutes trois furent assez heureuses pour être admises, deux ans après, à faire profession.

Quelques familles confièrent leurs enfants aux *Sœurs Noires*. Enfin les religieuses, non contentes de s'occuper de l'instruction des jeunes filles de la classe moyenne et de l'aristocratie, employaient une partie de leur dimanche à l'instruction des servantes. Bref, la ruche (plus que l'escarcelle) s'emplissait, et l'on contemplait avec joie cet essaim d'enfants et de vierges. Mais les enfants seuls avaient le miel. Il avait fallu beaucoup d'argent, beaucoup plus qu'on ne l'avait cru au début, pour transformer l'immeuble Montredon en un couvent et en un pensionnat de jeunes filles ; celles-ci étouffaient ; on acheta un jardin contigu, mais comme on payait cher la moindre bicoque avoisinante dont on avait besoin ! Ces agrandissements prouvaient pourtant quelque chose, c'est que l'établissement était né viable et qu'il arriverait un moment où l'on n'aurait plus de soucis pécuniaires, où l'on n'aurait plus besoin de crédit de la Maison-Mère.

Les religieuses de Beaucaire n'avaient pas à se fâcher ; ces achats complémentaires amélioraient constamment leur gage et cependant il semblerait, d'après quelques actes, qu'elles eussent préféré être remboursées. Avaient-elles déjà un grain de jalousie ? Non, mais quelques per-

sonnes ne se gênaient pas pour chuchoter contre les sœurs d'Alais ; elles étaient trop audacieuses, elles étaient çà, elles étaient ça. Carrière, chargé par elles de refaire la toiture, ne voulut commencer qu'à la condition que Charles-Pierre de Petit de Montmoirac se porterait caution du paiement du devis ! Quelle humiliation ! A Beaucaire, on connaissait tous ces incidents et sans ajouter foi à tous les mensonges, à toutes les calomnies, les religieuses de la Maison-Mère avaient quelques inquiétudes. Eh bien voyons si réellement elles manquaient d'ordre, voyons ce qu'elles faisaient de l'argent qui entrait dans le tronc du couvent.

Les recettes ne pouvaient avoir que deux sources : les dots des religieuses, les pensions des élèves. Refaisons leurs calculs.

Pour les pensions des élèves avait-on stipulé au début des prix trop modérés ? Avait-on oublié qu'il importait de majorer le tarif en usage à Beaucaire, parce que l'hiver, à Alais, était plus rigoureux que sous le beau ciel de Provence, et par conséquent le chauffage plus coûteux ? Avait-on oublié que l'infériorité de la qualité des terres cultivées en réduisait le rendement, et amenait un renchérissement de tous les grains, de tous les légumes ? Avait-on pris garde que la viande supportait une surtaxe très forte destinée à la construction des églises démolies par les huguenots ?

Oui, il y avait eu erreur ; la pension d'Alais eut dû être plus forte que celle de Beaucaire, et surtout être exigée sans pitié ; il fallait se mettre en garde contre cet esprit du montagnard qui réclame toujours quelque rabais sur l'ensemble de la facture, quoiqu'il ait discuté préalablement le prix de chaque article. Le cévenol est âpre au gain ; toutes ces petites économies réunies, dit-il, finissent par faire une grosse pelote. Ajoutez que les religieuses ont eu, pour ainsi dire, la main forcée à leur arri-

vée ; elles ont admis des enfants dont les familles encore huguenotes prétendaient ne pouvoir faire de grands sacrifices.

Voyons maintenant le noviciat. Quel était le chiffre réglementaire de la dot ? Quinze cents francs, au minimum, exigibles le jour de la profession ; on en doit l'intérêt, c'est vrai, au denier 16, dès le jour de l'entrée en noviciat. Ces intérêts ne sont que la faible représentation du coût de l'entretien de la future religieuse. En somme le couvent perd sur les novices ; il est vrai qu'il compte rentrer dans ses avances lorsqu'elles seront religieuses, puisqu'à partir de leur profession, tout leur travail sera acquis gratuitement au couvent. Mais il ne faut pas qu'il y ait trop de novices démissionnaires, et pourtant quelques-unes, avec la complicité de leurs parents, ne voulaient pas abjurer leur ancienne erreur, elles voulaient sortir, se retirer ; pour éviter un scandale, pour empêcher les murmures de l'Eglise réformée, on filait doux, on se contentait de ce que la famille versait, et encore cet argent, si légitimement dû, n'était payé qu'avec un gros paquet de reproches sur la mauvaise nourriture, sur les soins imparfaits donnés à une santé délicate etc. etc. Combien y eut-il d'appelées non élues pendant les premières années ? je n'en sais rien, mais il y en eut, et parmi ces non élues, combien y eut-il de mauvaises payeuses ? Toutes, si j'en juge par les règlements survenus avec les parents de celles qui, après avoir fait régulièrement leur noviciat, devenaient religieuses professes. Toutes prêchent misère. Pour avoir la dot de Françoise Sugier, on dût recourir à la saisie : sans l'huissier, on n'eut jamais touché un patac. Et Jeanne d'Entremeaux ! même comédie ; le père est loin, et sert dans l'armée royale, en Italie ; la mère Judith de Brunis ne peut rien payer sans en avoir l'ordre de son mari ; elle attend toujours une lettre d'autorisation.... La plaisanterie dure depuis dix-huit mois.... L'Evêque intervient et écrit qu'il faut qu'elle soit reçue professe ou qu'on la renvoie à sa mère.

La dot de Louise de Lafare fut peut-être la seule versée sans chicane. Sa bonne tante, Marguerite de Lafare; veuve du marquis de Perrault et de Vézenobres joignit, à la dot réglementaire, une petite bourse contenant trois cent cinquante livres pour aider sa nièce à bien faire la noce. Mais c'est l'exception, tout le monde n'a pas des tantes à héritage.

Ces détails suffisent à donner un aperçu véritable de ce qui se passait chez madame l'économe du couvent, et cependant il nous semble que les filles de St-Ursule pourraient nous en vouloir d'avoir avancé que le recrutement des novices du couvent d'Alais ne fut pas, au début, ce qu'il aurait du être; et pour obtenir notre pardon, nous allons essayer de renforcer nos preuves. Chemin faisant, nous serons surpris de voir les grands noms que portaient les premières religieuses d'Alais. Prenons les novices d'une année, de 1643, par exemple. Voici leurs noms :

- 1° Marguerite de Montcalm ;
- 2° Madeleine de Saporta ;
- 3° Diane de Barjac ;
- 4° Blandine de Donzel ;
- 5° Jeanne d'Audibert de Las Ayres, etc., etc...

Voyons maintenant les dots :

Marguerite de Montcalm. Sa mère lui donne une métairie à Rousson qui valait 1800 francs. La validité de cette donation est contestée par Charles d'Agulhac, sieur de Rousson, un chicaneur de première marque, nous en aurons bientôt les preuves.

Madeleine de Saporta. Le père ne voulut pas la doter; la mère paya, mais avec un rabais de 20 pour 100; *vu les vertus de la postulante novice*, dit l'acte, *on se contentera de cette dotation honnête et modérée*.

Diane de Barjac. Elle était entrée au couvent à l'âge de dix ans; elle ne fut reçue professe qu'à seize ans; on

paya alors la dot promise, 1,800 livres, mais l'acte contient une clause étrange : « Diane se réserve de quitter le couvent d'Alais, si les religieuses de Beaucaire venaient à quitter Alais pour retourner à Beaucaire. » Que s'était-il donc passé de 1643 à 1649 ? Constatons d'abord que Cohon avait quitté le siège de Nîmes. Hector Ouvrier arriva ici, en février 1645, et dès sa première visite aux Ursulines du Grand-Couvent, il leur marqua très nettement qu'elles pouvaient compter sur lui comme sur son prédécesseur. Or, dans la ville d'Alais, le jour même où l'évêque s'entretenait avec la supérieure de Nîmes, le Conseil municipal discutait la question de savoir si l'on devait aller souhaiter la bienvenue au nouveau prélat. Le parti huguenot espérait-il encore faire la loi à la France ? Les protestants étaient moins ambitieux ; ils prétendaient qu'on ne devait pas aller à Nîmes voir le nouvel évêque parce que l'on économiserait ainsi les deniers communaux. Cependant la majorité plus sage fut d'avis d'envoyer une députation saluer Hector Ouvrier d'autant qu'on avait à l'entretenir de plusieurs affaires. Ainsi les Ursulines se plaignaient d'être portées sur les livres des tailles ; la ville était bien d'avis de faire juger la question. L'évêque interviendrait peut-être, c'était un procès perdu d'avance. Mais alors, comme aujourd'hui, les conseils municipaux, surtout ceux des petits pays, avaient leurs plans, leurs passions et ils plaidaient avec l'argent des contribuables ! Que les Ursulines payassent cinquante francs de contributions de plus, c'était bien une question qui devait appeler l'attention de l'évêque, mais il y avait pour lui des points plus intéressants dont il n'avait pas à converser avec la délégation municipale. Au couvent des Ursulines d'Alais, un peu d'ivraie était mêlée au bon grain. On ne s'était pas assez conformé à la règle. La supérieure était déjà en fonctions depuis huit ans ! On ne contestait pas son mérite, ses vertus, c'était la cheville ouvrière de

la maison d'Alais, soit ; mais la règle n'admettait pas la permanence de l'autorité dans les mêmes mains.

En revenant de Saint-Hippolyte, Ouvrier vint à Alais (7 octobre 1645) ; son vicaire-général, Pierre de Calvet, l'accompagnait ; ils examinèrent minutieusement ce qu'il y avait à faire. Quelques jours après, Elisabeth de Ferrier, sœur Sainte-Claire, vint de Nîmes et prit les rênes du gouvernement du couvent d'Alais ; Gabrielle d'Antraygues, sœur de Jésus, ne fut plus qu'assistante ; seule, Madeleine de Serre, conserva ses fonctions de dépositaire.

La nouvelle supérieure eut à lutter ; il y eut des pleurs, des larmes, des regrets : L'aumônier fut le confident des frondeuses et des jeunes indisciplinées.

Le 25 juin 1646, il donnera décharge au couvent de tout ce qu'il a fourni en argent et en peines au monastère de Sainte-Ursule qu'il sert depuis onze ans ! Il recommande aux religieuses de prier pour lui. Mais d'octobre 1645 à juin 1646, que s'est-il passé dans l'intérieur du couvent ? Remarquons d'abord qu'Elisabeth de Ferrier paraît n'être arrivée que pour présider pour ainsi dire aux élections le jour de la fête de Ste-Ursule ; en effet, dès novembre 1645, elle n'est plus supérieure ; elle n'avait donc accepté qu'une délégation temporaire de la supériorité ; peut-être même l'avait-on imposée par force pour supérieure à toutes ces religieuses Alaisiennes. Son œuvre économique a consisté surtout à arrêter les comptes entre les couvents de Beaucaire et de Nîmes. La maison de Beaucaire est en avance de 3,590 livres ; elle accorde huit ans pour payer. Le plan de l'évêque s'entrevoit ; il veut que la situation financière du couvent d'Alais soit d'abord élucidée ; on verra ensuite le reste. N'importe, c'est un vrai coup de théâtre ! Après un séjour de quelques semaines, la Nimoise a disparu ; la Provençale, Gabrielle d'Entraigues, a repris la place de supérieure. L'évêque de Nîmes n'est pas content de tous ces tripotages.

En septembre 1647, Ouvrier essaie d'imposer aux Alaisiennes comme supérieure la sœur Sainte-Colombe ; mais elles ne se laissent pas faire. Le 21 octobre 1647, elles réélisent encore, comme supérieure, Gabrielle d'Entraigues.

Ah, cette fois, l'Evêque va s'occuper sérieusement d'anéantir cet esprit d'insoumission. Pendant qu'il reçoit les vœux du nouvel an (1648), le couvent d'Alais est une de ses préoccupations ; il veut que Gabrielle de Clauzonne dite Séraphine de Jésus, Supérieure générale, parte de suite pour Alais, et ne quitte le couvent que lorsque tout marchera régulièrement. Gabrielle de Clauzonne dument autorisée par l'Archevêque d'Arles, va donc à Alais et fait part à l'Evêque de sa première impression. L'Evêque lui répond qu'elle a carte blanche ; que les pouvoirs les plus larges lui sont confiés et qu'il ne craint qu'une chose, c'est qu'elle ne se montre pas assez radicale. Ainsi l'Evêque voudrait qu'elle fit sortir de la maison toutes les professes et les répartit dans tous les autres couvents de la région sans en mettre seulement deux au même couvent et les remplaçat par de bonnes religieuses. Gabrielle de Clauzonne pense qu'il suffira d'en changer quatre. L'Evêque, je le répète, s'en remet complètement à elle : il voudrait voir rehausser le chiffre de la dot réglementaire. La Supérieure Générale lui répond que ceci est secondaire et moins urgent. Elle quitte bientôt Alais et rentrée à Beaucaire, elle écrit à l'Evêque qu'elle va aller à Montpellier. L'Evêque la supplie de retourner à Alais *pour n'en plus sortir que cette maison ne soit remise dans le train d'un bon monastère de votre ordre*. Elle obéit, comme doit faire toute bonne religieuse ; voici la lettre que l'Evêque lui envoie :

(12 mars 1648)

« La lettre que je viens de recevoir de votre part m'a
« donné grand contentement, y lisant les bonnes espé-

« rances que vous me donnez de voir bien réussir le
 « couvent d'Alais quoique vous soyez contrainte de vous
 « en éloigner. ce dont je suis très marri. Je ne manque-
 « rai pas d'écrire à Mgr l'Archevêque d'Arles pour le
 « supplier d'avoir agréable que les filles du Couvent de
 « Beaucaire passent dans Alais suivant la nécessité qui
 « sera connue par la Supérieure de Beaucaire, à quoi je
 « donne volontiers mon consentement tant que ces chan-
 « gements ne regardent que la gloire de Dieu et l'hon-
 « neur de son Eglise. Il me reste un doute sur ce que
 « vous m'écrivez que la Supérieure d'Alais doit être faite
 « de mon autorité. Je ne sais pas, si vous entendez que
 « je fasse une supérieure de ma seule autorité sans élec-
 « tion, ce que je ne trouverais pas nécessaire ; mais je
 « trouverais bien raisonnable qu'après que vous aurez
 « fait passer dans Alais les filles de Beaucaire que vous
 « y destinez et que j'aurai ordonné qu'elles auront voix
 « active et passive tout aussi bien que si elles étaient
 « professes d'Alais j'ordonne, incontinent après, qu'on
 « procède à l'élection. Cet ordre me plaît parce qu'il se
 « trouve convenable à l'institution de l'ordre et dont les
 « filles ne sauraient se plaindre..... Ah ! si vous vouliez
 « venir supérieure dans Alais.....

La Supérieure d'Alais ne sera pas Gabrielle de Clau-
 zonne mais ce sera son amie : Isabeau de Piolenc dite de
 la Visitation.

Le démon de la tentation rôde encore autour du cloître :
 il assiste parfois à une prise d'habit. Ainsi Jeanne d'Audi-
 bert de Las Ayres, dite Sœur de *tous les Saints*, de Saint-
 Ambroix, nièce de Jeanne d'Audibert de Lussan , veuve
 Antoine de Castillon baron de Saint-Victor de Malcap, fait
 ses vœux en 1649, mais elle se réserve de pouvoir retour-
 ner au couvent de Beaucaire si les sœurs de Beaucaire
 quittent Alais.

De 1650 à 1652, la supérieure Anne d'Hérail, dite de St-François, n'a à combattre que quelques minimes tendances séparatistes; au moment où apparaît comme supérieure Marie de Cornillon, la crise est terminée. L'histoire du Couvent des Ursulines ne contient dès lors rien de particulier pendant de longues années. C'est la preuve qu'on y conserve le véritable esprit religieux, cet esprit auquel tenait tant l'Evêque de Nîmes dont nous reproduisons les six lettres conservées à la bibliothèque de la ville de Lyon.

MA SŒUR,

J'ai este très aize de ce que vous 'aves receu l'obédience que vous désiries pour la sœur de Ste-Colombe mais je suis aucunement marri que vous ayes changé le dessein que vous avies de donner deux de vos religieuses pour accompagner la Sœur de Ste-Colombe je l'avais desja fait entendre ainsin dans Alles et même j'espérois que vous auries voulu prendre la peine de faire ceste conduite que si vous aves creint d'espouventer les filles d'Alles par vostre présence en leur donnant l'appréhension que vous allies prendre possession de leur supériorité les deux que vous auriez envoyées aurait peu vous rapporter lestat de la maison et l'inclination des filles mais pourtant j'approuverai tout ce que vous aurais trouvé bon et vostre conduite me sera toutjour très agrèable vous scaves que je suis incommodé des gouttes et vous scaves aussi qu'il seroit bien convenable que je fisse le voyage d'Alles pour y faire recevoir agréablement celles qu'il vous plaira envoyer me voyant sur le retour de mes gouttes et dans l'espérance de pouvoir faire ce voyage dans huit ou dix jours si vous le trouves bon nous le différerons jusques au 25^m de ce mois qui sera un mercredi de mercredi prochain en huit jours je ne manquerai point de vous envoyer ce jour la mon carosse avec un cheval de selle et un laquais tout cela arrivera à Beaucaire de bon matin afin que le mesme jour toute la troupe arrive en ceste ville et le lendemain nous partirons pour Alles si vous trouves quelque difficulté à ce que je vous propose vous

me le ferez scavoir s'il vous plaist que si vous n'y en trouves point vous n'aves que tenir preste vostre troupe pour le jour que je vous ay marqué et à me croire s'il vous plaist comme je suis.

Ma Sœur

Vostre tres humble serviteur

HECTOR E. de Nismes

Nismes ce 16^e sept. 1647

MA SŒUR,

Je vous envoie mon carrosse avec un cheval de selle et un de mes laquais ainsin que je vous l'ay promis par la dernière lettre que je vous ay escripte si la sœur de Ste-Colombe ne peut souffrir le carrosse elle montera à cheval et le laquais qui est un grand et fort garson se tiendra près d'elle ainsin que je luy ay commendé je prie Dieu quil luy plaise par sa Ste grace bénir ce voyage et la fin pour laquelle il est entrepris afin que son nom en soit glorifié je me recommande à vos prières et vous asseure que je suis,

Ma Sœur

Vostre tres humble serviteur

HECTOR E. de Nismes

A Nismes ce 25 sept. 1647

†

MA SŒUR,

Le hon Jésus soit vostr'estrenne,
vostre bonjour et vostre bon an.

Je vous demande des nouvelles de vostre santé et de la disposition en laquelle vous vous trouvez ce matin pour le couvent d'Alles je vous advoueraï que je doute que vous puissies remédier à tous les maux qui sont dans ceste maison dans peu de jours ni pouvoir demeurer qu'huit ou dix jours il me semble que ce n'est qu'entrer et sortir. Le tems d'un mois ne me sembleroit pas quasi suffisant pour dessourceler ces jeunes esprits et pour les affermir dans les

bonnes pencées il faudra aussi satisfaire les externes et leur faire cognoître la justice de nostre procédé par les bons effects qui la suivreront tout cela me porterait quasi à reculer pour mieux sauter, mais après vous avoir dit tout simplement toute ma pencée, je vous supplie croire que tout ce que vous jugeres debvoir estre faict sera executé avec grand plesir et grand contentement, et que vostre conseil sera le mien, ce qu'il plaira à Dieu vous inspirer je croirai qu'il me la revelé, je m'envai recommander encore à Dieu ceste affaire par le mérite de son sacrifice, je ne crois pas pouvoir trouvé le tens de vous voir ce matin à cause des diverses occupations de ce jour, mais je tiendrai ma lettre preste pour Arles si vous persistes dans ce dessein et serai tousjour,

Ma sœur,

Vostre très humble serviteur,

HECTOR E., de Nismes.

+

MA SŒUR,

La paix de Jésus soit avec vous.

Je vous supplie croire que j'ay pris si grande confiance en vous que j'aggréerai avec passion tout ce que vous jugerais debvoir estre faict pour mettre le couvent d'Alles dans le trin d'un véritable couvent de sainte Ursule, c'est ce que j'ay désiré depuis que je suis dans ce pais à quoy je vous advoue que je ne suis pas parvenu et vous advoue d'avantage que sans vostre assistance personnelle je crois que je n'en pouvois pas venir about, quand aux particularités dont vous me parlés je vous dirai que je ne crois pas que ce couvent puisse estre mis au point qu'il doit estre si vous ne sortés de la maison toutes les professes, lesquelles devront estre séparées en divers couvent, sans les souffrir d'estre deux en mesme couvent et vous pourriés remplir le couvent d'Alles de bonnes religieuses. Mais puis que vous vous contentés de n'en tirer que quatre présentement, j'en suis très content ; je vous donne dès à présent mon obediace pour tous les changements que vous voudrais faire, je vous donne plein pouvoir et pleine disposition.

Je vous dirai que je suis bien estonné de ce que la belle sœur de de M^r de Mon... a mis en avant qu'elle a faict sa profession avant l'âge, car en ce cas elle serait en liberté de quitter l'habit, à quoy je soubsonne quelle à quelque pencee je sais que M. de Monclus ? son beau-frère est homme fort riche, mais pourtant on me le figure pour home qui fera grand difficulté de payer la pension de sa belle-sœur quand ce ne seroit que pour trois mois et pour ce qui est de la dot vous trouverais qu'elle a causé un procès entre Mons^r du Rousson et le couvent qui fut terminé par la réception de la fille de Rousson qui vient de sortir pour entrer dans Saint-Bernard, je ne doute pas que ce mesme accord ne puisse subsister au moyen d'une seconde fille de M^r de Rousson qui est (de mesme ?) ou (demeurée ?) dans le couvent, mais je crois que vous trouverais que cela est fort peu de chose et que ce couvent d'Alles ne pourra jamais estre accommodé si on se contente de dots si modiques, je vous en lesse pourtant lentière disposition comme de tout autre chose, par une lettre que j'avais receue de vostre part, il ni a que deux jours vous me marqués que vous vouliez passer par ceste ville, mais par vostre dernière vous ne m'en parlés pas, je ne scai si vous aves changée desseins, quoy qu'il en soit, si vous avés besoin déquipage pour vostre sortie d'Alles, vous me demanderais s'il vous plaist ce qui vous sera nécessaire et je vous l'enverrai au jour que vous me marquerais.

La mere de Ste-Colombe m'a escrit une lettre si pleine de bonté et d'humilité que je soubsonne quell'a gagné vostre cœur aussi bien que le mien et quelle vous a persuadée de l'amener avec vous quoy quelle peut bien servir où ell'est mais Dieu soit loué de tout.

Jay escrit la lettre que vous désires que j'escrive à Beaucaire que j'enverrai par la première commodité je veux que vos filles seront bien simples si elles se laissent surprendre après les advis que je leur donne pour se garantir des embuches.

Je ne vous parle pas des affaires temporelles de la maison d'Alles je me réserve à vous en parler quand vous serais icy et cependant je me recommanderai à vos prières et vous assurerai que je suis.

Ma Sœur,

Vostre très humble serviteur

HECTOR E. de Nismes

A Nismes le 23 janvier de l'an 1648

+

MA SŒUR,

La paix de Jésus soit avec vous.

Il ni a pas long tens que j'ay fait response aux dernières lettres que j'avais receu de vostre par lesquelles vous me parlies de la néceesité de vostre voyage de Montpellier pour huit jours seulement avec assurance de retourner à Alles pour n'en pas sortir que ceste maison ne soit remise dans le trein d'un bon monastère de vostre ordre ce que jay trouvé fort bon comme je ferai tout ce qui viendra de vostre part.

Je vous envoie un papié qui regarde la Sœur de Sugén ? qui fut receue fille blanche et non de cœur comm'il apert par cet acte éthiqueté de la main de mon devancier vous vous en servirais ainsin que vous adviserais je vous assure encore de nouveau que je trouverai bon tout ce que vous aurais faict je vois bien que vous ne cherchês que la gloire de Dieu qui vous à choisie pour un estre un tres digne instrument je salue toutes vos sœurs et particulièrement la mère de Ste-Colombe et vous prie croire que je suis.

Ma Sœur,

Vostre bien humble serviteur

HECTOR E. de Nismes

A Nismes ce 4^{me} febr. 1648

MA SŒUR,

La lettre que je viens de recevoir de vostre part ma donné grand contentement y lisant les bonnes espérances que vous me donnez de voir bien réussir le couvent d'Alles quoi que vous soyes contreinte de vous en esloigner dont je suis tres marri je ne manquerai pas d'escrire à Monseigneur l'Archevesque d'Arles pour le supplier d'avoir agréables que les filles du couvent de Bèaucaire panssent dans Alles suivant la nécessité qui sera connue par la Superieure de Beaucaire à quoi je donne volontiers mon consentement tant que ces changements ne regarderont que la gloire de Dieu et l'honneur de son Eglise il me reste une doute sur ce que

T. XIII, 6^{me} liv. juin 1893

27

vous m'escrives que la Supérieur d'Alles doibt estre faicte de mon autorité je ne scai pas si vons entendes que je fasse une Superieure de ma seule autorité sans eslection ce que je ne trouverois pas necessaire mais je trouverois bien raisonnable qu'apres que vous aurais faict passer dans Alles les filles de Beaucaire que vous y destines et que j'aurai ordonné quelles auront voix active et passive toutainsin que si elles estoit professes d'Alles j'ordonne incontinent apres qu'on procedera à l'eslection cest ordre me plaist parce qu'il se trouve convenable à l'institution de l'ordre et dont les filles ne se scauroit pleindre jescrirai à Monseigneur d'Arles lundi ou mardi de la prochenne sepmaine ce que je vous dis afin que vous puissies prendre vos mesures pour l'envoy de vos filles et puis pour l'eslection je vous prie me faire scavoir vostre despart de Beaucaire pour aller prendre vostre nouvelle supériorité je vous prie encore de jelter tousjour de tems en tems vostre veue sur le couvent d'Alles quoy que vous en soyes bien esloignee et de disposer vostre pencee pour venir Superieure dans Alles au sortir du lieu ou vous alles je me recommande à vos prieres et vous assure que je suis

Ma Sœur,

Vostre tres humble serviteur.

HECTOR E. de Nismes.

A Nismes ce 12 Mars 1648

A. BARDON.

UN ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION DANS LE MIDI

LA PRISE DE BÉSIGNAN

(AOÛT 1892)

J'ai eu la bonne fortune de trouver dans les papiers de mon arrière grand-père, député de Nîmes en 1792, quelques documents manuscrits assez curieux sur la Révolution. L'une de ces pièces est un journal écrit par un sieur Perron, garde-magasin des subsistances militaires à Pont-Saint-Esprit, employé sous les ordres de M. d'Albignac, lieutenant-général des armées françaises. Ce journal relate les faits militaires relatifs à la prise du château de Bésignan, près Nyons, dans la Drôme, du 25 août 1792 jusqu'au 29 inclus. Les autres, sont trois lettres autographes, que je donne ci-dessous pour la clarté du récit qui va suivre. L'une est de M. Poncey, chef de l'état-major de l'armée du Midi ; l'autre du général de Montesquiou, commandant de ladite armée, et enfin la troisième, du ministre de la guerre Servan. Toutes ces lettres se rapportent à l'affaire du château de Bésignan. Bien que ces événements ne se soient pas passés dans le Gard, j'ai pensé cependant qu'ils pourraient intéresser nos compatriotes, d'autant plus que le général d'Albignac était originaire d'Arrigas, près du Vigan et qu'il avait fait de Nîmes et de Pont-Saint-Esprit le centre de ses opérations.

L'affaire de Bésignan surgit, comme on sait, à la suite

du refus d'un M. Duclaux, propriétaire de ce château, de subir une visite domiciliaire. Les lettres suivantes expliqueront suffisamment, du reste, au lecteur, la situation pour ne pas m'étendre plus longuement sur cette affaire.

Valence, le 23 août 1792, l'an IV de la Liberté.

A M. D'ALBIGNAC, LIEUTENANT-GÉNÉRAL,

Je suis ici, mon général, occupé à pourvoir à la formation, à l'armement et aux subsistances de 11,000 volontaires nationaux, dirigés de tous les départements de l'armée sur cette ville ; cette besogne d'autant plus pressée, qu'elle a été imprévue, exige ici ma présence continue.

Le département de la Drôme m'apprend qu'un M. Duclaux, propriétaire d'icy devant château de Bésignan, a fait rébellion contre les commissaires du district, qui allaient y faire une visite domiciliaire, qu'il a crenelé son château, qu'il l'a approvisionné, qu'il a fait résistance à trois compagnies de volontaires nationaux de la Haute-Garonne qui ont investi le château.

Le département de la Drôme m'adresse la réquisition cy jointe pour faire arrêter le maître et les habitants de ce cy-devant château. Il m'est impossible de la remplir par moi-même, n'ayant ni commandement dans ce pays-ci, ni troupes à mes ordres, ni canon.

J'envoie à Nions, qui est près de Bésignan quatre compagnies du 4^m bataillon de volontaires nationaux de la Haute-Garonne et deux compagnies du même bataillon qui sont au Pont-Saint-Esprit, de manière que le 26, ce bataillon sera réuni à Nions et Bésignan, et à portée d'être requis en entier par deux commissaires que le département de la Drôme envoie ; ce sont M. Grangier, administrateur dudit département et M. Coton, administrateur du district de Nyons.

J'espère, mon général, que vous approuverez la réunion que j'ai faite du 4^m bataillon de volontaires de la Haute-Garonne ; l'exécution eut été ralentie, si j'eusse attendu vos ordres pour cela.

Je vous envoie la réquisition du département de la Drôme pour que vous employez à son exécution les autres moyens qui sont à vos ordres. Je vous exhorte à envoyer le plus tôt possible à Nions :

1° Deux pièces de canon de 8, s'il est possible, pour forcer le sieur Duclaux à se rendre en abattant sa maison. Si on l'attaque sans canon et qu'il tue du monde en faisant résistance, il sera difficile de lui sauver la vie, et vous savez, comme moi, que celle même des criminels ne doit tomber que sous le fer de la loi ;

2° Vous verrez, s'il n'est pas prudent d'aller vous-même diriger cette opération, ou d'y envoyer un commandant sage et expérimenté, qui par ses dispositions prévienne les résistances et les animosités qui peuvent en résulter. Je crois pouvoir vous assurer que M. de Montesquiou vous remercierait d'y être allé vous-même et d'y avoir mené un renfort pour le besoin.

Quant à l'artillerie, s'il y en a pas au Pont-Saint-Esprit, vous pouvez encore faire partir deux pièces le 25, qui qui seront à Nions le 26 ; s'il faut la tirer de Nîmes, ce sera un peu plus long.

J'aurai l'honneur de vous envoyer demain au Pont-Saint-Esprit les procès-verbaux relatifs à cette affaire.

Je rends compte à M. de Montesquiou qu'il peut être tranquille sur cette expédition parce que vous vous en êtes chargé.

Agréez, mon inaltérable dévouement.

Le maréchal de camp, chef de l'état-major de l'armée du Midi.

PONCET.

23 août 1792.

Lettre du général de Montesquiou à M. d'Albignac à Nismes.

Du camp de Cessieux, ce 28 août 1792, l'an IV de la Liberté.

J'apprends avec plaisir, mon cher général, votre arrivée à Nismes : vous le voyez, au moment où on s'y attend le moins, il faut marcher. Un M. Duclaux s'avise de soutenir un siège à Bésignan dans le district de Nyons.

Ne sachant où vous prendre à l'instant où j'en ai eu connaissance, j'ai donné ordre à M. Poncet de faire tout ce qui conviendrait pour le réduire.

Comme il se trouvait à Valence, j'imagine qu'il n'y aura pas eu du retard. Veillez-y, je vous prie ; cette besogne est de votre compétence, la réserve intérieure que vous commandez ayant principalement pour objet de maintenir la tranquillité au dedans.

Le Général de l'Armée du Midi,
MONTESQUIOU.

Je vous enverrai ces jours ci, un état exact des bataillons dont vous pourrez disposer. Il y aura vraisemblablement du changement en raison d'un envoi à faire sur le Rhin qui désormais peut se faire sans inconvénient, attendu les nombreux renforts que nous recevons.

Lettre du Ministre de la Guerre,

A Monsieur d'Albignac Lieutenant Général, commandant les troupes de la réserve intérieure à l'armée du Midi.

Paris, le 13 septembre 1792.

L'an IV de la liberté et le I de l'Egalité.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 31 du mois dernier ; j'y ai vu qu'avec

vosre prudence et vosre activité ordinaires, vous aviez arrêté les dispositions nécessaires pour la réduction du Château de Bésignan ; je ne suis point étonné du succès qu'elles ont eu ; et la conduite que vous avez tenue dans cette circonstance mérite sous tous les rapports l'approbation la plus entière.

Le Ministre de la Guerre,
SERVAN

JOURNAL CIRCONSTANCIÉ DU Sr PERRON, Garde Magasin des subsistances militaires, Employé sous les ordres de Monsieur Dalbignac, Lieutenant Général des armées françaises commandant les troupes campées à Bésignan, depuis le Dimanche 26 août jusqu'au 29 inclus.

Je suis parti du St-Esprit le 25 août à 6 heures du soir avec le général Dalbignac et sa suite, pour nous rendre à Nions, département de la Drôme, où nous sommes arrivés le 26 à cinq heures du matin, pour y prendre des renseignements sur la conduite du sieur Duclaux, ci-devant Seigneur de Bésignan, village à cinq lieues de Nions, qui étoit renfermé depuis six mois dans son château, situé au bas du village et qui avoit employé ce tems à fortifier ce repaire de l'aristocratie, servant au rassemblement de plusieurs contre-révolutionnaires.

Nous arrivâmes le même jour à quatre heures du soir auprès du château de Bésignan. Le général fut reçu par les troupes qu'il y avoit cantonnées, avec les applaudissements dus au patriotisme épuré et au courage dont il a donné si souvent des preuves non équivoques ; Le général vit parmi ces troupes un détachement de Gardes

nationaux qui se dit de Carpentras et de Malaucène qui étoit venu sans réquisition avec trois pièces de canon. Le Général les reçut néanmoins et leur permit de se joindre à l'armée qui devait se rassembler le lendemain, que leur conduite prouverait la pureté des sentiments qui les avoit porté à s'écarter de la loi, en quittant leurs foyers avec armes et bagages sans en être requis.

Ces premières dispositions se faisaient sur une esplanade faisant face au château, et distante d'environ 450 à 500 pas, L'intrépide et téméraire Duclaux arbora le drapeau blanc dès qu'il eut aperçu ce rassemblement de troupes sur son esplanade, un instant après les trois canons de Carpentras caissons et charriaux de munitions vinrent aussi s'aligner à l'extrémité de l'esplanade la plus près du château, ce fut alors que l'aristocrate Duclaux provoqua l'attaque par des bravades et des signaux qu'il fit à l'armée avec un drapeau rouge qu'il montrait de sa fenêtre avec des démonstrations de satisfaction, et qu'il mit à la place du drapeau blanc qui fut descendu ; le drapeau rouge ainsi arboré sur une des tours, le courageux Duclaux fit le premier plusieurs décharges de mousqueterie sur le quartier général. Le soldat furieux voulut riposter, le canon dans un instant fut chargé, on fit plusieurs décharges de pièces de huit sans pouvoir toucher le Château. Le désordre se met dans l'armée, les murmures s'élèvent, le général rappelle l'armée à son devoir, et parvient sans peine à rétablir l'ordre. Le Général est requis au même instant par M. Grangier commissaire du département de la Drôme, député à l'armée, d'employer les forces qu'il avoit à sa disposition, et celles qui devaient arriver le lendemain, pour assiéger le Château de Bézignan et s'emparer des coupables de Lèze-Nation qui étoient destinés à le défendre ; cette formalité remplie, le Général rassemble ses troupes tient conseil avec elles prend l'avis d'un chacun, communique le sien et donne des ordres.

Il fut ordonné que l'armée conserverait pendant le siège quelle aloit entreprendre, le plus grand ordre et la plus stricte subordination de grade en grade, ensuite le Général choisit deux adjudants-major, plaça des postes et cerna le Château pour empêcher la fuite des rebelles qui y étaient renfermés. Le Général vit que l'artillerie n'étoit pas bien placée, que l'esplanade étant de hauteur horizontale avec le chateau l'on ne pourrait le pointer de là, et qu'il fallait, pour ne pas user la poudre et les boulets sans succès, abandonner le projet de recommencer les décharges et qu'il convenait de remettre le siège au lendemain matin parce que dans la nuit on formerait des retranchements pour mettre l'artillerie à portée et en tirer le succès auquel nous devons nous attendre. Le Général fut applaudi et commença ses dispositions, il rassembla un nombre suffisant de paysans de bonne volonté, et dans un instant une compagnie de pionniers et de sappeurs fut formée. La place la plus avantageuse fut choisie pour l'artillerie, dans la nuit, le Général à la tête de ses pionniers fit faire des retranchements à environ 300 pas du Château et y plaça l'artillerie ; Le lendemain 27 à 4 heures et demie du matin on battit en brèche l'aile du Château du côté du Nord, avec une pièce de huit. La bravoure l'intrépidité des braves canoniers du St-Esprit qui avaient laissé leurs canons à Nioms pour suivre le Général, leur respect pour les lois qu'ils soutenaient sont au dessus des éloges, la valeur et la stricte subordination des braves volontaires de la Haute-Garonne qui étaient à Bézignan à l'arrivée du Général, des grenadiers de l'Ariège et de ceux du 7^m régiment d'infanterie est d'autant plus louable et digne de faire époque dans le procès-verbal de MM. Grangier et Coton, commissaires du département de la Drôme, députés à l'armée, qu'ils ont su mépriser le mauvais exemple que leur donnaient des officiers et soldats des détachements de Malaucène et de Carpentras, on le verra par là suite.

Les opérations que le Général avoit faites dans la nuit nous fournissoient tous les avantages possibles ; à 10 heures, la tour septentrionale du château étoit démolie ; le feu continuel du canon, facilitoit le Général pour former un nouveau retranchement à deux pièces de 4, qui furent placées sur la partie méridionale à environ 250 pas du Château par des canoniers du St-Esprit, malgré les décharges réitérées des assiégés. Deux de ces canoniers furent légèrement blessés. La grande subordination des braves troupes requises pour la défense de la patrie, le courage et l'intelligence de nos canoniers qui faisaient jouer nos trois pièces avec beaucoup de succès, tout enfin auroit bien servi à faire oublier à notre brave Général les fatigues de deux jours et deux nuits qu'il avoit employés à faire des dispositions pour soumettre un ennemi juré de la patrie et l'auroit dédommagé de la vie misérable qu'il menoit depuis ce tems manquant de tout et surtout d'eau, vivant avec le soldat, partageant avec lui les subsistances qui leurs étaient délivrées, et, passant comme eux au Bivouac les moments de la nuit qui n'étaient pas employés à faire des opérations pour le lendemain, ou à visiter les postes ; mais l'irrégularité de la conduite de certains Gardes Nationaux qui, sous le masque du patriotisme, étaient là sans réquisition vint empoisonner le plaisir dont le Général aloit jouir, par le succès de son attaque. Ces Gardes Nationaux voyant de la part des assiégés plus de résistance qu'ils ne s'y étoient attendu et voulant cependant assouvir leur passion dominante mirent plusieurs villages circonvoisins à contribution. Sur les onze heures du matin le Général vit au camp des moutons et quatre bœufs morts ; il s'adressa à un de ces hommes qui cachant son opprobre sous l'uniforme respectable que nous avons tous choisi pour conquérir notre liberté, ne pouvant jamais employer que le mensonge pour leur défense, un de ces brigands dis-je répondit au géné-

ral Dalbignac qu'il n'avoit agi que par ordre du général qu'ils avoient choisi pour les commander depuis leur départ de Carpentras et de Malaucène. Le Général Dalbignac demanda à voir ce chef, on lui montra un homme sans uniforme, et qui avoit été pris jusqu'alors pour un conducteur de charriots. Le Général montra à toute l'armée son indignation contre cette horde de brigands, et dès ce moment il retira la confiance qu'il avoit donnée aux détachements de Carpentras et de Malaucène, il les fit relever des postes qui leurs avoient été confiés, par une compagnie des grenadiers du 7^e régiment d'infanterie qui de concert avec les braves volontaires de la Haute-Garonne, les grenadiers de l'Arriège et les canoniers du St-Esprit furent chargés du service de l'armée. Sur les midi le Général se fit donner l'état de situation des munitions de guerre, il ne se trouva plus que 50 à 60 boulets de 8. Les cartouches diminuoient. Les secours qu'il attendoit de Nioms en exécution des ordres qu'il avoit donnés le matin ne pouvoient arriver que vers les six heures du soir. Il fit en conséquence cesser le feu de l'artillerie et défendit qu'on tira aucun coup de fusil, voulant garder le peu de munitions qui restoit pour nous défendre en cas de sortie des assiégés, qui dans toute l'affaire montraient une résistance héroïque: Dès que le boulet avoit fait son trou, Duclaux par le même trou ripostait d'un coup de carabine, il ne s'est jamais vu une témérité et un courage aussi constant. Les défenseurs de la liberté ne pouvoient s'empêcher de manifester leurs regrets qu'un guerrier aussi valeureux fut aristocrate. Nous eumes dans cette matinée deux soldats de blessés. Le Général profita du premier moment qu'il put disposer pour établir une infirmerie, il pria en conséquence MM. les commissaires de requérir des chirurgiens des villages les plus proches pour servir nos malades. Ces dispositions furent prises en moins de deux heures, l'infirmerie fut établie trois chi-

rurgiens furent nommés et on put donner aux malades tous les secours qu'on peut attendre en pareil cas.

Pendant cet intervalle le Général employa les moyens les plus efficaces pour obliger l'opiniâtre Duclaux à se rendre, sans pouvoir réussir, il ne lui restoit plus que le parti de l'incendie ; ayant su par les habitants des environs que le Château étoit entouré de foin et de paille, il ordonna qu'on y mit le feu ; ce fut alors que le commandant du détachement de Malaucène qui avoit avec lui sa femme déguisée en homme, se montra tel qu'il étoit, il se permit des propos indécents contre le Général Dalbignac, il lui reprochoit de contrecarrer tous les moyens de pouvoir s'indemniser lui et sa troupe des dépenses qu'ils avoient faites depuis quelques jours, en livrant aux flammes le Château et les effets qui étoient dedans, que le Général étoit un aristocrate, un traître qui les trahissoit. Dès ce moment, commença la conspiration du commandant de Malaucène contre le Général, il mit tout en usage pour mettre le désordre dans l'armée, il essaya même de corrompre les soldats patriotes qui, animés par le sentiment d'honneur surent rejeter les séductions et mépriser le séducteur.

Le feu fesoit des progrès qui ne servirent qu'à augmenter la rage du furieux Duclaux qui, tantôt occupé à éteindre les flammes par le secours de l'eau, et dans un autre instant à faire des décharges continuelles sur tous les postes qui cernoient le Château, parvint à diminuer l'incendie et à nous blesser sept soldats dont deux à mort, qui, malgré la défense expresse du Général s'étoient trop approchés du Château. Il étoit environ quatre heures nous n'avions encore rien reçu de Nioms, lorsque les assiégés arborèrent le drapeau blanc pour capituler, le Général y auroit consenti si une grande partie de l'armée ne s'y étoit opposée. Les soldats blessés furent un nouveau sujet de murmures de la part des Carpentassins et

surtout des Malaucènois contre le Général ; ils dirent que c'étoit à dessein qu'il avoit fait cesser le feu, qu'ils n'avoient plus de cartouches et qu'ils vouloient qu'on leur en délivra d'autres. Ces murmures auroient peut-être fini par mettre l'insubordination dans l'armée si on n'avait pas connu le véritable patriotisme du Général Dalbignac, et les mauvais principes des plaignants. Le général ordonna néanmoins à l'artillerie de continuer son feu, mais il fut défendu de tirer aucun coup de fusil.

Sur les six heures et demie les deux canons du St-Esprit qui avoient resté à Nioms par ordre du Général ainsi que les charriots de munitions de guerre, arrivèrent au camp. Des factieux de Malaucène furent trouver quatre canonniers du St-Esprit et leur dirent que le Général Dalbignac était un traître qu'il voulait les tromper et les sacrifier, qu'ils devaient s'en méfier et ne pas laisser leurs canons à sa disposition ; ceux-ci qui connoissaient parfaitement le Général avec qui ils venaient de faire l'expédition de Banne où ce brave officier venait de s'immortaliser se méfièrent de ces calomniateurs, et firent connoître à ceux qui voulurent l'entendre, la conduite séditeuse de ces brigands. Le Général avec ses cinq canons et ses courageux canonniers, dort, bien assuré d'une victoire complète sur l'ennemi pour le lendemain, il ne craignoit plus que l'évasion des coupables dans la nuit ; il vit, malgré que les postes fussent doublés, qu'il étoit difficile de défendre la fuite des rebelles, le Château étant situé dans un fond et entouré de rochers par où il étoit possible de se sauver sans être aperçu des surveillans. Le Général, pour obvier à cet inconvénient, ordonna de rallumer le feu du Château qui avoit été éteint dans l'après-midi, par ce moyen les rebelles seraient livrés aux flammes, où ne pourraient sortir de leur repaire sans être aperçus, que dans le premier cas, il valoit mieux les livrer à la mort que d'en infecter le royaume, et dans le second, ils se-

raient saisis pour être livrés à la rigueur des lois. Dès qu'on eut procédé à l'exécution de ce projet, l'infatigable Général Dalbignac fit rassembler ses pionniers et sapeurs pour former de nouveaux retranchements plus près du Château, pour y placer les cinq pièces de canons, il étoit après à marquer l'emplacement du retranchement lorsqu'une horde de gens armés à la tête desquels étoit le commandant de Malaucène, murmurèrent contre lui l'accablèrent d'injures et ce commandant dit en sa présence qu'il falloit lui mettre la tête à bas ; le Général fut sensible à cette injure il tira son épée et s'en seroit vengé, si les enfants de la patrie, véritables défenseurs de la liberté ne s'étaient emparés de lui. Le Général fut conduit sur l'esplanade toute l'armée étoit indignée du procédé du détachement de Malaucène et surtout de leur chef. C'est là que le Général vit combien il étoit aimé par ceux qui savent apprécier la vertu d'un brave guerrier. Ses soldats se rallièrent autour de lui, et ne voulurent l'abandonner qu'après avoir vengé l'insulte qui venait de lui être faite.

Le Général eut toute la peine possible pour apaiser l'armée, il y parvint en lui faisant sentir combien de braves soldats comme eux étoient nécessaires à la patrie et qu'il ne se décideroit jamais à les exposer contre des brigands qui étoient d'ailleurs trop lâches pour exécuter leurs menaces. Le Général accablé de fatigue par trois jours et trois nuits qu'il avoit passé à cheval où à visiter les postes, et le peu de repos qu'il avoit pris, couché comme le soldat sur la terre, et épuisé par la mauvaise nourriture avec laquelle il s'alimentoit depuis ce rassemblement de Bézignan, ranima ses forces pour faire des visites reiterées à tous les postes qu'on avoit doublé cette nuit-là, et diriger les opérations des pionniers qui travailloient à former les retranchements aux places marquées le jour, à 150 pas du Château. Les sentinelles les canonniers et pionniers montrèrent un courage héroïque, une fermeté sans exemple, les

uns en restant à leur poste et les autres en exécutant les ordres du Général qui étoit à leur tête malgré les décharges de carabine de l'enragé Duclaux ; ce dernier eut la témérité de remplacer sur les minuit, les portes de son Château qui avoient été brulées, par des planches épaisses qu'il clouait à grand coup de marteau. Dans la nuit un officier de volontaires de la Haute-Garonne qui, malgré un coup de feu qu'il avait reçu à la joue dans la journée n'avoit pas voulu confier le commandement des postes de la nuit, ayant aperçu que les rebelles du château faisoient quelques tentatives pour s'évader, cria à l'alarme. Toute l'armée fut en mouvement, on aperçut une corde qui pendoit à une des fenêtres du Château, on fut la couper on alluma du feu à tous les postes, ils furent resserrés près du Château. Le Général donna l'exemple à toute l'armée pour la garde du rebelle Duclaux et de ses complices qu'on entendoit gémir des environs de leur retraite. Le jour vint enfin à notre secours et nous permit de nous remettre un peu de nos fatigues. Le 28 à 4 heures du matin nos cinq canons firent un feu continu pendant deux heures, à six heures on parvint à demolir la tour du côté du Nord qui avoit servi de retranchement aux assiégés pendant tout le siège. il ne se trouva personne dans cette tour, tout annonçait la fuite où la mort des assiégés. Les sapeurs voulurent enfoncer les portes à coups de haches, elles se trouvèrent bâties en dedans, on fut obligé de monter par une fenêtre d'où pendait une corde qui vraisemblablement avoit servi aux rebelles pour s'évader on fit la visite dans le Château, on y trouva deux hommes brûlés, et un qui étoit prêt à expirer, au moment où l'on alloit le sortir du château, le plancher de l'appartement où étoit l'agonisant s'enfonça, les assiégeants n'eurent que le temps de se sauver. Les soldats les moins disciplinés, par le mauvais exemple dont ils étoient témoins, se portèrent en foule dans le Château. et dans un instant il

fut dévasté, on en sortit une grande quantité de meubles, et de munitions de bouche. Le général de concert avec MM. les commissaires s'emparèrent des papiers, il se trouva une correspondance des plus incendiaires, elle fera découvrir des traîtres qui sous le masque du patriotisme, travaillent à la perte de la nation, je renvoie au procès-verbal qui sera dressé à cet effet. Dès que le Général eut mis tout ce qui pouvait fournir des connoissances sur le complot de l'aristocrate Duclaux, entre les mains de MM. les commissaires députés par le département de la Drôme, il s'occupa d'envoyer des détachements dans tous les environs de Bézignan pour tacher de faire quelque découverte. Peu de tems après, on vint annoncer au Général qu'une femme venait d'être arrêtée, il donna ordre que la fugitive fut ammenée au village de Bézignan et elle fut traduite dans la maison du Curé, où elle fut interrogée, elle déclara être la femme du téméraire Duclaux, et avoir été retenue par force ainsi que ses trois petits enfants dans le Château de son mari et qu'il étoit le seul coupable, elle déclara en outre que son mari n'avoit jamais été dans l'intention de sortir de la forteresse qu'il étoit décidé d'y périr plutôt que de se rendre, qu'elle s'étoit sauvée sans savoir comment et à son insu et qu'elle étoit sûre que son mari étoit encore dans les mêmes intentions. Sur cette déclaration la Général commanda une garde sûre pour faire une visite exacte dans l'intérieur du Château, qui, dans ce moment, étoit consumé en grande partie, elle fut vaine on n'y trouva personne, Une partie de l'armée voulait qu'on lui livra la Dame Duclaux, et l'autre plus fidèle aux intentions de leur brave Général étoit de l'avis contraire, ce qui occasionna un grand débat Cependant le Général pour finir toute discussion, manifesta ses volontés en chef, et dit aux soldats qui voulaient poignarder la fugitive, que, si MM. les commissaires voulaient la soustraire au glaive de la loi, qu'ils eussent à lui

donner une réquisition formelle, que la prisonnière étoit entre les mains de sa troupe qu'elle serait conduite à Valence pour en faire un exemple à tout l'empire, et qu'il étoit décidé à perdre plutôt la vie que de se laisser séduire.

Le Général employa le reste de la journée à faire donner des secours aux neufs soldats blessés qui étoient à l'infirmerie, il leur fit délivrer des matelas et les fit porter dans les villages les plus voisins. Les moyens les plus efficaces pour assurer les propriétés et les gens furent employés. Le Général donna des ordres aux braves grenadiers du 2^{me} bataillon des volontaires de l'Ariège, à ceux du 7^{me} régiment d'infanterie et aux canonniers qui tous étoient partis du St-Esprit avec le Général, de se retirer et d'aller rejoindre leurs drapeaux. Le courage, l'intrépidité au feu, et le fermeté de ses braves troupes patriotes vrais défenseurs de la liberté, avec laquelle ils ont conservé l'ordre et la subordination pendant tout le tems du siège, malgré les conspirations des mal intentionnés, qui par le trop bon cœur du général avoient été confondus avec eux, doivent les immortaliser dans l'histoire de la Révolution.

Il étoit cinq heures et demi lorsque le Général monta à cheval et que le commandant de Malaucène s'adressa à lui pour lui demander des ordres, et un certificat de bien vivre pour sa troupe ; Le Général lui refusa et lui dit que s'il se retiroit dans son pays avec sa troupe en respectant les lois dans la personne de la Dame Duclaux et dans les propriétés et les gens il le lui enverroit. Le Général partit avec ses fidèles soldats et sa suite qui étoient décidés à défendre leur Général jusqu'au dernier moment de leur vie, si quelques monstres eussent été assez téméraires pour oser attenter à ses jours. Je peux le dire, parce que nous avons formé entre nous le projet de conserver à la France au péril de notre vie, un héros, qui par sa bravou-

re, son patriotisme et la confiance bien méritée que tout le midi lui a dévoué, sera un grand appui pour le rétablissement de la paix.

Nous arrivâmes à Nioms à onze du soir, et en repartîmes une heure après pour nous rendre au St-Esprit où des ordres pressés attendoient le Général, nous y arrivâmes à onze heures du matin.

Ainsi s'est terminée une affaire sérieuse qui sous le premier point de vue, paraissait être un poisson d'Avril, (c'est l'expression du Général en arrivant à la forteresse de l'intrépide Duclaux.) Le savant qui nous défend de ne rien juger sur les apparences étoit un grand homme.

Tel est le curieux récit du sieur Perron. Il donne un aperçu assez exact de l'esprit de l'armée improvisée de cette époque et de l'état de l'opinion. C'est aussi bien à ce point de vue que cette relation peut intéresser, qu'à celui de l'héroïque défense de Duclaux.

Adolphe PIEYRE.

LA FONTAINE

suite et fin

Si l'on était logicien, psychologue, métaphysicien, par cela seul qu'on connaîtrait l'essentiel de la métaphysique, de la psychologie ou de la logique, La Fontaine devrait être classé sans hésitation parmi les philosophes proprement dits.

Il connaît, de la Logique, les arguments et l'argumentation (1). Il vante même cette dernière comme un spécifique contre l'ennui.

Le chemin étant long et partant ennuyeux
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours.
Sans elle on dormirait toujours
Nos pèlerins s'égosillèrent (2).

Il sait ce que c'est qu'un sophisme, et même un argument circulaire (3).

Il a, en métaphysique, des notions également exactes, et aussi proportionnées à son but qu'à sa réputation si

(1) X, 1.

(2) IX, 14.

(3) IX, 7.

méritée d'honnête homme. Son Dieu, par exemple, « le Dieu des bonnes gens », comme il l'appelle avant Béranger, c'est le roi légitime de l'univers, le chef de la hiérarchie des êtres, le « fabricant souverain », auteur incontesté du bien, mais soupçonné d'avoir voulu aussi le mal, quand, particulièrement, il nous créa besaciers de la manière que l'on sait (1). Nous ne saurions comprendre ses desseins supérieurs, pas plus que nous n'avons nos entrées aux conseils de Louis XIV. Nous devons limiter nos prétentions à jouir des bienfaits qu'il nous réserve, ne pouvant en saisir la signification ou la portée. En vain l'astrologue, au bord du puits dans lequel il va se laisser choir, s'efforce-t-il d'expliquer l'énigme. En vain Garo s'enhardit-il à formuler ses critiques. Que tout soit pour le mieux dans le monde, une citrouille suffit à le prouver. Mais, de savoir le pourquoi d'un gland de chêne, nous en sommes franchement incapables.

Quant aux volontés souveraines

De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein

Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ? (2)

C'est sa Providence qui explique Dieu, et sa bonté qui le justifie. Ce que les uns ont appelé le Sort, les autres la Fortune, et Homère le livre des Destins,

Qu'est-ce que le hasard parmi l'antiquité,

Et parmi nous la Providence ? (3)

La Providence est éclairée. Elle sait ce qu'il nous faut mieux que nous (4) :

Jupiter n'est pas dupe. (5)

(1) I, 7.

(2) II, 13.

(3) II, 13.

(4) VI, 4.

(5) V, 1.

C'est folie que de vouloir le tromper (1), le confondre (2), le prévenir (3); l'accuser (4) et si nous croyons lui en imposer par nos succès, souvenons-nous que

Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, et, prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille. (5)

La Providence nous est secourable. C'est elle qui, sous le couvert de la Fortune, veille sur l'enfant endormi au bord d'un puits, et tend, au-dessus de la rivière, le branchage où s'accroche l'enfant en danger de se noyer.

L'homme est un dieu par la ressemblance de ses facultés aux attributs divins : il l'est aussi par l'énigmatique complexité de ses passions et de ses états d'âme. La Fontaine n'a pas reculé devant certaines analyses délicates. Il a reconnu ce qu'il y a de fatal (6), de spécial (7), dans l'instinct, de tyrannique dans l'habitude (8), d'exclusif dans chaque passion (9). De celles-ci, il connaît l'ambition (10), la peur, l'aversion (11), mais il se plaît surtout à analyser l'amour et l'amitié : l'amour, « ce mal qui peut être un bien » (12) et l'amitié, ce nom qui est si commun,

(1) IV, 19.

(2) « Le pauvre Jupiter se tut. » II, 8.

(3) VII, 12 ; VIII, 16.

(4) VII, 14.

(5) VII, 13.

(6) « Eh ! la peur se corrige-t-elle ? » II, 14.

(7) « Ne forçons point notre talent
Nous ne ferions rien avec grâce. » IV, 5.

(8) « L'accoutumance ainsi nous rend tout familier. » IV, 20.
« Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli. » II, 18.

(9) « Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu, prudence. » IV, 1.

(10) X, 10.

(11) IX, 15.

(12) VIII, 13.

cette chose qui est si rare (1). Telle est la psychologie de La Fontaine.

Quant à sa morale, bien que nous en ayons déjà parlé, il nous en reste beaucoup à dire, et d'abord il nous faut nous demander non s'il y a de la morale dans les *Fables*, mais s'il y a une morale *ex professo* et originale. Ce que nous connaissons du caractère de La Fontaine, nous suggère tout d'abord cette réflexion, que, s'il est certes loin d'être immoral, du moins ne paraît-il guère propre à être professeur ou précepteur de morale. Et vraiment, bien que nous soyons accoutumés aujourd'hui à tout voir, même des écrivains qui considèrent l'exposé des principes moraux comme un simple jeu d'esprit sans conséquence, un *sport* d'un genre nouveau et distingué, il nous serait difficile, avouons-le, de nous figurer La Fontaine professeur de morale. Mais rien ne nous empêche, par exemple, de l'inscrire parmi ces génies de caractère si français, qu'on appelle les moralistes.

Si le titre de philosophe semble emporter avec lui une obligation décente à une certaine austérité, celui de moraliste n'en impose, pour sa part, qu'autant qu'on en peut porter. La Fontaine moraliste, ce sera toujours La Fontaine, tel que nous l'avons connu, médiocrement moral dans sa vie, peu digne même, pas du tout édifiant ou exemplaire, enclin au plaisir, friand de gaudrioles et de drôleries, scabreux, débraillé, parfois irrévérencieux, aimant les franches repues, et riant à la mascarade. Car c'est une mascarade que son œuvre, puisque c'est un déguisement de gens en bête. Et cependant, ce déguisement cache et fait valoir plus d'une leçon utile, et, sous l'air d'un amuseur, cet homme si gai nous conseille ordinairement bien. Loin de fronder, dans ses *Fables*, la morale dont il a si souvent fait fi dans sa vie, il la recommande

(1) VIII. 14; IV, 17.

sans cesse avec une apparente conviction. Par cette sorte d'inconséquence, dont nous le félicitons, « il ressemble, dit M. Taine, à la nature, qui produit tout, le sublime, le vulgaire, et toujours les contraires, sans préférer l'un à l'autre, impartiale, indifférente, ou plutôt amie de tous, et, comme disent les anciens, mère et nourrice des choses, incessamment occupée à conduire les vivants de tout degré et de toute espèce sous la clarté du jour. » (1)

Si d'autres se croient obligés d'être sévères pour la nature humaine, s'ils font de l'indignation leur accent habituel, lui ne les suivra pas dans cette voie. Il ne rudoie ni ne gourmande. Quand Laroche foucauld lui indique et lui impose presque un sujet de fable, où il s'agit « d'être dût pour les gens,.... de peindre l'espèce de méchants auxquels ressemblent ces chiens de villages qui se jettent sur les chiens étrangers, et qui,

..... n'ayant en tête
 Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,
 Vous accompagnent ces passants
 Jusqu'aux confins du territoire, (2)

Ce jour-là Laroche foucauld l'a gâté. » (3)

Livré à lui-même, La Fontaine retrouve sa science profonde de la vie, « qui ne condamne ni n'absout, mais qui fait voir toutes choses au vrai, et qui emporte des jugements dont peuvent s'autoriser également les gens sévères pour condamner, les indulgents pour absoudre. L'impartialité de cette morale lui ouvre toutes les consciences. Comme elle conseille et ne censure pas, elle ne rencontre ni objections, ni défiances. Si La Fontaine blâme les abus, c'est sans aigreur, et peut-être avec l'arrière-pensée qu'ils ne sont guère moins nécessaires et

(1) I-IV-II.

(2) X, 15.

(3) Nisard. X, 4.

vénérables que les bons usages, Sa sagesse n'est jamais grondeuse ; il n'en demande pas plus qu'il n'en fait, et il n'en fait guère. » (1)

On ne trouve pas chez lui

..... ces haines vigoureuses

Que doit donner le vice aux âmes vertueuses. (2)

Tâchez, dit-il, de n'être point sot ou dupe, de connaître la vie, de garder en tout un juste milieu (3). « Tout ce qui est bon à savoir, et à pratiquer, en morale domestique, (à part la fidélité conjugale), l'indifférence pour les faux biens, l'attachement modéré aux vrais, rien de trop, la discrétion, l'indulgence, le prix des vrais amis, la bienfaisance, toutes ces choses sont rendues aimables dans ses fables. » (4) A le lire, les enfants eux-mêmes, tout naturellement, « prennent parti pour le faible contre le fort, pour le modeste contre le superbe, pour l'innocent contre le coupable. Ils en tirent une première idée de la justice. » (5) Ainsi, La Fontaine se fait-il l'aimable « complice des réprimandes et le docteur de la morale domestique. » (6) Le lire, c'est « ruminer », c'est retrouver, dans ses Morales, la morale même des proverbes, qui en fait ses preuves, puisqu'elle est confirmée par l'expérience des siècles. C'est se mettre à l'école d'un sage indulgent et autorisé, tel que fut Homère parmi les Grecs. Les enfants l'apprennent par cœur et le récitent, comme les jeunes hellènes récitaient Homère. S'ils n'en-

(1) Nisard. X, IV.

(2) Molière, *Misanthrope*.

(3) « Il est certain tempérament

Que le maître de la nature

Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement. (IX, 11).

(4) Nisard, X, IV.

(5) Nisard, X, II.

(6) Id. *ibid*.

tendent pas tout, « ni jusqu'au fond, ils saisissent l'ensemble et surtout l'intérêt ; ce sont de petits contes d'enfants, comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui sont de grands contes de nourrice. » (1)

Mais l'*Iliade* de La Fontaine, si elle a, en quelque sorte, dans son ensemble, l'ampleur de l'*Iliade* d'Homère, nous est-elle peut-être plus accessible. Car, si Montaigne loue les écrits de Plutarque et ceux de Sénèque, de ce que la morale « y est traictée à pièces décousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, » ne pourrait-on pas en dire autant des *Fables* et même des *Essais* ? Aussi, les lecteurs ne leur ont-ils jamais manqué, lecteurs désireux de s'instruire, questionneurs empressés, apportant à la conversation de ces moralistes leurs préoccupations particulières. Or, des *Fables* en particulier, comme dit M. Saint-Marc Girardin, « on peut tirer à volonté une moralité familière et médiocre, ou élevée et généreuse ; tout dépend du questionneur. »

Qu'un évêque, que Mgr Gilly interroge le fabuliste sur les nécessités sociales de *Notre Temps*. Le fabuliste lui répondra aussitôt par des paroles appropriées, que Dieu « a fait les nations guérissables », qu'il convient de procurer, par tous les moyens, l'union et le groupement des forces sociales, avec, si on peut l'amener aussi, la division des méchants entre eux. Car la division est la ruine des majorités, et, qu'on le veuille ou non, la raison du plus grand nombre est toujours prépondérante. Encore, si les majorités étaient équitables, les minorités plus fermes dans leurs droits en même temps que plus confiantes dans l'avenir ! S'il s'introduisait peu à peu, dans nos démocraties, des mœurs électorales ou plus dignes ou plus équitables ! Si le suffrage universel pouvait n'être pas un universel mensonge, et toute élection

(1) Taine, I, III, II.

un vol de places ! si l'enfant était mieux élevé : si au maître d'école de tout repos du bon vieux temps, ne tendait à se substituer l'instituteur nouveau modèle, dont d'absurdes prétentions ont perverti le caractère ! Si les statistiques ne constataient pas une augmentation constante, et en raison directe, de l'éducation prétendue neutre, et des suicides d'enfants ! Si, faute de travail, d'économie, d'ordre, de respect de la propriété, de sagesse, de vertu enfin, l'esprit de famille ne se perdait, et si le divorce ne menaçait pas d'entrer dans nos mœurs ! Si le bon sens et le bon droit ne continuaient pas à être méconnus dans les rapports des ouvriers et des patrons ; si l'on ne se refusait pas à mettre loyalement en pratique les enseignements si autorisés de l'encyclique *De conditione operum*, dont nous trouvons, dans *Notre Temps*, le brillant commentaire, et dont la *Lettre sur les grèves industrielles* de Mgr Besson fut, pour nous, comme un précieux avant-goût. Ici, comme là, les principes les plus sains non-seulement sont posés, expliqués, prouvés, mais ils y sont de plus savamment mis en scène. C'est la fable de *la Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion* qui fournit, par exemple, à Mgr Gilly l'occasion de louer le régime corporatif basé sur la religion, et de réprover cette erreur généreuse de quelques-uns de nos contemporains, le socialisme abusivement appelé chrétien.

Et comme il relit cette fable au moment même où la loi sur les Associations est discutée par notre Parlement, il revendique, aussi hautement qu'opportunément, au nom même des intérêts les plus sacrés des peuples, les libertés nécessaires au fonctionnement plein et entier de l'Eglise. Et si l'on a, à chaque page de *Notre Temps*, le plaisir rare de trouver dans la discussion même de ces grands problèmes sociaux une constante modération, d'habiles ménagements, quelque chose de l'indulgente sérénité de La Fontaine, c'est, dit Mgr Gilly, que

« j'essaie de parler aux gens le langage qu'ils peuvent seul comprendre. » Le moraliste, dans *Notre Temps*, cache le philosophe, l'économiste, le théologien, l'évêque. le bon sens paraît seul y parler, mais c'est le plus vif esprit de foi qui lui dicte son enseignement. Tout y concourt à la glorification du beau, du vrai et du grand : tout y prépare l'élan de cri final : L'Église, voilà le modèle de toute bonne société ; l'Homme-Dieu, voilà, par excellence, le maître social.

Sous le rapport des enseignements sociaux que comporte l'état présent de la société, il n'était possible ni d'être plus complet ni de se maintenir dans une plus opportune modération et de meilleur aloi. Car, si l'on regarde à La Fontaine lui-même, on trouvera peut-être que la morale est un terrain tellement glissant, qu'il arrive parfois aux moralistes eux-mêmes de descendre à des maximes regrettables. A celle que nous avons citée sur la division des méchants, nous pourrions en joindre quelques autres. Mais il serait injuste de juger La Fontaine par ces légers écarts, et d'oublier tant de maximes plus élevées, sinon très élevées, qu'il nous a léguées au cours de ses *Fables*. Car, s'il a évidemment cultivé la fable pour elle-même, il n'a cependant jamais manqué d'y adjoindre une morale. « Sans cela, dit-il, toute fable est un œuvre imparfait. » Et ses morales nous agréent toujours, pour plusieurs raisons. D'abord :

Une morale nue apporte de l'ennui ;
Le conte fait passer le précepte avec lui.

Rien n'est, en effet, persuasif comme un exemple, parce que rien n'est comme lui démonstratif.

Regardez d'ailleurs au dénouement des *Fables*, le vice y est puni par les événements autant que stigmatisé par le poète, et la vertu n'y est pas seulement louée ; elle y recueille le prix de ses œuvres. La cigale meurt de faim ;

la grenouille s'enfle et crève ; le corbeau perd son fromage ; etc.

Les *qualités et les travers* trouvent en leurs propres conséquences leur récompense ou leur châtiment. Quelle leçon, et combien toujours opportune ! Nous aimons à revenir souvent la puiser dans les *Fables*. Nous sommes heureux que *Notre Temps* nous les redise si éloquemment, et que ce soit parmi nous que la Fontaine ait trouvé un pareil écho, et un aussi éminent porte-voix.

E. BOUISSON.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Marseille ce 5 Juillet 1893.

★ ★ L'aimable directeur de la *Revue du Midi* ne saurait m'interdire de mentionner au moins, ici, la cérémonie à laquelle ou l'a vu, à Marseille, prendre une belle part. Il s'agissait du mariage de M. Pierre Fournier avec Mlle Ferry, nièce de M. le Chanoine Ferry, qui a béni cette union au milieu d'une foule immense et sympathique. Le père du *novi* a su conquérir, dans notre ville, une des plus hautes situations industrielles et commerciales. Il a surtout conquis tous les cœurs par la loyauté ferme de ses convictions et par son dévouement éclairé aux intérêts de la classe ouvrière de qui M. Félix Fournier est adoré, à Saint-Mauront.

Le même jour, dans la même Eglise de St-Vincent-de-Paul, merveilleusement ornée pour cette double fête, a été béni le mariage de M. Jean Fournier avec Mlle de Roux. Tous nos vœux et souhaits aux deux jeunes foyers chrétiens.

★ ★ M. l'abbé D. Castellan vient de nous donner une œuvre, depuis bien longtemps réclamée des pèlerins de Notre-Dame de la Garde. Avec les trésors mis à sa disposition et ses propres recherches, M. Castellan a fait un livre du plus haut et du plus vif intérêt. Admirablement écrit et disposé avec un art consommé, ce volume, assez joliment illustré par l'imprimerie franciscaine, constitue un des ouvrages les mieux coordonnés que nous ayons

lus depuis longtemps. Sans être prophète, on peut lui prédire de nombreuses éditions. Ce sera pour la gloire des traditions religieuses en Provence et pour le plus grand honneur de *la Bonne Mère*.

*** On s'occupe beaucoup de l'exception tout à la fois odieuse et glorieuse, qui vient d'honorer Mgr l'Archevêque d'Aix. Tandis que tous ses collègues dans l'épiscopat, frappés par l'injuste retenue de leur traitement, ou pour parler plus exactement, de leur indemnité, ont vu cette indemnité rétablie, celle de Mgr Gouthe-Soulard continue d'être supprimée.

E. A. C.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TREIZIÈME

1^{re} Livraison, Janvier 1893

		Pages
Le Roman moderne.	C. FERRY.	3
Le Rôle social du Clergé.	F. MAZEL.	23
Le Livre et le Journal.	A. DELAUBE.	36
Le Christophe Colomb des anti- quités chrétiennes (fin).	A. RICARD.	41
En Bombe.	J. MICHEL.	61
Soleil couchant (poésie).	A.-J. MUSY.	78
Chronique régionale : Marseille.	E. A. C.	81
Les Événements du mois.	NEMAUSUS.	85
Bibliographie.	A. RICARD.	95

2^{me} Livraison, Février 1893

Melchior Doze.	F. CHAPOT.	97
La vraie et la fausse Mystique.	M. COUDER.	125
Conjuration de Cinq-Mars.	L. BARAGNON.	142
En Bombe (fin).	J. MICHEL.	161
Souvenir du Commandant Marmet.	C. DES GUERROIS.	183
Les Événements du mois.	NEMAUSUS.	185
Bibliographie.		

3^{me} Livraison, Mars 1893

Florian.	A. PIEYRE.	197
Science, Philosophie, Religion.	E. SARRAN.	226
Bonaventure des Periers à Nîmes.	D ^r PURCH.	237
Melchior Doze (fin).	F. CHAPOT.	244
Le Château de Theyrargues.	E. DURAND.	274
Chronique régionale : Marseille.	E. A. C.	287

4^{me} Livraison, Avril 1893

		Pages
L'Émigration des campagnes vers les villes.	L. VERNHETTE.	289
La Fontaine.	E. BOUISSON.	311
Capucins et Huguenots à Montpel- lier.	P. APOLLINAIRE.	321
Discours de M. de Montalembert.	A. DELAUBE.	340
Les Catacombes de Paris.	A. PIEYRE.	349
Chronique régionale : Marseille.	E. A. C.	372

5^{me} Livraison, Mai 1893

L'Histoire et la Pensée.	C.-C. CHARAUX.	377
De la Poésie contemporaine.	MONTEILS-NOUGARÈDE.	393
L'Esprit-nouveau.	L. DE CASTELNAU.	401
Saint Ignace de Loyola.	C. FERRY.	433
La Fontaine (suite).	E. BOUISSON.	453
Chronique régionale : Marseille.	E. A. C.	464
Bibliographie (<i>Histoire de l'Eglise</i>).	E. SABATIER.	467

6^{me} Livraison, Juin 1893

Le général baron Merlin..	DE BALINCOURT.	469
Considérations sur la Responsabi- lité pénale.	C. DES GUERROIS.	478
Les Ursulines à Alais.	A. BARDON.	503
La Prise de Bésignan.	A. PIEYRE	519
La Fontaine (fin).	E. BOUISSON.	535
Chronique régionale : Marseille.	E. A. C.	545

Le Propriétaire-Gérant,
GERVAIS-BEDOT.



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07368 3230

